DE LA NATVRE, VERTV, ET VTILITE' DES PLANTES.

Diuisé en cinq Liures.

Le I. Traicte, De l'excellente nature des Plantes.

Le II. Definit & diuise les Plantes en leurs generales especes, d'autre sorte que celles des Anciens, & cherche leurs vertus.

Le III. Est vn traicté general de la Chimie, contenant son ordre & ses parties, monstrãt qu'elle est science, qu'elle a des Principes & Maximes comme les autres sciences; & que mettant la main à l'œuure elle est vn Art tres-excellent, enseignant le moyen de connoistre les qualitez, facultez & vertus des Plantes.

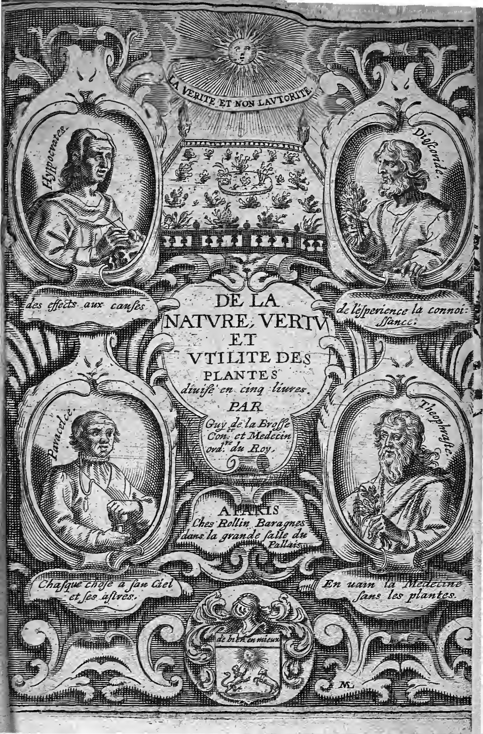
Le IIII. Discourt des proprietez generales des Plantes.

Le V. Est de l'vsage general des Plantes.

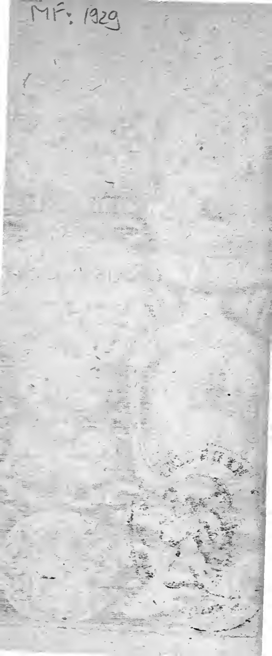


Par GVY DE LA BROSSE, Conseiler & Medecin ordinaire du Roy.

A PARIS,
Chez ROLLIN BARAGNES, au second pillier de la grand' Salle du Pallais.
M. DC. XXVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



LA VERITE ET NON LAVTORITE
Hyppocrates.
Diascoride.
des effects aux causes.
de lesperience la connoissance.
DE LA NATVRE, VERTV ET VTILITE DES PLANTES
diuise en cinq liures.
PAR
Guy de la Brosse
Con.er et Medecin
ord.re du Roy.
Paracelce.
Theophraste.
A PARIS
Ches Rollin Baragnes
dans la grande salle du Pallais.
Chasque chose a san Ciel et ses astres.
En uain la Medecine sans les plantes.
de bien en mieux
M


MF: 1929



A MONSEIGNEVR LE TRES-ILLVSTRE ET LE TRES-REVERAND Cardinal Monſeigneur le CARDINAL DE RICHELIEV.



ONSEIGNEVR,

Encore que le temple de voſtre vertu incomparable, ne ſoit honnoré que de vœuz de grands prix, & qu'vne petite offrande auroit mauuaiſe grace au rang de celles de valeur; ſans vanité ie ne laiſſe d'eſperer que ces nouuelles penſees des Plantes y

pourront trouuer quelque place ſortable à leur baſſeſſe. I'oſe me le promettre par l'aſſeurance que i'ay que ceux qui m'ont deuancé à ce glorieux debuoir, ne l'ont peu ſi ſoigneuſement orner, ſoit parant ſes Autels, apendant à ſes vouſtes, & couurant ſes parois de leurs plus cheres deuotions qu'il ne ſoit demeuré vn petit endroit par terre où ie puiſſe joncher mes Plantes. Fondé ſur cette attente c'eſt où ie vous ſupplie tres-humblement de me permettre que ie les eſpanche ; là elles n'auilliront le luſtre de cet Illuſtre Edifice; là elles ne ſouïlleront là Sainčteté de ce RICHELIEV*; la auſſi elles ne deſhonnoreront les autres victimes*

des cœurs. Pour eſtre filles de la terre elles ne ſont tant abjectes qu'elles ne meritent de la faueur des Dieux; l'Ambroſie, le Nectar & la Panacee cheris des immortels ſont de leurs familles, & les Lauriers ont ceint les fronts des Heros auant que l'or eſclataſt ſur leurs teſtes. Les conſiderant en leur pur eſtre, nous aperçeuons & nos ſens nous en aſſurent, qu'elles s'eſmeuuent à la ioye, & fremiſſent à la douleur, & qu'elles fourniſſent à noſtre vie la ſanté & la longue duree: & puis dans cette ionchee les Roſes, les Lys & les Oeillets ſont meſlez auec la Marjolaine & le Thim; il pourra eſcheoir que marchant ſur quel-

qu'vne que l'odeur vous en agreera. Que si dans les soins pressans & importans qui vous enuironnẽt de toutes parts pour nostre commun salut, ces conceptions des premieres viuantes, n'ont le bonheur d'arriuer à vos pieds & d'estre veuës d'vn œil serein; à l'auenture les regarderez vous vne autre fois; Et ainsi que le Soleil qui ne reluit pas seulement sur les hauts Pins des montagnes & sur les Chesnes les plus esleuez des forests, ains encore sur les herbes les plus basses; il se pourra faire que vous, Soleil des esprits, apres auoir dißipé par la force de vostre Splendeur les espoix nuages de la faction rebelle, que Couronné de

Laurier immortel & la Palme à la main, vous rayonnerez ſur cét œuure des Plantes & ſur les fleurs & les fruicts de voſtre tres-humble creature; c'eſt le plus haut ſouhait où aſpire,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur.

GVY DE LA BROSSE.



AV LISEVR,

POursuiuant le Desscin de la construction du Iardin Royal des Plantes Medecinales, il m'est venu en la pensee de monstrer cōme ces estoilles de la terre estoient puissantes, & combien elles auoient deuancé les autres produits de la Nature de temps, de beauté, de bonté, de diuersité & de vertus, & qu'il ne seroit pas malseant de faire voir qu'en la connoissance que i'ay d'elles, que le desir de les faire reluire sur leur Ciel n'est pas vain, & que ie puis executer à cette entreprise. Ie ne me proposois qu'vn petit discours de sept ou huict feüilles; mais ayant mis la main à la plume ie l'ay sentie portee à plus grande tasche: de sorte qu'elle a insensiblement tracé ces cinq liures en la faueur des Plantes. Ce n'est pas qu'elle ayt acheué, & que ie pretende qu'elle aye mieux rencontré à ce sujet que les autres qu'vne vertueuse curiosité y a employez; la besongne est trop longue, il n'est pas bien aysé d'y donner la derniere touche & moins encor de penetrer toutes les causes de leurs vertus, aussi l'ayje arrestee auant qu'elle prist l'essort, ou qu'elle s'esmoussast; laissant volontiers la lisse à vne plus forte qu'elle pour parfaire la

carriere. Le champ eſt grand & ouuert à ceux qui voudront y faire gerbe, il y en reſte plus que l'on n'en a moiſſonné.

Que ſi l'on m'objecte queg auchiſſant du chemin frayé, que perſonne ne ſuiura ma piſte eſgaree, qu'elle ſera delaiſſee voire retranchee, afin d'en deffendre l'entree & le pas. Ie repartiray que ce n'eſt pas pourtant la nouueauté agreable à beaucoup, qui m'a fait ſuiure cette route, mais vne grande aparence du vray : proteſtant que lors que l'on me monſtrera vne plus belle lumiere, que ie la ſuiuray de tout mon poſſible. Ie ne trauaille pour la vaine gloire, la vanité ne m'a encore outré le iugement, ie cultiue ſelon le talent que Dieu m'a donné la belle difference humaine & taſche à la faire valoir par delà l'opinion qui a trop gangné le deuant: Principalement en ce ſiecle que l'on luy donne tant de vogue, & autant que ſi toute la verité du bien eſtoit deſcouuerte, qu'il ne reſtaſt plus qu'à ſuiure les reigles infaillibles de ſa rencontre, & à eſtimer ceux à qui ſeroit eſcheu vn ſi noble partage. Mais il n'en va pas ainſi, la verité eſt autant ſolitaire qu'elle fuſt iamais, & des ſiecles plus reculez ne ſera-t'elle deſcouuerte. Ce n'eſt pas le moyen de l'enuiſager que d'abandonner la raiſon en ſa recherche, elle qui ſeule peut eſclaircir noſtre entendement & chaſſer les tenebres qui tiennent cette fille du temps cachee. Ie dis donc que ie pourſuis par l'examen de la raiſon ce qui me paroiſt le plus recepuable, auſſi ne deſire-je pas que l'on me croye mais que l'on m'eſpreuue.

Pluſieurs entreprendront de me iuger, & ne

doubte pas qu'ils ne condamnent ma franchise, mais afin que le procedé en soit bon, ie leur donne auis que ie ne me paye d'aucune auctorité si elle n'a subi l'examen, non plus que ie ne m'en suis seruy en toutes ces conceptions, si ce n'est de leurs auteurs contre eux mesme: car c'est vne monnoye hors de mon vsage, & de laquelle ie ne fay ny mise ny recepte. Si s'en seruans à la façon ordinaire, ils la prennent pour loy contre mes sentimens, il faut qu'ils en soient preuenus. Pour celà ie leur declare qu'estants preoccupez de quelque opinion, soit ancienne, soit nouuelle, soit de leur creu, que ie ne les reçois ny pour mes censeurs ny pour mes Iuges: Ils ne se pourroient porter à cette action qu'auec l'interest d'vne passion anticipee, voire me pensant condamner à l'auenture formeroient-ils leur honte. Ils doiuent croire que ie suis homme comme eux & que ie puis auoir des pensees raisonsonnables ainsi que les autres humains qu'il conuient essayer par la raison; Ie ne me sçaurois imaginer que pour pareil differend ils voulussent estre Iuges par des partiaux. Mesurant donc cette estoffe à leur aulne, ie proteste contre leur iugemét & les auertis encore que ie n'ay pas dressé ce traicté des Plantes pour suiure les anciens ny pour imiter aucun qui en aye escript auant moy, mais seulement pour dire ce que i'en pensois, m'estant fait croire qu'il est permis à vn chascun d'estaler ses experiences, & ce qu'il peut auoir connu des choses qu'il a maniees.

I'assure donc & on le verra, que mes pensees ne s'apuient d'aucunes auctoritez, & ne croy pas que

les ſujets recherchez dedans les vieux chaperons de la deſcripite antiquité vaillent mieux que les nouueaux, & ſi l'on y préd garde ce n'eſt que frippe rie qui n'agree pas à tous. Pour moy ie diray franchemẽt que ces redites des vieilles opiniõs ne me plaiſent pas es liures nouueaux, il me ſemble plus à propos de les chercher à la ſource, & de les trouuer chez leurs auteurs ſi l'on en a beſoin, qu'en ces nouuelles tiſſures pleines d'alegations, ſouuent mal entenduës & ordinairemẽt expliquees contre le ſens de ceux qui les ont enfantees. Tels liures n'apartienent à leurs Docteurs que de la façon, la matiere eſt deſrobee & pillee ç'a & là, les raiſons & l'eſtoffe en ſont à autruy, voire il n'y a autre raiſon que l'auctorité & l'oppinion qui ont paſſé par les creduls des ſciences cõme en loyx, ou parce qu'elles ſont vieilles, ou qu'elles ont eſté receuës par pluſieurs; laſcheté trop grande pour des hommes de courage & raiſonnables, auſſi eſtimons nous à rien ce qui ſe traicte de la ſorte.

I'oy que l'on me dict de rechef que ce que ie propoſe eſt tout nouueau, & pour cela ſuſpect ou pluſtoſt nullement receuable: à quoy ie reſpons que s'il eſt vray, qu'il eſt auſſi ancien que l'vniuers, & que c'eſt par là qu'il le faut examiner: & ſi l'on repart cette plaiſante objection eſt-il poſſible que le Monde ſe ſoit enueilly dedans vne erreur continuelle, & que quelqu'vn n'ait rencontré cette lumiere auſſi bien que vous? ie replique qu'il eſt poſſible, car auant Ariſtote (s'il eſt vray qu'il ait deſcouuert le bien) il eſtoit inconnu comme on le croit, luy apres les longs ſiecles des premiers hom-

mes à tiſſu ſa doctrine, pourquoy en ces âges ne ſe peut-il rencõtrer ce que les precedents ont ignoré ou caché? Les ſaiſons de l'annee ne produiſent pas toutes ſemblables fruicts, ny celles du monde pareilles deſcouuertes, le bien doit touſiours commencer en quelqu'vn, pourquoy tel auantage ne me peut-il pas eſchoir auſſi bien qu'à vn autre? me peut on monſtrer que cela ſoit contraire au vouloir de la Diuine bonté, que les Aſtres en ſoient demanchees & que la Nature y repugne? ſi l'on le fait i'ay tort, ſinon Dieu ſoit loüé qui a illuminé mon entendement & m'a fait connoiſtre ces veritez. L'experience qui m'a fourny la meilleure partie de ce que ie produicts eſt irreprochable, d'elle, comme des ſenſibles, l'on peut monter aux intellectuelles, & ſi la penſee d'Ariſtote quadre à cela à la bon-heure, ſinon ie ne craindray point de dire que le bon-hõme s'eſt meſconté, que ceux qui le ſuiuent auec tant d'opiniaſtreté n'ont pas mis à l'eſſay ſes imaginations, ny iugé de ſes auis par l'experience, s'eſtant cõtantés de le croire & de prendre l'aparence par ce qu'elle a pleu à leur conception, i'entends à la portee de leur eſprit. Ceux là diſent qu'il a eu les plus hautes penſees de tous les hommes, & que ce que l'entendement humain à peu comprendre qu'il l'a ſçeu, mais à dire vray ie trouue qu'il y a du deſconte: ce qu'il a peu recueillir de ſes deuanciers qui luy a pleu, il ſe l'eſt atribué ayant ſuprimé autant qu'il luy a eſté poſſible la memoire & les belles conceptions des autres. Cela ſe remarque aſſez par pluſieurs qu'il refute & cite, leur faiſant dire beaucoup mieux qu'il ne

respond. D'ailleurs ie ne lis aucune chose de ce personnage qui ne sente l'homme qui fuioit le trauail comme encore font ses idolatres.

Quelque mains oisiues respondant pour luy diront par risee que veritablement il ne s'est pas souillé de charbon, & puis adiousteront aussi tost d'vne mine serieuse, mais que pour la speculatiue il a surpassé tous les humains, meritant à bon droit d'estre nommé le Genie de la Nature. On leur respondra qu'il eust esté mieux pour Aristote de sçauoir manier le charbon & d'Anatomiser la Nature par le feu que par les ergotismes, puis que ce n'est pas par la seule contemplation & par la lecture des liures que l'on deuient veritablement sçauant Naturaliste, au moins assure t'il a que la science Naturelle regarde les corps, les grandeurs, leurs affections ou passions & mouuemens, & encore les Principes de cette condition, c'est à dire sensibles, de sorte qu'il faut considerer ces choses non en general ce seroit vn bien facil aprentissage, mais en destail afin d'acquerir vne parfaicte connoissance des objects, & ainsi il n'y faut pas entrer les bras croisez & les mains soubs les aisseilles, l'vn & l'autre doiuent estre desployez pour fouiller les metaux, pour arracher & fouir les Plantes & pour esuentrer les Animaux, puis examiner le tout par le feu, c'est la maniere de venir vrayement sçauant. Ceux aussi qui ont pris cette tasche & l'ont poursuiuie par l'Art du feu ont rencontré tant de belles & bonnes choses ignorees d'Aristote; que ce n'est pas de merueille si ses Disciples ne les veulent receuoir à la honte de leur maistre & à la confusion de leur aprentissage.

a. Liur. premier du Ciel chap. pr.

Na'yant

N'ayant donc leu les Autheurs pour les croire, mais pour apprendre par raison & par experience, ie ne les appelle pas à tesmoins, au contraire des l'instant que ie les ay ouuerts, ie marche accompagné de la deffiance contre eux, & les examine de la sorte que ie desire qu'on m'espreuue: Si les preceptes sont vniuersels, la reigle d'or les niuelle, & si les propositions sont douteuses dás les effects de la Nature & de l'Art, l'experience en produit l'ouurage. Ie ne pense pas que ie doiue remporter de ces actions la qualité de presomptueux n'ayant mesme autre dessein que d'apporter en public le talent que Dieu me donnera: Ce ne seront pas les premieres descouuertes qui estimees des Paradoxes auront esté trouuees apres veritables, & beaucoup sont tres-certaines dont les vieux Peres ce sont mocquez. I'espere le semblable de cette tissure en la faueur des Plantes, mais quoy qu'il en arriue ie n'y pretends que le seruice d'vn chacun.

ē

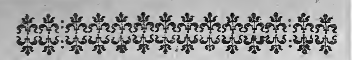


TABLE DES CHAPITRES contenus és cinq liures de la Nature des Plantes.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIESME.

Les

LIVRE QVATRIESME.

LIVRE CINQVIESME

Fin de la Table des Chapitres.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, il eſt permis à Rollin Baragnes Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & diſtribuer vn liure intitulé, *De la Nature des Plantes*, durant le terme de ſix ans, à commencer du iour & datte qu'il ſera paracheué d'imprimer. Auec deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & tous eſtrangers & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'imprimer ou faire imprimer, védre & diſtribuer ledit Liure ſans le conſentement dudit Baragnes ou de ceux ayans charge de luy, ſur peine de confiſcation deſdits liures, de cinq cens liures d'amende, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus à plain eſt contenu és lettres de Priuilege données à Paris le 7. Auril 1628. Signées, Par le Roy en ſon Conſeil,

RENOVARD.

Et ſcellées de cire jaune ſur ſimple queuë.

Acheué d'imprimer le 25. Octobre 1628.



DE LA NATVRE DES PLANTES,

Diuisé en cinq Liures.

LIVRE PREMIER.

DE L'EXCELLENCE DES PLANTES,

CHAP. I.

LEs innombrables & diuerses beautez que nous voyons és Plantes,nous peuuẽt auec raison persuader par leurs muettes bouches, que ces premieres filles de la terre,ne sont pas produites par la sage Na-

ture,pour vn vain ornement des campagnes;& que surpassant en nombre & bonté les estoilles du firmament, qu'elles ont bien vn autre vsage. Car ce beau langage escrit au vif de tant de belles couleurs, saueurs, odeurs & figures; n'est pas moins entendu que celuy des bouches bien parlantes: Celles-cy peuuent desguiser; mais celles-là portãs leur cœur sur leurs levres, nous forcẽt à les croire. Les faueurs qu'elles ont receu de paroistre les premieres des choses viuantes sur la face de ce globe, mesme auant que les Astres embellissent le Ciel, & d'auoir les premieres senty l'effect de la Diuine benediction, sont des preuues certaines de leur valeur. Ces auãtages ne leur ont esté donnez pour neant, la puissante main qui les a plantees ne fait aucune chose inutilement: il faut plustost croire, qu'ainsi qu'elles deuãcent par leur estre les ornemens du Ciel, elles les surpassent encore de vertus: vn seul des sens iouyst de ces feux de la nuict, & l'estime que l'on a de leurs iufluences, n'est pas tellemẽt prouuee que l'on ne puisse douter d'elles: au contraire tous les sens trouuent leurs obiects dedans les vegetaux, sans les autres biens que nostre ignorance

nous cache, & ne ſçauroit-on veritablement dire qu'elles n'ayent d'admirables proprietez. Mais outre toutes ces bontez, l'entretien & la duree qu'elles fourniſſent à noſtre vie, ſont d'aſſez puiſſants ſujets pour les faire eſtimer, & leur donner du prix auant les Mineraux, voire auant les Animaux; & cela auec tres-grande iuſtice, puiſee dedans la loy d'vne preſſante neceſſité. Car les mineraux qui nous ont eſté cachez dans les entrailles de la terre, (comme dommageables à noſtre repos) n'eſtans bons à manger, n'ont de l'vſage que ſuperflu ou vicieux : & les Animaux que la gourmandiſe nous a fait eſgorger, non ſeulement pour raſſaſier noſtre faim, mais encore pour graſſement remplir nos boyaux, n'ont pas moins de defectuoſitez en leur employ que ces perilleux treſors des mines.

Des Mineraux l'on forge la Monnoye, ſemence de maux ſans nombre, les affiquets des femmes, les vaſes dediez au luxe & à la ſuperfluité, les inſtruments homicides, que la rage, l'orgueil, & l'enuie ont inuentez contre le repos de la nature humaine, & les Machines qui vont imitant le foudre à la cõfuſion de leurs inuẽteurs.

Pour les Animaux, il eſt tres-certain qu'ils n'euſſent pas eſté de grande eſtime, ſans la gloutonnie & la pareſſe des hommes, la premiere les porta à gouſter des chairs, mais ils en ont vſurairement payé le gouſt, ayant par ce moyen amaſſé en eux toutes les maladies des brutes : Et la ſeconde fit que ſe laſſans du trauail & apareſſans leurs corps, ils emprunterent la force de quelques animaux, pour leurs couruees & pour fournir à leurs ouurages. Puis adjouſtants à ces deux vices le troiſieſme, la vanité; elle leur enſeigna d'employer auec beaucoup d'art, les excremens des vers, pour façonner leurs ſuperbes veſtures, & la deſpouïlle de quelques autres animaux pour leurs ordinaires habits, ſans s'apperceuoir que telles couuertures ſont grandement ſales & ſujettes à la vermine, & que toutes leurs defectueuſes commoditez ne les rẽdent pas plus ayſés, quelques riches qu'ils s'en puiſſent dire, puis qu'au milieu de telle abondance ils ſeront touſiours incommodez & diſetteux ſans les Plantes. Les annees ſteriles le monſtrent aſſez; l'or, l'argent, & les pierreries les Dieux des ames auares, ne changẽt point lors leurs prix : mais ces

deux excellentes nourritures, le pain & le vin les plus nobles fruicts des vegetaux, se font en tel temps reconoistre plus precieux que tous les Mineraux ensemble. Quoy qu'il en soit, il ne se remarque aucun peuple sous la face du Ciel, quelque barbare ou poly qu'il soit, qui se puisse totalement passer des Plantes.

Certainement il seroit tresdifficile de ne se point rencontrer dans la necessité de leur vsage; elles qui nous fournissent le bon & sain breuuage, la viande delicieuse & profitable, le medicament salutaire, le vestement beau & net, le couuert contre les injures de l'air & des saisons, l'vtilité du feu contre la froidure, & pour l'accomplissement de plusieurs Arts, les plus belles couleurs pour la teinture, les outils des mestiers necessaires, la ioye de l'esprit, la santé du corps, la lõgueur de la vie, & tout ce qui luy est conuenable pour la rendre bien-heureuse en sa duree. Elles sont mesme tellement fertiles, qu'vn seul Cocos donne à boire, à manger, des vaisseaux, du papier, du fil pour coudre & pour ourdir de la toile, des aiguilles, de l'huile, du vinaigre & de l'eau de vie tres-excellente. Nos pommiers & poiriers nous fournis-

sent aussi de viande, de breuuage, de vinaigre, d'eau de vie tres-bonne, & du bois à diuers seruices; il n'y a rië de tel ailleurs, & en quelque estime que nous ayons les autres choses naturelles, elles ne peuuent estre égalees à ces Astres de la terre.

Toutes ces veritables richesses que possedent les Plantes, paroissent generalement pour la vie; & en la science, tels biens comprennent vniuersellemēt tout ce que l'on peut penser d'excellent au cours de nos saisons, telle duree qu'elles puissent auoir; & quoy que les deux arbres qui en portoient les noms & les fruicts ne nous paroissent maintenant, nous ne laissons d'en trouuer encore des douceurs parmy toutes celles qui nous restent; comme si ces beautez & bontez auoient esté esparses en leurs familles. Car non seulement elles ont la vie, mais d'abondant tres-viuifiantes qu'elles sont, elles la cōmuniquent & l'entretiennēt à la meilleure part des Animaux. Pour la science, elles en sont toutes tres instruites; leurs proprietez en sont les caracteres, & les effects en forment la cognoissance. Salomon ce grand Roy des sçauans, fut reputé tres-docte, pour auoir discouru de la nature & proprieté des Plā-

tes, depuis l'Hyſſope iuſques au Cedre. Les trois ſages enfans de la Captiuité de Babylone y chercherent la pureté de la vie, ne la trouuãts en la graſſe table de Nabuchodonoſor, & tãt de rares Eſprits que les ſiecles paſſez ont reueré & que ceux-cy adorent, ſe ſont retirés parmy les Plantes pour y acquerir la vie tranquille, & la ſcience, où leurs intẽtions benies de Dieu ont reüſſi.

Si ſur le peu d'vtilité des Mineraux & des Animaux comparés aux Plantes, l'on m'obiecte que le fer, le moindre des metaux, eſt grandement neceſſaire pour la culture des Vegetaux, & que les Arts ſeroient tous imparfaicts ſans ſon vſage; & auſſi que les commoditez retirees de la force du Bœuf, de l'Aſne, du Cheual, & ſemblables animaux accommodez au trauail & à la coruee, ſont tres-eſtimables. Ie reparts que les Laboureurs qui premiers ouurirent le ſein des campagnes, ne ſe ſeruirent de ce dur mineral; ny pour leurs ouurages, de la peine de tels Animaux, & pourtãt leurs guerets ne laiſſoiẽt d'apporter des bleds en abondance, & ne ſe trouue que les Arts neceſſaires en ayẽt tant de beſoin; De grands peuples nague-

res descouuerts, autant vieux que les autels habitans de la terre, ayans iusques à main tenant tres-heureusemẽt vescu sans tels outils, monstrent assez quelle est cette verité. Et s'il est vray ce que l'on nous raconte de la naissance du monde, les hommes ne se gorgeoient de la chair des brutes, & ne soüilloient leurs mains du sang des bestes pour en ronger les os & en succer les moüelles. De long temps apres ils n'attacherent le Bœuf au ioug, l'Asne à la meule, & le Cheual au chariot. Ils ignoroient que le Chameau peust fleschir le genoüil pour prester son dos à la charge, & que l'Elephãt se deust appriuoiser pour se duire à la guerre, & pour porter sur sa large eschine le faix d'vne pesante tour. En cette saison là chacun content de ce que la terre produisoit à son peu d'industrie, viuoit tres heureux: le soucy de combatre ou de surprendre les animaux pour se les assuiettir, & de renuerser à grand trauail mesme au peril de la vie les montagnes pour y trouuer les dommageables tresors des metaux ne les greuoit point. Et quelque innocente que fust lors la condition humaine elle estoit de beaucoup plus excellente que celle de present, puis

qu'elle eſtoit exempte des ſuperflus trauaux de la vie, dont elle s'eſt depuis malheureuſement ſurchargee, pour ne s'eſtre contentee du tres vtile & neceſſaire vſage des Plantes, & pour s'eſtre aueuglement jettee à la ſuperfluité des Animaux & des mineraux. Car les vegetaux fourniſſans à la courſe de nos ans tout ce qui leur conuient pour en ſentir le paſſage doux & en deſirer la continuë, il eſt inutile de le chercher ailleurs. Ainſi les aduantages qu'elles ont, ſur tout ce que contient la nature en obiect à nos ſens, beaucoup plus conſiderables que les beautez des pierreries & des autres mineraux & que tous les ſens des brutes, nous feront penſer qu'elles meritent de l'eſtime par deſſus toutes les choſes creées vtiles à l'homme.

Or puis qu'elles ſont & tant vtiles que l'on ne ſe peut paſſer d'elles, que tous les animaux, ſoit raiſonnables ou autres, ſont neceſſitez de leur vſage ; il eſt bien ſeant de ſçauoir ce qu'elles ſont, comment elles ſont, & pourquoy elles ſont, c'eſt ce que nous auons à traicter en ces cinq liures.

Quelles sont les Plantes, selon l'opinion de quelques Anciens, & quelles ont vie.

CHAP. II.

Definition des Plantes selon les Anciens.

PAr le general adueu que tout ce qui prẽd nouriture, croist, & engendre, est viuant; nos deuanciers nous ont asseuré, que les Plantes sont des corps animez, viuans & vegetans, originaires de la terre, de laquelle elles tirent leur nourriture & accroissement; & qu'elles sont tellement necessaires aux animaux qu'ils ne sçauroient bien heureusement & longuement viure sans elles. Mesme Empedocles & Anaxagoras au rapport d'Aristote, croyoient qu'elles estoient ainsi que les animaux distinguez de sexes, pleines de sentimens, se mouuans à la joye & à la tristesse, & ayans l'vsage du veiller & du dormir: ce qu'en nostre siecle Thomas Campanelle s'efforce de prouuer, combattant à son possible le sentiment contraire

Lib. de sensu rerum.

du Pedagogue d'Alexandre. Mais parce que les proprietez ne sont receuës par vn general consentement, il est raisonnable de considerer ce qui en est.

Tous les Philosophes vieux & nouueaux asseurent qu'elles ont vie, nul ne le met en doubte: Aristote dit seulement qu'elles ne l'ont tant apparente que les animaux. Neantmoins nous ne voyons point d'autres causes de ceste cognoissance en l'Animal qu'en la Plante, joint que la vie consideree simplement comme vie, ne l'est pas dauantage en l'vn qu'en l'autre. Que si l'Animal a quelque chose de plus en la vie, il ne s'ensuit pas qu'il ayt plus de vie, ou que sa vie, quant à son essence, soit differente de celle de la Plante; le plus & le moins ne forment icy de difference: Aussi la vie paroist elle esgalement en ces suiets, ce que nous pouuons aperceuoir par les principales actions qui tesmoignent la vie. Elles sont, au sentiment des Anciens, nourrir, accroistre, engendrer, se mouuoir & sentir.

La nourriture est naturellement necessaire au soustien de la vie & pour l'accroissement, sans elle l'Animal & la Plante perissent & meurent, aussi tous deux l'attri-

rent à leur pouuoir & selon leur condition pour leur conseruation & bien estre, le nier est dementir son sens. Le laboureur ne voyant la rosee en son temps, le plus excellent viure des Plantes, & la pluye en sa saison pour destremper les sucs nourriciers de la terre, apprehende la disette à ses plantes, & la famine à sa maison, sçachant tres-certainemẽt que si ces filles des campagnes ne sont nourries, qu'elles ne croissent ny ne portent leurs fruicts en abõdançe, & que comme l'Animal meurt faute de nourriture, ainsi faict la Plante. Que l'on dise que le Cameleon ne boit ny ne mange, & ne meurt pour cela: i'asseure qu'il prend nourriture, car il croist. Toute nourriture ne consiste pas au boire & au manger, à la viande & au breuuage, l'air commun en fournit à quelques especes d'animaux, de luy le Cameleon la peut prendre aussi bien que l'oyseau surnommé de Paradis. Hypocrates nomme l'air, aliment spirituel, asseurant que nous sommes nourris de triple substance, de viande, de breuuage, & d'esprit: mesme les Animaux & les Plantes qui paroissent longuement subsister sans nouriture, ne peuuent estre priuez de cét aliment

Lib. de alimentis.

ſpirituel ſans mort. La vipere vit deux & trois mois ſans viande & breuuage, mais elle ne ſçauroit viure vn iour ſans air. La Iombarde, l'Orpin & l'Aloës demeurent viſues tout vn hyuer penduës au plancher, mais priuees d'air auſſi toſt elles pourriſſent, ainſi ce qui eſchet à l'animal de ceſte part arriue à la plante, & la vie n'y paroiſt dauantage.

L'accroiſſement d'vn premier front paroiſt plus eminent és Plantes qu'és Animaux, car elles croiſſent iuſques à leur mort: c'eſt pour cela, ce crois-je, qu'on les a nommees vegetaux. Quelque vieil que ſoit vn cheſne & ſur ſon retour il ne laiſſe de vegeter, produiſant de petits reiettons & pouſſant de petites branches. Il fait, ce ſemble, par ce moyen plus paroiſtre de vie que l'animal qui ayant atteint ſa iuſte meſure ne croiſt plus. Si l'on obiecte que les ongles & les poils croiſſent en tous les aages des hommes, meſme iuſques dans le tombeau. Ie reſponds que telles parties en l'homme ne tiennent pareil rang que les branches aux arbres: & ſi l'on y adiouſte la graiſſe qui croiſt & décroiſt, ie l'aduoüeray, mais à condition que l'on confeſſe que pour tels rencontres la vie ne pa-

roiſt pas dauantage en l'Animal qu'en la Plante.

Quant à la generation, encore que l'on ne puiſſe dire d'elle;tout ce qui vit engendre,comme l'on peut aſſeurer,que tout ce qui vit naturellement prend nourriture: (puiſque le Mulet & la Mule entre les animaux ſont ſterils, ainſi que le Champignon, la Trufle, & la Morille entre les Plantes) elle ne laiſſe pourtant d'eſtre ſigne de la vie à l'animal & à la plante nulle; generation ne ſe faiſant ſans vie, mais elle eſt eſgalement à l'vn & à l'autre,voire i'oſerois dire que celle des plantes ſurpaſſe de bien loin celle des animaux, fuſſent des aquatics les plus feconds: car en ceux-cy il y a beaucoup de hazard, & moins en ceux-là. Les ſemences maſles & femelles de diuerſes eſpeces de poiſſons ne ſe rencõtrent pas tant parfaictement, que celles des maſles n'embraſſe toute & touſiours celle des femelles,ſans quoy l'vne & l'autre demeure auortee; où celle des Plantes ayant en ſoy les deux ſexes,ne faut que rarement à choir en ſa matrice la terre touſjours beante & propre à la receuoir. En lieu fertil vn grain de bled en rapporte cent, & vn de pauot pluſieurs mille: telle

fecondité ne ſe trouue és animaux au moins qui nous ſoient connus.

Reſte le mouuoir & le ſentir, par leſquels le Docteur de l'eſcole Peripatetique veut que la vie ſoit plus apparente és animaux qu'és Plantes : mais cōme elles ſont actions qui en leur apparence ou deffaut, cauſent de l'Æquiuoque, il me ſemble qu'elles ne doiuent pas eſtre priſes pour ſignes concluans neceſſairement la vie.

Le mouuement ne peut eſtre tel, eſtant commun aux choſes viuantes & à celles qui ne le ſont pas, il faudroit que tout ce qui ſe meut euſt vie, comme tout ce qui ſe nourrit, croiſt & engendre a vie. Le vent, l'air, & les autres elemens ſelon luy ſe meuuent de toutes ſortes de mouuement. *Sa philoſophie* n'enſeigne pas pourtant qu'ils ſoient viuans, & puis il y a des animaux pleins de vie ſans mouuement de lieu. Les Huiſtres, les Pouſſepieds, & les Yeux de bœuf, eſpece de Teline, naiſſants attachez aux rochers cōme pierres ou herbes, en cela ne different ils des Plantes. Et quand bien le mouuement ſeroit eſſentiel à la vie, l'on ne le peut deſnier aux Plantes, ie dy les trois mouuemens des corps animez, viuans, ſenſibles.

Car elles ont celuy de la quantité par l'accroissement, celuy de la qualité par l'alteration; & celuy du lieu, quãd elles changent de place, ainsi que font toutes les herbes trainasses, comme la Lisimachie, la Bistorte, la Moutarde, l'Imperatoire, le Chamenerion, la Quinte-feüille & beaucoup d'autres : voire des Bulbeuses telles que la Colchique, la Tulipe, & le Satyrion, lesquelles changent de lieu tous les ans, ores s'esleuants, ores s'enfonceants, ores d'vn costé, ores de l'autre & quelques-vnes fõt plus de chemin en vn iour, qu'vn ciron au corps humain en vn an.

Pour le sentiment, en ce qui nous paroist, il est veritablemẽt vne grande preuue de la vie: Toutesfois le Lethargique & l'Histerique dedans leurs accés viuent sans l'vsage d'aucun sens. Le sentiment ne leur est pas lors signe de vie, ainsi l'Animal vit quelquesfois priué de sens & n'a rien plus que la Plante, ie dis comme la Plante, si elle n'en a aucun, ce qui n'est pas arresté, mais bien au contraire celuy du goust paroist tres-asseuré en elle, & si elle n'en joüit pas tousiours comme la Tulipe, les Ails & Oignons que l'on garde hors de terre; c'est à guise de Lima-

çons

çons & autres Animaux qui dorment & se reposent trois mois de l'annee. Il semble aussi que la Nature ne voulant pas que le sens exterieur fust vn absolu tesmoignage de la vie, l'a grandement diuersifié en tous les sensibles, principalement és Animaux. Ils ne sont tous esgaux, ny au nombre des organes, ny en la faculté: les vns ont l'oüye & n'ont point de veuë comme la Taupe; d'autres n'ont ny veuë ny oüye, comme les Vers; l'vn abonde en la faculté de la veuë, l'autre en celle de l'oüye. Encore que le Léurier soit Chien de definition & d'essence, aussi bien que le Limier, si est-ce que ce dernier a le sens du flair tres exquis, que l'autre a peine sent la souppe. Le plus vniuersel de tous les sens & celuy qui accompagne inseparément tous ses six compagnons, est le toucher, la Paralysie complette ne laisse de le desrober a l'homme, sans lequel il vit lors cóme cét Animal des Indes, au rapport d'Acosta, nommé, ce me semble, le paresseux, qui ne sent point les coups que l'on luy donne au contraire, ainsi que la Torpile, il engourdist les bras de ceux qui le frappent. Il ne se trouue point tant de varietez au sens des Plantes; au moins qui nous soient encores cogneuës.

En son Histoire des Indes.

De la sorte, le mouuoir & le sentir ne tesmoignēt pas tousiours la vie plus apparémment en l'Animal qu'en la Plante.

De ces premices nous pouuons dire, que les mesmes signes principaux monstrans que l'Animal est viuant, nous asseurent aussi de la vie de la Plante, & que les Plantes les ayant, elles doiuent estre rangees entre les choses viuantes.

Que les Plantes sont animees.

CHAP. III.

PVIS qu'elles sont viuantes elles sont animees, l'vn conclud, l'autre necessairement, c'est vn antecedent qui a vn tel consequent: La vie en quelque sujet que ce soit n'est point sās ame, & l'ame n'est point sans vie, plustost c'est elle qui la donne, & d'elle qu'elle procede, aussi tost qu'elle s'absente ou qu'elle cesse de mouuoir en l'animé la vie defaut. Par ceste asseurāce que les Plantes sont animees, se forment 4. questions assez gentilles & curieuses. 1. Quelle est ceste ame? 2. Si elle est particuliere en chaque Plante indiuiduale ou seulement speciale?

3. Si elle est diuisible, comme quelques-vns ont pensé? 4. Et puis si elle est incorruptible, ou non.

Nous demandons quelle est l'ame des Plantes, parce que nos deuanciers, tant Philosophes, qu'autres, constituent trois sortes d'ames, sçauoir est Vegetatiue, Animale, ou Sensitiue, & Intellectuelle, à cause de trois differents effects qu'ils disent proceder de l'ame en trois sujets dissemblables: en la Plante, en la Brute, & en l'Homme. Sçauoir, si pour trois differentes actions generales l'on peut inferer qu'il y ayt 3. sortes d'ames és choses naturelles? & si pour cela l'ame de la Plante est vegetatiue, & doit estre ainsi nommee, selon le vulgaire.

Pour ces questions il me semble que c'est mal conceuoir, & impropremẽt parler, que de dire qu'il y ayt vne ame vegetatiue, & vne ame sensitiue. Ces communes actions de vegeter en la Plante, & aux Animaux; de sentir en la Brute, & en l'Homme ne meritent le nom d'Ames: elles sont les simples facultez des ames de tels suiets. Autre chose est l'ame que telles qualitez. Ceste mauuaise conception a grandement embrouïllé nos deuanciers, voire les plus deliez esprits. Car ayans receu pour ames ces facul-

tez, ils ont agité diuerses questions pour sçauoir, si au corps humain, où ils rencontroient les effects de ces facultez, il y auoit trois ames ? & si elles estoient en certains membres separez, en quel temps chacune prenoit sa force & son domaine; ou si l'ame intellectuelle interuenãte ne prenoit pas la regence; soit en tuant les premieres rencontrees, ou les retenant comme ses subsidiaires, ou les conuertissant en soy, & autres questions assez embarassantes, desquelles on n'a pas mesme tiré la derniere solution. Que s'ils eussent consideré tels effects proceder de l'ame, & qu'ils eussent admis en tous les sujets naturels des ames indiuiduelles, chacune participante à ses facultez, selon son regne & son ordre, comme à l'ame des Plantes la vegetation & specification, à l'ame des Brutes la vegetation, la sensation, & la specification; & à celle de l'Homme, la vegetation, la sensation, la specification, & l'intelligence; ils ne se fussent tant rompu la ceruelle, ils eussent cogneu que telles facultez ne vont l'vne deuant l'autre en leurs suiets, qu'en l'ordre de l'action, autrement qu'elles sont de mesme existence : ils eussent sceu que toutes les ames qui sont en l'Vniuers, entant que for-

mes qui donnent estre aux choses, ne sont point plus ames les vnes que les autres, non plus que la vie qui en sort n'est point plus vie en vn sujet qu'en vn autre ; autrement la cause seroit plus diuersifiee que son effect, ce qui ne se rencontre és choses naturelles : si elle a plus ou moins de facultés, elle n'est pas pour cela plus ou moins ame, de mesme que l'Animal n'est pas plus ou moins Animal, pour auoir plus ou moins de sens.

I'entends vne obiection sur ce que i'ay dit, que les facultez de l'ame ne sont pas l'vne deuant l'autre qu'en l'ordre de l'action, parquoy il semble que ie tombe dedãs l'erreur iustement condamnee de certains Heretiques qui soustenoient que l'ame intellectuelle estoit contenuë en la semence du pere. Mais ie responds que ce n'est pas mon intention d'aduancer ou soustenir cest erreur, ne voulant toucher de toutes ces questions qu'à la seule de l'ame de la Plante ; car pour les autres ie me tiens, comme en tout ce qui concerne la Foy, à ce qu'en a determiné l'Eglise. Ce n'est pas pourtant qu'il n'y ayt eu quelques Anciens d'opinion que l'ame immortelle pouuoit estre immediatement creée de Dieu dedans la matiere se-

minaire de l'homme, lors qu'elle est telle qu'elle ne peut estre autre, & qu'il ne luy reste plus qu'estre animee & iettee en la matrice pour esclorre; disans pour leur raison qu'il est autant receuable de le penser ainsi, que de dire qu'elle soit creée en la matiere organisee, & disposee par vne autre ame qu'il conuient qu'elle tue ou conuertisse en soy comme faculté, ou la prenne pour serue; ce qu'ils estimoient plein d'absurditez, parce que ou les dernieres ames seroit assassinatrices des premieres & s'estrangleroient comme mastines; ou bien il y auroit deux essences en vn sujet, ou pour le moins il faudroit qu'vne substance deuint accident à vne autre substance de pareille condition pour luy estre essence. Ils s'imaginoient que ceste opinion pouuoit subsister, pourueu qu'ils satisfissent à deux questions qui semblent la choquer, sçauoir, si vne forme si digne peut loger en vn matiere tant imparfaite? & l'autre si elle est creée immediatement de Dieu? Ils respõdent à la premiere, que Dieu crea Adam du limon de la terre en ame viuante, & que le corps organisé au vẽtre maternel n'est point de plus noble matiere, entant que matiere, que celle de la semence, qui est mesme son propre

principe naturel. A la ſeconde ils diſent que l'ame peut eſtre auſſi facilement creée immediatement de Dieu en telle matiere, qu'au corps organiſé; eſtants d'autant plus portez à le croire ainſi, qu'ils ont obſerué le Vieil Teſtament, menacer fort ceux qui perdent & gaſtent leur ſemence: Mais cecy ſoit dit en paſſant ſeulement, car cette opinion a eſté refutee par ſainct Thomas, & eſt condamnee de toute l'Egliſe.

Or ſi la vegetation n'eſt qu'vne faculté cõmune à l'ame de la Plãte & à celle de l'Animal, l'ame de la Plãte ne peut eſtre nommee vegetale, parce que ce n'eſt pas ſa difference ſpecifique; ce qui eſt cõmun entre deux ſujets eſgalemẽt, ne peut donner nom pluſtoſt à l'vn qu'à l'autre, il luy en faut vn pl⁹ ſortable, & pour des effets qui luy ſoyẽt plus particuliers. Car non ſeulement la vegetation eſt cõmune entre ces deux ſuiets, mais encor elle eſt la faculté generale, ou le moyẽ que preſte la nature à toutes les ames contenuës en ſes matrices pour faire paroiſtre leurs vertus, & les amener de l'eſſẽce à l'acte en leur tẽps, & pour ſe conſtruire des corps ou elles ſe mõſtrent en leur vigueur.

Auſſi quand nous conſiderons l'ame des Plantes en general, ce n'eſt pas par la facul-

té vegetatiue, puis qu'elle n'est sa difference specifique, mais quelque autre vertu qui la constitue Plante, & telle Plante. Car outre les raisons cy dessus deduites assez pressantes: Si l'ame de la Plante consistoit seulement en la vegetation, il seroit bien difficile de trouuer toutes nos mesures. D'où viendroient tant de differences entre elles que nous voyons en leurs racines, tiges, fueilles, fleurs, fruicts, & semences ? en leurs couleurs, saueurs, odeurs & figures ? D'où naistroient tant de diuersitez, & qui en seroit la cause, la varieté ne venant de la matiere, & vne faculté ne deuant produire qu'vn seul effect. Que l'on donne à la vertu vegetatiue, comme ame, la puissance de nourrir, d'accroistre & d'engendrer; Ces trois fonctions sorties d'vne mesme cause ne tendent toutes qu'à vne mesme fin, c'est pour faire vne Plante; mais non plustost vn Chou qu'vn Naueau, parce que c'est le propre de la faculté specifique de l'ame indiuiduelle, laquelle fera plustost vn Pommier, si elle en est issuë, qu'vn Chesne. Pour ces raisons la faculté vegetatiue n'est pas l'ame de la Plante, ains vne de ses vertus qu'elle a commune auec celle de la Brute & celle de l'Homme.

Si ce n'eſt elle, me dira-t'on, enſeignés nous quelle elle eſt, & ce que vous en conceués? Ie reſponds ingenuëment que i'en apperçoy les operations, mais ie ne ſçaurois dire abſolument ce que c'eſt, & croy, fineſſe à part, que cela eſt tres-difficile. Ariſtote definit generalement l'ame; le premier acte ou la premiere perfection du corps naturel organiſé, ayãt la vie par puiſſance; la definiſſant comme accident, & non comme vne ſubſtance. Il me ſemble qu'il n'a pas trop bien rencontré, ny pour les Animaux, ny pour les Plantes; ny en vn autre lieu, où il aſſeure que toute forme, vertu ou puiſſance participe d'vn autre corps & plus excellent que celuy des Elements; meſme que dans les ſemences eſt contenu vn eſprit cauſe de leur fœcondité nommé chaleur, qui n'eſt pas pourtant feu ny aucune telle faculté, ains vn eſprit contenu en la ſemence & au corps eſcumeux, reſpondant à l'Element des Eſtoilles, approchant de l'opinion de ceux qui veulent que les formes de toutes choſes viennent des eſtoilles ſans le prouuer. D'autres qui l'ont nommee Temperament, n'ont pas mieux rencontré, prenant l'Inſtrument pour l'Ouurier. L'abyſme qui recele vne

telle ſcience eſt trop profonde pour en approcher, les yeux de l'entendement humain y voyent moins que ceux de la Taupe en plein Soleil; c'eſt vne puiſſance en nature, que ce Maiſtre n'a non plus compriſe que nous, ayant plus veritablement dit ailleurs, qu'il eſt tres-difficile de connoiſtre la nature, la ſubſtance, & les accidents de l'ame, auſſi ne reſout-il en tout ce qu'il en a parlé ce que c'eſt, ſi elle eſt mortelle ou immortelle: Ie ne dis pas ſeulement de celle de l'homme du tout incomprehenſible, ains encores de celle des Animaux, & des Plantes. Luy & ſes ſuyuants, & ceux qui l'ont contredit en ceſte penſee n'ont point ſondé telle profondeur; il leur a ſuffi de dire que l'ame eſt le Principe qui fait viure, mouuoir, ſentir, & entendre; apres cela il n'y a plus rien dans leur boutique: & nous à leur imitation, ayans de neceſſité conclud qu'elle eſt ſubſtance, par ceſte maxime receuë & approuuee, que tout ce qui eſt, eſt ſubſtance ou accident; que la ſubſtance ſubſiſte par elle meſme, & fait encores ſubſiſter ce que nous nommons les accidents, effects que nous trouuons en l'ame, puiſque par elle les accidents arriuent à la matiere, nous conceuons par elle vn eſprit ar-

tiste en chaque suiet, ouurageant en la matiere qu'il dispose & agence selon sa cognoissance & inclination naturelle, pour produire son action sensible, donnant aux corps des Plantes les grandeurs, conformations, figures, ressemblances, les couleurs, odeurs, saueurs, & les qualitez du chaud, du froid, du sec & de l humide; auec les vertus particulieres d'estre alexitaires, venimeuses, laxatiues, & autres; contenant les facultez de nourrir, d'accroistre, d'engendrer & de specifier. C'est iusques où sont arriuees nos pensees que nous expliquerons mieux, auec l'ayde de Dieu, en nostre liure de la Medecine naturelle & sensible, sans pretendre pour cela auoir mieux rencontré que les autres: aussi ne me le suis-je promis, mais seulement d'exprimer l'ordre de l'action de l'ame és Plantes, & ce qui s'en peut de plus proprement dire, apres auoir monstré, qu'elle est improprement nommee vegetatiue, il faut maintenant sçauoir.

Si l'ame est particuliere en chaque Plante indiuiduale, ou si elle y est seulement speciale.

CHAP. IV.


'Est nostre seconde proposition, nō moins difficile à comprendre que mal-aysee à resoudre ; neantmoins puis que nous sommes en lice il nous en faut courir la carriere. Voyans les Plantes de mesme espece se grandement diuersifier entre elles de grandeur, de grosseur, de profondeur, de figure, de couleur, de nombre, de poids & de parties : en leurs tiges, escorces, fleurs, fueilles, fruicts & semences ; nous auons pensé qu'vn Artisan indiuidual (ainsi nommerons nous cy apres l'agēt interieur des choses que nous auōs desja nommé esprit artiste, que d'autres nomment forme) fait ces choses ; parce que la vertu vegetatiue ny la specifique de la Plante ne peuuent mettre aucune difference indiuiduale, autrement elles surpasse-

roient leur fin, & feroiẽt plus qu'elles n'ont d'intention & de pouuoir ; ſçauoir, d'accroiſtre & de donner quelque reſſemblãce à leurs ſuiets, affin que l'on puiſſe diſcerner vne eſpece de l'autre, l'Ortie de la Meliſſe, &c. Car la vegetation faculté generale non ſeulement à toutes les Plantes, mais encore cõmune aux Animaux, cõme telle ne ſçauroit pluſtoſt faire vn Cheſne qu'vn Chou, ou vne Marjolaine, qu'vne Raue ; la vertu ſpecifiãte viẽt d'ailleurs. Or ainſi que la vegetatiue ne ſpecifie pas ; de meſme la faculté ſpecifiante ne donne les differences indiuiduales ; elle a bien la proprieté de faire qu'vne Tulipe & vn Oeillet ſe multiplient & ſuiuent leurs eſpeces, mais non pas que les fleurs, les fueilles, les tiges, & les ſemences en varient : il faut que telle difference procede d'vne particuliere & indiuiduale puiſſance, par des loix ſeparees que contient cét Artiſan. Cela ſe remarque en la ſemẽce du Pauot, des Violiers, des Tulipes, des Oeillets, & autres ſemblables, encore que tireés d'vne meſme teſte, gouſſe & calice, car en meſme terroir, voire en meſme plãche, elles amenent des Plantes tellement differentes, qu'excepté les parties generales portans le caractere de l'eſpece, el-

les sont toutes variees, de sorte que ceux qui les voyent & ne cognoissent la nature de ces Plantes, peuuent penser qu'elles ont semence, naissance, & matrices dissemblables. C'est vn jeu de la Nature en telles Plantes, diront quelques-vns, ie leur responds que ce n'est rien dire, ny approcher de la question; & que l'on ne peut conceuoir ce qu'ils veulent entendre par la Nature cause de telle varieté; car elle le fait comme cause prochaine ou comme esloignee, ou à plus proprement dire, comme efficiente, formelle, ou materielle.

Comme efficiente, il n'y a point de raison; la Nature seroit hors du suiet, & ce seroit autrement d'elle, que ce qu'en ont conceu ceux qui l'ont mise pour principe en la chose où elle est par soy. Comme prochaine & formelle, c'est aduoüer par vn autre terme qu'vne forme indiuiduale fait ces ouurages, puis qu'elle ne fait pas le semblable és autres Plantes de pareille condition; car comme materielle elle ne peut, la matiere ne fait rien sans la forme, ainsi ce jeu de Nature ne sera autre que la vertu & la conduitte de la forme indiuiduale, nostre Artisan.

L'on obiectera encor, que toutes les Plantes d'vne mesme espece, hors quelques-vnes où cette Nature se ioüe, se ressemblent tant parfaictement, que l'on n'y peut mettre de difference. A cela ie repars, que si l'on obserue la difference indiuiduale mise seulement és accidens, qu'elle est pareille és Plantes de mesme espece, qu'en chacune espece de tous les Animaux; car elle consiste en la quantité, en la qualité, & au rapport qu'elles ont les vnes auec les autres selon pareils accidens: & si nous ne l'apperceuõs pas bien, c'est faute d'y prendre garde, ou qu'il nous arriue comme à beaucoup d'Animaux qui cognoissent les obiects en espece & non indiuidualement. Le Chien tres-aduisé entre les bestes, ne discernera pas Iean d'auec Pierre par la veuë, tous les hommes luy paroissent vn mesme homme; par le flair il cognoist son Maistre, & non autrement, le voyant au dessus du vent, où son flairer ne se peut estendre, il l'abboyera comme vn estranger. Ainsi nous eschet-il en la remarque des Animaux & des Plantes qui ne nous paroissent variees. Quelqu'vn qui aura nourry vne Linotte, vn Passereau, où tel autre Oyseau duquel le plumage n'a, ce semble, aucune difference

indiuiduale en son espece, l'ayant meslé auec d'autres de sa nature, ne le discernera point, parce qu'il n'a pas la cognoissance de la difference indiuiduale de tels Animaux, ainsi qu'elle est entre eux qui se distinguent tres-parfaictement, les masles des masles, & chaque masle sa femelle sans se mesprendre, & comme ie croy par la veuë, en obseruant pareilles differēces que nous, pour remarquer Thibaut d'auec Guillaume, sçauoir la grandeur, la grosseur, la longueur, soit au tout ou aux parties, auec les autres accidens d'estre droit ou tortu, maigre ou gras, & semblables.

Que l'on obserue ces differences és Plantes de mesme espece & des plus semblables en apparence; iamais l'on n'en rencontrera deux pareilles en tout, non pas deux tiges de Marjolaine, nō plus que deux Chesnes, non seulement au tout, mais encores aux parties. L'vn sera droict, l'autre tortu, celui-cy vny, cét autre noüeux, celuy-là n'aura qu'vne tige, son voisin sera fourchu, les fueilles en seront differentes en leurs espoisseurs, nerueures, denteleures, lisseures, & autres tels accidens, selon la nature & espece de l'arbre ou de l'herbe. Les fleurs, les fruicts, & les semences s'en

trouueront aussi tres variez ; sans qu'il soit possible de descouurir dans vn million de Pommes deux pareilles, tant au dedans qu'au dehors.

Cela n'eschet pas seulement és Plantes, mais aussi és Animaux, mesme en l'espece humaine. Entre tant de visages obiects de nos sens, nostre œil en apperçoit tres-peu qui se ressemblent, voire iusques dedans les entrailles ces varietez sont remarquees, & sont telles que iusques à maintenant il ne s'est pas encore offert deux sujets de pareille cõformation en leurs parties. De là viennent les contrarietez qui se forment entre ceux qui s'occupent au trauail de la dissection du corps humain.

Ces differentes conformations tant és Plantes qu'és Animaux, nous enseignent asseurement qu'vn seul Artisan est necessaire à chaque sujet pour ouurer telles diuersitez : car quoy qu'en ayent pensé autrement nos deuanciers, elles ne peuuent proceder des facultez vegetatiues & specificatiues : vne seule forme à laquelle ces facultez sont assuietties en est la dispensatrice, la raison le veut, & n'y a rien en cette opinion qui contrarie la loy diuine, ny le mouuement de la Nature, plustost fait-elle

voir l'incomprehensible grandeur de l'vne & l'excellence de l'autre.

Si l'Ame des Plantes est diuisible.

CHAP. V.



IL me semble qu'ayant en quelque maniere prouué la particularité ou indiuidualité de l'ame des Plantes, & qu'elles ont chacune vn Artisan ouurageãt leurs diuersités, que ceste question, si elle est diuisible, est superfluë, parce qu'elle y doit estre resoluë. Toutesfois en ce que nous auons à respondre à deux obiections prises de l'experience faisant en apparence contre la pensee, que l'ame de chaque Plante est indiuiduale & indiuisible. I'estime qu'elle sera mieux esclaircie, parce que nous auons à dire en ce Chapitre, où nous respondrons à ces obiections Empyriques.

La premiere, que l'ame ne peut estre particuliere en chasque Plante, puis qu'il arriue que certaines Plantes sont animees de plusieurs formes. Car les Arbres antez de

deux & trois greffes de differentes especes, ont autant d'ames, suiuant ma proposition, qui est vne tres-grande absurdité. La seconde, que nous voyons les scions, branches & marcottes parties des Arbres, dont elles sont tirees, prendre vie & produire des Arbres separez de pareilles especes & conditions que leurs souches, partageans ainsi leurs ames, lesquelles se diuisent, non comme le genre en ses especes, ou l'espece en ses facultés, ny encore comme le corps naturel en ses membres, mais comme le tout en plusieurs pieces: Ces deux obiections sont faites par des courages paresseux & coüards, qui n'ont osé entrer dans les riches cabinets de la Nature (quoy que l'entree en soit ouuerte à tous) pour apprendre si telles opinions qu'ils obiectent sont compatibles; & se peuuent accommoder aux generatiõs & transplantations des Plantes.

Pour la premiere, ie repars que les Plantes grandement differentes des Animaux, ont aussi d'autres considerations, principalement en l'ordre de leurs generations, & ne peut-on tirer de la nature de l'vn, des consequences pour la condition de l'autre. Si vn homme ne peut estre enté sur vn autre homme, ou vne brute sur vn homme,

il ne s'ensuit pas de là que les Plantes ne se greffent les vnes sur les autres. Toutes les generations, productions, & transplantations de la Nature ne se font d'vne mesme maniere; autre est celle du Mineral, autre celle de l'Animal, encore autre est celle de la Plante. La plusspart des Plantes, sur tout celles qui s'auoysinent d'espece, sont meres & matrices les vnes aux autres, l'experience de plusieurs siecles nous l'asseure, & que de la sorte elles s'vnissent & se joignent ensemble. Et comme nous ne disons pas qu'vne matrice ait plusieurs ames pour contenir plusieurs animés, ainsi nous ne pouuons dire que le Sauuageon mere & matrice de plusieurs greffes (dont vne curieuse main l'aura enrichy) soit animé de plusieurs ames: seulemẽt peut-on dire qu'il leur fournit de nourriture pour les augmenter & accroistre, demeurant tousiours indiuidu Sauuageon, & animé d'vne forme indiuisible.

A cecy vn Iardinier repliquera, qu'vn Arbre doit auoir ses parties pour estre tel, ses racines, sa tige, & ses branches, puisque c'est par elles qu'il est nommé Arbre; Mais si les branches du Sauuageon sont des greffes, & n'en a point d'autres, il s'ensuyura

par mon opinion, qu'vn tel Arbre aura plusieurs formes.

Ie repars qu'il me sera aysé d'aduoüer que les branches sont parties de l'Arbre, mais non integrantes, comme sont les bras & les jambes à l'Homme ; l'on couppe souuent les branches des Saules, des Ormes, des Aulnes, des Erables, & des Chesnes ; pourtant ils ne sont moins Plantes, ny plus Plantes pour auoir vn million de branches, & n'ont plusieurs ames pour auoir plusieurs greffes. L'on n'estime pas que le Chesne, le Poirier, le Pommier, & autres Plantes, pour estre toutes chargees de Guy, ayent plusieurs ames, non plus que le Thyn, le Lin, l'Hyssope, & le Ionc-marin pour porter la Cuscute, & que l'Homme ayt diuersité d'ames pour estre poüilleux, & auoir en luy plusieurs tels insectes ausquels il est matrice.

A la seconde ie respons, que les sçions, branches & marcottes ne forment pas vn nouuel Arbre par la diuision de l'ame de leur souche, mais par vne vertu de semence dont elles sont engrossees comme les reins de la Plante, ayant vn appetit naturel de se manifester de l'essence à l'acte, estans mises dans la commune matrice la terre,

Les formes substantielles ne sont point en puissance, mais en essence.

ou dedās quelque particuliere Plante conuenable à leur espece: ce qui eschet volontiers à tous les Arbres qui prennent de bouture & qui se greffent: car estans mises à guise de semence en terre accompagnee des qualitez requises à l'espece, elles jettent premierement leurs racines, ainsi que les graines, puis leurs tiges & branches, obseruant pareil progrez pour faire vne nouuelle Plante, que la graine jettee en la terre: à quoy sont plus enclines celles qui ne portent apparēment de la semence, & celles qui ont grosses mouëlles, comme le Saule, le Figuier, & le Sureau, & encore celles qui se traisnent, comme la Ronce, outre celles-là, beaucoup d'autres de racines charnuës, fibreuses, bulbeuses & tubereuses, se marcottent & multiplient par leurs racines, tesmoins en sont le Doronique, les Narcisses, les Anemones, la Couronne Imperiale, la Tulipe, le Muguet, & semblables, conseruans tousiours leur indiuidualité, ce qui se voit apparēment, en ce qu'elles se ressemblent seulement d'espece, & non autrement.

Pour faire voir plus à plein ceste verité par raisons bien receuables, nous disons que tous les mouuemens & differentes

actions des choses nous paroissent proceder ou d'vne ame vniuerselle, suyuant l'opinion d'Auerroës; ou de plusieurs generiques; ou d'autant de specifiques qu'il y a d'especes; ou des indiuiduales.

L'ame vniuerselle traisne apres soy tant d'inconueniens, qu'il est aysé de la repudier. Car la presupposant seule en l'vniuers, pour agir comme efficiente, & sçauoir ce qu'elle faict, il faudroit qu'elle fust toute intelligẽte & absoluë, autrement elle besongneroit au hasard, & ne sçauroit ce qu'elle feroit: elle produiroit aussi tost vne Laictuë qu'vn Champignon, vn Chesne qu'vne Raue, & procederoit à la generation des choses à l'aduenture; ainsi tout seroit sans loix & sans ordre, contre ce que nous apperceuons. Que si elle estoit toute intelligente & absoluë; ce seroit comme separee de son suiet, ou comme y estant jointe; separee, elle agiroit comme cause efficiente; En bon Chrestien nous nommons telle ame, Dieu, qui ne peut estre l'ame des choses, parce que l'ame est la cause formelle qui doit estre de necessité dedans son sujet, pour composer vn tout entier. D'estre aussi jointe à la matiere cela est incõpatible auec les qualitez de toute intelligente & abso-

luë, c'est luy oster le moyẽ d'ouurer en pleine puissance, & libremẽt, & de cõseruer ses ouurages, ausquels elle auroit fait naistre le desir inutil de l'eternité, ou plustost de l'incorruptibilité, ce n'est donc pas elle qui fait ces diuersitez, considerée de la sorte.

Les ames generiques telles que les facultez vegetatiues & sensitiues, que les Anciens ont nommees ames generiques, l'vne pour les Plantes, & l'autre pour les Animaux, ne sont non plus receuables que l'vniuerselle, d'autant qu'il seroit necessaire qu'elles fussent intelligentes & absoluës pour agir à souhait en la matiere, & pour estendre leur effet de la generalité à la specialité, & de la specialité à l'indiuidualité, par leurs varietez : autrement il faudroit que la matiere fust specialement disposee à leur reception par vne autre forme, laquelle leur seroit esgale ou moindre, & seroit dedans ou dehors le sujet; Si esgale, & dedans, il n'y a point ne raison qu'elle cedast à aucune interuenante; Si moindre & permettant l'entree à nouuelle hostesse, il y auroit deux essences en vn mesme sujet. Car à son aduenemẽt de chasser la premiere, il ne se peut, ny aussi de la destruire; parce qu'elle est incorruptible. Si dehors, &

baſſement ineſgale à l'interuenante, elle ſeroit lors efficiente & moindre que la formelle; ce qui ne ſe peut ſouffrir. Et puis ſi les ames generiques eſtoient intelligentes & abſoluës, elles n'auroient beſoin d'autres ouuriers pour leur diſpoſer la matiere, non plus qu'vn Artiſte de pluſieurs cerueaux pour diuerſes imaginations ouurageres, ce ſeroit inutilement faire par pluſieurs, ce qu'vne ſeule pourroit acheuer; elles ne le peuuēt auſſi elles ſont determinees, & l'vne ne peut enjamber ſur l'autre, il ſeroit extrauagant de dire que l'ame generique des Plantes produiſiſt vn Chat.

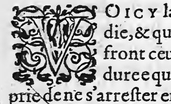
Ce que nous auons rapporté des generiques ſe peut dire des ſpecifiques, les raiſons en ſont pareilles, qui nous fait penſer, que les diuers mouuemens des choſes procedent des formes indiuiduales, & que toutes les ames de quelque condition, regne, & puiſſance qu'elles puiſſent eſtre, ſont toutes indiuiduales & indiuiſibles, qu'elles contiennēt chacune ſelon leur ordre & regne les facultez generales ſpecifiques & particulieres, neceſſaires pour agir ſelon les loix de leur inclination naturelle; car elles agiſſent neceſſairement.

Si l'on m'obiecte qu'entre toutes les cho-

ſes viuantes il y a vne commune nature par le moyen de laquelle elles ſont toutes participantes à la vie, ſçauoir entre les Animaux & les Plantes la vegetation; entre les Animaux la ſenſation & ſpecification. Ie repars, que pour y auoir de communes facultez entre toutes les choſes viuantes de different genre, & entre les eſpeces de meſme genre, voire entre les indiuidus de meſme eſpece, que ce ne ſont pour cela des ames ny generiques, ny ſpecifiques; mais des facultés communes entre elles, par le moyẽ deſquelles, leurs actiõs paroiſsẽt, ainſi ce ſeront facultez & non pas des ames, & de la ſorte chaque Plante peut auoir ſa forme indiuiduale & indiuiſible.

Si l'ame des Plantes eſt incorruptible.

CHAP. VI.



VOICY la queſtion la plus hardie, & qui arreſtera de premier front ceux qui ne veulent de la duree que pour eux: Mais ie les prie de ne s'arreſter en ſi beau chemin, nous ne propoſons rien d'impie, ny qui eſgale

noſtre commune eſperance. Qu'ils ſçachẽt qu'il y a deux durees, l'vne abſoluë, dependante de Dieu immediatement, nommee immortalité, celle que la religion nous enſeigne & nous fait eſperer, qui s'eſtend par delà l'eſtre du mõde, de laquelle nous n'entendons parler; Et l'autre dependante de la Nature, qui ſuit l'eſtre du monde; c'eſt de celle-là que l'ame des Plantes ioüiſt, ie dy qu'elle en ioüiſt; la raiſon & l'experience le confirment: Car nulle choſe qui eſt, ne retourne au non eſtre; les Theologiens & les Philoſophes nous l'aſſeurent ainſi; les ames des Plantes ſont, auſſi ne retournent-elles au non eſtre. Les ames ſont les formes, & les formes ſont les eſſences des choſes leſquelles ne periſſent pas, elles ſont incorruptibles, ainſi doiuent elles eſgaler la duree du monde. Nous auons monſtré comme elles ſont indiuiduales, & que ſi elles ſubſiſtẽt, que c'eſt indiuiduale mẽt, & de la ſorte nous entendons qu'elles ſont incorruptibles, & qu'elles ne periront qu'auec la terre.

Cette opinion n'eſt pas nouuelle, les Egyptiens en leur philoſophie myſtique, liure attribué à Ariſtote, diſoiẽt que les ames des Plantes ſortoient toutes d'vn principe, parce qu'elles prennent vie de meſme ſorte;

Chap.3. que leur ame est Substance & non Accidēt; incorporelle, & non diuisible, & pour cela incorruptible. L'experiēce appuye ces opinions raisonnees, & monstre que cet Artisan est de sorte attaché à la matiere, qu'encore qu'il paroisse mort, si se peut-il resueiller, & monstrer qu'il est seulement assoupy, ou cōfus en la matiere, que l'art le peut desuelopper & exciter de son somme, pour de nouueau paroistre en la vie.

En sa responce pour la deffence de la Medecine Herm. ch. 23.

Vn certain Polonnois, au rapport de Ioseph du Chesne, sçauoit enfermer les phantosmes des Plantes dedans des phioles; de sorte que toutes fois & quantes que bon luy sembloit il faisoit paroistre vne plante dedans vne phiole vuide; chaque vaisseau cōtenoit sa plante, au fond paroissoit vn peu de terre comme cendre, il estoit seellé du seau d'Hermes; voulant l'exposer en veuë, il chauffoit doucement le cul du vaisseau, la chaleur penetrant faisoit sortir du sein de la matiere vne tige, des brāches, puis des feuilles & des fleurs selon la nature de la Plante, dont il auoit enfermé l'ame; le tout paroissoit aussi longuement aux yeux des regardans, que la chaleur excitāte duroit, laquelle cessante, ceste Plante peu à peu se retiroit en sa matiere & à son repos.

Le mesme rapporte, que le sieur de Formentieres son amy, trouua par hazard, le moyen de representer les images des Orties, qu'apres il a mis en Art, plusieurs se vãtent du semblable; ils veulent que l'on expose la lexiue faite de la cendre d'vne Plante aux rais de la Lune, & puis à la gelee, si elle se glace, l'image de la Plante y paroist.

Ie sçay par experiẽce, que si l'on tire l'eau l'huile & le sel d'vne Plante, & qu'apres l'on les reioigne & commette à la terre, qu'il en renaistra la mesme Plante, beaucoup plus belle qu'elle n'estoit deuant, & si elle estoit grosse de semence, qu'il en sortira plusieurs.

Mais de toutes ces operations, celle du Polonnois me semble la plus excellente; ayant opinion qu'elle est plus aisee que l'on ne pense & qu'il n'y faut qu'vn peu de loisir plus que ie n'en ay maintenant.

Aussi Dieu me faisant la grace d'en auoir quelque peu dauantage i'essayeray cette gentillesse; car les bras croisez l'on ne trouue les secrets de la nature: en leur recherche sa diuine bonté est honnoree, & non offensee, ses merueilles paroissent, & sa gloire en est annoncee.

Ces raisons jointes aux experiences nous

ont fait penser que les ames des Plantes estoient immortelles de la duree du monde; & que cessans de vegeter qu'elles auoient accomply le terme de leur duree : qu'elles se retirent apres telle fatigue dedans leur nuict pour se reposer, & pour retourner derechef à long progrés de temps en la vie.

Que sçait-on si les ames des Plantes n'ont pas esté toutes creées dés le commẽcemẽt du monde, & qu'enueloppees en la matiere elles paroissent en la vie par le benefice successif de celles de leur espece, qui ayans receu le deuant, par vn ordre naturel les attirent & desueloppent du Cahos ou de la nuit où elles sont cachees & endormies, les expliquant & faisant paroistre chacune en son temps & saison ; premierement en la condition de semence, puis par les autres progrés dans la perfection de la vie. Ceste pensee n'est point contraire à l'ordre de l'vniuers, voire i'oserois dire qu'elle est la plus conforme à ce que nous en enseignent les saínctes lettres.

Quelles sont les Facultez de l'Ame de la Plante.

CHAP. VII.



Es ouurages que nous voyons aux Plantes nous enseignent quelles sōt les facultés de leurs ames ; car c'est d'elles qu'elles procedent, nous les remarquons au viure, vegeter, & specifier trois facultés rapportees à ces trois de l'Animal, à la vitale logee au cœur, à l'animale ou sensitiue au cerueau, & à la naturelle effect du foye, qui est proprement la faculté nourriciere, soubs lesquelles sont rangees celles qui leur sont inferieures & qui leur ministrent. A la vie, la seule existence; à la vegetation, l'attraction des sucs nourriciers, la digestiō, transmutation, distribution, assimilation & augmentation, mesme l'expulsion des excremens; & à la specification, la generation en preparant, fabriquant, meurissant ou separant les semences & leur imprimant la ressemblance, la figure & la vertu de leur espece.

Le reste de ce qu'on y demande n'est pas si apparent, aussi est-il contesté de sorte que sans disputer l'on peut dire que l'ame de la Plante se fait voir par la vie, vegetation, & specification : ce sont trois facultez tres-certaines és ames de ce regne, les vertus laxatiues, alexitaires, & venimeuses y pourroient bien estre comprises, n'estoit que leurs effects sont hors d'elles, & se manifestent en autres suiets. Ce qui n'est pas ainsi de la vie & vegetation qui ne sortent de leur sujet ; ny encore de la specification en la vigueur de l'espece, par ces trois facultés l'ame de la Plante dresse toute son œconomie & monstre son industrie soit à former ses tiges, ses brãches, ses fueilles, ses fruits, & ses semences, esquelles on remarque tant de beauté & de diuersité qu'il y a plus à penser qu'à dire, la vie paroist en leur nourriture, accroissement & generation.

La vegetatiue pour nourrir, attire les substances conuenables à sa condition contenuës au sein de sa mere nourrice, les digere, voire les transmuë, d'où elle accroist puis apres son suiet.

Ie dy les transmuë, parce qu'il ne suffit pas d'estre attirees, alterees & changees selon la force & nature du premier ventre,

ou pluſtoſt du premier eſtomach de la Plante, mais encore tranſmuees par vn ſecond, s'il y eſchet. Ainſi paroiſt-il aux arbres greffez, car eſtãs ſauuageons entiers, leurs racines attirent leur nourriture agreſte & ſauuage, laquelle eſtant portee par toute la plante, leurs fruicts ſont rudes & aſpres; Mais lors qu'vn tel ſuc a paſſé par vn ſecõd eſtomach, le greffé eſt tellement changé & tranſmué, que d'aſpre il deuiẽt doux & plaiſant au gouſt.

De la digeſtrice & accroiſſante reſidentes en toute la Plante, la ſpecifique prend ſes matieres, & par deux vertus fait ſon ouurage: Par la premiere elle germe, auſſi eſt-elle nommee Germinatrice; Par la ſeconde elle fait & cõſtruit vne matiere qui n'a point encore de nom, à laquelle nous donnerons celuy de Mere-germe, parce que le germe s'eſtend, ſe nourrit, & prend ſa premiere vigueur en ceſte matiere, voire ſans elle le germe eſt infecõd, ſteril & ſans action, bien qu'il ſoit le principal, & celuy qui loge & porte l'Artiſan. De ces deux eſt compoſé le grain ou la ſemence propre à produire la Plante, eſtant mis en la matrice generale la terre.

Or d'autant que la ſpecifique eſt la facul-

té de l'ame, qui bastit les semences, le germe, & la mere-germe, il se fait deux questions de tresdifficile solution, La premiere sçauoir si par elle l'ame engendre les ames à guise du feu qui se multipliç en la matiere susceptible de sa forme. La seconde, si ne les engendrant, elle les attire & sequestre du cahos & du sein de la matiere où elles sont confusément assoupiés, leur donnant la disposition de semence pour esclorre par le moyen de la matrice, en estre sensible.

Pour la ptemiere, ie confesse que ie ne sçaurois conceuoir comme vne ame indiuiduale en peut engendrer vne autre, & puis si telle generation se faisoit, estans immortelles & incorruptibles, les ames se multiplieroient inutilement à l'infiny : cela n'est pas compatible en la Nature.

La seconde me paroist receuable, & n'y trouue point d inconuenient, elle s'accommode aux generations ordinaires, comme nous le voyons; elle presuppose que toutes les ames dés la creation du monde sont cōtenuës & recelees dedans la matiere, sçauoir en l'element de la terre & de l eau, cōme dans leurs generales matrices, où elles attendent le temps & leur ordre pour paroistre à la veuë du monde. Soit qu elles y

soient amenees par quelques vnes de leur espece, par le moyen de la faculté specifique bastissant la semence; ou qu'elles y arriuēt d'autre maniere, comme de celle que l'on nomme de pourriture, & inopinémēt: cela paroist en l'vne & l'autre maniere assez clairemēt. Car le Nenuphar qui a sa matrice en l'eau ne germera iamais sur la terre, & les autres semēces mises és lieux esloignez de leur naturel, y germent auec difficulté, & n'y profitēt point; elles y sont, au moins, steriles, parce que n'y rencontrant leur espece, elles n'y peuuent produire de la semence, puis que c'est par la vertu d'vne telle rencontre qu'elles produisent: ainsi le pommier fructifie auec difficulté sur les montagnes, & le Pin aux vallees; l'on ne voit iamais la pulsatile en terre argileuse, ny la Gentiane dedans du sable; chacune naist en sa propre matrice où sont les semēces de l'espece.

Ie sçay qu'il y a des Philosophes de ceste opinion, que les formes [a] produisent les formes [b], & qu'elles ne sont ailleurs que dedās les indiuidus de leur espece; mais soustenās telle imagination, ils ne se sont apperceus de l'erreur qu'ils commettent en multipliāt sans raison les ames à l'infiny, ou les consti-

[a] Albertus de sensu agente cap 5. Zabarella de facult. anim. cap. 11.

[b] Sennertus de Chimic. cū Aristotel. & Gal. consen su cap 9.

tuans perissables & mortelles. Car si l'ame est vne substãce plus noble, eu esgard à son action, que la matiere, il s'ensuit qu'il est aussi raisonnable qu'elle subsiste que la matiere, & ne retourne de l estre au non estre, non plus qu elle. Que si elle n'est ailleurs qu'és indiuidus de son espece, que deuient-elle en la dissolution de son indiuidu? ou elle perit, ou elle va ailleurs. Elle ne peut perir, parce qu'elle est substance simple (puis que la cõposition est la seule cause de la corruption) elle ne se retire pas aussi en aucun autre indiuidu de la mesme espece, & personne iusques à present n'est entré en ceste pensee, si ce n'est la Metempsychose de Pytagore, elle va donc ailleurs, & l'opinion cõtraire est fausse. Allant donc de necessité autre part, où peut-elle mieux se rencontrer, que dedans les matrices vniuerselles, où elle peut estre r'appellee, par progrés de temps de l'assoupissement, à la vie?

Si les Plantes ont quelque sens.

CHAP. VIII.

L'On me dira, qu'ayant trouué seulement trois facultés en l'ame des Plantes, qu'il est superflu de demander si elles sont sensitiues, puisque le sens est vne faculté de l'ame animale, que nous ne rencontrons point en celle-là. Mais ie respons que n'ayans en aucune maniere determiné le nombre des facultez de leur ame, & voyant en elle des effets esgalans les sens de l'animal, la question est iustement faicte. Et puis nous ne connoissons pas tous les sens de la Nature, elle a diuers moyens de perceuoir les obiects en ses suiets que nous ignorons, nous estant impossible de penetrer iusques au fond de ses causes. Les Anciens n'en ont imaginé que cinq en l'homme, neantmoins il s'y en rencontre sept; peut-estre quelque autre fois s'en trouuera-il dauantage, & quelqu'vn aux brutes que nous n'auons pas encore descouuert: Comme de preuoir le

changement des vents & plusieurs impressions de l'air, que les hommes n'ont point, comme le Herisson, les Tessons, les Blereaux & autres, sans ceux des Plantes que nous cherchons. Aristote asseure qu'en toute la nature il n'y en a pas plus de cinq, parce (ce dit-il) que s'il y en auoit dauãtage, ils seroient en l'Homme le plus parfaict de tous les Animaux, mais ceste raison est tres foible.

Ceux qui auec luy desnient le sens aux Plantes disent 1. qu'elles n'ent ont les organes, ny chose equipolente, 2. ny l'obiet sensible, au moins n'est-il certain, precis, ny definy; 3. ny ne se peut tirer d'elles aucune consequence de sentiment : 4. elles ne se meuuent de lieu pour satisfaire au desir du sens; & pour aller à son obiect: 5. ny ne donnent aucun signe par lequel on puisse conclure cela d'elles.

L'on peut aysement refuter ces cinq obiections, tant parce qu'elles ne concluent pas absolument contre les sens des Plantes: qu'en ce que les Plantes peuuent auoir vne particuliere disposition de sentir, qui pour n'estre pareille à celle de l'Animal, ne laisse pas d'estre sens: la maniere de receuoir les obiects sensibles n'est pas vne en tous

les sens ny la faculté sensitiue n'a pas tousiours, de semblables organes, ils nous paroissent grandement diuersifiés : aussi disons nous pour repartir à la premiere obiection, que tous les outils des sens ne sont en tous les Animaux de pareil nombre, de semblable figure, ny d esgale puissance, mesme ils sont tellement obscurs à quelques-vns, que difficilement les peut-on remarquer, commençants à l'œil & finissans au toucher, nous les trouuons grandement differents. L'œil en tous les Animaux n'est d'esgale grandeur, grosseur, figure, nombre & facultés. Celuy des insectes n'est composé d'autant de membranes, d'humeurs, & de muscles que celuy des hõmes; l'humeur de celuy des Poissons se conuertit en matiere blanche & dure, au contraire de celuy des hommes qui demeure tousiours en liqueur.

On tient que les animaux de veuë subtile & loingtaine ont la prunelle petite & vn grand Iris, comme tous les Oyseaux de proye, entre autres le Faulcon: le Gerfault & l'Aigle: qu'au contraire ceux qui l'ont courte voyent de nuit & ont la pupille fort eslargie & peu d'Iris, ainsi que le Cheual, le Cerf & autres: le Chat la dilate & restreint

comme il veut, de forte qu'exposé au Soleil l'on ne luy en voit point du tout, & le retirant peu à peu de la grãde clarté à l'obscurité, elle croist à proportion, iusques à ce qu'elle ayt pris sa grandeur complette auec son esclat lumineux; le mesme eschet au Chathuant, & à la Chauuesouris.

Pour l'oreille elle est autant ou plus diuersifiee aux Animaux à quatre pieds que l'œil, les oyseaux, les insectes, & les poissons l'ont tres-differente: ou paroist l'oreille aux poissons qui ont pourtant de l'oüye, comme l'aduoüe mesme Aristote? les oyseaux ont-ils les oreilles faites comme les Cheuaux, les Bœufs, les Lieures, les Cerfs, & les Pourceaux? & neantmoins ils ont l'oüye tres-bonne; le Mouton, le Bouc, le Cheual, le Pourceau, & l'Homme ont ils le nés fait comme le Chien pour auoir les sens du flair exquis comme luy? & entre le Limier & le Leurier quelle difference, pour que l'vn n'en ayt point & l'autre y excelle? les Oyseaux ont des trous à la racine du bec pour l'odeur, mais il n'en paroist point aux Poissons; Aristote pourtant asseure qu'ils odorent.

Quant au goust les Limas n'ont point de bouche, du moins ne paroist-elle pas; tou-

tesfois ils mangent les herbes & les eliſent, ils ſe prendront pluſtoſt aux tendres & aux douces qu'aux ameres; rarement voit-on le Limas ſur l'abſinthe ; les diuerſes manieres de ſentir, le poids, & le chatoüillement ſoit au coit ou à la fleur de peau, ſont auſſi tres-diuerſifiees, autãt que les façons de toucher ſont differentes. Ainſi les organes & les manieres de ſentir diſſemblables ne priuent pas du ſens, quoy que les outils en ſoyent obſcurs, de meſme que l'inſtrument de l'oüye & de l'odorat aux poiſsõs. L'on ne peut dire que les Animaux auſquels ne paroiſt aucun inſtrument des ſens, ſoient ſans ſentiment. Où ſont à l'Huitre & à l'Oeil-de-bœuf les nerfs ſenſitifs, pour porter l'image de l'obiect exterieur au ſens interieur? où ſont ceux du Limas? dira-on que pour ne les apperceuoir ils n'en ayẽt point? & le ſens y eſt ſi euident. De meſme en la Plante, encore qu'elle n'ait l'organe ſenſitif ſi eminent que certains animaux, il ne s'enſuit pas qu'elle n'en ait quelqu'vn cõforme à ſa conditiõ, auſſi bien que l'ouye aux poiſſons, auſquels il n'en paroiſt l'inſtrument.

Et puis il y a bien de la difference entre n'en auoir point les organes, ou choſe equi-

polente; ceste equipolence va bien loin : les Plantes l'ont sans doute, elles attirent les substãces nourricieres contenuës en la terre, qui leurs sont vtiles, par le moyẽ de leurs racines equipolentes à la bouche de l'animal, & bien approchante de celle du Limas & de l'Huitre: l'action en est sensible, & personne ne le nie. Cet instrument du goust pourquoy ne sera-il en la Plante qui fait election de son alimẽt; elle meurt estant transplantee en lieu où elle ne trouue sa nourriture ordinaire. Comme le Serin de Canarie ne trouuant l'alpistre en France.

Povr la deuxiesme obiection, qu'elle n'a point d'obiect sensible, qu'au moins il n'est certain, prefix, ny definy: ie respõs que la Plante se nourrit; elle tire son aliment, n'est-ce point cela vn obiect sensible? Elle attire sa nourriture non de toutes choses indifferemment, non plus que les animaux ne l'attirent de toutes viandes, mais de ce qui est conforme à leur nature; cela n'est-il pas certain & prefix? elle se nourrit volontiers de liqueur engrossie de sel gras & d'esprit confus, en ce que l'on nomme sucs de la terre, voudroit-on rien de plus finy, la nourriture est-elle plus precise à l'animal?

A la troisiesme obiection, qu'il ne se peut

tirer des Plantes aucune consequẽce de sentiment. Ie dy qu il nous paroist du contraire. Elles appetent la nourriture, & leur appetit se peut definir vn desir de nourriture pour reparer ce qui se dissipe en elles & pour s'entretenir en la vie : car il est vray que l alimẽt est necessaire à la Plante pour se maintenir en la vie, pour accroistre & pour engendrer, & cet appetit ne se peut faire sans quelque ordre de cognoissance, parce qu'elles n'attirent pas leur nourriture comme l'aimant le fer, ou cõme l'espõge la liqueur, mais par eslection; les operations qui suiuẽt le tesmoignent assez. Elles ne prẽnent tous les sucs indifferemment; ou s'il estoit autrement, il s'ensuiuroit qu'elles naistroient & produiroiẽt en toutes terres, & en tout lieu sans aucune distinction ; que toutes les liqueurs leur seroient bõnes, on les pourroit aussi bien abreuuer de vin, ou de vinaigre, comme d'eau, Ce qui n'est pas pourtant, ce choix se peut-il faire sans sentiment ? peut-on pas dite que non, & qu'elles ont le sens du goust, dont l'obiect certain, prefix & definy est le suc gustible? par consequẽt qu'elles ont sens.

La quatriesme est pleine de grands inconueniẽs, disant que les Plantes ne se meu-

uent de lieu pour satisfaire au desir du sens; ny pour aller à son obiect : car c'est proprement dire que les Animaux qui ne se meuuent de lieu, tels que sont ceux que nous auons allegué, n'ont point de sens, & par consequent, selon ceste philosophie, qu'ils ne sont Animaux. Et encore que le mouuemẽt de lieu ne soit necessaire pour se tourner à son obiect, nous ne laissõs de voir que quelques Plantes le font, le Concombre ayme tellement l'eau, que si l'on en met vn vase plein proche de son fruict, il s'alonge pour y attaindre: de façon qu il en croist d'vne lõgueur inaccoustumee; Les arbres & les herbes trainasses courent volontiers du costé où ils rencontrent quelque chose de conuenable à leur nature.

Reste la cinquiesme & derniere obiectiõ. Qu'elles ne donnent aucun signe par lequel on puisse conclure cela d'elles; c'est pour ne les auoir bien considerees que l'on l'asseure ainsi : certaines affections qui paroissent en elles tesmoignent autremẽt, elles patissent au chaud & au froid comme les Animaux; le chaud proportionné à leur complexion esmeut leur Artisan à son ouurage, & le violent les trauaille. Elles souffrẽt pour la plus-part le froid tres-impatiemment, il les tuë

& fait cheoir leurs feuilles, herisse & endurcit leur escorce, & empesche leur ame d'agir, ainsi qu à beaucoup d'Animaux, principalement cõme aux Serpens, Limas, Mouches, & autres insectes cõgelez, ou plustost stupefiez par le froid. Car cela arriue à l'vn & à l'autre egallement; la bruine, la gresle & les broüillards offencent grandement les Plantes, estans heurtees & froissees on y remarque la playe qui souuent les fait languir & mourir: le premier coup de congnee que donne vn Bucheron à vn arbre pour l'abattre, entre tres-auant, mais le second & les autres ensuiuans beaucoup moins & plus difficilement, comme s'il se resserroit par l'outrage que l'on luy fait. Si vne femme approche d'vne couche de Melõs, ou de quelque herbe tendre, ou touche leurs fruicts, ayant ses purgations lunaires, le fruict ou la Plante languissent & ne profitẽt plus; si l'on met les Plantes fraischement tirees de terre au feu, elles bruyent, craquent, & se contournent; de mesme que qui brusleroit vn Limas, vn Ver, vne Chenille, ou tels autres Animaux qui ne donnẽt de plus vifs resentimens de leur sens. Peut-on voir vn effect du sens plus entier que celuy de l'herbe viue croissante en Asie, au rapport d'Acosta,

qui replie & retire ses feuilles quand on la touche,& si l'on continuë de la manier, elle demeure tellement fannee qu'elle semble seiche: mais aussi tost que l'on la laisse, elle retourne en sa premiere nature, ce qu'elle fait autant de fois qu'on la manie, & qu'on la laisse. L'herbe Ninueuse, au rapport du mesme Acosta, fait le semblable: nostre Trefle aigre surnommé Alleluya, fait paroistre vn sens nouueau par le sentimēt qu'il a des saisons tempestiues, il se serre & plie ses feuilles en globe sentant la pluye & la tempeste prochaine, estāt passee il les ouure & les espanoüit. Le mesme fait le Chameleon blanc espece de Carline, c'est l'almanach des paysans d'Auuergne & de Languedoc, qui en attachent les testes à leurs portes; elles s'ouurent pour le beau temps, & se fermēt pour le mauuais. Nos Poiriers de bon Chrestien & nos Meuriers veulent estre frequentez, pour porter de beaux & bons fruicts, croissans plus beaux és courts hantees qu'és vergers. Mettrons nous en oubly la verge de Coudre qui enseigne les mines de metal?

Tous ces effects sont ils pas signes du sens en la Plante? ne le concluent-ils pas necessairement? & qu'au moins il en paroist deux bien exquis, le goust & le toucher, sans ceux

que la foiblesse de nostre aprentissage ne nous descouure, comme celuy de sentir la mutation des impressions de l'air que nous remarquõs à l'Alleluya, aux fleurs de Souci, aux testes du Chameleõ blãc, & à beaucoup d'autres. Sãs celles qui par vn sentimẽt qu'elles ont les vnes des autres, & par vne hayne entr'elles, ainsi que l'antipathie és Animaux se fuyent & s'esloignent comme la vigne le Choux, autant qu'elle ayme l'Ormeau.

Si les Plantes se meuuent à la ioye & à la tristesse.

Chap. IX.

PVis qu'elles ont du sens, elles sont esmeuës à la ioye & à la tristesse, parce que ce sont deux passions qui s'introduisent par le sens, & lesquelles se rencontrent en ce qui leur satisfait ou contredit. Nous auons remarqué qu'elles participent à celuy du goust par le choix qu'elles font de leur nourriture; & à celuy du toucher par le tesmoignage qu'elles en rendent; Ce qui

concerne ces sens les peut affecter de ioye, s'ils en iouyssent à souhait & de leurs obiects; & de tristesses si elles y sont blessees.

Pour le premier, ayant le desir de la nourriture, lors qu'elle leur defaut elles patissent & souffrent; quand elle leur abonde, elles se resiouyssent, ce que l'on peut facilemẽt remarquer, car par l'vn l'on les voit languissantes, chetiues & mourir; & par l'autre, verdissantes, fortes & robustes, à guise des Animaux qui se delectent de la mangeaille, & s'attristent de la disette, rencontrant en cela pareilles affectiõs & semblables desirs, voire les plaisirs & desplaisirs esgaux. L'esgail du Printemps ou vne douce pluye suyuie des agreables rayons du Soleil rend les Plãtes gayes, & les fait paroistre gaillardes. L'Esté apres auoir souffert vne longue & seiche chaleur, interuenante vne pluye on les voit s'esmouuoir à sa venuë, & rendre par l'agitation de leurs brãches & feüilles vn agreable murmure de ioye, aussi quand elles sont en bon lieu arrousees d'eau à leur besoin, & defendues des fascheux accidẽs qui les molestent, elles se resiouyssent, & fructifient plantureusement.

Quant au toucher nous en auõs des preuues si grandes, que d'en douter est faire in-

iure

ture à la verité qui le descouure. La Plante blessee rend par sa playe vne liqueur luy tenant place de sang, si elle coule trop & qu'elle ne s'estanche, la Plante seiche, languit, & souuent en meurt. Cela mesme luy arriue de la meurdrissure. L'on tient que si l'arbrisseau de Baulme est ouuert par le fer, qu'il en meurt, & que si son bois est froissé par quelque coup, qu'il ne sçauroit suruiure, encore que d'ailleurs il souffre d'estre esmõdé. Lors que l'on veut enter les sauuageons, si l'on scie la tige, & qu'apres elle ne soit rafraischie par le trenchant d'vne serpette ou couteau, le greffe ne prend pas, & le plus souuẽt la tige meurt.

Les Animaux qui vont brunir leurs cornes contre les arbres, ou se frotter contre pour leurs demangeaisons, les font mourir par la froisseure qu'ils ont fait à leurs escorces & à leurs bois. Si les arbres fruictiers sont plantez en terre où il y ait du Tuffeau, aussi tost que leurs racines le touchent ils meurent. Quand le vent tourmente les arbres, il les roulle de sorte que si l'on les coupe peu apres, ils sont inutils à l'ouurage, estãs tout creuassez en rond, que l'on nomme roullé.

Toutes ces passions sont effects de ioye

& de tristesse, au moins en voyons nous de semblables aux animaux. Outre ces affections nous en remarquons encore d'autres tesmoignantes la ioye & la tristesse: la Vigne esleue plus haut son sarmẽt quand elle rencontre quelque arbre voisin pour support, & deuient plus belle que lors qu'elle trainasse. Le Lierre est plus verdoyant rencontrant vn Chesne ou vne muraille pour support, que rampant à terre, Il y a vn arbre surnommé Triste, croissant en Malabar, au rapport d'Acosta, qui fleurit seulement de nuict, & iamais de iour, aussi tost que le Soleil luit dessus, ses fleurs tombẽt, & ses fueilles demeurent tout le long du iour fannees, la nuict elles retournent en leur naturel, ses fleurs ont vne bonne odeur, mais aussi tost qu'on les manie, elles la perdent.

L'herbe viue donne de pareils sentimens de son desplaisir quand on la touche. Celle qu'on nomme Mimeuse, ou Mole, pourroit estre appellee Ioyeuse par les effects contraires qu'elle a, à l'arbre Triste: car aussi tost que le Soleil se couche, elle deuient de sorte languide, qu'elle paroist morte, ceste passion croissant toute la nuict iusques au leuer du Soleil, qu'elle reuient à soy, estant à midy en sa pleine vigueur, tournant tout le

long du iour ses feuilles vers luy, ainsi que nostre Rossolis, qui est plus humide & plus frais quand ce grand Astre est au Zenith; que tout le reste de la iournee, & la nuict est presque fanné.

Ces accidents sont-ils pas signe de ioye & de tristesse? les Animaux en peuuent-ils rendre de plus exprés hors la voix & le gemissement? n'arriue-t'il pas aux Plantes par leur sentiment de mesme qu'aux Animaux? l'on le peut ainsi penser, & tiens que l'on ne se fera pas de tort de le croire.

Que les Plantes ont des temps de repos & de trauail, esgalans celuy du sommeil & du veiller és Animaux.

Chap. X.

SI le sommeil est vne occupation naturelle des sentimens exterieurs retirez à leurs principes au dedans des instruments de l'ame, nous pouuons dire que les Plantes veillent & dorment comme les Animaux, principalement si les choses materialisees

(comme dit Auerroes) se fatiguent en leurs functions, & se restablissent par le sommeil, restaurans ou plustost recreās leurs esprits dissipez; car les Plantes trauaillent & sont fatiguees. Elles trauaillent attirans le suc nourricier de la terre pour leur aliment, le digerant, transmuant, & distribuant: occupant leurs sentimens à ces functions; aussi voyons nous qu'elles se reposent & dormēt; Elles sont encor fatiguees par le chaud & par les autres impressions tempestiues pour lesquelles elles souffrent grandement & ont besoin de chommer & de dormir. Aristote nie le dormir aux Plantes, parce (dit-il) qu'elles n'ont point de sens & de mouuement, & que le somme est vne cessation du sens, & repos du mouuement. Mais nous auons prouué qu'elles ont sens, & qu'elles trauaillent, voire se meuuent de plusieurs sortes de mouuemens, quand mesme elles n'auroient que celuy de l'accretion & de la generation il suffiroit, car elles ont besoin apres de se reposer de telle action, ainsi que les bulbeuses. Il me semble qu'aduoüāt ceste necessaire verité que nous sommes obligez, en contrariant iustemēt à son opinion, de dire que les Plantes veillent & dorment. Quand l'on n'en voudroit aduoüer la ne-

ceſſité par ces raiſons, l'on ſeroit obligé de la confeſſer par les effects, conſiderãt le repos & le trauail des Plantes. Combien ſont-elles affoiblies l'Eſté par les ardents rayons du Soleil, & conſolees la nuict par l'agreable fraiſcheur que leur verſe la mere du sõmeil? Le Soleil n'eſt pas pluſtoſt caché, encore qu'il ne face aucune haleine de vent, que vous entendez les feuilles ſe redreſſer & reprẽdre comme vne nouuelle vigueur: de ſorte que le matin elles paroiſſent toutes gayes, à guiſe du Limas qui retourne la nuit à la paſture, reprenant la fraiſcheur, & ſe retire tout gaillard le matin, pour euiter la chaleur du iour, ou à la façon d'vn animal laſſé ſe repoſant à l'ombre.

L'on remarque que les Soucis, les Anemones, les Tulippes, les Colchiques, & ſemblables Plantes, ouurent leurs fleurs au Soleil, & ſe couchãs les refermẽt. Ce qu'elles continuent tous les iours pendant que leur Artiſan les meut, nous faiſant voir par là vne eſpece de dormir, lequel encor eſt tres-exprés au Regueliſſe & au Trefle aigre: car tous les ſoirs au coucher du Soleil ils replient leurs feuilles qu'ils tiẽnent ainſi toute la nuict, & à ſon leuer les ouurent, & continuẽt tout le iour, ſoit que le Soleil lui-

Le Phalangium de Virginie.

ſe ou non; mais outre celuy-là, les Plantes ont vn tresexprés dormir ou repos l'Hyuer, apres le trauail du Printemps & de l'Eſté, ainſi que les Ours, les Glirons, & les Serpēs, leſquels ſe tapiſſent en terre pendant les froidures, & dormēt longuement ſans prē-dre aucune nourriture.

Car lors les Plantes perannelles ſeulement maintenues en vigueur par leur attache à la terre, ne teſmoignent aucune action non plus que le Gliron ou le Serpent dormant; leur Artiſan eſt en ſon repos, au moins n'apperçoit-on ſon trauail ſi ce n'eſt en quelques Plātes où il s'amuſe à mettre en beſongne la faculté ſpecifique pour ſoigner à la diſpenſation des matieres germinatiues pour le Printemps, rempliſſans ſes reins de ſemence. Et ainſi qu'il y a des Animaux qui dorment de iour & veillent la nuict allans à la paſture, comme la plus grande partie des Sauuages: auſſi y a-il des Plantes qui dorment au Printemps & veillent l'Eſté, d'autres veillēt l'Automne & l'Hyuer, & dorment les deux autres ſaiſons; Ces varietez rendent la Nature plus belle, & les diuerſitez en ſont tres-agreables en l'vn & l'autre regne des Animaux & des Plātes: pluſieurs bulbeuſes dorment vn long temps, meſme

hors de leur lict, comme les Oignons, les Ails, les Eschalotes, & les Tulipes, & se cõseruent longuemẽt endormies hors de terre sans s'alterer : mais lors que leur resueil approche, l'on les voit pousser leur seue & mourir, si elles ne sont remises au giron de leur mere & nourrisse pour luy succer la mammelle, à guise d'vn petit enfant qui à son resueil est impatiẽt, & la faim le pressant ne demande qu'à tetter. Que s'il y a quelques Plantes sans repos, trauaillantes continuellement, ainsi que l'Oranger & le Citronnier, ayans tousiours fleurs ou fruict, & bien souuent tous les deux ensemble, c'est qu'elles imitent les fourmis, dont l'assidu labeur ne prend point de fin, encor que retirees dãs leurs taupinieres & cachees pour l'Hyuer elles ne chõment iamais, du moins nous l'asseure ainsi le Philosophe Cleantes, apres les auoir obseruees quarante ans.

Voyla les raisons qui nous font penser que les Plantes veillent & dormẽt, ou si l'on ne veut ces mots, qu'elles trauaillent & se reposent.

Que les Plantes aspirent l'air.

Chap. XI.

L'Air n'est pas moins necessaire aux Plantes pour leur vie & nourriture, qu'aux Animaux, les vns & les autres priuez de ceste celeste viande defaillent & meurent, encor que les Plantes n'ayent des poulmons pour le respirer. En cela elles ressemblent à plusieurs Animaux despourueus de tel organe & de membre equipolent, comme les poissons, au moins la meilleure part, neantmoins ils respirent l'air, ainsi l'asseure Hippocrate, & l'experience le confirme; les Limas, les Scorpiõs, les Serpents, les Chenilles, les Papillons, & autres insectes n'en ont point aussi, l'air leur est pourtant autant necessaire qu'aux plus parfaicts animaux.

Lib. de Flatib.

Car il n'est pas seulement propre pour rafraischir, humecter, restaurer les esprits, & chasser & pousser les vapeurs des suiets, ains encor pour nourrir, parce qu'à l'opiniõ de plusieurs il n'est autre chose qu'eau & terre subtilisez, ou plustost spiritualisez, que la

nature a preparé de la sorte pour diuers vsages; & quelle remplit de substance communes à tous ses sujets, soit bõnes ou mauuaises ; de façon que l'on pourroit dire plus generalement, que l'air est vne subtiliation de tous les corps naturels, & l'esprit de leur meslange. C'est pour cela, ie croy, qu'vn Curieux du siecle passé le nomme le grand mystere, & le cáhos auquel l'essence de toutes choses est contenuë, sans lequel rien ne vit, fust-il mille pieds sous terre: car cest esprit se forme en tout lieu, & passe par tout, aussi est-il desiré, respiré, & aspiré de tout ce qui a vie, des Animaux & des Plãtes, aux vns par le moyen des poulmons, aux autres par les pores, il suffit d'estre poreux pour attirer l'air.

Que les Plantes l'aspirent, l'experience le tesmoigne, si vn arbre est planté proche d'vn grand mur empeschant la liberté de l'air, il panchera ses branches & son corps du costé qu'il est libre pour l'aspirer, & les arbres fruictiers plantez à l'oree d'vn grãd bois, demeurent languissans pour ne pouuoir aspirer l'air librement. On les remarque se courbans pour le receuoir, & se retirer de dessous les branches de ces grands arbres qui le leur desrobent: Que si l'on les

veut faire profiter, & les rendre droicts, que l'on les plante en lieu d'air libre, ils ne manqueront de reprendre leur naturelle beauté. Entre ceux de mesme espece les petits languissent sous les grands, parce qu'ils ne peuuent respirer l'air librement, sa manne & sa rosee est consommee auant qu'elle tõbe sur leurs branches. D'où vient que les arbres de pareil aage plantez les vns proches des autres, ou semez dru, croissent tousiours tres-haut, mais foibles, d'autant que leurs tiges n'aspirent l'air à souhait cõme leur sommet, & tirent tous en concurrence à ceste subtile nourriture, s'esleuant esgalement, ce qu'ils peuuent aisément faire ayans mesme nourrice. Et ainsi qu'il y a des Animaux cherissans l'air libre les vns plus que les autres, aussi y a-il des Plantes croissantes sur les plus hautes montagnes, comme le Pin, le Cedre, l'Ellebore, & la Gẽtiane, les autres és plaines, ainsi que les arbres fruictiers, quelqu'vns viennent à l'ombre soubs les hauts bois & taillis, le petit Houx, la Fougere masle, la grande Pulmonaire, la Betoine & le Sanicle sont de telle nature, quelques vns croissẽt à la bouche des cauernes, és lieux humides & ombreux, à l'entree des puits, comme la Langue-de-

Cerf.le Politric,la Ruë de muraille,les Capillaires, le Géranion,surnommee herbe Robert.

Or ce que les Plantes cherchent de l'air, c'est en partie la rosee & la manne, leurs principales nourritures: car elles en viuent aussi bien que des sucs de la terre, en l'aspirant & attirant par leurs porositez. Cela s'apperçoit en certaines Plantes croissantes és lieux secs & arides, quoy que leurs racines soient tres-profondes & la terre seiche, elles ne laissent d'estre pleines de suc. Ie l'ay souuent esprouué sur le tertre du mont Valerien, au Persil de montagne qui croist en ceste petite croupe tres-aride, & nulle part ailleurs des enuirons, foüillant sa racine d'vn bon pied de profond au plus grand chaud, principalemēt l'an 1614. tres-chaud & sec. Ie l'ay tousiours trouué tres-succulēte au milieu d'vne terre aussi seiche que cēdres, & ses feüilles tresvertes: ce qui ne peut aussi eschoir sans estre nourrie de quelque humidité telle que la rosee tombāt largement en ces petites mottes: les arbres apres vne grāde rosee paroissent plus verds & plus gais, l'on remarque en eux vn rafraischissement tiré de ceste part, les ren-

dant plus beaux & agreables, tant les domestiques que les sauuages.

Les Laboureurs de la campagne estiment plus la rosee du mois de May, que les pluyes des autres saisons, & parmy eux coule ce prouerbe plus veritable que bien rimé *Rosee de May & pluyes d'Auril, Valent mieux que le Chariot du Roy Dauid.* Vulgairement ils la nomment esgail: selon qu'elle est grãde & frequente, ils en pronostiquent la fertilité de leurs bleds: c'est elle que l'Artisan attire pour se rafraischir & fortifier, & que par elle il fabrique la mere-germe, & en forme les semences, & comme il est tout spirituel, il semble que c'est sa principale nourriture, car sans elle il n'a aucune vigueur, & s'il ne la reçoit il ne fleurit point aux Rosiers, & n'engrossit l'espy de graine, bref sans l'air les Plantes lãguissent & meurent comme les Animaux.

Du sexe des Plantes.

CHAP. XII.

TANT d'actions remarquees és Plantes, semblables à celles des Animaux, nous ayans forcé non seulement de les iuger viues & animees, mais aussi sensitiues, nous obligẽt encor à rechercher si elles ne sont point distinguees de sexe ; & si l'on peut obseruer en elles condition de masle & de femelle?

Quelques vns de nos deuãciers asseurent qu'elles sont ainsi separees, & d'autres soustiennent le contraire. Les premiers posent leur opinion trop absoluë s'ils s'imaginent qu'il y a masles & femelles aux Plantes cõme en la meilleure part des Animaux ; & les autres encore s'ils disent qu'il n'y a point de distinction de sexe qu'és sujets separez qui s'accouplent pour la generation. Car à ceux cy l'on obiecte les Huitres, les Moules attachees aux rochers, distinguees par les pescheurs en masles & femelles qui ne se ioignẽt iamais, & les poissons d'eau douce auec vn grand nombre de marins, bien

que tres-cogneus par l'vn & l'autre sexe, ne s'accouplent nullemẽt. Ils ne sont moins tels pourtant, leur progrés de generation suit cet ordre. La femelle se presse sur le grauier ou entre deux pierres, ou encore d'autre sorte, & fait sortir ses œufs, ce que le masle sent, & suit, & dessus espanche sa laicte, vne matiere visqueuse & blanche, tout ce qu'elle embrasse & touche des œufs esclost, le reste se corrompt, ce n'est pas que le semblable arriue aux Plantes, si ce n'est à la Palme, que l'on tient ne porter fruict si elle n'a compagnie du masle, ou que l'on ne cueille des branches du masle pour mettre sur la femelle, ce que nous n'auons experimenté, ces Plantes ne croissans en nostre contree. Ie ne le voudrois pourtãt nier parce qu'il se voit de plus grandes merueilles & plus difficiles à croire qui ne laissent d'estre vrayes. La difference de sexe pourroit aussi bien estre entre elles, que d'autres accidents estranges, & puis toutes les Plantes ne sont en nostre climat: Mais puis que nous ne la rencõtrons pas au poinct de celle des Animaux, nous pouuons penser que ceux qui ont soustenu la premiere opinion, respondans à la seconde, ont dit, qu'il n'estoit pas necessaire és Plantes, pour estre

masles & femelles de s'accoupler, non plus qu'à beaucoup d'Animaux, d'autant qu'elles contiennent l'vne & l'autre vertu: Elles ont leur semence prolifique en elles, tenant quant à la generation, de la nature masculine, aumoins si elles portent graines, ou partie equipolente, ausquelles la terre est la matrice vniuerselle. Mesme elles ont leur temps auquel elles entrent en Amour, vne certaine humeur gluante se trouue entre l'escorce & le bois, que l'on nomme séue, tesmoignant leurs desirs amoureux, lors elles se transplantent les vnes dans les autres, & non en autre saison, imitant les Animaux qui s'accouplēt & se meslēt quand la semence escūmant & esmeuë les titille & chatouille.

Gen. c. 1. *v.* 11. & 12.

Les Anciens donc qui ont creu que les Plantes estoient distinguees en leurs especes par le sexe, l'ont pensé pour plusieurs considerations qui les sauuēt de reproche; ou pour l'vsage & vertu, parce que comprises en mesme genre tres-prochain sous diuerses especes, ainsi que les especes de Peones, les vnes profitent aux hommes, les autres aux femmes; Ou pour distinguer les especes prochaines, vn Ciprés d'auec l'autre, ou pour leur fertilité & sterilité, comme le

Cheneuis masle qui porte la graine, & la femelle est sterile; bien qu'ils soient sortis de graine tiree de mesme tige, Et arriue ordinairement que la Plante que lon tient pour masle est la plus forte, & l'autre plus foible, ou pour quelque ressemblãce aux humains, ainsi que la Mãdragore, car il en croist d'vne espece en la haute Hongrie, tirant vers Canise, proche des Carmentes, és enuirons des vilages d'Hideuech & de Rõme si parfaictemẽt distinguees en masle & femelle, à la façon des hommes & des femmes, que beaucoup croyent que telles Plantes sont ainsi faites par art. Ceux du pays tiennent qu'il n'y a que certaines femmes volantes de nuict qui les puissent tirer de terre pour en faire leurs charmes; c'est, à les bien nommer, des Sorcieres, dont le pays est assez fertil; neantmoins les esprits auisez les sçauent bien trouuer vn peu auãt le leuer Heliaque des Pleyades, la vraye saison de les foüiller. I'estime que de ces racines si semblables au corps humain en figure (desquelles i'ay veu) est sortie la resuerie, ou plustost la fable de nos paysans, de la Mandegloire; ayant ainsi défiguré le mot de Mandragore, & que mille superstitions & sottises en ont esté inuẽtees; aussi biẽ que de

la graine

de la graine de Fugere que l'on cueille la veille de la S. Iean d'Esté, ou du guy de chesne, cherché par les Druides le Printemps, au commencement de l'année pour au pied de son arbre fouiller le Mandegloire ; car dequoy n'est capable le peuple ignorant & grossier, à l'auenture quelque basteleur ayant rencontré de semblables racines en a donné la baye aux Ames idiotes propres à tout croire & à tout admirer, de sorte que de pere simple en fils ignorant, le conte de la Mandegloire en est venu iusques à nous.

A ce propos il me souuient de la rencontre que fit vn gentil-homme de Champagne depuis trois ou quatre ans, passant par vn bois reuassant, il luy arriua de mettre la main sans y penser sur la louppe ou eminẽce du corps d'vn Chesne, la sentant bransler il s'arreste & s'efforce de l'arracher, ce qu'ayant fait apres plusieurs secousses, il vit tomber de là à terre vn certain corps long de quatre doigts ou enuiron, si parfaittement ressemblant à vn enfant au maillot, qu'il n'y auoit que la vie & la grandeur de difference.

Estonné de cét obiect, le ramasse, le porte chez luy, & le fait voir à plusieurs, les vns disoient que c'estoit vne Mandeg'oire

les autres vn demon. Quelques vns s'imaginoient luy voir remuer les yeux, à peine qu'ils ne disoient aussi l'ouïr crier. En fin le Barbier & le Curé du village y accourent, chacun d'eux n'oublia pas sa capacité pour iuger d'vn tel obiect. Le Curé qui auoit autresfois ouy parler des Mandegloires ressemblans à des petits enfans au maillot, ne doutoit point pour luy que ce n'en fust vne qu'il condamnoit au feu comme chose abominable: Le Barbier plus moderé, desiroit, auant que de donner son aduis, considerer s'il y auoit de la vie: car s'il y en a, disoit-il, c'est sans doute, veu la ressemblance, vne Mandegloire que s'il n'y en a point, ce n'est qu'vn jeu de nature. Sur ces aduis maintes espreuues furent tentées, mais toutes en vain, la derniere fut faite par luy, qui plus hardy & comme despité donna vn tel coup d'ongle dedans la partie basse de ce sujet au respect de ce qui paroissoit visage, qu'il en sortit comme d'vne bouë sanglante, non sans l'estonnement de tous: Dont ils conclurent & arresterent que c'estoit vne Mandegloire viue: qui fut aussi tost mise au feu & bruslée.

Ces bonnes gens apres disoient par tout qu'ils auoient veu vne Mandegloire, l'as-

ſeurans par grands ſermẽs; car ils le croyẽt ainſi, & pourtant ce n'eſtoit qu'vne groſſe eſpece de Chenille qui ſe retire dedans les vieilles eſcorces des arbres, ſe formant de la ſorte pour de là paſſer en papillon.

Aldobrandus nous en rapporte de pluſieurs eſpeces à telles figures, mais petites comme celles que i'ay maintefois trouué pendeloquant dedans du houblon. Pour celle cy eſtant d'autre condition, il ne l'a connuë, elle ne vient que dedans les bois, au moins ie ne l'ay veu ailleurs. Lib. de inſect.

VOILA comme de faulſes opinions dõnent commencement à des fables, & le fruict que produit l'ignorance: Ainſi peut eſtre ſortie l'hiſtoire de la Plante Baaras de laquelle parle Ioſeph, que quelques vns penſent eſtre la Mandragore. Il la deſcrit reluiſant la nuit comme l'eſtoille du poinct du iour, fuyant ceux qui la veulent cueillir, ſans que l'on la puiſſe arreſter, ſi l'on ne iette de l'vrine de femme deſſus, ou du ſang mẽſtrual, laquelle encor l'on ne peut cueillir ſans peril de mort; mais le moyen de s'en preſeruer eſt de la deſchauſſer tout à l'entour, puis attacher vne corde à la racine, à laquelle ſoit lié vn chien; car venant à tirer il l'arrache & meurt, & dés lors on la peut

toucher sans danger: elle sert, dit-il, à chasser les Demons & à plusieurs autres ouurages de pareille estime. Il semble que c'est de celle là mesme que parle Theophraste, que l'on enuironnoit par trois fois auec vn cousteau, & que l'on arrachoit ayant le visage tourné vers l'occident. Pline apres luy, recite le mesme que tous les autres depuis ont suiuy. Si c'est nostre Mandragore ie ne sçay, & si c'est celle dont parle Moyse, que Ruben fils de Iacob & de Lya trouua, que Rachel desira auoir, je l'ignore, mais il y a de l'apparence que les anciens ont fait cas de la Mandragore, & qu'elle peut auoir beaucoup de vertus sans les fabuleuses.

Lib. 9. de Hist. Plantar. chap. 9.

Gen. ch 30. vers. 14. 15. & 6.

Les Plantes sont donc considerées masle & femelle, non qu'elles s'accouplent pour la generation, ny qu'il soit necessaire qu'elles soient ainsi distinguées pour produire leurs semblables; car toutes celles qui portent semence ou partie proportionnelle, tiennent de la vertu de masle, & n'ont besoin d'autre femelle que de la matrice vniuerselle la terre, dedans laquelle elles jettent leur graine: mais plustost pour leurs differentes vertus applicables aux hommes & aux femmes. Quelqu'vns en ont mis des neutres & propres pour les enfans, comme

Thurnicer. en son liu. des Plãtes.

tenantes le milieu. Cela n'ay-ie encor esprouué & n'en desire parler que iusques alors: Pour les deux autres vertus elles me sont aucunement connuës,&me paroissent grandemẽt receuables, aussi n'en voudroy-je improuuer le nom, puis qu'il conuient à l'effect. C'est de la sorte que je voudrois cõsiderer les Plantes diuisees en sexe, estimãt d'ailleurs qu'elles sont Androgines, ayant la nature de masle & de femelle.

Des parties des Plantes.

CHAP. XIII.



CE n'est pas en consideration de ce que les Plantes sont masles & femelles, que nous cherchõs qu'elles sont leurs parties: mais parce qu'elles formẽt chacune d'elles vn corps entier qui doit auoir des membres & des parties. Car tout corps de quelque condition qu'il puisse estre, fust-ce vne boulle, a tout au moins les quantitez Mathematiques, longueur, largeur & pro-

fondeur; la Plante eſt plus connuë en ſes parties quand l'on ne prendroit que les plus apparentes, la racine, la tige & les branches grandement diſtinctes entre elles. Mais les contemplant de plus prés l'on en rencõtre de plus particulieres & expreſſes, qui ſelon leur genre, leur ſont tres-propres. L'on peut diuiſer les plus parfaites, comme les arbres à la façon des Medecins qui diuiſent le corps en parties ſimilaires & Organiques. Les diuiſant ainſi ſoubs la premiere eſpece, ſeront compriſes les autres, quoy que moindres, telles que le Champignon & la Trufle, ainſi que le plus infirme animal eſt compris ſous le plus accomply: L'eſcorce, le bois & la mouëlle tiendront le premier rang, la racine, la tige & les branches, le ſecond auec elles on nombrera ſi l'on veut les eſpines des ronces, des roſiers & des groſeliers, & auront pour adjoints les parties annuelles, ſçauoir les feuilles, les fleurs, & les fruicts & ſemences, leſquelles eſtant en partie organiques, peuuent eſtre diuiſees en autres ſimilaires, les feuilles, en nerfs, fibres & membranes; les fleurs en Calice, feuilles & eſtamines. Le fruict ſelon ſa condition ou en gouſſe comme les poids & febues, puis en peau chair, & ger-

me. Apres la gousse se peut diuiser en sa peau externe & interne, & en sa chair. Ou comme le raisin en son grain & le grain en sa peau, en son ius, & en son pepin, & le pepin en sa chair & en son germe. Ou comme la noix en sa peau, en sa chair, en sa coquille, puis en sa membrane interieure, en son amende separée par vn zest en quisseaux, lesquelles sont encor enueloppees d vne pellicule, & ainsi de tous les autres suiuant leur nature. Ne pouuant icy exprimer toutes les sortes de feuilles, de fleurs & des fruicts. Et si nous n'y auons compris les capreolles de la vigne & de la brionne leurs seruans comme de mains.

Les Organiques principalles, comme la tige, la racine, & les branches, sont donc composees de similaires : La racine a son escorce, son bois & sa mouëlle, & presque en toutes les Plantes, elle est de pareil nombre: car és sujets où il n'y a point de mouelle comme à plusieurs arbres & herbes, au persil, au fenoüil & aux asperges, l'on y troue vne partie suppleante aux arbres, vn bois plus dur surnommé le cœur, & à ces autres vne corde qui leur sert de mouëlle, auec vne chair esgallant le bois des arbres. Ce qui eschet à la racine, arriue à la tige & aux bran-

ches, estans tres-approchantes de nombre en toutes celles qui en ont.

Les Similaires n'estant composees que de substances nourricieres des Plantes, ne reçoiuent aucune diuision. Elles differẽt seulement de quantité & de qualité, estant plus grandes & multipliées, comme l'escorce; ou plus rare, molle, dure, colorée & autres accidents. Comme le bois: Ie dis que l'escorce est multipliée y en ayant de trois sortes, vne premiere grossiere & exterieure, exposée aux injures de l'air, cõme la peau és animaux, vne seconde molle & tendre ayãt quelque rapport à la chair, & vne troisiesme deliée, fibreuse & adherente, soit au bois de la racine, de la tige, ou des branches tres approchantes de la nature du perioste és animaux, selon laquelle monte la sceue, sans elle la greffe en escusson ne sçauroit s'attacher, c'est en elle où se manifeste le plus la vie de l'Artisan. Car encor que le liege se despoüille de son escorce sans mort, en cela differãt de tous les arbres de nostre çognoissance, iamais pourtant il ne despouille celle là, autrement il mourroit cõme les autres arbres: Plusieurs Plãtes pourroient estre offensees de la despouïlle des deux premieres escorces qui couurent cet-

le troisiesme : Que si c'est au temps où la qualité de la saison ne la puisse blesser, comme au grand chaud & au rude froid, elle les restablira toutes deux, & s'en recouurira: mais si elle est ostée de dessus sa tige, ce qui se peut faire au temps de la sceue pour les arbres en Auril & Aoust, ainsi que l'on fait aux jeunes Chesneaux, pour en faire le Tan seruant aux Tanneurs: Elle meurt sans exception, au moins arriue il de la sorte en nostre Climat.

Quelqu'vn plus subtil que moy me pourra obiecter que cõposant l'escorce de trois conditions, elle deuroit plustost estre Organique que similaire. Ie responds qu'en disant qu'il y a de trois facons d'escorces que j'exprime trois parties similaires sous vn mesme surnom, parce que diuisees par pieces elles serõt tousiours reconnuës pour telles, mesme celle qui contient ces trois, couppee par morceaux du pluspetit au plus grand est veuë pour cela & de la maniere elle est bien proprement dicte similaire, si elle ne l'est au gré de ceux qui pourront faire l'obiection, je n'empescheray qu'ils ne la rangent si bon leur semble au nõbre des Organiques, lors qu'ils ne la pourront plus connoistre pour escorce: Pour le bois on ne

fera point de difficulté de le mettre au nõbre des parties similaires, car pour estre plus ou moins rare, mol ou dur, il n'est pas plus ou moins bois, soit en la racine, tige, & brãchages; il est tousiours à fil, selon lequel il se laisse fendre, de mesmes és autres Plãtes. Ce qui tient en leurs tiges & branches la place de bois, la mouëlle le suit, les accidẽts qui l'accompagnent ne la rendent pas plus ou moins mouëlle. Quand aux nœuds rencontrez és racines, tiges & branches des arbres, comme au Pin, Sapin, Geneure, & semblables, ils ne sont parties, ny similaires, ny Organiques, mais accidẽts; aussi ne sont-ils esgallement en tous, mesme il s'en trouue de ces especes qui n'en ont point du tout.

Or toutes ces parties tãt similaires qu'organiques, ne sont de pareil nombre en toutes les Plantes. Il y a beaucoup d'arbres qui n'ont point de mouëlle, comme le Cyprés, le Geneurier & le Bouys ; les Herbes, les Mousses, les Cuscutes, les Champignõs, & les Truffles n'ont ny feüilles, ny fleurs, ny fruicts, elles sont le tout ensemble; plusieurs herbes n'ont de tiges, telle que le Chameleon blanc, espece de Carline, la Mandragore, l'Adiante, le Politric, la langue de Cerf, la Fugere masle, la Pelipode & l'Onos-

ma, eſpece de bourrache ſauuage. Il y en a qui ne portent ny graine, ny fruict, comme le Saulx, la Fugere, & les Capillaires, & entre celles qui ont des parties communes, les effects ne ſont pas pareils : Beaucoup d'arbres, d'arbuſtes, & d'herbes fleuriſſent auant que porter graine ou fruict, le Figuier & le Meurier forment leurs fruicts ſans fleur, l'Amandier, l'Eſpine noire, l'arbre de Iudee, & le Colchique portent leurs fleurs auant leurs feuilles. Le Myrthe, l'Oranger, l'Oeillet, la Tulipe & les Violiers apres ; le Poirier, le Põmier & le Ceriſier enſẽble. La racine de la pluſpart des arbres eſt fort approchãte de la nature du bois, de leurs tiges & de leurs branches. Il n'en eſt pas de meſme en la meilleure part des herbes, auſſi les Plantes varient en leurs parties, & n'en peut on faire vne generalle remarque qui ſatisface le deſireux de les connoiſtre.

Outre ces differences, les parties ſimilaires & organiques ſont encor conſiderables ſelon qu'elles ſont neceſſaires ou non, integrantes ou paſſageres. Nous nommõs integrantes celles ſans leſquelles la Plante ne ſçauroit faire ſon progrés, ny viure cõme l'eſcorce, principalement cette troiſieſme dont nous auons parlé cy deuant entre

les similaires & la racine, entre les Organiques : le bois & la mouëlle ne le sont tousjours, ny à toutes les Plãtes, le Saulx subsiste en sa tige sans bois ny mouëlle; de mesme le Fouteau, mais ils ne peuuent viure sans escorce. C'est auec raison qu'entre les organiques la racine est nommee integrante & necessaire à toutes les Plantes, car c'est par elle que commence leur generation. Elle est comme le cœur, la premiere viuante & la derniere mourante: la tige n'est de cette condition à toutes. Plusieurs la perdent tous les ans: la Guimauue, la Fraxinelle, le Chamenereon, la Digitalle, les Astres & autres sont de ce nombre. Les branches aussi ne sont tousiours en toutes necessaires, encor qu'elles soient à plusieurs comme les reins, ou les parties seminaires; on les couppe à la plus part des arbres, arbustes & herbes, ainsi que l'on peut chastrer maints animaux sans mort; elles ne meurẽt aussi pour cela; le Saulx, l'Orme, le Chesne & l'Erable, donnent de leurs branches vn riche reuenu au bon mesnager ; les feuilles ne sont parties integrantes, presque toutes les Plãtes de cette region s'en despoüillent chasque annee; de mesme les fleurs, les fruicts & la grene,

De ces parties, les vnes respondent à la peau de l'animal, comme la premiere escorce, la seconde à la chair, la troisiesme au perioste: le bois ou ce qui tient son lieu és herbes, a similitude auec les os, & la mouëlle aux intestins, ou à la mouële des os; la racine represente la teste par laquelle la nourriture est attirée & receuë: la tige à l'estomach & au foye, les branches aux parties externes, comme aux pieds, jambes, bras & mains; mais plus proprement les capreoles seruent de mains à la vigne, à la brionne, & à la viorne; la fleur auant-coureur du fruict, ressemblent aux purgations lunaires, tesmoins de la fecondité des femmes, le fruict à proportion aux parties genitalles, l'vne & l'autre contiennent la semence que la matrice reçoit pour l'amener de l'essence à l'acte. C'est ce que nous auons appris de l'anatomie des Plantes. Quand à celles qui ont ressemblance à la nature humaine, soit selon l'vn ou l'autre sexe, ainsi que les Mandragores dont nous auons parlé; on les peut diuiser en toutes les parties exterieures de leur ressemblance; En teste, col, bras, mains, corps, cuisses, jambes & pieds, nature de masle & de femelle, car pour les interieures, c'est vne mesme chair couuerte d'vne mesme escorce.

Nous n'auons mis au nombre des parties simples & composees, les gommes, larmes, & resines, parce qu'elles sont plustost excrements que parties. Et si nous en auõs oublié quelqu'vne des apparẽtes, c'est qu'il ne nous en souuient pas, ou que nous ne sçauons tout. Ainsi sont diuersifiées les Plantes en leurs parties, suiuant le vouloir de la nature, sous les loix neantmoins de son Createur, commises à l'Artisan, qui dispose & agence le tout selon la condition de sa predestination naturelle.

De la maniere de viure des Plantes, & de leur nourriture.

CHAP. XIIII.

ATANT d'excellentes rencontres que possedent les Plantes, il faut vn soustien, vne maniere de viure, & vne façon de nourriture qui les face subsister en la vie: tout ce qui vit és sujets naturels prẽd nourriture, les Plantes sont de cette condition. Aussi prennent-elles leur aliment de vian-

de, de breuuage & d'esprit, comme les sensibles, la terre leur fournit de l'vn, l'eau du second, & l'air du troisiesme. Ce n'est pas que ces trois substanres soient purement leurs nourritures, mais ce qu'elles contiennent, la terre les sucs nitreux, l'air, la manne & la douce rosee, auquel l'eau sert de cōduite & de destrāpe, car c'est elle qui dissout les sels. & resoult la manne, la terre sans sel est inutile à la generation des Plantes, ou plustost le sel est le pere de la fecondité, Auquel s'adjoignent les autres substances que l'on rencontre és corps des Plantes, lors que l'on en fait la dissection par le feu : car les sucs nourrissiers des vegetaux, sont cōposez de telles matieres, mais plus ou moins de l'vne que de l'autre, selon quoy vne sorte de Plante croist mieux là qu'icy, ainsi le Kali tout salé profite plus sur les bords de la mer qu'ailleurs, & le saulx doux sur le bord des riuieres, où la nourriture abonde selon la qualité de l'espece, là elle est fertille & profite grandement ; mais quoy qu'il en soit pour toutes les Plantes, il faut des sucs nitreux. Il est vray que selon les diuerses natures & complexions des Plantes, il en faut plus aux vnes qu'aux autres; il est plus besoin de sel à la Soude, ou

kali qu'au Fresne, & plus au Fresne qu'au Saulx & au Tilleuil, plus d'huileux au Pin & au Sapin qu'au Chesne, & plus d'humide à la Iõbarde & à l'Orpin qu'à la Bruiere, car telles substances abondent en ces premiers sujets, aux autres non. Les Plantes qui portent beaucoup de fruicts & de semences cherissent les terres grandement nitreuses entre les autres, les tendres. Autant que la terre où est planté le Melon en est engrossie d'autant cette Plante porte-elle de fruicts grands, gros & bons. Le Bled semé en terre bien fumee ou marnee (les autres conditions y interuenant, comme la pluye en son temps pour fondre les nitres) profite cent fois autant que celuy qui sera semé en terre maigre: Car le fumier n'est autre chose que le sel des vrines des animaux, & la marne vn sel de terre tres fertil: ainsi chasque espece de Plante selon son appetit, ne croist pas en tout lieu: Iamais la Bruiere ne vient és marais & estangs, ny le Nenuphar sur les montagnes & dans les landes, les Pins ne viennent ny beaux ny grands dans les valons & fondrieres comme sur les lieux releuez; le Pommier est fecond aux valees & steril sur les crouppes. Quelqu'vns ont pensé que les Plantes selon leurs qualitez, attiroient

attiroient les sucs de la terre, les douces le doux, les ameres l'amer, les acres l'acre, les laxatiues cette vertu: Comme aussi les alexitaires, le cordial & la vertu Besoartique & les venimeuses les venins; que le Napel croist proche l'Antore, l'vn attirant le venin, & l'autre son contraire; que la Colocinthe croissant seule & portant peu de fruict, est pire que la naissante en compagnie; d'autant, ce disent-ils, que seule elle attire toute la malice de la terre, qui seroit diuisee en plusieurs, si elle croissoit auec nombre de son espece. De cette opinion est sortie la pensee de transporter les qualitez d'vn sujet à vn autre, & de faire que le Prunier porte des fruicts laxatifs, & le Pommier, des pommes qui troublent le ventre. Cela seroit vray si les Plãtes n'auoient point d'estomach ny de faculté digestrice & transmutatiue, ainsi que l'experience nous l'asseure, & comme i'en ay cy.deuant donné l'exemple au sauuageon greffé; car les sucs acres ne passent seulement en doux, mais changent d'vne condition en vne autre; le suc de l'Amandier en l'abricot, de l'Espine blanche en la nefle, & du Houx en l'orange; estant ces Plantes propres à receuoir ces greffes &

Misault en son jardin.

les nourrir de leurs sucs, lesquels sont trāsmuez par le ventre de la greffe qui les cōuertit en sa nature, & les conuertit plus ou moins parfaictement, selon qu'il est plus ou moins fort que le tronc qui le porte. Ce n'est pas qu'il ne se puisse faire que quelques arbres continuellement arrousez de matieres laxatiues & venimeuses, s'ils n'en meurent, ne prēnent à la longue de telles qualitez: vne personne peu à peu nourrie de poison, s'y peut accoustumer de sorte qu'à la fin elle acquierra la vertu d'empoisonner ; au moins peut il arriuer ainsi si les vieilles histoires nous disent vray : Mais au point que nous le promet Misault de ses laxatiues, c'est ce que ie n'ay encore veu esprouuer. On dit vraysemblablement que les Plantes croissantes és lieux où les vapeurs arsenicales abondent sont tres-dangereuses. Car selon la pensee de quelques anciens, les Plantes estant moyennes entre les Mineraux & les Animaux, elles viuent volontiers de la resolution des Mineraux, & pour cela en elles se rencontrenr l'aigreur & l'astriction du vitriol, la saleure du nitre, & la douceur du plomb, y ayant vn perpetuel circuit de la resolution des Mineraux, pour la nourri-

ture des Plantes, & de celles-cy pour les Animaux, puis des Animaux pour les Plantes; & d'elles, derechef aux Mineraux, cõme estant vn ordre & vne varieté en nature assez compatible & conforme à l'experience: l'on voit du bois conuerty en pierre , & des Animaux engendrer en eux le mineral, tesmoin la dent d'or que fit arracher l'Empereur Rodolphe second à vn jeune enfant, auquel elle estoit creuë à guise d'vn os, tesmoin encor la façon de nourrir des poulles auec de l'argent & de l'or, rapportee par Semertus, & mil autres varietez journalieres.

Rulendus de dẽte aureo.

Il me semble neantmoins que si telle conuersion se fait, que c'est par le moyen de la resolution des corps composez des trois simples, nõmez des Chimistes Principes , le sel , l'huile, & l'esprit, parce qu'auec eux tous les Artisans des choses viuantes peuuent besongner & parfaire leur ouurage, estans les matieres dont ils dressent leurs edifices en tous les regnes des choses naturelles, & celles qui fournissent de nourriture à tous les viuans : où elles defaillent là il n'y a aucune substance alimenteuse , là ne croist herbe ny animal, non plus qu'aux sables de l'Arabie qui sont de

Au traité de la cõuenance & discord des Chimiques auec les Aristote & Galenique.

cette condition. Cela eſt donc neceſſaire pour le viure de la Plante, que la terre ſoit feconde de ſel, de gras, & d'eſprit, leurs vrays aliments, & dont ſont compoſez les ſucs nourriſſiers de la terre pour les Plantes, c'eſt leur nourriture, & dont elles viuent, c'eſt ce qu'elles attirent de cette bõne mere nourriſſe que l'eau leur liquifie, leur ſeruant de conduitte & de moyen: C'eſt ce que leur Artiſan ſçait choiſir, teſmoignant en ſon election ſa nature, & qu'il n'attire indifferẽment toutes liqueurs à guiſe de l'eſponge; c'eſt ce qu'il diſpenſe & diſpoſe à ſa façon, & dont il compoſe & forme les ſaueurs, les odeurs & les couleurs de ſes fruicts, il eſt aiſé de le verifier. Car que l'on prenne de la terre la plus fertile, & que l'on la lexiue en paſſant pluſieurs fois de l'eau tiede par deſſus, puis ſechee & miſe en vaiſſeau de verre aſſez ample pour en contenir vne bonne quantité, que l'on ſeme dedans de quelque graine, & qu'elle ſoit arrouſee d'eau diſtillee, ſi cette graine apres auoir germé, croiſt dauantage, ie n'ay pas bien rencontré; Ie me promets pourtant que ce que ie dy ſera trouué veritable, & que les Plantes ont pour nourriture le ſel, le gras & l'eſprit,

qu'elles attirent meslangez, dont elles forment leur suc, & de celuy-cy leurs parties; & ces substances broüillées comme en vn Cahos, sont vulgairement nommez sucs de la terre.

De la generation des Plantes.

Chap. XV.

CE qui a vie, ame, & prend nourriture peut engendrer, disent nos Philosophes, joint que la generation est l'vn des signes de vie és Plantes par le consentement de tous ceux qui les ont considerées. Elles engendrent donc, & leur generation peut estre en quelque maniere comparee par la raison de beaucoup de rencontres à celle des Animaux, quoy qu'elles ne s'accouplent pas ainsi que la plus grande partie d'eux, & qu'il semble que le masle n'entre point en la femelle, comme nous auons dit au chap. de leur sexe; il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait d'ailleurs quelque proportion, car aussi n'y proce-

dent-elles pas de la sorte des Mineraux que l'on tient n'auoir vie ny ame, & ne receuoir nourriture: Mais estant au milieu de ces deux extremes des Animaux & des Mineraux, à l'auenture participent-elles à la generation de l'vn & de l'autre, sçauoir par semence & accretion; c'est ce que nous auons à considerer: Ceux qui les ont obseruées en nostre Climat en mettent de quatre sortes, 1. par semence, 2. par scions, boutture, ou marcottes, 3. par racines, soit fibreuses, bulbeuses ou tubereuses; 4. par pourriture, comme les insectes. En toutes ces quatre sortes, il nous paroist bien vne generation par la semēce ou par chose equipolente, mais par accretion, elle ne s'y remarque pas autre qu'és Animaux. Outre ces quatre sortes de generation, il s'en rencontre encor vne cinquiesme, celle du Guy, de la Cuscute, & de la Mousse és arbres: Car bien que cette premiere & seconde Plante portēt de la graîne, elles ne se sement point, elles ne viennent ny de bouttures, ny de racines, la pourriture aussi ne se voit en tels sujets; pour ces choses, asseurons nous que c'est vne cinquiesme production. Celle qui se fait par le moyen de la semence iettee en

la matrice de la terre, eſt la plus vniuerſelle & de plus grande eſtenduë , au moins nous paroiſt-elle ainſi ; c'eſt celle qui a le plus de conuenance auec la generation animale : les Plantes pour porter de la ſemence ſuiuent vn ordre d'aage, elles imitent en cela les Animaux : Auſſi toſt que leur graine eſt meure, elle demãde la matrice pour eſtre amenee de l'eſſence à l'acte pour eſclorre & faire paroiſtre en eſtre ſenſible, la puiſſance & la vertu qu'elle recele és Animaux: Elle ſuit ce train; il n'y a autre difference que la terre eſt matrice à toutes les Plantes qui ſe ſement, & la plus part des Animaux ont leurs matrices en leurs eſpeces : cette ſemence des Plantes pour eſtre variee, contient touſiours ce naturel appetit d'eſtre miſe en ſa matrice pour germer & croiſtre, qu'elle ſoit tirée du Cheſne où elle eſt ſemence ou fruict, ou du Chaſtaignier qui la cache dedás vne enueloppe eſpineuſe, ou du Põmier qui la recele au milieu de ſon fruict, ou du Peſcher & de l'Abricotier qui la reſſerrent dedans leurs chairs, & encore couuerte d'vn bois dur, ou du Raiſin la contenant en ſa liqueur, ou du Poix & de la Febue, la nourriſſant en leurs gouſſes, ou du Bled, la pro-

duisant en son espic, soit qu'elle se voye lissee & ronde, comme à la Toute-bonne; triangulaire & espineuse, ainsi qu'à l'Espinar; à plusieurs angles, comme à l'Oseille & à la Bistorte; platte comme à l'Aroche, soit semblable à la Puce, comme au Psilium ou à la Tique, comme au Palmachriste; de telle autre forme que ce soit elle est tousiours vn corps solide contenant en soy vn Artisan semblable à celuy de la Plante, dont elle a esté fabriquée; & est de nature hermaphrodite, car estant mise en la matrice de la terre instruicte des qualitez & conditions necessaires à la generation, elle produit vne semblable Plante à celle dont elle est extraitte.

Il se remarque que la graine ou semence a trois parties, deux visibles & vne inuisible, qui ne se manifeste que par son actiõ. La premiere est le corps de la semence, ce qui est farine, au Bled, au Segle, à l'Orge, aux Febues, aux Poix & autres que nous auons nommé Mere-germe tousiours cõtenuë en quelque enuelope, ainsi qu'en ses Roignons, se conuertissant en laict au temps de la generation, & ministrant l'aliment: La seconde, qui est le germe, à guise du jaune de l'œuf, donnant la nourritu-

re au blanc, duquel est formé le poulet ; ce germe est vn petit corps presque imperceptible à nos sens, ordinairement situé à l'extremité du grain, comme il paroist au Bled & aux autres semences de figure lõgue. La troisiesme est, l'Artisan inuisible ayant son siege au germe, ce qui nous paroist de la sorte, puisque le germe separé de la Mere-germe, ainsi que font les Fournis, ne vegete plus, ny mesme confondu en ses parties, comme en la farine, l'on en pourroit couurir vne grande & fertile campagne qu'il n'en sortiroit pas vne tige, Il ne suffit pas à beaucoup de graines d'estre complettes de telles parties, mais encor elles doiuent estre en leur disposition naturelle, & estre amenées à maturité; autrement la generation seroit petite & souuent nulle; nous auons mis l'Artisan inuisible, & pour partie de cét entier, à la façon que la forme l'est au composé, qui en tous les sujets naturels est inuisible, elle est de sorte necessaire pour les fonctiõs, qui se manifestẽt aux deux visibles, que l'on la conclud de necessité, principallement, cela est-il si nous admettons l'indiuidualité des formes des Plantes.

Ce n'est pas assez pour la generation des

Plantes d'auoir des graines complettes de toutes leurs parties comme nous venons de dire, & en leur bonne cõformation naturelle, il conuient encor trois autres choses: La matrice comme la terre, la qualité proportionnée à la complexion de la graine, soit chaude & humide ou autremẽt, & la nourriture conuenable: Car encore que la terre soit vne en son essence, elle est pourtant diuersifiée en plusieurs accidẽts, qui la rendent plus apte à la generation de cette Plãte-cy, que de celle là; l'argilleuse est d'autre nature que la pierreuse, la friable que la legere & que l'aqueuse, chacune fait naistre ses Plantes: De mesme des qualitez le plus & le moins chaud, froid, sec & humide, ont en ces sujets leurs distribution; les vnes se nourrissent és lieux secs & arides, les autres aux humides; & en toutes il faut du feu & de l'humide, mais plus ou moins; la nourriture suit aussi cette varieté, la diuerse nature des Plantes le monstre assez.

OVTRE ces trois particularitez necessairement requises pour la generation des Plantes, il y en a plusieurs autres seruans à leur meilleur estre qui multiplient leurs tiges & leurs fruicts, & les rendent auanta-

gees de bonté, ou au contraire defectueuses, cõme les vẽts les broüillards, les bruines, les tempestes, & les lunaisons; le Bled semé le vent d'Est soufflant, dõne du grain à pleine faucille, & celuy du Sud le brouïne; les Pois plantez pendant le vent du Nord, ne cuisent qu'auec grande difficulté; le Sud regnant, ils mollissent des la premiere eau, mais ils sont sujets aux [a] Cossons, principalement s'ils sont semez la Lune allant au plein: les bruines aussi infe-ctent les semences, & leurs impriment de mauuaises qualitez, volontiers elles auortent le germe; les tempestes accompagnées de foudre, seichent les graines & les rendent maigres; la pluspart de ce qui est semé depuis le premier quartier de la Lune iusques au plein croist beaucoup, & porte force brãches & feuilles, & peu de fruict. Le decours rend les Plantes plus petites, mais plus fecondes. La greffe cueillie le dernier iour de la Lune, & antee le premier apporte souuent du fruict des la premiere ou seconde annee: toutes les graines paroissent cheminer auec cet Astre, & semble que chaque Plante par son progrés ait vne Lune en sa substance; aussi à vray dire ce n'est pas la Lune qui cause tels effects,

a *C'est vn petit animal noir qui s'engẽdre dãs les pois & dãs les febues.*

ſeulement les marque-t'elle cheminant auec l'humide de ce globe, noſtre vraye Lune, qui s'accommode ſans beaucoup varier auec le mouuement de celle du Ciel, i'entends qu'elles cheminent enſemble, & que l'vne n'eſt pas cauſe de l'autre.

La ſeconde generation qui ſe fait par ſcions & marcottes a auſſi vne grãde eſtẽduë, il ſe rencontre peu de Plantes en noſtre region qui ne ſe marcottẽt, & ne donnent vn autre eux-meſme, par le ſoin du curieux Iardinier. Ceſte façon d'engendrer imite de bien prés celle de la ſemẽce, car comme nous auons dit cy deuant, les branches des arbres ſont comme les roignons remplis de ſemence; les vents, les brouillars, les bruines, les tempeſtes & les lunaiſons terreſtres leur aident & nuiſent autãt qu'aux graines; & lors qu'on les trãſplante pour les mettre à leur aiſe, il faut qu'on leur donne les meſmes aſpects du Ciel qu'elles auoient auant que d'eſtre tirees de leurs matrices & de leur lieu, au moins ſi l'on veut qu'elles profitent: non pas que ce ſoit pour la raiſon de ſes influẽces, mais à cauſe des vents excitez par les Aſtres & par le Ciel de la terre qu'en autre lieu nous expliquerons.

La troisiesme se faisant par l'accroissement des racines bulbeuses, tubereuses, charnues, & fibreuses, approche assez de ceste seconde. Elle est en cela plus auantagee de la Nature; qu'elle ne requiert tant de soin; pourueu que la terre soit proportionnee à la nature de la racine il suffit, elle varie pourtant selon ses differents sujets, & ses diuerses dispositions: les Eschalotes & les Ails qui ne portẽt aucune graine, se multiplient par gousses enfermees dedans l'enueloppe d'vne grãde pellicule. Chacune d'elles mise en la terre, pousse sa tige, se renouuelle, & en se renouuellant se multiplie. Les tubereuses ne suiuẽt cet ordre; car l'Anemone augmente & accroist sa racine, y formant de petits yeux, desquels sortent autãt de tiges, que l'on en separe pour les transplanter, & ainsi se multiplie: & les fibreuses s'alongent, se nouant en diuers endroicts, d'où naissent des tiges & leur multiplication. Le Muguet, le Chamenerion, le Chiendent, & la Quinte-feuille y procedent de la façon, encore que ces dernieres se multiplient de la sorte, elles ne laissent d'abondant de porter graine, tesmoignant en l'vne & l'autre maniere leur fecondité.

Quant à la generation par pourriture, elle est imaginaire ; c'est le mal prẽdre que d'estimer que le moyẽ par lequel quelque chose se fait, en soit la cause formelle ; la pourriture de quelque condition que ce puisse estre n'est nullement cause absoluë de la generation, ny le chaud & l'humide trouuez en elle, ny le Soleil luisant dessus, ny les Astres influãs, la Plãte ne peut estre engrossie de semẽce par tous ces moyens, ce ne luy sont qu'instrumẽs generaux vulgairement nommez causes instrumentales. Et si l'on remarque quelque sujet naissant en la putrefaction comme les Vers, les Rats, les Souris, les Grenoüilles, & autres, sans doute la semence en estoit dans le sein de la matiere, non par puissance, ainsi que l'on iargonne, mais par essence : sans elle portãt la forme, il ne se fait aucune generation. Aussi tost que tels Animaux ont acquis leur grãdeur conuenable, ils s'accouplent, le masle cognoist sa femelle, & de leurs accouplemens, à la façon des autres animaux complets, ils engẽdrent ; tesmoignans par là que leur semence estoit recelee dans la matiere de laquelle ils sont esclos, & que la Nature se sert de cette maniere en leurs especes pour les produire.

Moyse aussi n'est d'accord de cette sorte de generation, il asseure au contraire, que la terre a produit toute Plante ayant semẽce en soy, excluant par ce moyen toute generation par pourriture, comme impertinente & absurde.

Reste la cinquiesme generation trouuee au Guy, à la Cuscute, & quelques Mousses croissant sur les arbres : Il est certain que personne n'a greffé le Guy sur le Chesne, ny sur les autres arbres où il croist, & qu'il est necessaire que telles Plantes en soient les matrices, & qu'elles en contiennent la semence; car iamais l'on n'a veu sa racine en terre, il croist tousiours sur d'autres Plantes proportionneles à sa complexion; & non ailleurs: Outre qu'il y naist, il peut estre encor trãsplanté, & d'vne façon toute particuliere: les Griues friandes de son fruict, qu'elles mangent, en sont les ouurieres, leur fiente en contient le germe, que leur estomach n'a pas tué, espanche sur quelque branche d'arbre ; sa chaleur ouure les pores de l'escorce, & donne entrée au germe qu'elle contient, lequel y prend racine, produisant cette sur-plante. Les paysans l'ayant connu, disent communément que la Griue fiente sa mort, parce

que le Guy sert à faire de la glus, de laquelle on la prend. La Cuscute a bien pareille naissance, elle se transplante aussi, mais par la main de l'homme, (si elle n'est voisine de quelque Plante où elle se puisse attacher) & non à la façon du Guy; mise sur des grappes de verjus entre les grains, principallement en temps humide, elle y prend racine, & y croist, de sorte qu'elle fait comme de grandes barbes; elle porte graine aussi bien que le Guy;l on n'a pas pourtant encore obserué si elle germe sur les Plantes, & si elle a par sa graine quelque generation. Pour les Mousses, l'on ne sçait si elles se transplantent, ny si elles ont graine, seulement les apperçoit-on croistre & mourir où elles naissent.

Au croistre du Guy se peuuent comparer les Antes & toutes les transplantations des Plantes qui se font les vnes sur les autres, soit par nature ou par art, lesquelles ne se font qu'au temps que les Plantes entrent en amour aux deux seues. Car greffer vn arbre n'est autre chose que trāsplanter en luy vn autre arbre, soit meilleur ou pire. Les Iardiniers en pratiquent de cinq sortes, sçauoir en fente, en escusson, en fluteau, en boutō, & entre le bois & l'escorce, non à

non à toutes Plantes indifferemment, mais à celles qui le peuuent souffrir, non toutes les cinq façons ensemble, ains à chacune celle qui conuient le mieux à sa nature, que l'art suit au plus prés.

Comme les Plantes qui n'ont point de semence apparente ont pris & prennent naissance.

Chap. XVI.

Si les Plantes qui croissent & germent sur les autres donnēt de la difficulté à cōnoistre leur premiere generation, & comme elles ont pris naissance, celles qui ont leur racine en pleine terre sans semence, ne forment pas moins de peine pour rencontrer la cause de leur origine, ainsi que le Saulx, l'vne & l'autre Fugere, la Mousse, la Morille, le Champignon & la Trufle. L'on voit croistre ces Plantes sans estre semées, elles perissent en suitte de leur durée, & par apres renaissent sans qu'elles fassent paroistre aucune graine: cela nous

oblige de rechercher la cause de leur generation, & d'où elles viennent pour paroistre de l'essence à l'action & en veuë.

Lib. II. des Plantes ch. prem.

Aristote asseure que toutes les Plantes procedent de quelqu'vn de ces cinq, de la semence, du plantement, de l'humeur de l'eau, du lieu conuenable ou de l'air, estimant ces cinq choses pour racines des Plãtes. Pour les deux premieres nous en auõs parlé, & sçauons que la semence contient en soy la cause formelle de la generation des Plantes, & que le plantement presuppose ou semence, ou subiect qui l'esgalle, comme les racines, scions & marcottes, aussi n'est-ce pas d'eux que nous voulons prendre l'origine de ce que nous cherchons.

Au chap. susdit.

Quant au lieu conuenable, à l'humeur de l'eau & à l'air, il nous le faut escouter, & ceux qui l'ont suiuy en son opinion, pour voir s'ils ont bien rencontré. Les herbes & leurs especes (dit-il) ne sont d'vne matiere simple, ains cõposee, elles ont pour matiere necessaire l'eau, laquelle s'euaporant se lie à l'air, & tombant en rosee joincte à la vertu des estoiles, contenant les especes de leur semence, se fait leur genera-

tion. Parce que la Plante pour sa generation a besoin de deux parties, de la matiere & du lieu conuenable. Celuy-cy doit auoir les qualitez requises à la production, car le lieu estant esloigné du temperamēt difficilement s'y fait-il generation. Ce qui se voit en la neige où rarement s'engendrent des Plantes, que si l'on y en rencontre, elles ne procedent d'elle, mais il arriue qu'elle descend par fois ainsi qu'vne fumée que le vent congele enfermāt de l'air qui pour la rareté de ses parties, en contient de chaud & auec soy de l'eau pourrië de laquelle coagulée par la chaleur du Soleil en peut estre engendrée quelque sorte d'herbe. Nous recueillons de ces paroles le sentimēt de ce Maistre: Sçauoir que par l'humeur de l'eau euaporant & se liant à l'air, puis tombant en rosée en lieu conuenable eschauffé par les rais du Soleil joincte à la vertu des estoiles, contenante les especes de leur semence, sont engendrées les Plantes. Cette opinion n'est pas seulement pour les Plantes esquelles ne paroist point de semence, mais pour toutes en general, & indifferemment, ausquelles il asseure vne mesme cause.

Theophraste auouë bien que les petites

Lib.1. chap. 5. des causes des Plantes.

Plantes sur toutes les annuelles, naissent de la sorte, pour les grandes il trauaille à le croire, que s'il arriue de la maniere, que les frequentes pluyes jointes aux proprietez du Ciel en sont cause. Qu'ainsi en Affrique d'vne pluye gluante & visqueuse s'engendra vne forest où il n'y en auoit point auant, que toutesfois en plusieurs lieux où croissent de grands arbres, ce n'est pas sans semence, encor qu'il paroisse autrement; mais par le moyen des torrens qui apportent les graines d'ailleurs, & puis les espanchans en la campagne, elles germent apres en leur temps, En vn autre endroit monstrant la varieté de son opinion, il dit que plusieurs Plantes semblent n'auoir aucunement semence qui en ont, cōme le Saulx qu'Homere nōme Pertfruict, parce que sa graine tombe auant qu'elle soit meure, le mesme arriue à l'Orme, ses semences pourtant emportees par le vent peuuent meurir & germer où elles s'arrestent: ainsi, dit-il, croissent les arbres sauuages, & ceux qui naissent sans semer. Là dessus il rapporte qu'Anaxagore tient que l'air est le thresor de toutes les semences, que par le moyen d'elles & de l'eau sont engendrées toutes choses; que Diogene dit que c'est de l'eau, se pourrissant auec la

Lib. 3 chap. 2. de l'Histoire des Plantes.

terre, que naissent les Plantes, en fin apres auoir long temps agité cette question, & ne pouuant qu'en asseurer, il estime qu'il est plus à propos de penser qu'elles naissent des semences apportees par les vents ou torrens és lieux où elles plantent leurs racines, que par la pourriture de l'eau espoisse tombant des nuës & de la terre, neantmoins qu'il est possible qu'elles en puissent prendre origine. Ces opinions se rapportent à vne: Toutes proposent la production generalle des Plantes sans semence par le moyen des Elements & des Estoiles cõtenantes les semẽces de leur espece & ne la prouuẽt pas, mesme elles s'opposent à cette veritable maxime qu'il ne se fait aucune generation sans cause formelle & sans essence, contre laquelle & pour me payer j'entends cette responce que la forme vient des Astres & du Ciel, à quoy ie rearps que c'est le dire, mais sans apparẽce de raison, puisque le cõment, ne suit pas, & que cela n'est point necessaire: Car de penser que les estoiles contiennent les diuerses formes des especes des Plantes, c'est vne imagination assez plaisante, plus difficile à monstrer, & comme elles s'introduisent ça bas auec la matiere & le tempera-

ment, ainsi que leurs opiniõs nous l'asseurent, que de prouuer qu'elles sont en la matiere dés le commencement, & qu'elles sortent de leurs matrices en temps, & par l'ordre d'vne predestination naturelle que nous ignorons, au moins iusques à maintenant n'est elle pas bien expliquee.

Lib. 1. de la Diette. Hippocrates pourtant s'en est apperceu, il asseure que les choses qui sont ne perissent point du tout, & qu'il n'en vient pas de nouuelles, que celles qui nous paroissent sortir du sein de la matiere & naistre, & celles qui s'y en retournẽt que nous estimons perir, sont plustost ainsi iugées par les yeux que par la raison, parce que les choses qui sont ne peuuent perir que tout ne perisse, ne ce qui n'est pas ne peut estre engendré, puis que l'on ne prouue d'où il puisse naistre: D'abondant tous les Philosophes sont de cette opinion que la forme du moindre de tous les Animaux de ce globe en la cõdition d'exister, & en l'ordre des essences, fust-ce d'vn insecte le plus imparfaict, tel que le pou ou la puce, ou le ciron qui s'engendrent en l'homme, est plus digne que celle-là des Plantes, voire de la plus excellente. Ces Philosophes pourtant apres auoir dit que ces vermines

ſont engendrees de certaines humeurs pourries, ne vont en chercher les formes dedãs les Eſtoilles, luy meſme Ariſtote n'y a iamais penſé: Pour quelle raiſon y vouloir trouuer celle des Plantes de moindre dignité? Et pourquoy ne ſeront-elles pas auſſi bien conſiderées en la matiere que celle de tels Animaux ſans les aller mandier ſi haut & ſi loing hors de toute la portée humaine. Et puis l'on peut nier que les formes eſſentielles ſoient de nouuelle generation, ſuiuant l'auis d'Hyppocrates nagueres rapporté: Car ainſi que les eſſences ſont incorruptibles, & par conſequent imperiſſables, auſſi ne ſont-elles nouuelles, nous en auons dit cy deuant les raiſons. Elles ſont toutes dés le commencement & ont paru & paroiſſent encor par l'ordre de leur predeſtination naturelle, à laquelle elles ſont aſſujetties, les deux generalles matrices des ſemences, l'eau, & la terre les recellent, ou pluſtoſt les couuent d'où elles viennẽt à eſclorre en leurs ſaiſons, eſtãt amenées de l'eſſence à l'acte.

Il eſt plus conuenable à l'ordre de cet vniuers, que toutes les ſemences ſoient contenuës dedans ces deux matrices generales, l'eau & la terre, dés l'inſtant de ſa

constitution, que d'estre formées de temps à autre par l'influẽce des Estoilles en la matiere de l'eau & de la terre pourrissante & aydees de la chaleur.

D'abondant quelle apparence de faire descendre les formes des Plãtes des estoiles, & puis les rendre diuisibles? car elles interuiennent en la matiere ou comme generiques, ou comme speciales, ou comme indiuiduales. Comme generiques les Estoiles en cette maniere ne feront pas plustost vn Oeillet qu'vne Marjolaine, & specifiques, il est necessaire que la matiere soit disposee à telle specialité: ce qui arriuera par ordre ou par hazard: Par ordre; c'est desia vne forme qui l'a disposé & qui peut aussi bien acheuer le reste que l'interuenance des Estoiles; par hazard, cela va contre le bel ordre qui se trouue dans cet vniuers; de sorte que si la forme specifique des Plantes interuient des Estoilles en la matiere ja disposee par vne autre qu'elle aura pour compagne, la nature fera lors par plus ce qu'elle pourroit par moins, & ne sert d'apporter la comparaison du cachet en la cire amollie, l'vn comme forme, & l'autre cõme matiere preparée par le chaud qui a

amolli la cire. Car la forme qu'imprime le cachet en cette cire, n'est point essentielle comme celle de la Plante. Ne pouuant donc par ces raisons estre speciale, elle sera indiuiduale, & lors comme telle indiuisible.

Que si nous voulons passer de ces sentimens és authoritez des Saincts cahiers, ils appuyent puissamment nos pensees: Nous y trouuons le cõmandement fait à la terre de produire & de mettre au iour ce qu'elle reçelloit en ses entrailles. Que la terre (dit la voix souueraine) produise herbe verdoyante produisant Semence, & arbre fruictier faisant fruict selon son espece, lequel ait semence en soy mesme sur la terre, elle ne fait point descendre les semences des Estoilles, ny les formes des Astres. Au contraire, elle propose en l'ordre de la creation les Plantes auant les Estoiles. Aussi ces brillans nuictiers sont-ils plustost signes pour nous marquer les ans, les mois, les iours & les saisons, & pour à guise des Caracteres, nous annoncer la naissance, cueillette & mort des Plantes, que de produire les formes & les semences des choses. Retournant de rechef aux raisons naturelles, l'on peut encor di-

re que si des Estoiles procedent les formes des Plantes selon leur espece, qu'elles sont materielles ou immaterielles, materielles ne peuuent-elles pas estre, parce qu'il faudroit que les cieux & les Estoilles fussent alterables & corruptibles pour les fournir. Aristote ny ses suiuans n'eurent oncques ce sentiment. Immaterielles, cela est de tres-difficile digestion, & mille fois plus aisé à dire qu'à comprendre & prouuer. Car cette forme immaterielle doit estre substance, voire vne essence, or comment les essences peuuent-elles venir d'vn sujet inalterable, qui n'agit point d'vne puissance absoluë, & à qui on attribuë seulement de l'action par la lumiere & par le mouuemẽt deux accidents d'où ne peuuent naistre les substances essentielles telles que les contiennent les germes des Plantes. De ces premices nous disons, que les Plantes tant dés le commencement que de maintenant, tant celles qui portent graine que celles qui n'en monstrent point, ne sont produites ny de l'eau, ny de la terre pourrissantes quelque ayde de chaleur que l'on puisse imaginer, & quelque vertu y interuenant des Estoilles que l'on suppose en contenir les especes de semences, & que

de la sorte elles n'ont leur naissance ; mais nous estimons que de premiere origine toutes les semences recellant les essences des choses, ont esté espanchées dedans les deux generales matrices de ce globe où elles sont conseruées iusques au temps destiné à leur germe, & s'y retirent quand elles ont fait leurs courses, soit qu'elles les ayent parfaictement accomplies ou qu'elles soient auortées à leurs naissances ou au milieu de leurs progrés, elles ont vn ordre asseuré qu'elles ne peuuent chãger. Aussi pour en mieux obseruer les loix & les mouuemẽs, elles sõt assujetties à des lieux propres à chacune espece, où sont leurs inuisibles semences, les temps leur sont limitez, les saisons ordonnées, & les termes de leurs productions reglés : de sorte que par tout ; ny en tous lieux , l'on ne voit pas naistre de toutes sortes de Plantes sans graine apparente, mais seulement és endroicts où en sont les essences. Pour cela le Saulx croist és marais & és lieux aquatiques, comme en sa matrice & où est contenuë son inuisible semence & non ailleurs, s'il n'y est transplanté. Ainsi la Fugere femelle naist sans graine apparente és lieux sablonneux, le masle és ombreux:

le Moufferon ſous la Mouſſe , la Morille aux pieds des arbres, les Champignons és endroicts où la fleur du nitre abonde , lequel auſſi reuient de ſes eſplucheures, cōme l'on tient à Stāboul, que les Huiſtres renaiſſent de leurs coquilles pillées ; ce que l'on prattique les rejettant dedans la mer à ce deſſein ; les Violliers jaunes germent ſur les vieilles murailles ſans graine, principallement ſur celles qui ſont baſties à chaulx & ſable, la Parietaire contre les murs, le Nenuphar & l'Argentine dedans les eaux, le Creſſon aux fontaines , le Guy & la Cuſcute ayans matrices dedans les autres Plantes, ainſi que le Pou & le Ciron ſur les autres Animaux , germent le premier ſur les Pruniers, Pommiers, Poiriers & ſemblables, & l'autre ſur le Tin, le Lin & le Ronmarin; car ils n'ont point de cōmerce en la terre. C'eſt de la ſorte que les Plantes qui n'ont point de graine en apparence en ont , mais connuë ſeulement de la nature qui les ſuſcite és lieux propres pour eſtre produites & miſes au cours de leur vie.

Si le Soleil est le principal agent de la generation des Plantes, ou s'il est en elles.

CHAP. XVII.



Os anciens ont iugé beaucoup d'euenemens sur l'apparence & par leurs premieres rencõtres, voyans qu'au retour du Soleil vers nostre Hemisphere, les Plantes perannelles poussoient leurs tiges, leurs feuilles, leurs fleurs & leurs fruicts, & les autres germoient pour la plus-part, qu'au contraire se retirant en la partie opposee, elles perdoient leur verdeur & quelqu'vnes leur tige, ont creu que le Soleil estoit le pere de la generation, voire iusques à oser asseurer que le Soleil & l'homme engendroiẽt l'homme: contens de telle descouuerte leur paroissãt veritable, ils n'ont fait aucune distinction entre l'agent & ses instruments; Comme qui diroit auec le ciseau, le marteau & le bois, l'on fait l'image & ne parleroit-on de l'ouurier. Le

Soleil est vn grand & admirable instrument, à cause de la chaleur qu'il nous dõne: mais non agent, la seule forme est cét agent, lequel aidé d'autre chaleur que de celle du Soleil, ne laisse de faire paroistre sa viuacité en son action. Tesmoin que par la chaleur du fumier les Iardiniers font germer des Plantes hors de saison, & en font auancer auant le temps de leur condition, faisant des choses contre le cours ordinaire des saisons.

Que si l'on obiecte que telles Plantes n'ont pas grãde vigueur ie ne le peux nier, parce que la cause efficiente qui dispose & presse ces sujets à contre-temps, ne sçauroit leur donner tous les instrumens requis auec la chaleur; l'air auec le chaud excitez l'Hyuer, ne sont pas bien proportionnez, la rosee, œuure de Nature, & le viure très-exquis des Plantes defaut à telles rencontres, beaucoup de causes instrumentales concurrent à la perfection d'vn tel ouurage, sans lesquelles il est ou mutilé ou auorté. Le peintre ne sçauroit peindre sans pinceau & sans couleurs, & puis l'agẽt interne, la forme, l'ame (ou pour mieux dire, ainsi que nous l'auons nommé cy dessus, l'Artisan) endormy, estant dedans sa

nuict, & resueillé intempestiuement, ne rencontrãt tous ses ministres, ne peut que foiblement trauailler, il demeure tout estourdy, neantmoins il ne laisse de monstrer son action sans le Soleil. Il arriue mesme en l'ordre de la Nature que beaucoup de Plantes germent, poussent & sont en vigueur le Soleil estant au plus reculé de son cours, & de nous. Telles sont l'Elebore noir qui fleurit à Noel, & l'Aconit d'Hyuer croissant malgré la neige & la rigueur du froid. Les Violes blanches ne craignẽt l'iniure du temps, sous la neige on les trouue fleuries aux mõtagnes, les Colchiques portẽt leurs fleurs aux brouillars de l'Automne, & leurs feüilles auãt le Printemps. Plusieurs Oignons au temps de leur resueil n'attendent point le retour du Soleil pour produire leurs tiges, ils ont leurs espaces mesurees qu'ils suiuent. Le Soleil les marque, mais ne les cause pas, non plus que nos ans que son cours mesure, qu'il ne nous donne point. Qu'il ne soit vn tresgrand instrumẽt, ie l'aduouë; mais qu'il soit le principal agent, ie le nie. Qu'il luise & eschauffe la terre mil ans, qu'elle soit humectee d'eau, engrossie de sel & des autres matieres requises à la fecondité, qu'elle

soit cultiuee & arrosee auec grand soin, & que la rosee tombe toutes les matinees dessus, engraissant ses sillons, il ne se fera iamais de generation sans semence, soit manifeste, soit cachee. C'est la forme cõtenuë au germe d'où procede la principale action de ce progrés de la vie des Plantes. Aussi tost que les Fourmis ont rongé ce petit point, ce cẽtre de vie, ils commettent le corps, c'est tout le reste du grain, à la terre, à l'humide & au chaud, sans crainte qu'il germe : Comment le pourroit-il faire puis que l'Artisan en est dehors? qui donnera de l'ouurage n'y ayant plus d'ouurier? Le Soleil n'est ny cause efficiente ny formelle; pour la premiere, il faudroit qu'il operast auec intelligẽce; & pour la seconde, il conuiendroit qu'il fust dedans les sujets. Cela n'est pas. Il est seulement cause instrumentale, resueillant par sa chaleur les esprits artistes trop assoupis de froid, ou trop languissans dedans leur sommeil, c'est tout ce qu'il peut à sa production & au germe des Plantes. Par l'ayde de l'art certaines semences se peuuent de sorte auancer, que ce que la chaleur du Soleil, la saison, la rosee & la pluye en son tẽps font en sept ou huict iours, l'art le fait en deux

ou trois heures. Par autre chaleur hors de saison, & sans la rosee & la pluye, ainsi en trois heures l'on peut faire croistre vne salade, & monstrer que le principal agent de la generation des Plãtes n'est point au Soleil ny aux autres Astres, mais qu'il est en elles, & que c'est leur Artisan auquel ce bel Astre sert de grand instrument.

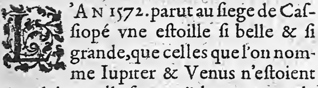
Voicy comme ie l'ay pratiqué, j'ay pris de la cendre de Mousse, & du fumier bien terroté, que j'ay arrousez de jus de fumier par plusieurs fois & autant de fois deseiché au Soleil, tant qu'il soit sorty de cette cõposition, vne terre grasse & friable, laquelle je garde en quelque vaisseau de terre de Beauuais, (parce que les autres vaisseaux de terre commune mangent sa graisse) pour m'en seruir toutesfois & quãtes qu'il m'en prendra fantaisie, soit Hyuer ou Esté.

Si c'est l'Hyuer, vous mettrez vostre terre dedans vne grande terrine, la remuërez & trauaillerez, l'arrousant peu à peu auec jus de fumier, tant qu'elle soit de sorte humectee qu'elle ressemble à la terre que l'on veut semer, ainsi preparee, vous la mettrez sur vn rechaud pour luy donner chaleur esgale à celle du mois de Iuillet, eschauffee qu'elle sera à ce degré, se-

mez-y voſtre graine, ſçauoir pourpier & laictuës, l'ayant auant humectee par vne nuict à l'autre chaleur, auec jus de fumier bien pourry, eſtant ſemee comme l'on ſeme ces deux graines en plaine terre, vous l'arrouſerez ſelon que verrez la terre ſe ſeicher, auec eau de pluye tiede, en moins de deux heures ces ſemences auront produit chacune ſelon ſon eſpece, de quoy faire vne ſalade bonne à manger, & par ſemblable induſtrie pourroit on faire germer les Plantes, & porter leurs fleurs & leurs fruicts ſans l'ayde du Soleil, meſme hors de leurs ſaiſons.

Si la terre ne produit pas de ſiecles à autres de nouuelles Plantes, comme le Ciel de nouuelles eſtoilles.

Chap. XVIII.


L'AN 1572. parut au ſiege de Caſſiopé vne eſtoille ſi belle & ſi grande, que celles que l'on nomme Iupiter & Venus n'eſtoient plus claires : elle fut veuë deux annees de

ſuitte, puis diſparut: & trois ans apres que l'on contoit de l'enfantement de la Vierge 1595. en parut vn autre en la poitrine du ſigne, autrement nommé la Croix, moins grande de la moitié que ſa deuanciere, auſſi n'a elle eſté iugée que de la ſeconde grãdeur, elle s'eſt veuë ſept ans puis s'eſt eſuanoüye, l'an 1604. le ſiecle recommençant enuiron le 27. Septembre, les deux ſuperieures Planettes Saturne & Iupiter s'eſtant ſeparez de leur conuiction qui s'eſtoit faite l'an precedent le 27. Decembre en la premiere face du Sagittaire, triplicité ignee qui ne ſe rencõtre que de neuf cens à neuf cens ans, fut veuë dedans le ciel au pied du Serpẽtaire, vne eſtoille ſurpaſſant en grandeur & beauté toutes les eſtoilles, tant fixes qu'Erratiques, nous paroiſſant ſur noſtre finiteur, qui a duré enuirõ deux ans, pendant leſquels elle n'a pas fait plus de 3. minuttes enuiron de chemin, petit au reſpect de celuy de la Lune, mais tres-grand ayant eſgard à ſa diſtance, puis eſt diſparuë. Tous ceux qui les ont obſeruées les voyans ſans queuës, & ſintillantes cõme les Eſtoilles, plus hautes que l'orbe du Soleil, ce qu'on a verifié, ne leur ayans trouué de paralaxe, à laquelle le Soleil eſt

ſujet de quatre minutes, eſtant en ſon perigée, ont eſtimé qu'elles eſtoiẽt de vieilles Eſtoilles qui s'abaiſſoient iuſques au point de noſtre veuë, puis ſe rehauſſoient à ne plus paroiſtre qu'à longs ſiecles, ou bien que c'eſtoient nouuelles Eſtoiles.

Or de nouuelles Eſtoilles apparoiſſantes au Ciel, ſoit par mouuement ou par generation prochaine, nous font enquerir ſi la terre ne produit pas auſſi des nouueaux Aſtres ou pluſtoſt de nouuelles Plantes.

Le meſlange de la ſemence des prochaines eſpeces, ainſi que nous obſeruons és Animaux faiſans des nouueautez, comme entre le Cheual & l'Aſneſſe, ou entre l'Aſne & la Iument, entre le Cocq & la Faiſande, nous font penſer qu'il en pourroit arriuer de la façon és Plantes; non ſeulemẽt les eſpeces proches, mais encor les eſloignees ſe peuuent rencontrer & produire monſtrueuſement. Car les ſemences s'alterent auſſi bien par leurs diuerſes recõtres, que par celles des qualitez du lieu, cela eſt ordinaire de les voir changer & degenerer par le tranſport.

Le Fenoüil doux de Fleurance deuient amer icy. Les arbres ſauuages par la tranſplantation & bonne culture produiſent

des fruicts aggreables; par la qualité de la terre la Mante aquatique deuient Baulme de jardin, le Froment, Seigle, & l'vn & l'autre Yuroye, & l'Yuroye Segle & Fromēt, mesme sans changer de terroir, l'Imperatoire produit l'Angelique. Elles s'antent les vnes sur les autres de nature proche & esloignée ; le Pommier sur le Poirier, & le Poirier sur le Coigner, le Neflier sur l'Espine blanche, & l'Oranger sur le Houx, & y prennent vie. De ces liaisons & concordances nous osons penser que les semences des Plantes peuuēt estre aussi facilement alterees & changees en leurs rencontres & liaisons que les sujets dont elles sortent. Et que se trouuant ensemble en lieu propre, elles se peuuēt vnir & produire quelque chose de nouueau. Quesçait on si tant de Plātes se ressemblant, & ayāt vertus approchantes ne sont pas ainsi produites? Si l'on obiecte qu'il y a grande difference entre la generation des Animaux & celle des Plātes, que les premieres meslent leurs semences par vn accouplemēt, que les matieres en telle action, s'vnissent, ayāt vn lieu commun où elles se rencontrent, & où les formes se troublent, ainsi qu'il eschoit és generations monstru-

eufes, dont fortent des effects bigearres, mais qu'il n'en va de mefme des Plantes, elles ne s'accouplent pas, leurs femences ne fe meflent point, & toutes ont vne mefme matrice. I'aduouë que fi les femences des Plantes fe broüillent, que ce n'eft de la forte qu'il arriue és Animaux, d'autre maniere peut-il efchoir, & par art & par nature. Le premier peut eftre tẽté en broyãt plufieurs graines de differente efpece enfemble, & les reduifant en farine, puis les mettant dedans le ventre de la terre: à l'auenture du milieu de telle confufion, la mere de la generation efueilleroit-elle vn des Artifans broüillez pour ouurer, & prẽdre à la premiere rencontre les matieres meflangées portant l'imparfaite image de la forme à laquelle elles eftoient affujetties, à guife d'vne penfee, ou comme l'imagination des femelles pleines vers leur fruict, encor en cela aydé par le lieu: Car bien que les Plantes n'ayent en apparence que la terre pour matrice, fi varie-t'elle, & par les accidẽs fe rend diuerfifiee & differente, le plus & le moins y fert, plus ou moins humides, chaude ou froide, graffe ou maigre, baffe ou haute, font les differences que luy dõnent ceux qui luy ou-

urent le ſein, & par leſquelles ils connoiſſent ſa fecōdité ou ſterilité. Outre ce meſlange des ſemences, l'on en pourroit faire vn plus exacte par les trois corps que l'on extraict de chaque Plante, & deſquels ſont auſſi compoſees les ſemences, qui rejoints & commis à la terre, font renaiſtre leur ſujet, ainſi que nous auons dit cy deſſus: car tel embrouïllement plus complet auroit plus de peine à ſe demeſler, & pluſtoſt produiroit quelque choſe d'eſtrange. Par nature il ſe peut faire que les diuerſes ſemēces des Plantes ſe meſlent, & que dedans leur cahos & en leurs matrices leurs agēts embaraſſez, n'ayans encor pris la tache de leur ouurage, peuuēt beſongner à l'eſtourdy, & emprunter les images des prochaines eſpeces, ou de celles qui ſeront en la meſme confuſion, de quelque condition qu'elles ſoient; & ainſi par cet embroüillement faire quelque choſe de nouueau. C'eſt en cette façon que ie penſe que cela pourroit eſcheoir, ſans pourtant que les formes periſſent & perdent rien de leur indiuidualité.

Mais quand il n'arriueroit de nouuelles Plantes par ces deux manieres, il ne s'enſuit pas qu'il n'y en ait d'autres à nous in-

cogneuës, & hors nostre imagination. Et puis qui sçait si toutes les semences des Plantes des le commencement commises à la terre & à l'eau, cõme matrices generales de ce globe, ont esté escloses en mesme temps, ou si elles ont obserué vn progrés de siecles. Car il est pour asseuré que si elles ont esté esueillees & distribuees à la production selon les aages du monde, qu'il y en a encor à naistre que nos suiuans pourront remarquer: les diuers temps que les semences demeurent à germer semblent cõme nous induire à cela, bien qu'elles soient mises en la matrice vniuerselle en mesme moment, si obseruent elles diuers progrés. Le Pourpier germe en vingt quatre heures, la Laictuë en deux iours, le Concombre en huict, l'Oseille & la Patiẽce en douze & quinze, & l'Angelique en six mois. La pluspart des semẽces des Plãtes sauuages sont tout le long de l'Automne & de l'Hyuer en terre, ne germant les vnes qu'au Printẽps, les autres que l'Esté. Les noyaux de Cerises passent l'Esté, l'Automne & l'Hyuer en terre, & ne s'ouurent qu'au Printemps, il y a en cela tant de varietez, que si la nature a pris vne semblable suite en ses generations, toutes les graines

n'ont pas encor germé. Il eſt vray que nos Contemporains ont remarqué des Plantes dont leurs deuanciers n'auoient faict aucune memoire, ſoit qu'ils ne les ayent cognuës, ou qu'elles ſoient nouuelles; ce que ie ne voudroy aſſeurer. Mais qui s'en voudroit ſatisfaire, & ſçauoir ſi par cette derniere propoſition la Nature n'en fait plus eſclore: Ie voudrois y tenir telle voye; foüiller la terre tres-profondement & à diuers eſtages de profondeur, en recueillir, & la commettre en vaiſſeaux de pierre à l'air, ſi haut eſleuez qu'il ne s'y pourroit meſler des ſemẽces ia cognuës, parce que s'il s'en engendroit quelqu'vne differente de celle que nous auõs, l'on pourroit penſer qu'elle ſeroit nouuelle, eſtãt à preſuppoſer que s'il y en a encore à paroiſtre, que c'eſt que la ſemence en eſt trop auant en ſa matrice, & que iuſques à ce qu'elle ſoit amenee à ſa ſuperficie, où ſe font les generations, qu'elle ne ſçauroit eſclore ce qui ne ſe fait qu'à longs ſiecles: au lieu où l'on fouille les mines profondes ſe pourroit prattiquer ceſte loüable curioſité, & apres auoir patienté quelques annees en la tentatiue, l'on diroit ce qu'on en auroit rencontré. C'eſt ce que ie penſe des Plantes nouuelles.

Des excrements des Plantes.

CHAP. XIX.

IL n'eſt pas hors de raiſon que les Plantes qui prennent nourriture ont eſtomach & digerent, faſſent des excrements. Les Viperes & beaucoup d'autres Serpents, excrementent peu ou point, parce qu'elles reuomiſſent tout ce qu'elles ont mangé, mais il n'eſt ainſi des Plantes, elles ne reuomiſſent nullement, de là peut-on penſer qu'elles ſe purgent, n'eſtant pas bien vray ſemblable qu'elles ayent vne faculté attirante ſi exacte qu'elle ne reçoiue quelque matiere eſtrange, ny vn eſtomach ſi puiſſant qu'il puiſſe digerer les ſucs tirez de la terre pour leur nourriture ſans rejetter quelque choſe de vicieux & d'excremẽteux. C'eſt le propre de tous les ventres de ſeparer la ſubſtance nourriſſante de la ſuperflue, celle là eſt changee en la choſe, & cette-cy eſt jettee hors, non ſeulement comme inutile, mais encor comme nuiſi-

ble: Que si l'on dit qu'elles n'ont point apparence de vaisseaux pour mettre hors les matieres estranges ; Ie responds qu'elles n'en monstrent pas dauantage pour receuoir leur viande, quoy qu'elle soit solide ou liquide, & qu'ainsi qu'elles reçoiuent l'vn, elles repoussent l'autre. Les plus com-compactes sont poreuses, par là elles se peuuent descharger & vuider leurs ordures: si l'on demande quelles elles sont, ie repars que j'en suis enquesté.

Nous remarquons aux Animaux les plus parfaits, trois sortes de generalles superfluitez, les sueurs, les vrines, & les fientes aux Plantes, iusques à present nous n'en auons fait le denombrement, & quoy que leurs excrements soient certaines superfluitez de leur nourriture, que l'Artisan en separe & jette dehors, ils ne sont encor bien connus. Quelqu'vns des vieux Docteurs ont pensé que les feuilles qu'elles laissent cheoir en Automne, estoient de cette condition, mais ne leur en desplaise, elles ne peuuent estre cela aux Pommiers, Poiriers, Chesnes, Erables & autres esquelles elles tombent tous les ans, & ne l'estre pas au Bouïs, au Houx grand & petit, au Geneurier, au Rosmarin & au Phi-

lerea: Il semble que les feüilles tiennent pareil rang és Plantes que le poil és Animaux, & que les plumes aux Oiseaux, voire que les escailles aux Poissons; & là dessus quelqu'vn me repartira que le poil & les plumes tombẽt à beaucoup d'Animaux à la muë, & que de la sorte elles sont excrements. Ie responds que c'est à la verité le sentiment de beaucoup , & qu'il s'en pourra autant dire du bois du Cerf, & des fruicts que produisent annuellement les Plantes, qui ne sont pourtant excrements. Or les Plantes ayant excrements, ie tiens qu'ils doiuent plustost paroistre és grandes qu'és petites: Ceux du Chesne à mon sentiment, tomberont plustost sous le sens que ceux de l'Hysope. Les gommes, larmes & resines semblẽt estre quelque chose de tel, car ces matieres ne sont ny fruits ny semences, ny chose esgalant cela, c'est comme il paroist le superflu de leur nourriture, & ainsi sont excrements, les Pommiers, Amandiers, Pruniers, Cerisiers, & autres, en iettent grande quantité tous les ans, & se remarque que l'annee qu'ils portent des fruicts en abõdance, que s'ils iettẽt beaucoup de gomme à peu de jours ils meurent, comme s'ils estoient trauaillez

de quelque fascheux flux de ventre ou autre flus maladif. Outres ces excrements ils ont tant d'autres superfluitez, qu'à bon droict nous ponuons dire qu'ils ont autant de differens excrements, mais parce que telles matieres demõstrent la foiblesse du sujet, & que souuẽt ils sont signes de quelque future & prochaine maladie, nous passerons au traicté de leurs infirmitez, où nous pourrons traicter de quelqu'vnes de ces choses.

Des maladies des Plantes.

CHAP. XX.

TOVT ce qui a vie est sujet à changement, & souffre alteration : la condition des choses viuantes ne demeure jamais en vn point, de la naissance à l'estat il semble y auoir vn progrés au bien, & de l'Estat à la fin vne descente au mal, quand ces entre-deux sont sans accidens & sans autres alteratiõs, que de croistre, porter fruict & semences tirans doucement à la fin, la duree se passe

cement : mais lors qu'ils sont accompagnez de desordres, tels que sont les maladies, toute l'œconomie du sujet est troublee ; cela n'arriue pas seulement és Animaux, les Plantes en ont leur bonne part. Elles ont temps de germer, de croistre, vn estat, & puis elles declinent : les Chesnes apres cent cinquāte ans sont sur le retour, de là en auant ils vont tousiours en deperissant, s'il ne leur arriue quelque maladie estrange, au moins la Carie ou vermoulure, & la pourriture au dedans leur sont ordinaires : mais outre celles-cy tesmoignant leur vieillesse, elles sont sujettes à beaucop d'autres infirmitez, les sauuages moins que les cultiuez, imitant en cela les Animaux, puis que les farouches sont moins malades que les domestiques : Car les Plantes rustiques & celles qui sont sans culture, par leur tardiueté euitēt plusieurs causes de maladie, preuoyant, ce semble, les mutations tempestiues, elles ne sortent de leur dormir qu'elles n'ayent le temps à souhait, & les annuelles de ceste cōdition ne germent qu'en leurs propres saisons. Les cultiuees au contraire s'auancent grādement, mesme estant prouoquees à cela par le labour, elles se hastent & precipitent

leurs courses, aussi sont elles ordinairement surprises par les mutations & inconstances de l'air : la bruïne les attaque, & brusle, & la gelee gaste souuẽt le plus beau de leur ouurage. Car les Plantes ont deux generales causes de maladie ; l'vne du dehors, nommee par les Medecins és corps humains Cause primitiue; & l'autre au dedans La premiere procede des changemens & varietez des saisons, que les vnes sont pluuieuses, les autres seiches, chaudes ou froides, puis des mauuaises vapeurs, de quelque coup, ou d amas d'ordure, ou faute de nourriture, ou d'vne Plante voisine ennemie, ou d'esbranslement par le vent, ou d'autre sorte, ou de bruine, ou d'esclair, ou de foudre, ou de transplantation en terre & air contraire, ou par autres accidens difficiles à nombrer.

Quant à la seconde, l'on en voit plustost les effets que de la connoistre, & semble que les accidents externes luy donnẽt vn grand bransle : toutesfois il y a de l'apparence qu'elle se meut par elle, & produit des effets de sa condition; quand ce ne seroit que ce qui arriue par les progrés du temps, & par l'enuieillissement : Car le Baulme s'escoulant, la nature debilitee ne

sçauroit faire declinant ce qu'elle a faict naissant: cet instrument balsamique luy est de sorte necessaire, qu'à iuste tiltre on le peut nommer sa vie.

Or encor que l'on connoisse plusieurs maladies des Plantes proceder de l'vne & de l'autre cause, si est-ce que le denombrement ne s'en est encor peu faire, non seulement au general d'elles, mais encor aux particulieres comme és Animaux: On sçait bien que le Lion & le Cheual ont la fiéure commune auec l'Homme; que le Cheual plus domestique est sujet au mal de teste, à l'estourdissement, à la morfonture, à l'ongle, à la taye en l'œil, à la chassie, à l'encœur, aux auiues, aux estranguillons, aux barbes, aux louppes, à la poux, à la toux, à la morue, à la difficulté d'vrine, aux vers volants & autres vers, aux jauars, aux grappes, aux creuasses, au farcin, à la galle, aux éparuins, au surot, aux courbes, au flux de sang & autres maladies que sçauent ou doiuent sçauoir ceux qui les pratiquent: Le pourceau est sujet à la lepre, à la peste, aux fiéures, aux soyes, aux cathaires, aux enfleures, à la gale. Le Bœuf est sujet aux bondissemens de cœur, à la collique, à l'enfleure, à l'encœur, au

flux

flux de ventre, au flux de sang, au catharre, à la maille en l'œil, aux barbes, à la fiéure, à la toux, à la pierre, à la chassie, à la galle. La Brebis est attaquee de gale, de poux, de toux, de courte-haleine, de fiéure, de morue, de cloux, de feu S. Anthoine, du lourd. Le Chien est molesté de la rage, de la galle, de goutte, de Squinancie & autres: La grande frequence de ces animaux a fait connoistre qu'ils estoient ordinairement surpris de tels maux.

Mais encor que dedans les vergers soiẽt les Põmmiers, les Poiriers, les Cerisiers, les Abricotiers, les Coigners, les Pruniers, les Cormiers, les Peschers, & plus grande diuersité, & que l'on soit ordinairement à l'entour d'eux pour leurs fruicts, si n'a t'on pas biẽ particularisé leurs infirmitez, i'entens selon les especes & selon leurs parties, soit racines, tronc, branches, escorce, bois, mouëlle, feüilles, fleurs, fruicts, & semences.

Car encor que l'on les voye mourir pour estre frappees d'vn vent venimeux, ou languir pour quelque autre cause, jaulnir, steriliser, perdre leurs fleurs, lascher leurs fruicts, estre picquées de Cossons, offencées de vers, sur tout les douces, estre

roüillees, mouſſuës, amaigries du Guy, enuenimees de Chenilles & de Puſſons, mangees de Limas, tourmentees de Fourmis : & que le fil (qui eſt vne maladie de l'eſcorce) les perde, ce ſont toutes maladies generalles & non particulieres, elles attaquent toutes les eſpeces de Plantes plus ou moins, n'importe; ce n'eſt pas que chacune d'elles ſelon ſon eſpece ne ſoit ſujette à des maladies que nous ne connoiſſons pas, au moins les Iardiniers en remarquent tres-peu, ſoit qu'ils n'y apportent la diligence & le ſoin qu'ils deuroient, ou par lourdiſe de leurs eſprits, s'arreſtant ſeulement aux generalles, deſquelles nous venons de parler : neantmoins quelqu'vns ont obſerué que l'Orme & le Meurier blanc ſont volontiers attaquez de certaines vlceres, ainſi peut-on nommer vne ouuerture diſtillant quelque humeur qui en fin les gaſte & deſtruict, corrompant leur eſcorce ſur laquelle elle decoule, & cariant leur bois, que la glus ou gomme perd tous les arbres à noyaux, principallement ainſi que nous auons dit, s'ils en iettent beaucoup l'annee qu'ils portent force fruicts. Que les Melons, Concombres, Citroüilles, Courges, & autres ſem-

blables sont attaquées d'vne farine blanche, qu'ils nomment le meusnier, enuiron le mois de Septembre, d'où en fin elles meurent: Que les Choux, Raues, Nauets, Bettes-raues, Carottes, Persil, sont sujets aux vers, que les Laictuës semees sur couche en Esté, ont coustume de s'huiller, c'est vne certaine corruption huilleuse qui chemine comme la gangrenne, que les grands arbres sont ordinairement pris de la vermoullure & de la Mousse. Que les Oeillets sont sujets à vne maladie que les Iardiniers nomment rougeole, ce sont certaines taches rouges apparoissantes sur leurs feüilles, les endommageant de sorte qu'ils en meurent, elle arriue principallement à ceux qui sont exposez au Soleil apres auoir esté longuement gardez à l'ombre: ce n'est pas qu'outre celles-cy elles n'en ayent beaucoup d'autres, mesmes de contagieuses & comme pestilentieuses entre elles, ainsi qu'és Animaux, comme la bruine au Bled, ce qui eschet par annees, & non tousiours, aux charnuës & bulbeuses; la pourriture non seulement par contact d'entr'elles, mais encor par disposition d'annees. Quelques paysans en peuuent sçauoir par tradition, qu'ils se laissent

les vns aux autres, qui ne sont paruenus iusques à nous, dont aussi nous ne faisons mention pour ne les sçauoir. Or souuent telle maladie generalle, particuliere & contagieuse les endommagent de sorte qu'elles en sont suffoquées, & leur Artisan reduit aux matrices generalles & dedans leur cahos, que vulgairement l'on appelle mort. Lors elles ne parfont le cours de leur aage ordinaire, elles terminẽt plustost leur duree que la nature ne leur a prescript, finissant ainsi que les Animaux qu'vne maladie tuë.

Des aages des Plantes & de leur mort.

CHAP. XXI.



QVE si les Plantes ne sont auancées à leur fin par maladies ou par violence, elles courent l'espace que leur a limité la Nature, qui n'a pas pour toutes pareil terme, ains varie de journal aux siecles; car les Chesnes viuent trois cens ans, l'Orme peu

moins, le Cormier les suit, & dit-on de luy que son Plãteur n'en vid oncques le fruict, non qu'il porte malheur, mais parce qu'il est tres long temps à fructifier: Il vit encor longues années, dont le bouïs approche. Les autres marchent en descendant selon le facile ou difficile progrés de leur naissance & accroissement, car si elles croissent tost & sont hastiuement amenees à leur perfection, elles terminent de mesme le cours de leur duree, ainsi le Saulx vit moins que le Coudre, & celuy-cy moins que l'Espine blanche, & le Houx & eux moins que l'Orme & le Chesne. Les arbres salaces, j'entens qui portent fruict de bonne heure en quantité, & tous les ans sans relasche, comme les Peschers & les Abricotiers, imitent les Animaux luxurieux, ils viuent peu, le Pescher porte à trois ans & meurt à neuf, rarement passe-il dix & vnze; l'Abricotier va plus outre; le Pommier selon ses diuerses cõplexiõs vit plus ou moins: Ceux qui portent des fruicts molasses vont de trente iusques à quarante; le Chastaignier, la Reinette & le Courpendu passent bien au delà, le mesme se rencontre aux Poiriers, les sauuages plus robustes que les cultiués, parfont or-

dinairement le siecle. Or comme le Chesne se maintient en vie des centaines d'annees, plusieurs petites Plantes n'en jouyssent qu'vn iour, le Champignon est de cette condition; elles ne laissent de passer leur duree par l'enfance, l'adolescence, la force, la vieillesse, & la caducité aussi bien que ces ornemens de forests, parce que toutes les Plantes de quelque condition qu'elles soient, naissent, croissent, portent fruict, declinent & meurent. Quand les Plantes prennent racines és lieux conformes à leur complexion, elles viuent plus longuement & sainement qu'ailleurs, les Pins ne croissent si beaux & droicts aux vallees qu'aux montagnes, chaque Plante demãde sa propre matrice, aussi ne voit-on croistre le Saulx dedans les arides sablons, ny la Bruiere aux marais ; mais quelque auanture qui leur puisse eschoir, il faut par la necessité de ceste rude loy de nature, de la naissance arriuer à l'autre extreme la mort : l'entredeux que l'on nomme la vie, filant son progrés à tant de diuerses rencontres qui le precipitent, que ce n'est pas de merueille si nous voyõs les Plantes, aussi bien que les Animaux, en abbreger le cours.

La maladie, comme nous auons dit au prochain chapitre, les attaque, c'est la porte & l'entree à la mort. Car la mort n'estāt qu'vne cessation ou repos des actions de l'ame ou de l'esprit ouurier, soit qu'il perisse auec la dissolution de la matiere, ainsi que beaucoup l'asseurent contre nostre sentiment que ie prouue, ou que selon nostre pensee il retourne dans les matrices vniuerselles de ce globe: ou bien à le dire, comme quelques Anciens, qu'il se rembrouille auec le vieil Cahos, voire s'enseuelisse dedans le Tohu & Bohu des Hebreux. La maladie est vn acheminement à cela; c'est vn commencement de la des-vnion des substances composant le corps, & vne resolution du tout corporel en ses parties plus esloignees: la maladie attaque le principe de la vie, l'humide radical, le baume cimentant les natures, & par la perseuerance engendrant la pourriture ruine tout le bastiment que s'estoit construict l'Artisan, & dōne la mort. Le Chesne court vn long aage, mais apres auoir augmenté, couru en vn estat, & diminué, il luy conuient de perir. La naissance ouure l'entree de la vie, & la mort en forme & ferme l'issuë. Plus ou moins de duree ne rend pas la

vie meilleure, elle est vne, diuers accidens la diuersifient seulement, & ces dissemblables rencontres sont les moyens conduisans chaque chose à sa fin: Or au Reigne des Plantes il n'y en a que de trois generales manieres, de mesme qu'en celuy des Animaux, la maladie, la violence, & la vieillesse. Des maladies nous en auons dit quelque chose; pour la violēce, elle est accidentale ou volontaire, non à elles, mais à l'homme qui les cultiue. La premiere, quand les Plātes sont arrachees par la violence des vents ou des tempestes, ou des torrents, qui priuees de nourritures ne succant plus les mammelles de la terre meurent; ou par les inclemences des saisons foides ou chaudes. La premiere, lors que les hommes les arrachēt ou couppent, bruslēt, ou empoisonnēt, & ces deux fins sont nommees morts violentes, parce que les autres suiuent plus volontiers le train naturel. Et pour leur vieillesse, lors que l'humide radical s'escoulant elles se vermoulent, sechent, ou pourrissent. De ces trois gēres de fin il n'y a que de la plus violente que l'on puisse rappeller ou resueiller l'Artisan desia endormy dedans sa longue nuict.

Car la resolution des matieres attachez

de l'essence, & l'humide radical separé, ne retournent plus pour luy ministrer, si ce n'est à longs siecles, & selon vn ordre de suite naturelle incognu. Cet Artisan pour cela ne se perd, la Nature est trop curieusement obligee à ce principe de la vie, elle le retire & conserue en son sein iusques au temps de sa predestination, qu'elle le doit faire reparoistre. Et si quelque curieux Artiste le vouloit reuoquer à son office, il ne le pourroit. Que si l'on me demande pourquoy, puis que ie l'ay dit incorruptible de la duree du monde ; ie respons qu'ayant pour suppost, ainsi qu'il nous paroist, trois matieres que luy mesme a choisies & trauaillees peu à peu, par ordre des saisons, que luy defaillant lors, il ne peut retourner à sa tasche, & n'auons l'art de les luy redonner ; Ce qui n'est pas ainsi quand il est tiré violemment de sa vie, mesme celuy qui a souffert tel effort s'il n'est excité à son resueil auant qu'estre alteré par l'air, l'eau & la terre, il suit sans doute la condition de ces deux autres fins ; Car ces matrices sont tellement auides & desireuses de cõceuoir, qu'elles attirẽt de tous sujets esteints les matieres que nous auõs dit seruir de suppost & d'instrumẽt aux Artisans quand ils y croupissent quelque peu de

temps: l'experiẽce en eſt iournale, le bois qui a flotté ſur l'eau, cõme celuy que l'on ameine à Paris par radeaux & flottes, eſtãt ſeché eſt d'vne vingtieſme plus leger de ce qu'il eſtoit auãt d'auoir trempé en l'eau, teſmoignage certain qu'il a perdu beaucoup de ſa ſubſtance. Il eſt aiſé de l'eſprouuer par deux buches de meſme bois, grandeur & poids, mettant l'vne par quarante ou cinquante iours flotter en eau de riuiere, ainſi qu'il eſchoit lors que l'on en ameine de Champagne ou d'ailleurs à Paris, puis que l'on la laiſſe ſecher par autant de temps, ou plus, ſelon la ſaiſon, & que l'on laiſſe l'autre pareil temps en quelque buſcher, la balãce en ſuite iugera de ceſte propoſition. Car ie dy encor vne fois que celle qui aura ſejourné en l'eau poiſera vne vingtieſme moins que l'autre. L'on ſçait aſſez que le bois pourry poiſe beaucoup moins que le ſain, les lauandieres ſe ſont premieres apperceuës de ces deffauts ſans l'auoir remarqué. Elles ont à leur dam fait eſſay que les cendres de tel bois ne valent choſe quelconque pour leurs lexiues, n'ayãt penetré la raiſon qui eſt, qu'en bois flotté ou pourry il n'y a que peu ou point de ſel, le vray ſauon que l'eau a ſuccé, & tiré, parce que le ſel en pluſieurs cendres

fait la quatriesme partie. Celles du Fresne, du Charme, des Fébues, du Fenouil, de la Fugere, & autres le iustifiẽt, & est le vingtiesme a leur corps seché, plus il abonde en vn sujet, autãt le deffend-il du feu: les bons mesnagers sçauent assez que le bois flotté brusle bien plus vistement que l'autre, & fait moins de charbon: Ce sel est vne base de la vie, aussi se forme-il en Cube lors qu'il se graine, portant le caractere de sa vertu, soit qu'il y soit amené par la chaleur du Soleil ou autrement, & quand celuy qu'a trauaillé l'Artisan, est separé par l'vne des matrices generales, l'art cõmun ne le peut plus retirer de ce grand cahos: pour cela les Plantes tirees du tetin de leur mere qui ont passé quelque temps sans vie par l'eau ou par la terre, ne peuuẽt plus retourner en la vie par nostre industrie, comme les autres elles demeurent mortes.

Quelle est la cause de la pourriture & de la mort es Plantes.

CHAP. XXII.


Ela est indubitable en la Philosophie Peripatetique, que la pourriture vient des qualitez interieures, & de la matiere appetant nouuelle forme; & la corruption, des causes externes. Ils distinguent l'vne de l'autre par de notables differences; par la corruption ils entendent vne destruction totale du sujet, & vne action contraire à la generation, tant par sa qualité que par son mouuement, ou autrement la ruine entiere d'vn composé, par l'alteration de sa forme sans nouuelle generation, comme de reduire par le moyen du feu le bois en cendre, & par la pourriture, ils conçoiuent vne alteration du composé tendant à quelque generation où paroist l'action d'vne nouuelle forme, ainsi qu'il arriue au bois lors qu'il se pourrit, car volontiers il en naist quelque Herbe ou quelque Animal.

Or ne nous contentans de ces opinions, nous cherchons s'il est vray que la pourriture vient de la part de la matiere & de ses qualitez, ou d'ailleurs, de la part de la matiere nous ne le pouuons apperceuoir qu'és Elements, lesquels si nous les considerons bien par les qualitez que l'on leur donne, nous les rencontrerons simplemēt

disposez à cela. La terre seule ne se pourrit iamais, tesmoins les sables de l'Arabie sablõneuse. Le feu aussi est exẽpt de ce mouuement. L'air pris en sa pureté n'est moins puissant pour s'en conseruer, cela est assez cogneu à ceux qui cheminent par les hautes mõtagnes, ou mesme les corps morts ne pourrissent point. Reste seulement l'eau, laquelle en sa simplicité elementaire ne doit estre non plus pourrissable que les autres trois, à quoy la raison semble donner sa voix. Car les Elements estans de pareille nature que leur tout, qui est la premiere matiere de laquelle ils sont les effects, & par le moyen desquels elle tombe sous nos sens, ils ne doiuent non plus pourrir qu'elle, que tous les Philosophes asseurent incorruptible.

Æcosta en son histoire des Indes.

Que si l'on me repart que ce n'est pas de la part de la matiere que vient ceste pourriture : mais de son appetit desirant nouuelle forme & de ses accidents. Ie dy au premier qu'il est bien accordé que la matiere appete la forme : mais cela n'est pas prouué ; Ioint que cet appetit contrarie grandement à la simplicité de la matiere, parce que l'appetit estant vne faculté de la forme, il s'ensuiuroit que la matiere auroit vne forme sans forme, en ce qu'elle

auroit vne faculté de forme ſans eſtre informée,& puis la putrefactiõ eſt vne actiõ, comment ſe pourroit il faire qu'vn ſuject puremẽt paſſible, comme la matiere, euſt action. Il eſt bien mieux de penſer que la forme toute actiue appete la matiere: puiſque ſans elle ſes actions ſont incongnuës, voire qu'elle ne peut ſubſiſter non plus que les accidents ſans la matiere, l'agent ſe tourne plus facilement vers ſon patient que le patient vers l'agent, l'ordre en eſt plus conforme à la nature des choſes, l'ame en l'Animal fait qu'il ſe tourne vers la matiere pour ſon entretien, elle luy fait deſirer la nourriture, & luy porte pour ſa conſeruation. Cela eſt ainſi en tous les ſujects viuants. De plus c'eſt que toute cauſe qui eſt par ſoy cauſe, le doit eſtre en tout & touſiours. Que ſi la matiere pour appeter nouuelle forme corrompt celle qu'elle a pour courir à de nouuelles, pourquoy ne corrompt elle celles de tant de ſujets qui paroiſſent incorruptibles, ainſi que le verre, le diamant & l'or, à quoy j'adiouſte encor, que les formes ſont ſubſtances, & les eſſences des choſes, pour cela incorruptibles, & plus dignes que la matiere ſur laquelle elles ont toute ſorte d'empire, & la force de l'aſſujettir à

elles, & par consequent la force & le pouuoir de la corrompre & putrefier, & non la matiere elles.

Quant au second, quelle apparence y-a-il que les accidens puissent alterer la substance, d'où prendroient-ils le pouuoir, eux qui ne subsistent que par elle, mesme si l'on considere la chaleur au feu ; & le froid à l'eau, ces qualitez sont de sorte essentielles à leurs sujets, qu'elles en sont inseparables, & ne les peuuent corrompre: Ioint que les accidens tesmoins de l'alteration & changement des choses ne procedent point de la part de la matiere seule, au moins de cette premiere matiere d'Aristote, parce qu'estant d'vne seule condition en tous ses sujets naturels ; d'elle ne sortent les diuers accidents, mais des formes lesquelles donnent les diuersitez aux choses. Car vn sujet ne peut estre different d'vn autre, qu'à cause des accidents inseparables ou separables introduicts par la forme. C'est le sentiment de tous les vieux Philosophes auec lesquels nous concluons que la forme fait les alterations, mutatiõs & changemens des choses & non la matiere ainsi consideree; je dis ainsi considerée, parce que selon les Chimistes il n'en va pas de mesme, aussi considerent-ils la matiere

autrement. Or ces alterations arriuent volontiers de deux sortes: La premiere, quãd quelque forme puissante assouppie dans la matiere, se resueille, & se voulant mettre en action fait guerre à la dominante, se seruant des principes, des Elements & de l'esprit vniuersel le feu, d'où suit le desordre du sujet, & comme la maladie, laquelle ne cesse que l'vne n'ait vaincu l'autre, de la sort la guerison ou la desvnion totale. L'autre est quand l'Artisan las d'ouurer se relasche, allentissant de sorte son action pour se retirer à son repos, que les parties & les pieces de son edifice tombent en ruine, luy ne veillant plus à leur restablissement, par cette occasion diuerses formes assujetties à son Empire, & recellées dedans les estoffes de son bastiment se rebellent, & deschirent son estat, le partageant entre elles, chacune prenant sa part, l'origine de plusieurs autres generations, à quoy contribuent plusieurs causes externes, par la facile entrée qu'elles ont au sujet, lors l'Artisan se retire à sa nuict pour y prendre son long dormir, vulgairement appellé, mort.

Fin du premier liure.

AV LISEVR SVR LE second liure des Plantes.



ISEVR si tu as pris la peine de courir nostre premier liure des Plantes & que sa matiere diuersemēt traictee de la vulgaire opinion, ne t'ait desgouté; reprenant nouuelle tasche par celuy cy, tu y rencontreras encore vne definition & diuision de son suject toutes autres que celles de nos deuanciers. Tu y liras que les Plantes ne tirent leurs qualitez, leurs facultez & leurs vertus des Elements, Que les premieres & secondes qualitez n'y peuuent non plus que leurs suposts, ny mesme les Cieux leurs astres & leurs influences. Pour cela tu connoistras qu'il n'est pas possible de descouurir leurs vertus, par le goust, par l'odeur, par la veuë & par le toucher, & qu'il se faut seruir d'autres moyens pour profiter de ces riches tresors. Si tu trouue ces conceptions trop extrauagantes ou d'autant plus estranges qu'elles contredisent Aristote & Galien & les autres anciens; ne les condamne pas pourtant que tu n'ayes poisé les raisons qui les appuient. Car s'il te souuient que le mesme Aristote pour lequel tu te mets tant en peine, t'aduertit a qu'il se faut plustost attacher à la verité qu'aux opinions des hommes; Et qu'il n'est pas exempt de la Loy qu'il rapporte

a. Au premier de la Methaphisique.

n'estant de la condition des Roys qui font les loix sans s'y assujetir ; tu iugeras qu'il m'est autant permis de chercher en luy cette verité qu'il l'a desiree à ses deuanciers. S'il eust obserué pareille religion enuers Platon son Maistre que tu veux que ie garde à ses opinions, tu ne les aurois pas maintenant. Mais comme ce sont oppinions d'vn homme, mortel, Payen & subject à faillir autãt qu'vn autre, elles peuuẽt estre librement mises à l'espreuue de la raison; que si elles la souffrent il est iuste quelles soient reçeues ; sinon i'estime aussi tres equitable de les refuter voire de les condamner. Ie parle ainsi n'ayant iuré aux parolles d'aucun Maistre, ains plustost ayant protesté à Dieu, aux lettres & à moy, de ne croire qu'au fait de ma Religion pour laquelle ie soubs-mets mon iugement & non pour les sciences que ie desire mettre à l'examen de la reigle de Tout & de Nul & sur la pierre de touche de l'Experiẽce. Encouragé dans ce loüable dessein ie remercie tous les iours la Diuine bonté que parmy mes deffauts elle ne m'a fait tant impertinent & partial, que ie choisisse plustost de faillir auec les vieux Docteurs que de bien rencontrer auec les nouueaux, ainsi que ceux qui pensent faire quelque chose de grãd & d'vtil pour la Republique, idolatrant les vieux haillons de l'Antiquité & desquels est sorty cette conception à marotte; comme si les choses deuoiẽt estre meilleures pour estre vieilles, & si les hommes fols pour estre vieux valloient mieux que les ieunes sages: I'eslis donc plustost de bien faire suiuants les ieunes, que mal faire imitans les plus estimez des siecles passez.

Par ces conceptions que ie t'estalle tu apprendras que si tu me traicte autrement que par raison, que ce prouerbe que tu as si souuent en la bouche, amy de Platon, d'Aristote, d'Hypocrates & de Galien, mais plus amy de la verité n'est pas du nombre de ceux que tu veux obseruer, plustost tesmoigneras-tu que tu ayme mieux faillir auec Galien que de bien rencontrer auec Paracelse, s'il est ainsi ie te baise les mains, de quelque faculté que tu puisse estre; car il est impossible qu'elle ne soit tres-pleine d'Erreur, estant apparant qu'elle ne se redressera facilement puis qu'elle choisit plustost de faillir que de bien faire.

Ie sçay que tu me repartiras que la longue suitte des annees que ce Maistre Peripatetique est estimé, & que ses opinions sont approuuees par tant d'excellens hommes qui l'ont suiuy est vn grand auantage pour luy & vne grande honte à ceux qui le contredisent, estant à croire que si les doctes auis de cét incomparable Philosophe n'eussent esté bons, qu'ils n'eussent tant vieilly, & n'eussent esté reçeuz & embrassez auec passion par tels personnages : Mais ie te replique que la duree des opinions ne les rend pas plus veritables, autrement la Religion de Mahomet pour vnze cents ans qu'elle empoisonne plus de la tierce partie du Monde, seroit vraye, & n'auoir de preuue plus pressante que l'âge & les croyans pour appuyer vne fantaisie de Philosophie, n'est pas pour la faire bien cócluante, c'est vne induction qui ne passera iamais pour raison, elle est de quelque mise pour vn Rhetoricien & non pour vn Phisicien, Aristote s'est mocqué

de ce respect de l'antiquité. Car quoy qu'il eust esté deuancé par de grands personnages des Siecles precedents luy, comme il rapporte, aussi esloignez de sa saison comme nous de la sienne, & pour lesquels l'on auoit autant de creance que les Pedans en ont maintenant pour luy; Il n'a laissé de tascher à renuerser leur Doctrine, & pourtant il n'en a remporté la qualité de temeraire, pourquoy apporterons nous plus de religion pour ces opinions, & n'en vserons de la sorte contre luy qu'il a fait enuers les autres?

Tu adjousteras que non seulement ie contrarie ces sages anciens, mais encore que ie choque toutes sortes de sciéces par l'introduction de ces nouuelles pensees, & que si chacun est receu à publier ses fantaisies qu'il n'y aura plus d'ordre pour les Disciplines; Et ie te respondray que ie ne me sçaurois opposer à la verité des sciences ny qui que ce soit, puis quelles sont tousiours vrayes & certaines; mais bien aux opinions & aux Disciplines, qui en ont pris leur fondement; & pourquoy non si elles sont fauces?

I'entends la trouppe Galenique, ou ceux qui en vsurpent le nom, me crier en tourbe que c'est vne tres-grande temerité d'imaginer que ie puisse contrarier le Prince de la Medecine; Celuy qui a tiré l'Eschelle aprés luy, dont les preceptes necessaires & clairs ne peuuent estre desdits que par des impertinents ou plustost des insensez.

Pour leur respondre, ie les supplie d'appaiser vn peu leur colere, & de faire paroistre s'ils sont hommes & tels qu'il soient eslongnez de l'infame vicieux Pedãtisme: Car s'ils sont raisonnables ils

vseront du sage auis de celuy qu'ils auoüent pour leur Maistre ; [a] D'examiner les choses sensibles par les sens & les intellectuelles par la raison. Ils apprendront [b] de luy que les Sophistes ne disputent pas pour l'Amour de la verité, & qu'il n'est pas bien seur pour acquerir la connoissance des choses de s'arrester aux opinions. Suiuant ces bonnes pensees qui seruent mesme de loy contre les plus auisez, s'estant esgarez en leurs opinions ; pourquoy ne nous sera-t'il loysible de chercher la verité ? Faut-il que nous vsions de pareille plainte que Galien, qu'en nostre temps non plus qu'au sien personne ne s'addõne à s'enquerir de cette belle fille du tẽps? Quoy, si ce Docteur de l'Escole a dit que les vertus des choses procedoient des qualitez & de leur tẽperament, & ne l'a pas autrement bien prouué voire s'est contredit, il ne nous sera pas licite de le dire, cela seroit trop tirannique. Luy mesme nous en a ouuert la lisse nous assurant que les vertus nourrissieres laxatiues alexitaires & venimeuses procedent d'aillieurs, & ne sont de sa methode qualitatiue & temperamentelle. Car comprendre toutes les causes des effects és qualitez & és temperaments & y fonder la Medecine & toutes les raisons de ses causes; Puis aussi-tost dire, que les alimẽs, les purgatifs, les alexitaires, & les venins n'en sont pas, est si fort se cõtrarier que si les idolatres de ce S. Payen canonisé par les croyans à ses merueilles ne l'auouënt, il faudra penser que les esprits malades abhorent la verité comme les corps pleins de degoust la viande.

a. Au liure des decrets d'Hyppoc. & de Platõ.
b. Au 10. de l'vsage des parties.

Que l'on examine donc sans preocupation d'es-

prit Galien en ſes maximes par la loy de Tout & de Nul, & l'on verra ſi comme homme il n'a pas failly & ne s'eſt pas cõtredit en pluſieurs endroits, & par ainſi qu'il eſt loyſible de le dire & de faire mieux s'il eſt poſſible.

Ce n'eſt pas que ie n'auouë qu'il n'aye eſté vn grand homme, & l'euſt eſté de plus haut eſtage s'il euſt eu deux connoiſſances, l'vne de ſon ſalut luy qui eſt nay dans le premier ſiecle de l'Egliſe, & l'autre de la Chimie par le moyen de laquelle il euſt fouïllé plus profondement dans le ſein de la Nature: les cauſes des effects luy euſſent eſté plus familieres, & euſt apperceu que s'il eſt poſſible de connoiſtre les qualitez, les facultez & les vertus des Plantes par le gouſt & l'odorat, que ce n'eſt pas en tant que compoſees des quatre Elements ny par le meſlange de leurs qualitez, mais par la ſcience des matieres ſupoſt des ſaueurs, des odeurs & des couleurs. Mais quoy qu'excellent perſonnage ſi n'a-t'il pas tout ſceu, ny donné la derniere trempe à la Medecine, ny ne faut opiniaſtrer que l'antiquité ayt tout apperceu & n'ait rien laiſſé derriere, ou pour le moins s'ils ont eſté tant fortunez que de n'ignorer aucune choſe, les memoires n'en ſont venus iuſques à nous, & de ce qu'ils nous ont laiſſé nous n'en pouuons tirer la conſequence: de ſorte qu'à ce reſpect nous ne deuons craindre d'en dire beaucoup de nouuelles qui ne nous paroiſſent ſorties d'eux.

Ie dis donc qu'encore que nous contrediſions aux opinions de ces anciens, & que nous en parlions moins reſpectueuſement que ceux qui les

adorét, que ce n'est pas que ne les ayons en estime. Le bon desir qu'ils ont eu d'amplifier les Disciplines merite bien que l'on en face cas : Et quand ce ne seroit qu'ils ont esté les premiers qui ont donné ordre aux apprentissages & dit ce qu'il leur en sembloit, au moins desquels nous restent les plus grands vestiges, si doiuent-ils estre prises. S'ils n'ont tant sceu ou si selon les seules apparences, ils ont dressé leurs maximes, nous n'auons rien à leur reprocher pour cela. Mais aussi descouurant d'autres beautez & bontez, voire deterrant les vrays tresors des choses, ou plustost les desuelopant de leurs rudes escorces, les exposant plus à nud qu'eux: Ie n'estime pas que ceux qui tiennent leur party en doiuent prendre l'effort mesme encore que ce soit au preiudice de leur opinion & de la gloire de leurs Docteurs, parce qu'ils doiuent plus aymer la verité que ce vain honneur qu'ils pensent auoir acquis. Que s'ils doutent de nos descouuertes, n'ont-ils pas le moyen de les verifier par la raison & par l'experience, sans s'amuser à l'escole de tesmoignerie comme les Pedents en vsent; qu'ils esprouuent de par Dieu, & puis il leur sera permis de repliquer, car il y a vn grand traject entre le dire & le faire, entre la cajolerie & l'ourage.

Par ces raisons nous agissons contre ces vieux Maistres, & produisons en nostre siecle les veritez que nous auons trouuees cachees à nos deuāciers, nous ne faignons de les estaller en veuë & de les mettre à l'examen auec pareille hardiesse qu'eux les leur : Et pourquoy ne le ferons nous pas, som-

mes nous moins hommes ? ſont-ils les aiſnez du Ciel & nous les cadets? ou pluſtoſt ſont-ils les fils legitimes & nous les baſtards ? hors de nous ce fol penſer ! ils ont fait ce qu'ils ont peu en leurs ſaiſons, faiſons auſſi ce que nous pourrons en nos âges, pourueu que nous ayons touſiours l'experience & la raiſon enſemble nous ſommes prou forts; la verité ſera touſiours plus puiſſante que les opinions de qui que ce ſoit. Sans donc nous amuſer à ces fols ſcrupuls de contrarier à nos deuanciers quelque creance ils ayent acquis par le temps, & d'apporter vn vain reſpect à ne les oſer deſdire. Nous produiſons nos auis, proteſtant de touſiours nous efforcer de tout noſtre poſſible de deſcouurir la verité des choſes, & autant que noſtre talent ſe pourra eſtendre d'illuſtrer les Diſciplines.



DE LA NATVRE DES PLANTES.

LIVRE SECOND.

Definition de la Plante.

CHAP. I.



Ovs auons assez discouru des Plantes au liure precedent pour maintenant en tracer la definition, & oser dire, que la Plante est vn corps animé viuant, moyen entre Mineral & Animal, attaché à la terre sa matrice & nourrisse, sans laquelle il ne sçauroit immediatement viure ny engendrer. Cette definition plus estenduë que celle de nos deuanciers est

aussi plus entenduë : Elle est composee de toutes ses parties: le corps y est mis pour genre animéviuant, à la difference des Mineraux, que les Alchimistes tiennent estre animés ; moyen entre Mineral & Animal: pour luy donner ordre en la nature des choses ; attaché à la terre sa matrice & nourrisse, sans laquelle il ne sçauroit immediatement viure ny engendrer ; pour la separer del Animal: Car l'Animal viuant n'est pour la plus part attaché & vit moyẽnemẽt & engẽdre sans la terre. Toutes ces differences tirent à l'explication de sa condition & de son essence, & contiennent vne grande partie de ce que nous auons dit, & de ce que nous auons encore à dire en la consideration de sa nature. Celle des anciens, dit que c'est vn corps animé viuant & vegetant, originaire de la terre de laquelle il tire sa nourriture & accroissement ; en laquelle vegetant me semble estre superflu, estant vne faculté commune entre l'Animal & la Plante. Qui sçait si les Mineraux ne vegetent pas ? ceux qui les manient en disent quelque chose. Que si l'on m'obiecte qu'animé viuant est autant commun entre eux que vegetant, je l'auoüeray, mais estant vn effect plus vray

&plus auantageux pour la separer du Mineral, il m'a semblé plus iustement vsurpé pour telle difference; & puis descendant du genre souuerain aux inferieurs, corps & animé, se suiuent; mais outre la superfluité de ce mot, vegetant, les autres differences, originaire de la terre, de laquelle elle tire sa nourriture & accroissement, sont l'vne hors de difference, & l'autre æquiuoque; Car pour la premiere, les Mineraux sont aussi bien originaires de la terre que la Plante, si les anciens n'auoient par là voulu entendre ce que les nouueaux Philosophes disent que les Mineraux sont fruicts de l'eau iettez en la terre, & les Plantes fruicts de la terre iettez en l'air, il ne paroist pas toutesfois qu'ils ayent eu ceste pensee. Pour la seconde, elle semble æquiuoque, par ce que nous auons dit au Chap. de leur nourriture liure premier, que la terre n'est que la matrice & giron de la Plante. Quelque paysan subtil ayant remarqué la Lentille palustre surnageant les eaux, dira qu'elle n'est point comprise en ma definition, n'estant attachee à la terre, & n'en succant sa nourriture: Mais ie luy repars que s'il auoit bien consideré telle generation, qu'il auroit cogneu qu'elle

ne se fait qu'és eaux limonneuses & croupissantes, ou vne subtile terre s'esleuant au dessus luy sert de matrice & de nourrisse, que de la sorte elle y est contenuë.

Diuision des Plantes.

CHAP. II.

PAssants ores de la definition à la diuision, nous trouuons que toutes les Plantes sont estrangeres ou du pays, terrestres ou aquatiques, sauuages ou domestiques, fruictieres, grainantes, fleurissantes, ou steriles : Que les aquatiques croissent en l'eau douce ou salee, en la croupissante ou coulante, és torrens des valons, és ruisseaux ombragés, ou és marais des campagnes, que les terrestres viuent és valons ou és campagnes, ou és lieux ombragez, ou és mõtagnes, ou és prez, ou és deserts, ou és lieux cultiuez : Elles naissent de semẽce apparente, ou de surgeon, ou de bulbes, ou de fibres des racines, ou de portion de racines ; ou de semences cachées és

lieux où elles croissent, soit marescageux, secs, pierreux, sablonneux, argileux, meubles, gras & maigres. Les vnes naissent & croissent au Printemps, les autres l'Esté, celles cy l'Automne, & celles-là l'Hyuer: Il y en a de tousiours verdes & en toutes saisons, les autres seulemẽt vne partie de l'an; les vnes sont ephemeres, les autres annuelles, & celles là perannelles, les vnes seruent à nourrir l'homme, les autres à le vestir & le couurir des injures de l'air, & luy fournissent de matiere pour les outils de ses arts. Celles-cy le rendent malade, & ces autres le guerissent, mais de quelque condition & nature qu'elles puissent estre, tant estrãgeres que du pays, celles qui nous sont communes, sont toutes rangées sous ces sept generalles especes distinctes par des notables differences. Les Arbres, les Arbustes ou Arbreaux, les Herbes, les Surcroissantes, les Mousses, les Champignons & les Truffles, chacune ayant sous soy beaucoup d'especes, & sont tellement separees, qu'elles n'ont de commun que les generalles facultez de l'ame des Plantes, d'ailleurs elles sont tres-differentes. Car quelle ressemblance du Chãpignon, de la Cœsmelle

& de la Morille au Chou, à la Raue, ou à la Laictuë; de la Mousse à du Pourpié, de la Trufle au Champignon, & de la Cuscute à la Morille. Comme elles sont tres-differentes, il est tres-raisonnable de les diuiser par leurs generalles especes.

L'arbre est vne plãte boiseuse, haute esleuee, & perãnelle, au moins depuis le Chesne iusques au Rosier.

L'Arbuste ou l'Arbreau est vne plãte boiseuse, basse, petite, foible, delicate & perãnelle, telles sont le Rosmarin, la Sauge, la Lauande, le Cyprés verd & autres.

L'herbe est vne plãte molle & tẽdre, partie perannelle, partie annuelle, de tiges ou de racines; des premieres, l'Ozeille, la Pimper nelle, & la Patience; de l'autre les Laictuës & le Pourpié.

La Surcroissante est vne Plãte naissante sur vne autre, n'ayant ailleurs sa matrice, dont il y en a de trois especes, de boisseuse comme le Guy, de molle & longue ainsi que la Cuscute & l'Epitime, & de seiche & aspre telle que le Musc, croissant sur le tronc & branches des arbres, sans apparence de pourriture. Ce Musc est vne mousse blanche, seiche, frisee, dont il y en a de desliees, de larges & de lõgues, voire tellement longues qu'és Chesnes des Ar-

dẽnes, elles excedẽt vne aulne. I'en ay veu de semblables en la basse Bretaigne, l'on y pourroit encor adjouster la Polipode de Chesne & des autres arbres : mais parce qu'il vient aussi en terre & sur les murailles : nous le laisserons au rang des herbes. Ce n'est pas qu'il n'y en puisse auoir d'autres sortes aux Indes ou ailleurs : mais ie descry ce que ie cognoy.

La Mousse est vne plante molle, fluette basse & deliee, naissant ce semble de la pourriture du sujet sur lequel elle croist.

Le Champignon est vne plante molle & charnuë, naissant sans feueilles, fleurs, & fruicts. La Truffle est vne plante-racine naissant en terre sans descouurir aucune tige ny feuille, aussi n'ẽ porte elle aucune.

Ce que les maistres ont rangé sous la generalle espece des herbes, vous en faites quatre autre generales especes, me dira-on ; & n'en fournissez des raisons assez fortes. Ie repars à ceste objection, que la definition que ie viens de donner à chacune d'elles le monstre suffisanment, neantmoins pour satisfaire dauãtage le curieux ie m'estẽderay plus au long à ceste demõstration. Car il est assez sensible que les Herbes estant plantes molles & tendres,

naissãtes sur la surface de la terre, & ayãt leurs racines au dedans sont grandement differentes du Guy, qui prend la sienne sur vn arbre, & de la Cuscute qui n'a point de tige, que celle qu'elle prend sur le Tin, ou sur le Lin, ou sur le Ionc-marin, & du Musc qui croist sur les branches & tronc des arbres. Ces trois formant trois especes sous la generalle des Surplantes, croissent d'vne maniere qui n'est point commune à toutes les autres, par là sont elles bien justement distinguees, & ne pense pas que l'on puisse veritablement dire le contraire.

Pour la Mousse, si l'on la contemple sans passion auec toutes ses differences, on trouuera qu'elle est plus justement separee des Herbes, que les sous-arbreaux des Arbres. Elle contient plusieurs especes, il y en a qui croist en l'eau, & de beaucoup de sortes, tant en la douce qu'en la sallée, d'autre sur la terre, sur les pierres, sur les toicts, & sur plusieurs choses solides, pourrissantes, lesquelles toutes sont tres differentes, & toutes comprises sous ce mot general, Mousse, constituant vne generalle espece de Plantes.

Le Champignon occupe à bonne rai-

son, le sixiesme lieu des generalles especes des Plantes,& ne puis croire qu'il y ait des ames tant opiniastres, apres l'auoir biẽ cõsideré, qui luy voulussent desnier ce rang,& cette place; c'est vne plante Iournaliere de tres-petite durée,aumoins ainsi est il de ceux qui nous sont connus,dont le nombre n'est pas petit;leur nature chãge de Prouince à autre, les bons & plus delicieux du Languedoc, & de Prouence sont Orangés. On se sert en Boheme & Hongrie de ceux de pareille couleur pour tuer les mouches : Quelques Gascons y estans lors que Monsieur de Mercœur commandoit à l'armee, & qu'il fit cette belle retraite de Canise, les voyans tels qu'en leur pays, en mangerent, aussi tost ils se sentirent saisis d'vne violente fiebure, accompagnee d'assoupissement, & de resuerie estrange.Le mesme escheut à plusieurs qui en goustere͂t en trois diuers temps & lieux; Tous, apres leurs accés, disoient auoir veu Dieu en son throsne, ainsi que l'on represente son aduenement en la vallee de Iosaphat, aucun n'en mourut, ils guerirent apres vn long vomissement, puis de là les nommerent les Champignons qui font voir Dieu. Nous

remarquõs qu'en general il y a de trois sortes de Châpignons: bons à manger, venimeux & medecinaux tels que les Agarics; & de ces trois conditiõs il y en a de diuerses especes, soit qu'ils croissent naturellemẽt, ou par artifice, soit qu'ils soient produits és bois, és friches, és prez, és campagnes cultiuées, és vergers, & és jardins; car dedans les bois croissent les Morilles, les Mousserons, & celuy que les Champenois appellent Priuas, de goust tres-excellent; celuy encor des paysans nommé vesse de Loup, sans oublier cét Orãgé duquel nous auõs parlé, qui est aussi venimeux icy qu'en Boheme, & croist volontiers à l'oree des bois; j'en ay veu en la vallee d'Haillan proche Chanualon, lesquels ont produit pareil effect; & plusieurs autres differentes especes qui n'ont point de nom: Es friches & terres de long temps delaissees, croissent les gros Champignons charnus, espois de deux doigts, & souuent de huict à neuf poulces de diametre; & de deux sortes de moindres, sçauoir des hauts esleuez, minces, blancs dessous, & gris blancs dessus; d'autres minces, gris dessus & rouges dessous; il en croist de semblables és prez, sur tout és hauts prez: és cam-

pagnes cultiuees, principallement és guerets fumez croissent de ces deux sortes de Champignons, excepté qu'ils sont plus bas & plus blancs dessus, voire aussi plus charnus: aux vergers l'on trouue des Cœmesles, des Mousserons & de plusieurs autres especes: mais és jardins il ne s'en rencontre que de deux sortes; de ceux qui naissent sur les couches, le fumier estant pourry, qui sont tous de mesme espece; & d'autres que l'on fait croistre en cette façon. L'on creuse vne assez profonde fosse que l'on remplit de fiante de Pourceau, & puis l'on la couure de terroir, & la laisse-t'on vne voire deux annees se pourrir, de là en auant il en sort telle quantité de Champignons que l'on pourroit dire qu'ils y seroiét semez, & afin que la vertu prolifique dure plus long temps, l'on y reporte toutes les espluchеures de ceux que l'on y cueille. Les Italiens vsent d'vn autre artifice, ils composent vne motte assez grosse, dure & lourde, neantmoins semblable du bois pourry, laquelle arrosee d'eau tiede, soit l'Esté à l'air, soit l'Hyuer à la caue, principallement en ce pays froid, donne toutes les sepmaines vn grand Champignon & bien charnu, fort sauoureux, &

que l'on sert sur la table des Princes & des Roys : Eux plus delicats que nous, n'ont pas oublié à cultiuer cette Plante. Ils en descriuent de huict especes tant bonnes à manger qu'autres, qu'ils nommẽt Prignoli, Prataioli, Turini, Boleti, Cardarelli, Ordinoli, Parigioli, & vescie di Lupo. I'en ay remarqué de plus de cent especes en nostre France, lesquels Dieu aydant je descriray quelque iour; seulement diray-je en passant, que ceux qui croissent sous les espines noires, sont tres mauuais ; pour les reconnoistre il ne les faut que presser auec les deux doigts, ils rendent vn suc jaulne & de fascheuse odeur, tirant sur le cuiure: les autres au contraire, j'entens les bons à manger, ont l'odeur assez aggreable & ont le ius noirastre, telles sont les Cœsmelles & les Mousserons, & de tout cecy ie ne pretens autre chose, sinon que de mõstrer que le Champignon est vne espece generalle des Plãtes, differente des Arbres, des Arbustes, des Herbes, des Surcroissantes & des Mousses auec lequel on peut comprendre l'Agaric.

Reste la Truffle, septiesme espece des Plantes, qui a embesongné beaucoup de personnes à luy assigner rang au nombre

des choſes naturelles ; car pluſieurs ont douté qu'elle fuſt Plāte & qu'elle euſt vie; meſme Pline ayant rapporté qu'vn perſonnage mangeāt d'vne Truffle auoit rencontré ſous ſa dent vn denier, a d'autant plus donné à penſer que ce pouuoit eſtre. Ce doute pourtant me ſemble facile à reſoudre, monſtrāt que de neceſſité les Truffles ſont Plantes, & cela ſe prouue parce qu'elles croiſſent, comme il eſt trescognu de ceux qui les foüillent, les rencontrāt de pluſieurs groſſeurs ſelon leurs aages. Or croiſſant cōme les autres Plātes, elles ont vie; ou leur augmentation ſe feroit par accretion & concretion, ainſi qu'aux pierres & autres concrets, & lors elles ſeroient de leur cōdition, & ſe diuiſeroiēt par couches & enuelopes, ou ſi c'eſtoiēt des ſucs amaſſez tout d'vn coup, elles auroiēt ſelō leurs grandeurs & groſſeurs diuerſes conſiſtences, l'on en pourroit quelquefois rencontrer de molles, dont le ſuc ne ſeroit encor cuit ny endurcy, mais toutes ces choſes ne ſont point arriuees: l'on remarque au contraire, qu'elles attirent leur ſuc nourriſſier qu'elles le digerent & le tranſmuent en leur ſubſtance: En outre elles ſont molles & charnuës, enuironnees d'eſcorce, com-

me les Chastaignes, ou plustost comme l'Apios de Fuschs, que nos paysans nomment des Magusons; elles s'amollissent en cuisant, de mesme que les autres racines, & comme vn naueau: & ont toutes les cōditions que l'on dōne aux racines des Plātes de cette portee. Car quel seroit le suc de la terre qui s'amolliroit au cuire comme elles? Que si l'on a trouué vn denier ou chose semblable dans quelqu'vne d'elles, on ne peut inferer de là que ce ne soient des Plantes: I'ay veu vne pierre au milieu du tronc d'vn Orme toute recouuerte de l'escorce, elle y estoit entree peu à peu, & s'estoit recouuerte de sorte que l'on ne l'aperceut qu'en esquarrant l'arbre. I'en ay encore trouué dedans les racines de Bettes-raues, & souuent nettoyant des Truffles ie les ay rencontrees sinueuses, & pleines de petits cailloux, à quoy souuent ceux qui les preparent ne prennent garde: le semblable peut estre escheu à celuy qui sentit le denier sous sa dent; aussi dirons nous asseurément qu'elles constituent la septiesme espece generale de nos Plantes; qu'elle a beaucoup d'especes sous elle, quoy que nos deuanciers ne nous en donnent que de deux; de noi-

res & de rougeaſtres par deſſus, & toutes blanches par dedans : mais il eſt certain qu'il y en a de iaunes& de griſes par dedãs, ſans qu'elles ayent atteint cette couleur par vieilleſſe, comme il arriue à celles que la Champagne, la Bourgõgne & les lieux voiſins nourriſſent : Car eſtant Plantes journalles elles ſuiuent en quelque choſe les accidents du Champignon, auſſi toſt qu'il a atteint ſa perfection il deperit bien viſtement, & ſe garde peu cueilly, ſinon auec grande in duſtrie, mais bien d'autres pays donnent origine à ces Plantes, & les varient comme nous dirons ailleurs. Quelqu'vn me demandera pourquoy ie ne cõprens entre les eſpeces de Trufles les Mageſons, le Bulbe Chaſtaigne & les Patates de Canada, puis qu'elles ſont racines approchantes de la nature des Trufles, & qu'elles naiſſent à monceaux comme elles. Ie reſpons que ces racines produiſent des tiges, & qu'elles ne peuuent eſtre des eſpeces de celles qui n'en ont point, autrement il y faudroit ranger toutes les Plantes tubereuſes, comme les Anemones & toutes les bulbeuſes, de meſme que les Colchiques, Narciſſes, & Tulippes, elles ont tiges molles, elles ſont ſous la general-

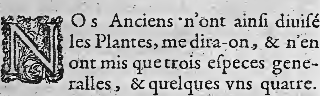
le eſpece des Herbes, & puis la plus part de ces bulbes ſont Plantes perannelles, & la Truſle journalle, naiſſante ſans ſemence apparente au Printemps & à l'Automne, dont celles de l'Automne ſont les meilleures: ainſi trouuons nous que c'eſt noſtre 7. eſpece generalle des Plantes, mal rangée ſous les herbes.

Voulant finir ce Chapitre il m'eſt ſouuenu que l'on me pourroit objecter que j'ay oublié en ma diuiſion les ſous-Arbuſtes deſquels quelques modernes font mẽtion: mais ie reſpons que n'ayant ſuiuy en mon ordre, ny les Anciens, ny les modernes, qu'auſſi peu les ay-je voulu imiter en cela, comprenant les ſous-Arbuſtes ſous les Arbuſtes, ſçauoir depuis le Thim iuſques au Roſier & ſemblables: Car ie tiens pour arbres pluſieurs Plantes que nos Anciens ont appellé arbreaux ou arbuſtes, comme le Coudrier ou Noiſelier, le grand Houx la Bourgueſpine, L'aulne-fruictier, & beaucoup d'autres qui nous diuertiroient trop de les rapporter. Pour dire le vray, ie ne tiẽs pas qu'ils aient grãde raiſon de ne nõmer arbre que les Plantes qui n'ont qu'vne ſeulle & haute tige, & arbuſtes celles qui en produiſent pluſieurs dés leurs racines

nes, parce qu'vne Plante pourroit estre en quelque temps Arbre, & en vn autre Arbuste: Ce seroit vne difference trop accidentale, & non telle que nous la souhaittons en nostre diuision. Pour exemple, Daleschamp veut que quelquefois le Coudrier soit Arbre quand il n'a qu'vne seule & haute tige ornee de ses branches, & quelque fois Arbuste, lorsque de sa racine sortent plusieurs rinceaux, & neantmoins le bois, l'escorce, la feüille & les fruicts sont tousiours semblables. De la sorte le Chesne, l'Orme & le Charme seront Arbres & Arbustes lors qu'ils seront reduits en rachees (ainsi que disent les bucherons) ou taillis, absurdité assez gentille. Quand i'ay mis en ma definition de l'Arbre cette difference, de haute esleuée, i'entens seulement de trois à quatre pieds de corps, & comme i'ay dit depuis le Chesne iusqu'au Rosier.

Sçauoir si les Anciens ont bien diuisé les Plantes, & si elles sont bien rangees à leurs especes, & selon cela si elles sont bien nommées.

Chap. III.



NOs Anciens n'ont ainsi diuisé les Plantes, me dira-on, & n'en ont mis que trois especes generalles, & quelques vns quatre. Tout ce qui vegete au dessous des Sousarbreaux, ils l'ont mis au rang des herbes: mais comme telle diuision est imparfaicte, i'ay creu que s'ils l'auoiẽt oubliée, que ie le pouuois suppléer, ne pensant en cela leur faire tort ny à la posterité; ce n'est pourtãt que ie veüille assuiettir nos suiuans à son ordre, car n'ayant veu toutes les Prouinces du monde, & par consequent toutes les Plantes, ny eu de seures relations, ie ne veux ny ne dois asseurer qu'il n'y en ait plus que ce que nous en produisent les regions connuës, & ne trouueray iuste d'en limiter le nombre au pied de nostre def-

couuerte. Ceux qui nous diſcourent des pays eſloignez, nous en rapportent de ſi eſtranges nouuelles, que de les croire ſimplement ie le tiens à facilité, & le nier tout à plat à trop de ſuffiſance, ſouhaittant pluſtoſt de les voir que d'en faire eſtime par ignorance; & comme nous ne connoiſſons tout, il n'eſt pas bien ſeant de penſer, & moins de dire, qu'il n'y a plus rien par delà noſtre ſçauoir, les vns rapportent qu'il y a des Arbres à fruicts d'Oyſeaux; l'Eſcoſſe s'en vante, auſſi fait l'Irlande: & quoy que ces terres nous ſoient voiſines, ſi ne le ſçauons nous encor au vray. Les deſerts de Scithie, diſent quelqu'vns, les autres diſent de Moſcouie, produiſent le Beuanax, mouton-plante, ſi ſemblable au Mouton Animal, & tant aymée des Loups, qu'hors qu'elle eſt attachee à la terre par ſa racine; qu'elle porte de la graine en ſon vẽtre, dõt elle renaiſt, elle eſt toute pareille de vie & de nature à cet Animal; l'on monſtre de ſa peau ſeruant de fourrure en pluſieurs regions Septentrionnales, la graine pourtant n'en eſt encore venuë iuſques à nous, ce n'eſt pas que je le veuille nier, au contraire, ie voudrois ſçauoir ce qui en eſt pour les ranger à leur ordre, ſçachant que nos

peres n'ont pas tout ſceu, & que nous n'acheuerons à longs ſiecles. Ie ne mets auſſi au rang de nos Plantes le Corail, il n'eſt pas tant connu que nous le puiſſions tirer de la nature des pierres, pour le ranger à celle des Plantes: Or n'ayant rencontré que ſept eſpeces de Plantes ſur la face de la Terre, & des Eaux; ie me ſuis efforcé tant par raiſon que par definition, de monſtrer que nos deuanciers ne ſe ſont pas eſtendus iuſques à leur ordre & nombre, bien que veritable & neceſſaire; & d'abondant ie deſire faire voir qu'outre cet erreur, ils ne les ont pas bien nommez ny rangez à leurs eſpeces, ſoit pour leur ignorance, ou peu d'inuention, ou pour leur diſette de mots: car apres auoir diuiſé les Plantes en Arbres, Arbuſtes, ſous-Arbuſtes & Herbes, & puis par leurs autres accidents, comme croiſſans és foreſts, buiſſons, campagnes, deſerts, & friches, ou cultiuees, és vergers, és jardins, és lieux mareſcageux, maritimes, aſpres & ombreux; portant vmbelles & fleurs plaiſantes, eſtant odorantes, rempant ſur les autres, eſpineuſes, charnuës & bulbeuſes, de vertu purgatiue & venimeuſe, & en eſtrãgeres, ils en ſont demeurez là, encor cer-

te derniere diuision est-elle nouuelle, & appartient à Daleschamp, auant luy l'on en traictoit plus confusément, tesmoins Dioscoride, Theophraste & Pline, & lors qu'ils ont trouué vne Plante nouuellemẽt descouuerte & auant inconnuë, au lieu de luy donner vn nom conuenable ou selon la figure, ou selon la vertu, ou la comparant à quelque connuë, ou par la tige, ou par la feüille, ou par la fleur, ou par le fruict, ou par le goust, ou par l'odeur, ils l ont nommée du nom de cette Plante à laquelle ils l'auoient comparée, quoy qu'elle n'en fust approchante que d'vne partie seule, se contentant de la renger à cette espece, ce qu'ont suiuy Pena, Lobele, Tragus, Leonicer, Turnicer, Dodonee, Clusius & d'autres, ainsi ont ils rangé des Plantes à des especes, esquelles elles ne conuiennent en aucune maniere. Ils ont nommé l'vn & l'autre Lamion, Orties mortes pour la grãde resemblance qu'elles ont à l'Ortie, sans pourtant en auoir aucune vertu, de mesme pourroient ils nõmer la Melice, car elle ressemble tellement à la grande Ortie que de veuë, l'on prend souuent l'vne pour l'autre, & n'estoit le toucher & l'odeur qui les discernẽt,

l'on s'y tromperoit du tout, le Trachelium y ressemble aussi, que l'on pourroit appeller de mesme Ortie bleuë, puis qu'elle fleurit ainsi. Quelle apparence de nommer Ellebore Ferruginé, vne Plāte que remarque Dalechamp, pour estre vulneraire, à cause que ses feuilles ressemblent à l'Ellebore blanc, qui estrãgle, & a l'Ellebore de Dodonee, qui resiste aux venins. Quelle commune figure & vertu entre la grande & petite Centauree, entre le grand Symphiton & le Symphiton petreux, entre le Pin, vn arbre tres-grand, & l'Yue musquee vne petite herbe, entre le Chesne & les six especes de Chesnettes. Toutes les sortes de Conise ne se ressemblent, & n ont semblable vertu, non plus que tous les Astres: quelle approche de la Ciguë & de la Cigutaire? que la premiere tuë & nuit puissamment au cerueau, l'autre au contraire sans nuire prouoque les Vrines. Pour qu'elle raison nomme-on la Soldannelle petite herbe à feuilles rondes & trainasses, Choux marins? Pourquoy ne rencontrant les Plantes descrites par quelques vns, a-t'il fallu dōner nō de fausses & bastardes à celles qui ont esté substituees en leur lieu, ou qui conuiennent de

peu de chose à leur description. Car de là sont sortis ces Vocables, faux Aconit, faux Chamepitie, faux Coronopus, faux Dictame, faux Costus, faux Ellebore, fauce Nigelle & autres : dela peut-on remarquer comme les Plantes, pour la pluspart, sont mal diuisees & rangees à leurs especes, voire souuẽt mal nommees; Si de celles qui portent mesme nom il n'y auoit point plus de difference que de cultiuees à sauuages, ie ne trouuerois pas grandement à redire; l'Angelique domestique se peut vsurper pour la sauuage, & la Chicoree cultiuee pour la champestre, mais des quatorze especes de Geranion, il n'y en a pas vne qui se ressemble, de tige, de feuilles, ny de vertu, & que l'on osast prendre l'vne pour l'autre; à cause de leur bouton fait en bec de Gruë ou approchant, elles sont toutes nommees bec de Gruë, n'est-ce pas là vne belle cause de nom? seroit-il pas mieux de le leur dõner par leurs vertus que par leurs ressemblãces, puis que pour quelques approches qu'elles en ayent, elles different tousiours d'vsage & de proprieté? La Liuere trompe souuẽt les yeux de l'Herbier, qui la prend pour la petite Esule; le laict de celle-cy fait seulement

cognoiſtre qu'elle n'eſt pas celle-là; il en arriue autāt entre le Tithimal, Platiphilos, & la Conſolde Saracenique. Il pourroit eſcheoir de meſme pour vn brin d'Hyſſope & vn de Gratiola: neantmoins ces Plantes ſont tellement oppoſees en proprietez que le blanc ne l'eſt pas plus du noir. Ces choſes cogneuës nous apprennent que les Anciens y ont procedé ſelon leur temps, & que ſi nous ſommes creuz en cet eſclairciſſement, que nous nommerons les Plantes par leurs effects, apres vne bonne, longue & bien digeree experience, ainſi que l'on en a nommé du Cœur, parce qu'elles le reſiouyſſent, du Poulmon, en ce qu'elles remedient à ſes infirmitez; de la Ratte, du Foye, de la Matrice, & des autres parties pour leſquelles elles operent. Car nous ſouſtenons qu'elles ont des vertus ſpecifiques, comme nous nous efforcerons de prouuer cy apres: Ce n'eſt pas que ie pretende par ces rencontres meſpriſer totalement le labeur de nos Peres, & principalement en noſtre ſiecle celuy de Dalechamp, qui me ſemble auoir le mieux fait. Il eſt plus ayſé d'adiouſter aux choſes inuentees, & en apperceuoir les fautes, que d'inuenter; l'on voit nombre de Cenſeurs,

mais peu faiſans mieux. Ie dis icy mon aduis, appuyé, ce me ſemble, de raiſon ; & d'autant d'experience que m'en ont fourny mon aage & mes facultez. C'eſt tout ce que ie pretens eſtaller en ce labeur.

Si toutes les Plantes ſont cogneuës.

CHAP. IIII.

ENcor que le circuit de la terre ne ſoit meſuré que par neuf mil lieuës Françoiſes, & que cette meſure ſoit aſſeuree, ſi eſt-ce que tout ce qu'elle contient n'eſt pas connu de region à autre. Les Europeans ont longuement croupy en cette ignorance craſſe, qu'il n'y auoit plus de continent & de demeure au delà des Iſles fortunées des Heſperides, & par delà Thilé Septẽtrionnalle. Ariſtote meſme a cherché des cauſes pour prouuer que la ceinture Equinoxialle, & les deux polaires eſtoient deſertes, ou pluſtoſt inhabitees. S. Auguſtin a fait condamner en plein Concile vn perſonnage, pour auoir dit qu'il y auoit des

Antipodes. Pour pareil ſujet vn Eueſque d'Allemagne fut condamné par le Pape Zacharie, ſi ma memoire ne me deffaut. D'autres ont imaginé que le monde eſtoit fait comme vn tambour, qu'il auoit vne racine iuſques au fond de l'Euſoph des Hebreux, & beaucoup d'autres auſſi aduiſez ſont tombez dans cette nuict de la connoiſſance du monde. Que ſi de grandes pieces ont eſté meſconnuës, ie ne trouue pas eſtrange que de petites le ſoient, & tout ce qu'elles contiennẽt: Chaſque païs & region a quelque choſe peculier & de particulier: Sur le petit tertre du mont Valerian croiſt le Perſil de montagne difficilement trouué ailleurs. Nulle autre part qu'au bois de Boulongne ne vegete la petite Hyacinthe Automnalle, au moins iuſques à maintenant ne s'eſt-elle deſcouuerte en autre endroict. Quand ces Plantes ont eſté premierement apperceuës elles ont paru nouuelles: le ſemblable peut eſcheoir pour beaucoup de lieux, meſme de noſtre France, auſquels il eſt poſſible que des Plantes croiſſent qui n'auront pas encor eſté obſeruees: Celuy qui a traduit Daleſchamp du Latin en François, fait memoire d'vne nouuelle Plante par luy nom-

mee Clandestine, ou Herbe de la matrice trouuee en Espagne, au Royaume de Grenade, elle pousse sa racine assez profonde en terre, sans faire paroistre sa tige ny ses feüilles; seulemẽt sort-elle du sein de cette mere sa fleur & sa graine, & cache le reste: Il la recommande pour ses admirables effects contre les affections de la matrice, & pour feconder les femmes steriles. Ie cultiue en mon petit jardin deux Plantes prises proche de la Queux en Brie (vn petit Bourg) l'vne a les feuilles comme le Ionc, larges, mais plus tendres & faciles à rompre, la racine est charnuë, & faite comme vne poire de Certeau, le menu en bas, & la teste produisant les feuilles, (car de tige ie n'en ay apperceu aucune) elle iette de petits filaments, au bout desquels se forment ses poires ou racines; lesquels apres iettẽt des feuilles, & produisent de nouuelles Plantes: ainsi se multiplie-elle, ses feuilles seichent sur la fin de l'Esté, & renaissent au mois de May. Ie n'ay veu son histoire en aucun Autheur non plus que de l'autre semblable à la Briõne de racine & de feuilles: mais au lieu de graines ou bayes rouges comme celle-cy, elle porte des gousses pleines d'vne petite graine ronde &

noire, ressemblante au Vesseron, peu plus molle ; je les rapporte comme fruicts de nostre pays, ne doutant point que qui se promeneroit par les campagnes, vallées & montagnes auec soin & diligence és diuerses saisons de l'an, voire tous les mois, il rencontreroit quelque chose de nouuelle connoissance. Que si en nostre France tout n'est pas connu, à plus forte raison ce que les autres Regions produisent. La Tulipe semble vne Plante nouuelle, auant Clusius qui l'a prise des Flamans, personne ne l'a descripte, & eux l'ont apporté depuis cinquante ans des terres du Leuant. Plusieurs autres Simples nous sont venus du Cap verd, du Cap de bonne esperance, de l'vne & l'autre Inde, que nos deuanciers ne nous ont point nommez, ny figurez: le sieur Robin Herboriste du Roy, en a remarqué & cultiué vn grand nombre auant luy nullement connuës, qu'il a descrit & fait figurer à ses propres frais: Entr'autres il m'en a donné vne de la semence du Cap verd par luy nommée Pauot Espineux, pour ressembler en quelque chose de feüilles & de fleur au Pauot cornu, ayant de plus les feüilles & la tige fort armees de petites espines deliées grande-

ment picquantes, il porte vne teste longuette d'vn long poulce à huict angles, aussi tres-bien garnie de ces petites pointes, contenant en diuerses pellicules separees vne graine ronde & noirastre, grosse comme celle de la Raue, de laquelle le poids d'vne dragme pilé & pris auec vn peu de vin purge puissamment l'humeur que le vulgaire nomme Phlegme: Et tiens que si quelque curieux des vegetaux voiageoit ces terres loingtaines, qu'il nous feroit de bien plus belles descouuertes: mais outre ces vieilles nées à l'auenture dés le commencement du monde, & seulement nouuelles à nostre esgard, il se peut faire qu'il en germe de siecle en siecle qui oncques ne vegeterent; au moins peut-il ainsi estre, si les semences de toutes les choses sont commises au temps selon les aages de ce globe, pour esclorre diuersemẽt és saisons de sa durée: Il peut aussi bien escheoir que plusieurs maladies nouuelles que nous sentons à nostre damp, paroistre en nos corps d'aage en aage, dont les plus vieux ne se sont plaints. C'est de la sorte que ie pense que toutes les Plantes ne sont encor descriptes ny descouuertes.

De la cognoissance des Plantes, par diuers accidents seruans à les discerner & diuiser par especes.

CHAP. V.

FAute de la difference speciale, que nos Docteurs disent enseigner l'essence du sujet, nous prenons certains accidens des parties ce nous semble, les plus propres pour distinguer les Plantes les vnes des autres, mesme estans de la premiere rencontre de nos sens, & plus propres à nostre intention, choisissant plustost y proceder de la sorte que manquer à nostre dessein. Car voulant chercher vne essence cachee que nous ne pouuōs exprimer, nous pourriōs bien demeurer en chemin ; au moins si nous cherchions celle que s'imaginent les Logiciens, où nous renuoyerons ceux qui nous en demanderōt dauantage que nous ne leur en pouuons bailler.

Or ces differences paroissent à la racine, qui est ou fibreuse, charnuë, tubereuse,

bulbeuse,lõgue,courte,profonde, superficielle,seule,double, multipliee, droicte, tortuë,cheueluë, viue, raboteuse, succulente,seiche,alimenteuse, tendre, molle, dure,lourde,legere,rare,condense, gluãte,blãche,iaune,rouge,noire, sans odeur, bien flairante, puante, douce, acre, salee, amere,annuelle,perannelle,& autres.

A la tige,qui est ou longue,courte,grosse,deliee,dure,cassante, molle, verte, grise,rouge,simple, double, ou triple, plate, ronde, ou triangulaire, quadrangulaire, ou autre figure,solide,creuse, mouëlleuse & molle.

Aux branches,qui serønt ou multipliees & rameuses,peu branchues, grosses, petites,longues,&c.

Aux feuilles,qui seront ou rondes, cõme au nombril de Venus, rondelette ainsi qu'au pein de Pourreau, à la petite Chelidoine,& au Cabaret,longuettes & tenves de mesme qu'à l'Hyssope, en petites cheuilles, comme les monstre la Trippe-madame: crestees, ainsi qu'en la Creste de Cocq, ou paroissantes dentelees en scie, ainsi que les a l'Orme: à dentelle rabatuë, du Scordion: dentelees, les deux Chicorees:sinueuse,le Pissenlit: en doigts, l'Ele-

bore & l'Aconit-en plume, la Fugere: cheueluës, le Fenoüil; rudes & espineuses, la Buglose, & Bourrache; mordantes, l'Ortie & Espine de Geneurier, espoisse & charnuë, le Pourpié, l'Orpin & la grande Iombarde; & puis elles auront la queuë ou droicte, tortuë, longue, courte, grosse, graisle, ou n'en auront point: Elles seront ou vertes, jaulnes, rouges & diuersifiées, où elles seront pendantes, esleuées, couchées, obliques, molles, dures, charnuës, cassantes, plorantes, lissees, cottonnees, nerueuses, veneuses, rayees, odorantes, puantes, sans odeur, aigres, ameres salées, douces, aspres, insipides, egalles, pertuisees, tousiours vertes ou tombantes és saisons. Aux fleurs qui sont ou grandes, petites, longues, courtes, larges, estroictes, ouuertes, fermees, simples, doubles, formees en rose, gobelets, gans, clochettes, bonnets, heaumes, chappeaux, escuelles, becs, pieds, en Lune, Soleil, Estoille, Croix, jaunes, vertes, bleuës, blãches, violettes, rouges, pourprées, incarnadines, tannees, grises, rayees, bigarrees, marquetees, à queuë, sans queuë, à estamine, sans estamine, de bonne odeur, puantes, sans odeur, douces, ameres, aigres, de

longue

longue duree, de peu de duree

Aux fruicts selon l'ordre cy-dessus, les grandeurs, consistances, figures, couleurs, saueurs, & odeurs, en sont les differences.

Aux graines l'on obserue aussi si elles sont, longues, rondes, plattes, triãgulaires, lissees, raboteuses, petites, grãdes, grosses, noires, rouges, vertes, tannees, contenuës en espics, gousses, coquilles, enueloppe callisses & autres figures, apres toutes ces differences encor remarque-on si telles Plantes que l'on veut descrire, portent gomme, larmes, resines, liqueurs & plusieurs autres pieces, afin de ne rien obmettre.

Par tels accidens des parties vne Plante differe de l'autre, & ceux qui les voudrõt descrire n'y doiuent rien oublier, comme aussi ceux qui s'en voudront rendre apprentifs doiuent entrer à leur connoissance par la consideration de telles differences. Les Anciens en ayant obmis beaucoup, nous ont fait chercher & souuent esgarer sans rien trouuer : de là sont venuës les substituées & les fauces Plantes, faute de rencontrer les veritables, voire qui ne viendra aux considerations selon ces accidens, prendra aisément vne Plan-

te pour vne autre, ainsi pourra-t'on prendre la petite Esule pour la Liuere , lors que l'vne & l'autre sont sans fleurs, ne differants qu'en la fleur, & en leur suc, celle là l'ayant laicteux, & celle-cy verd : Ainsi le Mille-pertuis pourra estre pris pour l'Androsemon, estant tellement semblable en tige, feüille, fleurs & graine, qu'il n'y reste que celle des petits trous du Mille-pertuis ; encor les faut-il regarder de prés: de mesme se peut-on tromper pour l'Ortie & la Melisse, sinon que celle-cy ne picque, & sent le Citron , & cette autre mordique & put : Quant aux qualitez & vertus que l'on voudroit mettre pour vne differẽce plus precise, ie tiens que ne pouuant estre connuës que par vne longue experiẽce que nous n'en pouuons faire estat, pour nostre apprentissage, sinon autãt que nous leur voudrons imposer nom par ces vertus, & lors il faut auoir recours à l'vsage, & qu'vne curieuse experience, & bien circonspecte intelligence nous en forme la certitude, autrement l'on peut lourdement faillir.

Si les Plantes ont des vertus & proprietez & quelles.

CHAP. VI.



ORES que nous pouuons distinguer les Plantes les vnes des autres par les accidens de leurs parties, reste sçauoir si elles sont vtiles, ou inutiles & pour vn simple & vain ornement des campagnes. Les sages des siecles passez nous ont laissé cét aduis, que toutes les vertus de ce monde estoient contenuës és paroles, és Animaux, és Pierres, & aux Herbes, par ces dernieres ils ont fait des merueilles, ayant esleué leur reputation iusques à nous. Mais ils n'ont point fait vne tãt auaricieuse moisson de ce champ, qu'il ne nous reste beaucoup à glaner, & que nous n'en laissions encor à nos Suiuans des gerbes toutes entieres; les hommes carnassiers ne trouuent point le viure & vestemens si abondans és chairs & aux peaux des Animaux, qu'ils n'ayent encor vne tres-gran-

de necessité des Plantes, & ne cherchent leur vsage: Les Canadeans & les peuples habitans soubs le Pole m'en seront à tesmoins. Les premiers ont quantité de racines desquelles ils se seruent au lieu de pain & force fruicts pour viandes; les patates en sont venues, sinon beaucoup nourrissieres, au moins de bon goust, & parmy eux, meilleures, puis que c'est leur Ciel.

Les autres cultiuent des grains dont ils font du pain, cueillent des herbes & en mangent, & se seruent de grandes Plantes les vnes pour les garentir des inclemences de l'air, & les autres pour leur representer le soleil absent par le moyẽ du feu: encor que le Loup, le Renard, & le Blereau en nos prouinces ne viuent que de carnage, si est-ce que souuent les vns & les autres par necessité paissent l'herbe, & mãgent les fruicts par delices. Les Vignerõs en peuuent dire quelque chose, leurs cuues seroient quelquefois plns pleines, sans le degast que ces animaux font de leurs raisins. Non seulement ils mangent des Plãtes par la faim & pour la volupté, mais encor ils en cherchent & en deuorẽt pour leurs maladies, ainsi que le Chien pour se faire vomir, mesme par l'exemple de plu-

ſieurs autres Animaux nous auons appris les proprietez de beaucoup de Plantes. Et puis il y a de l'apparence que le premier viure qui ſe trouua ſous la main de l'homme, que ce furent les Plãtes & leurs fruicts, & qu'apres auoir gouſté du fruict de la vigne, il s'amuſa à la cultiuer, luy donnant pour le ſentiment qu'il a eu de ſes vertus, pareil rang entre les Plantes, que le Soleil entre les Eſtoilles, l'homme entre les Animaux, l'or entre les Mineraux, & le diament entre les pierres precieuſes. De là paſſant à l'vſage du froment, s'il ne l'auoit precedé, il a conneu en fin que de ces deux depẽdoit ſa principale nourriture; & pour cela, peut eſtre, les anciens Payens ont inuenté deux deïtez Tutrices & Conſeruatrices de ces Plantes. Mais outre ces deux principales en noſtre Climat nous en rencontrons vn grand nombre d'autres, nous fourniſſans à boire & à manger, & nous nourriſſant tresdelicieuſement, ſans celles qui nous veſtent, & donnent des materiaux, ſoit pour mille vſtenciles & inſtruments, que pour nous garentir des incommoditez des ſaiſons, du froid, du chaud, de la pluye, des vents, & autres accidents trauaillans l'humaine condition.

Par delà toutes ces commoditez, les Plantes contiennent encor des vertus que le temps & l'vsage ont descouuerts, à l'occurrence de diuerses necessitez, qui ont enhardy les hommes à s'en seruir, ayans bien reüssi à quelques-vns, & aux autres mal. Car il est certain que ceux qui premiers tenterent les venimeuses, qui premiers gousterent de l'Aconit, du Napel, de la Cigue, du Colchique, & de la Hioschiame, & aualerent ces Herbes, apprirent par leur exemple aux autres à ne faire le semblable. Comme au cõtraire, ceux qui profiterent des Cordiales, des Alexitaires, des laxatiues & des balsamiques, monstrerent à leurs suyuans le bien qu'ils en auoient receu.

Ainsi cet esclaue More apres auoir long temps caché la Scozonee de laquelle il guerissoit les blessez de la Vipere, surpris en la cueillant, apprit aux Espagnols ses maistres, que c'estoit d'elle dont il les secouroit en leur mal, mordus par ce venimeux Animal. Ainsi vne vieille femme trouuee arrachant la grande Ortie, enseigna que pilee & appliquee sur le nez & sur les playes, elle arrestoit le sang. Ainsi dis-je ceux qui passerent en l'Isle de Fernande

la ronde, de la compagnie du ſieur de Raſilly, firent l'eſſay de l'arbre à l'aueuglement; de la ſorte nomme-t'on vn arbre de tres-bel aſpect, ayant les feüilles approchantes de celles du Laurier, lequel froſſant les yeux, ou ſi apres l'auoir touché des mains, on les porte à ces parties, il cauſe vne telle douleur qu'il rend aueugle auſſi ſubitement que l'Ortie picque celuy qui la manie, & dure cette douleur aſſez longuement ſi l'on n'y remedie d'vn arbre prochain, ſoulageant par ſon ſuc les offencez de ce faſcheux arbre.

De la maniere le hazard & l'eſſay ont appris que les Plantes ont des puiſſances & des vertus d'alterer les corps des Animaux à diuers degrez de ſentiment, & qu'elles ſont toutes pleines de proprietez; les vnes pour la nourriture, les autres pour la conſeruation & entretien de la ſanté, celle-cy pour la recouurer quand elle eſt perduë, les autres pour prolonger la vie, pour guarir les vlceres, conſolider les playes, prouoquer le ſommeil, & meſme pour contrarier à toutes ces choſes, mais le nombre des mauuaiſes n'appproche celuy des vtiles. Cette connoiſſance a eſmeu nos deuanciers à leur recherche, ils y ont mis

la main & leur en est escheu quelque chose, neantmoins le reste inconnu excede ce qui est descouuert: La Medecine en est au point de telle disette, que maintenant elle n'vse pas de trois cens Plantes, encor tres-laschement, elle est pauure au milieu des thresors & mendiante en l'abondãce, toutesfois tres-bien munie au rapport de certains Docteurs, arriuez au degré de cette crasse heresie, de croire que quatre ou cinq Plantes, chaudes, froides, seiches & humides, suffisent pour dignement s'acquitter d'vn tel art, blasmans par leur suffisante ignorance non seulement ceux qui en vsent d'autre sorte, mais aussi calomnient fort ceux qui admettent des proprietez speciales en elle, soit pour les especes des maladies, ou pour les particulieres affections des membres niants: ce que les plus laborieux de nos deuanciers ont esprouué au point de nous en laisser vn tres-necessaire & loüable vsage : Car quoy que ces sçauans d'opinion disent & veulent ineptement syllogiser, les Plantes ont des vertus specifiques contre l'Epilepsie & les autres affections du cerueau, contre la Paralisie, & la debilité des nerfs, contre les maladies des yeux, des poulmons, du cœur,

de la poictrine, du foye, de la ratte, des boyaux, de la matrice, des reins, de la vessie & autres infinies, pour lesquelles indispositions estant soigneusemẽt & judicieusement vsurpees, sortent les bonnes & vrayes cures, qu'elles ayent telles proprietez, la raison & l'experience le monstrent. La Raison nous enseigne que tout ce qui est en la nature, y est pour quelque fin, ou pour le beau ou pour le bon, celuy-là regarde le delectable, & celuy-cy l'vtil, & l'vn & l'autre sont inseparables, parce que tout ce qui est beau, est bon; & tout ce qui est bon est beau: Ie dis qu'il est ainsi le prenant dans les pures simplicitez naturelles, & non dans l'artifice humain: Ainsi les Plantes seront en la nature, ou parce qu'elles sont delectables, ou parce qu'elles sont vtiles, ou plustost parce qu'elles sont l'vne & l'autre, vtiles ne peuuent-elles estre, si elles n'ont des vertus & des proprietez appliquables non seulement à l'homme qui les doit cõsiderer de la sorte, mais encore aux autres Animaux; & ces vertus doiuent estre tres-excellentes, puis qu'elles sont tirées des sujets qui tiennent le moyen de deux extrémes, les liant par vne gracieuse & necessaire conuenan-

ce: Peuuent-ils estre plus exquises que celles que nous auons rapportées, lesquelles sont telles & tant veritables que ceux qui les negligent, sont forcez de les aduoüer? l'experience la leur confirmant; mesme malgré la prejudiciable opinion de ces partiaux, la plus part forcez par le genie de la verité, font encor distinction des Cephaliques d'auec les Hepatiques, & de plusieurs autres, & les ordonnent selon l'affection. Que s'ils passoient plus auant en la connoissance, & d'elle à l'vsage, maintes langueurs seroient soulagees, & maintes infirmitez gueries à leur grande gloire & honneur, qui ne le font pas. Et ce qui empesche que ces Docteurs n'admettent les speciales proprietez des Plantes, est qu'ils considerent tous les accidents du corps, & les maladies particulieres, comme dependantes des causes generalles, en quoy ils s'abusent: pour exemple; Ie n'en connois aucun qui ne donne vne cause antecedente à la plus simple dartre, & qui pour la guarir, n'ordonne vne purgation generalle, & neantmoins l'experience & la raison tesmoignent ordinairement que telles maladies n'ont autre cause que la conjoincte, laquelle ostee, cesse l'effect.

Ce sont maladies qui se cachent certains temps, puis repullulent, à guise des Plantes du Printemps, ou comme celles de l'Esté, assoupies tout l'Hyuer & esueillees l'Esté: Car nous tenons que telles maladies ont des racines & semences, & qu'elles sont arrachées par des substances contrariantes à leur germe.

D'où procede la vertu des Plantes; si du Ciel & de ses influences.

CHAP. VII.



Omment ces vertus sont dans les Plantes, & d'où elles procedent, l'opinion est bien diuerse, les vns veulẽt qu'elles dependent du Ciel; que les Estoiles en contiennent les formes, & que de leurs influẽces sortent tant de vertus: Ils disent que ce grand lambrys azuré est le mary de la terre; que de luy procede sa fecondité & sa sterilité, que tout le bien & le mal descoule de sa puissance: Les autres disent qu'elles n'ont origine que des

qualitez Elementaires, que de leur mesflã-ge se produit vn temperament pere des secõdes qualitez, & l'amé de toutes les choses, que de ces premieres & secondes sortent les vertus des Plantes. Vne troisiesme opinion adjouste à cette seconde auec les deux estages des qualitez, vne vertu specifique, par le moyen de laquelle les proprietez eschauffantes, refroidissantes, desseichantes & humectantes, sont plustost addressees au foye, à la ratte, au poulmon, au cœur qu'aux autres parties, la nommãt specifique, parce qu'elle regarde & s'addresse à vne espece de membre où elle porte sa principalle force: par là ils disent vne telle Plante est propre pour les affections chaudes ou froides, du cerueau, du poulmon, du cœur, du foye, de la ratte, &c. ou à la cure de telles vlceres, fistules, glandules, ou glutinatiue de ces playes. Mais outre ces trois opinions, il y en a vne quatriesme, qui affirme que ces precedentes n'ont point approché du blanc, & que toutes les vertus des Plantes sont en elles par leurs formes, nullement dependantes des premieres qualitez, au contraire qu'elles s'en seruent comme de leurs instruments, voire les produisent, que ces formes atti-

rent selon leur vigueur & predestination naturelle, les matieres conformes à leur condition, les dispensent & disposent: mõstrans par leur ouurage comme de tres-excellens Artistes, quelle est leur puissance, & par leur application au patient, quelles sont leurs proprietez.

Refutation de la premiere opinion.

Pour la premiere opinion, encor que vieille & authorisee par personnages que l'antiquité & nos siecles ont estimé tres sages, elle ne me satisfait, aussi n'est elle prouuée; la tirer par des conjectures, ou la fonder sur des apparences, ce n'est rien dire qui contente le difficile; les Estoilles sont corps grandement esloignez de la surface de la terre, pour imprimer à ce qu'elle produit des proprietez, & aux Plãtes celles que nous rencontrons en elles. A guise des Caracteres elles peuuent bien signifier comme les vingt & quatre lettres de l'A, B, C, quelques euenemens, mais qu'elles fassent ces vertus, & donnent les formes des choses, rien moins. Ce qui signifie n'est pas cause des effects, elles procedent d'ailleurs: les thresors de la nature les recelent: Car si les Astres influent & ont puissance sur les corps inferieurs, & nous produisent les euenemens comme

causes; c'est par leur lumiere ou par leur mouuement, ou par transport de substãce. Par la lumiere ne l'ayans d'eux mesmes & l'empruntans du Soleil comme tous l'estiment, voire estant tellemẽt esloignées que hors Venus & la Lune, ils ne nous la peuuent reflechir, nous ne la voyons ny sentõs venir iusques à nous; & puis quels sont les effects de la lumiere de tels sujets, autres que d'esclairer? elle est substance ou accident, substance, non, car elle procede du corps lumineux comme de son sujet; ainsi que son contraire l'obscurité de l'opaque; elle est donc accident, & de certe condition suiuant l'aduis des Philosophes, elle ne peut produire vne substance, ou bien elle auroit vne puissance contre Nature.

Si l'on m'objecte que la Lune & Venus en son perigee nous la reflechissent, principalement la Lune, reluisant cõme vne autre lumiere; que d'elle nous ressentons maintes alterations dependantes sans doute de sa reflexion, parce qu'és nuicts humides & couuertes & en nouuelle Lune, encor qu'elle soit bien esleuée sur nostre finiteur, elle ne nous offense de la sorte, qu'estant au plein & temps serain: car

lors nous en apperceuons de puiſſans effects; meſme ſelon qu'elle nous la reflechiſt ça bas, montant de ſa conjonction par ſon quart à ſon plein, & par vn autre quart deſcendant à ſon deffaut, la ſeue monte & deſcend aux Plantes, elles ſont pleines ou vuides de ſuc : Non ſeulement elle opere en elles, mais meſme és Animaux; auſquels ſuyuant ces mouuements les ceruelles & moüelles croiſſent, & decroiſſent. Et ſi les Arbres ſont couppez en pleine Lune, ils ſe vermoulent facillement & non en la nouuelle : par telle rencontre peut-on cognoiſtre que tels effects dépendent de cét Aſtre, & de ſa lumiere, laquelle eſt plus ou moins forte, qu'elle eſt droictement ou obliquement reflechie, autrement tous ces euenements ne ſeroient differents; ainſi les autres ſuperieures Eſtoilles nous peuuent cauſer des effects.

Ie repars que ce n'eſt pas la ſplendeur de la Lune en ſes changeantes faces, ny les autres Aſtres par leurs diuerſes diſpoſitions qui nous cauſent les varietez que nous apperceuons és choſes. Pour les voir chemiuer enſemble, l'on ne peut aſſeurément conclure de là que l'vne ſoit

cause de l'autre, vn Herisson fait tourner trois & quatre lanternes, dont il est la cause motrice: mais les Lanternes tournant ensemble ne se causent le mouuement l'vne à l'autre, & puis il y a de la difference & bien de la disproportion en leurs courses. Car la Mer que l'on tient auoir le plus de rencontre auec les froids rayons Lunaires, ne s'esbransle comme on l'asseure par l'ordre de ses mouuemens ny de sa lumiere. Il y a tousiours du plus & du moins, ce que les matelots obseruent: Ils trouuēt que le grand plein de la Mer se fait quelquefois vn demy iour deuant ou apres celuy de la Lune, de mesme pour son renouueau, & au lieu de croistre & decroistre comme elle, c'est tout au contraire: Car depuis sa conionction iusques au premier quartier, les marees abbaissent, de là iusques au plein elles croissent, diminuant aussi tost, iusques au dernier quart qu'elles vont en augmētant pour estre tres-grandes à son deffaut de lumiere, & lors il n'y deuroit auoir aucun flot, puisque la cause cesse, neantmoins c'est le contraire, aussi s'est-on apperceu & il est vray que iamais le grand Occean ne roulle ses ondes sur nos ter-

res

ses, & n'y est entierement espanché, sinon lors que l'Astre voisin touche le bord de nostre horison, soit montant ou descẽdant; au rebours se monstrant au Zenit; où se cachant au Nadir nos plages sont à sec, & son flot retiré, tesmoignage certain que sa lumiere ne cause ces mouuemens: de plus, la grande contrarieté que l'on voit aux choses cruës qui sont assujetties à son cours, nous deuroit mener par la main à cette connoissance, les ceruelles & les moëlles sont basses, & les Plantes sans suc que la mer est en vn tres grand plein, & la Lune sans lumiere: si elle en estoit cause, en mesme temps & par mesme disposition elle ne produiroit des effects contraires, varieté que la raison & la verité ne sçauroient souffrir; mesme les purgations des femmes que l'on asseure suiure totalemẽt cet Astre incõstant, que les jeunes en sont atteintes du nouueau iusques au plein, & au contraire les aagées ne sont de la sorte reiglées, il y a beaucoup à dire, tel aduis trop general reçoit des exceptions qui le demẽtẽt; des jeunes en sont surprises à la fin de la Lune, & des vieilles au commencement; & des deux, les vnes les ont toutes les trois sepmaines, ie dy bien reiglées; & les au-

tres tous les quinze iours : cela se voit par vne assez longue experience. L'on me pourra encor dire sur ces vertus donnees à la lumiere de la Lune, qu'en Esté elle meurit presque autant la nuict les Raisins, que le Soleil de iour empesché des nuages ; & de là conclura-on contre mes sentimens. Mais ie respons que cet effect ne procede de la lumiere de l'Astre cornu, parce qu'il s'ensuiuroit que sans la chaleur & les corps chaloureux, les fruicts pourroient arriuer à leur maturité ; ce qui est faux : Que la Lune luise nuict & iour, si la terre n'est eschauffee par le Soleil & les vents, iamais les fruicts ne meuriront.

Au moins ne nous pouuez vous nier les effects chaloureux du Soleil, me repartira-on, i'auoüe que non, mais ce n'est pas la lumiere, ains la chaleur qui l'accompagne & sort de ce grand Astre réueillant celle de la terre, que ie tiens estre le feu nommé de beaucoup l'agent vniuersel de la Nature: Qu'est-ce donc qui brusle, dira-on encor au miroir, soit diaphane ou concaue à la boulle de Cristal, & à la fiole de verre pleine d'eau? ce ne peuuēt estre les rais du Soleil cōsiderez simplemēt cōme chauds, ils sont arrestez par le moyen de l'instru-

ment, les receuant, la seule lumiere comme incorporelle passe, aussi seule produit elle cette action, car la lumiere rassemblée en la rencontre d'vn diaphane prẽd-t'elle vigueur, cela est assez visible par l'augmẽtation de la lumiere, esbloüissant les yeux & l'autre effet la suiuant. Ie respons que qui pourroit separer la lumiere de la chaleur du Soleil, ainsi qu'elle fut separée des tenebres, au rapport de Moyse, connoistroit euidemment que ce n'est point elle, mais la substance ignee recelée en ses rayons produisans tel effect. Car receuë dedans le diaphane, où elle est aussi bien ramassee que dedans le concaue, elle fait paroistre sa condition & sa nature, & que resserree elle augmente iusques au centuple sa force & sa vigueur, voire iusques à brusler, se glissant & communiquant facilement d'vn sujet en vn autre, pourueu qu'elle rencontre vn moyen proportionné qui la recueille & la rassemble, parce qu'estenduë & diffuse elle n'est pas bien fort actiue. Or ie dy qui la recueille ou rassemble, soit par vn cone, ou par vn moyen diaphane, ou par vn concaue, non seulement proportionné en figure, mais encor de substance analoge & conuenable à la

chaleur, voire la contenant & recelant en soy, d'autant que par elle, l'autre est prolongée de sujet en sujet, cõme par le verre en l'art, où par nostre air grossieren nature; sans ce dernier moyẽ le chaud du Soleil ne se manifeste sur la terre. C'est pour cela que le pic des Canaries & les hautes montagnes excedãtes l'esleuation des vapeurs, sont tousiours couuertes de neiges, & fondẽt tres-difficilemẽt, mesme sous la ligne au rapport d'Acosta, elles sont en plus grãde vigueur quand le soleil les regarde d'vn œil droict: la raison de cét effect semble escheoir de ce que l'espace au dessus est comme vuide, au moins s'il y a quelque chose c'est vne substãce si tenuë & si simple que les chauds rayons du Soleil, n'y rencontrans aucune nature approchante de leur condition, n'y peuuent imprimer leurs qualitez chaleureuses, parce que le patiẽt doit estre proportionné à l'agent, ainsi que le feu ne peut paroistre sans la matiere grasse, à laquelle naturellement il s'attache; de la sorte ce grand Astre ne sçauroit ioindre & faire sentir son feu sur la surface de la terre, sans vn moyen diaphane proportionné & analoge qui le soustienne, reçoiue & fasse paroistre, & de fait selon que

ce moyen est grand & plein, comme en Esté lors que l'air est remply de vapeurs, le chaud est beaucoup plus penetrant & sensible, se rencontrãt ordinairemẽt tel entre deux nuages, ou apres vne legere pluye, car les vapeurs esleuées par le chaud, espoississent insensiblement l'air, & augmentent la chaleur. Que si la lumiere portoit le chaud, il s'ensuiuroit que les neiges fondroient au premier serein, & n'y en auroit jamais sur les hautes montagnes où il est continuel, le Soleil y reluysant à souhait, mais sans moyen diaphane; il faudroit aussi que tous les corps ayans quelque lumiere par eux eschauffassent, tels que le ver luysant, le bois pourry, & les escailles de Harenc, ce que l'on n'a encor apperceu.

Si insistant pour la lumiere l'on m'objecte que tout ce que je dy pour le chaud, c'est cela mesme que l'on desduit pour elle, que refleschie & receuë par vn sujet proportionné, elle cause la chaleur, & qu'ainsi paroissant sur les hautes montagnes chargees de neiges, ne rencontrãt son moyen, elle ne les fond. Ie respons que si la seule lumiere de quelque sorte que ce soit produit ce concret, le chaud, que nous nommons feu, & qu'elle n'en soit l'effect,

voire qu'elle ne l'accompagne comme le corps l'ombre, ou plustost comme le corps la dimẽsion estant vn abstract; il s'ensuiura qu'il y aura deux chauds, l'vn substance comme est le feu, & l'autre accidẽt, tel que sera celuy prouenu de la lumiere qu'Aristote definit, l'acte accidental du corps diaphane non limité: Nous sentons bien du chaud sans lumiere, neantmoins nous ne tenons pas qu'il procede d'ailleurs que du chaud vniuersel, le Feu; soit qu'il découle du Soleil ou d'autre sujet, soit qu'il se rencontre en la pourriture, comme au fient, en la collision du caillou & du fer, ou au mouuement par grandes agitations, parce que ces chauds amenez au plus haut degré de leur acte, monstrẽt tous qu'ils sont feu de mesme nombre, nature, essence, & effect: Ainsi le feu s'allumant au foin serré humide, est semblable à celuy de nostre commun vsage: ainsi vn long, viste & pressé froyement, rougit vne barre de fer & la rend tout en feu: ainsi vne rouë auec son essieux, par vn viste roullement s'enflamme, & se brusle: Ainsi vne rude collision jette à l'instant vne grande quantité d'estincelles de pur feu, lesquelles receuës par de la méche ou poudre à Canon, tes-

moignent qu'il n'eſt differant de nature; ſçauoir s'il eſcheoit de la ſorte de la lumiere? elle nous paroiſt de trois manieres, par le corps lumineux, ſoit du Soleil, ou du feu, ou du verluiſant, ou du bois pourry, ou tel autre, par l'agitation violente des corps diaphanes, comme de l'eau, principallement de la Mer, quand vn vaiſſeau eſt pouſſé de bon vent, & la reflechie aux corps polis, ſur tout aux durs & aux diaphanes. Celle du Soleil & du feu eſt ſenſiblement accompagnée de chaleur, mais la reflechie de la Lune, & celle qui part de la Mer agitée, nous paroiſſent autant froides. Ainſi la lumiere ne produira touſiours le chaud ny la chaleur; ainſi tous les corps lumineux entant que tels, ne ſerõt chauds; ainſi que le bois pourry, les eſcailles de Harancs, le ver luiſant, & quelqu'os des morts, voire la Plante de Ioſeph nommée Baaras, & la lunaire de nos anciens.

Par le mouuement auſſi peu que par la lumiere, les Eſtoilles au rapport de la cõmune opiniõ n'ont que le mouuemẽt local par le ſuccés des parties de leur Ciel, & non celuy d'alteration. Si l'on dit que le mouuement eſtant circulaire eſt auſſi perpetuel, ne rencontrant aucune fin, & de la

sorte, premier que tout autre, & par consequent cause de tous les mouuemens.

Pour respondre pertinemment à cela, il faut conuenir combien les Estoilles erratiques ont de cieux chacune, si l'on entend que ce soit leur globe par son mouuement ou tous les cieux conjoinctemẽt, dont procedent les vertus que nous cherchons, & puis si elles meuuent toutes separément ou ensemble par la force d'vn premier mobile. Diuerses hypotheses de ces mouuemens tirées des apparences embarassent de sorte ce negoce, que souuẽt l'on ne sçait où l'on en est; mais sans m'amuser à les rapporter, il me suffira de dire qu'il n'est pas besoin de tous ces cieux ou orbes imaginaires, de Concentric, d'excentric, de deferent d'epicicles, & d'epicicles, d'epicicles, pour sauuer les apparẽces & pour mouuoir les globes planetaires, ny pour les soustenir, pourquoy ne peuuẽt-ils estre soustenus & voguer dans le grãd espace de leur sejour, nommé dans la Genese, Firmament; celuy qui a mis le fondement à la terre, ne sçauroit-il donner semblable support à ces grands corps, & leur establir ordre de chemin, sans tant de cieux de si contraires mouuemens? Aussi plusieurs excel-

lens hommes considerants tels inconueniens, n'ont pas craint de dire que les Astres mouuoient en leur espace librement, sans estre attachez à aucun Ciel ny orbe. S'il est ainsi, ils passent legerement dedans leurs bornes, parfaisans leur tour, sans mouuoir ny le dessus ny le dessous, non plus qu'vne boulle meuë en espace, ou vuide. Le mouuement des Estoilles obserué de la sorte, ne nous porte pas à penser qu'il soit perpetuel ; ny n'est necessaire qu'il soit premier, ny la cause de tous les autres mouuemens: Et puis Moyse nous asseure qu'auant qu'il y eust des Astres au Firmament il y auoit des Plantes sur la terre; mesme auant que les oyseaux volassent dans le Ciel: mais quand nous concederions toutes les celestes Hypotheses des anciens, que le Ciel seroit cause de quelque mouuement, si ne le pourroit-il estre que du local par rapport au sien, & non de celuy d'alteration & de generation, parce que ces mouuemens dependent de la forme & de la matiere, ausquels il faut le repos du lieu pour leur action, autrement nulle generation. La terre continuellement labouree ne permettra iamais aux semences des Plantes de germer, il nous

paroist que ce qui est en agitation de lieu ne produit aucune chose. L'on me repartira que ces Astres par leurs Cieux meuuent les Elemens, & les alterent, faisans que ceux-cy s'alterans entre eux, produisent le mouuement d'alteration & de generation, que de la sorte les Estoilles sont causes de tous les mouuemens ; c'est ce qu'il nous faut esplucher. Selon l'ordre de leurs situations, elles sont au dessus de tous les Elements, & vne seule Lune auoisine de sa superficie concaue la region du feu (au cas qu'il y en ait vne) laquelle quelque rapide qu'elle puisse estre en son mouuement, ne sçauroit mouuoir le feu, de façon qu'il traisne auec luy l'air, & l'air l'eau, & l'eau la terre: & quand toutes suiuroient ce bransle, il seroit purement & simplement circulaire & local, & non autre: car comme nous auons dit, le mouuement de generation & d'alteration se fait par le moyen de quelque forme agissante en la matiere. Des-ja nous auons monstré au premier liure que les formes ne sont pas fruicts des Cieux, & aussi qu'ils ne sont point cause des mouuemẽs de corruption, & de generation, de sorte que leur mouuement ne produit les vertus des choses.

Reste à sçauoir si le Ciel ne les dõne pas par communication de sa substance, que nous appellons influence, ne pouuans la comprendre d'autre sorte, parce que les qualitez ne sçauroient glisser d'vn sujet en vn autre sans substance moyenne, & puis quelles qualitez peuuent auoir les cieux. Ie ne pense pas que l'on m'en puisse monstrer aucunes autres que celles que nous venõs de dire, la lumiere & le mouuemẽt que nous auons fait voir inefficaces. Or par la communication de la substance, peu de personnes l'auoüeront: car toutes les opinions receuës le croient inalterable, & cela ne sçauroit escheoir sans alteration. Si l'on dit que le Soleil sans changemens communique ses chauds rayons, & la Lune les siens froids & humides: celuy-là cõme pere de la Nature & de la generation, & l'autre comme ayde. Ie replique que si le Soleil a de la chaleur, c'est vne qualité alterante & alterable, pareille à celle du feu, n'y ayant aucunes differences entr'elles: Les rays du Soleil par le moyen du Cone ou diaphane, ou du Conuexe espris en la matiere grasse & huileuse du bois, donnent esgale chaleur que nostre feu ordinaire, que s'il a de telles qualitez, il s'en-

ſuit que par vn moyen proportionné il peut alterer & eſtre alteré. Car és choſes naturelles, ces conditions ſont mutuelles, & ſi nous ne l'apperceuons pas, nous ne le pouuons pourtant nier. Cette conſequence remarquee de quelqu'vns croyans l'eſquiuer, ont aſſeuré que le Soleil n'eſt pas chaud, & ne cauſe de la chaleur que par l'accident de ſon mouuement, eſliſans pluſtoſt de contrarier à la maxime qui ſouſtient, qu'vn ſujet ne ſçauroit donner ce qu'il n'a pas, que de conſentir à l'alteration des Cieux & des Eſtoilles, puis que leurs maiſtres ne l'ont pas aſſenty; ils croyent ſe mettre à couuert apportans l'exemple du fer & du caillou, tous deux ſans chaleur actuelle, qui toutesfois par la colliſion donnent du feu, s'imaginans que la colliſion de ces dures ſubſtances l'engendre: mais qu'ils s'arreſtent, & ne leur en deſplaiſe, le caillou & le fer ſelon leurs ſentimens philoſophiques doiuent eſtre compoſez des quatre Elemens; s'ils n'y paroiſſent actuellement, ſi ils ſont recelez auec leurs qualitez, & le feu comme les autres; lequel ſe reſueille au rude froyement de ces deux dures matieres, & ſe monſtre par diuerſes eſtincelles qui re-

ceuës en substance conuenable, asseurent que c'est pur feu, lequel comme tel ne peut estre produit par vn accident, ainsi le fer & le caillou donnent ce qu'ils ont en puissance, ou à mieux parler en substãce, & le Soleil ce qu'il possede actuellement cõtre leur opinion. Que si les rais du Soleil receus donnent du feu, & la Lune par vn diaphane rassemblant ses rayons dedans vne esponge, lors qu'elle est au plein, donne vne matiere laicteuse, grandemẽt froide. Pourra-t'on pas penser que les autres Estoilles cotribuent quelque chose de leur part; que toutes ensemble elles causent les vertus des Plantes? Ceux qui recueilloient cette matiere blanche la nommoient substance Lunaire; ils se promettoient d'en faire des merueilles: sçauoir si absolument elle procedoit de la Lune ou de l'air, ie ne le veux affirmer. Deux choses sçay-je bien, c'est que ce laict ne s'amasse qu'au plein de l'Astre & en temps serain, & ne se tire que par le moyen du diaphane; qui nous feroit presque consentir que si les Astres influẽt des vertus aux choses, que ce ne peut estre que par la pure communication de leurs substances.

Que le Soleil est actuellemẽt chaud.

Mais quand le pere du iour seroit chaud

& la Lune froide, qu'ils communiqueroiẽt leurs qualitez auec leur ſupoſt, & que les autres planettes & Eſtoilles en feroient de meſme, ſi eſt-ce qu'eux ne procederoiẽt les vertus des Plantes, comme nous auõs monſtré cy-deuant au premier de ces liures traictans de leurs formes. Cette penſee n'eſt pas ſans raiſon, & le contraire ſans inconuenient: car ſi les vertus des Plantes ne ſont autres que rafraiſchiſſantes, eſchauffantes, humectantes, & deſſeichantes, on n'a que faire des Aſtres pour telles qualitez, elles ſont dedans les Elements deſquels elles ſont compoſees, ſelon l'opinion de ceux qui croyent que leurs vertus en procedent. que ſi elles ont des proprietez ſpecialles, il y a de l'apparence qu'elles interuiennent d'ailleurs, d'où? c'eſt noſtre queſtion: de la ſubſtance des Eſtoilles, dira celuy qui aura auoüé qu'en alterant elles s'alterent; mais on luy repartira qu'il faut premierement conſiderer ſi les Eſtoilles n'ont point d'autres qualitez que les Elementaires, parce que ne poſſedans que celles là, ce n'eſt pas pour ſpecifier. Que ſi elles en ont par delà, il s'enſuiura qu'autant qu'il y aura de diuerſes proprietez, il ſe trouuera pareil nõbre

de differentes influences procedant d'autant d'Estoilles. A cela consentiroit facilement Seuerin de Dannemarch, puis qu'il est d'opinion que toutes les choses en tirent leur semence, toutesfois il y a bien du descompte: Il s'ensuiuroit que telles substances seroient informantes, & leurs conuiendroient deux necessaires rencontres, la matiere preparée, & la faculté de la choisir, cette matiere ne pourroit estre accommodée pour tel sujet par hazard, il faudroit que ce fust vne forme qui eust intelligence ou conuenance auec celle du Ciel, qu'elle fust hors de sujet comme vne efficiente, & que l'autre interuint comme formelle: Imaginations assez creuses; par ce que si l'on dit que cette preparante est formelle, & celle aussi du Ciel (qui ne pourroit estre autre) il y auroit deux essences de pareille condition en vn mesme sujet, ce que beaucoup ne sçauroiẽt souffrir; joint qu'il est autant conuenable à la forme contenuë en la matiere, ou l'agenceãt de produire & auoir les facultez des vertus des Plantes que celle des Estoilles.

Quelque curieux pourra demander à quoy bon ce transport de la substance des Astres sur nostre globe, si elle n'influë aux

Plantes, je veux bien penser qu'elle n'est pas sans effect, mais qu'elle ait celuy d'informer les corps naturels, ny de leur donner les vertus que nous y remarquons, ie le nie. Il est possible qu'elle ait celuy d'alterer vniuersellement la terre, luy imprimant comme vne maladie d'où ses produits se pourroient sentir. C'est la pensee de quelques vns ; entr'autres de Iordan Brun, & que ces globes alterans & alterables agissent les vns contre les autres, eux contre nostre terre, & nostre terre contre eux, que de là nous peuuent arriuer des accidens grandement fascheux, & mil estranges effects contre la terre, ce qui nous paroist de plus receuable : Car les Estoilles, disent les Sainctes Lettres, vous seront seulement signes, elles ne disent pas, elles vous influeront, & auant elles estoient les Plantes : voyons maintenant.

Si les vertus des Plantes procedent des seules qualitez effectrices des Elements, ou de leur substance.

CHAP. VIII.

LEs Galenistes qui ne cognoissent (comme leur maistre) que les qualitez premieres pour cause de tous les effects naturels, donnerõt bien tost leur aduis, & facilement souscriront à cette opinion.

Que les vertus des Plantes procedent du chaud, du froid, du sec & de l'humide: Ce Docteur de l'escholle rapporte a qu'Hippocrate a esté le premier qui a demonstré que les quatre premieres qualitez estoient les causes de toutes generations & corruptions, que leur meslange se faisoit de tout en tout, & qu'Aristote l'a suiuy en ses conceptions ausquelles il donne son suffrage. Ces authoritez seroiẽt capables d'arrester vn qui auroit aueuglemẽt iuré aux opinions des anciens; mais nous

a Lib. des facultés nat. chap 2.

qui, grace à Dieu, en matiere de sciences n'auons assujetty nos sentimens aux imaginations des hommes, tels qu'ils puissent estre, soit Hebreux, Grecs, Arabes ou Latins, nous ne receuons telle pensee pour loy; il faudroit, pour y assentir, que la raison eust passé son niueau par dessus, ou que l'experience en eust conuaincu nos sens. Si ces qualitez prises simplement ou considerées auec la substance, estoient les causes de tous les effects, il s'en ensuiuroit mil inconueniens: [a] D'autant que si elles sont telles, c'est comme efficientes, ou cōme formelles, ou comme materielles, efficientes ne sont elles pas, ny les Elements, parce que la qualité & le supost entrent au cōposé: formelle, aussi peu, elle doit estre substance & simple, les qualitez sont accidents, & les Elements sont composez, soit de qualitez ou autrement. Cecy se prouue par les mesmes voyes que ceux qui les ont imaginé les ont pretendu demonstrer: car ayant à leur sentiment trouué quatre qualitez, ils en ont de necessité conclud quatre supposts nommez pareux, les Elemēts; sans telle rencontre ils ne sçauroient arriuer au but de leur doctrine, & le nombre des Elements seroit encor parmy eux in-

[a] Premiere raison pour prouuer que les premieres qualitez ne sont cause des generatiōs & corruptions.

decis: ils ont donné l'extreme chaleur au feu, pareil degré de froideur à l'eau, autãt d'humidité à l'air, & de seicheresse à la terre; lesquels accidents sont tellement propres à leurs sujets, que souuent & ordinairement on nomme l'vn pour l'autre, ainsi en discourt Galien; [a] & selon son rapport, Hippocrate en a vsé de la sorte. Cette conuersion monstre que les Anciens n'ont proprement conceu qu'vne seule qualité pour vn seul Element; quoy que tous les Elementaires en affirment deux pour chacun; l'vne essentielle & comme forme, voire telle; & l'autre adjointe: pour cela dit-on que le feu est chaud & sec; l'air humide & chaud, l'eau froide & humide, la terre seiche & froide: Mais si vn Element a deux qualitez, il s'ensuit qu'il est composé, parce que le suppost de la qualité adjoincte entre dedãs luy: Il est plus difficile és choses naturelles qu'vn accident soit sans son sujet, qu'vne substance sans qualité; aussi iusques à maintenant n'a-t'on point monstré comme vn accident peut couler ou glisser d'vn sujet en vn autre, sans la substance qui le porte, ou auec laquelle il naist; Si l'on repart que la qualité adjointe comme la secheresse au feu, n'estant es-

[a] Lib 3 des facultés des Simples Med & lib. 1. des Elements.

sentielle, subsiste en luy sans autre suppost. Ie replique que si vn Element peut estre le sujet de deux premieres qualitez; qu'Aristote & ses suiuans en vain se sont efforcez de prouuer la necessité des quatre Elemens par les quatre premieres qualitez, puis que deux suffisent; ou s'il n'est de la sorte, il y aura vn accident en chasque Element, sans sujet. Pensee en Philosophie grandement absurde: vn opiniastre soustiendra qu'vne qualité peut estre considerée sans suppost. I'auoüe qu'il est vray en l'entendement & non en la Nature. D'abondant c'est que si le feu a vne secheresse sans la terre, & l'air vne chaleur sans le feu, les qualitez ptemieres sont inutilement multipliées. L'on introduit [c] ce faisant deux secheresses, l'vne du feu, l'autre de la terre, deux chaleurs, l'vne du feu, l'autre de l'air; deux humides, l'vne de l'air, l'autre de l'eau, & deux froideurs, de l'eau, & de la terre, puis parlant de telles qualitez pour causes, c'est former vn grand æquiuoque, lequel se resoudra par sçauoir si la froideur de la Morelle procede de celle de l'eau ou de la terre, & celle du Nenuphar de la terre ou de l'eau, ainsi des autres. Par ces rencontres, nous disons que

c *Bonne refutation de deux qualitez en chasque Element.*

les Elemens sont composez. A l'auenture quelque Galeniste dira que son maistre mõstre euidẽment cela, & monstre que la terre a sa froideur dissemblable de celle de l'eau. Sur ce que je viens de dire qu'au rapport des Anciens, les premieres qualitez sont essentielles à leur suppost, quelqu'vn apperceuant la consequence de cette position la niera, parce que les essences ne se peuuent separer de leurs sujets, sans leur perte: Et ils soustiennent que les Elements retournent en leur premier estre apres la dissolution des Composez, & qu'ils se conuertissent les vns aux autres; que si les premieres qualitez leur estoient essentielles, jamais la terre ne seroit conuertie en eau, l'eau en l'air, & l'air en feu. A cela je repars qu'il n'est ny vray, ny necessaire que ses Elements, comme les plus vieux les ont posez, se changent: Car quand je consentirois à cette doctrine Elementaire, il faudroit que cela arriuast, ou par vn agent interne, ou par vn externe; celuy là pour cause formelle, celuy-cy pour efficiente: pour la premiere, nous ne la voyons ouurer en tous les produits de la Nature, que par deux generales facultez; l'vne, attractiue ou appetitiue, & l'autre expulsiue:

par lesquelles cette [d] fille aisnée du Tout-puissant, tend à la conseruation de ses especes: sçauoir si ces deux proprietez sont és Elements? Il y a de l'apparence que s'ils s'accouplent ensemble pour faire les mixtes, qu'ils se desirent les vns les autres, & qu'ils ont besoin chacun de son compagnon: Mais non de se côuertir l'vn en l'autre, ce seroit courir à leur ruine; appetit qui ne reside point és membres de la nature, ny en eux; aussi par leur cause formelle ne visent-ils à cela.

d *La Nature.*

La cause efficiente n'en est pas moins esloignée; car si c'est la Nature ainsi qu'elle est definie par les maistres de l'Escolle, principe de mouuement où il est par soy, elle doit auoir le desir de maintenir ses produits, puis qu'en leur suitte elle est seulement immortelle. Les Elements sont de cette condition: ce ne seroit les conseruer que de les transmuer. I'entends aussi que l'on repart, que ce n'est de la sorte, mais par la puissance des forts agissants sur les foibles. A quoy ie responds que si les plus forts conuertissoient les plus foibles à eux, qu'en fin le feu plus actif qu'aucun, conuertiroit tous les autres en luy. Là ils disent qu'il y a autant ou plus de resistance

aux passifs, que de force & de vertu aux actifs: mais c'est proprement auoüer qu'il ne se fait aucune transmutation; parce que si la resistance est plus grande que la force de l'agent, il ne se fera aucune conuersion, si elle est egalle, tout de mesme ; si plus forte, ce que nous auons dit cy-dessus objecté s'en ensuiura. Eux persistans en leur opinion dirõt encore que si les Elemẽs ne s'alteroient les vns les autres, & ne se conuertissoient, qu'il n'y auroit aucune generation. Ie veux comme eux presupposer que les mixtes sont composez des quatre Elements; pour cela je ne connois pas la necessité de leur transmutation : il suffit qu'ils se meslent ; mais le meslange n'est qu'vne alteration sensible & non essentielle. S'il n'estoit ainsi, les Elemens ne retourneroient en leur Nature, apres la dissolution des corps, & qu'ils se sont retirez des Mixtes, ils demeureroient ce, à quoy ils se seroient transmuez. Nous auõs des exemples pour les mixtions assez subtiles & bõnes, qui nous font facilement comprendre cette proposition. Que l'on fonde de tous les metaux ensemble quelque poids, puis bien fondus que l'on y mesle la moitié d'autant de soulfre que le tout poise; il sor-

tira de ce meslange vne masse tres fragile & de facile puluerisatiõ, & qui aura moins apparence de metail que du sable, les Metaux en cette masse seront de sorte alterez aux yeux, que les plus entendus les mescognoistront: neantmoins vn bon Artiste les pourra remettre chacun à son premier estre, parce que les essences ne seront trãsmuées ny confonduës, les corps les contenans sont seulement meslez: cela mesme ou approchant se fait des couleurs sur de la laine, laquelle alterée par les couleurs, en peut estre degagée, & retourner en sa premiere condition, c'est ce que j'ay veu en l'escarlatte & au noir, voire en toutes les autres couleurs.

Ie pense encor sur cette doctrine Elementaire, que si les Elemens se conuertissoient les vns aux autres, que ce seroit dãs lieu de l'agent ou du patient, ou en la generation des mixtes, qui se pourroit dire en lieu neutre: En celuy de l'agent ne peut il pas estre. Car si le feu conuertissoit l'air en soy il faudroit que l'air montast à luy, & qu'il surmontast sa sphere; ou que le feu, contre sa nature, descendist en l'air, & lors il seroit moins puissant, parce que l'air le predomineroit, & empescheroit son actiõ,

Et puis, s'il n'y a aucũ vuide sous les Cieux où se logeroit vne partie de l'air conuertie en feu, s'il est vray qu'estant conuerty en cét Element, il occupe dix fois autant de place, qu'il faisoit auant? Respondre que la Nature est tellement prouide, qu'au mesme temps que le feu en vn endroict conuertit & rarefie vne partie d'air en soy, qu'ailleurs l'air en attire, conuertit & condẽce dix de feu à sa sphere, ce n'est pas biẽ satisfaire à la question: Mais que repartiront-ils? Si l'on auoit ietté vne bonne partie d'eau en vne grande fournaise qui aussi tost selon eux seroit conuertie en cent parties de feu; diront-ils que la Nature esuiteroit cette surprise par vne preconnoissance: l'imagination en seroit gentille & conforme à la Philosophie qualitatiue.

Nous nous sommes efforcez de nous desbroüiller du labirinthe de ces objectiõs & responses des Elements, pour plus seurement demonstrer qu'vn Element ayant deux qualitez est composé, & que de la sorte, il ne sçauroit estre la cause formelle de la Plante; mesme Galien l'asseure composé de matiere & de qualité, ainsi nous le repudions pour estre cause de la vertu des Plantes. I'entens que l'on me dit que ce

Lib. 1 des Elements.

n'est pas aussi la substance elementaire qui doit produire telle vertu, ny la simple qualité d'vn Element, mais le temperament, ce qui resulte du meslange de toutes les qualitez: A quoy ie respons que le temperament estant vn accident sortant de plusieurs autres accidents, n'est pas autre que ses causes, & ne peut pas estre forme, car elle est substance. Et puis selon les Medecins, il n'y a que de neuf sortes de temperamens, il n'y auroit pas plus de formes, ny de vertus és choses naturelles; les effects n'excedent leur cause, les Plantes auroient seulement les vertus d'eschauffer, de rafraischir, d'humecter, & de seicher. Mais elles en ont d'autres, au sentiment mesme des plus grossiers : Galien dit que les vertus laxatiues, alexitaires, venimeuses, & nourricieres des Plantes, procedent d'ailleurs que des temperamens, peut-on asseurer aucune chose plus expresse ? & peut-on mieux dire que les qualitez elemẽtaires & les tẽperamens ne sont les formes des Plantes, ny les causes de leurs vertus.

Lib. 1. des Simples Med.

Reste sçauoir si les Elemens en sont les Causes materielles; ceux qui les reconnoissent pour les seules matieres des mixtes en l'vniuers, le diront: C'est vne vieille

erreur qui n'eſt pas facile de corriger, & vne opiniaſtre maladie des vieux eſprits de tres-difficile cure, mais d'autres qui n'en prennent pour iuge que le feu, qu'ils nommẽt le grand & exact anatomiſte des corps, le nient abſolument: ils aſſeurẽt que cet admirable ouurier diuiſe les ſujets naturels en bien differentes ſubſtances que les Elemens, & adiouſtẽt pour en deſtruire la maxime, que le nombre des Elemẽs n'eſt prouué par les Anciens, qu'il eſt incertain, voire inconneu; qu'au contraire, les matieres qu'ils propoſent ſont objects des ſens & de pareil nombre en tous les mixtes. Ce n'eſt pas pourtant qu'il n'y ait quelques corps ou ſubſtances qu'ils nõment Elemens, & qui entrent aux compoſez, mais non en tel nombre & nature que les Anciens ont penſé. C'eſt repugner à ſes meſmes ſens, me dira le Philoſophe Peripatetique, & les démentir, voire aux plus ſolides experiences, que de pẽſer que les Elemens ne ſont pas cauſes materielles des Plantes & leurs qualitez, ou le temperament, reſultãt de leur meſlange, cauſe formelle: car d'où viendroiẽt (demãdera-t'il) en elles les proprietez rafraiſchiſſantes, telles qu'elles ſont en la Iombarde,

en la Morelle, au Nenuphar? D'où la bruslante & presque escarotique de toutes les grenoüillettes, de la Viorne, de la grande Esule, & semblables? Et puis outre ces vertus és Plantes procedantes de telles qualitez: ne voit-on pas comme ces puissantes premieres qualitez monstrent leur actiuité és sujets plus estendus & tres manifestemẽt? l'eau n'est-elle pas glacee par le froid, & reduite en gresle & en neige par luy? excessif ne tuë-il pas les Arbres & les Herbes corrompant leur séue? Ne voit-on encor le chaud du Soleil & du feu desseicher les choses humides, endurcir la bouë, & fondre la cire? ces effects procedans des qualitez ne les affirmeront-ils pas?

Le respons, que si l'on se rapporte pour tels effets à la premiere rencontre du sens, que la partie est perduë pour nous: mais si au contraire l'on considere qu'ils peuuent sortir des causes plus cachees, nous sommes encor au beau chemin: car l'on remarque en plusieurs accidens de diuers sujets, comme l'œil se trompe; l'huyle & l'eau en fournissent d'exemples. Le premier tenu d'vn chacun chaud & humide, & la vraye nourriture du feu, l'esteint puissamment; comme au contraire, l'eau ennemie du feu

jettée dans vne fournaise, fait paroistre l'augmenter. De cettte façon mil apparences deçoiuent les sens, & eux le iugement des esprits faciles. Que si ces superficiels effects sont considerez d'autre sorte, & par le possible des instruments de la Nature, comme legers euenemens; ils ne seront receus que pour leur prix. Combien se bat-on à la perche pour sçauoir si le Camphre tres-vnctueux rafraischit par sa qualité; ou si par sa subtilité, ouurant les pores, il donne voye aux exhalaisons & vapeurs chaudes, entre les elemëtaires, le iugement en est encor surcis, & ne croy pas que l'on l'auance de plusieurs aages. Que si l'on veut qu'il ne soit pas de mesme de la qualité des Plantes que l'on rapporte estre froides, estant plus certainement connuës par les effects, que celuy là : Ie peux dire que tel propose vne experience qui la connoist aussi peu que la cause de la vertu que nous cherchons. Cela se peut hardiment asseurer, en voicy des exemples. Tous asseurent que la Morelle & la Iombarde sont de puissants rafraischissemens pour esteindre la chaleur des parties du corps humain: neantmoins ils n'operent à tous sujets, ny contre toutes les inflamations: cet-

te qualité bleſſante arriuant en ces corps par diuerſes cauſes, ſçauoir par agitation; par eroſion, comme és dartres; par pourriture, ainſi qu'és apoſtumes; & par impreſſion de matiere ignée, comme és bruſlures: L'eau de Morelle, ny de Iombarde, ny en cor celle du Nenuphar, ne les appaiſent toutes]; mais ſeulement celles qu'vn ſuc acre & mordicant excite, parce qu'elles diſſoluent ces matieres ; & rompent leur acrimonie: de ſorte que ce n'eſt pas comme contrariāt au feu, mais comme amoindriſſant la cauſe: Ainſi que l'eau diſſoult & rompt la corroſion du ſel, en quoy les yeux ſont deceus, & ceux qui prennent les premieres rencontres pour experiences: Car aux inflammations faites par le feu ou par matieres enflammées, les eaux n'y ſeruēt appliquees ſeules, que pour l'augmēter : au contraire l'huyle & les remedes gras appropriez, les gueriſſent bien toſt & ſans aucuns veſtiges: où ces eaux opiniaſtrement vſurpees pour telles cures, laiſſent des cicatrices tres importunes: ainſi les ſens non conduits du iugement, ſont deceus : ainſi pluſieurs experiences ſont fauſſes. A l'auenture pour ſemblable rencontre le judicieux Hippocrate a dit que

les experiences estoient trompeuses : de fait il y faut beaucoup de circonspection. Il en eschet de mesme pour l'eau gelée: les meilleurs Philosophes croyent que la simple & nuë qualité froide en soit la cause: les modernes en pensent autrement, & disent qu'vne simple qualité considerée sans sujet, ne le peut, qu il faut qu'elle soit joincte à quelque substance, & que d'elle sort telle vertu; Estant pour constant que les vents, causes tresprochaines des mutatiõs tempestiues, ne sont pas de nuës qualitez, ains des substances. Aussi n'est-ce pas par vne simple qualité froide que le vent de Nord & Nordest gele, c'est par la vertu de leur cause materielle, le Nitre : lequel Nitre l'Esté dedãs des puits estroits & profonds, glace d'vne pareille solidité l'eau d'vne bouteille, que l'Hyuer: Et cela assez aysément, il ne faut lors que tout est bruslé des rais du Soleil, que faire tiedir de l'eau de fontaine & en emplir vne bouteille, soit de verre, ou d'autre estoffe, & toute desbouchée & tiede la deualer dedans le puits, iusques à fleur d'eau sans y toucher, en l'espace d'vne heure elle se glacera toute; le nitre mis en l'eau, la rafraischit tres-soudainement, & de sorte

qu'vn autre vaisseau posé dedans contenant quelque liqueur, est aussi tost rafraischy que s'il estoit dedãs vne fontaine bien froide : semblable erreur fondée sur vne pretenduë experience, se dit du chaud du Soleil : les meilleurs esprits de plusieurs aages, & de celuy-cy, preschent ordinairement de luy, qu'estant cause, il produit des effects differents; d'où ils inferent ailleurs, que d'vne mesme cause sortẽt des effects contraires. Les vieux rapportent qu'il endurcit la boüe, & amollit la cire; qui voudroit penser le contraire seroit sifflé: les Predicateurs en font de belles comparaisons, ie l'ay ouy. Les Aduocats elegantisans le produisent; & ordinairement les Medecins interrogez par delà leur Galien, s'en seruent: Mais à dire vray c'est vn tres-mauuais exemple, & mal cõceu, pour en vouloir prouuer vne chose inconnuë: le Soleil chaud, non plus que le feu, ne fait par ces rencontres vn effect contraire: l'action bien considerée, & la nature des choses deuëment recherchee; le preuuent assez.

Il faut estre de sens reprouué pour ne l'auoüer: Ie repete l'action consideree, & la nature des choses recherchée: Car l'vne des

des actions du feu est d'euaporer l'humide aqueux en quelque sujet qu'il se rencõtre, principalement quand il y est superflu, ou hors de sa nature. Telle est l'eau en la poulciere dont est faite la bouë, vn mixte accidẽtal imparfait, & vn amas de diuers corps heterogenes. Et vne autre de ses puissances est de liquefier & amollir le gras debilement congelé, comme la cire, le suif, & semblables; aussi bien que de resoudre la glace, la gresle & la neige: mais telle liquefaction, resolution, ou amolissement, ne se peut dire effect contraire à l'endurcissement de la fange, considerant la nature des sujets: parce qu'en bonne philosophie ils doiuent estre de pareille nature, nombre, & condition, ce que la bouë & la cire ne sont pas: & puis il faut considerer deux humiditez que le chaud euapore & separe des corps ausquels elles sont imparfaictement & debilement meslees, soit par accident, comme l'eau en la poulciere, qui fait la fange, ou par art en quelque composition, ou par Nature, comme és Plantes & és animaux; mais l'vne plustost que l'autre: la premiere est l'eau tres-facile; & la seconde, l'huyle, laquelle tenant de l'humide radical & du tenace, elle est plus

difficilement separée & euaporée, neantmoins par vn temps surmontant sa resistãce, le chaud du Soleil proportionné à sa tenacité, l'euapore & en endurcit partie, deseichant sa terre egallement à celle de la boüe: que elle l'amolit & la fond, c'est pour pareille intention que la fange gelée, que le Soleil ne sçauroit endurcir, sans euaporer l'eau, ny euaporer l'eau sans la fondre, de mesme de la cire qui apres auoir longuement souffert les chauds rayons du Soleil, s endurcit grandement, non seulement elle, mais aussi l'huyle. C'est par ces experiences & par la raison que nous apprenons que beaucoup d'effects sont attribuez aux simples qualitez, comme à leurs causes qui ne le sont pas. C'est ainsi que l'on remarque l'insigne erreur que commettent les Peripatetiques voulans qu'vn effect soit plus grand que sa cause; que la faculté rafraischissante, soit plus puissante en la Morelle, au Nenuphar, & au Pauot, qu'à l'eau dont elle doit proceder, (au moins si les Elements entrent aux composez, & leur donnent leurs qualitez) & que l'Oppion tuë par sa grande froideur & non la glace, encor que l'on mangeast de celle-cy au centuple de l'autre : aussi

n'ont-ils trouué par là les causes des proprietez, & ne prouueront iamais que les vertus des Plantes procedent purement des Elements, ny de leurs qualitez.

Sçauoir si les vertus des Plantes procedent de la proprieté de toute la substance.

CHAP. IX.

SI l'opinion des qualitez effectrices eust esté vraye, comme l'ont posé Galien & ses suiuans, & que toute la Nature en dependist, en fust gouuernée & conduite, comme ils ont pensé, ils eussent par elles rendu raison de toutes choses, & n'eussent esté obligez d'inuenter des termes obscurs pour assigner quelque cause aux plus excellentes vertus des Plantes. Car ce maistre reconnoist ingenuëment que les laxatiues & les alexitaires ne depẽdẽt des premieres ny des secõdes qualitez; & par consequent, qu'elles sont hors de sa methode & raison, parce que sa science est

Liure de la connoissance & curatiõ des mal. des reins.

fondée sur ces premieres qualitez : Ils n'eussent dit que les effects des choses cachées, procedent de la proprieté de toute la substance, cause que ce Philosophe n'a expliquee; & comme je croy, difficilement entenduë; si entendre se peut, quoy qu'il ait promis de donner vn liure des choses qui en tirent leur vertu, ce qu'il a oublié, se contentant d'en establir de quatre sortes: Des aliments, des laxatifs, des venins, & de leurs contraires, sans neantmoins les deduire, & ne peut-on, de ce qu'il en a dit, conjecturer que les vertus des Plãtes procedent de là. Fernel s'estant voulu estendre sur cette matiere, nous propose la forme de chasque sujet, comme tres-excellente substance: De telle pensee, il contrarie au Docteur, de la proprieté de toute la substance, lequel asseure ne reconnoistre autre forme en nature & en ses produits, que le temperament, qui selon sa definition, n'est point substance, ains accident; & puis si Galien eust entẽdu la forme pour telle proprieté, il luy estoit aussi facile de la nommer forme, que proprieté de toute la substance; & la receuant, il n'eust si fort repudié du nombre des bons remedes, & de l'art, ce qui opere par cette cause. Il ne

Liure 11. des Simp. Med.

Au 2. liure des causes cachees. ch. 18.

veut donc par là conceuoir, ny designer la pensee de Fernel: Mais plustost a il voulu entendre quelque vertu recelée dans le sein de la matiere, soit premiere, ou seconde, laquelle se resueille & se fait paroistre sans l'ayde des qualitez, telle que la cendre d'Escreuisse qu'il rapporte pour remede à la rage; l'ayant appris d'Eschrion Empyrique son cōcitoyen & maistre, laquelle par la bruslure a perdu ses qualitez elementaires; de sorte que l'on ne peut dire que c'est par elles qu'vne telle cure s'accomplit, ny que ce soit la forme, puis qu'en la corruption du corps elle s'esuanoüit, pour le moins l'ont ainsi pensé les plus Anciens; joint que selon l'apparence, il ne reste plus qu'vn element: ce qui n'eschet pas de mesme en tous les sujets reconnus porter telle vertu, l'Aymant perd sa force par le feu, & la meilleure partie des Alexitaires ne resistent plus au venin, comme aussi ceux-cy en perdent leur éguillon mortel, selon quoy cette proprieté de toute la substance consistera tantost en vn seul Element, & quelquefois en tous, voire plus ordinairement aux corps accōpagnez de leur temperament; de maniere que dire proprieté de toute la substance,

c'est proposer la mesme obscurité, & ne rien dire suiuant les maximes de Galien; parce que si c'est vne vertu recelee en la matiere, elle l'est en la premiere ou en la seconde. En la premiere, elle ne peut, puis que ce n'est pas en tous sujets & tousiours; il cõuiendroit en outre que toutes les choses de l'Vniuers en participassent plus ou moins, & seroit inuariablement semblable en tous sujets, seulement seroit-elle differẽte pour estre plus ou moins cela, & non pas estre autre chose: ce que nous n'auons encores apperceu : De plus il faudroit qu'elle fust informee ; car d'où luy viendroit cette action, & la matiere premiere selon Aristote estant informe : Et encor si elle l'estoit, de necessité il conuiendroit que selon les sujets elle fust speciale, lors telle matiere ne seroit plus simple, ains composee. La forme est substance, aussi est la matiere; de façon que c'est vne double substance. Galien ne le peut ainsi admettre sans faire tort à sa methode qualitatiue & à sa raison accidentelle. C'est donc ne rien dire par luy, qu'en elle consiste la proprieté de toute la substance. En la matiere composee, de mesme, puis que selon cet autheur on ne peut considerer que

la matiere Elementaire & ses qualitez. Or telle vertu ne procede des qualitez, (cela nous est auoüé) de la matiere je ne le peux comprendre par sa doctrine, qui veut que les Elemens different seulement de leur qualité, non de leur substance. Que s'il est ainsi que la matiere soit vne en tous les Elemens, & ne soit differẽte que par ses accidents; cette proprieté de toute la substance procedant de la seule & vnique matiere, sans le commerce des qualitez, sera vne & non de quatre especes generalles, comme il la pose: Ou s'il eschoit autrement, c'est par quelque forme substancielle recellee en elle outre les premieres qualitez, dont sort telle vertu. Mais il ne la reçoit entre les choses naturelles, & pour cela n'a il mieux prouué ce qu'il vouloit dire par cette réueuse eschappatoire de proprieté de toute la substance: aussi l'a il inuenté pour auoüer qu'il ignoroit la cause des effects d'vne excellente nature; Et tesmoignant le peu d'estime qu'il en fait, la mesconnoissant. [a] Il dit que si par quelque cause propre & cachee, les medicaments ne respondent à l'artificielle conjecture, il faudra pour la pressante necessité auoir recours aux remedes que l'obseruation des anciẽs

a Gal. aulii. de la Connoiss. & curation des reins.

nous enseigne, & qui operent par la proprieté de toute la substance: Ie dy de ceux qui sont inuentez par experience & par exercice irrationnel, du genre desquels sont le Roitelet, la peau de Lieure bruslee, le sang de Bouc, & autres infinis remedes, tant simples que composez, desquels beaucoup sont à detester, que l'exercice irrationnel a trouué, ou par nature, ou par certain hazard, ou à l'improuiste & sans trauail; ou par inuention, ou en songes, ou par oracles, ou par tradition, & par d'autres moyens dont se sert l'Empirile; toutes lesquelles n'estant en nostre temps examinees par raison, nous n'y adjoustons pas grande foy. Il entend par cette raison les qualitéz, & ce qui se peut conclurre de leur establissement, puis poursuiuant ce que dessus. Que si quelque fois vne necessité pressante nous oblige d'en vser, nous n'en deuons pour cela abuser, afin que comme ils ont profité sans cause connue, ny manifeste, ils ne nuisent de mesme: Car, comme nous auons enseigné & dit ailleurs, les facultez qui sortent de la proprieté de toute la substance, sont hors de methode & de raison. Pour cela qui voudra estre excellent Medecin, il faudra

Lib. 9. des Simp. Med.

qu'il s'attache aux qualitez effectrices & aux operations qui sortent d'elles, & y mette sa fiance. Voyla l'estime que fait ce Docteur, de la proprieté de toute la substance, & des sujets qui la recelẽt. Ne nous ayant donc enseigné ce que proprement il vouloit entendre par ce terme, & ses disciples ne le pouuans rencontrer, nous n'osons certainement dire que la vertu des Plantes despende d'vne telle cause; aussi passans outre, nous cherchons son origine, & estimons,

---

Que les vertus des Plantes procedent de la forme.

CHAP. X.



RES ayant à nostre possible prouué que les proprietez des Plantes ne dependent absolument du Ciel, ny ne procedent des seules qualitez effectrices des Elemẽs; & outre plus monstré que Galien & ses suiuans n'ont rien dit pour auoir resuassé que

les venins, les Alexitaires, les purgatifs & les nourriciers sortoient de la proprieté de toute la substance. Il est maintenãt raisonnable que nous exposions nostre sentiment, bien que nous ne pretendions le faire passer pour loy (encor que cõme homme nous y ayons autant de droict qu'vn autre) mais de l'appuier de raisons, si le Ciel nous fauorise de le pousser iusques à son throsne. Nous estimons donc que les proprietez des Plantes sont veritablement & absolument les effects de leurs formes. Sur cette pensee, i'entens que l'on me fait quatre questions 1. que c'est que cette forme? 2. d'où elle vient, 3. d'où elle tire les qualitez que l'on attribue aux Elemẽs qui se rencontrent és Plantes, 4. & si elle est mieux prouuée & entenduë que c'est vne proprieté de toute la substance.

Pour le premier, nous respondons (suiuant ce que cy deuant nous auons ingenuëment confessé) que nous ne la connoissons pas, pour dire c'est cela, par demonstration scientifique, mais seulement par les effects, d'où remontant à elle ils nous font dire, Qu'elle est vne viue substãce, donnant vigueur, mouuement & vertu au corps qu'elle anime, c'est ce que nous

nommons esprit Ouurier, lequel trauaille en la matiere qu'il dispose & agence selon sa predestination naturelle pour produire son action sensible, & monstre qu'il est le prochain principe de la vie, donnant aux Plantes les grandeurs, conformations, figures, ressemblances, les odeurs, les saueurs & couleurs, & les qualitez du chaud, du froid, du sec & de l'humide, auec les vertus specifiques efficaces, soit en la purgation, au venin, en son contraire & autr es sans nombre. Es Animaux il est en la semence; aux Plantes, il est au germe, sans cét esprit il ne se fait aucune generation ny production, soit és generations des Animaux ou des Plantes nommees Æquiuoques & Vniuoques; pour cét effet, plusieurs l'ont appellé Astre terrestre, d'autant qu'en luy se remarque semblable vie, force & puissance que l'on attribuë aux Estoilles.

Pour la seconde question d'où elle vient, comprend quelle est sa cause, & où elle va cessant d'agir. On peut respondre que la connoissance de son principe est aussi difficile que son essence, au moins les sentimens des anciens & des modernes, en sont tres differents; les vns croyent qu'el-

le vient du Ciel, nous l'auons ce me semble assez combattuë, quelques autres asseurent qu'elle est tirée de la puissance de la matiere; opinion dont les fondemens sont facilement sappez: & quelques vns estiment qu'elles sont toutes vne, que c'est l'ame de l'vniuers, d'où procede la vie; pẽsees que nous ne pouuons receuoir, ayant monstré qu'elles ont chacune subsistance separee, & qu'elles sont immortelles de la duree du monde: de sorte qu'il reste à dire de quelle cause elles sortẽt, de necessité il en faut rencõtrer vne: mais ie n'en trouue aucune qui me satisfasse cõme la premiere absoluë, qui s'est manifesté par Soit Fait.

Pour le lieu où elle va, celuy des deux vniuerselles matrices que nous nommons les Elements, sçauoir l'eau & la terre, dans lesquelles se font toutes les generations & productions de nostre globe, me semble tres-conuenable. Car s'il s'en faict quelqu'vne en l'espace nommee l'air des anciens & des modernes, le grand mystere & le Cahos comme estant vn meslange de terre & d'eau rarefiez, voire des autres substances; ce ne sera hors de ces deux seuls Elements. Si l'on demande de quelle maniere elle est en ces lieux: Ie responds

qu'elle y est de deux façons, en action, ou assoupie: L'vne en la vie, & paroissant sur l'Element, & l'autre en sa nuict & à son repos au fond de l'Element, duquel elle se resueille par ordre de temps, & par predestination naturelle pour paroistre en actiō; puis ayant acheué sa tasche & parfait son ouurage, mesme quelquefois violemmēt pressee, elle s'assomme dés le commencement de sa besongne, retourne à sa nuict & à son repos, continuant de siecles en siecles tel ordre iusques à la dissolution de ce globe. Voyla vne nouuelle Philosophie, me diront quelques vns: Ie responds qu'elle est tres-ancienne, mais fraische esclose pour eux, neantmoins Dieu nous prestant vie & santé, nous l'expliquerons dauantage ailleurs.

Quant au troisiesme, d'où elle prend les qualitez que l'on attribuë aux Elemens, rencōtrez és sujets qu'elle anime. Veritablement il me semble que l'on ne sçauroit pertinemment respondre à cette question sans sçauoir quel peut estre au vray le suppost de ces accidens, si ce sont les deux Elements, ou les trois corps de semence des modernes. Es diuerses anatomies artistes que nous auons fait de plusieurs corps,

nous ne pouuons pas dire absoluëment que ce soient les deux Elements, ny asseurément iurer que ce soient les trois corps des semences; voicy ce que nous en auons troué contemplãs les produits de la Nature en leur entier, & en leur lieu maternel. Nous auons rencontré qu'en mesme endroit il se trouuoit des Plantes de vertu eschauffante & rafraischissante, que le Nenuphar & la Grenoüillette croissoient en l'eau & és lieux marescageux, l'vne tesmoignant vn grand feu, & l'autre du froid: que le Thim tres-chaud & la Morelle tres-froide germoient en mesme planche: que la Iombarde fort rafraischissante prend nourriture sur les murailles auec le violier iaune: que le Pauot, la Iusquiame & la Ciguë viennent auec le Titimal & l'Ortie, & qu'elles sont toutes tellement accouplees ensemble, que l'on ne sçauroit veritablement dire, toutes les Plantes aquatiques sont froides, non plus que, toutes les Plantes montagneuses, sablonneuses, & terrestres sont chaudes; par là il nous paroist que le lieu, la matrice, ou l'Elemẽt ne donnent pas la qualité. Apres ceste consideration nous auons remarqué par l'art de leur anatomie, que plusieurs de celles qui ont

vertu rafraichissante, la cōseruent en leur eau, esprit, huile, & sel: car à la terre ne reste qu'vne simple vertu desiccatiue; de mesme des eschauffātes; neātmoins quelqu'vnes portāt cette qualité sōt seulemēt chaudes en leur esprit & sel, & rafraischissantes en leur eau & huile, tel est le vin & beaucoup de breuuages fermentez, cōme le citre & la biere; voyāt tant de varietez, il est tresdifficile d'assigner suppost certain à tel les qualitez; toutesfois il est bien vray que tous les salpestres de quelque corps qu'ils puissent estre tirez, ont grande faculté rafraischissante, soit dissouts en l'eau pris par dedans & appliqués au dehors, mais il n'en est pas ainsi de tous les autres sels; bien ont ils tous la proprieté desalterante par l'aigre tiré d'eux, comme aussi toutes les huiles ne sont pas eschauffantes; celle de la semence du Pauot, & de la Iusquiame, du Melon, de la Citroüille, de la Courge, ont puissance rafraischissante, mesme le Soulphre tiré du Vitriol est tres narcotique, & le Camphre tout huileux est estimé froid iusques au quatriesme degré. Toutes ces diuerses rencontres empescheront l'esprit paisible d'affirmer quel est le sujet de ces accidents, ou de ces quatre premieres qua-

litez, seulement pourra-il penser qu'il n'y a en tout ce globe qu'vn sujet dont la qualité puissamment actiue & viuifiante resueille en leur temps les formes de tous les indiuidus (sçauoir le feu) lequel est le grād Artiste, tant edifiant que destruisant ; & comme il est esprit & tres-puissant, voire l'ame de la Nature: il est aussi seul & vnique en tous nos Elemēs & és Principes des corps, caché par tout, plus ou moins; ou se monstrant estant pressé, il paroist violent, mais en son ordinaire il suit vn doux & aggreable ordre: [a] S. Denis est de cette opinion. L'eau en sa simplicité elementaire tenant tres-peu de cet esprit de vie, ne peut aussi estre chaude de soy ; que si elle est froide ce n'est pas que cette qualité ait de necessité vn suppost en elle, & qu'elle le soit; car la froideur n'est en la nature & au regard du chaud, que cōme l'ombre & les tenebres au respect de la lumiere. Ne respondant du tout à cette troisiesme question, je la laisse indecise iusques à vn autre temps, seulement diray-je qu'il nous paroist que c'est la forme qui manifeste les premieres qualitez, & les diuerses conformations, lesquelles selon le vulgaire sont nommees chaudes, froides, seiches, humides,

[a] Chap. 11. de Cel. Hierar.

mides, bien que le sec & l'humide ne sont qu'accidens de la disposition des corps, ce qui s'apperçoit en diuers sujets : Car l'eau gelee par le froid est dite seiche, pendant qu'elle est en cet estat, & celle aussi qui est meslee dedans les mixtes, soit vegetaux ou mineraux; de mesme l'huile à l'ambre est dite seiche tout le temps que par la vertu de son sel elle est condensee & comme pierrifiee: Pareille rencontre en l'humide, parce que l'eau & l'huile sont humides estans fluides, arrestees au contraire. Or telle disposition de ces sujets depend pour la meilleure part de l'Artisan, & si quelqu'vne de ces qualitez escher par nature, aux deux Elemens & aux principes des corps, nous en parlerons au liure suyuant; traictant de la dissection des sujets naturels par le feu, & discourant de la nature de leurs parties.

Reste la quatriesme question, sçauoir si la forme est mieux entenduë & prouuee, que la proprieté de toute substance. Sans hesiter i'ose asseurer qu'oüy. Il n'y a personne de si grossier entendement, que luy disant que la vertu d'vne telle Plante vient de sa forme ou de son ame, ne comprenne en mesme instant que c'est la principa-

le piece du composé , & vne substance de tresexcellente nature: que par elle seulele sujet a vie, & qu'absente ou assoupie il meurt; encor est elle mieux prouuee par la necessité que toutes choses viuãtes sont animees, & que l'ame (comme nous auons monstré) n'est pas le temperamẽt, ains vne vifue substance. Ce que l'on ne sçauroit dire de la proprieté de toute la substãce, suyuant ce que nous auons dit au chap. cy deuant. Car maintes Plantes sont sur la surface de la terre, selon l'aduis de ce Docteur de la proprieté de toute la substance, qui ne l'ont point, quoy qu'elles viuent, telles sont celles qu'il dit operer par les qualitez effectrices. Il n'est pas ainsi de la forme, la moindre & plus chetiue Herbe a son ame, aussi bien que la plus grande, vn brin de Marjolaine comme vn Chesne: Et puis tous les excellents Philosophes tant des siecles esloignez que des prochains, ont donné de grands aduis pour les ames de chaque chose. Il n'y a que les Medecins qui ne sçauent que c'est, encor sont-ils sectaires de Galien, & qu'vne bassesse d'entendement par aueugle submission a fait iurer pour les opiniõs de ce maistre. Ceux-là, dy-ie, sans les examiner ont receu le tẽ-

perament pour forme, & cette proprieté de toute la ſubſtance, pour cauſe de leurs plus grandes vertus, & des effects ne dependant des premieres qualitez. Au contraire d'eux les eſprits que la raiſon ſatisfait, ont repudié telle opinion de leur ſentiment, & recherchans au plus profond de la nature, ſoit par la meſme raiſon, ou par l'experience meurement conſideree en toutes ſes rencontres, ils ont trouué que tous les effects de chaque ſujet procedoiẽt des formes, leſquelles en leurs operations ſe ſeruent des qualitez qu'elles tirent, ce ſemble, des matieres qu'elles ſçauẽt choiſir, & que ſi les Plantes ont des proprietez, que ſans doute elles ſont produites par ces viſues ſubſtances, & d'ailleurs n'ont elles leurs cauſes.

Si les vertus des Plantes peuuent estre connuës par les sens, ou autrement.

CHAP. XI.



LA trouppe Galenique sçachát que nous soustenons, que les proprietez des Plantes dependent & sortent de leurs formes substantielles, contre la doctrine de leur Maistre, & contre ce qu'il a laissé par escrit, principalement en son liure des Simples Medicamens, où il enseigne d'en connoistre les vertus & l'vsage par quelque sens, me diront que ie sorts de la methode & de la raison de ce Dieu de l'eschole, à guise des Empiriques, qui ne connoissent les proprietez des choses que par experience, comme s'il estoit du tout impossible d'en perceuoir les effects autrement. Ie leur respons que n'ayant, aueuglement embrassé les opiniós d'aucun, que ce n'est pas ce qui me soucie de sortir de ses preceptes, pourueu que i'en rencontre de meil-

leurs,& de plus certains,comme sont à l'auanture ceux que ie propose: car ie soustiens contre luy & tous ses sectaires, que la plus solide cõnoissance que nous ayons des choses,vient de l'experience, mesme que leur pretenduë doctrine qualitatiue a commencé par là,ils n'ont iamais sceu que le Nymphea rafraischissoit auant l'auoir appliqué à son vsage,que la Grenouillette brusloit sans l'auoir mise en œuure, que l'Absinthe & la Mente eschauffent sans en receuoir les effects, & que celle-cy detergeoit, cette autre estoit astringente, sans les remarquer en leur operation, ny toutes les autres qualitez n'ont esté mises en vsage que par ce moyen. Les premiers qui gousterẽt des Plantes y furent portez par la necessité, ils les prirent ou pour nourriture,ou pour medicament;celuy là deuoit tousiours deuancer celuy-cy. Mais quelque ordre qu'ils ayent tenu,l'experience a precedé & decidé le negoce. Galien auoüe auoir appris la faculté de la Fumeterre par l'experience d'vn paysan;s'il pouuoit connoistre les Plantes par le sens,pourquoy a-t'il attendu d'estre instruict d'vn rustique pour la Fumeterre?& pourquoy a-t'il laissé tant d'autres Plantes derriere faute de

les auoir gouftees, s'il eft vray que le gouft en forme la connoiffance? car cela mefme me fait infifter contre luy, qui veut paruenir à la connoiffance des vertus des Plantes par les fens, comme s'il les pouuoit defcouurir, ce que nous ne fçaurions admettre.

Ayant, ce me femble, affez fuffifammēt monftré que les vertus des Plantes procedoient de la forme, laquelle conftituë l'effence & les proprietez, il la faut de neceffité connoiftre, pour connoiftre fes effects; or les fens ne penetrent iufques aux effences, ils ne vont que fur la fuperficie des chofes, & les feuls accidents font leurs objects. Eftant ainfi, il eft impoffible que par eux feuls l'on puiffe arriuer à la certitude des vertus des Plantes. Ie fçay que Galien pretend fe feruir de trois fens, du gouft, de l'odorat, & du toucher; & de celuy-cy de deux manieres, fçauoir, receuāt par action, & patiffant: mais il a plus d'affeurance au gouft qu'aux deux autres. Des modernes y ont adioufté la veuë par les couleurs des fleurs & des figures & reffemblances des racines, tiges, feuilles, fleurs, fruicts, & femences, tant entre elles, qu'à quelque animal, ou rapportāt à quelqu'vn

de ses membres ; desia l'on en a fait des liures & promis beaucoup. Les Galenistes bannissent & anathematisent de leur eschole telles pensees, ne receuant que celles de leur Docteur. Ie ne treuue pas pourtãt que l'vn prouue mieux son fait que l'autre, c'est ce qu'il nous faut examiner, & pour cela nous commencerons par le plus estimé, y ayant de l'apparence que combatu, les autres seront facilement desfaits.

Qu'il n'est pas possible de connoistre parfaitement les vertus des Plantes, par le sens du goust.

Chap. XII.

C'Est par le goust vn sens qui fait discerner au sensitif les diuerses saueurs, & par elles faire choix de sa nourriture. Et la saueur, selon Aristote, n'est autre qu'vne qualité passible, prouenant du meslange des Elements, il la dit qualité, parce que les sens ne perçoiuent que les accidents des choses, & non

les essences, & en constituent de huict especes, la douceur, l'amertume, la gresse ou fadeur, la salure, l'acre, l'aspre, l'aigre, la reuesche ou rude.

Le pedant d'Alexandre met pour les deux principales saueurs, le doux & l'amer, comme tenans les deux extrémes; & [a] Galien l'acre & l'aigre. [b] Theophraste asseure que le doux est commencement de toutes saueurs; & l'amer de l'odeur. Les circõuenus de leurs opinions les voulans accorder disent qu'Aristote entend des saueurs entant que telles, & que l'autre en parle ayãt esgard à leurs causes qui sont opposees, sçauoir l'acre produit du chaud, & l'aigre du froid. Ils asseurent tous deux que la saueur prouient du meslange des Elemens, ausquels l'humide suppedite le sec par la concretion du chaud, parce que l'humide est le propre sujet de la saueur, & luy sert de disposition materielle, mais il doit estre aqueux & non aëré, d'autant que l'humide de l'air est plus propre pour l'odeur par sa tenuité où la solidité n'est requise comme à la saueur plus crasse, lequel humide doit estre temperé du sec, non du feu, ains terrestre pour plus grãde fermeté, & où l'humide aqueux domine, la saueur est plus a-

a *Au 4. des simpl. Med*

b *Au 6. des caus. des Plantes chap. 13.*

greable, comme au contraire elle eſt plus ingrate où le ſec terreſtre & du feu predominent. C'eſt ainſi que ces vieux Docteurs philoſophent ſur le ſens du gouſt; & que par luy connoiſſant ſes cauſes, ils pretendent atteindre à la connoiſſance des qualitez, & de là deſcendre aux effects. C'eſt par ces moyens que Galien a voulu aſſeurer que tout ce qui eſt amer eſt chaud, que tout aſpre eſt aſtringent, ainſi des autres: Mais quand on concederoit que les Elemens ſeroient les cauſes du gouſt, ſi eſcherroit-il beaucoup d'inconueniens; & toute la philoſophie Elementaire ne s'y accorderoit pas trop bien. Theophraſte voulant diſcourir des ſaueurs, aſſeure que le corps ſauourable doit eſtre composé de deux Elemens au moins, parce, dit-il, que ce qui eſt ſimple, comme l'Elemẽt, n'a aucune ſaueur; le feu, l'air, l'eau, la terre en leur ſimplicité Elementaire n'ont du tout de ſaueur, que s'ils n'ont de ſoy telle qualité, & n'eſtant en aucun, il n'y a point de raiſon qu'elle ſe puiſſe former en eux; de venir d'ailleurs, ce ſeroit mettre vn cinquieſme corps ſuppoſt de cet accident. Si l'on me repart que les Elemens n'ont non plus de couleur, & que ce que ie dy de la

Liu. 6. cha. 3. des cauſes des Plãtes.

ſaueur on le pourroit dire de la couleur: A cela ie replique qu'aſſeurement ſi les Elements ſont tels que l'on les dit, & tombent ſous les ſens en leur ſimplicité, voire quand ils n'y tomberoiēt pas, ils ſont coulourez. Il eſt clair que tous les Philoſophes qui les ont feints ou admis, quelques ſimples qu'ils les conſideraſſent, les ont propoſez corporels, chauds, froids, ſecs & humides, legers, lourds, groſſiers & ſubtils, comme tels coulourez, & non iamais ſauourables; que ſi les Elemens ne dōnent les ſaueurs, & ne procedent d'eux, par elles ne peut-on arriuer à la connoiſſance de la cauſe des effects: Et puis s'il eſtoit vray que les ſaueurs procedaſſent de ces cauſes, & que d'elles ſe formaſt vne ſcience, il faudroit qu'elle fuſt inuariable, que toutes les Plantes ameres fuſſent chaudes, il n'y auroit aucune exception, non ſeulement qu'elles fuſſent chaudes, mais encor qu'elles euſſent les autres qualitez; la Ciguë, la Iuſquiame & l'Oppion tres-amers deuroient eſtre chauds & deterſifs, comme la Gentiane, pour laquelle Galien dit qu'il ne ſe faut eſtonner ſi elle extenuë, purge, deterge & deſopile, eſtant grandement amere, que ne dit-il de meſme de la Cigue?

Liure 6. des ſimples med.

ſur laquelle il paſſe legerement; du Pauot, de la Chicoree ſauuage qui pour ſon amertume eſt dite picride, neantmoins eſt froide; & de la Coloquinte inſupportablemẽt amere? ſi l'on me repart qu'il dit la raiſon de celle-cy, & que c'eſt qu'elle opere auec tant de violence, qu'elle n'a pas le temps de monſtrer ſes autres facultez, Ie replique que c'eſt vne fort foible repartie pour vn tel maiſtre, elle ne vaut rien pour celle du Pauot, & de la Iuſquiame qui ſont amers & froids, & comme il reconnoiſt luy meſme; pluſieurs Plantes ont diuerſes qualitez & facultez que le ſens du gouſt ne peut ſainement deſcouurir: I'entens que l'on me repart, qu'encore qu'elles ſoient ameres, que les autres qualitez & facultez ſurmontent, par le moyen deſquelles telles Plantes ont d'autres vertus: mais ie replique, qu'il faudra prendre la connoiſſance de leurs proprietez, d'autre que du gouſt, puiſque la ſaueur amere ſurmontant en eux, n'eſt pas teſmoin de leur vertu, & où ſera l'aſſeuré moyen de deſuelopper les vertus de tant d'embaras? ainſi le gouſt ne ſera pas touſiours iuge des facultez des medicamens, & de luy ne ſortira aucune ſcience. D'abondant ces facul-

Gal. lib. 8. des ſimpl. med.

tez de sauourer sont-ils si semblables en tous les hommes, & tous ceux professans l'art de Medecine & desirant la connoissance de ses outils, ont-ils les organes pareils? & puis les sens ne s'vsent-ils pas? tesmoins les vieillards, qui ne les ont si subtils que les ieunes, & l'habitude ne les subuertit-elle point aussi? Ces varietez produisent tant d'incertitudes qu'il est impossible d'y pouuoir prendre pied, voire elles sont telles, qu'elles ne peuuēt sauuer ceux qui voudroient dire qu'encore que la faculté varie selon l'espece de l'organe, que l'amer, l'aspre & le doux sont tousiours estimez tels, soit plus ou moins, qui ne changēt rien de l'essence: car encor que le plus & le moins ne changent l'essence, ils ne laissent d'apporter de la varieté aux facultez, & faire qu'ils perçoiuēt plus ou moins leur obiect, dont la connoissance est alteree; tel goustera l'Absinte qui n'y trouuera que de l'amertume, & n'y sentira aucune astriction: de mesme à l'Aloes & à la petite Centauree. Vn autre preuenu des sentimens de Galien dira qu'il a recōnu ceste astriction. D'abōdant les Plantes ne demeurēt iamais en vn mesme estat. Theophraste asseure que toutes les Plantes en la generation des

Gal. lib. 6. des simp. med.

Liu 6. des causes des Plantes ch. 7.

ſaueurs, paſſent d'vne qualité de ſaueur en l'autre par la cõcoction, comme de l'amer ou aſpre au doux, ou gras: Ainſi l'Oliue amere au gras, & la Poire de l'aſpre au doux; d'autres paſsẽt par pluſieurs, tel que le Raiſin, au cõmencemẽt aſpre, puis aigre, & en fin tres-doux: De ſorte que ſi les ſaueurs teſmoignẽt les proprietez des choſes, les fruicts par tels progrés aurõt diuerſes facultez. Ce que l'on me cõfeſſera aiſémẽt me monſtrãt que le verjus naiſſant eſt aſpre & aſtringent, puis aigre, plus froid & aqueux & moins reſſerrant, puis meur, doux & temperé & de grande nourriture ſelon Galien. Mais à dire vray, telles qualitez ſont bien eſloignees de l'eſſence de celles qui pourroiẽt eſtre ainſi nommées, la plus grande aſtrinction du nouueau verjus n'arriuera iamais à la centieſme partie de la moindre des Neſles & des Prunelles, ſans l'aller chercher en l'Acatia. I'adiouſte encor d'abondant que toutes les autres vertus ne ſeront pas connuës, s'il eſt vray que la ſaueur ſalée ne ſe trouue és Plantes ainſi que l'aſſeure Theophraſte, parce, dit-il, que la ſalure ne conuient, ny ne ſert à la generation, qu'au contraire elle l'empeſche par ſa faculté rongeante, reſiſtãt à l'al-

Liu. 6. cha. 14. des cauſes des Plãtes.

teration & à la pourriture, cause de la generation: Mais ie croy que le bon homme n'auoit gousté du Kali, qui est veritablement salé, ny n'auoit dissequé les Plantes par le feu, pour connoistre qu'entre les parties manifestees par cet Artiste, le sel est vne grande piece; mesme il n'a consideré ce qu'est le fien & la marne d'où on amande les terres infertilles: autrement il eust sceu que celuy là est vne vrine salee des Animaux, & que l'autre est vne terre grasse, & comme vn sel de terre vnctueux, grandement fertil. Proche de la Mer l'on fait grand amas d'vne herbe salee, nommée en quelques costes Behin, que la Mer jette à bord lors qu'elle monte; laquelle est reduite en terrot; dont apres sont amẽdées les terres; qu'en quelques lieux sterils où cette mere vniuerselle des Plantes est trop froide, on brusle les Arbres, herbes, & gazons pour la feconder, ce qui arriue tres-heureusement. Ie pense que ce Philosophe s'imaginoit que l'on salloit la terre comme vne piece de Bœuf pour l'empescher de pourrir & de germer. Mais ceux qui le suiuẽt & croient que la venerable antiquité n'a point erré, doiuent sçauoir que ce qui fertille les terres & les

rend grasses, est le sel conuenablemẽt espanché, joint à sa matrice, auec laquelle il est cõme pere de la generatiõ. Pour ce sentiment quelques Poëtes plus entendus que luy en la generation des choses, ont feint vne Venus mere de fœcondité estre fille de l'escume de la mer, qui n'est autre que sel. Que si le sel estoit contraire à la generation, il s'ensuiuroit que sur les bords de la mer il n'y croistroit nulle herbe, & qu'en ses ondes on ne trouueroit aucuns Animaux, ce qui est autrement: les Herbes croissent tres-aisément belles, grandes, & vertes sur ses riues, mesme sur ce qu'elle baigne, & n'y a rien de si peuplé & de tant de diuerses natures d'Animaux qu'en la Mer; voire les bons mesnagers donnent du sel à lescher à leurs bestiaux pour les rendre fœconds, ce qui arriue tres ordinairement.

Les saueurs donc ne pouuant sortir des Elemens par la maxime qu'vne chose ne peut donner ce qu'elle n'a pas; elles ne peuuent aussi selon eux donner connoissance des vertus & facultez des Plantes. Les nouueaux Docteurs qui mettent pour cause des saueurs, la substãce salee, rencõtrẽt mieux, car il est arresté entr'eux qu'aux

mixtes, cette saleure y est tousiours, mais diuersifiee; neantmoins ie ne tiens pas qu'ils puissent tousiours bien rencontrer, puis que cette diuersité depend du plus & du moins, & de l'action des formes, autrement il faudroit qu il y eust autant de sels que de semences & de sujets, ce qui n'est pas ainsi; ains par par la mesme Anatomie, il ne paroist que trois sels des principes prochains, comme nous dirons au liure suiuant; mais quand encor on se voudroit relascher à l'aueu que les facultez chaudes, froides, seches, humides, astringentes, &c. seroient connuës par le goust, si est-ce que l'on ne pourroit connoistre pourquoy celle-cy est plus propre à cette partie que celle là. La Peone, le Narcisse, le Houblon, le Caprier, le Violier-jaune, la Cotula sont chauds & secs au second degré, ainsi le disent les Autheurs, neantmoins ils ont differentes vertus, l'on ne prendra pas le Houblon pour la teste cõme la Piuoine: L'Armoise, le Liseron petit, la Fumeterre, la Garance, le Spic celtique, la Cornoüille, l'Absinte sont chauds & secs au premier degré, neantmoins ne sont vsurpez les vns pour les autres; ny n'ont semblables vertus, & toutes ne sont de pa-

pour

reille ſaueur, de ſorte que celle qui aura fait iuger que la Peone eſt chaude & ſeiche au ſecond degré, n'aura pas enſeigné qu'il en eſt ainſi du Caprier, & que celuy-là eſt bon pour les affections de la teſte ; & celuy-cy pour celle de la ratte.

De toutes ces choſes ie recueille que le ſeul gouſt ne ſçauroit enſeigner que les vertus & facultez des Plantes.

Que par l'odeur l'on ne connoiſt pas les vertus des Plantes.

Chap. XIII.

PVis que par le gouſt l'on ne ſçauroit aſſeurément deſcouurir les vertus des Plantes, bien qu'il ſemble eſtre l'inſtrumẽt le plus propre à cela, & que les ſaueurs ne les peuuent enſeigner, moins le fler & les odeurs, pourront-ils faire cette deſcouuerte.

a Ariſtote fait deux generales eſpeces d'Odeurs, le plaiſant & le faſcheux ; il aſ- a Au liure du ſens & ſenſib.

seure que les odeurs suiuent à plus pres les saueurs, qu'elles se rencontrent en l'humide de l'air & de l'eau, & qu'il y en a de douces, d'acres, d'aspres, de grasses, d'ameres ou pourries, ayant remarqué que les corps qui n'ont point de goust, n'ont aussi d'odeur, comme l'or & la pierre, qu'au cõtraire la mer a odeur, parce qu'elle a saueur, le fer, le cuiure, & autres semblables ont odeurs & saueurs, il croit encore que les Elements separez n'ont aucune odeur. Ces choses estant, les odeurs suiuẽt les saueurs: Par les mesmes raisons que nous auons monstré, que les saueurs seules ne pouuoient enseigner les vertus des Plantes, nous disons que les odeurs ne le sçauroient faire aussi. Le mesme Aristote dit, que les choses odorantes sont chaudes; & au liure du Sens, il adapte le sens de l'odorat au feu, & definit l'odeur vne certaine aspiration fumeuse, & telle aspiration du feu. Selon cela il s'ensuiuroit qu'il n'y auroit que les Plantes chaudes qui fussent odorantes, le Nenuphar pourtant l'est, aussi l'est la Ciguë, & la Iusquiame, qui selon luy deuroient estre chaudes: D'abondant il asseure que l'homme a la faculté odoratiue moindre que les autres

Problem. chap. 13.

animaux ; moins donc en peut il receuoir les especes, & moins encor iuger par les sens les vertus des choses. Il est à presupposer qu'estãt le Chef-d'œuure de nature, qu'elle n'auroit oublié la perfection de ce sens en luy, au moins s'il cõduisoit à la parfaite cõnoissãce de la proprieté des corps; or ne l'ayant pas fait, s'il est vray ce que dit ce Maistre, il s'ensuit que par ce seul sens il ne sçauroit descouurir les facultez des vegetaux. Les Chimistes disẽt que les odeurs sortent du gras, qu'ils nomment soulphre, & que moins il est lié & vny auec ses confreres plus facilement s'esuapore-t'il & se fait sentir: mais de cecy au prochain liure suiuant. Les Philosophes anciens & modernes qui les suiuent, asseurent comme dessus auec Aristote, que les Elemens en leur nature n'ont non plus d'odeur que de goust; s'il est ainsi, ie ne voy pas comme ils me puissent mõstrer que par leur simple meslãge, ils fournirõt d'odeur, veu que les choses ne dõnent ce qu'elles n'ont pas. Que si les Elemẽs ne donnẽt ny les saueurs, ny les odeurs, il est de necessité que si elles ont leur vertu des Elemens, qu'elles ne se descouuriront pas par là, que si elles les ont d'ailleurs, il faut auant sçauoir que c'est pour le dire.

Presupposons, diront quelques vns, qu'elles ne tirent pas leur vertu des Elements, mais de leurs formes, comme vous auez dit cy-deuant, est-il possible qu'elles ne puissent enseigner leurs vertus par l'odeur? A cela ie repars qu'il ne m'est connu, que si l'on a soupçonné que la Vulvaria estoit bonne aux affections histeriques à cause de sa puanteur; l'on n'a pas pensé que le Rosmarin, la Sauge, le Muguet, & la Piuoine, grandement differentes en odeurs, fussent bonnes pour le cerueau par la leur, & puis la plus grande partie des Plantes est sans odeur, ou si petite que difficilement peut-elle estre apperceuë de nostre sens.

Quoy, me repartira vn bon sentiment, vous voulez qu'en vain les Plantes ayent differentes saueurs & differentes odeurs, Dieu & la Nature font-ils quelque chose inutilement? ie veux ingenuëment auoüer que non; & pense tres-bien que si nous auions les sens tres-exquis apres auoir penetré le meslange que fait l'Artisan, & ses intentions, que nous serions grandement acheminez aux connoissances que nous desirons par ces sens; mais les ayant tres-debiles, & vne juste Anatomie des sujets

naturels nous defaillant, ie tiens que l'on ne peut arriuer à la connoissance des vertus des Plantes, effects de leurs formes par le goust & le flairer seulement, & qu'il faut encor autre condition.

Si l'on peut arriuer à la connoissance des vertus des Plantes par leur phisionomie, soit comparee aux Animaux, ou aux parties de l'Animal.

CHAP. XIIII.



Ceux qui suiuent cet axiome que Dieu & la Nature ne font rien inutilement, & qui recōnoissent que tãt de varietez que l'on rencontre aux Plãtes, ont bien vne autre fin que pour les discerner entr'elles, disent fort affirmatiuement que la ressemblance qu'elles ont, soit au tout ou aux parties de l'homme, ou des autres Animaux, est vne marque de leur vertu & proprie-

té, non seulemẽt des parties, mais ils regar-
dẽt encor celles qu'elles ont aux maladies,
cõme aux escroüelles, aux hemorrhoides,
aux cancres, aux vlceres & autres sembla-
bles indispositiõs, & de plus aux couleurs,
saueurs, odeurs, & aux saisons de leur vi-
gueur. Baptiste de la Porte, Neapolitain,
traicte amplement de cette matiere ; les
Paracelsites sont de son escot & non les
Galenistes, & en rapporte plusieurs exem-
ples : Son trauail est grand, mais il ne
respond pas tousiours à la promesse, la rai-
son n'y est pas bien formee, & l'experien-
ce ne le tesmoigne pas tousiours, telle
signature est donnee à vne Plante, qu'il ne
s'ensuit pas que sa vertu soit denottée par
elle, joinct qu'en beaucoup de ressem-
blance il s'y rencontre plus d'imagination
que de verité. C'est comme des nuées
que l'on fait ressembler à tout ce que la
fantaisie se represente, à vne Gruë, à vne
Grenoüille, à vn homme, à vne armee,
& autres semblables visions. Cet [a] Au-
theur en vn lieu a dit que le pain de
Pourceau imite la forme de la matrice, &
à vn autre endroict [b] il le rapporte aux es-
croüelles, lequel croira-t'on des deux ? &
ce qui est de plus plaisant en cecy, c'est de

* En son liure Phisiognomonique.

a Liu. 3. ch. 15.

b Liu. 5. ch. 43.

reprefenter la fignature par des chofes artificielles, comme la fleur de Napel à vn heaume, & dire que par là elle denotte fa venenofité tuant, comme fi le heaume fait pour la deffence, tuoit celuy qui le porte ou eftoit caufe de fa mort, luy qui eft faict pour fa conferuation, & puis l'Anthore a femblable fignature que l'on tient eftre tres-excellente contre les venins. Noftre Iris & celuy de Florence, dont les feuïlles font faites à guife de la lame d'vne efpee ou d'vn Bracmart à l'antique, deuroient pluftoft eftre de tres-prefens venins, ayãt la fignature d'vn inftrumẽt qui fert à tuer les hommes & les Animaux tres-promptement, qu'à peine fe peut-il trouuer de plus prefent venin en la nature vniuerfelle; & le bec de gruë, principallement celuy que l'on nomme éguille de Pafteur, deuroit tuer le mõde; l'Antirinon qui reffemble à la tefte de Veau defpoüillée de fa peau, deuroit auoir quelque fafcheufe qualité, mais cela eft au contraire. Ceux qui difent que le Pauot, la Noix, & le bouton de Piuoine, auant qu'eftre efpanouy, reffemblent à la tefte, & en auoir les fignatures, que ne difent-ils le mefme du Chou à pomme, de la Citroüille, du Melon, &

autres semblables : Et puis rencontrant plusieurs Plantes de pareille signature à vn membre, cõment deuinera-t'on par là que c'est plustost pour cette maladie-cy que pour celle là, que l'epilepsie est soulagee par la Piuoine ; & qu'elle ne le soit pas par la Noix & par le Pauot, ou par le Chou : Les grains noirs de l'herbe Paris, representent la pupille de l'œil, la Camomille, le Soucy, l'herbe à l'Espreuuier, l'Argemone, l'Anemone, la Scabieuse, l'Oeil de Christe, autremẽt nommé Asteratique, l'Argentine, la grande Marguerite des prez, autrement dicte Oeil de Bœuf, ont toutes signatures aux yeux, mais differemment : car elles ne sont toutes bonnes pour vne mesme maladie, qui enseigne cette differẽce, & d'où en apprẽdra-on l'vsage ? qui fait que le Fenoüil, la Veruenne, & la Ruë profitent à plusieurs de ces maladies, & n'en ont aucune signature, & que l'Euphraise represente plustost les vices de l'œil que les vertus, neãtmoins est tant excellente pour les yeux.

Quelle rencontre que les Plantes qui ressemblent à l'œil sont remedes à ses indispositions, comme aussi celles du cœur au cœur, & que celles qui ont rapport à

la matrice, comme le pain de Pourceau & l'Aristoloche ronde luy nuisent plustost que de luy ayder. Comme, ils disent que la Brionne, le Meschoacam, la moüelle de Sureau, & la Peche ont signature à l'Anasarque: qui a enseigné que la racine de la Brionne & celle du Meschoacam toutes entieres y profitent, & qu'il n'y a que l'escorce de celle de Sureau qui y vaille, & la seule fleur du Pesché, & non son fruict, sa semence, son escorce, ou ses feuilles? Ceste distinction ne vient-elle pas d'ailleurs que de l'art signé? ie ne pense pas que l'on me le nie, & par consequent que la ressemblance des Plantes soit au corps entier, à ses parties, ou aux maladies, tant particulieres que generales, puisse entierement fournir à la connoissance de la vertu essencielle, specifique & formelle des Plantes, & qu'il y faut encor ioindre vn autre Art.

Ces objections estans vuidées, veritablement nous serons d'accord, autrement ie mettray en suspens cét art physionomique des Plantes qui enseigne tant facilement à connoistre leurs vertus plus cachées. Ie ne voudroys pourtant opiniastrement nier que tant de figures si diffe-

rentes fussent inutiles en ces sujets, non plus que les saueurs & les odeurs, l'Artisan qui les dispense & dispose, les produit à quelque fin que ie puis dire auec asseurance, ne nous estre encor bien connuë. Car retournant à cette signature, rencontrãs diuers Simples d'vne pareille marque à quelle maladie de ce mẽbre qu'elles regardent, l'addresserõs nous, ou toutes ensẽble, ou vne pour toutes, & quelle partie pour cette vertu prendrons nous, & puis pour vne Plante ressembler de quelqu'vne de ses parties, à quelqu'vne de celle des Animaux, est ce à dire qu'elle soit pour cela vtile aux hõmes en semblable mẽbre, partie & maladie. Il tient que les couleurs sont marques de leur conuenance, que la jaune est analoge à la bile flaue, & la noire, à la melancholie; la casse & les Tamarins ne purgent pas pourtant la melancholie, ny ne l'engendrent aussi; la Manne purge le sang, elle est blanche, le Senné purge l'atrabile, & il est verd, il deuroit pour cela plustost purger la bile ærugineuse & prassine.

Il me semble que sur ces rencontres l'on peut faire ces questions. Sçauoir s'il n'y a que les Plantes signées qui ayent la faculté

de guerir le mẽbre & la partie, ausquels elles ont ressemblance de leurs maladies, ou s'il y en a encor d'autres: Et au cas qu'il y en ait, laquelle est la plus efficacieuse de celle qui est signee, ou de celle qui ne l'est pas?

A la premiere, nous y auons satisfait en monstrant plusieurs Plantes propres à la cure de diuerses maladies, sans auoir de ressemblãce à la partie malade ny à l'espece de la maladie, quel rapport de la matricaire ou Espargoutte à la matrice, quelle du Rosmarin & de la Betoine à la teste? quelle de l'Aigremoine au foye? de la petite Piloselle au poulmõ? qui luy est tant excellente, du Cresson à la ratte? du Saffran au cœur, & de semblable? Cela fait donc dire qu'il y en a des specifiques à ces parties, & à leurs maladies, sans en auoir la signature.

Quand à l'autre question, au cas que ces signatures soient vrayes; je dy que pour le justifier, que cela consiste en vne bonne experience.

Sçauoir si l'on cognoist mieux la vertu des Plantes par la dissection de leurs parties similaires, que par le Goust, le Flair, & la Veuë.

CHAP. XV.

PVIS que nous n'auons rencontré nostre compte pour la connoissance de la vertu specifique & essentielle des Plantes, ny leurs qualitez, par le Goust, le Flair, & la Veuë. Reste à nous enquerir si les dissequant en leurs parties similaires & organiques nous aurons plustost ce que nous cherchons. Ie croy que si leurs parties auoient leurs proprietez selon leurs conuenances, nous serions Roys de la febue, & aurions finy nostre queste, mais il n'en va pas ainsi; des Escorces exterieures, ayant proportion à la peau des Animaux, ne se retirent pas tousiours, le remede des maladies escheantes en cette

partie ; & ne le peut-on inferer de leur veuë de la seconde escorce aux chairs, ny de la troisiesme au perioste ; ny du bois aux os, ny de la Moëlle à la moëlle, ny encore des racines à la teste ; ny du tronc au foye, ou au corps, ny des branches aux bras. Que peut-on donc rapporter d'vne tant iuste Anatomie, l'esgalant à celle de beaucoup d'Animaux, si elle ne sçauroit enseigner leurs qualitez & vertus, si elles eschauffent, rafraischissent, desseichent, ou humectent, si elles incrassent ou subtilient, si elles astringnent ou relaschent, ou si elles sont laxatiues, cordiales, alexitaires, alimenteuses, ou venimeuses; les sens sont tres-foibles pour telles descouuertes ; & aussi que pour estre separees de leur entier, elles ne descouurent le secret de leur œconomie, ny les vertus recellees que la Nature & leur Artisan ont trauaillées, assemblées & mises sous leur couuert, à guise d'vn thresor enfouy dedans terre. L'on peut bien conjecturer leur vsage, ainsi qu'en la dissection du corps humain on les a imaginees, les plus grossiers sçauent que la racine faict la fonction de la teste & de la bouche, que les escorces membraneuses seruent de veines

& d'arteres pour conduire le suc alimenteux & l'esprit de vie que la mediane digere & transmuë pour mieux fructifier, & que l'exterieure les conserue comme la peau à l'Animal ; que les branches sont comme les reins & les parties generatiues conseruant & nourrissant les semences. Mais pour tout cela elles ne monstrent point si elles sont salutaires ou venimeuses, & quelles sont leur proprieté : Et quād Diogene reuiendroit pour les anatomiser, auec autant de dexterité, & d'exacte curiosité qu'il faisoit les Animaux ; je croy que son labeur y seroit tres-inutil, où il obserueroit auec de nouueaux yeux encore de nouuelles signatures en ces parties, pour en deuiner les proprietez : Cela ne nous estant donc concedé de les connoistre par cette diuision, à l'aduanture celle des Chimistes nous pourroit-elle seruir. Mais comme elle est nouuelle & non trop ordinaire, il faut l'entendre pour voir si d'elle nous pourrions fournir à quelque partie de nostre dessein. Ie sçay tres-asseurément que des esprits peu curieux, de la rencontre du vray des professions, hocheront la teste sur nostre proposition, non qu'ils connoissent le sujet de nostre

intention, ny qu'ils ayent iamais eu la moindre volonté de tenter l'Art en son fondement: Mais par vne glorieuse suffisance, & parce qu'ils n'ont rien trouué de semblable dedans la poussiere de deux ou trois bouquins de leur armoire: De cela il ne m'importe, pourueu que mes pensees agreét aux ames bien nées; ie suis assez satisfait, voire trés-content, & choisis plustost de plaire à vn petit nombre d'honnestes hommes, qu'à vne multitude infinie de pedants. Les belles & bonnes choses ne doiuent estre que pour les rares esprits. Ces viles personnes dont les ames de fange ressentent tousiours l'odeur de leur fumier, ne sçauroiét souffrir l'aggreable parfum d'vne excellente verité qu'vne iudicieuse experience estalle; leurs yeux louches voyent tout à gauche, & ne veulent ordinairement regarder cette belle fille du temps, desvoylee de l'opinion. Iamais telles gens ne trouuent les pensees raisonnablement nouuelles, à leur goust, Preoccupez des contes de la mere oye, ils les veulent faire passer en loy de croyance, & par vne tyrannie du tout barbare, ils s'efforcent de les rendre aussi sacrez que les saincts aduis. Veritablement ils se ren-

contrent de si bon esprit, qu'ils se desfient de leurs propres pensees, & n'estimẽt rien tant que les opinions les plus moisies, cõme si commises à la longueur des siecles, elles ameillioroient & acqueroient vn plus grand prix, ou si la verité mal rencontree se rafinoit par l'authorité des plus vieux, ou plustost des plus jeunes, puis que l'apprentissage est plus excellent dans l'experience: sans donc nous arrester au iugement que pourront faire tels esprits, nous franchirons la barriere de ce vain respect des vieilles opinions, pour nous eslargir dedans le champ d'vne raisonnable nouueauté, & verrons au liure suiuant si les Chimistes ont plus d'Art pour trouuer les proprietez & les facultez des choses que nos deuanciers.

Fin du second liure.

ARGVMENT DV troisiesme liure.

CEux qui auront leu les liures de Paracelse & l'Idee de la Medecine Philosophique de Pierre Seuerin, qui paroist auoir mieux entendu Paracelse que Paracelse ne s'est entendu, & qui auront encore veu les pensees de Crollius imitateur de Seuerin, celles de la Violette, de Penot, de Gerard Dorne, de Libauius, d'Henry Nolle en sa Physique Hermetique & de Milius singe de Libauius, voire qui auront fait vn cours Chimique en poste soubs Beguin, ou soubs ceux qui ont entrepris la besongne apres luy : Diront que ie donne vn autre visage à la Chimie que tous ces Chimistes, & trouueront fort à redire à ce que i'en produits, ce qu'ils ne doiuent pourtant estimer tant estrange, au moins s'ils sçauent qu'hors les deux premiers que la plupart des autres sont entrez dans l'officine de cet Artiste sans mettre la main au charbon. Ils ont consideré quelqu'vns de ses ouurages & là dessus sont montez à l'essort de la contemplation, se rapportant de la verité à ceux qui ont vn peu trauaillé, de maniere que rapsodant de toutes parts ils ont compilé diuerses opinions & fait des liures grandement bien receuz des contemplatifs & paresseux, qui les alleguent & s'en

auctorisent. Mais n'ayant fait ainsi & ne croyant non plus Paracelse que Seuerin,& luy que les autres, apres auoir leu & releu, fait & refait, veu & reueu, obserué, medité & noté, voire ayant trauaillé par l'espace de vingt-cinq ans pour descourir des veritez. I'expose ores quelqu'vns de mes sentiments,& les rencontres qui les appuyent, ie les produits en public afin qu'ils soient censurez de tous les Chimistes & que ie reçoiue d'eux correction si elle y eschet, & si l'experience conduite de la raison peut estre surprise. C'est vn creon d'ordre pour cette sensible science de plusieurs desiré & de beaucoup tenté, sans que pourtant il aye esté vrayement designé. Ceux qui se sont efforcez d'en faire paroistre le visage l'ayant voulu consilier aux vieilles opinions & luy donner quelque conformité, l'ont meslangé auec des cabales, des sciences Mystiques & Magiques & de sorte barbouillé que l'on n'y connoist pas les vrays traicts de sa beauté, aussi n'ont-ils satisfaict ceux qui y ont desiré l'ordre par la raison de sa simmetrie.

Ce que i'en descrits est bien court, mais il n'est assez ample pour vne piece esbauchee, estant trouuee bonne elle se peut estendre, i'appuye les propositions d'autant de raisons que ie puis pour la brefueté de la chose, y adioustāt des experiences & des exemples fort sensibles ; le tout y est tel qu'il m'a paru le mieux pour la connoissance que i'en ay acquise, me promettant que si nostre intention ne sert à tous, qu'au moins elle ne blessera pas les curieux. Conduit par cette intention, ie supplie ceux qui en voudront iuger, que ce soit la main à

l'œuure, autrement s'ils s'en rapportẽt à des pareſſeux leurs ſemblables, i'auray fort à ſouffrir, & ne leur diray autre choſe ſinon que ie leur liure chance, que mon charbõ bruſle encore, pour leur prouuer ce que ie leur expoſe. Auſſi ne faiſant point la petite bouche pour ce ſujet: I'auoüe ingenuëment que ie n'ay point de diuertiſſement, ou pluſtoſt d'occupatiõs plus agreables que les liures, les Plantes, & les fourneaux, & que ie reſpondray par raiſon & par experience à quiconque ne ſera ſatisfait de ces conceptions Chimiques & Plantales.

Si l'on me repete encore que ie ne ſuy aucun des Auteurs qui ont eſcrit de la Chimie, nõ pas meſme Paracelſe, à qui on dõne le premier lieu de cét excellent Art, & que diſant que ie me ſoubs mets au jugement des Chimiques, qu'au cõtraire eſquiuant ie veux faire bande à part. Ie reſpons qu'il eſt vray que ie n'imite aucũ particulieremẽt pour le ſuiure ny tous ſes ſemblables, ſinon en tãt qu'ils ſerõt cõformes à la raiſon, & qu'ils ſeront trouuez le meriter par l'experiẽce, & tiẽs qu'il eſt biẽ plus à propos de chercher l'explicatiõ de tels Auteurs par les ouurages qu'à les vouloir entẽdre les vns par les autres ou qu'accorder Paracelſe à ſoymeſme. Car ayãt leu & releu celuy-cy & les autres, i'ay bien apperçeu qu'il a de tres-belles & tres-rares penſees, mais auſſi qu'elles ne ſont pas touſiours eſgales; Que Seuerin ſon interprette, en a qui les ſuiuent, mais tellement renfermees dedans les Aſtres qu'il ne s'en peut debarraſſer, & que les autres courant apres eux n'ont pas tiré l'eſchelle, de ſorte que i'ay pluſtoſt choiſi de foüiller les entrailles de la Nature en diuers

sujets selon les diuers auis que i'ay pris d'eux, & de considerer les mouuemens, liaisons, accords, conuenances, discords & propritez que de les croire: & puis exerçant ma main i'ay trouué que plusieurs d'eux escriuoient faux; que le mesme Paracelse au moins si tous les liures portant son nom sont de luy, n'estoit pas tousiours veritable, qu'il nous en donnoit souuent à garder, & que tous les autres en faisoient de mesme voire pis.

Si l'on me demande, si ie suis plus veritable que ceux que j'argue, & si les experiences que ie rapporte de mon trauail sont vrayes: Ie responds que tout ce que i'ay escrit auoir experimenté sera trouué de la sorte, & qu'il n'y a aucune chose de cette cödition que ie ne reduise en Art: Que si l'on ne m'en veut croire que l'on l'espreuue aussi bien que i'ay fait, le sel du Crane humain descrit par la Violette qui ne le fit iamais non plus que [a] la Fräboisiere, assurät qu'il ne faut que calciner le Crasne humain & le reduire en cendre, puis de ces cendres tirer le sel, & l'Emperiere son sel de Besoart; que i'ay essayé de dissoudre les Gommes, oppon. amm. Sagapenon & Galbanon, auec l'eau de vie par l'auis de [b] Phædron, & plusieurs autres imaginations descrites à caprices par les Auteurs, voire par Auteurs qui veulent passer pour sages & pour bons Artistes sans sçauoir faire le lut de sapience.

[a] En son Ambrosiopœe.

[b] En la cöfection de son emplastre Olympique.

M'estant donc conduit de la sorte, & ayant ainsi procedé à l'apprentissage de cét Art, ie ne pense pas que ie doiue encourir le disgrace des bons, & purs esprits si ie n'ay suiuy à la lettre Paracelse & ses Disciples, plus qu'en cét Art aussi bien qu'en

tous les autres, on doit plustost suiure la verité que les Auteurs & leurs opinions. Aussi m'a t'il semblé qu'en chose si nouuelle que la Chimie, il est plus à propos d'esplucher que de croire, bien qu'elle semble enuiellie de six-vingts ans, luy dônant naissance à Paracelse ou à Basile Valentin, si est-elle bien ieune puis qu'elle n'a pas encore son ordre, & que ses principes ne sont pas entierement connus ou expliqués, i'entends les Principes premiers d'auec les seconds, parce que si Paracelse en a parlé ç'a esté confusement, & n'ay pas veu iusques à maintenant qu'aucun s'en soit demeslé : Ils disoient bien que de chascun des trois se peut extraire les trois Principes, & selon qu'ils l'expriment il semble que cette diuision à vn progrez à l'infiny, ils ne limitent la Nature à ses bornes & ne l'assujetissent à ses termes, contre la raison & la necessité de cette mesme Nature, & puis ne pouuant rencontrer les causes & les formes des choses, les aller chercher dedans le Ciel & aux Estoiles, m'a paru autant extrauagant en la Chimie qu'en la Philosophie ordinaire, au moins est-ce mon sens ainsi que ie l'ay amplement fait voir au second de ces liures & comme encore ie continuë aux autres.

Mais outre ces considératiôs, celles de plusieurs Auteurs traictant ce negoce diuersement, m'a fait penser que ie pourrois aussi hardiment dire mon auis qu'vn chacun d'eux, à quoy i'ay d'autant plus esté porté, ayant apperceu que la plus-part en parloient les mains dans leur sein, & se prenoient à tesmoins les vns les autres, que plusieurs expe-

riences estoient mes cautions, & me deuoient garantir du blasme que l'on donne à ceux qui entreprennent quelque chose de nouueau, ainsi toutes ces raisons ramassees ont tissu ce troisiesme Liure, & fait esclorre ses pensees.



DE LA NATVRE DES PLANTES.

LIVRE TROISIESME.

CHAP. I.

N'Ayant pas trouué dans la premiere rencontre des ſens du gouſt, du flerer, & de la veuë, ny par la diſſection des parties ſimilaires & organiques des Plantes, le moyen de connoiſtre certainement leurs vertus & proprietez. Il eſt bien ſeant que courant par toutes les ſciences & les Arts, nous cherchions iuſques à ce que nous ayons fait quelque deſcouuerte, & que paſſant des apparences aux eſpreuues & à leurs raiſons, nous arriuions par les outils d'vn grand Art, à plus de connoiſſance que nous n'en auons. Cela nous pourroit bien eſcheoir, contemplant la

Nature à nud & desuoilée, comme nous la propose l'Art du feu. L'on nous asseure que cét Artisan conduit par vne main bien versee en ses ouurages, fait des merueilles, qu'il a cette proprieté, d'esprouuer & de manifester toutes choses, de separer le vray du faux de l'apparence, de ruiner celuy-cy, & d'exalter celuy-là ; mesme les versez en ses operations croyent que si nos deuanciers plus hardis & plus sages curieux que nous, fussent entrez dans l'ouuroir de cét esprit de la Nature & de ce grand Maistre des Arts (le Feu,) qu'ils nous eussent laissé des riches tresors de la connoissance. Entr'autres ils estiment que si Galien l'eust apperceu, qu'il ne l'eust pas mesprisé, comme ceux qui se disent ses sectaires; ny Aristote, que ces siecles ont en si grande reuerence; que l'vn & l'autre par ce moyen eussent plus satisfait les delicats esprits de nos iours, qu'ils n'ont fait : Et que si leurs suiuans exerçant seulement leur memoire & apparessant leur iugement, n'eussent esté non-chalans comme les ont enfantez les diuers periodes des temps, ils eussent peu jetter la faucille en cette moisson, sans pourtant emporter la derniere gerbe, qui ne se peut recueillir

qu'en la fin du monde, & eussent appris que la Nature est bien plus ample & de plus grande estenduë que l'enceinte qu'ils luy donnent: Car ils asseurent que les plus cachez thresors de la mere de l'Vniuers, & les plus exquis ouurages de ses Arts sont effets de cét Artisan, lesquels il desploye à ceux qui le cherissent: aucune chose ne luy est cachée puis qu'il penetre tout, & que toutes les choses naturelles sont de sa fabrique. Auant que les premieres mains, disent-ils, eussent esté occupées à ses exercices, & eussent familierement traicté ce fils de la lumiere; l'obscurité estoit espanduë dedans toutes les officines, les rencõtres des choses ne se faisoient qu'à tâtons, voire au hazard, car les reigles n'estant pas certaines, tout ce qui en sort n'est qu'à l'auenture. Ores graces à Dieu (disent-ils) nous auons les yeux plus esclairez, & par le moyen de cette lumiere naturelle nous entrons dans les connoissances des conditions des choses plus certainement que jadis. Ce n'est pas que pour cela nous sortions hors de l'vsage des sens, au contraire, ainsi que les Medecins qui se qualifient Philosophes sensitifs, nous nous y attachons tout à faict, sçachant que les descou-

uertes qui se font autrement tiennent plus de l'opinion & de l'imagination que de la verité: Il est tres-difficile d'auoir des pensees dont les images ne sont pas entrees dans l'entendement par le sens, croyans que d'y proceder autrement, le chemin n'est pas bien seur. Mais de ces rencontres par le sens, il y en a de deux sortes; la premiere est toute simple, le Paysan & le grossier y ont autant de part que le plus subtil; elle est toute superficielle, & telle que la Nature l'estale; comme les couleurs & les premiers mouuemens, voire pour mieux dire, les seules superficies des choses: neantmoins c'est d'elle que nos vieux peres & ceux dont les noms sont adorez des Pedants, ont recueilly le plus beau de leur sçauoir: Ils ont pris les apparences pour des veritez prouuées, parce qu'elles satisfaisoient leurs sens & à leurs imaginatiõs, surquoy bastissans leurs theoresmes, ils les ont assis dessus de si foibles fondemens qu'ils en sont tres facils à ruiner. L'autre est plus cachee, aussi demãde-elle plus d'Art; il faut deuestir les choses de leur premiere & rude escorce; il y faut des yeux plus clairs, & des mains plus ouurieres que celles du vulgaire, pour y rencontrer; Ce

n'eſt pas que ce qui ſe monſtre par là ſoit imaginaire, ny que ce qui ſe tire du ſein des produits par tel Art ne ſoit palpable & viſible : Mais c'eſt que ces matieres eſtant tres enueloppees, il eſt neceſſaire d'vſer d'artifice & de patience non vulgaire pour les mettre en veuë. Il faut ainſi que d'vn Poulet naiſſant, rõpre la coque & l'eſuenter pour connoiſtre les entrailles. Or ce qui expoſe les choſes cachées tant en veuë eſt le feu artiſtement manié, dont l'Art a eſté nommé par les Anciens Grecs Pyrotecnie, & des modernes Chimie. Cét Art eſt en tres-grande vogue chez les Alemans, & parmy ceux qui profeſſent la ſecte de la Medecine nommée Paracelſite, ou Chimique, ou encore Hermetique; & au contraire eſt grandement meſpriſee & regettée de la ſecte Sanguinaire, non ſeulement parce que ces delicats craignent de ſoüiller leurs mains de charbon; mais encore pour en apprehender la peine & le couſt : la pareſſe & l'auarice ont tellement gangné leurs ames mercenaires, qu'ils aymeroient mieux abandonner toutes les profeſſions, que de perdre vn denier; auſſi n'exercent-ils la Medecine que comme vn ſale & vil meſtier qu'ils ont appris pour,

les oster du Pedantisme, leur premiere gloire, & de la necessité où ils se sont veus estans cuistres. Or quel est cét Art, le voicy.

Que c'est que Chimie.

CHAP. II.

CEvx qui professent la Chimie, disent que contemplant ses sujets, elle est vne science enseignant quelles sont les substances sensibles des corps composez naturels, leurs varietez, conditions, communes affections, & ce qui se peut tirer d'elles, tant jointes que separees. Qu'en son ouurage elle est vn Art dissecquant les corps composez naturels, par le feu, son principal outil, voire plustost le vray & vnique Artisan, les reduisant en leurs premieres & sensibles matieres, desquelles separément ou conjoinctement elle tire les medecines generales, principallement l'vniuerselle, surnommée l'oyseau d'Her-

més, & les particulieres ou ſpecifiques, tant pour guerir les Metaux malades, que les corps animez, qu'encor pour les animez ſenſitifs. Son obiect eſt toute ſubſtãce ſenſible, de laquelle elle veut rẽdre raiſon, & principalement le corps naturel, entant que ſenſible & diuiſible, ſoit parfaitement ou imparfaitement meſlé. Sa fin eſt de connoiſtre par la reſolution en ſes principes & en ſes Elemens, la condition des ſujets qu'elle manie, & par leurs depurations, reünions, & diuerſes compoſitiõs, ſçauoir ſi l'Art fondé ſur la Nature la peut ſurmonter, ſoit gueriſſant les infirmes de leurs maladies, prolongeant la vie aux ſains, ou faiſant quelque nouuelle ouurage.

Qu'elle ſoit en ſa contemplation, ſcience; les vniuerſels dont elle traicte ſes principes & les cauſes des effects qu'elle demonſtre en ſont teſmoins. Car ſon fondamental principe, eſt, que tout corps ſe reduit en ce dont il eſt compoſé; reconnoiſſant pour cela deux reſolutions; l'vne, naturelle & ſelon l'ordre & le changement de toutes choſes, mais inconnuë, & de laquelle l'on ne peut tirer la cõnoiſſance des ſubſtances des corps mixtes. L'autre, par

le feu qu'elle enseigne,& pour laquelle elle est cõstituée Art. A ce Principe elle adjouste cette maxime; Que l'action & communication sont aysees entre sujets qui ont conuenãce. Et parce qu'elle se dit vne partie de la Phisique rapportee à la Medecine, elle ose asseurer que toutes les maladies des corps, sont causees par l'Artisan errant ou affoibly, soit de vieillesse ou autrement, ou par des semences des infirmitez, se réueillant,& alterant la matiere,aydez aussi par les causes generales & accidentaires; & que toutes les langueurs sont gueries par les choses qui ont conuenance auec leurs causes substancielles, mais en contraire disposition,& par des contraires qualitez quand elles en ont leur origine. Elle s'efforce de monstrer joignant la raison de son principe au sens de ses operations,& par le feu,que tous les corps composez naturels ne se reduisent qu'en cinq corps simples de differentes natures & cõditions, soubs deux ordres; sçauoir trois qu'elle nomme principes sensibles & de resolution, le Sel, le Soulphre & le Mercure, & deux Elements, l'Eau & la Terre; lesquels corps simples sont communs en cela, d'auoir vn naturel appetit l'vn de

l'autre; qu'ils sont simples, & qu'ils entrent en tous les corps composez naturels; comme aussi tels corps se reduisent en eux.

Qu'est-ce qu'elle entend par ces trois Principes sensibles & de resolution, & par ces deux Elements, c'est ce qu'il nous faut sçauoir.

Des Principes selon la Chimie.

CHAP. III.



Es Philosophes de ce temps, sectaires d'Aristote, plus curieux d'expliquer les noms que les choses, ne peuuent souffrir que la Chimie nomme Principes ces trois substances, Sel, Soulphre & Mercure: Ils disent, qu'en l'escole & des preceptes de leur Maistre, ils ont appris que les Principes sont, ou axiomes & fondemẽs des disciplines, par le moyen desquels tout ce dont on faict apprẽtissage est prouué: Où sont en la Nature ce dont toutes choses sont faites, sans estre faites d'aucunes; ny les vnes des autres: Que le premier

ne leur conuient nullement, estant substãces sensibles & non Axiomes, ny le second, puis qu'ils sont composez de forme & de matiere contre la cõdition des Principes qui deuoient estre premiers & tres-simples. Qu'ainsi c'est renuerser toutes bonnes Doctrines, d'en vser de la sorte.
a Metaph. 5. Mais on leur repart que le mesme a Aristote dit qu'il y a des Principes tres-esloignez, prochains, & tres-prochains; premiers & posterieurs, vniuersels & particuliers; & que la Chimie en peut bien auoir de l'vne de ces conditions, si elle ne les a de toutes, aussi bien que la Medecine ordinaire qui nomme ses quatre humeurs les Principes du corps humain. Car faisant vne entiere profession & protestation, d'estre toute & tousiours sensitiue, elle ne veut asseurer ses veritez, qu'autãt que les sens les luy rapportent: pour cela ne discourt elle de ses sujets comme Aristote, elle ne sçait que c'est des abstracts, les concrets sont ses necessaires & vrays objects, & n'en cherche pas d'autres. Elle suit cét Axiome que toutes les choses doiuent auoir des Principes de leur condition, les intellectuels de cette nature, comme les corporels de sensibles: qu'ainsi elle n'erre pas

nommãt les Principes de reſolution, des corps compoſez naturels : le Sel, le Soulphre, & le Mercure, quelques corporels qu'ils ſoient, puis qu'ils en ſont faits, & s'y reduiſent ſelon ſon experience, & que raiſonnablement on ne luy en peut interdire l'vſage, ny ne le doit-on trouuer mauuais: Mais outre ces Principes ſenſibles & de reſolution, elle a encore ſes Axiomes, fondement de ſa diſcipline, tels que nous les auons exprimez cy-deſſus, pour leſquels elle prend rang entre les ſciences.

Et paſſant plus outre à la preuue de ſes Principes; elle aſſeure que ſi la definition de ceux des anciens eſt bonne, qu'elle cõuient auſſi aux ſiens, puis qu'ils ſont premiers comme il apparoiſt aux ſens, & non faits d'aucuns, ny les vns des autres, & que tous les corps naturels compoſez en ſont conſtruicts, & s'y reduiſent. Pour en aprẽdre la verité, elle s'eſt maintefois efforcee de ſubtilier les ſimples matieres des corps, les Principes & les Elements, taſchant de les conuertir les vns aux autres, le Sel en Soulphre, ou en Mercure, ou le Soulphre en Sel, & le Mercure en Soulphre ou Sel: mais toutes les fois qu'elle s'y eſt amuſee, elle a connu que telle conuerſion eſtoit

impossible; ie dis impossible, lors que ces substances sont amenees à leur tres-pure simplicité, & qu'ils sont entierement separez de leurs liaisons, meslanges, & des proprietez des formes substancielles & specifiques des corps qui les enserroient; le Sel se reduit en liqueur aigre, puis poussé plus outre, s'esuanouyt; le Soulphre se subtilie de sorte que l'on ne sçait ce qu'il deuient, & le Mercure s'esuapore tant aysément qu'il faut estre tres-entendu pour le retenir. Non seulement elle a rencontré ces sensibles matieres estre tres-simples, premieres & non faites d'aucunes ny composees les vnes des autres : Mais encore que tous les corps naturels cõposez en sont faits & s'y reduisent, laquelle faict voir par ses operations, que de la sorte c'est auec raison qu'elle les nomme Principes resolutifs des corps naturels.

Outre cette preuue, elle pretend encore de faire voir que ces trois substãces sensibles ont autãt de loy pour eux pour estre nommez Principes que la premiere matiere d'Aristote: Car asseurant [a] qu'elle est le premier sujet, auquel, entant qu'il demeure, toutes choses naissent de soy, principallement, & non par le moyen d'au-

[a] Liu. 1. ch. 6. de la Phi-[illegible]

truy, il eſt la derniere piece en laquelle les choſes ſe reſoluent & ſe terminent. Il luy donne beaucoup de qualitez, que cette regente du feu trouue en ſes Principes ; & quoyque cette deſcription ſoit vn peu embaraſſee pour vn ſi grand homme, elle ne laiſſe d'entendre, qu'il veut dire que la matiere premiere ſubſiſte de ſoy, qu'elle eſt le ſujet des formes, & qu'en la reſolution des choſes elle demeure la derniere: Elle dit le ſemblable de ſes Principes reſolutifs, & le prouue de ſorte qu'ils en meritent bien le nom. Si l'on repart que les Principes Chimiques ſont ſenſibles, & par conſequent compoſez, tout au moins de forme & de matiere, ainſi que les Elements eſtans pareillement differents les vns des autres, & que la premiere matiere ſelon Ariſtote ne l'eſt pas. L'on replique, que pluſieurs Philoſophes de tous les aages du monde n'ont peu conceuoir cette imaginee premiere matiere, meſme S. Thomas ne l'a voulu recepuoir: Et quand Ariſtote dit par ſa deſcription qu'elle demeure la derniere; il eſt neceſſaire que ce ſoit par la matiere ſenſible, qu'il a veu reſter apres la diſſolution des corps, qu'il affirme que ſon inuiſible demeure, d'autre ſorte ne le peut-

il asseurer, de quelque façon qu'il la considere, soit abstractement, ainsi que le veut l'escole; & par la simple existence, vne vraye grotesque; soit par son essence, & le tout comme des estans de raison, sans aucune preuue certaine. Mais pour monstrer qu'il en va autrement, & qu'elle a de pareilles conditions, pour estre sensible, que les Principes Chimiques: nous dirons en la faueur d'vn Art si digne, qu'il est pour aduoué des plus doctes de la tourbe Peripatetique, que la matiere premiere est [a] inseparable de la quantité, sa naturelle essence, & de son aptitude à la reception des formes, sa fin principale, & son appetit qui est vne qualité: De sorte qu'ayant quantité & qualité elle est de necessité figurée, fust-elle reduitte en Athomes, elle est ronde, triangulaire, quarree, pantagone & telles autres faces, & par consequent de puissance sensible, pour le moins autant que les fanfreluches aux rais du Soleil, ou bien elle est infinie, ce qui ne se peut souffrir, ainsi la quantité & la qualité telle qu'elles sont considerées en leur premiere matiere, n'empeschẽt pas qu'elle ne soit vn de leurs Principes, de mesme rencõtrees aux Principes Chimiques, elles ne leur osteront cette dignité.

[a] Lib. 1. ch. 9. de la Phisiq.

Si ne se tenans pour satisfaits, ils repartent, Que pour estre visible il est necessaire qu'elle soit colouree, ce qui ne peut arriuer, & estre simple : car c'est vn accident procedant du meslãge. L'on respond, que quand il escherroit qu'elle seroit noire ou blanche, qu'elle ne seroit moins visible, n'estant pout cela colouree, puis que le blãc & le noir ne sont pas couleurs; celuy-là en estant seulement susceptible, & l'autre la priuation : De cette maniere leur premiere matiere peut estre visible, & de mesme les Principes Chimiques, qui n'ont besoin pour cela d'estre composez, aussi ne le sont-ils pas, ils sont simplement distinguez les vns des autres par certaines aptitudes & proprietez, respondant à celles que l'on attribuë à la premiere matiere & à la forme; celle-cy d'agir, & celle-là de patir, & d'apeter la forme pour laquelle elle a vn tresgrand desir, autant que la femelle l'a au masle (disent les Docteurs) l'vne & l'autre sont pourtãt subſtãce, mais l'vne est dite incorporelle, & l'autre corporelle; par ainsi distinguees & specifiees, neantmoins Principes selon les Anciens. A pareilles raisons les Principes Chimiques sont substances tres-simples, desnuees de

toutes formes substancielles, ayant appetit mutuel les vns des autres, & diuerses aptitudes pour seruir aux Artisans, n'estãs produits d'aucuns, ny les vns des autres; parce qu'ils ont esté ainsi creez : ce qui est autant vray-semblable que ce que l'on a imaginé de cette premiere matiere d'Aristote, & de sa forme.

Quelqu'vn, à l'aduenture, par vn doux sentiment pourra obiecter, que quand bien l'on auoüeroit que la premiere matiere ne se pourroit considerer sans quantité, & auec diuerses aptitudes qui ne la rendent moins Principe, & que les Principes Chimiques descrits comme nous les exposons, puissent en quelque maniere respondre à sa condition ; que ce ne sera pourtant que le Principe de la matiere inutilement diuisé en trois, & partãt vn seul Principe; l'on luy repartira suyuant ce qui a esté dit cydessus, Que la Chimie n'a pour obiect que la substance sensible, & non l'imaginaire : qu'ainsi elle ne peut mettre la forme incomprehẽsible au rang des Principes sensibles, ne l'estant pas. Elle l'auoüe bien par la consequence de son action, remontant des effects à la necessité des causes. Elle pẽse aussi que les Principes, les Elemens,

lemens,& les Artisans concurrent aux diuerses generations, & productions que nous apperceuons sur la face de ce globe, estant aydez par l'esprit vniuersel,le Feu, estendu & meslé par tout. Mais pour cela elle ne donne le nom de Principe qu'à ces trois corps simples dõt toutes choses sont composees; & aux autres des noms assez sortables à leurs effects & vtilitez; ne croyant estre vicieuse, pour ne mettre la forme au rang de ses Principes:ioint que si la forme est corruptible, comme l'asseure en plusieurs lieux le Maistre Peripatetique,& est tiree de la puissance de la matiere: Elle ne peut estre l'vn des premiers Principes, parce que lors ce ne sera qu'vn accident qui ne subsiste que par autruy, semblable à la priuation, qui n'entre point au composé,dont aucune chose n'est faite; de la sorte, elle n'a que faire de rapporter à l'estalage de ses Principes ces deux sujets,il luy suffit de monstrer que par les diuerses aptitudes & proprietez, ces trois corps simples sont distincts & differents, & sont trois Principes.

Ne receuant donc pour Principes que le Sel,le Soulphre,& le Mercure, non les vulgaires,ny ceux que la nature estale les

premiers à nos sens, sinõ en certaine maniere : Mais ceux que l'Art nous descouure, elle les rencontre de deux cõditions, simples & meslãgez, ou plustost premiers & seconds: Simples quand ils ne sont meslez les vns dans les autres, qu'ils sont aptes à deuenir toutes choses, & lors que aysément & indifferemment ils peuuent estre assujettis aux trois regnes des ordres de la nature, qu'ils peuuent estre employez aussi bien à la cõposition du Mineral que du Vegetal, & à celle de l'Animal qu'à celle-cy, n'estant informés de nulle forme substancielle ou Artisane. Meslez ou seconds, de deux sortes; l'vne, quand ils participent à la Nature les vns des autres simplement, & que le plus & le moins leur sert de difference; L'autre, quand ils sont specifiez, qu'ils ne peuuent estre autres que de l'vn ou de l'autre des trois reignes, au moins s'ils suiuent leur progrés naturel, & qu'ils ne soiẽt empeschez par de plus puissants agents. Et encore que ces seconds Principes soient meslangez & non purs, elle ne laisse de les nõmer Principes, mais prochains & secõds; parce qu'ils sont specifiquement destinez pour la confection de quelqu'vn des trois genres des choses

naturelles, où ils sont conduits par la sage Nature, & retiennent le nom de celuy qui predomine. Car en quelque ordre & condition qu'ils se trouuent, le sel predomine tousiours au Sel, le Soulphre au Soulphre, & le Mercure au Mercure; comme au Vitriol, Sel metallique, le Sel est le plus fort, & l'emporte par dessus les autres parties de son meslange, ayant du Soulphre & du Mercure en soy, lesquels peuuent estre separez & reduits à leur pure simplicité. Ce qui se dit des Mineraux est pareil aux Vegetaux, & aux Animaux encore. Pour cela les entendus aux Principes Chimiques asseurent, comme ie le pense, que les prochains sont composez des premiers, & s'y resoluent, ainsi que tous les corps composez naturels se reduisent en ces trois prochains.

Il semble que ces prochains Principes ne se resoluēt pas par les premiers effects de l'Art, aux premiers & simples Principes, parce qu'en eux est volontiers contenu la vertu generique, la difference specifique, & la forme indiuiduale auec sa faculté ou puissance Artisane, du reigne dont ils sont extraicts, ou qu'ils cōposent. L'experience a tellement verifié ces pensees

que l'on n'en peut douter sans faire tort à l'Art qui les estale. Par la conuenance qu'ont tous les corps composez naturels les vns auec les autres, & par le moyen des premiers & simples principes, ils passent aysément d'vne condition à la prochaine voire à la plus esloignée, cela s'apperçoit par les transmutations des choses les vnes aux autres sans passer par les degrez de resolution, principalement la vertu montãt du bas au haut, du mineral au vegetal, ou à l'animal & non autrement, à cause de l'actiuité des Artisans: Maintes fois l'on a veu le bois, le cuir, les fruicts, les chairs & autres semblables, sans changer de figure, & quelque fois de couleur, estre trãsmuees en pierre tres-dure de nom & d'essence: les cabinets des curieux sont tous pleins de tels ouurages; Vn Chirurgien de la ville de Sens garde encore vn enfant qui a esté petrifié au vẽtre de sa mere; plusieurs fontaines ont la puissance de conuertir le bois en pierre; ces conuersions ne se peuuent faire que par la conuenance des substances des corps, tels que ces Principes premiers, par l'entrée des prochains, passant ainsi facilement, conduits par les Artisans d'vn reigne à l'autre, voire d'vn ex-

tréme à l'autre, comme de l'Animal à la pierre, sans aucune resolution sensible; de là (ce croy-ie) procedent toutes les corres-pondances des choses materielles.

Voyla ce que la Chimie nous a fait conceuoir de ses Principes, ores il nous faut vuider vne petite question que l'on pourra faire : Si la dissection Artiste que nous proposons, & qui nous a enseigné que les corps composez naturels se reduisoiet en cinq corps, trois Principes & deux Elements, est pareille & aussi excellente que la Naturelle, quand tels sujets complets se resoluoient apres la mort, pour se fier en elle. Par le peu de mon experience, i'oserois dire que la premiere est beaucoup meilleure que celle-cy, tant pour nostre instruction & pour nostre aprentissage, puis qu'elle nous mõstre comme elle opere, que pour la certitude qu'elle nous dõne de la composition des corps composez naturels, nous estalant cinq substances differentes, tres-simples, & nullement conuersiues les vnes aux autres, au moins cela est-il ainsi, pendant qu'elles demeurent sous les sens, & diray à ce propos que ce n'est pas par la Naturelle qu'Aristote & les autres Philosophes des vieux siecles nous

ont asseuré, que tous les corps mixtes estoient composez des quatre Elements, & s'y reduisent. Ce Docteur de l'escole ordinaire n'a pas de là resué sa premiere & inuisible matiere; car elle ne monstre pas ces choses: agissant à nos yeux confusément, par corruption & pourriture, nous ne voyons ny l'air ny le feu; vn peu de liqueur prise pour l'Eau, & de la poudre pour la Terre, ne sont pas les quatre Elemens, ny la premiere matiere cette vieille antique qui reste par la resolutiõ des corps ainsi que le dit ce Peripateticien; Aussi à vray dire, telle resolutiõ est obscure, nous n'en voyons que le gros, la superficie, & l'enuelope; la mort, la pourriture & la corruption cachent le tout. Au cõtraire, l'Artiste y procede de bonne foy, & par vn tel ordre, que faisant voir ces cinq substances il faut estre aueugle de sens & de raison pour ne les auoüer: Sa maniere & ses rencontres sont tant excellentes; que nous pouuons auoüer, sans offencer les vieux Peres, que la meilleure partie de la descouuerte des choses que la nature nous cache en ses generations, productions, trãsplantations, & meslanges procede d'elle.

Cet Artiste donc nous ayant fait voir

tres-exactement par les sens, que tous les corps composez naturels, contiennent & sont faits de Sel, de Soulphre, & de Mercure, ou pour nous accommoder à mots plus aisez aux oreilles de ceux qui ne peuuent souffrir ceux-là, de Sel, d'Huile, & de Subtil, & s'y reduisent; & que ce sont les vrayes matieres de toutes les generatiõs, productions, transplantations, & mixtions des choses, & les Principes sensibles de tous les corps composez, desquels les vns sont prochains & seconds, & les autres plus esloignez, premiers & tres-simples, auec lesquels interuiennent les deux Elemens, l'Eau & la Terre, tantost comme matrices, & puis quelquefois comme choses estranges.

Pourquoy les deux Elements rencontrez en la dissection des corps, selon la Chimie, ne sont pas Principes.

Chap. IIII.

S'Il est concedé que le Sel, l'Huile & le Subtil (ainsi nommerons nous d'ores en auant le Sel, le Soulphre & le Mercure) sont & doiuent estre nommez Principes, pourquoy ne le serōt l'Eau & la Terre rencontrez en toutes les dissections des corps composez ? demanderont ceux qui lirōt ces lignes, puis qu'ils ne sont faits des Principes, ny les vns des autres, & qu'ils entrent en tous les corps composez. L'on repart qu'il y a de tresgrādes raisons de cela: Les premieres sont que l'Eau & la Terre n'ont de pareilles aptitudes que les trois Principes, qui sont les matieres des semences, & par lesquels les vertus des formes substancielles & speci-

fiques sont produites en la Nature, & les proprietez sont appliquees à ce qu'elles regardent: d'autre-part, c'est que les Principes, tous corporels qu'ils paroissent, se rendent aysément spirituels & inuisibles, ou la Chimie les laisse, n'estant plus de son obiect; ce qui n'arriue ainsi à la Terre ny à l'Eau, principalement à la Terre, qui par aucun artifice connu, au moins que ie sçache, ne se subtilise dauantage de ce qu'elle fait à son rencontre, demeurant tousiours de mesme consistance & condition; toutes deux donc sont les enuelopes des choses à guise de Matrices, qui reçoiuent & gardent les semences, & les conseruent: elles couurent, recellent, enferment & cachent les semences en leurs girons, ou plustost en leurs ventres, duquel, comme les Plantes, elles ne peuuent naturellement oster leurs racines, soit en leur action, ou pendant leur sommeil, en celuy-là paroissant sur le theatre du Monde, & en celuy-cy estant en leur nuict. A raison donc de leurs differentes aptitudes, conditiõs, & vsages naturels, ces Elemens ne sont Principes. Ils sont nommez Elements, tant pour s'accommoder au nom que leur ont donné les Anciens, que pour auoir des proprietez

semblables à celles des matrices, ainsi que sont souuent nommez les Elements vulgaires; & aussi qu'en tous les corps ces substances sont trouuees, non comme contenuës, mais ainsi que contenantes, & si elles y paroissent meslangees, ce n'est pas de la sorte des Principes. Ie dy comme contenantes, parce qu'elles gardẽt en leur ventre non seulement les Principes, mais encore les Artisans, tant esueillez qu'endormis. Et lors qu'ils veulent paroistre au iour & sortir de leur nuict, ils se retirent de là comme l'enfant de la matrice, & tousiours pendant aux mammelles de la mere : de ces proprietez elles sont nommees Elements ou matrices.

Ie ne puis estre de l'opinion de ceux qui confondent ces cinq substances soubs le nom d'Elements, comme si elles estoiẽt de pareille rencontre & de condition esgale en la Nature : Car asseurans qu'il y a cinq Elements, pour auoir veu cinq corps distincts en la resolution Artiste des composez naturels, & les nommer simplemẽt à cause de cela Elements ; ie ne tiens pas qu'ils ayent autrement bien imaginé, au moins s'ils desirẽt suiure l'ordre que nous ont donné les plus practics & contempla-

tifs de la Chimie : & croy que s'ils auoient sainement consideré la nature & proprieté de chacune de ces substances, soit separément ou selon qu'elles conuiennent & discordent entr'elles, qu'ils auroiēt eu vne autre opinion. Si l'on m'obiecte là dessus qu'il leur est autant loisible de les nommer ainsi qu'à nous de les diuiser en Principes & Elemens. Ie respons que ie ne suis en cela le Nouateur, seulement ay-je expliqué ce qui me paroissoit obscur, & suppleé ce qui m'a semblé defaillir, appuyant le tout de raisons ou de vray semblable.

I'entends ceux qui ne sont accoustumez à ces termes, & à qui les sentimēs des Anciens paroissent autant de miracles, murmurer, mesme parler bien haut contre la nouueauté de ces pensées, & sans les examiner par la raison & l'experience, Maistresse de l'apprētissage, les rejetter tout à plat : principalement ces opiniastres Pedants, qui renoncent plustost à la cōdition d'homme, & à la raison, que de faillir aux opinions de la decrepite Antiquité, qui eslisent plustost d'errer auec les vieux que de bien faire auec les modernes. Mais peu curieux que ie suis de porter la lumiere à ces espiits tenebreux & chagrains, à ces

ames de fange, & à ces mains auarement & lafchement pareffeufes ; Nous leur difons que loüé foit Dieu s'ils n'entendent ces conceptions, ils ne les pourront fouiller comme les lettres de la commune doctrine que le malheur des fiecles a fait tomber en leurs pedantefques mains, i'appelle de la commune Doctrine ce que le College & le vulgaire nomment lettres humaines : de mefme que fi toute la fageffe, la douceur humaine, & fon meilleur eftre eftoit contenu aux vieux haillons de deux ou trois langues mortes, aux lambeaux de quelques vers & harangues des Anciens : fçauoir fi Homere eft meilleur Poëte que Virgile, & fi quelquefois il ne dort point ; fi Ouide auec fon grand nez a mieux rencõtré en fon liure de l'Art d'Amour que Iuuenal en fes Satyres, & femblables farailles grandemẽt eftimees parmy le peuple Latin. Neantmoins fouuẽt les bien chargez de ces lettres humaines font tres-incapables de l'hõnefte focieté, de la douceur de la vie, de la gentille & ciuile conuerfation, & de toute courtoifie. Que s'ils fe font jettez à corps perdu dedans quelque profeffion honnefte, c'eft pour l'auilir, ainfi que des pourceaux leur

mangeaille, mettant les pieds dedans. Or donc sans nous soucier si tels grimaux entendent ce que nous escriuons, ou non; nous ne laissons de poursuiure nostre routte & de dire, Que les Chimistes ne definissant l'Element comme nos deuanciers, la moindre partie du composé auquel il entre, ains disent que c'est vn corps sans loy de grandeur immense; sans inclination particuliere, afin de recepuoir indifferemment toutes sortes de semences, & les principes des corps, de les conseruer en leur sommeil, & de les soustenir en leur resueil & en leur vie, lequel entre en la composition non comme necessaire, mais comme enuelopant les semences où encores elles se retirent, ayant acheué leurs courses, soit precipitee ou de la durée de leur predestination naturelle. Sans la mixtion de l'Element és composez, les principes se joindroient de sorte qu'ils seroient bien difficils à separer, & les Artisans qui s'en seroient construicts des corps, produiroient de plus viues & puissantes actions; mais la viscitude des choses, plaisante à la nature, y a introduit l'Element, rendant les corps porreux & de facile entree aux semences des maladies agissant contre le

ſujet qu'elles attaquent pour donner iour à d'autres ſemences qui doiuent germer là & reduire ſon Artiſan à ſon ſommeil & à ſa nuict; ainſi du corps du Cheual naiſt la Gueſpe , comme de celuy de l'homme le Pou, du Veau la Mouche à miel, du miel le Fourmy, & du Canard le Crapaut: Car il arriue ſouuent que les Elemens inõdãt ou ſuffoquant vn ſujet, diſſoluent, attirent, relaſchent les Principes, mettent le deſordre & la diſſolution dont d'autres ſemences prennent vie & vigueur; l'eau enfraint la vertu conſeruatrice du ſel , la terrre rompt la viſcoſité liente de l'huille; & ces deux Elements eſtendant au lieu de ramaſſer & d'vnir la vigueur ſpirituelle & actiue du ſubtil, briſent ſon lieu, de la ſorte ſe reſoult le corps, & l'Artiſan entre en ſa longue nuict.

Pourquoy les Chimiſtes ne mettent pas l'Air au nombre de leurs Elements.

CHAP. V.

ON pourra trouuer eſtrange de ce que les Chimiſtes ne mettent au nombre de leurs Elements l'Air, & dire, oubliant vne telle piece, qu'ils ſont bien fort blaſmables: car eſtant vne nourriture tres-excellente & neceſſaire, ſoit à l'homme qui n'en ſçauroit eſtre priué vne heure ſans mourir; ſoit aux autres animaux, voire aux Plantes qui ne peuuent viure ſans le reſpirer; il monſtre aſſez quelle eſt ſa vertu, ſon eſſence, & quel tort ſe font ceux qui l'oſtent du rang qu'il doit tenir és choſes naturelles. Quelqu'vn de la trouppe Chimique, à l'auenture, pourra repartir, reſpondant à cette colere, qu'en la diſſection des mixtes par le feu, il ne paroiſt aucun Air, que n'eſtant object des ſens, il n'a peu eſtre mis par eux en aucun rang: Puis adiouſtant à cette reſ-

ponce, il pourra encore dire, que l'Art luy a monstré que ce que l'on nomme Air, se condense en liqueur, par le moyen de diuers vaisseaux, apropriez de façon & d'estoffe, que puis apres anatomisee, se partage & diuise en pareil nombre & proprietez ou essences, que tous les autres mixtes: Rencontre qui luy a fait penser que l'Air que l'on tient pour Element & corps simple ne l'est pas naturellement, & qu'il seroit mieux nommé Cahos, pour le nombre confus des substances qu'il contient, & dont il est composé; car les matieres des corps estant subtiliees & comme spiritualisees, sçauoir la terre en atomes, l'eau en vapeur, & les trois Principes en leurs resolutions subtiles, constituent ce meslange de substances deliees, subtiles & diaphanes que nous respirons, & que nous sentons en la surface de nostre globe, que l'on nomme Air. Que s'il estoit Element, qui presuppose vn corps simple, soit selon les Peripathetiques, ou selon les Chimistes, il deuroit estre rencontré aussi bien que le Mercure, autant tenu & subtil que l'on propose l'Air, & comme le reste de corps simples. Tant de generations qui sortent de ce suject, pareilles à celles de la

terre & de l'eau meslangees des Principes, tesmoignent assez que cette estenduë superficielle de la terre n'est vuide ny simple, & que ce sont diuerses substances rarifiees & meslangees qui la remplissent.

Le Chimiste en parle ainsi, parce que les fruicts luy en sont sensibles, il y voit du feu allumé au Soulphre & au Salpestre, & quantité de corps estranges. Il a veu pleuuoir de l'or & d'autres metaux, des pierres, du sang, des grenoüilles, & mil autres varietez palpables & visibles; qui ne peuuent naistre d'vn seul & simple corps. Cõme il est le magazin de toutes les substances sensibles qui s'esuaporent & se subtilient, aussi tous les sujets qui le respirent y trouuent leur vie, leur santé, leur maladie & leur mort, contenant en soy les semences de toutes ces choses; nostre poulmon qui le respire & l'aspire, le digere cõme l'estomach les viandes, jettant apres dehors ce qui est excrementeux, au moins s'il est le plus fort, & que dedans ne se soit cachée la semence de quelque venin qui le suffoque & l'empoisonne. Le marbre le conuertit en liqueur semblable à l'eau, estant la consistance en laquelle il se condence le plus volontiers, de laquelle apres

l'on separe les Principes & les Elements comme des autres mixtes ; Le fort aigre de Vitriol & celuy du Soulphre, qu'improprement les vulgaires Chimistes nomment huilles, estant mis dedans des fioles negligemment bouchees, augmentent en liqueur & en poids, iusques au double. Le Sel aussi s'augmente de poids par l'air, celuy qui est decrepité d'vn quart, & celuy que l'on tire des mines de Polongne du cinquiesme, vne pierre de douze liures en sa miniere, ayant pris l'air en poisera quinze. Toutes ces passions ne conuiennent à vn corps simple, aussi le Chimiste l'ayant consideré de la sorte, n'a pas creu qu'il deust tenir place ny entre les Principes, ny entre les Elements; mais qu'il deuoit estre nommé cahos, pour la confusion des substances dont il a son estre ; ou grand Mystere, ainsi que l'ont nommé quelques modernes, pour les grandes merueilles qui sortent iournellement de luy.

Ceux qui le veulẽt soustenir, & qui le tiẽnent Elemẽt, repartirõt, que veritablemẽt en sa premiere region il est meslagé des diuerses vapeurs s'esleuant des bas Elemẽs; ioint qu'il ne se donne pas d'Element pur obiet des sens ; qu'il est meslangé comme

la terre & l'eau que l'on ne rencontre iamais en leur pureté & simplicité elementaire, mais que pourtant il ne laisse pas d'estre tel qu'ils l'ont proposé.

On leur replique derechef qu'en la dissectiõ Artiste l'on trouue vne terre & vne eau, priuez de formes & des autres substãces, accompagnez seulement de leurs aptitudes, & partant tres-simples; que s'il y auoit vne autre matiere simple outre ces deux Elements, & les trois Principes premiers, & qu'elle fust tant soy peu sensible, elle paroistroit au sens par le moyen de l'Art, & se feroit cõnoistre ou pour Principe, ou pour Elemẽt, mais cela n'est pas. Là dessus l'on vient aux questions, l'on demande qu'est-ce donc que nous respirons, & qui enuironne la surface de la terre? l'on respond, que c'est ce que l'on nomme Air, que nous auons cy-deuant descript, vn meslange de pareilles substances que celles des mixtes atenuees, subtiliees, esleuées & confusément meslees; lequel est plus ou moins grossier selon que telles substances abõdent, & qu'elles sont rarefiées: Et parce que telles matieres sont volõtiers accompagnees des Artisans, de là sortent aussi plusieurs generations, & telles que

nous venons de rapporter, elles ne s'esleuent pas trop hors de leur globe, il se trouue des montagnes assez hautes pour ne les pas sentir à leur sommet, & si l'on prenoit bien la rondeur de la terre par la cime de ses buttes, l'on apprendroit que ce meslange & ces generations ne sont point hors de sa circonference.

Ie sçay que l'on obiectera & iudicieusement, que si l'Air est tel que le Chimiste le conçoit, qu'il doit auoir par la raison de son meslange, vne grande conuenance auec toutes les substances, soit simples, soit composees, soit à la terre, à l'eau, au Sel, au Soulphre & au Mercure; & pour cela s'y doibt-il joindre facilement par cét axiome Chimiste, Que les choses qui ont conuenance ont vne facile entree les vnes aux autres: Neantmoins que cela n'arriue pas ainsi, & que souuent, voire tres ordinairement, l'on voit l'air se separer des autres substances, & s'y joindre mal-aisémēt, mesme y resister. L'Air enclos dedans vne bouteille sort quand on l'emplist, ou bien empesche l'entree & ne se mesle pas; celuy qui est enfermé dedans l'eau, ou dedans quelque autre liqueur, au lieu de se joindre cherche à sortir, & souuent au dō-

mage de celuy qui ne luy donne pas issuë: Tesmoins encore les vents & les trembleterres, l'vn, l'Air agité, & l'autre, l'Air enfermé qui demande la sortie , que s'il auoit rapport par son meslange auec les matieres qui l'enuironnent, pourquoy ne s'y mesleroit-il pas sans faire vne telle violence, s'acquerant le repos où tendent toutes les choses naturelles? Ainsi paroist que l'Air n'est pas tel que le Chimiste le dit, & qu'il est tout autre & Element.

L'on respond qu'encore que l'Air ayt conuenance par son meslange auec tous les corps de quelques genres ou especes qu'ils puissent estre, qu'il ne s'ensuit pas par l'axiome de Chimie qu'il se joigne ou s'vnisse à tous, tout à l'instant; les operations naturelles de telle condition qu'elles se puissent rencontrer, cheminent par vn progrés de temps, suiuant la force ou foiblesse de ses Artisans. Il n'y a personne ce croy-je des Academiques ny des Chimistes qui voulust nier que l'huylle commune ne soit composee; selon les premiers de leurs quatre Elemens, & selon les autres de leurs trois Principes & de leurs deux Elements; neantmoins l'huille surnage l'eau, la mist-on la premiere au fond du

vaisseau, & ne s'y mesle qu'auec artifice, encore souuent s'en demesle-t'elle, faisant comme l'on dit de l'Air, voyla comme toutes les choses qui ont conuenance, ne s'vnissent pas en vn moment.

Quant aux vents, l'on veut bien que ce soit vn air agité, (c'est à dire ce meslange) cela ne contrarie point à la pensee du Chimiste l'Eau de la mer n'est pas simple, elle est bien agitée, & les causes de son agitation procedent d'elle ou d'ailleurs; de mesme est il de nostre meslāge ou de nostre cahos, les Nitres resoults & rarifiez causent les vents & l'agitation, non seulement les Nitres, mais encore l'eau rarefiée, tesmoin celle qui est enfermee dedans la poire de cuiure eschauffee, car par l'effort qu'elle fait à sortir, elle engendre vn vent tres-fort. De pareilles rarefications sont causez les trembleterres, & non de l'Air enclos, si l'on ne nõme les substances rarefiees, Air, & lors nous auons gaigné. Nous auons des preuues sensibles de cela, le Nitre enfermé dedans le Canon rarefié par le feu qu'il conçoit, en est vn excellent exemple, & les mines que l'on fait joüer par la pouldre à Canon, des experiences irreprochables, les trembleterres ne se font d'autre

ſorte qùe par la reſolution & ſubtiliation des matieres reſolutiues , telles que les Sels, principalement le Nitre & l'Armoniac. L'Air donc ou le cahos pour ne ſe meſler pas à l'inſtant auec les corps luy conuenant, n'eſt moins, ce que le Chimiſte en a conceu: car bien que l'air ne ſoit autre choſe que les cinq corps ſimples rarefiez, ſi eſt-ce que meſlez & en autre condition qu'au reſte des mixtes, voire faisãt vn tout ſeparé: ils doiuent produire quelque choſe de different, comme l'Air, & luy donner vn lieu & vne certaine limite qui l'empeſche de ſe joindre & s'vnir à ce qu'il touche, comme l'huille à l'eau.

Mais pour mieux vuider le differend de l'Air d'entre les Chimiſtes & les Peripatetiques, il ne faut que ſçauoir, ſi cõme Element il eſt neceſſaire en la Nature , pour l'accompliſſement & perfection des mixtes. Ie dis qu'il n'eſt cõſiderable, que pour ſa qualité chaude & humide, pour remplir la ſurface de la terre, ou ſi l'on veut cét eſpace imaginaire d'entre l'eau & le feu; & pour fournir aux Animaux & aux Plantes d'vne nourriture ſpirituelle.

Pour la premiere conſideration, il n'y a pas grande apparence, car ces deux quali-

tez d'humide & de chaud, l'vne propre, & l'autre adjointe, où par accident se trouuant en autre suiets, elles ont desia leurs supposts, il n'est plus besoin de celuy-là. Pour la seconde, de remplir l'espace imaginé, aussi peu, les trois Principes rarefiez, & les Elements subtiliez peuuent plus cõmodément accomplir cette intention : & quand au troisiesme, pour seruir d'Alimẽt spirituel, il est plus à propos & plus conuenable de le trouuer dedans ce qui a contenance, comme dedans les Principes & les Elements rarefiez ou plustost spiritualisez, que de l'aller chercher dedans vn Element imaginaire, puis qu'il n'est pas sensible ; Aussi est-ce vne des grandes tasches de l'Artisan vniuersel de rarefier & condencer les matieres, & de faire qu'elles soient tantost l'vne & puis l'autre, sans jamais demeurer oysif, estant pour cela en perpetuel mouuement.

Si ores l'on demande dequoy est remply la moyenne & haute Region de l'Air, l'on respond que c'est vn vuide qui ne contient aucun corps, au moins qui soit demonstrable, & où il ne se fait aucune generation. C'est le Tohu & Bohu des Hebreux. Car le vuide se donne en la Nature

ſelon aucuns, ptincipalement par ceux qui eſtendent cette Nature plus loing qu'Ariſtote, & qui ne l'enueloppent pas dedans des cercles imaginaires : Opinions que nous ne voulons pour maintenant combattre , nous contentant de dire que les Chimiſtes n'admettent pas l'Air au nombre des Principes ny des Elements : Parce qu'il ne leur paroiſt pas en la diſſection des mixtes, & que c'eſt vn meſlange de toutes les diuerſes ſubſtances des corps plus atenuées qu'elles ne ſont lors qu'elles tõbent ſoubs les ſens que les Chimiſtes nõment cahos ou grand myſtere.

Pourquoy la forme, ou comme nous la nommons, l'Artiſan, & le Feu, l'inſtrument vniuerſel, ne ſont pas mis au rang des Principes Chimiques.

CHAP. VI.



NOvs auons rendu la raiſon pourquoy l'eau & la terre, les deux matrices vniuerſelles de ce globe, ne ſont pas miſes par les

Chimistes au rang des Principes, & aussi pourquoy l'Air n'y a pas de part, maintenant il nous faut dire pourquoy l'Artisan & le feu n'y ont point de place, car celuy-là que nous auons prouué estre vne substance incorruptible, a bien plus de droict d'estre mis au nombre des premiers Principes, que la forme d'Aristote qu'il tient corruptible, & celuy-cy auantagé de tant de perfections, qu'il n'y a point de lumiere, de iour & de vie, sans luy, que sans luy l'Artisan est paresseux, quelque nature actiue & robuste qu'il puisse auoir, mesme celuy de l'Elebore fleurissât à Noël & de la Violle blãche, produisant ses fleurs sous la neige. Il luy faut du chaud, voire iusques au profond des eaux, & au milieu de la glace. A cela nous disons qu'il est vray que ce sont deux excellentes pieces, que l'vn est agent particulier, & l'autre vniuersel, & que jamais les Principes ne seroient autres qu'ils sont & les Elemẽs aussi sans l'Artisan & le Feu qui leur donnent toutes les faces & les dispositions où nous les trouuons dans les corps. Mais pour cela qu'ils ne sont pas Principes de resolution des sujets naturels, & ne le peuuent estre par les axiomes de la Chimie, qui veut examiner & connoistre ses Principes par les sens. Car en-

core que l'Artisan reside en la semẽce des choses, & que le lieu de sa demeure soit sensible, si ne l'est-il pas pourtant, & bien qu'en la meilleure part des Animaux la chaleur paroisse à leurs corps, si est-ce que le feu n'y est pas visible pour cela. La Chimie ne conclud ses objects par la conjecture ny par les apparences, elle veut des certitudes sensibles. Aussi l'Artisan & le Feu ne paroissant en la dissection des corps cõposez naturels, lors que par l'Art du Feu l'on les analise, & n'estant sensibles elle leur desnie le nom & la qualité de Principe. Elle s'est tres-biẽ apperceuë, & l'a tres-soigneusement obserué, qu'il ne se fait aucune generation, production & transplantation, soit parfaicte, ou de celles que l'on nomme æquiuoques, sans Artisan, que cét Artisan n'a point d'action sans le Feu proportionné à sa condition, & que le feu resueillant les Artisans du milieu des semences pour trauailler, où il est attaché par le moyen du Principe huilleux qui abonde plus en elles qu'aucun autre Principe, que toute sa vigueur descend de luy, tant externe qu'interne: celuy-cy excitãt l'autre pour mettre l'Artisan à son trauail & à sa tasche, faisant que par eux s'aydant des

Principes, sont accóplies toutes les generations, productions, meslanges & transplãtations, n'y ayant rien de beau, de bon & d'excellent, paroissant sur la face de nostre globe, ny dedans ses entrailles, qui ne despende de leur actiue puissance. Mais comme ils ne sont sensibles ny à l'entrée, ny à la sortie des corps, ils ne peuuent aussi estre au nombre des Principes de resolution Artiste & de la Chimie.

I'ay dit au premier de ces liures ce que i'entends par l'Artisan, à l'auenture conçoit on ce que je veux exprimer par luy: Mais n'ayant pas autrement parlé du Feu, l'instrument vniuersel, quelqu'vn pourra souhaitter que je luy explique ce que i'en pense; à la verité ie voudrois bien contenter sa curiosité, & cõme la chose le merite estant toute autre que ce qu'en ont creu les Anciens qui ont estimé le feu Element, ce sujet doit estre traicté en plus riches termes que je n'ay destallé. Car de rapporter ce que plusieurs en ont dit & l'estat qu'ils en ont faict, outre que cela n'est pas de mon goust, & qu'il seroit grandement superflu, ie le trouue encore hors de propos & inutil à nostre dessein, & beaucoup plus inutil, si nostre aduis ne rap-

porte pas à ce qu'ils nous en ont voulu faire croire. N'estant donc icy le lieu pour s'estendre là dessus, & pour monstrer qu'il ne tire pas en hault, qu'aussi ce n'est pas sa sphere; mais toute l'estenduë de l'vniuers, où il est esgalement en sa vigueur actiue: nous remettrõs à autre temps & occasion d'en traicter, il nous suffit ores d'aduertir que par ces cinq liures, où nous parlerons de l'instrument vniuersel, ou du grand Artiste, que nous nommons encor quelquefois, Esprit & agent vniuersel, nous entendons parler du feu, & en toute autre condition que d'Element. Le rencontrant en tous ses ouurages d'vne bien plus excellente nature que ne l'a compris Aristote & ses suiuans: j'ay de la peine à leur pardonner la mesconnoissance d'vne vertu toute & tant vnique, & eusse souhaitté que ces ames estimées tres rares eussent esté plus asçauantées à sa connoissance, au moins si elle se peut acquerir sans trauail, qu'ils eussent contemplé, ce centre duquel la circonference inconnuë ne permet que l'on mesure les diametres, & cette essence de la creation à laquelle le S. Esprit se cõpare. Ces grandes merueilles de la Nature qui les ont estonnées pour ne les com-

prendre leur eussent esté cõnués, ils n'eussent point admiré ce qu'ils pouuoient sçauoir, car par son moyen ils eussent foüillé dans les entrailles de plusieurs choses, & eussent veu leurs matieres plus cachees, puis laissant leurs veritables descouuertes à leurs nepueux; la posterité bastissant apres dessus de si solides fondemens, l'edifice des sciences seroit ores fort esleué, au lieu que ses fondemens sont à peine jettez, estant bien loing de sa perfection.

Du Sel, Principe Chimique.

CHAP. VII.

LA Chimie dissequant les corps composez naturels par le feu son outil, & le plus puissant agẽt de la Nature & de l'Art, rencontre donc cinq corps simples; dont trois, comme nous auons dit, sont nõmez Principes, & les deux autres Elements. Nous auons parlé d'eux en general; ores nous les traicterons en detail, sans nous astraindre pourtant à l'ordre qu'ils tiennent à se-

manifester, lors que l'on analise les corps composez qui les recellent, reseruant de le faire à autre occasion que nous enseignerons le moyen d'y proceder: seulement commencerons nous par les Principes, & par le plus sensible d'entre eux. C'est le Sel, vne substance solide, sauoureuse, se dissoluant en l'eau, se condençant au chaud remis, & se fondant au vehement. En sa simplicité & des premiers Principes Chimiques il est d'vne seule nature sans varier, apte, & susceptible de tout agent ou de tout Artisan, estāt lors matiere sans aucune forme particuliere & specifique, Neātmoins comme Baulme ayant la vertu de cōseruer toutes choses qu'il domine. Il est facilement attiré par l'eau qui le resoult, recelle, & diminuë sa force, l'empeschant quelquefois d'agir selon son ordre naturel. En son meslange & des seconds Principes il est de triple cōdition; fixe, bruslant ou neutre, & volant, nommez par les Chimiques Sel fixe, comme le Sel marin & le Sel gemme; Nitre comme le salpestre & Armoniac, comme celuy que l'on apporte des sablons de Libie, parce qu'il est volatil comme luy. Lesquels trois Sels se trouuent de premiere

rencontre en l'Artiſte diſſection de tous les corps compoſez, & tous les Sels des trois ordres des choſes paroiſſent de la ſorte, quoy qu'és Mineraux ils ſe facent voir, ce ſemble, autrement, principalemẽt és Vitriols, Alums, Sels gẽmes, & Anatrones. Et encore que ces trois Sels prochains de la generation és trois ordres des ſujets naturels ſoient tres-differents entr'eux; par la ſpecification & le meſlange dont ils ont receu leur predeſtination naturelle, que ceux des Animaux ſoient autres que ceux des Plantes ; & ceux des Mineraux autres que ces deux premiers; ſi ont-ils tel rapport & telle conuenance qu'ils paſſent aiſément les vns aux autres: de là tient-on que les Plantes viuent, pour la pluſpart, de la reſolution des Mineraux comme les Animaux de la leur, & que par ce moyen toutes les choſes qui ſont en la Nature ont entrée les vnes vers les autres ; meſmes quelqu'vnes y paſſent ſans reſolution, cõme nous voyons du bois, des herbes, des fruicts, & ſemblables matieres eſtre conuerties en pierres de nom & d'eſſence, ſans perdre leur figure, ny quelquefois leur couleur, & ſans aucun medium precedant, auſſi la repugnance és choſes ne

ſe fait entr'elles que par les eſprits eſtant en leur vigueur.

Or ces trois Sels, comme nous auōs dit, ne ſont pas ce premier Sel que les Chimiſtes mettent au nombre de leurs premiers Principes, mais autres, & ſont compoſez naturellement de la meilleure partie de luy, & le reſte de l'vn ou des deux autres premiers, ſelon le plus ou le moins, comme le Nitre de Sel & de Soulphre, l'Armoniac de Sel & de Mercure, & ſouuent auec quelque ſubtille partie de Soulphre, comme és eaux de vie, ſoit tiree du vin ou des autres liqueurs fermētées, ce que j'ay apperçeu en leurs rectifications, où ſe ſepare vne ſubſtance huilleuſe, de pareille odeur & gouſt que l'eau de vie, dont elle s'eſt ſeparee; Mais cette verité eſt bien plus apparente en la compoſition de l'Armoniac, car à faute du naturel, on l'imite par vn meſlange de Sel commun d'vrine & de ſuyës. Ingrediens dont les deux derniers contiennent beaucoup d'eſprit de Soulphre & plus de Mercure, & par le moyen deſquels le Sel fixe eſt rendu volatif & Armoniac, d'où apres ſi l'on veut il eſt refixé, ce qui eſt ayſé, le meſlant & cuiſant auec eſgale poids de chaux viue, iuſques

à fusion, chose merueilleuse, la chaux, que de grands feux n'ont peu fondre en huict iours, est fonduë comme metail par ce meslange, à mediocre feu, en demie heure puis refroidis, des deux sort vne pierre plus dure qu'auparauant, donnant des viues estincelles de Feu par sa collision, laquelle dissoulte en eau, rend l'Armoniac fixe de pareil poids que l'on luy a donné, tesmoignant par là d'où il est issu. Le Sel de tartre tres-fixe est aussi rendu volant, luy faisant boire trois ou quatre fois son poids du Sel d'eau de vie, & de rechef peut estre fixé, comme aussi le Nitre se fixe, le meslant & bruslant auec son poids de rescine ou de Soulphre, moyen le plus connu & facil pour separer en ce sujet le Principe salé de l'huilleux.

Quelqu'vn objectera que l'Eau de vie que ie faits vn subtil Sel Armoniac, brusle & faict flamme, & que cela n'arriue à l'Armoniac naturel ny au factif, qu'ainsi ils sont differends & de condition dissemblable, mesme le vinaigre distilé estimé des plus sçauans Chimistes plein d'Armoniac, ne faict flamme non plus que l'eau de fontaine. A cela je repars qu'encore que l'eau de vie conçoiue la flamme, que ce n'est pas

pour estre engrossie d'Armoniac, mais pour estre grãdement accompagnée d'vn esprit vnctueux, predominant en elle, vraye nourriture du Feu, lequel esprit n'excelle ainsi au vinaigre distilé, ny au Sel Armoniac, tant naturel que factif, & cela parce qu'au vinaigre abonde vne grande quantité de flegme, qui peut empescher la conception de la flamme, car tout le vin est reduit en vinaigre, ou difficilement en peut-on tirer la vingtiesme partie de bonne eau de vie bruslante, encore si elle n'est bien rectifiée, elle ne s'enflamme point: Ioint que le Sel du vinaigre est en vne autre disposition, car celuy de l'eau de vie est aspre, & celuy du vinaigre cõme spiritualisé & ayãt pris vne grande estẽduë est aigre; celuy-cy rafraischissant, ie dis qu'il a pris sa latitude & qu'il est rendu naturellement en esprit aigre, auquel se reduisent tous les Sels lors qu'ils sont pressez & ouuerts par le Feu nullement susceptibles de la flamme cõme les aigres tirez du Sel commun, du Nitre, du Vitriol & semblables. Et pour monstrer qu'il est ainsi, & que c'est vn Sel sẽblable à celuy de l'eau de vie: c'est qu'en la dissolution des perles, des coraux des pierres, d'Escreuisse, & du plõb.

Le vinaigre distilé laisse son Sel, tesmoin que si vous dissoluez vne once de perles, vous trouuez sa dissolution deseichée, vne once & demie de pouldre, laquelle pouldre si vous la pressez par le Feu en vaisseaux conuenables, il en sortira vne eau de vie tres excellente, & recepuant la flamme comme la plus rectifiée du vin. De la est venu le secret de remettre le vinaigre en pareil vin qu'il estoit auant s'aigrir, chose bonne & aysée.

D'autre part, c'est que cét esprit bruslãt commandant en l'eau de vie, ne le faict és Armoniacs naturels & factifs où le Sel predomine & tient ce susceptible du Feu emprisonné, cela paroist par la mesme eau de vie auec le Sel de tartre, qui rendu volatif & Armoniac par elle, s'esleue au feu comme l'autre Armoniac sans recepuoir la flamme, parce que l'vnctueux qui l'attiroit est renfermé dans les sels & ne domine plus.

Si là dessus quelque curieux, ayant sceu que le jus de Citron & les autres aigres dissoluent les coraux & perles, aussi bien que le vinaigre distillé, demandoit par quelle vertu cela se faict, & s'il y a du Sel Armoniac à tous les aigres; sans hesiter

j'auseray dire que tous ces aigres sont Sels estendus & ouuerts par la nature, desquels procedent telles dissolutions, & qu'il n'y a rien de sauourable en tous les trois reignes des corps composez sans Sel ; lequel par cette sage dispensatrice, ou par les Artisans qui ministrent en elle, est estendu ou ramassé, ouuert ou fermé, comme nous le rencontrons en diuers sujets, mesme en toutes les liqueurs fermentees ; comme biere, hydromel & semblables, dont se tire vinaigre & eau de vie, & toutes pareilles variations que nous auons trouuees és eaux de vie, & vinaigres tirez du vin: par ces experiences, se peut connoistre que tous ces trois Sels ne procedent que d'vn Sel, lequel est ainsi diuersifié par le meslãge des autres deux Principes premiers, au moyen de quoy sont produits les Principes seconds, car tous les sels, comme nous auons dit, pressez par le Feu, sont conuertis en liqueur aigre, puis prennent fin si on les pousse au delà, comme au contraire ils reprennent corps & retournent en leur premier estre; si on les remet en leurs matrices. Ils s'alterent & varient par resolution, calcination, reuerberation & acuition, c'est quand ils deuiennent aigres, soit

artiſtement ou ſelon Nature.

Ces trois Sels ſeconds Principes, ſe tirent donc de tous les corps naturels composez, ſeparément & auec vne grande diſtinction ſur tout, & auec facilité des Animaux & des Plantes, mais plus difficilement des Mineraux, voire tres difficilement de quelqu'vns, & oſerois dire des vns que l'Art n'en eſt encore trouué, au moins que je ſçache, comme de les tirer & ſeparer du Talc & du diament. Dedans les Animaux, l'vn ſe trouue plus abondammēt en vne partie de l'Animal, qu'en l'autre; & ſemble que la Nature par la raiſon de leurs diuerſes proprietez leur ait aſſigné des lieux & des parties où l'Artiſan les enuoye pour y produire des effects particuliers. Car le Sel que nous auons nommé fixe, ſe trouue tres abondamment dedās le ſang & dans les chairs des Animaux parfaicts, ce n'eſt pas ſans les deux autres, mais en ſi petite quantité au reſpect de ſon abondance, que ce n'eſt que tres-peu, & auſſi que le nom ſe prend du predomināt. Le Nitre eſt dans les excrements, ce que le fixe eſt au ſang & aux chairs; c'eſt pour cela qu'ils ſont tant propres à feconder la terre, ſur tout il paroiſt dans l'vrine auec peu de Sel Armoniac, & de facile ſeparation

l'vn de l'autre, la fiente de pigeon entre celles qui nous sont connuës, & l'vrine de brebis le contiennent en grande quantité: Et le Sel Armoniac a sa rencontre dedans les poils, laines, plumes, os, ongles, cornes, tendrons, arestes & escailles des Animaux, & en quelqu'vnes de leurs peaux, sans qu'il s'y en manifeste d'autre, au moins s'il y en a, il n'est pas bien trouuable. C'est pour cela que ceux qui commandent de calciner tels sujets pour en tirer le Sel, comme la Violette en sa Pharmacopee, enseignant d'extraire le Sel du Crane humain, & apres luy plusieurs autres de pareille farine se trompent grandement, faute d'experience ils tombent dedans de tres-lourdes fautes, desquelles se voulant excuser ils ont coustume de dire, Seroit-il possible que des hommes de telle authorité voulussent escrire des sottises: & je leur respons qu'ouy tres asseurémẽt, tesmoins les Alemans qui en compilent de si gros volumes, comme Libauius, pretẽdant par ce moyen se faire admirer & se faire chef de Part, & Milius son Disciple, la lecture de leurs theatres & basiliques Chimiques en apprendra assez, ce sont toutes rapsodies de receptes ou deceptes

partie faites à plaisir & partie tirees des vieux haillõs des gueux de la Chimie, tesmoignãs par là qu'ils ont esté plus curieux d'escrire & paroistre doctes, que de l'estre & trauailler : Beaucoup de nos François sçauans par liures & ignorans de la main, les ont en quelque chose voulu imiter & suiure, aussi ont-ils aussi bien rencontré qu'eux. Cette prattique est donc tres fauce, & suis asseuré que de dix liures de telles matieres calcinees selon l'Art, & ainsi qu'ils l'enseignent, il n'en sortira pas vne dragme de Sel, au contraire, de cette quantité par la voye que je sçay, & que Dieu aydant i'enseigneray quelque autre fois, i'en tireray plus d'vne liure.

A ce propos il me souuient d'auoir leu en vn traicté contre la Peste, fait par l'Emperiere Medecin de Roüen, l'estime qu'il fait du Sel de Besoart, pour la precaution & cure de cette maladie, qu'il veut que l'on tire à la maniere des autres Sels des pierres precieuses. Mais le bon operateur qu'il est, ie m'asseure qu'il en tirera autant de Sel de Besouart de cette sorte, comme de teinture d'or auec son vinaigre radical de soucy. Car cette pierre ainsi nommee pour sa dureté & pour sa facile brisure plus

Chap. 36. & 37. de la premiere partie & 13. de la seconde.

dure & cõpacte que l'os de cœur de Cerf, est neantmoins de pareille condition, sçauoir de celle de l'os; aussi sçay-je par experience qu'il ne contient aucun Sel que l'on puisse auoir par le moyen de la Calcination ordinaire : c'est de la sorte que ces grands hommes affectant d'escrire pour leur acquerir de la gloire, nous donnant de leurs chimeriques pensees, & les plus fines de leurs baluernes, pourueu qu'ils composent des liures, & qu'ils en baillent à garder, ils sont assez à leur ayse.

Sur ce sujet il m'est venu en la pensee de rechercher pourquoy les Anciens & les modernes qui les suiuent, commandent que l'on brusle la corne de Cerf, & puis que l'on la laue pour la preparer, afin de la mettre en vsage aux compositions cordiales & alexitaires, car si c'est pour resister au venin, il semble que la partie en contenant la vertu est dehors, & qu'il ne reste plus qu'vne cendre morte, seulement propre aux affineurs pour faire leurs couppelles, & non à la Medecine. Si quelqu'vn repart que c'est comme ce que rapporte Galien de la cendre d'Escreuisse, remede cõtre la rage, par la proprieté de toute sa substance, ainsi qu'il le dit ; mais je replique Liu. 6. des Simples Medicam.

que l'Escreuisse est vn Animal Crustacé, tel que le Cancre & le Limas, les cendres desquels on ne laue pas, quoy que tres-pleines d'vn sel tresacre & aussi trespropre contre la furieuse maladie de la rage, autant ou plus que le Sel marin, ce que n'a iamais connu Galien ny ses suiuans, ny encore l'Empirique Æschrion, au moins ne l'ont ils laissé en leurs memoires : Car les Animaux Crustacés & la plus grande partie des coquilliers donnent des Sels tres-puissans, où les cornes de Cerf brussées n'en rendent aucun : l'Armoniac auquel elles abondent, s'en va lors en fumée, l'huille se brusle, & le subtil s'esuanoüit, de sorte qu'elles demeurent vuides de toute substance huilleuse & grasse, & par cõsequent inutilles au dessein pour lequel on les employe: De dire que c'est pour la secheresse & l'astriction, ie ne croy pas que l'on cherche simplemẽt cela en elles, l'experience ayant mis en euidence, qu'en toute leur substance elles estoient tres excellentes contre les venins, esgallant la Licorne en son entier & non ainsi brussées.

Outre ces sujets où le Sel Armoniac se trouue seulement; il est encore tres-abondant aux Animaux insectes, cõme és Cou-

ſeurres, Lezards, Crapaux, Chenilles, Mouſches, Grillons, principalement es Viperes, m'eſtant efforcé d'en tirer par la calcination ordinaire, de ſix douzaines ie n'en ay pas rencontré vn ſeul grain: mais autrement & par ma façon, d'vne douzaine j'en ay eu deux onces de tres ſubtil & penetrant, par là pourra-t'on connoiſtre que c'eſt du Sel Theriacal des anciens, & comme ce n'eſt qu'vne pure ſottiſe. Ceux qui ſçauront que pour vne annee j'ay faict venir ſoixante douzaines de Viperes de Poictiers, & que depuis 1619. iuſques 1624. I en ay faict mourir plus de trois cens douzaines, pourrôt adiouſter foy à ces experiences, ou qui ne les voudra croire, je luy conſeille de les eſſayer comme moy, non ſeulement afin de n'en point doubter, mais encore pour apprendre cette autre verité: que ſi nos deuanciers ont connu la Nature, la preparation & l'vſage de cét Animal, qu'ils ne nous les ont laiſſees par eſcript, ny la Violette, ny Crollius, ny Libauius, ny aucun autre des Docteurs des ſiecles paſſez ny du preſent, qui ayent pris le ſoin d'eſcrire de leur vſage, n'y ont pas excellé, ce que nous eſtalerons ailleurs Dieu aydant. Aux vegetaux ces Sels ne ſont ainſi

tant diſtincts és parties, pluſtoſt ſont-ils meſlangez dedans toute la ſubſtance, mais pourtāt ayſez à ſeparer les vns des autres, au moins qui ſçaura l'Art que nous en auōs trouué & qui ne nous a eſté donné d'aucun de nos deuanciers, lequel nous enſeignerons, la Diuine bonté le voulant, en noſtre liure de la Medecine naturelle & ſenſible, où auſſi nous repartirons par raiſon & par demonſtration Artiſte à ceux qui font cette queſtion, ſçauoir s'il y a du Sel dedans les Plantes, & dedans tous les ſujets naturels, où ſi c'eſt le feu qui l'engendre en la cendre lors qu'il bruſle tels ſujets : Car leur faiſant voir que les Sels ſont en la nature des choſes, & que l'on les peut extraire ſans le Feu, ils ſeront, ce me ſemble, forcez d'auoüer qu'il ne l'engendre pas, & qu'il y a du Sel en tous les corps mixtes.

Non ſeulement la Nature a diuerſifié ces Sels par le meſlange, mais encore elle leur a donné diuerſes figures qu'ils font paroiſtre, prenant conſiſtence ſolide, c'eſt quand ils ſont ſeparez de l'Element de l'Eau, lors qu'il les a deſuelopez du ſein de la terre, le fixe ſe met en figure cubique, le Nitre en cone, & l'Armoniac en fila-

ments, comme fibres, obseruans continuellement ces apparences. Et quoy qu'és Mineraux il paroisse d'autres Sels, comme Aluns, Vitriols, Anatronnes, & Gemmes, ayant d'autres vertus; si se rapportent-ils à ces trois; ils sont seulemẽt differens par le plus & le moins du meslãge, & s'ils ont d'autres proprietez c'est pour estre specifiees, ne sçachant par quelle raison ceux qui ont encore leur premier beguin de Chimie, ce sont fantasiez vn sel essentiel en chaque chose d'autre condition que ces trois Sels des Principes seconds, comme s'ils n'estoient pas tous essentiels à leurs sujets, car la matiere que l'on nomme ainsi n'est point absolument Sel, c'est vn meslange tartareux tiré & separé des sucs des Plantes coagulé & separé, de mesme que celuy du vin, contenant en soy les trois Principes & les deux Elements, comme toutes les autres choses naturelles, l'experiẽce me l'a plusieurs fois verifié, & qui voudra opiniastrer le contraire par parolle, Ie luy feray voir la verité par effet, ce n'est que je n'auouë qu'vn suc ainsi tartarisé, n'aye beaucoup de Sel en soy: mais ie ne tiens pas qu'il doiue estre nommé de la sorte, la Nature & l'Art ne le sçauroient souffrir.

Des proprietez du Sel.

CHAP. VIII.



Vels sont ores les proprietez du Sel ou des Sels, sçauoir de celuy que nous considerõs des Principes premiers, & de ceux que no⁹ auõs receu au nõbre des Principes secõds, il nous le faut dire, au moins ce qui nous en est cõnu. Le Sel en sa nature simple & des premiers Principes, a la vertu de solidifer, d'endurcir les sujets, & de leur donner saueur, les conseruãt de corruption quand il predomine. En son meslãge & secõd Principe, celuy qui porte le nom de fixe retiẽt toutes ces proprietez ; mais le Nitre & l'Armoniac varient en quelque chose par la raison du meslange, ils donnẽt tousiours des saueurs, diuersifiees pourtant, selon qu'ils sont resserrez, enfermez, estendus, desployez, ou rarefiez ; elles sont salees, acres, aspres, ameres, ou aigres : le commun est simplement salé, mais l'Armoniac est amer, & le Nitre doucereux : ces deux derniers ont perdu quelque chose de

la proprieté de conſeruer, car le Nitre ſe perd ayſément, & lors qu'il fait ſa fleur & prend ſes ailles, il corrompt pluſtoſt que conſeruer. Et l'Armoniac par certaines diſpoſitions eſt le grand pourriſſeur, principalement quand il eſt meſlangé de gros Soulphre, tenant du Reagal, de l'Arcenic ou de l'Orpiment, neantmoins ouuert il conſerue & durcit grandement és Animaux, teſmoin la dureté des os, ongles & cornes: Sans luy l'Ambre jaune ſeroit vne huille; ainſi ſeroit le Iayet, & le Binjoin: cela eſt manifeſté par leurs diſſolutions, où l'on en voit la ſeparation; vne once de Sel eſtendu & ouuert, ou ſi l'on veut rarefié, condence & endurcit vne liure de matiere huilleuſe: I'ay dit Sel ouuert ou rarefié, qui eſt aigre, ainſi qu eſt le Sel d'Ambre jaune, ou les Sels reduits en liqueurs aigres par la diſtilation, en quoy tous les Sels ſe reſoluent, tant ſimples que meſlangez, acquerant en cette reſolution, des actiuitez plus puiſſantes qu'en leurs craſſitudes, comme de penetrer tous les corps, les rompant & diſſoluãt, iuſques à les mettre dedans leurs ventres en forme de liqueur, telle que l'on ne les connoiſt plus, ainſi opere l'Armoniac, & le fixe commun, ou marin, ou-

uerts, contre l'or, de mesme le Nitre & le Vitriol contre l'argent.

Mais outre les saueurs & les duretez que conferent les Sels aux choses en general: Les Chimistes disent qu'aux laxatifs & purgatifs, ils contiennent les facultez laxatiues, voire qu'ils les donnent, telles qu'elles se voyẽt és Elebores, Senné, Rheubarbe, Coloquinte, Diagrede, & Aloës. Mesme par la vertu & liaison du Sel, beaucoup de sujets sont rendus laxatifs, qui ne l'estoient auant, l'Antimoine est de cette cõdition, sans les Sels ou de leurs esprits il n'a pas beaucoup d'action, le Borax le vitrifie, & le Nitre le conuertit en matiere rouge nommé par les vulgaires Chimiques, à cause de sa couleur, foye d'Antimoine. Selon la nature des Sels, & leurs diuerses preparatiõs, il purge plus ou moins: Le vif argent aussi n'est laxatif que par le moyen des Sels.

D'abondant il se remarque que de simples Sels purgent les Vitriols, tant bleues, blancs que verds, sont naturellement laxatifs, & le Sel Gemme aussi, le Tartre du vin tenant beaucoup du Sel ouuert, joinct auec quelque laxatif, vne dragme des deux meslez ensemble, purgera plus que

deux

deux drachmes du mesme laxatif seul. Que ce ne soit, les Sels des Plantes laxatiues qui ayent telle vertu, leurs infusiōs en font foy, lesquelles estans faites auec vehicule conuenable à la dissolution des Sels, comme eau de fontaine, de riuiere, ou de pluye, ou encore distillee; les plus simples estant les meilleures, donnent leurs Sels & leurs vertus laxatiues, & non autremēt; & toutes les autres liqueurs, comme vin & vinaigre, n'attirent pas à moitié pres cette faculté laxatiue, parce que desia demy pleins de Sels, ils n'en dissoluent qu'autant qu'il leur en faut pour les acheuer d'emplir, leur appetit attractif ayant vne satieté qu'ils n'outrepassent point: non seulemēt celles-cy l'ont, mais encore l'Element de l'eau, qui, à guise d'vne matrice pleine, ne reçoit plus de Sel, apres qu'elle en a resout autant qu'elle peut porter, ; le mesme fait elle au medicament purgatif, si elle est assez chargee d'vne once, tout ce qui luy pourroit estre dōné au dela est fort inutil. De là vient que les decoctions bien impregnees, de pectoraux, de cardiaques, & d'hepatiques, ne reçoiuēt que peu ou point la vertu du laxatif que l'on met infuser dedans, apres qu'elle est faite, & vne drach-

me de Senné infusee dedans vne chopine d'eau tiede, mesme froide, laschera plus le ventre que trois onces mises en vn demy septier d'eau, & que cinq onces en chopine de decoction fort impregnee de cardiaques, d'hepatiques & semblables.

Par là se connoist l'erreur que commettent les Medecins, ordonnant des decoctions bien remplies de cordiaux, de cephaliques, d'hepatiques pour infuser leurs medicaments purgatifs. Non seulement ils se trompẽt en cela, mais aussi quand ils pretendent faire leurs extraicts des purgatifs avec de bonne eau de vie, comme Crollius & tous les autres rafineurs de quinte essence, soit devant ou apres luy; parce que plus l'eau de vie est subtile, moins attire-t'elle des Sels & de la faculté laxatiue, car desia tout Sel armoniac elle n'en sçauroit plus dissoudre d'autre, non plus que l'eau commune qui en auroit autant resoult qu'il luy seroit possible. L'experience a maintes fois confirmé ces pensees, & monstré qu'vne once d'extraict de Scamonee fait par de l'eau de vie bien rectifiee, n'a pas tant lasché le ventre que douze grains de toute simple : de mesme des autres laxatifs. Aussi ce Docteur ayãt

senty ce deffaut, sans pourtant s'apperceuoir de la cause, commande qu'apres que l'on aura extraict son Panchimagogique, que l'on y adiouste de pareils ingrediens en substance, que ceux desquels l'on a fait l'extraict. Vne semblable suffisance est escheuë à vn autre subtiliseur de compositions, s'imaginãt que si les Gommes, Ammoniac, Oppoponax, Galbanum & Sagapenum estoient dissoutes par l'eau de vie, que l'emplastre qui les contiendroit en seroit beaucoup plus excellẽte, & se le figurant ainsi, luy estant venu occasion pour descrire vne emplastre, il ordonna que les quatre gommes fussent dissoutes en eau de vie tresfine, à quoy s'employa vn bon homme d'Apotiquaire, dont la tasche ne fut pas seulement vaine, mais encore dommageable, ayant par trois fois bruslé ses gommes; en fin lassé de sa perte, & homme de bien qu'il estoit, desirant de s'asçauanter en cet ouurage m'en confera, il remporta de moy cette raison, que les quatre gommes sont des resolutions salees des Plantes, lesquelles ne se peuuent dissoudre qu'en vehicule cõuenable, & non en l'eau de vie, qui n'est qu'vn tres subtil Sel armoniac, & que le Sel ne dissoult le Sel, ce qui

n'arriue ainsi aux resineuses, telles que le Mastich, l'Encens, le Binjoin, & le Sandarac des Arabes; desquelles on tire la teinture auec la plus subtile eau de vie que l'on puisse rectifier; car les teintures sont plus facilement attirees par les vehiculs participans de l'esprit huileux que par autres, pour cela l'eau de vie manifeste la rougeur de l'Orcanette, & toutes les teintures, de quelques conditions qu'elles soient, si elle y est preparee, mesme de l'or.

Quelqu'vn se resouuenant que i'ay dit cy dessus que le Sel solidisoit & donnoit la dureté aux corps naturellement composez, selon la puissance & nature de l'Artisan, & à l'instant se representãt aussi la proprieté des gommes emollientes, qui est de ramollir au corps humain les tumeurs endurcies, que ie nomme resolutions salees des Plãtes, dira sans doute que ie me contredis, parce qu'il est tres-esprouué que telles gommes ramolissent puissamment: & formera cette consequence, que le Sel ne durcit pas, mais plustost ramollit, ou que ces gommes ne sont pas resolutions salees des Plantes. A cela ie repars, que comme i'ay dit que le Sel durcissoit, que i'ay aussi monstré qu'estendu en son esprit

aigre (c'eſt à dire ouuert & ſubtiliſé) il auoit la puiſſance d'ouurir & de briſer tous les corps, meſme l'or, iuſques à le reſoudre comme eau, & le tenir dedans ſon ventre; & peux encore adiouſter que le Sel gommeux de quelques Plantes, pour la raiſon de ſon meſlange & qu'il eſt ouuert, a puiſſance reſolutiue, laquelle puiſſance depẽd encore autant ou plus de la forme que de la matiere ſimplement cõſideree; teſmoin de cela que toutes les gommes qui ſe diſſoluent en eau, comme Sels, & que nous auons nommez reſolutions ſalees & gommeuſes des Plantes, ne ſont pas toutes reſolutiues, comme la gomme d'Amandier, de Ceriſier, de Prunier, d'Abricotier, de Lierre, & de Labdane, par ainſi à diuers reſpects & pour diuerſes raiſons vne meſme choſe produit differents effects, voire du tout oppoſez; ioinct que l'eſprit du feu s'y rencontre auec plus d'action qu'au premier Principe ſalé.

Apres vne tant longue digreſſion, retournons dire que les Eaux les plus ſimples attirent mieux les Sels des ſujets naturels, & les vertus laxatiues qu'ils portẽt, que les autres liqueurs, & que ce ſont veritablement Sels qui ſont ainſi reſolus par

les infusions des eaux ou liqueurs conuenables, & ausquels consistent les vertus laxatiues; cela paroist assez par l'experience suiuãte; c'est que quatre onces des cendres des laxatifs qui auront esté infuses auant que de les reduire en cendres, ne donneront pas la sixiesme partie du Sel que fera vne once de pareils laxatifs qui n'auront receu alteration que du feu, bien que deux de leurs sels se consomment lors que l'on les calcine, le Nitre & l'Armoniac.

Les Sels sont donc ce qui purge és Plantes laxatiues, & tout ce qui lasche ou irrite le ventre est Sel. Mais quel est ce Sel premier ou second Principe? nous ne l'auons pas dit, il est neãtmoins à propos de le considerer: Comme l'vn des premiers Principes simple & desnué de toutes formes il ne peut pas purger, nous auõs ce me semble assez fait connoistre que cela procede des Artisans, lesquels és Plantes laxatiues attachent cette vertu à leurs sels: il peut donc seulement irriter, & cette vertu irritatiue est bien accouplee par l'Artisan à la laxatiue, y ayant vne tres-grande difference entre irriter & purger; le Sel marin appliqué au fondemẽt irrite, aussi font beau-

coup les autres acres, qui ne purgent non plus que luy, de la sorte le sel des premiers Principes ne purge pas, mais seulement irrite. Pour le Sel des seconds Principes il y a grande apparence que ce soit luy, puis que nous rencontrons quantité de sels qui purgent effectiuement, comme le Nitre & les Vitriols, & puis cela depend du meslange, & de la forme; les Principes seconds sont informés d'autant de puissances qu'il se peut faire de meslanges par le plus & le moins, & qu'il y a de sortes d'Artisans & de speciales facultez; & entre les Sels des Principes secōds celuy qui lasche le mieux est le Nitre; & de fait, qui pourra & sçaura tirer les Nitres des Plantes laxatiues, en fera vn euacuant excellent, & duquel les corps seront aisement & seurement repurgez. Car les deux autres ne sont laxatifs à telle perfection. Le Sel Armoniac de plusieurs sujets pris par la bouche prouoque seulement les vrines : Comme celuy de l'Ambre iaune & pris en lauement resserre & constipe, il est bien le plus subtil & penetratif, mais non le plus laxatif; le Sel marin fait au contraire, puis que pris par la bouche il resserre, & en lauement il irrite & lasche : & s'il y a quelques Sels fi-

xes qui purgẽt, tels que céluy de l'Ebene, du Gayac, du Bouys, du Fresne, du Tartre & de l'Absinte; cela procede des formes & non d'eux considerez comme Sels: ces differences, ainsi comme i'ay dit cy deuãt, procedent du meslange & de la complexion des Artisans.

Quelqu'vn ne laissera pas d'obiecter, & auec apparence de raison, qu'il y a de ces trois Sels, ainsi que nous l'auons asseuré, en tous les corps complets, que de la sorte ils deuroient tous lascher le ventre, que l'Accatia, la Nefffe, & les Prunelles sauuages deuroient purger comme le Senné & la Rhubarbe; mais l'obiection sera bien foible, puis que dependant du defaut de la memoire ou de l'intelligence, ceux qui la feront ne se seront souuenus, ou n'auront compris que i'ay dit que le Sel, l'vn des premiers Principes, ne laschoit pas, mais irritoit, & que la faculté laxatiue se trouuoit & residoit seulement aux Sels des seconds Principes, selon le plus & le moins du meslange, & aux Sels des Plantes laxatiues, comme tels, & non aux autres, parce que la vertu laxatiue dependoit des Artisans, & non de la simple matiere: neantmoins il est vray que tous les Sels de quel-

ques corps qu'ils puiſſent eſtre extraicts, ſelon certaines appliquations, ont la faculté irritatiue, faculté bien differente de celle de laſcher & pouſſer; ie dy ſelon certaines appliquations, d'autant que cet effect ne reſpond pas à toutes les imaginations de ceux qui veulent guider la Nature & ſes Artiſans à leur poſte, car le Sel d'Acatia pris par la bouche eſt aſtringent, principalement dedans ſon corps, duquel ſeparé & mis au fondement il eſt irritatif, autant que le Sel commun.

De ces premices nous eſtimons que ſi les Sels de certaines Plantes, tant le fixe que le nitre, ſont purgatifs, que c'eſt à cauſe du meſlange, œuure de l'Artiſan qui ne nous eſt pas conneu ſans experiēce. Et ſuiuant ſon trauail & la difference de ce meſlãge, le purgatif eſt diſſemblable, pour cela le Senné purge autrement que la Rhubarbe, la Caſſe que la Coloquinte, l'Agaric que l'Ellebore, le Ialap que les Tamarins, le Nerprun que l'Empetron, & ainſi des autres, & autant qu'il y a de diuers Artiſans purgatifs; s'il n'eſtoit ainſi, vn ſeul purgatif ſuffiroit à toutes les indiſpoſitiōs, comme en vſent les vulgaires Medecins, ne ſe ſeruant que du Senné pour toutes les

Maladies qu'ils connoissent, contre quoy l'experience iournaliere combat puissamment, & quelque violence que l'on luy face, elle emportera le dessus, car elle est fille de la verité ; c'est elle qui nous a appris ces proprietez du Sel, & qui nous a fait cõnoistre qu'encore que les trois Sels des Principes seconds soient en vn sujet que pour cela ils ne sõt laxatifs, ainsi toutes les Plantes ne sont purgatiues.

Outre les vertus de durcir qu'ont les Sels, de donner saueur & d'irriter, ils ont encore en leur famille la proprieté de conseruer, soit comme premier Principe, ou comme second, reserué que l'Armoniac & le Nitre l'ont à diuerses dispositions. Laquelle vertu conseruatiue nous auons cydeuant nommee Balsamique, parce que c'est le Sel predominant qui conserue & empesche la pourriture, & tout ce qui a telle vertu l'emprunte de luy, le succre & le miel luy deuoient celle de conseruer les fruicts & les compositions où ils predominẽt. Car quoy que tous deux tres-doux, en eux se trouue vn Sel tellement acre & mordicant, que difficilement s'en peut-il rencontrer d'autre qui le surmonte : non seulement ils abondent en vn tel Sel, mais

encore au Sel ouuert & Armoniac, qui paroist en vne eau aigre lors que l'on les distille, qu'il n'y a aucun vinaigre qui s'y puisse comparer d'aigreur.

Si quelque curieux demande comme il est possible qu'vn Sel tant acre & vne eau tant aigre auec peu d'autre meslange, peuuent faire vn sujet tant agreable au goust que le succre. Il me semble que l'on le doit en quelque façon satisfaire, & qu'à l'auenture se pourroit-il contenter d'vne raison appuyee d'experience, qui est que le doux du succre est aussi bien effect du Sel que l'amer, mais à diuers meslanges par l'ourage de diuers Artisans, lesquels ouurent ou ferment les Sels selon leur puissance, dont naist la diuersité des saueurs, l'Art nous instruit en ces choses : la plus acre huille de Vitriol, qui n'est que Sel ouuert, est renduë douce par le Sel de Tartre, & tous les Sels ouuerts, c'est à dire rendus aigres, s'adoucissẽt, iettez sur quelque corps de Sel où ils puissent auoir entree, puis qu'à cela soit adiousté par iuste proportion les deux insipides, le Soulphre & le Mercure, auec vn tiers, sçauoir l'Element de l'Eau, sans doute il s'en fera vne matiere douce cõme le succre, laquelle puis apres

traittee par le feu, rēdra l'Elemēt de l'Eau, le Mercure, le Soulphre, le Sel ouuert, & puis le Sel fixe & fermé, comme on les y auoit meslez. Ces experiences sont tellement veritables, qu'elles nous ont porté d'asseurer que les diuerses saueurs procedent du Sel plus ou moins ouuert, & du plus ou moins du meslange du Soulphre, du Mercure, & des deux Elements; quoy que tous ces autres quatre soient insipides, lesquels sont disposez par quelque Artisan.

Ceux qui estiment que les diuerses saueurs procedent de la digestion, se l'estant imaginé, apres auoir veu diuers sujets se changer de saueur par la longue digestion & circulation comme huille de Vitriol, & pareils autres, me representeront auec cet exemple de l'Art, le changement qui se fait par la Nature au Raisin, qui naissant est aspre, puis vient aigre, & de là doux, voire si doux par la coction & digestiō, que ceux là se promettent de le reduire en succre de consistance de blācheur & de saueur. Mais ie leur diray pour le premier, que les Sels meslangez, tels que le Vitriol, ont leur Artisan qui excité par la chaleur se resueille pour trauailler à son ouurage, selon sa predestination naturelle, au Vitriol Sel me-

tallique, c'est de se fixer en metal, si les autres Principes y concurrent; que s'il les rẽcontre il accomplira sa tasche, sinon il besongnera selon son estoffe; il se resoudra, se coagulera, se rẽfermera, & ira tousiours d'operatiõ à autre, iusqu'à ce qu'il ait troué son repos, auquel lors il demeure, s'il n'en est derechef retiré par le feu; ainsi l'huille de Vitriol peut perdre sa grande acrimonie. Ce qui eschet à l'Art le peut aussi en la Nature, car la raison passe par tous ces degrez, par l'action de son Artisan aydé des qualitez requises, comme de ses outils, sans lesquels la pluspart du tẽps il est oyseux, mais de quelque façon qu'il trauaille, il est necessaire qu'il aye les matieres sapides, tels que les Sels, lesquelles il accommode & agence selon sa predestination naturelle, c'est ainsi que nous resoluons cette obiection.

Si l'on demande ores pourquoy nous nommons le Sel Baume & conseruateur, veu que cette proprieté est plustost donnee au Principe sulphuré; Ie leur respons que c'est pour sa faculté cõseruatrice quãd il predomine, que le Soulphre n'a pas de soy, mais par l'accident du meslange, il n'y a rien de tant facile corruptiõ, tesmoin les

huilles, les graiſſes, & les mouëlles, principalement cõme elles ſont tirees de leurs ſujets, ainſi qu'elles y ſont; Aux Animaux ſans la fondre, & aux Vegetaux par expreſſion: que ſi elles ſe gardent ſans alteration, c'eſt par la vertu du Sel que l'on y adiouſte, ou ſi diſtillees elles ſe conſeruent mieux, comme celles que vulgairement l'on nomme quintes eſſences, telles que celles du Roſmarin, de la Sauge, & ſemblables. C'eſt qu'il monte beaucoup de l'Armaniac ouuert aydãt à les conſeruer. Le Baume que l'on apporte du Perou tiẽt plus de la liqueur des Sels que de l'huilleux, il le monſtre ſe diſſoluant ayſément en l'eau, & ſe joignant auec difficulté aux autres huilleux; la Therebintine que l'on me pourroit oppoſer pour baume ne peut infirmer cette penſee, elle eſt toute pleine de Sels, & qui montent tres facilement, les grandes ſuyes qu'elle fait le teſmoignent aſſez, & ce que l'on en diſtille; car elle donne vn eſprit huilleux tres ſubtil & vn aigre, auſſi acre qu'aucun autre vinaigre: elle cõtient pareils Sels que l'Ambre iaune.

Les Sels ſont donc les vrays baumes, i'entends ceux qui ſont dulcifiez; comme le Sel de Tartre, lequel adoucy par Art ſe

reduit en vn tres-excellent baume. La Mirrhe entre les medicamens balsamiques tant loüée des Anciens n'est autre que Sel, elle se resoult à l'humide, se dissoult en eau comme le Sel; c'est de la sorte que le Sel est baume, & que les baumes sont de sa famille.

Voyla ce que nous auions à dire du Principe salé, tant premier que second, reseruant d'en estaller dauantage à autre occasion, mais c'est assez pour maintenant, exposons ores quelque chose.

Du Soulphre, second Principe Chimique.

Chap. IX.


Es Chimistes nomment Soulphre toutes les substances grasses & huilleuses qui se rencontrent en tous les corps, & d'elles ils establissent leur second Principe de resolution artiste. Ils disent de luy que c'est vne matiere huilleuse, liquide, odorante, liant les choses seches, arides & des-vnies; *Definition du Principe gras.*

la nourriture du feu, & qui le fait paroistre en son haut degré de lumiere & de chaleur, l'humide radical & l'atache de la vie ou de l'Artisan. Par ces proprietez il est notablement different du Principe salé; comme luy il se trouue premier & second Principe. Premier & simple, il est totalement sans saueur, & la definition precedẽte luy conuiẽt toute & tousiours. Second, il est plus ou moins meslangé des autres Principes, & cõme tel gustible, & de trois conditions, gros, moyen, & tres-subtil, voire le meslange y est quelque fois tellement fort, que difficilement se peut-il resoudre & separer, comme le Soulphre mineral auquel abonde le sel vitriolé, qui l'endurcit & le tient tellement vny, qu'il est tres-mal aisé de le reduire en consistance liquide & huilleuse, au moins les Artistes Chimistes s'y trouuent grandement empeschez. Ces trois secõds huilleux paroissent distincts & separez selon l'ordre que l'on tient en leur extraction, & les subjets desquels on les tire és substances resineuses cõme de la Therebintine, à feu de degrez; il en sort premierement vn tres-subtil huilleux, vulgairement nommé esprit, puis vn plus crasse nommé huille, &
le plus

le plus crasse Baume : és semẽces & autres parties des Plantes l'on y procede d'autre sorte, l'on se contente du plus subtil nommé quinte essence, sans raison, que l'on extraict par le moyen d'vn vehicule & de la fermentation, au vaisseau assensoire ayant vn refrigerant. Il porte ordinairement l'odeur & la saueur du corps qui le contenoit, & a beaucoup de goust à raison de l'Armoniac qui l'accompagne, sans lequel il n'en auroit pas. Il est grandement susceptible du feu, penetre plusieurs corps assez solides, & est tres-propre à tirer les teintures vnctueuses de leurs sujets, comme celle du Soulphre & de semblables. Les deux autres huilleux restez sont tirez à plus fort feu & en autres vaisseaux, faisant auant secher la matiere tiree & separee du vehicule, & la mettãt apres dedans vne retorte où à feu de degrez ils sont distillez & se mettent en veuë.

Ce Principe est de bien plus difficile extraction és mineraux qu'és Plantes, & encore plus és vns qu'és autres ; cõme celuy de l'Or, du Talc, & des pierres precieuses, parce qu'il s'vnit tres-volontiers auec le Mercure, & s'en separe auec plus de difficulté : Ce n'est pas qu'il ne s'vnisse aussi

bien au Sel, nous en auons assez d'espreuues, par les lexiues & capitels dans lesquels il se dissoult: mais il s'en separe auec moins de resistance que du Mercure. Plusieurs Chimistes le tiennent moyen entre le Sel & le Mercure, & ceux qui ont voulu comparer les Principes Chimiques (sans les connoistre, ce puisse-ie dire) à ceux d'Aristote, l'ont pris pour la forme; soit qu'ils se soient apperceuz comme il accompagne les Artisans, & combien il abonde és semẽces par dessus les autres, ou pour trouuer leur compte, s'accommodant aux anciens. Il est bien vray qu'il a d'excellentes aptitudes; neantmoins il est tousiours matiere & corps, & iamais forme, non plus que le Sel & le Mercure ses compagnons. Ainsi que le premier Sel est vn en toute la Nature, de mesme est l'huilleux, & comme second il est diuersifié, non seulement pour les trois regnes des choses, mais encore par luy mesme, selon le plus & le moins du meslange, ainsi est le Soulphre, il y en a de mineral, de Vegetal, & d'Animal, & de tres-subtil de moyen & de gros, plus & moins susceptible du feu, & plus & moins volatif: Car ce qui eschet au Sel arriue pareillement à l'huileux, si l'vn

s'ouure aussi fait l'autre, desorte que ce que fait le Sel pour les saueurs & les generations des choses, le Soulphre l'accomplit pour les odeurs & les mixtions. Selon les premieres rencontres de la veuë sans la dissection de l'Art du feu ou de la Chimie, il varie non seulement és trois regnes des choses, mais encore d'Animal à Animal & de Plante à Plante, voire de Mineral à Mineral. Aux Animaux on le considere superflu, surabondant, & necessaire: le premier és excremens, le second és axonges & pannes, & le tiers, l inthime & l'humide radical qui ne paroist bien aux yeux que par le feu: Ces deux là n'empirẽt pas le sujet qui ne les a point, ou duquel ils s'escoulent; au cõtraire quand ils surabondẽt ils le suffoquẽt, c'est pour cela que les Animaux gras ne viuẽt pas tant que les autres. Mais il en va autrement de celuy-cy, car toutes fois qu'il s'exhale, s'esuanoüit, s'enflamme & consomme ou separe; en l'Animal il le resoult & luy donne maladie ou mort, de mesme à la Plante: Les Metaux aussi en perdent leur extension soubs le marteau, aussi bien que les pierreries leur lustre. Le Pourceau, la Baleine, le Marsoüin, & semblables ont diuerses sortes de graisses en

consistance & qualité, celle de la panne est autre que celle du lard, & ces deux autres que la moüelle, & que l'intime ou radicale, le Bœuf, le Moutō, & le Bouc n'ont rien de tel. Ces rencontres sont pareilles aux Plantes, le Sapin, le Pin, le Theda, & le Geneurier l'ont differente du Chesne, du Chastaigner, du Haistre, & du Noyer, & ceux cy de l'Oliuier, les premiers la iettent par leurs racines & par leur bois differente de celle de leur semence, les seconds n'en iettent point par leurs bois, mais leurs noyaux en ont grande quantité; & le dernier la dōne par son fruict auec telle abondāce, qu'elle enrichit celuy qui la cultiue, elle differe pourtant de celle de son noyau. Que si les Animaux & les Plantes ont tant de varietez en cela, les Mineraux n'en ont pas moins; Les metaux sont differents seulement entre eux à raison du Soulphre, les parfaits, sur tous l'or, n'en ont comme il nous paroist, que d'vne seule & vnique condition; les autres, au contraire, en ont de deux, l'vn intime & incōbustible, & l'autre estranger & combustible, comme le plomb, l'estain & le cuiure, ou de dur & de pierreux comme le fer: parmy les autres mineraux il s'en trouue de

liquide,de dur,de grandement meſlangé, de verd,de iaune,de rouge,de blanc, & de fort diuerſes conditiõs;tels ſont le Petreole,l'ambre jaune,blanc & noir,le charbon de terre,le Soulphre ordinaire,l'vn & l'autre Orpiment, & le Realgal: ainſi varie par le meſlange & ſelon les Artiſans cette ſubſtance ſulphuree huilleuſe,& graſſe,ſelon quoy auſſi pluſieurs choſes ſont dites & creuës differentes.

Or comme il y a des Plantes plus abondantes en Sel les vnes que les autres, de meſme y en a-t'il de plus riches en huille. Le Pin en ſon bois & en ſon noyau, l'Oliuier en ſon fruict, & la noix en ſon noyau, le ſont plus que le Houx, que la Bruyere, que le Frangula, & qu'vne infinité d'autres; les Plantes grandement aqueuſes en ont tres-peu en leurs tiges, la Iombarde, la Morelle, le Nenuphar, & ſemblables ſont de cette ſorte, mais en leurs ſemences elles en ont toutes beaucoup, à proportion de leur groſſeur: car ſans cette liqueur huilleuſe,il n'y a point de vie ny d'attache pour l'Artiſan, & les ſemences ſont ſteriles.

Il ſe remarque que les venins s'accompagnent plus volontiers de ce Principe

huilleux ioint auec l'Armoniac, que des autres Principes, ainsi les Serpents, Scorpions, Crapaux, & autres insectes venimeux abondent en ces deux substances, ainsi l'Orpiment & le Realgal en sont ils composez, & cela, ce croy-je, à cause de leur tenue & subtile substance, & qu'ils induisent aysément la pourriture.

Les proprietez donc de ce Principe, soit consideré premier ou second, sont de donner les odeurs agreables ou desplaisantes, selon qu'il est fermé, ouuert & meslangé; de lier & d'assembler par sa tenace viscosité les choses seches & diuisees, comme atache & nourriture du feu de le faire paroistre en sa lumiere & en sa plus grande actiõ; sans luy le bois ne brusleroit non plus que la pierre, & n'aurions point d'eau bruslante, vulgairemẽt nõmee eau de vie, qui se tire de tous fruicts & semences fermẽtees, sçauoir sans vehicule quand il y a assez de liqueur, cõme le ius de Raisin, de Põmes, & de fruicts de Sureau & auec vehicule, quand les semences sont arides, comme le Bled, l'Orge, l'Auoine & semblables. Mesme elle se tire du tout des animaux & des Plantes par la fermentation, qui est vn desuelopemẽt des substãces em-

baraſſees par le meſlange, par le moyen duquel les Principes s'ouurent & ſe ferment, & prennent diuerſes diſpoſitions.

Du Subtil, ou Mercure, troiſieſme Principe Chimique.

Chap. X.



Eſte le troiſieſme Principe de la reſolution Chimique, le plus ſubtil, le moins ſenſible, & auſſi le moins conneu; Car quoy que beaucoup ſe ventent de le bien connoiſtre pour l'auoir veu, & en ſçauoir la nature, les proprietez & effects; qu'ils permettent que ie leur diſe, ſauf leur reuerēce, que ie ne le croy pas, & iuſques à maintenant ie n'ay pas veu beaucoup d'Artiſtes qui deſmeſlaſſēt trop excellemment cette fuſee. Ie ſçay bien qu'ils diſent pour la pluſpart que c'eſt vne liqueur aigre, tresſubtile, & comme ſpirituelle ou celeſte, penetrante & viuifiante. tres-pure, l'entretien de la vie, le plus prochain inſtrument de la forme, & la ſource des couleurs : Mais des l'entree de cette

description la disant vne liqueur aigre, ie côçoy qu'ils ne sçauët que c'est de ce Principe, & qu'ils ne l'ont iamais artistemët obserué, fust-ce la Violette, Beguin, & ceux qui les suiuët, & qui sont enclauez dedans cette opinion: car si le Sel est celuy qui dône le goust au mixte, & que rien ne soit sauoureux sans luy, il seroit necessaire que cette aigreur, qui est vn goust, en procedast, & par consequent que la tressubtile substance Mercuriale fust plus composee que les deux autres Principes, & ainsi ne seroit-elle pas des premiers Principes; neantmoins il est necessaire que s'il se dône vn simple Sel & vn simple & premier Huilleux, qu'il se donne aussi vn premier & simple Subtil ou Mercure, ou bien il n'y a pas trois Principes premiers en tous les corps, selon la Chimie. Qu'il n'y ait pas trois Principes premiers, c'est renuerser la science qui les enseigne, & arguer de faux l'Art qui les monstre: Cela seroit mesme contre ceux qui enclauent cinq Elemens dedans les corps mixtes, parce qu'il ne restera plus que la Terre, l'Eau, le Sel & le Soulphre, celuy-là en estant banny, c'est à dire hors du nôbre de ces quatre simples, & à iuste raison, puis qu'il se trouue messã-

gé, au moins si c'est l'aigre qu'ils proposent. Car estant pour aduoüé de tous les Chimistes, comme nous venons de dire, qu'il n'y a rien de sauoureux & de gustible en la Nature des corps que le seul Sel, & d'odorant que le seul Soulphre, il s'ensuit que l'aigre n'est que Sel, & comme nous auons monstré, ce n'est autre chose que le Sel ouuert, lequel reprend corps en son sujet, retournant ou salé ou doux comme auparauant: ainsi qu'il se rencontre au succre, au miel, & en toutes les choses douces & salees; de la sorte l'aigre ne sera pas Mercure, ou bien le Mercure est Sel. Que si ne trouuant leur compte ils veulent mettre les esprits bruslants pour le Mercure, Ie leur respon ds comme de l'aigre qu'ils sont sauoureux, & par consequent meslez & non simples, ne se tirãt des corps qu'apres la fermentation qui fait ceste vnion & meslange; ce que nous auons dit au chap. du Sel me semble suffire pour cela: de sorte que s'il y a vn Mercure, que ce ne sera ny cet acide penetrant, ny ce bruslant, mais quelque autre chose de plus simple. Car il est vray qu'il se tire par la dissolution Artiste des mixtes, vn simple corps tres subtil, clair, lumineux, sans saueur, & sans odeur,

penetrant par tout, & sans lequel les sujets n'ont point de vie ny de couleur. S'ils disent qu'ils ne l'ont pas rencontré, Ie leur responds que c'est qu'ils n'ont pas bien trauaillé, qu'il est tel, & s'y trouue; mais veritablemẽt il y faut vn Artiste bien versé, autrement il perdra cette tressubtile & volage substance.

Definition du Mercure

Nous asseurons donc qu'il y a vn tiers corps, trés-subtil, penetrant, clair, lumineux, la matrice des couleurs, & l'entretiẽ de la vie, que nous nommõs Principe subtil ou Mercure, lequel s'extraict de tous les mixtes par le moyen du grand Artisan, & par la main d'vn ouurier trauaillant sagement, lequel corps est tressimple, & le troisiesme premier & simple Principe, d'vne seule condition & nature, pendant qu'il est en sa premiere simplicité: Et meslangé, d'autant de sortes qu'il y a de Reigne des choses: aigre, amer, ou doux, quand il est ioinct auec le Sel, de bonne odeur ou puãt estant ioinct à l'huilleux. En sa nature premiere il se mesle indifferemment à tout, mais qui ne reçoit saueur ny odeur que par le meslange, ny fixation que par le Sel. Meslangé, il n'est pas de mesme, en tous les concrets & mineraux, autre est celuy

des metaux, des pierres precieuſes, & encore autre és autres concrets : és metaux il differe, ſelon le meſlange du Souphre gros & impur ou du ſubtil, ſoit intimemẽt ou par accident meſlez, le ſeul or contient le plus parfaict, & les pierreries le plus lumineux & eſclatant ; neãtmoins celuy des autres metaux ſe peut amener à la pureté & bonté de celuy de l'or, s'il n'eſtoit ainſi la tranſmutatiue d'Hermes & de Geber ſeroit fauſſe.

Ses proprietez ſont de rendre les corps lumineux & diaphanes, eſquels il predomine, penetrants & extenſifs ; & quand il n'eſt pas arreſté par le Sel, de les rẽdre volatifs & ſubtils, de fortifier les eſprits en l'Animal, ſoit naturels animaux & vitaux, parce que l'Artiſan ſe ſert de luy pour ſes plus ſubtils ouurages: il eſt comparé à tout ce qui eſt de plus ſubtil en ayãt les effects, principalement celuy des vents; pluſieurs Chimiſtes ſont d'opinion qu'il en eſt la cauſe materielle auec les Sels.

La maniere de l'extraire eſt bien differente de celle du Sel & de l'huilleux, ſelon ſon ſujet il eſt ayſé ou difficile à faire paroiſtre, plus ayſé aux Plantes qu'aux Animaux, & à ceux-cy qu'és Mineraux; beau-

coup ont descrit de celuy des metaux, mais peu s'en acquittent, bien qu'il soit tresfaisable, i'entẽds de les reduire en leur prochain Principe de Mercure, car pour l'eslongné & premier Principe, les Artistes ne l'ont encore enseigné, ny pour les mineraux, ny pour les Plãtes: si Dieu nous preste vie, nous y mettrons quelque iour la main.

De l'Element de la Terre.

Chap. XI.


Pres auoir traitté des Principes generalemẽt & particulierement, les Elemens s'offrent à nous la Terre, base des Elemẽts selon aucuns, demande le premier rang; nous ne l'auons definie au chap. general des Elemens, ains seulement auons nous dit que nous entendions pour l'Element vn corps d'vne immense estendue sans inclination particuliere, afin de receuoir indifferemment toutes les semences, & les Principes des choses qui peuuent conte-

nir en eux : de les conseruer, sommeillant ou veillant, n'entrant aux corps mixtes comme necessaires à leur perfection, mais comme terminant à guise d'vn vaisseau qui enferme, ou d'vne matrice qui conçoit & garde les semẽces iusques au iour qu'elles doiuent esclorre. La Terre donc est vn Element solide diuisé par atomes, sans inclination particuliere, à la reception des semences ; ayant l'aptitude d'attirer, de conseruer, & garder les Principes des choses & leurs semences. I'ay dit vn Element solide diuisé par athomes, parce que separé de l'Element de l'Eau & des Principes, il ne paroist pas autrement, & iusques à maintenant aucun ouurier Chimiste ne l'a veu d'autre sorte, & que comme vne poussiere tresdeliee quand le Sel en est separé. *Definition de la Terre.*

Nous le disons sans inclination particuliere, car de quelque corps qu'il puisse estre separé, soit des Animaux, Vegetaux, ou Mineraux, il n'a pas apres plus de desir de l'vn que de l'autre, ce que nous auons apperceu, l'ayant extraict de diuers sujets de ces regnes ou genres des choses: la terre extraicte des Vegetaux attire aussi bien à elle le Mineral, comme celle du Minerall a Plante.

Ce corps aride & sec separé des Principes & des Artisans n'a autre proprieté que celle d'attirer les Principes & les semences, soit iointes ou separees. M'estant trauaillé pour descouurir s'il ne se pouuoit diuiser les autres substances, ou dissoudre par les accuts, ie n'ay trouué autre vertu que celle d'attirer, comme vne matrice les semences: ie l'ay tenuë au feu plusieurs mois sans qu'elle se soit alteree, ny que les vehicules ayent en aucune maniere changé sa nature, seulement ay-je apperceu qu'elle se vitrifie auec le Sel, & auec les substances qui en contiennent beaucoup, & qui sont tres-solides, comme auec les Mineraux, d'autre sorte n'arriue-t'il pas. Il semble que les affineurs ayent les premiers, sans y penser, esprouué cette vertu par leurs cendrees, car lors qu'elles ont attiré les metaux imparfaicts, si on les presse par le feu, elles rendent ce qu'elles ont de trop, retenant ce qui leur est besoin pour la vitrification à laquelle facilement ils se reduisent: Ils nous ont encore appris que les os dont ils y font leurs coupelles ne contiennent aucun Sel fixe, & tiennent tellement de la nature de l'Element de la terre, qu'estans despoüillez des

Principes & de l'Element de l'Eau, ils sont aptes à tout ce que cet Element est employé.

Voulant donc esprouuer quelles estoiẽt les proprietez des cendres priuees de leur Sel, ie les ay plusieurs fois calcinees à diuerses sortes de feux, puis autant de fois ie les ay mises dedans de l'eau, mais pour cela ne m'ont-elles donné aucun nouueau Sel, ny autre substãce; elles sont tousiours demeurees en leur couleur, consistance, & poids, sans que i'y aye peu remarquer aucune alteration. Reconnoissant qu'elles estoient ainsi fixes & permanentes, i'ay pris de l'or en lamines deliees, ie l'ay mis dedans des cendres de Chesne plusieurs fois calcinees & lauees, lict sur lict, & ay posé le vaisseau au four des Verriers par vn mois; ce temps acheué, l'ayant osté, ces cendres auoient attiré l'or à elles, & estoiẽt toutes rougeastres, tirant sur le doré, dont par apres i eus bien de la peine à retirer l'or. De là & par autres diuerses experiences, i'ay appris qu'elles attirẽt indifferemment l'eau, l'huille, le Mercure, & toutes les substances simples, mais comme elles les attirent aysément, elles les relaschent aussi facilemẽt, & qu'outre cela elles n'ont

aucune proprieté. Ceste connoissance m'a fait plusieurs fois considerer l'erreur de nos anciēs en la calcination & lauemēt des cendres des cornes & de l'yuoire, croyāt par telles preparations faire d'excellens remedes. Mais l'Experience fille de la Raison & du Tēps, a bien fait voir à tous ceux qui ont gouuerné le grand Artisan, cōbien ils se sont trompez, & combien ils ont deceu ceux qui les ont trop legeremēt creus.

C'est de la sorte que nous asseurons l'Element de la Terre estre simple, ie dy celuy que l'Art nous separe de toutes mixtions,, que nous estimons trespure, contre la pensee de ceux qui affirment qu'il ne se trouue point d'Element pur & sensible, & qu'ils sont tous meslangez dés la Creation du Monde, que depuis ce temps là ils ne se sont pas despoüillez de leurs grosses robbes, ny desbroüillez de leurs meslanges. A la verité i'apperçoy assez que sans Art nous ne rencontrerions pas les Elemens simples, non seulement les Elemens, mais encore les Principes; & puis dire auec toute asseurance, que cet Art qui les monstre & fait connoistre, est vne autre Nature en la Nature, quoy que difficile, principalement aux paresseux & faineāts qui croyēt

sçauoir

ſçauoir tout par liures, & auoir autant d'aduantage en la deſcouuerte des choſes que les ſçauants laborieux.

De l'Element de l'Eau.

Chap. XII.

IE ne veux pas rapporter icy les opinions des Anciens ſur l'Element de l'Eau, il ne m'importe s'ils l'ont cõneuë & miſe en prix par dela ſa valeur ou non, & ſi Thales Mileſius & Parmenides l'ont eſtimee le Principe de toutes choſes, car ne me ſeruãt des authoritez eſtrangeres, il me ſuffit de ſçauoir qu'au commencemẽt Dieu ſepara le ſec de l'humide, que l'vn fut nõmé Terre, & l'autre Eau, & qu'en ces deux ſe voyent la figure & les generations de ce globe.

Definition de l'Eau.

L'Eau eſt donc le ſecond Element dont parle le Geneſe, & le deuxieſme des Chimiſtes; c'eſt vne matiere liquide, claire, fluide, diſſolutiue du Sel tant premier que ſecond, apte à la reception de toutes ſemences, ſans aucune inclination particuliere, & la plus grande matrice de ce glo-

be. De toutes ces differences la dissolutiue du Sel luy est specifique, & la distingue de la Terre & des Principes ; car en toute la nature des corps, la seule Eau resoult ou dissoult le Sel; l'huille & le Mercure se ioignent bien auec luy, qui sont deux substãces liquides, mais aucune ne le dissoult, & paroist mesme par l'ordre de plusieurs mixtions que sans l'Element de l'Eau qui ouure en quelque maniere ce Principe, que difficilement les autres se pourroient ioindre par le seul cours de la Nature; ie ne dis pas ainsi pour l'Art, parce que plus fort en certaines rencontres que la Nature, il la pousse à de plus hauts degrez qu'elle n'arriueroit par son simple mouuement. Comme il separe ses premiers Principes & les ameine à leur parfaitte depuration, il les peut aussi vnir sans les Elemens: ce que ne fait la Nature, aussi besongne-t'elle auec les seconds, lesquels quelques parts qu'ils soient estant specifiez retiennēt tousiours quelque petite portion des Elemens, principalement de celuy de l'Eau, & ne pouuons dire qu'ils en soient totalement despouillez, s'ils ne sont reduits à leur premiere simplicité. Maintesfois nous croyõs que cet Element ait quitté absolument les

corps où il ne paroist pas, neãtmoins tres-bien meslé, comme au bois sec, fust-il séché par longue espace dedãs le four chaud le distillant il paroistra, ainsi se cache-t'il auec les seconds Principes, desquels auec artifice l'on le separe pour les mettre à leur simplicité. Cette liqueur paroist auoir bien plus de part en la mixtion & generation des choses, que la terre & les mixtiõs se font mieux en elle & plus visiblement qu ailleurs: l'on voit bien que l'huilleux se perd en la terre, & si l'on y adiouste du Sel l'on ne peut apperceuoir qu'ils s'vnissent, il n'en va pas ainsi de l'Eau; voulez vous auec elle ioindre l'huille, qui semble beaucoup s'eslongner de telle vnion, dissoluez du Sel dedans l'Eau iusques à ce qu'elle soit pleine & qu'elle n'en dissolue plus, puis y adioustez de l'huille à proportiõ, auec peu d'agitation le tout se meslera, sans que l'on puisse discerner l'vn de l'autre, voire pour les separer il y conuiendra vser d'Artifice: de la sorte se fait le sauon, c'est auec vne lexiue tresforte & de l'huille, ainsi dy-je, le sauon oste les taches; ainsi par le moyen de l'Eau s'vnissent & se ioignẽt beaucoup de corps, le Camphre ne se peut dissoudre dedans l'Eau distillee, mais que l'on dissol-

ue du Sel, à l'heure mesme il se rendra Eau auec elle, & la laissera diaphane comme elle estoit, quelque resoult qu'il soit dedans. Les a Philosophes Chimistes disent en leurs grandes operations, que le Mercure est le moyen qui conjoinct les teintures: nous pouuons pareillement dire que l'Element de l'Eau est le moyen & le lien de toutes les plus veritables mixtions, soit qu'il se rarifie, soit qu'on le voye condensé & en sa forme ordinaire, car il est en perpetuel mouuement, ores se rarifiant, ores se condençant, & ores vnissant les Principes & les autres substances.

a Geber en sa somme.

Si l'on demande à quoy sert la terre en ce meslange puis qu'elle ne se dissoult point? l'on repart que reduite en athomes & meslãgée dedans l'Eau elle n'est pas perceptible, cela paroist en toutes les liqueurs des mixtes, defecees elles sont tres claires, & diaphanes, mais apres que l'on les distille, l'on trouuera quelques clairs qu'ils fussent auant, qu'ils contiennent de la terre qui ne se voyoit auparauant. Elle sert donc à terminer l'Eau & les liqueurs simples.

En sa Physique Hermetique.

Ie ne sçay que veut dire Henry Nolle par son eau premiere imaginee dedans le premier cahos, que d'autres nommẽt Hy-

legiale, au moins quelques vns la font passer pour cela, & d'autres pour le Mercure: il traicte vn peu ses matieres trop abstractement, pour entẽdre à la façõ de Seuerin de Dãnemarc, car en la dissection des mixtes il ne nous paroist qu'vne pure & simple Eau, que nous nõmõs Elemẽt; celle qui est engrossie de quelque substance des Principes est plustost vn mixte auquel l'Elemẽt de l'Eau surabõde, & donne la denomination. Cet Element abonde le plus en tous les mixtes, principalement aux Animaux & Vegetaux, lors qu'ils sont en leur vigueur, ce qui n'est pas sans raison: il est biẽ à propos que le sujet le plus vniuersel des mixtions surabonde és corps pour fournir à toutes heures aux dissolutions conferant le meslange; la Iombarde & la Morelle se reduisent presque toutes en eau, ayant tres-peu de terre, & tres peu des Principes, principalement du Salé & de l'huilleux: de mesme le Concombre, la Citrouille & semblables, pour cela sont-ils peu nourrissiers.

Ses proprietez donc sont de seruir de lien & de moyen aux meslanges des Principes, & de second outil aux Artisans pour faire leur ouurage & le meslan-

ge de leurs matieres: l'Eau simple enfraint puissamment l'acuité & saleure du Principe Salé, soit premier ou second, autãt que la terre rompt la tenace de l'huilleux & l'empesche de sorte qu'ordinairement il en perd sa proprieté conseruatrice & balsamique: sans l'Eau l'on ne sçauroit extraire le Principe Salé, soit premier ou second des sujets qui le contiennent, sans luy aussi seruant de vehicule aux substances nourrissieres, aucun corps mixte ne sçauroit estre nourry ny prendre accroissement, les raisons nous les auons dites, parce que les meslanges ne se peuuent faire autrepart, sans Art, qu'en luy & par luy en la terre; ces aptitudes & proprietez connues de luy, ont fait penser qu'il estoit plus excellent aux ouurages de la Nature que la terre, aussi s'en sert-elle dauantage: si vne Plante en sa vigueur contient vne partie de terre, elle en a quinze d'eau. Beaucoup ont pensé là dessus que nostre globe contenoit beaucoup plus d'eau que de terre, non pour la fin que dit [a] Hery Nolle, pour empescher que la terre ne soit bruslee ou embrasee, mais pour l'ayde des dissolutiõs mixtions, & generations: sçauoir, cõme il le rapporte, s il y a des Eaux sous les Cieux

[a] En sa Physique Hermetique li. 2. chap. 4.

&par deſſus les Cieux, nous le laiſſons aux Theologiens, ceux qui n'admettent des Cieux ſe peuuent rire de cela. Si l'on repart que c'eſt par l'authorité des Sainctes lettres, qu'ils le diſẽt, l'on peut auſſi repliquer, que ſi elle eſt pour ce lieu expliquee literalement, & à la premiere rencontre, l'on peut dire de meſme, qu'il y a des oyſeaux du Ciel, car elle en parle de la ſorte, quoy que iuſques à maintenant tous les oyſeaux qui ſe ſont deſcouuerts ſont terreſtres, c'eſt à dire, naiſſent ſur la terre, à la façon de tous les autres Animaux terreſtres. Mais pour donner quelque accommodation à ce different, & ne tõber point dedans l'impieté, il faut ſçauoir qu'en ces saincts lieux, Ciel, Firmament & Air, ſont ſouuent pris pour vne meſme choſe. *Geneſ. ch. 1. verſ. 30.*

Quittant donc ce different, nous dirons qu'il eſt de noſtre ſcience d'aſſeurer qu'il n'y a point de vehicule tant excellẽt pour tirer la vertu laxatiue des Plãtes que l'Eau ſimple, & cela par la puiſſance ou aptitude qu'elle a pour diſſoudre les Sels que nous auons dit porter telle faculté, & que ceux qui ſe meſlent de faire des extraicts des laxatifs doiuent pluſtoſt prendre des Eaux ſimples, comme les diſtillees, que les im-

pregnees; car plus elles sont simples d'autant produisent elles cet effect excellent.

Si pour sçauoir que les Plantes sont composees de trois Principes & de deux Elemens, comme tout le reste des autres mixtes, cela enseigne leurs qualitez & facultez.

Chap. XIII.



'Est vne question qui peut estre faite & tres-à propos par ceux qui receuront la Chimie pour vn grãd & tres-excellent Art, Sçauoir si l'on peut connoistre les qualitez & facultez des Plantes, pour auoir appris que selon la Chimie elles sont composees de ces trois Principes & de ces deux Elemens. Sans beaucoup y penser, preuenu de la raison, i'oserois dire que non, ainsi generalement; Mais s'il est concedé qu'il n'y ait rien en toute la Nature sans Sel, rien d'odorant sans Soulphre

ou huilleux, & rien de coulouré qui n'ait du Mercure ou ſubtil, voire rien de chaud, de froid, de ſec & d'humide, comme l'aſſeurent les Chimiſtes, qui n'ait auec ces trois Principes de l'Eau & de la terre; Il y a de l'apparẽce que par telles qualitez l'on perceura, ſuiuãt le plus & le moins de leurs rencontres, celles qui abondent ou ſont diſetteuſes des Principes & des Elemens, & ſelon cela beaucoup de leurs facultez. Mais repartira le deſireux de ſçauoir, par là ne pourra-t'on pas pourtant connoiſtre ſi elles ſont laxatiues, alexitaires, venimeuſes, ou alimentaires, ny les autres vertus ſpecifiques: L'on ne dira pas que le Kaly pour eſtre plus ſalé que toutes les Plantes qui nous ſont deſcouuertes, purge le ventre dauantage que l'abſinte qui n'en a pas tant, ny que le Theda, pour eſtre plus huilleux & odorant que le Pommier ſoit plus nourriſſier que luy; que l'Angelique, plus acre & amere & plus odorãte, que la Scorzonaire reſiſte dauantage ou gueriſſe plustoſt la morſure de la Vipere; que le Pauot chãpeſtre plus coulouré que le Bled ſoit plus plein d'eſprits reſtauratifs; & que la Iuſquiame, plus huilleuſe & plus odorãte que le Napel, ſoit plus venimeuſe. Cõme telles

qualitez n'enseignent pas la difference d'entre celles d'vn mesme genre de vertu, moins descouuriront-elles les proprietez de celles qui sont soubs differends genres de qualitez & vertus. Ainsi sera-t'il difficile de discerner les venimeuses des alexitaires, & les purgatiues des alimẽtaires, & les autres specifiques aux mẽbres & à leurs maladies, & ce ne sera nõ plus faire que par les sens du goust, de l'odorat, de la veuë, & que par la dissectiõ similaire & organique.

Il faut aduouër que cette objection est veritable, pour les vertus totalement specifiques, bien qu'apres auoir reconneu par experience la vertu d'vne Plante, l'on pourroit en suite par son anatomie coniecturer d'où elle auroit sa vertu, estãt à presupposer que la conuenance des substances y sert de beaucoup. Mais quãt aux facultez que les Plantes possedent des Principes ouuerts ou fermez, & desquels les Artisans se seruent, ie croy que l'on en peut dire quelque chose. Car s'il est vray ce que les meilleurs Chimistes affirment, que tous les acides sont Sels ouuerts ayãt faculté d'inciser & d'ouurir, de desalterer & rafraischir; toutes fois & quãtes que l'on rencontrera vne Plante, ou de son fruict

de telle condition, l'on ne deura craindre de dire qu'ils ont ces qualitez & facultez, & cela plus absolument que ce que l'on asseure en l'escole, que ce qui est amer est chaud: Parce que celuy là tõbe dedans la reigle doree de tout & de nul, & l'autre nõ. L'on le verifie par la consideration de toutes les Plantes aigres, ou plustost par tous les aigres de la Nature qui sont rafraischissans sans exceptiõ, & le sont plus ou moins selon leurs degrez d'aigreur. Pour cela le Citron est plus rafraischissant que l'Orange, le Trefle aigre, nommé Alleluya, que le Pourpié; l'Oseille de pré que la cultiuee, la ronde que la longue, & ainsi des autres, & n'y a aucun aigre qui soit connu parmy nous qui ne rafraischisse, mesme celuy qui est extraict des composez & des liqueurs fermentees, comme de Biere, de Cidre, d'Hidromel, de suc de Palme, de Bouilleau & de vin, voire encore des leuins de farines de Bled, de Seigle, d'Orge, d'Auoine, de Pois & autres semences.

Quelqu'vn ayant veu l'effect de l'Eau de separation, vulgairemẽt nommee Eau-forte, & du fort-aigre de Vitriol, dira que tous les aigres ne rafraischissent pas, puis que ceux-cy bruslent tresviolemment au-

tant ou plus que le feu, & aussi soudainement ; Mais l'on luy repartira, que cette violente action qu'il a remarqué en ces liqueurs, n'est pas pareille à celle du feu, car elles corrõpent par leur tresgrãde actiuité, & liquifiẽt les sujets qu'elles touchent, car estãs Sels ouuerts & estẽdus, ou si l'on veut, spiritualisez, leur action est d'autant plus prompte & plus puissante, voire elle est telle qu'elle trauaille sur les plus solides metaux, non comme le feu qui les fond ou calcine, mais comme vn acre qui les corrode, ainsi que nous auõs desia dit au chap. du Principe Salé. Agissant dõc sur les choses plus solides, à meilleure raison peuuẽt-ils trauailler sur les mols & rares, & le vestige qu'ils y laissent ressemble plustost à la mortification causee par vn froid excessif & par la gelee, que par le feu ; ce qui est grandement considerable en tel rencontre. D'abondant c'est que quelques violẽts que soiẽt ces aigres, vsurpez en deuë quãtité auec vn vehicule qui affoiblisse & rõpe leur grãde actiuité & acuité, ils rafraischissẽt cõme le fort aigre de Vitriol mis dedãs de l'eau iusques à vne agreable aigreur, pareille à celle du Citrõ, vne verree de cette liqueur desalterera & rafraischira plus

vn febricitãt que toute l'eau d'vne riuiere.

Cette objection resoluë il s'en forme vne autre, sçauoir qui ayãt des Plãtes rafraischissantes sans estre acides, telles que sont le Pauot, la Ciguë, la Iusquiame, la Mãdragore, l'vne & l'autre Morelle, le Nenuphar, le Pourpié, la Iombarde, & semblables; que ces termes ne seront conuertibles; Tout ce qui est aigre est rafraischissant, auec tout ce qui est rafraischissant est aigre.

A cela ie reparts qu'il est vray qu'en bon raisonnement l'on ne conclud pas de l'espece au genre, mais du genre à l'espece, aussi n'en voudroit-on pas vser autremẽt, il suffit de trouuer & demonstrer que toutes les Plantes aigres sont rafraischissantes, d'elles puis apres l'on peut plus aysément venir à la recherche des autres, & d'où leur vient qualité froide, puis qu'elles ne sont pas aigres, & si c'est la qualité actuelle ou la potentielle qui se monstre aux vnes & aux autres.

Pour vuider vne telle question il conuient sçauoir quelles differences il y a entre la faculté Narcotique ou endormissante, & stupefactiue d'auec l'Anodine & la qualité rafraischissante, & si les chaleurs qu'il faut

abaisser ou esteindre sont propres ou accidentales.

Pour la premiere, la Narcotique, il est tres-euident qu'elle differe du tout de l'Anodine, & de la qualité rafraischissante, & que ce n'est qu'vne vertu stupefactiue ou endormissante qui retarde seulement l'action d'vne nature effrenément irritee, & non la qualité froide, comme l'ont creu plusieurs anciẽs, de cette opinion est [a] Fernel, il asseure que la qualité Narcotique est toute autre que l'Anodine, & que la qualité rafraischissante, tesmoin que la Iõbarde estimee par les anciens plus froide que la Iusquiame, & n'est endormante comme elle: de sorte que la faculté qu'elle mõstre en son action ne peut conclure que ce soit par sa froideur, mais par sa forme, aussi les Plantes Narcotiques prises au dedãs alterent plustost que de desalterer & rafraischir, ainsi en fait le Pauot & le Solanum, Rabiosum, la Mandragore & semblables. L'Anodin qui adoucit & linie les douleurs est encore autre chose, il se trouue és Maues, és Violiers, au Melilot, au Bouillon blãc & autres, pour les plus forts on pourroit adiouster la Morelle & le Nenuphar, mais tous ces adoucissemens ne viennent

a Liu. 6. de sa Method. chap. 5.

Fernel liu. 5. de sa Methode chap. 27.

pas par la froideur, encore que prise au dedans elles desalterent & rafraischissent, cela sera iustifié par les differẽtes chaleurs contre lesquelles elles agissent, car nous auons dit qu'elles sont considerables pour en trouuer la verité. Or il est pour cõstant que la chaleur s'allume au corps humain de quatre manieres, sçauoir par les esprits agitez par l'obstructiõ, par la pourriture, & par l'emotion. Galien ayant esgard à d'autres causes, en met de cinq espéces, sçauoir le mouuement, la pourriture, l'approchement du feu ou d'vne autre chaleur, la constipation, & la matiere susceptible de cette impression, ces cinq auec les quatre que nous exposons se peuuent bien accommoder, considerant les causes primitiues, mais choisissant plustost les prochaines nous ne nous amuserons icy à les accorder; il est donc bien vray que les esprits enflammez aux Animaux, soit par agitations violentes de mouuemẽt de lieu, ou par continuelle & violente douleur, seront plustost rafraischis par les Narcotiques que par les autres, la raison est que cessant la cause cessera l'effect; remettez les esprits à leur repos & à leur assiette, sans doute cessera la chaleur procedant de

Au 1. de la differẽce des feb. ch. & au li. 3. des causes des maladies cha. 2.

leur agitatiõ: ainsi vne lõgue colision, ou vn assidu froyement ayant eschauffé deux corps solides, la chaleur cessera le mouuement cessant, le Narcotique ayant assommé les esprits il faut que la chaleur cesse, mais ce n'est pas par la qualité rafraischissante; ainsi cette qualité ne sera considerable en ces sujets pour telle operatiõ. Quãt à celle de l'obstruction & de la pourriture, ces Narcotiques l'enflammeront plustost que de l'esteindre, il faut des-opiler & ils opilent, il faut inciser & ils constipent : de sorte que ce n'est pas d'eux que l'on prendra cet ouurage, ny des Anodins aussi (au moins du tout) ils ne des-opilent ny ne resistent à la pourriture; nous le prendrons donc des acides, qui par la tenuité de leurs parties resoluent & resistent à la pourriture, & rafraischissent; aussi sont-ils excellents aux fiéures putrides & aux dures & opiniastres obstructiõs. Reste l'Errosiue, qui a pour cause l'acuité des Sels, car rien de corrosif sans Sel, celle-cy ne sera pas esteinte par les Narcotiques s'ils n'abondent en l'Element de l'Eau pour destremper les Sels, ny par les Acides s'ils ne sont fort aqueux : mais par les Anodins tres-aqueux, comme la Morelle, la Iombarde, & sem-

&c semblables, s'esteint plus puissamment telle chaleur, d'autant que les Plantes acqueuses sans saueur & odeur sont tresefficacieuses pour la resolution, dissolution, & infraction de la corrosion & acuité des Sels, cause de telle chaleur. Ces diuerses chaleurs nous apprennent qu'il y a diuers rafraischissans, principalement l'aigre, duquel nous pouuons dire tout aigre & acqueux; car l'on peut asseurer de celuy-cy que toutes les Plantes acqueuses sans goust & sans odeur, au moins tres-petite, ont la puissance d'enfraindre l'acuité des Sels, & d'esteindre la chaleur qu'ils causeront par leur erosion.

Voyons maintenant si nous aurons pareille rencontre pour les Plantes chaudes que nous auons eu pour les froides. Si toutes les Plantes ameres estoient chaudes, ou toutes les aspres, ce seroit bien tost fait: mais il n'en va pas ainsi, & puis l'amer & l'aspre sont effects du Sel; il ne se dit pas en Chimie que le Sel ait cette qualité. L'huilleux est l'attache du feu, & sans lequel les Artisans ne trauaillent point, il y a de l'apparence selon cela qui est celuy qui peut donner la qualité chaude, Or il se descouure par le flair, que plus

vne Plãte a d'odeur, d'autãt doit-elle abõder en ce Principe huilleux, & estre chaloureuse, i'entẽds qui doit exciter la chaleur, soit en corroboãrt & resueillãt les esprits, ou reschauffant vne nature froide & langouree, toutesfois l'on ne l'a conneu de la sorte; il y a deux generales odeurs, l'agreable & la puãte, desquelles il faut sçauoir si elles sont esgalemẽt chaudes, & si l'agreable est plus chaude, & sans exceptiõ chaude, ou la puãte. Pour celle cy, nous pouuõs dire qu'il y a exceptiõ; l'Oppiũ est puãt & narcotique, aussi est la Ciguë & la Iusquiame. Le Poiure au cõtraire est grandement chaud, aussi est le Piretre & l'Euphorbe, & ont peu d'odeur: cõmẽt cela, dira-t'on, l'odeur ne procede pas de l'huilleux, & l'huilleux ne dõne pas la chaleur. L'on peut, ce me semble repartir, qu'il est vray que tout ce qui eschauffe n'est pas odorãt, mais tout ce qui a odeur a de l huileux selõ certaines proportiõs, & participe à quelque chaleur, plus ou mo.ns, selon que la Plante est bien odorante; ainsi le Girofle est chaud & bien odorãt, le Binjoin, le Storax, le Geneurier, & mil autres, & si le Poiure & l'Euphorbe paroissent plus chauds & moins odorants, il faut veoir si c'est en apparence ou veri-

tablemẽt, & d'où cela procede, si de l'huilleux ou du sel: or il est pour constant entre les Chimistes, comme nous auons plusieurs fois dit, que tout ce qui est acre procede des Sels, qui nous asseureroit que cette grande acrimonie qu'a le Poiure, vient du Sel, de mesme de l'Ephorbe; desia celle-cy se dissoult à la façon des Sels, dedãs la liqueur, qui tesmoigne quelle elle est, & encore que l'autre ne s'y resolue pas, cela n'ẽpesche qu'il n'aye sa mordacité du Sel, aussi est elle plus remise qu'à l'Euphorbe.

De ces rencontres il me semble que l'on peut penser, qu'ainsi que l'Opium n'a pas son effect de la qualité froide, & que sa faculté Narcotique procede d'ailleurs, que ce qui est de moins considerable en luy est cette qualité froide: De mesme pourra-t'on dire que l'Euphorbe n'agit pas par le chaud huilleux qui est en elle, ny le Poiure par le sien, mais par leur sel acre & mordicant reduit à vne tresgrande actiuité; non comme ouuert, ains comme reuerberé, c'est priué de l'humidité aqueuse, qui enfraint l'action corrosiue du Sel, à guise des Pirotics potentiels, nommez de la sorte par ceux qui se sont imaginez que leur action sort puremẽt & simplemẽt du chaud

& de l'impreſſion ignée, ce que nous ne conceuons de cette maniere, ayant apperceu que c'eſt l'erroſiõ du Sel priué d'humide de l'eau d'où cette actiõ prend ſa force. Pareille violẽce paroit aux Grenoüillettes, à l'eſcorce de Viorne, & aux Titimaux, qu'à l'Euphorbe, & par la meſme raiſon de la puiſſance de leurs Sels. Par là l'on apperçoit la grande differẽce qu'il y a d'eſchauffer par la ſimple qualité chaude reſidente au Principe huilleux, ou d'eſchauffer par erroſion, comme les Sels leſquels irritant la Nature font qu'elle court auec affluance d'eſprits au lieu attaqué, & qu'il s'eſchauffe par leur cõcours tumultueux, d'où ſort vne grande chaleur accidentale, laquelle ne peut eſtre oſtee qu'en ruinant l'actiuité & la corroſion des Sels, ce qui ſe fait auec l'humide de l'eau, & les Plantes aqueuſement humides, reſoluant les ſels.

Là deſſus l'on fait deux queſtions, ſçauoir; Pourquoy l'huilleux portant la chaleur empeſche l'actiuité des Sels, encore qu'il ne les diſſolue pas, & pourquoy cet huilleux attache du feu extraict des Plantes froides a vertu rafraiſchiſſante, comme celuy qui eſt tiré des ſemences de Pauot, de Iuſquiame, de Citroüille, & ſem-

blables, l'on y repart.

Pour la premiere, l'on auouë que l'huilleux empesche veritablement l'erosion des Sels s'il est appliqué sur la partie auant l'acre Sel, au moins s'il y est espanché en quantité conuenable, parce que penetrãt les pores du cuir il les bouche, & rompt l'action du Sel, qui aussi tost s'humecte par l'air, & perd son acuité, mesme ayant portion de l'Elemẽt de l'Eau resté en son meslange, il ayde aussi à son effect, car l'huilleux que l'on exprime des semẽces ou des fruicts est de cette condition, de la sorte empesche-t'il l'acuité & l'erosion des Sels.

Pour la seconde obiection, nous disons que les Principes seconds ne sont iamais totalement despoüillez de la mixtion des Elements, ioint qu'estans composez des autres Principes, & estans tirez des sujets complets, ils en retiennent tousiours la faculté, & puis si le Subtil abõde en eux auec l'Element de l'Eau, cõme il arriue en beaucoup de Plãtes estimees froides, il est pour asseuré que l'huilleux crasse qui en sera exprimé, retiendra vne grande partie de la qualite predominante en elles, ainsi l'huilleux de telles Plantes en sa premiere extraction conserue la qualité de son sujet, ie

dy en sa premiere extraction à cause du meslange, car reduit à sa simplicité de premier Principe, il est vray qu'il paroistra en son effect plustost chaud que froid.

Ces choses concedees l'on peut ores dire que toutes les Plantes bien flerãtes sont chaudes, retenãt cette qualité de leur huilleux, & peuuẽt en cette condition resueiller & fortifier la chaleur languissante ou retiree en son centre des sujets viuans. De cette nature sont le Thim, le Cocq, la Marjolaine, le Souchet, & semblables, ayant pourtant quelque acuité des Sels, afin de mieux rappeller les esprits chaloureux esloignez ou assoupis, pour cela la Rose n'opere auec tant de viuacité & d'energie que ces odorents, ny le Citre que le Vin, & ainsi des autres: Comme il s'en rencontre de bien flairantes, chaloureuses, sans beaucoup d'autres qualitez, il s'en trouue aussi de grandemẽt acres & odorantes, eschauffantes & caustiques; puis il s'en trouue de simplement acres, que l'on peut dire de simplement caustiques, & que si elles eschauffent que c'est par leur acrimonie & par accident. Mais comme nous auõs parlé des simplement bien flairantes, nous sommes obligez à dire quelque chose des

puantes, lesquelles ie pense tenir pareil ordre qu'il faut experimenter, & desquelles nous ne ferõs estat maintenant, le laissant à plus longue experience, soit de nous, Dieu nous fauorisant de la vie, soit des autres & de nos suiuans à qui nous en donnons l'aduis.

Par ces considerations nous pouuons donc chercher, & le Ciel nous fauorisant, trouuer les qualitez des Plantes, & quelques vnes de leurs facultez, i'entends de celles qui procedẽt des Principes premiers & secõds, & par là nous instruire de beaucoup de choses grandement vtiles à la Philosophie, & de là à la Medecine, pour le moins y pouuons nous profiter de quelque chose si nos sens ne nous deçoiuent.

Si les Sens peuuent descouurir les qualitez des Plantes, procedants des Principes & des Elements.

Chap. XIIII.

AV Liure precedent nous auons asseuré que les Sens du goust, du flair, & de la veuë n'estoient totalement capables de trouuer les qualitez & les proprietez des Plantes, & maintenant nous en faisons question, diront ceux qui se seront donnez la peine de le lire : A cela ie repas, que i'ay desnié la descouuerte des qualitez des Plantes par les Sens, selon les premices des Anciens, mais ores ayant trouué les supposts des saueurs s, odeurs & couleurs que nous ne recontrions point aux Elemens; puis desmeslé les diuerses saueurs & odeurs les vns des autres; il me semble ores que nous nous pouuons seruir des Sens, nostre Art nous lecommande, il est tout sensitif, c'est par les Sens qu'il examine ces sujets, nous

les estalons de sorte apres les auoir iustement anatomise, que les pieces en sont tres sensibles, & chaqu'vne rangee a la puissance de sa faculté, selõ l'excellẽce de son organe. Mais pour descouurir les qualitez qui resultent des Principes premiers ou seconds ouuerts ou fermez, & des Elemẽts, nous ne pretẽdons pour cela pouuoir descouurir les vertus specifiques des choses lesquelles depẽdent totalement des Artisans, comme nous auons dit au precedent Liure, & bien qu'ils se seruent des Principes pour leurs ouurages, & que par eux ils se dõnent entree aux choses où ils ont cõuenance, cela pourtant ne nous instruict pas des vertus speciales, nous pouuons, ayant esgard aux mutations qui arriuent par les diuerses dispositions des Principes, dire en general au Sel resoult, il faut vn Sel desechant, & ainsi à chacun des Principes, mais de pouuoir dire voila le specifique d'vne telle espece d'indisposition, estant speciale & particuliere, comme à l'Epileptie & semblables, non. Quãd les infirmitez arriuent par obstruction ou resolution effects generaux, sans doute nous n'auons que faire des specifiques, car il eschet des maladies selon les dispositions des Princi-

pes, parce que le Sel se resoult, se calcine, fleurit, s'ouure, ou si l'on veut s'acuë, l'huilleux s'enflãme, se fond, s'esleue & s'endurcit; & le subtil se sublime, se precipite, se subtilie, & se separe des mixtes.

Ces Accidents des Principes cõtre leurs conditions naturelles és corps, font des maladies qui ne peuuent estre gueries que en leur redonnant leur premiere & complectionnelle disposition, pour cela n'est-il besoin de specifiques, car telles indispositions se considerent comme celles que la vulgaire Medecine nomme maladies similaires, comme procedant de la seule intemperie; à ceux-là dis-je, il faut les Principes, le salé est remede au salé, & l'huilleux à l'huilleux, de là vient cet axiome que les semblables guerissent les semblables, mais en contraire disposition : car le Sel resoluant n'est pas propre à guerir la maladie du Sel resoult, mais le sechant ou condençant, & ainsi pour les autres Principes selon leur nature. Et ces qualitez des Sels de resoluant, congelant, relaschant, astreignant, & autres, sont connus par le goust, car les saueurs le luy rapportent, & selon qu'elles sont, aspres, acres, aigres, douces, ameres salees ; il doit sça-

uoir les dispositions des Sels; le mesme est des odeurs, & encore le semblable pour les couleurs: de sorte que n'y ayant rien de sauourable sans Sel, d'odorable sans huille, & de coulouré sans subtil, tous objects des sens, il est necessaire qu'ils s'en rendẽt practicqs & qu'ils en iugent. Quant aux specifics, soit à l'espece de maladie, ou mẽbre, ou à quelque operation, sans faire le fin les Sens n'y rencontrẽt, & n'y connoissent aucune chose, & ne croy pas qu'il y aye Chimiste qui vueille dire le contraire. Car apres auoir combattu l'Art signé de Crollius, de Milius & de ceux de semblable farine par bõnes raisons, il n'y a pas apparẽce de le remettre sus; que si la fantasie en reprenoit à quelques gaillards cerueaux, qu'elle soit au moins toute autre que celles de ceux-cy, puis que nous l'auõs prouuee extrauagante. Ce n'est pas que ie la nie absolument, seulement diray-je auec douceur qu'elle n'est pas conneuë au poinct qu'ils se la proposent, & n'en ont donné d'assez bons preceptes pour s'y amuser solidemẽt. Voila donc pourquoy nous auõs ores recours aux Sens pour connoistre les qualitez & facultez generales des Plantes selon les Principes & les Elements, laissant

les specifiques à l'anuieillie & iudicieuse experience. Reste à dire quelque chose de la pratique, afin que le curieux d'apprendre l'Art se conduise par ordre & par methode, & face vn Cours qui se pourra veritablement dire Cours de Chimie, ayant conneu que celuy qui s'est enseigné iusques à maintenant ne se peut qualifier tel, n'estant que des singulieres operations sans ordre, sans definitions, & sans methode reiglee.

Pratique de la Chimie.

CHAP. XV.

APres que la Chimie a amplemẽt contemplé ses sujets, voulant mettre la main à l'œuure pour dissequer les corps naturels cõposez, ses objects, & leurs Principes premiers & seconds, & en leurs Elements, & d'eux faire ses medecines, sa fin. On la peut ce me semble, definir, l'Art de la dissection & resolution des corps par le feu, entant que diuisibles & resolubles, pour en tirer

Definition de l'Art Chimique.

les medecines, tant curatiues que paliatiues, soit simples ou composees, particulieres, speciales ou generales, tant pour les metaux malades, que pour les Plantes, qu'encor pour les Animaux.

Pour les Metaux, comme pour conuertir l'Argent en Or, le Fer en Cuiure, le Plomb en Estain ou Cuiure, pour les coulourer & changer en quelque maniere, sçauoir, le Cuiure rouge en Leton, le Fer en Acier, & les rendre doux, maleables & filables.

Pour les Plantes, changer leur nature agreste & sauuage en douce & meilleure, les faire fleurir & fructifier abondammēt, & auācer leurs saisons, & guerir leurs maladies.

Pour les Animaux, principalemēt pour l'homme, de guerir ses langueurs, preuenir ses infirmitez, retarder sa caducité, prolonger sa vie, & aussi pour son ornement, soit pour embellir sa face, ou changer ses cheueux de blancs en noirs, de noirs en blonds, & de roux en blonds ou noirs, & semblables choses.

Par la definition de l'Art Chimique nous apprenons que la Chimie a trois generales intentions, de dissequer les corps en

leurs Principes & Elemens; d'extraire des Medecines simples & composees, specifiques & particulieres, & de composer la grande & vniuerselle Medecine, nommee le Catholicon, & l'Oiseau d'Hermes.

La premiere est grandement necessaire pour connoistre vne partie des qualitez & facultez des sujets; aussi est-elle la clef de tous ses ouurages. La seconde est rapportee à la Pharmacie, sans laquelle cette preparatiue des medicaments est tres-sterile, & de peu de prix. Et la troisiesme, est vne generale intẽtion dont les vertus s'accomplissent sur tous les trois regnes des choses naturelles: mais de peu cõnuë, mesme si fort dissemblable des deux autres, qu'elle s'en peut separer. Ces premieres sont enseignees par la Raison de la demõstration, & par l'experience, ou celle cy est cachee par termes obscurs, par figures inexpliquables, par metaphores, & par des enigmes de tres-difficile resolution.

Si sur ces obscuritez l'on me demande ce que ie croy d'elle? Ie respondray ingenuëment que les diuers Autheurs qui en ont escrit en l'espace de plusieurs siecles m'obligent d'y penser, & ose dire que ne la trouuant contraire à la Raison des choses

naturelles, mesme que l'experience en fournit quelque espreuue, puis que le Fer est facilement conuerty en Cuiure, & le Plomb en Estain, ie ne l'ose desdire, au cõtraire, argumentant du moindre au plus, il y a de l'apparẽce qu'il en soit quelque chose. Tous les Metaux, asseurẽt ces Maistres, sont de pareille matiere, differente seulement par le plus & le moins de la pureté & digestion, & que le Soulphre est celuy qui les rend dissemblables, selon qu'il est pur ou impur de premiere ou secõde mixtion ou estrange, celuy-cy pouuant estre separé comme n'estãt de l'essence des metaux, & l'autre pouuant estre amené à sa perfection, & le metail au degré où la Nature tẽd en tous les metaux, sçauoir à l'or; ce qu'elle fait en plusieurs annees par ses depurations & digestions, que l'Art abrege: Non que pour cela il enseigne à faire de l'or comme la Nature, tel ouurage ne luy est concedé: mais seulement cherche-t'il vne Medecine de substance Mercuriale, & de vertu de Soulphre parfaict, par le moyen de laquelle il puisse oster la lepre, & la crudité des metaux imparfaicts, qui sont tous Or en puissance, & les mener à ce haut degré de digestion en peu de tẽps.

Voila tout le plus clair de cette doctrine que nous donnent ces Philosophes, ils cachent le reste : de sorte que nous deuons dire auec eux que c'est vn vray don de Dieu à celuy qui rencontre.

Ceux qui ne sont sçauants que par liures & qui auroient vne tres-chetiue suffisance, s'il n'y auoit eu des liures auant eux, hocheront la teste sur cette pensee, voire mesme se riront de ce que ie la rapporte ; car ils n'estiment vray ny bon que ce que leur represente leur debile imagination, ils n'ont point de mains pour le trauail, ny de sens pour la raison, preoccupez qu'ils sont de leurs maximes, ils examinet toutes choses au niueau de leurs conceptions, mais comme il est loisible en matiere de telles sciences d'en croire ce que l'on veut, nous les laisserons en cette liberté, n'ayant pris à tasche de leur prouuer ce que nous raportons de celle-cy en passant.

Reuenant aux trois intentions Chimiques, il est de l'Art de les manier auec ordre, celle qu'elle met la premiere doit deuancer les autres en l'aprentissange, car il est bien difficile de sçauoir ce que l'on fera si l'on ne connoist ce que l'on veut faire, l'ordre

l'ordre & la disposition sont les deux plus belles pieces de l'Analise, & les plus seures de la connoissance, puis d'elle on vient à l'autre, voire à la troisiesme, si le desir y porte le Curieux, & ainsi s'accomplit le plus excellent de tous les Arts, & se met en pratique la plus sublime de toutes les sciences naturelles.

Les sujets sur lesquels elle propose son trauail & ses trois intentions, sont tous les corps mixtes, entant que diuisibles & resolubles; & tous les corps simples, entant que virtuels, & pouuant d'eux faire Medecines: Elle les rencontre en quatre classes, és Animaux, és Plantes, és Mineraux, & és fruicts du Cahos: elle les trauaille par deux generales operations, par la solution & congelation, & se sert pour cela du feu, & des vaisseaux, dont il conuient parler plus amplement.

Des diuers obiects de la Chimie, & ce qui se tire le plus ordinairement d'eux.

CHAP. XVI.

TOut ce qui est sensible depuis le concaue de la Lune iusques au centre de la terre est vn obiect de resolution ou de medicament à la Chimie, & par tant de differents sujets elle fournit à ses trois intentions generales. Ces sujets luy paroissent en quatre classes; és Animaux, és Plantes, és Mineraux, & és fruicts du Cahos.

Tous les Animaux sont de generation vniuoque ou æquiuoque; ceux là parfaicts & ceux cy insectes & imparfaicts, & tous diuisez en ces sept especes generales, Brutes terrestres, Oyseaux, Poissons, Double-vie ou Emphiuie, Reptils ou Trainasses, Animaux-Plantes comme le Benanax, Crustacéz & Coquilliers, que la Chimie employe entiers ou par parties. Des parties, les similaires, les organiques, celles

d'ornemēt&de couuerture,les surabōdantes & les excrements ; Des similaires, la chair, la peau, les nerfs; les os, les tendons, & les arestes, voire le sang, bien que quelqu'vns ne le mettent au rang des parties. Des organiques, le Cerueau, le Cœur, le Poulmon, le Foye, la Ratte, les Reins, la Matrice, les Testicules, &c. De celles d'ornement, les poils, les plumes, les escailles, les crustaces, les coquilles, les cornes, les ongles &c. Des surabondantes, le sperme, l'arriere-fais, les menstruës, la larme, les cocques d'œufs, voire l'œuf entier, les perles, les pierres de l'homme & des autres Animaux, les pierres ossees des Limas, les pierres d'Escreuices, le ftesoart & semblables. Des excrements, les fientes, les vrines, les sueurs, les morues, & autres. Dont elle tire les trois Principes, les deux Elemens, les medecines generales, & les specifiques.

Des Plantes, elle applique le tout ou partie à ses ouurages, soit des Arbres, des Arbustes, des Herbes, des Surcroissantes, des Mousses, des Champignons, des Truffles, ou leurs parties similaires, organique, communes, & surcroissances ou excremens. Des similaires; le bois, l'escorce pre-

miere, seconde & troisiesme, & la moüelle. Des organiques; la racine, le tronc ou tige, les branches & les fueilles. Des communes; (ainsi dites parce qu'elles sont passageres & non tousiours au sujet) les fleurs, les fruicts, les semences ou graines; surcroissances. Des fleurs; ce qui est coulouré proprement les feuilles de la fleur, les estamines, le calice, la queuë, & semblables selon le rencontre. Des fruicts; les enuelopes, les peaux, les escorces, les coquilles, les ius, les huilles, les liqueurs, & autres. Des semences ou graines; les enueloppes exterieurs & interieurs, les gousses, les calices ou estuis, &c. Des surcroissances; les gõmes, les larmes, les liqueurs, les Champignons, les Toffes, les Esponges, comme de l'Aiglantier, & nombre de pareilles. Desquelles cõme des Animaux & de leurs parties, l'on tire les trois Principes, les deux Elements, & les Medecines specifiques.

Des Mineraux; elle met en pratique les Metaux, les Marcasites, les Sels, les terres, les resines ou Soulphres, les pierres precieuses, & les sucs liquides & concrets. Des Metaux; l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Estain, le Cuiure, le Fer, & le Vif-argent.

Des Marcasites; celles d'Or, d'Argent, de Cuiure, l'Estain de glace, l'Antimoine, l'Aymant, le Speautre ou Mauganese, le Zinc, & autres. Des Sels; le Vitriol, le blãc, le bleu, & le verd, nommez des Anciens par diuers accidents Mysi, Sori, & Calcitis, l'Alun, le Nitre, le Gemme, le commun, l'Anatron, l'Armoniac, & autres. Des terres; le bol, & toutes les especes de terres sigillees, la terre-merite, l'Ocre, la Calamine, l'Argile, la Marne, & semblables. Des resines endurcies & liquides, les Soulphres iaune, verd & rouge, l'Orpimẽt iaune & le rouge nommé Sandarac, l'Arsenic le Realgal, l'Ambre iaune, l'Ambre noir, dit Iayet, le Charbon de terre, le Bitume, le Petreole, & tout ce qui prend feu és mines de la terre. Des pierres precieuses; le Diamant, le Saphir, le Rubis, l'Emeraude, l'Opale, la Iacinte, l'Amatiste, la Turquoise, & [a] la Licorne minerale sa miniere, & toutes les autres pierres fines, dures & reluisantes. Des sucs liquides & concrets, toutes les liqueurs minerales coulantes, & tout ce qui sort plus espois que l'Eau de la terre, les ardoises, les plastres, les pierres de moislon & semblables.

[a] C'est vne pierre en figure comme la corne de consistãce de piere, qui mise au feu par degrez donne la vraye Turquoise: elle est nõmee Licorne minerale, parce qu'elle ressemble à la corne d'vn animal, & qu'elle est singuliere contre toutes sortes de venins.

Des fruicts du Cahos, la pluye, la rosee,

la manne, la viscosité, la neige, la gresle, & autres.

Sur toutes ces choses, comme nous auons dit, la Chimie s'occupe pour fournir à ses trois generales intentions, & de toutes elle s'efforce de tirer les trois Principes & les deux Elements, ou d'extraire les Teinctures, les Elixirs, les Magisteres, les Clissus, les Quint'Essences, les Arcanes, les Extraicts, les Specifics, les Premiers-estres, les Esprits bruslans, ou Eaux de vie, les Acides, les Baumes, les Laicts, les Sãgs, les Fleurs, les Saffrans, les Eaux-fortes, les Eaux Regales, les Vitriols, les Soulphres, les Precipites, les Menstruees, les Corrosifs, les Ciments, les Cinabres, les Sublimes, les Verres, & le Chef-d'œuure de l'Art, l Oyseau d'Hermes.

Or tous ces ouurages ne se tirent de tous sujets, mais de chaque genre & de chaque espece des genres, ce que l'Art ou ses Professeurs en ont iusques à maintenãt descouuert, & quoy que ceux qui l'ont le plus haut esleué ayent tins cette maxime, Tout en tout, si est-ce qu'ils ne nous ont laissé que quelques effects des Principes prochains, & quelqu'vnes des formes, secourues & aydees de la main del hom-

me. Nous n'auons encore rencontré de si industrieux Artistes qui peussent faire le Catholicon des Animaux & la grande Panacee des Plantes. Chaque reigne a les Principes prochains de ses sujets & la faculté de ses ameliorations & perfections, de les chercher plus loing le chemin n'est pas encore ouuert, que ie sçache; Ce n'est pas qu'il ne soit en la nature par progrés de temps & rencontre des Agents, mais peu d'Artistes sçauent conuertir les Animaux & les Plantes en pierres. Plusieurs du passé & du present se sont promis & se promettent plus qu'ils ne peuuent; beaucoup se sont promis sans sortir d'vn reigne de faire des merueilles, les vns font l'or potable, neantmoins peu ou point le possedent, non pas mesme la teinture de ce parfaict metail, que l'on tient tant aysee. D'autres se glorifient de l'huille de Talc, & iusques à maintenãt personne, que i'aye appris, n'en a veu; parce que les vrais moyens de sa resolution sont encore inconneuz des Artistes. Ce n'est pas que l'vn & l'autre ne soit faisable, & si les outils n'en sont en l'Art, asseurément les Agents en sont en la Nature.

Si sur cet achopement des Artistes quel-

qu'vn faisoit cette obiection, & disoit, que n'agueres i'ay asseuré que tous les corps mixtes estoient composez des trois Principes & des deux Elements, & qu'ores ie cõfesse que cela n'a encore esté fait de l'Or ny du Talc, que de la sorte ie fay vne reigle trop generale, pour luy donner aussi tost de l'exception. L'on luy peut repartir, que les quatre Elemens d'Aristote n'y paroissent non plus que les Principes Chimiques, plustost les extraira-t'on de ces sujets que les quatre Elements, & puis si l'Artiste n'a pas penetré iusques là, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit, & que quelque iour il ne se descouure & n'entre en l'Art; plusieurs choses defaillent à l'Artiste qui ne manquent pas à l'Art. Mais pour satisfaire dauantage à l'obiection, l'on peut encore repartir, que les trois Principes & les deux Elemens se tirent de tous les Animaux, de toutes les Plantes, & de plusieurs des Mineraux, & non les quatre Elemens; qui fait penser, puis que les Principes & les deux Elemens se rencontrent en tous les sujets des deux premiers reignes, & en la plus grande partie de ceux du troisiesme, qu'ils se doiuent trouuer au reste, & en ces sujets de si difficile resolution, dont la clef

n'est encore limee, ny le moyen de les separer bien conneu.

Les operations de la Chimie.

CHAP. XVII.

POur parfaire tous ses ouurages la Chimie se sert de deux generales operations, de la Solution & de la Congelation.

La Solution est la premiere operation, qui n'est autre qu'vne ouuerture, atenuation, separation, & reduction des choses coagulees en leurs plus simples pieces : Elle commence par Dissolution ou Calcination. La dissolution est vne separation du composé en ses plus simples pieces, ou vne extraction des plus subtiles parties; Elle se fait simplement ou par addition de quelque menstruë ou vehicule, en subtiliant ou liquefiant; Subtiliant, en esleuant, descendant, digerant, ou puluerisant; Esleuant, par ascension humide ou seche; humide, la distillation, qui est vne esleuation des parties humides & liquo-

reuſes du compoſé, elle eſt droicte par l'alembic ou par l'aſcenſoire auec ſon refrigerant, ou oblique par la retorte; ou deſcẽdante, quand au lieu de monter la chaleur pouſſe l'humidité contre bas, & eſt receuë dedans ſon recipient au Botum barbatum: Cette diſtillation eſt faite pour les ſubſtãces de difficile aſcenſion, comme les huilles des bois: A la Deſcenſion humide eſt iointe la filtration, qui n'eſt autre que le traject de l'humide par languette de drap, ou la coſlation par le papier poreux, ou ſeparation par inclination, la liqueur eſtãt claire; pour les ſels reſoults ſur le marbre ou en ſachets, comme du tartre calciné, dont la reſolution eſt improprement nommee huille. L'eleuation ſeche, eſt la ſublimation, quand le plus ſubtil monte & adhere au ſommet ou parois du vaiſſeau, cõme l'on fait le ſublimé, les fleurs de Soulphre, les fleurs de Tutie, l'eſprit de l'Eſtain, les fleurs d'Antimoine, le Sel Armoniac, la terre foliee, & les fleurs de Binjoin. La digeſtion, eſt vne concoction à feu doux, ſeparant ou vniſſant les parties, & les rendant plus aptes à la ſeparation, ou les ſubtiliant dauantage; elle ſe fait en pourriſſant ou cuiſant, celle-là eſtant vne mortifica-

tion & corruption des liaisons du sujet, & celle-cy vne vnion plus estroitte des parties. L'exaltation est vne bonnification & subtiliation des matieres, ou separation du pur de l'impur; eu esgard à la mixtion soit naturelle ou par Art: Elle s'accomplit par circulation, fermentation, ou lotion, & la circulation est vne digestion de la matiere en vaisseau parfaictement clos, où les matieres par le long temps acquierent bonification, selon l'intention de l'Artiste; la fermētation est aussi vne digestion du mixte, pour le changer de nature grossiere & visqueuse en subtile: Ainsi par cette operation l'Hidromel acquiert vne condition vineuse, par elle les esprits bruslants sont separez de leurs sujets, & les liqueurs subtiliees; & la Lotion est vne depuration des choses heterogenees au composé qui se fait en imbibant, ou cohobāt; l'imbibition est vn abreuuement par humeur analoge, afin que s'vnissant elle separe le subtil du gros; & la Cohobation est vne effusion de liqueur sur la matiere ou conuenāte ou estrange; conuenāte, afin de s'vnir & d'augmenter la matiere, comme l'esprit de vin sur le Sel de tartre, pour l'engrossir du Sel Armoniac, afin que le volatil sur-

montant le fixe, il l'enléue & le face sublimer; estrange, comme l'Eau ou autre liqueur sur le precipité, afin d'en separer, en repetant plusieurs fois l'acuité des Sels de l'Eau forte qui s'y sont meslangez. La Pulverisation ou Alcoholisation, est vne subtiliation des choses dures & compactes que l'on reduit en poudre deliée, afin de donner plus facile entree au dissoluant, si l'on les veut dissoudre, ou afin de les mieux mesler : ainsi pulverise-t'on le Corail pour le mieux dissoudre, elle se fait au mortier nommee broyement, ou sur le Porphire nommee trituration.

La liquefaction, secõde partie de la Dissolution, est vne dissolution du mixte par extraction, resolution ou fusion, desquelles la premiere enseigne à tirer le pur de l'impur, ou la teinture, ou quelque autre partie du sujet; elle se fait par choses humides ou seches; par choses humides, cõme les Menstruees, les vehicules ou l'eau dont on tire les teintures des sujets, ou les facultez laxatiues des Plantes; ou par Capitels & lexiues, comme l'on tire le Soulphre de l'Antimoine, & le laict de Soulphre; Par choses seches, comme l'on fait le regule d'Antimoine auec le Nitre & le

Tartre,ou la metaline d'Orpiment auec la chaux viue & le sauon. La deuxiesme se fait simplement ou par addition; celle la des Sels,à la caue,ou à l'air,sur le marbre, ou dedans des sachets; & celle-cy auec l'eau ou autre liqueur, comme pour extraire le Sel des cendres. La fusion est vne liquefaction par le feu, de la chose coagulee par le froid;elle est simple,ou par addition,ou d'espreuue;simple,comme quand l'on fond le metail à fort feu dedans vn creuset, & la graisse & la cire en quelque vaisseau. Par addition,quand l'on meslange quelque chose auec le sujet, & qu'il est par ce moyen rendu fusible, comme la chaux auec le Sel Armoniac. D'espreuue, lors que l'on examine la pureté d'vn metail, soit par la coupelle, cendree, ou par l'Antimoine, & qu'il est mis par la à son haut degré de pureté.

La Calcination est la reduction de la chose coagulee en cendres, la derniere piece du composé,ou en chaux, qui est en Chimie vne puluerisation tressubtile, par priuation de l'humide superflu. La premiere est pour les Animaux & pour les Plantes,& la seconde pour les metaux; celle-cy est faite par vapeurs corrosiues esle-

tees, cõme l'on fait le Verdet & la Ceruse auec la vapeur du vinaigre, ou la calcination de l'or par la vapeur du plomb; ou en plongeant dedans les liqueurs acres, ou dedans le Mercure, ou meslangeant auec matieres corrodantes: par la premiere se fait le precipité, la separation de l'or de l'argent, & les dissolutions par l'eau forte ou regale. Par la seconde, les amalgames, qui est vne calcination des metaux par l'argent vif: & par la troisiesme, les calcinations, comme le Corail auec le Nitre ou les autres pierres, le Cuiure bruslé & semblables; elle se fait en meslant les poudres auec la matiere, ou les appliquant lict sur lict, c'est la Cemẽtation. Et toutes ces operations se font par feu bruslant & ouuert, & reduisant en cendre Chaux ou Verre; ou à feu clos, en reuerberant, ou par moyen.

Congelation, seconde operation de la Chimie, est ditte aussi Coagulation, & toutes deux ne sont qu'vne mesme chose, sçauoir la Condensation des choses humides & liquoreuses par la priuation de l'humide, & leur reduction en masse solide: elle se fait au froid & au chaud. La Congelation au froid, est quand la chose resoluë au

chaud eſt condencee par le froid, comme les metaux,& pluſieurs Sels, tels ſont les Vitriols, l'Alum, le Nitre, les gommes, les graiſſes, & les reſines. Congelation au chaud, eſt quand les choſes diſſoultes ſont coagulees par vne chaleur conuenable; elle ſe fait ſelon les diuers ſujets, en cuiſant, cohobant, circulant, precipitant, fermentant & fixant: mais principalement par ces deux dernieres, eſquelles la fermentation eſt autrement entenduë que celle de cy deſſus: L'on compare cette-cy au coagulé du laiƈt, ou au leuain de la paſte; c'eſt vne matiere reduite à vn degré d'aƈtion, laquelle tranſmiſe & meſlee en pareille matiere dont elle eſt faite, elle la conuertit à ſa nature, ainſi que le leuain aigrit toute ſa paſte. Quant à la fixation, elle eſt ſeule & vnique, & ſe conſidere pluſtoſt pour les Mineraux que pour les Animaux & les Plantes: car c'eſt vne perſeuerante duree au feu ſans corruption & euaporation, la fin des plus grands ouurages, & l'accompliſſement de la principale Medecine de la Chimie.

Des outils de la Chimie.

Chap. XVIII.



Velques objects que rencontre la Chimie, & quelques operatiõs qu'elle se propose faire dessus, le tout est inutil & vain sans les instrumẽts propres pour les trauailler. La main de l'homme est vn tres-excellent organe; des Anciens l'ont grandement louée, elle ministre beaucoup aux Arts, & sans elle maints ouurages resteroient à faire; Neantmoins elle n'est pas le principal outil de l'Art Chimique. Participant qu'il est des operations naturelles; voire perfectionnant la Nature à diuers degrez de beauté & de bonté, où elle n'arriueroit iamais sans son secours; il est obligé de se seruir de ses agents, lesquels il dispose & met en besongne auec le plus d'adresse qu'il luy est possible, parce que s'il n'en vsoit discrettement, farouches qu'ils sont, ils se rebelleroient & ne suiuroiẽt ses mouuements. Or le plus vniuersel & le plus admira-

admirable de tous les Agents naturels est le Feu, que nous auons tousiours nommé le grand Artisan de la Nature & de l'Art, l'esprit vniuersel, voire que nous pourriõs penser estre la mesme Nature, puis que sans luy il n'y a point de vie ny d'ouurage, & que les particuliers Artisans demeureroient assoupis & oyseux dedans le sein des Elements sans paroistre à la vie sur le theatre du monde; car c'est luy qui les resueille, & qui les met à leur tasche. L'Art Chimique le reconnoissant donc pour tel se sert de luy, & par luy il conduit tresheureusement ses trois principales & generales intentions à leur fin. Il vse de luy ou selon que la Nature le luy donne par le Soleil, ou selon son propre artifice. Celuy du Soleil est receu droictemẽt & sans moyen sur l'ouurage, où il est refleschy par le concaue, ou transmis par le Cone ou par le Diaphane. Selon son artifice, il se sert du chaud simple ou mixte: Le simple est employé à digerer & separer, celuy-là se cõduit par l'Athanor, ou est trouué au fient, & celuy-cy, doux ou fort, se ministre par les cendres, le sable, la limaille de fer, ou librement & à descouuert par le charbon & le bois qui donne de chaudes flammes.

Le mixte est le Bain marie ou le vaporeux, par l'vn se font les fermentations & digestions, & par l'autre d'excellentes resolutions. A la conduite de cet vniuersel agẽt, selon diuers degrez & à plusieurs intentions il a inuenté nombre d'instruments, les vns generaux, les autres communs, & d'autres manuels. Les generaux sont les fours, dans lesquels est resserré le chaud nostre Agent; les vns sont ouuerts, tels que ceux que l'on nomme à vent & d'espreuue, pour fondre & esprouuer, les autres sont couuerts simplement, ou couuerts doublement & auec industrie; ceux là seruent à la calcination, dissolution, cimentation & reuerberation, d'où ils prennent leur nom, & ceux-cy sont occupez à la digestion, circulation & fermentation, comme l'Athanor & le four secret. Les communs sont vaisseaux dont les vns touchent au chaud, les autres non; les premiers sont de verre, de metail, ou de terre, les vns contiennent, les autres reçoiuent. Les contenans de verre se nomment Alembics, dont la base est nommee Cucurbite, le dessus la Chappe, Matrat, Cornuë, Pelican, Rencontre, & Oeuf philosophique. Les contenans de metail sont Chau-

dron, Lampe, Entonnoir, Cornet, & autres. Les Contenents de terre, soit à distiller, ou à fondre, se nomment Cucurbite, Cuisne, Cornuë, Terrine, Escuelle, Boeste & Creuset. Ceux qui reçoiuent, tant de verre, de metail, que de terre, sont les Recipients, les Pots, les Phioles, & autres. Les manuels sont de metail, de pierre, ou de bois: Des premiers, les vns se mettent au feu, comme Tenailles, Verges, Pincettes, Fourgon, & Cuillier; les autres ne s'y mettent iamais, cõme la Table de Plomb pour resoudre, le Mortier de fonte pour piler, & semblables. Des seconds, les vns seruẽt à piler; quelques autres à triturer, & d'autres à resoudre, tels sont le Mortier de Marbre, le Porphire, ou Escaille de mer, auec leurs molettes, & le Marbre caue. Les troisiesmes, sont les Escuelles, les Tines, les Boëstes, les Soufflets, les Presses, & autres en grand nõbre, qui ont pour matiere le bois, & quelque chose de mixte, mesme le Cuir à passer le vif argent n'y doit estre oublié. Dedans toutes les operations & leurs instruments ne sont contenus le sceau d'Hermes, & le lut de Sapience, ny les autres luts, que l'on ne doit pourtant laisser derriere, estans necessai-

res le Chimiste les doit apprendre : Car l'Art les enseigne, & mille autres choses, qui ne se remarquent qu'en trauaillant, il est bien difficile de faire vn tant exacte denombrement de tout ce qui est vtile à cet Art, pour ne rien oublier des choses necessaires ; & respondant à moy-mesme, ie dy qu'il est possible en trauaillant de trouuer apres quelque legere instruction des principaux outils, de faire estat & denombrement des autres, à quoy nous remettons le Curieux, il auroit tout trop apresté, & n'y auroit tant de goust si on luy donnoit tant exacte.

Voyla generalemẽt en quoy, sur quoy, comment, auec qui, & pourquoy s'accomplit la Science & l'Art Chimique. Il me semble que nous n'auons perdu toute nostre peine de le parcourir, puis qu'il nous a enseigné quelque peu de chose de ce que nous cherchions.

Que le Verre n'est pas la derniere operation du Feu.

CHAP. XIX.

AVant que de finir ce Liure, il n'est pas hors de propos de faire voir à plusieurs qui ont cette pensee, que le Verre est la derniere operation du Feu, qu'ils se trompẽt; & que cela ne se peut dire qu'à certain respect des choses. Ce qu'ils ont veu ou ouy parler que le sable, le Sel Kaly & la Manganese, autrement le Speautre, se conuertissoient en Verre, & que l'Art en demeuroit là, les a portez à cette croyãce que le Verre estoit le dernier ouurage du feu. Mais s'ils eussẽt appris que par le Feu le mesme Verre est destruit, retourne cendre, & rend son Sel: que le Plomb fait Verre retourne estre Plomb; ils en eussent pensé autrement, ils eussent seulement estimé que le Verre est vn tres-bel & excellent ouurage, que s'il estoit autant rare que beaucoup de choses esleuees à plus grand prix, qu'il les surpas-

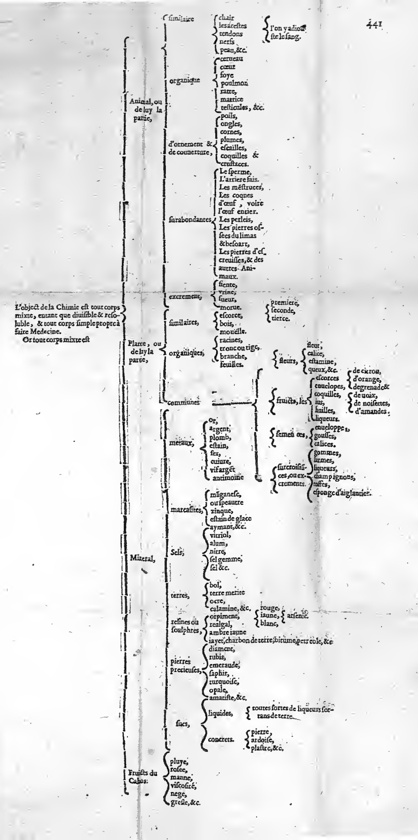
feroit du tout. Que ne fait-on auec luy? L'on imite les plus belles pierreries, les esmaux en sont tirez, les vases tres-exquis, & les ioliuetez tres-agreables en sont faites; il ne se trouue rien de plus net, où les liqueurs se conseruent le mieux, où elles paroissent plus delicieuses, quād elles sont purifiees, & où l'art aye monstré vne plus grande maistrise. Ceux qui premier l'inuenterent ne trouuerent pas vne petite chose, soit que le hazard le leur dōnast, cōme recite [a] Pline qu'il aduint à ces Marchands qui allumoient du feu sur les sablons du fleuue Bellé en Surie, proche de Ptolemaïde, le virēt couler & s'apperceurent de luy; ou qu'il ait esté trouué d'autre sorte. Veritablemēt ie croy que le hazard y a eu tres-grande part, comme il m'est plusieurs fois escheu calcinant des cēdres pour en tirer le Sel à plus grand feu qu'il n'estoit besoin, que ie les ay trouué vitrifiees; Cela m'est arriué maintesfois és cendres des Plantes ferulacees, & le premier que i'ay rencontré ç'a esté à la cendre de Fenouil qui se mit en Verre tres-clair, imitant la beauté & blancheur du Cristal, mais plus fragile, & plus qu'aucun autre. La Cendre de Febues se vitrifie aussi

[a] Liure 36. chap. 26.

trs-facilement. Et croy là dessus que le Verre a esté trouué par les Cendres de la Fugere. Car de facile vitrification qu'elles sont, il est possible qu'elles s'y soient reduittes par la rencontre d'vn grand Feu, & que puis aprés l'on en a cherché l'Art, auquel on est arriué par le temps & les diuerses espreuues. Or il est pour constant que nulle vitrification ne se fait sans Sel, soit de celuy qui est en la Cendre, ou de celuy qui est adiousté en la mixtion; & les cendres des Plantes portant vmbelles, nous ont paru les plus aysees à la vitrification. Mais comme elle se fait auec vn Sel qui s'enferme dedans l'Element de la Terre, que d'opaque il rend diaphane, & la plus belle chose de l'Art du Feu; qu'il resserre sa saleure & son acuité à tel poinct qu'elles ne sont plus gustibles, il n'est pourtant ny perdu ny esuanouy, il est possible de le recouurer, & de le rendre de nouueau object du goust, luy faisant quitter sa Cendre, qui demeure opaque comme auparauant, & luy Principe salé comme deuant, monstrant par la que le Verre n'est la derniere operation du Feu. Ie pense que les Curieux voudroient bien sçauoir cette me-

thode, veritablement ils ont raison, & ie ne leur desnie pas, mais à autre temps ils l'auront auec plusieurs autres fruicts tres-agreables que m'a donné la Chimie.

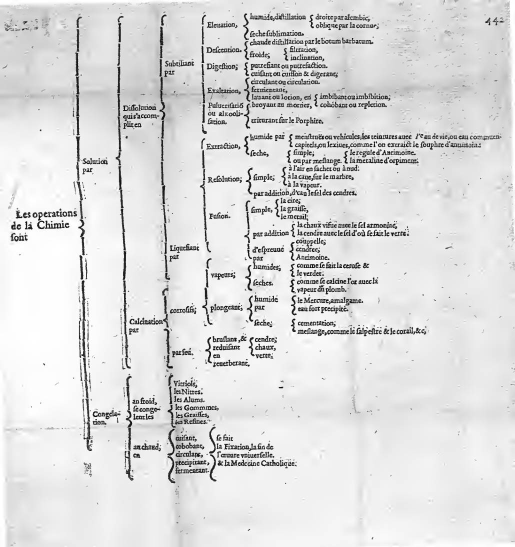
Fin du troisiesme liure.



L'object de la Chimie est tout corps mixte, entant que diuisible & resoluble, & tout corps simple propre à faire Medecine.
Or tout corps mixte est

- Animal, ou de luy la partie,
  - similaire
    - chair
    - les arestes
    - tendons
    - nerfs
    - peau, &c.
    - l'on y adiouste le sang.
  - organique
    - cerueau
    - cœur
    - foye
    - poulmon
    - ratte,
    - matrice
    - testicules, &c.
  - d'ornement & de couuerture,
    - poils,
    - ongles,
    - cornes,
    - plumes,
    - escailles,
    - coquilles & crustaces.
  - surabondantes,
    - Le sperme,
    - L'arriere fais.
    - Les mẽstrueces,
    - Les coques d'œuf, voire l'œuf entier.
    - Les perleis,
    - Les pierres osses du limas & besoart,
    - Les pierres d'escreuisses, & des autres Animaux.
  - excrement,
    - fiente,
    - vrine,
    - sueur,
    - morue.
- Plante, ou de luy la partie,
  - similaires,
    - escorce,
      - premiere,
      - seconde,
      - tierce.
    - bois,
    - mouëlle.
  - organiques,
    - racines,
    - tronc ou tige,
    - branche,
    - feuilles.
  - communes
    - fleurs,
      - fleur,
      - calice,
      - estamine,
      - queux, &c.
    - fruicts, les
      - escorces
      - enuelopes,
        - de citron,
        - d'orange,
        - de grenade &
      - coquilles,
        - de noix,
        - de noisettes,
        - d'amandes.
      - ius,
      - huilles,
      - liqueurs.
    - semẽces,
      - enueloppes,
      - gousses,
      - calices.
    - surcroissãces, ou excrements.
      - gommes,
      - larmes,
      - liqueurs,
      - champignons,
      - toffes,
      - esponge d'aiglantier.
- Mineral,
  - metaux,
    - or,
    - argent,
    - plomb,
    - estain,
    - fer,
    - cuiure,
    - vifargẽt
    - antimoine
  - marcasites,
    - mãganese,
    - ou speautre
    - zinque,
    - estain de glace
    - aymant, &c.
  - Sels,
    - vitriol,
    - alum,
    - nitre,
    - sel gemme,
    - sel &c.
  - terres,
    - bol,
    - terre merite
    - ocre,
    - calamine, &c.
  - resines ou soulphres,
    - orpiment,
    - realgal,
    - ambre iaune
    - iayet, charbon de terre, bitume, petreole, &c.
    - arsenic
      - rouge,
      - iaune,
      - blanc,
  - pierres precieuses,
    - diament,
    - rubis,
    - emeraude,
    - saphir,
    - turquoise,
    - opale,
    - amariste, &c.
  - sucs,
    - liquides,
      - toutes sortes de liqueurs sortans de terre.
    - concrets.
      - pierre,
      - ardoise,
      - plastre, &c.
- Fruicts du Cahos:
  - pluye,
  - rosee,
  - manne,
  - viscosité,
  - nege,
  - gresle, &c.

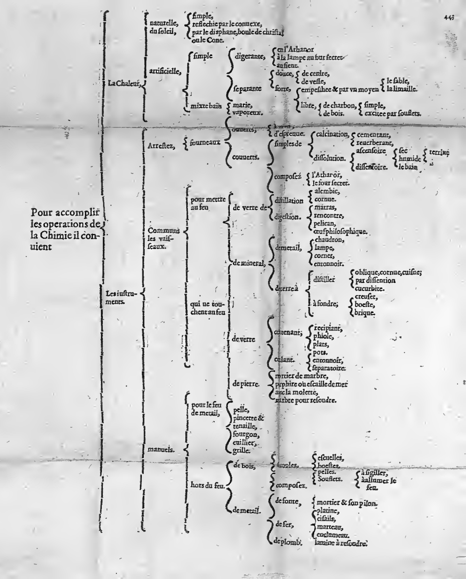




Les operations de la Chimie sont

- Solution par
  - Dissolution qui s'accomplit en
    - Subtiliant par
      - Eleuation,
        - humide, distillation
          - droite par alembic,
          - oblique par la cornue;
        - seche sublimation.
      - Descention.
        - chaude distillation par le botum barbatum.
        - froide;
          - filtration,
          - inclination,
      - Digestion;
        - putrefiant ou putrefaction.
        - cuisant ou cuisson & digerant;
      - Exaltation,
        - circulant ou circulation.
        - fermentant,
        - lauant ou lotion, en
          - imbibant ou imbibition;
          - cohôbant ou repletion.
      - Puluerisatiõ ou alxoolisation.
        - broyant au mortier,
        - triturant sur le Porphire.
    - Liquefiant par
      - Extraction,
        - humide par
          - menstruës ou vehicules, les teintures auec l'eau de vie, ou eau commune capitels, ou lexiues, comme l'on extraict le souphre d'antimoine
        - seche,
          - simple;
          - ou par meslange.
            - le regule d'Antimoine.
            - la metaline d'orpiment.
      - Resolution;
        - simple;
          - à l'air en sachet ou à nud:
          - à la caue, sur le marbre,
          - à la vapeur.
        - par addition, d'eau le sel des cendres.
      - Fusion.
        - simple,
          - la cire;
          - la graisse,
          - le metail;
        - par addition
          - la chaux viue auec le sel armoniac;
          - la cendre auec le sel d'où se fait le verre:
        - d'espreuue par
          - coüppelle;
          - cendree;
          - Antimoine.
  - Calcination par
    - corrosifs;
      - vapeurs;
        - humides;
          - comme se fait la ceruse & le verdet:
        - seches.
          - comme se calcine l'or auec la vapeur du plomb.
      - plongeant;
        - humide par
          - le Mercure, amalgame.
          - eau fort precipité.
        - seche;
          - cementation;
          - meslange, comme le salpestre & le corail, &c,
    - par feu.
      - bruslant, & reduisant en reuerberant.
        - cendre;
        - chaux,
        - verre;
- Congelation.
  - au froid, se congelent les
    - Vitriols,
    - les Nitres.
    - les Alums.
    - les Gommes,
    - les Graisses,
    - les Resines.
  - au chaud; en
    - cuisant,
    - cobobant,
    - circulant,
    - precipitant,
    - fermentant.
      - se fait la Fixation, la fin de l'œuure vniuerselle. & la Medecine Catholique.




Pour accomplir les operations de la Chimie il conuient
La Chaleur,
naturelle, du soleil,
simple,
reflechie par le conuexe,
par le diaphane, boule de christal ou le Cone.
artificielle,
simple
digerante,
en l'Athanor
à la lampe au bur secret
ansient.
separante
douce,
de cendre,
de vesse,
forte,
empeshee & par vn moyen
le sable,
la limaille.
libre,
de charbon,
de bois.
simple,
excitee par souflets.
mixte bain
marie,
vaporeux.
Les instruments.
Arrestez,
fourneaux
ouuerts,
d'espreuue.
couuerts.
simples de
calcination,
cementant,
reuerberant,
dissolution.
ascensoire
dissentoire.
sec
humide
le bain
terrine
composez
l'Athanor,
le four secret.
Communs les vaisseaux.
pour mettre au feu
de verre de
distillation
alembic,
cornue.
digestion.
matras,
rencontre,
pelican,
œuf philosophique.
de mineral,
de metail,
chaudron,
lampe,
cornet,
entonnoir.
de terre à
distiller
oblique, cornue, cuisne;
par dissention
cucurbite.
à fondre;
creuset,
boeste,
brique.
qui ne touchent au feu
de verre
cutenant;
recipiant,
phiole,
plats,
pots.
culant.
entonnoir,
separatoire.
de pierre.
mortier de marbre,
porphire ou escaille de mer
auec la molette,
marbre pour resoudre.
manuels.
pour le feu de metail,
pelle,
pincette & tenaille,
fourgon,
cuillier,
grille.
hors du feu.
de bois,
ples.
escuelles,
boestes.
pelles.
composez.
Souflets.
à sigiller,
à allumer le feu.
de metail.
de fonte,
mortier & son pilon.
de fer,
platine,
cisails,
marteau,
enclumeau.
de plomb.
lamine à resoudre.

AV LISEVR.



Pres auoir passé de la nature des Plantes pour elles mesmes, à la recherche de leurs vertus pour le seruice des hommes; & n'ayant trouué chez les anciens le moyen de descouurir seurement & certainement leurs proprietez; nous nous sommes jettez dedans les fourneaux de la Chimie, parmy la cendre, les voirres & le charbon, pour essayer d'estre plus heureux en nostre dessein par les instructions des modernes, que nous ne l'auons esté par les preceptes des plus vieux.

Pour cela nous auons estalé au troisiesme liure de ce volume, ce que ces nouueaux en pensoient, là nous auons rencontré auec plus d'apparence & de raison, le suppost des saueurs & des odeurs; moyens pour paruenir par les sens à la descouuerte des qualitez & facultez des Plantes que nous n'auions peu accomplir par la croyance des quatre Elemens, & de leurs qualitez effectrices.

Supposé donc les Principes Chimiques, nous cherchons en ce quatriesme liure des Plantes les causes de la faculté laxatiue, de la constipatiue, de

la venimeuse, de l'Alexitaire, de l'Alimentaire ou nourrissiere, & de la vertu specifique. Connues en quelque maniere nous nous informons à laquelle on doit auoir plustost recours de ces deux pour la cure des maladies, à la vertu specifique ou aux qualitez & facultez; Puis nous mettons en question, si les maladies peuuent estre gueries sans specifics à leurs causes, comme nous l'assurent ceux qui n'admettét les vertus specifiques. Nous n'oublions en ces recherches la vertu Balsamique, & celle que l'on nomme le pont aux Asnes, la vertu de Sympathie & d'Antipathie. Et ayant apperceu que les Plantes ne produisent pas tousjours esgalement les effects de leurs vertus, nous nous mettons en queste de la raison de ce deffaut, où ayant fait quelque progrés nous monstrons qu'elles causent des maladies, qu'elles en guerissent, & qu'elles prolongent nostre vie; ou nous finissons.

Mais n'ayant appuyé ces pensees des authoritez que l'on desire en faict de telle importance, parce que nous ne l'auons jugé conuenable pour vne science qui ne veut d'autres guides que la raison & l'experience, & pour vn Art du tout sensible, ainsi que nous l'auons plusieurs fois repeté en ce volume; nous rapportons seulement le plus de raisons qu'il nous est possible pour en auctoriser la descouuerte & les experiences qui nous y ont conduit, faisant voir que nostre tasche n'est pas vaine. Si cela ne plaist aux Elementaires, nous n'y pouuons que faire, qu'ils accusent leur preocupation qui les empesche d'examiner les raisons,

de conſiderer les experiences, & de contempler la Nature, car ſans ces eſpines, je me faits croire qu'ils ne trouueroient cette route tant faſcheuſe; au pis aller, ce trauail ne ſera pour eux : auſſi bien l'ay-je dreſſé pour des hommes, n'ayant creu eſcriuant ces conceptions, de contenter tous ceux qui en portent le viſage. Il eſt plus difficile de ſatisfaire à toutes les ames, qui en auroit le deſſein, que d'accorder toutes les horloges: & puis en matiere de péſees, qui eſt celuy qui ne croit pas auoir les meilleures? Iamais aucune choſe ne fut tant juſtement diſtribuée que les eſprits, chacun ſe contente du ſien, voire la pluſpart croyent pour eux auoir le meilleur partage. Ne faiſant icy leur analiſe, je laiſſe chacun en ſon imagination : c'eſt vn fort que je ne pretens attaquer, auoüant que j'aurois tres mauuaiſe grace d'y taſcher.

Quelqu'vn ſe donnant la peine apres la courſe des trois premiers liures, de lire encore celuy cy, à l'auenture pourra dire qu'il n'y a pas vne des matieres que nous auons traictées par Chapitres, qui ne meritaſt chaſcune vn gros volume, & que je les preſente trop ſuccinctement, voire trop maigrement. Ie luy reſpons qu'il eſt vray, auſſi ne me ſuis-je promis de les foüiller dedans leur plein fond, le temps, & le loiſir me defaillent (acheuant de dire & le talent.) Il y en a trop, mais j'adjouſteray que ſi j'ay bien rencontré en ce creon, qu'il y a aſſez d'eſtoffe pour l'eſtendre vne autre fois: & pour eſclaircir ce qui ſera demeuré obſcur. Il n'eſt pas touſiours bien ayſé de donner les choſes tant claires en vn racourcy qu'en vn gros volume; les pe-

tits portraits ne font si bien connoistre les perfections d'vn visage, que le tiré au naturel, neantmoins c'est tousiours vn visage, & tel que l'on peut dire que c'est, cela me suffit : Car quoy qu'il en soit, j'ay fait le mieux qu'il m'a esté possible pour le temps, la chose, mon loisir & mes experiences, je te donne le tout de bon cœur, aye le à gré si bon te semble.



DE LA NATVRE DES PLANTES.

LIVRE QVATRIESME.

D'où procede la faculté laxatiue des Plantes.

CHAP. PREMIER.



VELQVE soin que vous ayez pris (me dira-t'on) de chercher dedans les penibles destours de la Philosophie, les qualitez, les facultez, & les vertus specifiques des Plantes, & que vous vous soyez hazardé aux perilleuses flammes de la Chimie pour en apprendre quelque chose; si n'auez vous fait tel aprentissage qu'il vous puisse ren-

dre plus glorieux en cette descouuerte. Car pour auoir eu quelque lumiere des qualitez procedantes des Principes & de leur rencontre auec les Elemens, d'où sortêt quelques effects ; cela n'est rien au prix de ce qui reste à descouurir. Les vertus Laxatiues, les Alexitaires, les Venimeuses, les Nourrissieres, les Specifiques aux parties & aux maladies, & mil autres, desquelles on voit les euenemens, & ignore-t'on les causes ; sont bien toutes autres, de plus grand poids & consequence que ces superficiels accidents: & qui en voudra demeurer à ce qui en est conneu, qu'il ne se vente pas de tout sçauoir, & d'auoir acquis la Maistrise, c'est veritablement à peine estre à l'A, B, C. N'estimez donc pas que pour auoir appris que la faculté irritatiue procede de la ponticité & acuité du sel, de laquelle la vertu laxatiue s'accompagne, que ce soit pour cela dire d'où celle cy vient. Principalement si elle est diuerse, comme l'on la tient, & que pour chaque humeur par la similitude de la substance, ainsi que plusieurs ont pensé, il soit besoin d'vn different laxatif: Car lors il conuiendra d'auoir esgard à la proprieté speciale qui ne dependra pas de la ponticité irrita-

tiue du sel,mais de quelque substãce,comme de l'Artisan auquel vous rapportez tãt d'actions, cette opinion ne sera pas seulemẽt admissible par les Galenistes, ains encore par les Chimistes. Les excremens ou les superfluitez des trois Principes secõds, ou plustost leurs diuerses dispositions selon la nature du meslange, & de la quantité surabondante en quelque sujet, & les diuerses tartarositez dont ils parlent, demandent aussi bien diuerses euacuations que les quatre humeurs peccantes des Maistres de l'Escole,& ainsi il faudra chercher, selon l'vne & l'autre doctrine, d'où procedent telles differentes vertus. Vous direz à l'auẽture, que ceux qui n'vsent que du Senné pour tout laxatif, ne seront pas de cet aduis,n'estimans qu'il soit besoin de plusieurs euacuans, & qu'ils se satisfont tresbien de leur ptisane laxatiue pour toutes leurs intentions. Mais comme il n'est pas raisonnable de les suiure, & qu'il en faut plustost demeurer où l'Experience & la raison oblige que de les imiter, ce ne seroit aussi satisfaire ceux à qui vous auez donné le desir d'en sçauoir dauãtage; considerez donc là dessus s'il n'y a plus rien à descouurir,& le monstrez.

Pour respondre à ces obiections, il nous faut ressouuenir que nous auons enseigné au precedent liure, qu'il y a plusieurs Sels puissamment laxatifs en la Nature sans aucune autre preparation que comme elle nous les estale, & qui operent en diuerses manieres selon leur meslange; que là aussi nous auons dóné diuers exemples de plusieurs sujets qui ne sont purgatifs que par le moyen des Sels que l'on y ioinct, ou s'ils ne sont desgagez de leurs soulphres, & reduits en quelque espece de sel, selon lesquels meslanges & le plus & le moins ils reçoiuent diuerses dispositions & forces pour telle action : tels sont l'Antimoine & le Vif argent, telle est encore l'Ebene, qui prise en substance ne purge point comme fait son Sel desueloppé de quantité d'huilleux auquel ce bois abonde. Prenant ces propositions pour premices, puis qu'elles sont fondees de Raison & d'Experience, nous disons que la faculté laxatiue est totalement attachee aux Sels des seconds Principes; lesquels comme meslanges des premiers Principes laschent & éuacuent plus ou moins, & selon que par leur mixtion ils sont analoges aux excrements & superfluitez de leur espece; ainsi le Nitre

euacue, les Nitres, l'Armoniac celles de ſa condition, comme le fixe les ſiennes, ſelon quoy il ſe trouue generalemẽt de trois ſortes de laxatifs en la famille des Plantes, de doux, comme la Manne & le Ialap; d'aigrets comme la Caſſe & les Tamarins; d'amers comme l'Aloés & la Coloquinte; leſquels comme ils ſont plus ou moins ſapides, plus ou moins abondants de Sels, ils ſont auſſi plus ou moins puiſſans laxatifs. Il faudra trois onces de Manne, autant ou plus de Tamarins, ou vne once & demie de Moëlle, de Caſſe pour purger vne cõplexion moyennement robuſte, qu'vne demy drachme d'Aloés, qui eſt la quarante huictieſme partie, ſuffira; voire douze grains d'extraict de Coloquinte, qui n'eſt pas la cẽtieſme part: car ces deux derniers tres-amers font ſentir combien ils abondent en la ſubſtãce ſauoureuſe au prix des premiers, & comme auſſi ils ſont cinquante & cent fois plus actifs qu'eux.

Si l'on obiecte là deſſus que l'Antimoine purge ſans eſtre ioinct à aucun Sel, & ſans ſaueur, lors qu'il eſt reduit en fleurs, & que les fleurs d'Ærain éuacuent de meſme que luy, & tous deux en bien moindre doſe que ces laxatifs des Plantes que ie

viens de rapporter. Ie reparts à cela, que ce qui ſublime de l'Antimoine eſt ſon Mercure & ſon Sel Armoniac qui portẽt meſlangés comme au precipité du Vif-argent & au Sublimé doux, la faculté purgatiue; parce que le Soulphre qui les empeſchoit ainſi qu'au Cinabre, eſt bruſlé en cette operation; ce qui s'apperçoit tres-bien par les odeurs, lors que l'on fait ces fleurs; l'on ſent vn ſoulphre qui bruſle & vn aigre amer qui eſchappe, n'eſtant pas bien aiſé de retenir tous ces eſprits fougueux; & puis l'infuſion de ces remedes purge auec pareille puiſſance que leur ſubſtance, ce qui n'eſcheoirroit de la ſorte s'il n'y auoit rien de reſoluble, & que rien n'impregnaſt le vehicule; or tout ce qui eſt reſoluble eſt Sel, de ſorte qu'ils n'euacuent ſans Sel, & s'il n'eſt bien perceptible par le gouſt, c'eſt qu'il eſt en partie dulcifié, neantmoins luy reſte-t'il quelque peu d'amertume, laquelle diffuſe en grande quantité de vehicule, ne ſe fait ſentir comme les autres qui ſont plus deſueloppez: il en arriue de meſme au Senné infuſé en beaucoup d'eau qui n'eſt bien ſenſible, & ne laiſſe pas de purger puiſſamment.

Ces rencontres aduoüees, il me ſemble

qu'ores nous pouuõs asseurer que ce sont les Sels qui purgẽt par l'Analogie des substances selon le plus & le moins de leur meslange, selon quoy ils sont aussi diuersifiez: verifiant cette opinion ancienne, que les laxatifs éuacuent les humeurs par la similitude & ressemblance de leur substance, s'accommodant en cela à cet axiome Chimique, que les semblables sont remedes aux semblables, non seulement pour leur conseruation, mais encore pour leur purgation; ainsi les choses douces éuacuãt ce qui a rapport auec elles, la Manne, le Ialap, & les Hermodactes purgent les eaux, comme l'aigre les aigres, & l'amer les ameres. Ces effects mal connus ont fait penser à nos deuãciers que maintes Plantes puissamment laxatiues, comme la Coloquinte, purgent les serositez & la pituite, mais les Chimistes ne s'accommodant bien à la tetrade des humeurs, disent que les éuacuations sont des superfluitez des Principes & des Tartarositez ausquels les laxatifs ont conuenãce, lesquels n'ont rien de semblable aux humeurs ny aux Elemens dont on bastit leurs combinations, la Chimie n'en aduoüant que deux, & donnant toutes autres aptitudes & proprietez à leurs

Principes de resolution, asseurant là dessus qu'il est autant difficile de prouuer les quatre humeurs que les quatre Elements.

Ils disent donc que les Plantes purgent differemment par la raison du plus & du moins du meslange des Sels des seconds Principes; que celuy qui est meslé de l'huileux purge les excrements & les tartarositez de cette condition, à guise du sauon, lequel composé de sel & d'huille oste les taches grasses & rend les linges blancs, que celuy qui est accompagné du subtil le purge, & de mesme du reste; non seulemẽt ils purgent les superfluitez des Principes, mais encore les Elements desquels ils sont accompagnez, lesquels au meslange font & constituent pour la meilleure part ce qu'ils nomment Tartarositez.

Ainsi premis, il sera ores aysé de faire chois des éuacuans, & de les accommoder à l'intention de l'ouurier, mais comme il ne nous est pas concedé d'auoir toutes les experiẽces requises pour les reduire à vne reigle indubitable, il en faut remettre les preceptes à vne plus longue & certaine experience.

D'où procede la faculté constipatiue & astringente.

CHAP. II.

COmme il se trouue plusieurs Plantes ayant la faculté laxatiue, il s'en recontre aussi tres-grand nombre qui tiennent la constipatiue & l'astringente, dont on recherche la cause. Car autant necessaire en l'Art pour arrester les diuerses resolutions, elle est aussi peu connuë que sa contraire d'action.

Discourant de la natute & proprieté du Principe du Sel, nous auons asseuré qu'il auoit la puissance de durcir & de solider les matieres liquides, & que toutes les duretez procedoient de luy, non seulement comme secõd Principe, mais encore comme premier, principalemẽt selon certains degrez de latitude, ainsi que le Sel Armoniac ouuert, qui durcit les cartilages, les os, les poils, les plumes, les arestes, les escailles, les cornes, & les ongles; par luy en

petite quantité l'Ambre iaune & le Iayet sont endurcis: car tous les sucs de la terre ne sont pierrifiez que par les Sels à diuers estages de dureté, tant par leur meslange, comme seconds Principes, que par celuy des autres substances interuenant en la composition des concrets: estāt pour constant qu'où l'Element de la terre abonde, là les duretez sont plus grādes & plus fortes, ainsi qu'à plusieurs pierres & os. Pareille disposition se trouue és Plantes, les plus dures ont dauantage de cet Element & de la vertu des Sels, & aussi plus d'astriction, comme le Chesne, le Cournouiller, le Nefflier, le Grenadier, le Prunier sauuage, l'Espine-vinette, & semblables, non seulement en leur bois, mais encore en leurs fruicts.

C'est vne vulgaire opinion que les constipations procedent de l'excessiue chaleur du Foye, & des Boyaux; parce, disent ceux qui la fomentent, que la chaleur fait aux excrements comme le Soleil à la bouë, elle desseiche l'humidité qui les rēd coulants & de facile éuacuation: de sorte que priuez de l'humide à guise d'argile cuit, ils sont endurcis & arrestez. Qui ne suit cette fantaisie de l'Escole, est banny

de tout bon sentimẽt. Mais ne leur en desplaise elle ne vient de la sorte, sa cause procede du Sel coagulatif ou constipatif, tesmoin que les grandes & fascheuses coliques, surnommees bilieuses, causees par l'acuité & põticité des Sels, sont tousiours accompagnees d'vne opiniastre constipatiõ, & où les laxatifs ordinaires ne font aucun effect, s'ils ne sont ioints à quelques substances remoussant ces põticitez, comme sont les Gommes, Ammoniac, Opponax, & Sagapenon, ce qui n'est dedans la commune pratique; pour cela les paures Timpanites ne reçoiuent pas aysément guerison, leur mal procedãt de mesme cause.

Pour mieux entendre les effects du Sel constipant, il faut sçauoir que la constipation arriue de deux manieres: l'vne approchant en quelque chose de la pensee des Scolastiques, parce qu'elle eschet lors que les matieres excrementeuses sont seches & priuees d'humidité, non par le chaud qui les ait desfechees, mais leur humidité ayant pris vne autre voye de sa descharge, comme par les reins és vrines, ou par les pores és sueurs; estant tres-vray que qui vrine beaucoup & suë de mesme excre-

mente peu & dur. L'effect de celà a pour cause la grande attraction des reins, ou la resolution des Sels par la faculté diaphortique, ne restât dedans les boyaux que les durcissans. L'autre, quād les matieres mucilagineuses rendues telles par le Sel, rencontrent vn sel pontic & coagulant qui les endurcit, à guise de la presure qui fait le caillé; les excremēts ainsi espaissis ne coulent pas aisémēt, ils s'affermissent plustost: & le Sel y predomine de sorte qu'ils ne sont puants comme les autres; c'est de cette maniere que nous entēdons que se font les constipations & astrictions lesquelles sont plus ou moins fortes selon que les Sels sont plus ou moins coagulatifs & astringents, le Sel armoniac donne cette vertu à l'Ambre jaune & à la Corne de Cerf; & vn plus meslangé le donne à la Grenade, au Myrthe, à la Nesfle, & semblables.

Car les Plantes qui abondent en tels sels soit en leurs racines, tiges, escorces, branches, fueilles, fleurs, fruicts, semences, gōmes, & larmes, ont la faculté astringente, & paroissent pour la pluspart auec vne stipticité, c'est ce que nous nommons vulgairement aspre ou reuesche, comme les

Prunelles ou les Balaustes, que le goust nous descouure.

L'on peut faire ces deux questions sur ces positions, Sçauoir s'il n'y a que les Plãtes aspres, d'astringentes, & si toutes les aspres ont cette faculté. A la premiere ie responds qu'ouy, que le Plantin la possede sans estre aspre, le Ris, le ius des fruicts du Sureau espoissi & cuit auec farine de froment en forme de gasteau, la contient aussi, & plusieurs autres, sans saueur trop releuee: mais cela vient tousiours des Sels de diuerses dispositions, plus ou moins ouuerts, & selon cela plus ou moins sapides. Quant à la seconde, ie dis par ce qui m'est conneu, que ie n'ay oncques trouué de Plantes aspres & reuesches qui n'eussent la faculté astringente, & pour en asseurer dauantage, que l'on nous permette aussi plus d'experience.

A ces deux questions il se pourra faire que l'on y adioustera encore cette troisiesme, sçauoir comme il est possible que d'vn mesme Principe sortent des effects contraires, que le Sel soit cause laxatiue & cõstipatiue: Mais y ayãt reparty au liure precedẽt, ie ne le repeteray icy, plustost chercheray-je la cause des facultez & proprie-

tez venimeuses & alexitaires que l'on trouue és Plantes & de la aux autres.

De la faculté & proprieté venimeuse des Plantes.

CHAP. III.


Ette piece a grandement empesché nos deuanciers, & plusieurs ont fort peiné pour descouurir d'où procedoit cette cruelle ennemie de la vie. La plus part attachez aux quatre premieres qualitez effectrices des Elements, les ont maintesfois tournez le dessus dessous pour y trouuer leur cõpte, mais quelque trauail qu'ils ayent pris, ils n'ont satisfait ny eux ny les autres. Galien qui a fondé son edifice sur la tetrade des humeurs & des qualitez elementaires, n'y ayant rencontré pour se contenter de cette part, est forcé d'aduoüer que les venins des Plantes procedent, pour la meilleure partie, de la proprieté de toute la substãce, que Fernel ex-

plique de la forme : Quoy qu'il en soit, iusques à maintenant ce nœud n'a esté desnoüé [a]. Ils n'entendent pas seulemẽt pour venin ce qui tuë vistement, ou ce qui attaque incontinent le cœur & le Principe de la vie : Mais tout ce qui esteint ou blesse la substance des facultez par la proprieté de toute sa substance, & d'vne puissance inconnuë, tant procedant des Plantes, que s'engendrant au corps par pourriture, cõme quãd de la generation vermiculeuse & pourrie il en sort vn venin infectant & empoisonnant la substance des facultez, ou que par la pourriture s'engendre la peste, d'où est escheu cette pensee, que le venin de la peste estoit vne pourriture inexplicable, nous renuoyans par telle definition aux tenebres Cimmeriennes. Or du venin des Plantes ils en mettent de deux especes, l'vne procedant de toute la substance, & l'autre des qualitez surmontantes. Des premieres le Napel, l'Aconite, la Rosaie, ou Nerion, l'Acheriante, l'If, & la Colchique. Des secõds, l'Oppium, la Mãdragore, la Ciguë, la Iusquiame, l'Euphorbe, & l'Anacarde, lesquels pourtant ([b] dit Fernel) ne sont point exempts de quelque malignité.

a Liure 2. chap. 12. des choses cachees.

b Liure 3. chap. 15. des choses cachees.

c Quelqu'vn du prochain siecle passé, reduisant toutes les Maladies sous cinq genres, en constituë vn qu'il nomme des Venins, proposant qu'il n'y a aucune chose de nourrissiere en la Nature qui ne soit d'vne part saine, & de l'autre venimeuse; que si elle n'est rejettee par l'Artisan qui la separe & l'éuacuë par les emunctoires ordõnez par la Nature, qu'elle se ioinct auec le bon, & s'en fait vne pourriture, & puis vne digestion mauuaise, cause de toutes les maladies de ce genre.

Paracelse.

Mais toutes ces conceptions n'exprimant la vraye cause des Venins, nous sommes obligez d'en chercher d'autres, & cõmençant ceste queste par l'effect pour remonter à la cause, nous disons qu'ayant obserué que tous les Venins, tant des Mineraux, des Plantes, que des Animaux, soit apposez, introduits ou aualez, commencent tousiours leurs actions par la pourriture, leur commune entree, laquelle est petite ou grande, remise ou violente selon la force & l'actiuité de la cause materielle, & la viuacité de l'Artisan, ainsi le Napel opere plus pressément que l'Acheriante, la morsure de la Vipere que celle de la Couleuure: Et ayant encore obserué que

que tous les Mineraux venimeux sont volatils tant en leur Sel qu'en leur Soulphre; que tous les Animaux venimeux n'ont aucun Sel fixe, ny la plus grande partie de ceux qui sont de generation æquiuoque, & que toutes les Plantes empoisonneresses sont puantes; qualitez procedantes du Sel Armoniac & de l'huilleux, qu'il nous faut pēser qu'ils sont les causes materielles des venins ; selon le plus & le moins de leur meslange, & selon qu'ils sont ouuerts & subtiliez, selon quoy aussi ils agissent à diuerses conuenances. Car tel est venin à vn sujet qui ne l'est pas à vn autre, le Nerion tue les Asnes, & non beaucoup d'autres Animaux; la Ciguë empoisonne les Oysons, & sert de nourriture & de remede aux Estourneaux; le Cerf attire le Serpent de son trou, & le mange pour mieux jetter son bois, qui est mortel à plusieurs; non seulement il est ainsi és choses sensibles, mais encore és venins pestiferes, y ayant des pestes qui ne blessent que les enfans, d'autres que les femmes, & encore d'autres qui ne nuisent qu'aux vieillards: Il y en a aussi de particuliers pour les especes d'Animaux, les Bœufs ont la leur, les Moutons, les Cheures, les Chiens, les Poules,

& les Pigeons, sans qu'elles passent & soiét communicatiues d'vne espece à l'autre, tesmoignant par telles rencontres que le plus & le moins du meslange, l'ouuerture & la subtilité des Principes faisant l'Analogie y ont tres-grande part, & qu'elles y apportent vne notable difference.

Pour faire voir que l'Armoniac & l'huilleux en sont les causes materielles, c'est que tous les venins commencent leurs actions par la pourriture, en quoy les vieux & les nouueaux Philosophes conuiẽnent, laquelle pourriture est l'effect de ces deux substances, car il n'y a rien de pourrissant qui n'en aye son origine. La pourriture est continuellement accõpagnee d'vne puãte odeur procedant de l'huilleux, & d'vne errosion & subtiliation, effects d'vn tres-subtil Sel Armoniac; ce n'est pas qu'il ne s'y trouue du Subtil, mais l'huilleux predomine, & n'est pas empesché par le Sel: de sorte qu'il faut que la pourriture s'en ensuiue; aussi leur action est tousiours conduite par vn chaud humide, commencement de toutes pourritures & de toutes generations æquiuoques, pour cela auons nous enseigné en nostre traicté de la peste pourquoy cette ennemie de la vie de l'hõ-

me paroissoit plustost derriere les oreilles, sous les aisselles, & aux aines qu'ailleurs. Au contraire de ce chaud humide, que le froid sec est remede à la pourriture, & empesche toutes les generations æquiuoques pendant qu'il reigne.

Voyla vn des eschantillons de nostre pensee sur les Venins, & de leur cause materielle, qui s'acheuera d'expliquer au chapitre suiuant.

De la faculté & vertu Alexitaire.

Chap. IIII.



Ncore que les semblables soient remedes aux semblables, suyuant l'axiome de Chimie, si n'est-ce point en tout. Il faut qu'il y ait vne contraire disposition, si le Sel est remede au Sel, ce sera à raison de leurs accidents, & selon cela ils seront opposez, l'vn sera resoult & l'autre coagulé, l'vn fixe & l'autre volatil, & non autre.

ment; si bien que selon certaines dispositions & accidents, il ne se trouuera aucune chose en la Nature qui n'ait son opposé; ainsi le Venin aura pour opposé l'Alexitaire, & cet Alexitaire pour combatre le Venin aura pour cause materielle le Sel fixe, comme l'autre l'Armoniac & l'Huilleux; nous l'apperceuons par experience: toutes les Plantes Alexitaires sont tres-abondantes en Sel fixe, le Sel Marin & le Sel fossile empeschent les pourritures & l'action des Venins; mesmeplusieurs Venins en leurs progrés sont arrestez par eux, ils tuent les sangsues, & quand elles ont bien succé du sang ils leur font rẽdre gorge: ils fixent & arrestẽt l'Armoniac, & suprimẽt l'huilleux: ils empeschẽt la pourriture & la puãteur, c'est vne de leurs principales proprietez, la cõseruation & la solisidation sont toutes à eux, & procedent d'eux. Nos anciens n'ayant conneu cette vertu au Sel, bien qu'ils se soiẽt apperceuz cõbien il resistoit à la pourriture, ont mise la faculté Alexitaire en la proprieté de toute la substãce: [a] Galiẽ l'a ainsi recõnu, d'ailleurs il a bien obserué apres son Maistre [b] Æschriõ, que la cẽdre des Escreuices estoit remede à la morsure du chien enragé,

a Liure 11. des simples medicaments.

b Liure 8. des simples medicaments.

mais il n'a pas pensé qu'elle procedast du Sel. Contre la mesme morsure on vse de la mer, mais ceux qui la prattiquent n'ont pas mis en ligne de compte son Sel: de sorte qu'il ne faut trouuer estrange si ne sçachant qu'il y a du Sel en toutes choses, que les Sels selon leur meslange, & qu'ils sont des premiers ou des seconds Principes, ont diuerses facultez.

Quelqu'vn se souuenant qu'au second & troisiesme liure de ce volume i'ay plusieurs fois dit, qu'és cornes de Cerf estimees d'vn chacun pour tres-alexitaires, il n'y auoit aucun Sel fixe, & que ce n'estoit qu'vn Sel Armoniac, auquel toutes les cornes & les os abondent: que i'en ay autant rapporté de l'os de cœur de Cerf, du Besoart, & de la Vipere, que ie descris pour Alexitaires, qu'ainsi il n'est pas vray que tous les Alexitaires abondent en Sel fixe, & que luy seul resiste aux Venins.

Considerant bien telle obiection, elle est puissante; mais d'ailleurs prenant garde aux diuerses operations des choses, il semble que nous trouuerons nostre compte. Il est tres-vray qu'il n'y a que de l'Armoniac en l'os du cœur, & corne de Cerf, au Besoart, & à la Vipere; ainsi ne pouuons

nous dire que si telles substances sont remedes aux Venins, que ce soit par contraire disposition de substance, mais par similitude: Or pour vuider ce different, & respondre à l'obiection, nous auons appris que les Venins sont arrestez de deux sortes, l'vne par les substances qui s'opposent diametralement à leur action, comme le Sel fixe des Alexitaires, qui fixe le Sel Armoniac leur cause materielle : l'autre par les matieres qui leur sont du tout analoges qui au lieu de le repousser ou de l'estouffer comme les premieres, l'attirent à elle & l'enferment dedans leur ventre, comme le Scorpion r'attire son propre Venin, car le Venin de plusieurs sujets estāt tres-subtil & spirituel, produit son action comme s'il estoit sans corps, & ne repose point iusques à ce qu'il ait trouué à se loger, qeu si auant qu'il ait beaucoup besongné l'on luy en donne vn qui luy soit analoge il s'y attache, s'y referme, & lors la Nature desgagee de ses poinctures, pousse plus aisémēt dehors ce corps dedās lequel il s'est refermé, ayant plus de prise & d'action sur luy que sur ce malicieux esprit; c'est ainsi que i'ay dit ces substances Alexitaires, non combant le Venin, mais comme l'attirant

& l'enferment afin que la Nature s'en desgage mieux. Entre les substances contraires aux Venins, i'ay apperceu que la Licorne minerale, autrement dite la mere de la Turquoise, emportoit le prix, non comme enfermant le Venin, mais arrestāt sa cause materielle, aussi est elle tres-abōdante en Sel fixe, & si puissamment fixatif de l'Armoniac, qu'il surpasse celuy de la chaux vifue. Voyla comme nous resoluōs cette obiection, & perseuerons en la pensee que le Sel fixe des subiects Alexitaires porte cette vertu mesme que tous les Sels fixes ont puissance d'arrester plusieurs pourritures. L'Experience, maistresse de toutes les Sciences & de tous les Arts, verifie de sorte cette proposition, que nous la deuons estimer, & en faire vne plus exacte recherche que l'on n'a fait.

Il faut encore respōdre à vne obiection que l'on peut faire, Pourquoy les Plantes venimeuses ne r'atirent pas leur venin, & ne luy sont pas remedes comme le Scorpion au sien, ou les autres Animaux venimeux au leur, & dire à ceux qui la feront, que le venin des Plantes est espanché en toute leur substance, & non en celle des Animaux, principalemēt de ceux qui nous

sont conneus, la Vipere l'a sous les dents canines, le Scorpiõ a son aiguillon, le Crapault a sa baue, & ainsi des autres. Il n'en va pas de mesme des Plantes venimeuses, au moins de celles que nous auons obseruees; le Napel est tout venimeux en ses racines, tiges, feuilles, fleurs & semences, l'Aconit de mesme, & tous les autres suiuent de la sorte: de façon que leur Artisan fabrique le Venin des sucs de la terre, & non en elles comme és animaux, aussi n'opere-t'il de mesme, mais d'autres Plantes voisines font l'effect; comme l'Antore est remede au Napel.

Vne autre obiection suit celle-cy, Pourquoy la Vipere estant morte n'est plus venimeuse, & qu'elle se peut prendre toute entiere, & non la Plãte venimeuse morte. On repart, que le Venin estant espanché en toute la Plante ne se peut retirer & cõfondre en sa masse, ou en toute sa substance, ainsi qu'à l'Animal, qui l'ayant sequestré & mis à part comme vn autre Artisan, à guise du germe quand il est meslé en la mere-germe, il se retire & confond où il n'a plus d'action. Car lors que les germes ou les Artisans sont confus en leurs corps, ils sont assoupis & sans vigueur, or le Ve-

nin des Plantes n'est pas confus, mais estẽdu en son corps ainsi que l'Artisan la dispose & dispense; cela le fait demeurer en son pouuoir d'agir. Il se peut aussi trouuer des Plantes dont la semence est remede à la malice de leur fruict, & desquelles vne partie peut restablir le dommage qu'aura fait l'autre; l'amande du noyau de l'Abricot est remede au mal que cause son fruict, de mesme celle de la Pesche; les pepins du Raisin referment le ventre que son ius aura ouuert, les pepins de Poires & de Pommes profitent aussi de la sorte, & ostent la fadeur que donne leur suc. Cõbien y en a-t'il d'autres que nous ignorons? la paresse nous en ayant desnié la descouuerte, & empesché de sçauoir qu'il y a plusieurs semences qui ne suiuent la qualité de leurs fruicts & de leurs sucs, ainsi que la semence du Pauot qui n'est pas narcotique comme son ius, i'en ay veu manger iusques à demy liure qui n'a pas fait dormir vn moment plus que l'ordinaire, & ay veu mettre deux onces de son huille en potage qui nourrit tresbien & n'endort point, les Champenois qui l'ont en commun vsage en peuuent apprendre quelque chose aux Medecins qui n'oseroient

en donner deux drachmes qu'en tremblant, fruicts de leur nonchalance.

De la proprieté alimenteuse des Plantes, & de ce qui nourrit.

Chap. V.

GAlien n'ayāt bien apperceu pourquoy vne Plante est plustost alimenteuse que sa compagne medicamenteuse, & pourquoy celle cy altere, & que celle là soit alteree : Puis ayant obserué tant de varietez au chois des Aliments par les diuerses especes des Animaux, qu'il y en a tres-peu qui ayent totalement le viure commun. Les vns estans carnassiers, les autres ne viuans que des Plātes. Des premiers, que les vns courent au vif, comme les Autours, les Esperuiers, & les Faucōs; les autres apres la charongne, ainsi que les Vautours & les Corbeaux. Que des seconds il y en a qui ne prennent que le verd des Plantes, & quelques autres que les graines ; que s'il leur arriue de se ietter par la faim sur d'autres

nourritures que celles de leur ordinaire, ils languissent, & souuent en meurent: Que le Bœuf se prend plus volontiers au Chiendent qu'à d'autres; l'Asne aux Chardons, la Chevre au bout des arbres, le Lapin aux Laicterons, la Griue au fruict du Guy & au Geneure, la Linotte à la Nauette & au Lin, le Chardonneret au Chenevis, & le Serin de Canarie à l'Alpistre; & qu'il n'y a que le seul Homme qui deuore tout, & que la gloutte-faim a enhardy de ietter ses mains sanglantes sur tout, mesme iusques sur des Animaux, dõt son œil a horreur. Toutes ces choses, dis-je, luy ont fait penser, cõme ie croy, que ce qui estoit de nourrissier dans les Alimẽts procedoit d'ailleurs que des qualitez premieres & secõdes, & qu'ainsi que les laxatifs ont la vertu de lascher par la proprieté de toute la substãce, que les Alimẽs ont la leur de mesme. Neãmoins si l'on a esgard à la definitiõ qu'il dõne à l'Alimẽt, que c'est tout ce que le ventre de l'Animal altere, tous les corps auront dequoy nourrir: Car la Coustume, vne autre Nature en la Nature, fait que l'estomach de l'hõme debitte & digere tout, mesme les Venins & les Metaux. Les Turcs s'accoustument de sorte à l'vsage

de l'Opium qu'ils ne sont gais & sains que en le mangeant souuent, iusques à trois & quatre fois par iour, & en telle quantité que la moindre de leur prise seroit capable de donner vn eternel sommeil, à ceux qui ne le pratiquent. I'ay veu vne Grecque au logis de la Royne mere à Luxembourg qui en prenoit à diuerses fois par iour au poids de plus de deux drachmes, que si elle passoit ses heures, elle estoit triste & languissante;au cõtraire gaye & tres-forte quand elle suiuoit son train ordinaire. Nos vieux Peres nous font memoire d'vn Roy qui s'estoit tellement accoustumé aux Venins,que se voulant empoisonner il ne le peut accomplir. Comme au cõtraire de cecy toutes choses auront puissance d'alterer, & seront medicaments selon sa definition,puis que les Aliments les plus ordinaires alterent l'homme, sinon à pareil degré que les plus forts, au moins à quelque proportion des communs. Ceux qui passent de l'vsage du poisson à celuy de la chair, & de la chair à autre viáde,sentent vne manifeste alteration en eux, leur ventre s'ouure ou se ferme, & leur corps prend toute vne autre disposition. C'est de là en partie comme il y a de l'apparẽce

qu'Hyppocrate a pensé que plusieurs maladies estoient gueries par vn ordre de Medecine inconneu, que l'on estime arriuer par le temps, & de soy mesme.

Ce vieil & excellent Philosophe asseure que l'homme est nourry de triple Alimēt, de viāde, de breuuage & d'esprit; puis traitant de l'Aliment [a] ailleurs, il le considere gros ou tenu, & de diuerses cōditions rapportees pour diuers respects à la nature, aage, saison & disposition des hommes; dont il escrit auec tres-grande doctrine. Mais comme il est tres-succinct, & d'autant plus obscur, il est tres-difficile d'vn tant general aduis de remporter vne intelligence parfaite, & n'ay peu remarquer qu'il s'accommodast de cette occulte proprieté rencontree par Galien aux diuers sujects desquels l'homme prend sa nourriture, & que celuy-cy place en la similitude de la substance. L'vn & l'autre donc ne nous instruisant assez, puis que determinément ils ne nous disent qu'elle est la matiere nourrissiere contenue dedans les Aliments que l'estomach separe & conuertit en chil, le foye en sang, & les autres parties en autres pieces; si elle se trouue en tous les sujets naturels, ou seulement en

[a] *Au liure de l'Aliment.*

quelqu'vns, & pourquoy non en tous, puis qu'il n y a aucune chose qui n'aye conuenãce par la matiere, soit esloignee ou prochaine, soit des Elemens ou des humeurs, à parler à l'ordinaire, ou par les Principes premiers, ou par les Principes seconds, suiuant l opinion des Chimistes, nous sommes obligez de voir si nous trouuerons mieux ailleurs.

Nostre Art Chimique rapportant tout à ses trois Principes, nous dira sans doute que la proprieté de nourrir depend d'eux, mais plus particulierement du Subtil; desja il nous a enseigné qu'il estoit le soustien de la vie, il ne feindra pas ores de dire qu il est la principale substance alimenteuse, & que tout ce qui est de nourrissier dedãs les choses naturelles est soubs sa conduite & le predomine, que c'est de luy que depend nostre vigueur & nostre vie, & qui augmente nos corps, secondé comme de deux puissants instruments, du Feu & de l'Eau. Plus vn sujet a de ce Subtil, d'autant est-il alimenteux, & plus il est desueloppé, d'autant est il loüable; & moins l'estomach trauaille à le sequestrer. Or pour mõstrer qu'il est necessairement la substance nourrissiere, c'est qu'il est le plus aisé à se con-

uertir & à s'arrester, auec ce qu'il a conuenance, le plus subtil pour penetrer, & le plus abondant des autres Principes en la composition des corps: Le Sel ne fait guieres que la vingtiesme du composé, l Huilleux que la dixiesme, & la Cendre ou l'Element de la terre, que la cinquiesme ou enuiron (s'entend aux corps communs n'estans en tous de pareille quantité) de sorte qu'vn mixte, pesant vingt poids, il y en aura vn de Sel, deux de l'Huilleux, quatre de Terre, & quatorze de Subtil & d'Eau, l'exacte Anatomie des corps faict voir cette verité.

Nous entendons icy le Subtil des secõds Principes, le Protee qui se transforme en tout corps, qui se cache & se desguise sous tant de figures, qui comme le Mercure celeste est de la nature du Planete qu'il ioint, lequel de quelque genre qu'il soit, estant desueloppé, paroist propre à tous sujets. Liquide qu'il est, il a grande familiarité auec l'Element de l'Eau, & tousiours il s'accompagne de l'Armoniac & de l'Huilleux tenu, par le moyen desquels il se ioinct aisément auec les Sels & les Huilleux; predominant il enleue tout ce qu'il ioint, aussi est il de toute nature & seul propre à nour-

tir: c'eſt pourquoy és breuuages fermentez les plus nourriſſiers de tous, il ſort auec ce que nous nommons aſſez proprement Eau de vie ; puis qu'elle entretient & reſtaure la vie, comme le Vin, l'Hydromel, le Cidre, la Biere, & ſemblables, & plus vn breuuage abonde en Eau de vie, que nous auons nommee ailleurs Eſprit bruſlãt par ſa ſuſceptibilité du feu, d'autant eſt il nourriſſier ; de là le Vin l'emporte ſur le Cidre. Non ſeulement il eſt ainſi és breuuages, mais encore és plus ſolides Aliments ; le pain bien fermenté capable de dõner Eau de vie eſt d'autant plus nourriſſier & de plus facile digeſtion que l'autre, parce que la fermentation deſgage du fond de la matiere le Subtil, & le fait paroiſtre à la ſuperficie, emportant auec ſoy ce qui le doit accompagner de Sel & d'Huilleux pour luy donner gouſt, le rendre odorant & enflammable, & le nourriſſier des corps.

Si l'on obiecte que le corps eſtant compoſé des trois Principes accompagnez de deux Elements, qu'il eſt neceſſaire que la nourriture ſoit compoſee de ces cinq ſubſtances: car toute choſe eſt entretenue par ſon ſemblable, autrement il s'enſuiuroit que les corps ne ſeroient fabriquez de ces

cinq

cinq corps ſimples, & en leur reſolution, l'on ne trouueroit que du Subtil, contre ce que la Chimie en propoſe. L'on reſpond, que pour les deux Elements ils n'ont beſoin de nourriture, ains ſimplement d'augmentation, par ce qu'il ne ſe fait diſſipation d'eux comme des Principes, & que pour les Principes qu'ils ſont contenus & ſpiritualiſez auec le Subtil, par le moyen duquel ils ſont entretenus & reſtablis, c'eſt la nature du Subtil des ſeconds Principes. Car, comme nous auons dit, il eſt compoſé des trois premiers Principes auſquels il predomine, il en entraine touſiours autant auec luy qu'il fait beſoin pour augmenter & accroiſtre l'edifice ſelon ſon genre; ainſi l'Huilleux & le Sel ſont enleuez auec les Elements deſquels l'Eau ſert de vehicule, puis appliquez, la nature retient ce qui luy faut, & rejette le ſurplus comme ſuperflu & excrement. De la ſorte nous diſons que chaque choſe eſt augmentee par ſon ſemblable, & nourrie par le Subtil Principe de l'Aliment.

S'il eſt ainſi, dira-t'on, il s'enſuit que toutes choſes ſont nourriſſieres, puis qu'en toutes il y a du Subtil, & neantmoins les Mineraux ne ſont pas aliments des Ani-

maux: qu'vn homme mange des pierres, de l'or, de l'argent, & des pierreries, il n'en retirera pas de nourriture. L'on respond qu'encore qu'il y ait du Subtil en tous les corps des trois reignes de la Nature, qu'ils ne sont pas pour cela tous nourrissiers de l'homme, mais ils le seront de leur genre; car le Mercure n'est nourrissier que de son reigne ou du prochain, encore faut-il qu'il soit resolu & desuelopé du compacte: de la sorte dit-on que les Plantes sont alimẽtees de la resolution des Mineraux, comme les Animaux de celle des Plantes, ainsi par vn ordre successif de resolution les Mineraux viendront à estre nourrissiers des Animaux; mesme quelqu'vns y ont desia les ventres disposez, comme la plusspart des oyseaux, lesquels digerent les pierres, de cette maniere l'on pourra dire que le nourrissement est en toutes choses, mais à diuers degrez d'vsage.

Plusieurs ayant ce sentiment que l'Aliment se trouuoit en toutes choses, ont osé nous asseurer que l'homme robuste pouuoit viure & attirer sa nourriture des gazons de terre appliquez sur son estomach, si cela se peut, il faut que la faculté attractiue du ventre soit grande, & que ce qu'il

attire soit grandement tenu, qui ne peut estre autre que le Subtil contenu par tout, & indefiny en ces gazõs. Il s'est aussi troué des hommes en nos iours qui entreprenoient de faire du pain auec de la terre, duquel ils promettoient vn grand secours en temps de necessité, les espreuues en ont paru veritables, ils tiroient certaines substances visqueuses de la terre, voire des excrements dont ils paistrissoiẽt leur pretendu pain.

De cecy & de ce que nous auons enoncé auant, nous pourrions dire que ce qui est de nourrissier en tous les Alimẽs, n'est pas inconneu, & ne doit estre mis au rang des choses operãt par la proprieté de toute la substance, & que si l'on voit tant de varietez au chois des Aliments par les diuerses especes des Animaux, que cela viẽt de la differẽte conformation de leurs estomachs, analoges par le plus & le moins aux viandes qu'ils appetent, ainsi qu'aux filles malades des pasles-couleurs, dont le ventre mal disposé desire deschoses tresestrãges, comme de la Craye, du Plastre, de la Cendre, des Charbons, de la Poussiere, & semblables, & comme il les desire, il les debite aussi, & ne luy nuisent point pen-

dant son appetit, mais si tost qu'il est deliuré des matieres qui luy causoient ce farouche desir, s'il en prenoit la moindre partie de ce qu'il vsoit auant, il se sentiroit blessé comme de chose estrange.

Ie croyois auoir mis fin à cette proposition, quand il m'a repassé en la pensee qu'ayant dit que le Norrissier est accompagné des autres Principes, & que souuent il entraine auec soy les deux Elemens; que l'on repartira que ce n'est donc pas cette substance subtile seule qui est nourrissiere, puis qu'elle charie auec soy tous les corps simples, mais vn mixte. Pour y satisfaire à mon possible, ie replique que la substance subtile n'est icy conceuë que comme second Principe, auquel surmontant comme elle fait aussi en l'Aliment, elle donne le nom; & asseurent les Maistres là dessus, que si les Elemens n'estoient point meslez auec ce nourrissier, ou que le Chimiste de l'estomach les separast de sorte qu'il ne restast que les Principes, ou plustost que ce Subtil des seconds Principes, qu'il n'arriueroit tel desordre au corps que l'on y en rencontre, à peine les maladies y auroient elles entree, ou difficilement leurs semences y germeroient elles: Car le Subtil, di-

ſent ils, capable de ſe conuertir en tout, & de prẽdre la nature de ce à quoy il ſe ioint, ſuffiroit puiſſamment à l'entretien & à l'augmentation qui ſe fait peu à peu à meſure qu'il eſt conuerty ou arreſté au corps qui le reçoit. Et ne verroit on tant d'excrements & de matieres heterogenees que la Nature repouſſe, dont les plus prochains Aliments ſont remplis, meſme le laict de la Mere ou de la Nourriſſe d'vn enfant.

Les Chimiſtes connoiſſant ces defauts aux Aliments, ſe ſont amuſez de rechercher les moyẽs de les deſpurer à tel poinct que la Nature ne fuſt tant empeſchee de les extraire & de les deſueloper du grand embaras du meſlange des ſubſtances heterogenees; quelqu'vns ſe ſont promis de les auoir rencontrees, ſçauoir ce qui en eſt il le faut attendre à autre ſaiſon; & au prochain liure ſuiuãt, quels ſont les meilleurs, & pourquoy la repletion du pain eſt la plus mauuaiſe de toutes.

De la vertu Specifique des Plantes.

CHAP. VI.

POur auoir rapporté d'où pouuoient en quelque façon sortir les facultez laxatiues, constipatiues, venimeuses, & alexitaires des Plantes, & monstré que la nutritiue n'estoit soubs pareille categorie, ce n'est pas pour cela (me dira-t'on) enseigner pourquoy elles sont Specifiques à des parties & à des maladies, que l'Agaric, les Roses passes, & l'Elebore purgent le Cerueau & non la Casse, ny les Tamarins, que le dernier de ces Cephaliques est remede à la triste & melancolique folie, & les autres, non. Car les proprietez particulieres procedent d'ailleurs que de la matiere, & que du plus & du moins de son meslange.

A cela ie responds, que toutes les parties du corps humain sont composees differemment par le plus & par le moins de diuerses matieres, selon quoy elles sont dissemblables entre elles; la substance molle du Cerueau n'est pas pareille à la spongieuse des Poulmons, & celle cy au paranchime du foye non plus que luy à

la ferme consistance des reins, & ainsi des autres, il est necessaire que le plus & le moins ayent là vne tres-grãde part, & que ces differentes cõformations en procedẽt cõme il nous paroist par grand nombre de messãgez Artistes qui nous sont tresfamiliers, & tels qu'il nous seroit superflu d'en raporter des exẽples. Et cõme les parties dependent de la mixtion, pareillement les Laxatifs, les Astringents, les Venins & les Alexitaires qui les regardẽt, car le plus & moins ont autãt leur estẽduë en eux qu'aux parties des Animaux; c'est de cette part qu'il font conuenance les vns auec les autres, & sans la similitude des substances il n'y auroit aucune entree entre l'agent & le patiẽt: Non seulement cela est de la sorte en ces choses, mais encore és especes de maladies, parce que beaucoup en prennẽt leurs causes aussi bien que les parties leurs conformatiõs, ainsi l'assurẽt les Chimistes. Ils disent, & cela se raporte à l'Experiẽce, que le Subtil par sa volatilité fait la Manie, la Debilité des ligaments, des iointures, des arteres, & le tremblement; que par sa tres-grande subtiliation il engendre la Phrenesie, la Stupidité, & le Sincope, & cette espece de Folie que vulgairemẽt l'on

nomme Melancolie, il excite encore l'Apoplexie & la Paralisie ; accompagné de froideur & de mediocre subtilité, il fait le tremblement des mains & des pieds, la Lethargie, la bouche torte, la diformité des yeux & du nez, & choses semblables.

L'Huilleux fait la Pleuresie, les Fiéures, la Migraine, la douleur des yeux & des dents, la pesanteur & douleur de teste, & nombre d'autres.

Le Sel cause la Colique, le Calcul, la Pierre, & toutes les coagulations, soit és voyes, és vaisseaux, ou és cõcauitez, comme la Sciatique, la Goutte & autres : se resoluant il engendre les Disenteries, les Vlceres, & toutes les eruptions & saletez du cuir ; c'est aussi de luy que procedent les opilations & constipations.

Ces maladies causees par les Principes diuersement meslangez & amenez à diuers degrez d'actiõ, sont gueries par leurs semblables, suiuãt l'axiome, lesquels semblables se tirent des Plantes selon le plus & le moins du meslãge & selon quoy elles sont remedes aux parties malades & aux maladies causees par les diuerses dispositions des Principes, esquelles par la similitude de la matiere & du meslange elles conuiennent, ayant d'ailleurs contraire

diſpoſition, l'Aſtriction pour la reſolution, & pour la conſtipation & obſtruction la reſolution. Voila cõme l'on peut dire que la matiere par ſon diuers meſlange eſt ſpecifiee, & qu'vn ſujet a conuenance auec vn autre.

Mais i'aperçoy que ces pẽſees ne ſatisferont ceux qui repliquerõt; Que le meſlãge ſeul n'eſt pas celuy qui fournit à toutes les diuerſitez des effects : car s'il eſtoit ainſi, le Sel ne produiroit pas les actions cõtraires de durcir & de reſoudre, & qu'il eſt neceſſaire pour beaucoup de rẽcontres, que les Principes, matieres de toutes choſes, s'ouurẽt, s'eſtendẽt, ſe ſubtiliẽt, & prennẽt differentes puiſſances; ce qui n'eſcherra pas par le ſimple meſlange, les Principes n'agiſſent point les vns vers les autres totalement, mais les vns auec les autres; eſtant de la ſorte ces ouuertures & ces meſlanges des Principes, d'où nous auons cy deuant pris les facultez & proprietez des choſes, ſe feront ou par hazard ou par vn agent. Par hazard, il eſt honteux de le penſer; ce ne ſont pas les Atomes d'Epicure pour faire par hazard vn bonnet : Ce ſera donc par vn agent lequel tient de neceſſité la reigle de ſon action, de ſa predeſtination naturelle; comme cela termi-

né & Specifié selon quoy il termine & specifie les substances qu'il met en besongne & dont il ouurage; ores ouurant les Principes, ores les fermant, & ores leur donnant diuerses estẽdues & dispositions, par lesquelles elles produisent auec le plus & le moins du meslãge, dissemblables ou pareils effects, l'Artisan conduisant le tout. Pour ces choses il semble qu'il est raisonnable de penser que les specifications sont œuures des Artisans, lesquels dispensent & disposent les substances selon l'ordre de leur predestination naturelle, & que pendant qu'ils sont en leur vigueur, qu'ils tiennent les matieres de leurs bastiments en leurs Ciments; cõme au contraire, lors qu'ils quittent besongne, lassez ou assoupis ou dõptez par de plus puissants qu'eux, le tout tombe en ruine & la vertu Specificatiue s'esuanoüit: De là conclura-t'on la vertu Specificatiue des Artisans; sans laquelle les Principes ne sont remedes à leurs maladies ny aux parties. Cela veritablement est tant raisonnable, que nous sommes obligez l'auoüer, mais pourtant si adiousterons nous que la vertu Specifique n'a entree à son action sans la matiere pour laquelle le meslange est tousiours

tres-considerable, & par luy pourra-t'on paruenir à quelque cônoissance de la vertu Specificatiue, pourueu qu'elle soit conseruee au milieu de son ouurage esueillee. Car encore qu elle soit cõparee à la forme, voire qu'elle soit telle, qu'elle n'agist en aucune maniere sans ses outils, tels que sont les Principes, les deux Elemens, le Cahos, & le feu exterieur mouuãt le sien par sa cõuenance: de sorte que l'on peut dire que la vertu Specifique est vne puissance Artisane que la Nature a predestinee & limitee à quelque action particuliere, ayãt entree au sujet auquel elle doit agir par l'Analogie des substances, or estant tres-considerable il se mouuera cette question,

---

Sçauoir si l'on doit plustost courir aux vertus Specifiques pour la guerison des maladies qu'aux autres.

Chap. VII.

Par ce que nous auons cy deuant dit, qu'à cause des Principes il y auoit des maladies similaires, c'est à dire, des indispositions procedant du Sel, de l'Huilleux, & du Subtil, lesquelles se considerent fort generalement,

d'autant qu'elles n'ont point de semences, comme quand le Sel se resoult par l'Element de l'Eau, d'où sortent plusieurs fluxions, ou quãd l'Huilleux se fond où s'enflamme, la cause de plusieurs fiéures, ou bien quand le Subtil se precipite ou se sublime, produisant des indispositions de sa condition, l'on dira que les Specifiques ne sont pas tant considerables, sinon entant que l'on fera telles maladies speciales, parce qu'elles procedẽt d'vne espece de Principe, eu esgard aux premiers, ou d'vne espece de Sel les rapportant aux secõds, qui toutesfois n'est pas cette vertu Specificatiue de laquelle nous venons de parler au chapitre precedẽt, ains seulemẽt vne conuenãce des substãces agissant les vns vers les autres, en cõtraires dispositiõs, cõme la coagulatiõ à la resolutiõ, qu'ainsi il ne sera pas besoin de Specifics pour la cure de telles maladies. L'on repart, qu'encore que telles maladies procedẽt generalemẽt des Principes, & non des semẽces des indispositiõs, qu'elles ne laissent pas d'auoir quelque specificatiõ, puis que les Principes sont ouuerts, estendus, & diuersement disposez par les Artisans desquels depend la vraye vertu Specificatiue, & qu'il conuiẽt

auoir des Principes en contraire diſpoſition, qui n'y peuuent eſtre amenez que par les Artiſans, que de la ſorte il faudra des Specifics. Et puis c'eſt que nous obſeruons deux Specifications, l'vne des ſubſtances materielles que nous venons d'expoſer rendues generalement telles par les Artiſans; l'autre des ſemences des maladies, celles qui ſe tranſplantent des peres aux enfans, ou d'vn ſujet à vn autre, comme les contagieuſes ou ſemblables qui ſe prouignent. Pour l'vne il conuiendra l'eſpece du Principe, & pour l'autre l'eſpece de ſemence, d'autant plus celle-cy ſera-t'elle neceſſaire ſi la ſemẽce a ietté de longues & profondes racines, & qu'elle ſoit en ſa vigueur, parce qu'elle ſera plus difficile à arracher: ainſi i'oſerois dire que pour guerir telles indiſpoſitions qu'il faut des Plãtes Specifiques aux maladies & aux parties qui portent les ſemẽces de la ſanté, & ayent la force d'eſtouffer celle des maladies ſe donnant entree par l'Analogie des matieres. Car ſi l'infirmité eſt en quelque partie principale, cette Specifique ayant la puiſſance de fortifier ſes facultez, & d'eſtouffer les ſemences des indiſpoſitions qui ont germe & s'accroiſſent, il s'en en-

suiura la guerison;ainsi la semence vermiculeuse est offusquee par les Specifiques, contrariant à sa production.

Sur ce necessaire vsage des Specifiques, quelqu'vn se souuenant de l'Axiome que les semblables guerissent les semblables, dira que c'est en sortir, car les Specifiques ne peuuẽt arracher les semences des maladies que par leur contrarieté, ou si elles estoiẽt semblables elles augmenteroient plustost la maladie que de la guerir, veuque chaque chose est entretenuë par son semblable: A cela on repart, que les Specifics se donnent premierement entree à leur action par la ressemblance & la conuenance qu'elles ont de leurs substances à la partie affligee, que cette entree se fait par les semblables, mais quant à la specifique de santé, que veritablement elle est diametralement opposee à celle de la Maladie, & que de la sorte ie luy aduoüeray son obiection, qui pourtant ne ruine pas l'Axiome, puis que l'entree a l'actiõ de la Specifique de Santé, se fait par les semblables, neantmoins à contraires dispositions, ainsi que nous auõs dit ailleurs. Là dessus suit vne demande, Sçauoir si ces Specifiques sont conneus & tellemẽt en l'Art, que l'on

s'en puisse seruir pour estouffer ces semẽces des Maladies; Sãs le desguiser ie respõs que iusques à maintenant ils ne le sont de sorte que l'on s'en puisse vãter, la croyance contraire en a empesché la tasche, estimant que si l'on s'y fust efforcé selon plusieurs aduis de nos Anciens qui les ont apperceus, & en ont laissé des memoires, que sans doute nous aurions fort auancé cette descouuerte; ils nous ont desia aduerty de plusieurs Plantes Specifiques aux parties du Cerueau, du Poulmon & du Cœur, du Foye, des Reins, de la Matrice, & semblables. Ils en ont encore cõneu pour les maladies; plusieurs de leurs obseruations en parlent, & les histoires des Plantes en font mention. L'on y peut auoir recours, & se mettre dedãs la voye de la recherche, soit par leurs preceptes, prenant leurs maximes pour guide, ou d'autres, si la Raison & l'Experience les enseignent meilleures. De grands Personnages ayant reconneu cela, ont aussi asseuré que les meilleures & plus brefues cures se faisoient de la sorte. De là est arriué que plusieurs personnes ignorantes des causes maladiues, ont appliqué des Plantes Specifiques à des indispositions qu'ils ont gueries, contre l'espe-

rance de tres-sçauans Medecins, ayant eu ces remedes de la traditiue & de l'empirie, ie dis de cette empirie que Galien nomme le bras droict de la Medecine.

Sçauoir si les Maladies ne se peuuent guerir sans Specifics.

CHAP. VIII.



C'Est vne question faite tres-à propos, de sçauoir si les Maladies ne se peuuent guerir sans les Specifics dont nous venõs de parler, Car s'il estoit ainsi, peu de maladies seroient guerissables, veu le peu de remedes Specifiques en vsage & conneu; neantmoins nous voyons tous les iours de tres-fascheuses indispositions prendre fin par vne bonne methode curatiue. Ie responds que ie confesse non seulement qu'il se peut guerir maintes infirmitez sans Specifics, mais aussi sans aucuns remedes, principalement de celles qui n'ont pas de fortes racines, & qui sont sujettes aux mutations tempestiues, ainsi que

que des Plantes annuelles, fruicts de certaines saisons, germant en l'vne & perissant en l'autre, cõme les Dartres qui naissent au Printemps & s'esuanoüyssent l'Hyuer; mesme de celles qui se transplantent des peres aux enfans: Plusieurs Lepres & Folies se sont esuanoüyes à la troisiesme & quatriesme generation, & d'autres aussi ont reparu que l'on croyoit esteintes, la Nature estant en vn perpetuel roulemẽt de ces semences. Hippocrate s'efforce de monstrer, que quoy qu'il arriue, que telles indispositiõs sont gueries par la Medecine, soit par Diette, ou par l'vsage de quelque viande conuenable à tel rencontre, ou par la mutation de l'air, & par semblables accidents inconnus à celuy qui en reçoit la commodité: & que les maladies que l'on croit s'esuanoüyr d'elles mesmes sont gueries par vn art de rencontre & inconneu. Mais de quelque sorte que la guerison eschaye, il faut aduoüer que les Specifiques sont tres-excellentes, puis qu'elles deuancent les tẽps des guerisons, & qu'elles arrachent les plus profondes racines des Plantes des maladies, les empeschant de germer & de se transplanter. Maintesfois contemplant la maladie

Venerique,& la methode que l'on tient à sa cure, que plusieurs en guerissent, & que beaucoup traictez par ordre pareil & semblables remedes, languissent auec ce fleau de la desbauche sans receuoir parfaite guerison, i'ay pensé que le Specifique n'en estoit encore conneu, & que faute de le rẽcontrer, que cette maladie ayant mis ses racines profondes elles repulluloient souuent, parce que les remedes n'estãs Specifiques ils ne les arrachoient entierement.

Cela, dis-je, m'a fait penser que la plus-part de telles maladies curees sans les Specifiques, ou s'esteignoient par vne longue atenuation, de mesme que les Plantes ausquelles on oste l'eau & la rosee, ou cessoient par leur terme accomply, ayant parfaict le cours de leur duree, que de là vient ce triuial prouerbe, Bien heureux le Medecin qui vient au declin de la maladie. Ie me promets que si ceux qui dõnent des semences & des racines aux maladies cõsiderent ces choses, qu'ils les auouërõt aisément. Pour ceux qui ne connoissent tels rencontres, ie sçay qu'ils ne l'admettront, plustost s'en mocqueront-ils, mais ie les prie, auant que d'en rire, quittant toute preoccupation & passion, qu'ils examinẽt

bien le progrés de diuerses maladies; qu'ils lisent là dessus les sentiments d'Hippocrate, à l'aduenture pourrôt-ils trouuer quelque chose à quoy ils n'auoient pensé : Les sciences ne s'apprennent par les ergotismes, mais par de tresprofondes speculations reduites apres à l'experience, sans laquelle il n'y a aucune certitude.

De la sorte nous disons que beaucoup de maladies se guerissent sans les Specifics, mais que pour abreger & moins fatiguer les corps malades, qu'eux seuls sont grandement necessaires & conuenables, tât les purgatifs alexitaires que les autres.

Or de ces Specifics il y en a de deux sortes; l'vne comme la Nature nous les done; les autres nous les tenôs de l'Art, ainsi que nous les auons comprises és ouurages de l'Art Chimique. Les premiers & naturels dônent force aux secôds, & c'est d'eux que l'Art en emprunte les matieres, tels sont le Specific purgatif, le Sômeilleux, l'Histeric, l'Alexitaire, le Disenteric, & plusieurs autres, dôt la Chimie se glorifie. Et ces Specifics de l'Art ont tousiours pour compagnons les Principes en contraire disposition à celuy de la Maladie, par eux ils ont entree en leurs subiets, soit

qu'ils soiẽt faits par extraits, soit qu'ils soiẽt seulemẽt meslez: les Specifics naturels operẽt biẽ de la sorte, & sont cõme des Astres dõt les bõs & fauorables aspects nous redõnẽt la santé, les autres sont diuerses cõionctions de ces Astres, rendues benignes & tresactiues par leurs diuers combinatiõs, que l'on joint sãs y adiouster ou diminuer, ou que l'on despouille des Elements qui empeschoient leur actiuité, influent auec plus de puissance, comme diuers extraicts qu'enseigne l'Art.

Des entieres Dieu nous en a concedé vn meslange qu'vne longue experience nous a fait connoistre tres-excellent contre toutes sortes de venins; il est composé d'Angelique, de Potasites, d'Asclepias, de Scorsonaire ana ℥ iij. d'Imperatoire, d'Aunee, de Gentiane, d'Aristoloche ronde & longue ana ℥ ij. de Piuoine, de Valerienne femelle, de Cabaret, de Souchet, de Tormentile, de Chelidoine, de fleur de Safran de feuilles de Marrube odorant, de feuilles de Scordion, de graine de Moutarde, dite Seneué, de graine de Cresson alunois de semence de Ruë ana ℥ j. de racine de Carliue ℥ iiij. le tout reduit en poudre, & meslé auec quatre parties de miel escumé:

Toutes ces Plantes nous sont connues, ce sont tous Astres reluisans continuellement sur nostre horison sans se coucher, &beaucoup plus fauorables que celles qui ne nous leuent pas: Et si l'on y prend garde l'on y trouuera les sept Planettes pour les sept membres principaux, leurs maisons & exaltations

L'on pourra obiecter que i'ay tantost dit que le chaud & l'humide estoient de grands instruments de la corruption, qu'au contraire le froid sec estoit ennemy des generations æquiuoques, neantmoins que tous ces Astres terrestres dont nous composons nostre Ciel alexitaire sont chauds, & que par ce moyen ils ne deuroient estre tant resistans aux venins que ceux qui ont telles qualitez.

Ie respõds qu'il est vray ce qu'ils disent, mais qu'ils se resouuiẽnent aussi, au moins s'ils ont leu & remarqué ce que nous auõs escrit au liure precedent des qualitez des Plãtes, que beaucoup sont estimees chaudes, & operer par telle qualité, qui ne le sont pas, ayant, ce me semble, assez intelligiblement descrit, que l'acrimonie errodãte des Sels causoit quelquefois vn chaud accidental, non entant que chaude, mais

acre,& que les Plantes acres, tesmoin de leur Sel, resistoient puissamment à la pourriture: pour cela resistent-ils aux venins, & puis pour la pourriture il faut vn humide superflu duquel toutes ces estoilles de la terre sont exemptes, ioinct que l'Artisan de leur specification fabriquant telles vertus est celuy auquel on doit auoir esgard special. Plus leurs corps auront de conuenance, d'autant se ioindront-ils aysément, concurreront & s'vniront à mesme intẽtion. D'abondãt, c'est que le chaud sec n'empesche moins la generation æquiuoque, voire les autres, que le froid sec.

Or à faute de ces Specifics tant simples que composez, l'on s'efforce de guerir les maladies par atenuation, c'est le fondement de l'Art de Medecine, sa premiere partie est la Diete, & ceux qui l'ont reduite en Methode commencent par là: Mais cõme cette intẽtion methodique faite au hasard, puis que la plusspart des causes des maladies gueries par tel ordre sont inconnuës, ne deseiche pas tousiours toutes les racines des infirmitez, ne les faisant que flestrir, aussi toutes les indispositions ne sont pas gueries par cette Methode, ains plusieurs recidiuent, & plusieurs n'en diminuent de rien; l'experience en est iour-

naliere, & ne croy pas que les bõnes ames le veuillent nier.

De la vertu Balsamique des Plantes.
CHAP. IX.



Vtre ces vertus procedans de la proprieté de toute la substãce, suiuant l'opinion des anciens, il s'en rencontre encore plusieurs autres és Plantes; dont ils nous ont laissé les memoires, telles que sont la vertu Balsamique, la Diuretique, la Sudorifique, & semblables; & encore la Sympathie & l'Antipathie des choses, ou des amuletes, atribuãt les trois premieres aux qualitez, & les autres aux formes: mais il semble qu'ils n'ont si precisément esclaircy cette matiere que nous en puissions faire vn solide fondemẽt pour en edifier vne science: ils nomment le Baume medicament glutinant, & veulẽt qu'il soit de chaleur temperee, sec au second degré, astringent, de crasse & terrestre substance, comme l'Arnoglosse, la Mille-feuille, la feuille d'Orme, & bien plus le suc des pommes croissant dessus, & plusieurs autres pareils,

ausquels ils ne donnēt aucune vertu Specifique, encore que tous les glutinãs ne sont propres à toutes les playes de toutes les parties du corps, ny à toutes les vlceres; tel profite au pied qui nuit à la teste, & tel vaut pour la poitrine, qui blesse vne autre partie non seulement les parties, mais encore les especes des playes. Car plusieurs glutinãs sont cōuenables aux playes simples, & detranchēt qui endōmagēt celles d'vn moyē mousse, ainsi que les mousquetades; les vns guerissent vne sorte d'vlcere qui en enueniment vne autre: de sorte qu'il y a tres-peu de certitude en leur application, le hazard y a plus de part que la reigle & la raison, si vne longue experience n'en forme la pratique.

Les Anciens donc n'ayant expliqué cette vertu pour la croire proceder des premieres & secondes qualitez, ils n'ont conceu ce que les modernes ont pensé, qu'il y auoit deux sortes de Baumes, l'vn interieur & l'autre exterieur, celuy là possedant vne vertu conseruatrice de son sujet, l'empeschant de corrompre pendant qu'il est en sa vigueur; & l'autre vne matiere analoge à cet interne, ayant la vertu de reunir les choses disiointes, soit playes ou vlceres; Et comme i'ay dit, le premier n'est pas rap-

porté de nos vieux Docteurs, s'ils n'ont voulu entendre pour luy ce qu'ils nomment l'humide radical, qui veritablement semble s'y rapporter. Or ce premier & interieur est au corps humain vne certaine substance tres-excellente & temperee, qui ne se discerne essenciellemẽt par le goust, quoy qu'elle soit vne liqueur de Sel le preseruant tres-puissamment de pourriture: elle est aussi nommee vne glus tres-temperee de la nature du corps, que l'on definit vne liqueur du Sel interieur conseruãt naturellement auec tres-grande puissance son corps de corruption.

Le second ou externe est vne liqueur visqueuse, reunissant & guerissant promptement les playes & vlceres; quelle est cette liqueur il est aisé de la connoistre, si la definition de l'interne est receuë? La cõuenance qu'elles doiuẽt auoir pour se rencontrer en vne mutuelle action nous enseigne que c'est vne liqueur de Sel des Plantes, soit douce comme le succre, qui est vn tres-excellent Baume, glutinatif & conseruant de pourriture, reunissant en tres-peu de temps les playes simples, soit amere comme la Myrrhe, qui n'a pas sa seconde pour s'vnir & conseruer le Baume

interieur, soit insipide ou de tres-petit goust, comme la viscosité des pommes ou vessies croissant és Ormes, glutinatif, tres-prompt: Laquelle liqueur comme elle est differente en goust és Plãtes Balsamiques, tesmoin de son different meslange & de la varieté de la disposition des Principes en leurs extinctions, aussi est elle specifiee aux parties esquelles elle a conuenance de matiere par le plus & le moins; de là vient que les Plantes ameres sont plus detersiues, & valent mieux pour beaucoup d'vlceres que les douces, & celle-cy pour les playes; ainsi le Sanicle, l'Aloés, la Myrrhe, & les Aristoloches sont tres-bonnes pour les vlceres, & la viscosité de l'Orme, le ius d'Orpin, la langue de Serpent, & semblables pour les playes recẽtes, mesme quand les playes degenerẽt en vlceres il est tres-bon de mesler les ameres auec les douces, en telle rencontre le succre fait des merueilles auec l'Aristoloche; & de là doit-on prendre l'ordre & la raison de composer tels remedes.

S'ils dependent de la composition (dira-t'on) ils ne sont pas specifiez par la Nature à telles especes de playes ou d'vlceres. L'on peut repartir ce que nous auons dit

au chap.precedent, qu'il y a des Specifiqs naturels & d'Artistes, & que ceux-cy dependent & procedent de ceux là, les mesmes raisons sont pour les Baumes que pour les autres Specifiqs.

L'on repliquera que les Modernes qui ont imaginé les Baumes internes & les externes ont aussi dit, qu'il y en auoit vn externe general, & appliquable à toutes playes & vlceres: tel qu'ils ont proposé celuy du Sel de Tartre, & par consequẽt non specialisé. Mais on leur respõd, que le genre n'empesche point l'espece, au contraire il n'est dit tel qu'à cause des diuerses especes qu'il comprend, pour y auoir vn Baume appliquable à la teste, aux pieds, à la poitrine ou autre part, il n'esclud pas que le Mille-pertuis ne soit bon pour plusieurs playes du corps, & non pour celles de la teste; que l'Orpin & la viscosité de l'Orme soient bons pour quelques playes recentes, & non pour les vieilles; que le Millepertuis empesche les vers des playes & non l'Orpin: ces diuersitez sont autant d'especes, & leurs Specifications peuuent auoir pareilles causes que les purgatifs, ou que les Alexitaires.

Ces objectiõs que nous venõs de resoudre

sont petites, comparees à celle qui nous represente que si les Baumes des Plantes sont les liqueurs de leurs Sels, ayant conuenance auec celles du corps humain, que en vain l'on vse de la Therebintine, du Baume du Perou, de celuy de Iudee iadis tant chanté, se recueillant és vignes d'Angady; des huilles distillees comme celles de Brique, de Cire, de Therebintine, d'Ambre iaune, & de plusieurs autres de semblable condition, qui neantmoins sont vsurpees pour Baume auec tres-grand & heureux succés, & ne sont Sels ny liqueur des Sels: car pleine d'apparence il y faut de la raison, ou bien vne tres-asseuree experience pour la renuerser, nous n'en sçauons pourtãt autre que celle, que les Baumes tiennent plus du Sel & de sa liqueur que de l'Huilleux, tesmoin qu'ils se ioignẽt difficilement auec l'Huille, & tresfacilement auec le Sel; plusieurs sucs paroissent Huilleux ausquels le Sel domine, comme la Myrrhe, leur goust monstre assez que le Sel y est le plus puissant: Le Sauon cõposé d'vn fort capitel ou lexiue & d'huille, nous represente quelque chose de cela, mesme quelqu'vns s'en sont seruis au lieu de Baume, & il ne les a tousiours frustrez de leur

attente;ainsi que la Therebintine il se durcit en le cuisant doucement,&comme elle pressee par le feu,il se fond & liquefie; Le visqueux ius des Plantes Balsamiques suit ces dispositions. Quant aux Huilles distillees,bien qu'elles cōtiennēt beaucoup de Sel auec soy qu'elles emportent en la distillation, nous ne les estimōs pour cela Baumes,bien ont elles la vertu de cōseruer le Baume interieur,empeschant appliquees que l'air ne l'altere,ne le liquefie, & n'introduise des qualitez nuisiues à son action : car leur onctuosité bouchant les pores,deffend l'entree aux choses estranges, & resoult aussi les substances endurcies qui leur sont analoges; tel est le Baume Euangelique, & toutes les huilles distillees de quelconque simple ou composé que ce soit : aussi se trouue-t'il vne tres-grande difference entre la liqueur des Sels & les Huilles, soit distillees ou autres; ainsi les huilles peuuent par accident seruir à la guerison des playes, & non de leur proprieté Balsamique. Ayant estallé nostre pensee sur la vertu du Baume des Plantes,nous pourrions encore nous estēdre sur les autres, comme sur la Diuretique & Diaphoretique, fort considerables

en l'Art, estans les resolutions des superfluitez & des excrements des Sels, qui doiuent proceder des Sels à telles vertus & par le plus & le moins de leur meslange, & par la puissance des Artisans : mais ayant pareil enchesnemẽt dans leurs conditions que les autres choses naturelles ; ils sont autant aisez à conceuoir & descouurir qu'eux ; pour cela nous passerons outre pour venir à celles que toute l'Antiquité & les Modernes encore, ont tenuës & tiẽnent pour tres-cachees.

De la vertu de Simpathie & d'Antipathie.

Chap. X.

La remarque que l'on a fait de plusieurs choses qui semblent se suiure les vnes les autres, & de plusieurs autres qui se fuyẽt comme l'on dit que la Vigne ayme l'Ormeau & fuit le Chou, sans en aperceuoir les causes, a grandemẽt empesché les Curieux, qui ne pouuant se satisfaire & trou-

uer ce qu'ils cherchoient, se sont contentez de nommer ces effects Sympathie & Antipathie, & d'affirmer, bien qu'ils n'en connoissent pas les causes, que de necessité telles proprietez arriuent par la conuenance & proprieté, & par la disconuenãce & disproportion de leurs substances, ainsi que Galien dit des Purgatifs, qu'ils éuacuent differemment les humeurs par la similitude de la substance qu'ils ont aux humeurs qu'ils éuacuent. Et toutes fois & quantes qu'ils ont veu quelque action de cause incogneuë, à l'instant l'on a couché de la Sympathie ou de l'Antipathie. Mais outre ses vertus ou l'agent est appliqué materiellement au patient, comme le laxatif à la matiere à éuacuer, l'Alexitaire au venin, il s'en voit d'autres qui seulement portez, & loing du mal guerissent les infirmitez, ainsi dit-on que la Piuoine & le guy de Chesne pendus au col guerissent l'Epileptie, la grande Scrofulaire & la petite Chelidoine les Hemorrhoïdes; que le Culrage tacheté tenu en la main droicte arreste toute perte de sang; que la racine de grande Ortie appliquee en la partie opposee l'arreste aussi. L'on en dit de mesme de la Bource de pasteur, que

les racines d'Oseille & d'Arnogloſſe pendues au col gueriſſent les Eſcrouëlles; que le Mil-pertuis eſt remede aux charmes; que la Paruanche guerit les enſorcelez; que le premier fait fuyr les demons & les beſtes farouches, & mil autres qui ſeroient trop longues à reciter que l'Antiquité rapporte; & deſquelles ie n'ay veu l'effect: Tels remedes ſont nômez de nos deuanciers Amuletes ou Periaptes, dont les cauſes ſont tres-incôneuës: Mais quoy que l'on les ait eſtimez ainſi, Thomas Campanelle en veut rêdre raiſon, & tient que ces effects tant bizarres procedent d'vn commun ſens qui eſt en toutes les choſes. D'autres diſent que ce ſont vertus magnetiques, & les nomment Medicamês Magnetiques; de là eſt ſorty la compoſition de cet vnguent vulneraire & Magnetique rapporté par Crollius, & de ſon Periapte contre les venins; Sçauoir s'ils ont bonne raiſon c'eſt ce qu'il nous faut examiner, car les vns & les autres expoſent cela auec tant d'obſcurité, que l'on n'y trouue pas grâde lumiere. Il eſt bien vray qu'il y a quantité d'obſeruations tant des vieux que des nouueaux, que pour eſtre faites ſuperficiellemêt, l'on les a eſtimees du nombre

du nombre de ces inconnues qui n'en sont pas; comme pourquoy la Vigne ne s'attache au Chou comme à l'Ormeau, en auoir imaginé vne Antipathie cela me semble tresgrossier, parce que si cette vineuse Plãte ne s'attache au Chou c'est que ses caprioles ne se peuuent lier à ses larges feuilles, & que desirant de monter comme on la voit lors qu'elle rencontre non seulement l'Orme, mais toute autre sorte d'arbre où elle se puisse attacher elle s'y lie: si elle estoit si contraire au Chou, les Vignerons auroient grand tort d'en planter dedans leurs Vignes, ce qui leur est familier, & pourtant la Vigne ne laisse de croistre & de porter fruict, comme s'il n'y en auoit point. Là dessus quelqu'vn m'objectera que cette Antipathie se tesmoigne encore par le bouïllon de Chou qui deffend & guerit de l'Iurongnerie, mais ie repars que ce n'est pas par Antipathie, ains par les facultez du Chou qui empeschent que les vapeurs narcotiques du Vin ne blessent les mẽbranes du Cerueau, d'où se fait l'Ebrieté; l'Amande amere fait le mesme, & neantmoins la Vigne grimpe volõtiers sur son arbre: Voila pourquoy plusieurs choses sont dites Antipathiques & Sym-

pathiques les vnes aux autres qui ne le sont pas, mais seulement agissent les vns vers les autres par la conuenance des substances & de leurs meslanges, ou par sa disproportion; ainsi dit-on mal à propos qu'il y a grande Antipathie entre l'eau & l'huille, & neantmoins par le moyen d'vn peu de Sel ils s'vnissent tres-facilement & ne font qu'vn mesme corps. L'on asseure de mesme qu'il y a grãde Sympathie entre l'ambre & le festu, & neãtmoins cette vertu attractiue qu'il a du fétu luy est cõmune auec tous les vnctueux & visqueux; la glus tiree du Houx & celle du Guy soit de Põmier ou de Chesne & de plusieurs autres gõmes l'attirent plus puissammẽt que luy: c'est la proprieté de tous les Huilleux, tant liquides qu'endurcis, ces derniers plus foiblement que les premiers: ainsi l'ambre est dit attirer la paille par sympatie, qui le fait par son humeur huilleux. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de sujets à repugnãce les vns aux autres, & que cela ne depende des formes, je croy que le venin & l'alexitaire sõt de la sorte opposez, & que ses formes ou Artisans disposent & dispensent leurs matieres à telles actions, y impriment leurs facultez; nous en rencontrons tant

d'effects en toute l'estenduë de la Nature, que de les nier sentiroit plustost son opiniastre que son modeste aprentif; aussi les aduoüant nous estimõs que leurs vertus procedent, comme nous venons de dire, des Artisans, y disposant leurs matieres.

Quant aux Amulettes, en ayãs rencontré quelqu'vns, i'estime qu'ils n'agissent pas par de plus estranges moyens que les Sympathiques, & quoy qu'ils semblent n'estre appliquez cõme l'agent au patient, si y en a-t'il quelque espece; au moins a-ce esté l'opinion de Galien a pour la proprieté de la Piuoine pẽduë au col cõtre l'Epilepsie, car toutes les Plantes euaporẽt cõtinuellemẽt tesmoin leur odeur, & celuy de la Piuoine tres-grãd: par cette euaporatiõ se fait vne communicatiõ des plus deliees substãces du mixte naturel, & vn cõtact de l'agẽt au patiẽt, & de la sorte au corps humain estãt poreux & trãspirãt par tout. La pluspart des Periaptes que i'ay veu operer ont esté appliquez sur la partie ou sur son opposee, cõme la grãd'Ortie pour arrester le sang, le Matricaire pour l'affectiõ hysterique, la petite Chelidoine pour les Hemorrhoïdes, & semblables: Car pour cel-

a *Liure 6. des simples medicaments.*

les que l'on dit rompre le fer, deferrer les Cheuaux, & ouurir toutes les serrures cõme la Lunaire, ou operer comme la Carline tant estimee des Alemans, qui outre sa proprieté incomparable contre la Peste & les Venins, ayant esté experimentee par l Empereur Charles Magne, dõt elle a esté nommee Carline, ou plustost Caroline, fait encore des merueilles, entre autres si elle est cueillie & arrachee en temps conuenable ; ils tiennent pour asseuré que si vn homme en porte sur soy qu'il acquiert toute la force des hommes qui l'accompagnẽt, iusques à leuer & porter trois ou quatre cens liures de poids, & courir auec, sans que pour cela il se peine : mais ceux qui l'auoisinent en demeurent si las & recreus, qu'il n'est pas possible de plus, ou si l'on en met vn petit morceau attaché au mors d'vn cheual, qu'il court & deuance tous les autres de quelque bonté qu'ils puissent estre. Ou qui mõstrent vne vertu aymantee, comme la Persicaria, qui cueillie & lauee en eau coulante & claire, puis appliquee peu de temps sur certaines especes d'vlceres, & apres reportee & enfouye au lieu où elle a esté cueillie, les guerit à mesure qu'elle pourrit ; l'on dit chose

approchante des nœuds de paille, & des Pois pour la guerison des Verruës, & des poreaux pour le laict endurcy aux mamelles des femmes, excepté qu'à celuy-cy au lieu de le mettre pourrir l'on le pend à la cheminee. Ie n'ay veu toutes ces belles choses, aussi ie ne le nie ny ne le cõdamne, seulemẽt souhaiterois-je en auoir l'espreuue, sçauoir si elles peuuent estre, il me semble que quand ie dirois ouy que ie n'offencerois ny Dieu ny la Nature, cela peut estre aussi bien que ce que raconte Ioseph de la Plãte Baaras, ou que la vertu de l'Ayman, les pierres n'ont pas plus de prerogatiues dedans la Nature que les Plantes, celles cy sont estimees viuantes, & par consequent plus actiues: c'est de la sorte que i'en voudrois penser, il est plus conuenable à l'homme d'esprouuer le bien que de le nier, & principalement celuy qui va à l'enrichissemẽt de la Nature. Mais atendãt que Dieu nous fauorise de quelqu'vne de ces espreuues, nous dirons que ces proprietez si admirables & si peu conneuës par l'experience, & les autres periaptes, seront ce me semble bien rangees auec les Specifics agissant par leurs Artisans, & par la conuenance de leurs substances aux parties &

maladies qu'elles regardent,les ayant disposees à cela non sans vn contact, ou solide ou vaporeux.

Si l'on m'obiecte que ie me suis bien dóné de la peine sans fruict, puis que n'ay trouué autre cause des Specifiques que les Artisans lesquels ne sont non plus cõneus que ce que l'on appelle proprieté de toute la substance,& que les puissances cachees, qui sõt tous sinonimes des causes occultes. Ie repars que veritablement ie ne cõprens les Artisans que par leurs effects,mais que par raison & experiẽce l'on peut cõnoistre les instruments desquels ils se seruent & ont leurs entrees à leurs actions.L'on sçait que les laxatifs ont entree par les Sels nitres,les Venins,par les Armoniacs,les Alexitaires, par les fixes & leurs diuersitez, par leurs meslanges, & par leurs ouuertures, extensions & reserremens. Ces connoissances ne sont pas mesprisables, bien considerees l'on les trouuera de tresgrand poids, & de tres-grande recommẽdation en l'Art. Il ne nous est pas permis d'entrer si auãt dans le sanctuaire de la Nature que nous puissions determiner les agents, ny definir les Artisans, la science des hommes doit auoir quelque borne, elle doit

commencer à quelque chose d'inconneu, autrement elle esgaleroit celle de la premiere & vniuerselle cause, ce qui est impossible: commēt pourriōs nous arriuer à ces intimes que les spuerficielles sont pour la pluspart ignorees? non seulement pour nostre negligence, mais pour mille difficultez, & que toutes les choses n'agissent pas tousiours de mesme sorte; c'est de là que nous pouuons faire cette question.

Pourquoy les Plantes ne produisent pas tousiours esgalemeut leurs vertus.

CHAP. XI.

CEux qui auront contemplé par le niueau de la raison & de l'experiēce le progrés de toutes les choses que la Nature estalle à nos sens, auouëront qu'il y a vn certain ordre & des temps pour produire ce à quoy elles sont predestinees. Dés aussi tost que la graine d'vne Plāte est iettee en terre, elle ne germe pas, & à l'instant qu'elle germe elle ne produit pas ses

fruicts ny sa semence, son Artisan trauaillant par ordre & par mesure les doit atteindre & se fabriquer les organes auant que de trauailler, il ne laboure sans cela, & selon ses forces & la vigueur qu'il atteint dans son ouurage il tesmoigne sa vertu & son action. Mais outre ces necessaires considerations, il y en a tant d'autres de si grand poids, que si elles ne sont obseruees en tout ou en partie, difficilement les choses dont on se veut seruir pourront elles satisfaire à l'attéte. Car outre ses mouuemens apparoissant, de leurs saisons & de leurs âges, ils en ont encore de cachez desquels depend la pleine puissance de leurs vertus. Les Artisans se mouuans dans les Plantes comme des Astres, sont de sorte diuersifiez, que qui ne les connoist & ne les pred en leurs angles, maisons, exaltatiõs, ou en leurs aspects benins & mutuels, ils demeurẽt oyseux, voire quelquefois contraires à l'action que l'on en espere, & encore qu'ils ayent atteint ces circonstances de leur part, qu'ils y soient rencontrez par l'Artiste, il conuient encore l'industrie de leur application, qui cõsiste en ordre & temps, les fieures ne sont si facilement gueries hors du mouuement de leur cause, que

quand elle est esmeuë, qu'elle monte ou descend, car il conuient necessairement proportionner l'agent au patient; les Medicaments n'agissent pas aux corps morts, il faut de la vie & d'autres conditiōs que les ordinaires, non seulement ils n'agissent pas où il n'y a point de vie, mais encore où il n'y a point de mouuement; ce mouuement est icy pris pour l'ordre & le progrés que tiennent les semēces des maladies pour arriuer à leur maturité, & le temps que l'on les doit attaquer & surprēdre. Difficilement guerit-on les indispositions sans qu'ils en donnent le signe, les vnes demandent le Printemps, les autres meurent l'Esté, quelques autres acheuent l'Automne, & beaucoup se terminēt l'Hyuer: ainsi que les semences des Plantes ne germent pas en tout temps, & qu'il y en a qui ont les racines bien profondes & tres difficiles à arracher, voire qui repullulent par de petits bouts restez, pareillement y a-t'il des infirmitez tresopiniastres, & pour lesquelles il faut auoir de grandes considerati ōs, ou elles recidiuent ordinairement. Il ne suffit pas de connoistre la maladie & son remede, il faut encore sçauoir son vsage, le temps propre à guerir, & celuy d'ap-

pliquer le medicamẽt auec toutes ses conditions, sans quoy il ne se fait aucune cure asseuree, & toutes les guerisons qui se font sans cette sciẽce sont au hazard, il y a plus d'art que de prudence; de là vient en partie que tant de langueurs entraisnent les hommes au tombeau sans guerison, & que les Plantes plus efficacieuses demeurent infructueuses, & ne produisent pas tousiours leurs effects, ou s'ils operent cela est tant inesgal que l'on ne s'y oseroit asseurer : par là pouuons nous apprendre que pour trouuer les Plantes esgalement efficacieuses, qu'il les faut prendre en leurs aages, saisons, lumieres, aspects, ascẽdans, & les proportionner à leurs patients, germans, augmentans, meurs, ou finissans; par leurs analogies Artisanes, ou specificatiõs introduites par les substances materielles ausquelles elles ont conuenance.

Quelle conuenance ont les Plantes auec les Animaux & les Mineraux.

CHAP. XII.

IL est donc impossible que les agents puissent monstrer leurs effects sans proportion & conuenance auec les patiens: nous mettons icy les Plantes d'vne part, & les Animaux de l'autre, voire les Mineraux parce que nous attendons nos biens & nos commoditez de ces Astres de la terre: mais pour les auoir il faut tirer leurs benignes influences sur nos globes, & considerer leurs liaisons, accords & conuenances: Il semble qu'elle soit de deux sortes; vniuersellement de la part de la matiere, & particulierement de celle de leurs Astres. L'Aigremoine par ses trois Principes premiers a conuenance auec tout l'Animal, de ses seconds elle particularise la substance du Foye, & tout ce qui luy ministre & luy est voisin, voire peut encore auoir quelque proportion à d'autres membres: mais par

son Astre elle influe specialement pour le Foye, son Artisan regarde particulierement cette tasche, & encor pour quelque particularité en cette specialité, parce qu'elle n'est pas totalement vniuerselle à toutes les indispositions de ce membre: pour cela les Artisans sont multipliez sans nombre, & le Ciel terrestre est innombrablement orné de ces Astres, il y en a autãt pour le Foye qu'il est sujet à d'indispositions, & varient de mesme. Le Cœur, le Poulmon, le Cerueau la Ratte, les Reins, la Matrice, les Genitales, & toutes les autres parties tant internes qu'externes ont de pareilles faueurs: Bref tous les Astres des Plantes regardent, enuironnent, & se proposent pour influer aux Animaux. Et comme ils leur influent bien, comme Iupiter & Venus, mediocrement ainsi que le Soleil & la Lune; douteusement & selon la rencontre à la façon de Mercure; ou pernicieusement comme Mars & Saturne, les Mineraux semblent leur influer & se resoudre pour elles: les vnes tiennent leur aigreur des Sels & du Vitriol, les autres tirent leurs astrictions du Sel & de l'Alun, les odeurs du Soulphre, & les couleurs du Mercure, les autres leur douceur du Plõb,

leur venin de l'Arsenic & du Realgal, & celles cy participent aux vertus cordiales de l'or, de la terre bolaire, & de la Licorne minerale ou mere des Turquoises, les Antipileptiques participent à la vertu de l'Argent, & à celle du Saphir; les Histeriques à celles du Cuiure & de l'Esmeraude, & chacune a sa conuenance pour sa specialité. Car la Nature vniuerselle sans repos meut sans cesse les Artisans aux generations, productions, transplantations, & resolutiõs, donnãt par cette derniere action entree à tous les sujets les vns aux autres; ainsi les Mineraux se resoluans sont nourrissiers des Plantes, & les Plantes des Animaux, puis les Animaux des Plantes, & les Plantes de Mineraux. De mesme qu'entre les Animaux & les Plantes il y a couenance generale de la part de la matiere & des Principes premiers, & plus estroite par les Principes seconds qu'elle est speciale par leurs Artisans, ainsi est elle des Mineraux aux Plantes ; de sorte que les Plantes ne sont autres que resolutions Minerales ; & les Animaux que resolutions des Plantes, puis le tout retourne en la terre. Les Artisans seuls demeurans incorruptibles; c'est comme la Nature se iouë, & qu'elle donne

conuenance, fymbole & liaifon à tous fes fujets.

Si les Plantes peuuent caufer des maladies generales & particulieres.

CHAP. XIII.

IL femble qu'ayant trouué que les Plantes ont conuenance generale de la part de la matiere auec les Animaux de la terre, & fpeciales par leurs Aftres ou Artifans, qu'elles deuroiēt toutes confpirer à leur bien eftre & à leur cōferuation. Les femblables conferuent les femblables, difent nos Anciens; & tout ce qui a conuenance fe lie, s'vnit, & fe ioinct tres-ayfément, & plus ils font pareils, plus difficilement fe fequeftrent-ils : de forte que l'homme vfant des Plantes pour fon viure ordinaire ne deuroit iamais rencontrer par elles de maladies. Cette penfee paroiftroit dauantage conforme à la verité, fi toutes les Plantes eftoient bonnes, & participoient toufiours à de bons Aftres, qu'il n'y euft point de malefique Mars, de

morbifique Saturne, & d'inconstant Mercure, que par ces Astres malins les matieres ne fussent roüillees, infectees & enuenimees ; qu'il n'y eust aucunes resolutions Minerales pour l'aliment des Plantes, ou que passant d'vn reigne en l'autre ils n'y portassent leurs venins, ne les recelassent des temps & ne produisissent leurs germes & leurs fruicts en d'autres, voire que les semences des maladies ne fussent semees & espanchees par tout. Car s'il est vray qu'il n'y ait aucune chose bonne qui ne contienne du mauuais, sans doute nous beuuons & mangeons tous les jours des maladies outre celles qui ont leurs racines & semẽces en nous dés nostre conception. De sorte que l'vsage des Plãtes no⁹ en cause aussi bien que celuy des Animaux: elles ont des Artisãs resoluans nos Sels, alumãs nos Soulphres, sublimans nos Subtils, ils ont des Astres esbranlans & mouuans nostre Saturne & nostre Mars vistement, tardiuement en les rendant stationaires, direcs, & les esleuans à leurs maisons & exaltations, ou les deprimants à leur detriments & cheuttes, les roullans aux angles ou aux succedentes, ou aux cadantes, soit en leurs Oriens ou Occidens, helia-

ques ou cosmiques, les faisant influer sur Venus par quarre ou opposé aspect, causent l'impuissance, ou rendent steril si c'est Saturne ou vicieusement incontinent si c'est Mars, ou les faisant influer sur Iupiter causent des obstructions & de fascheuses cacochimies, & l'impurité du sang si c'est Saturne, ou allument l'Huilleux & le Nitre du sang si c'est Mars. Ainsi pourrions nous courir par toute la sphere du corps humain, & dire combien d'importunes indispositions peuuent causer les mauuaises influences des Astres malins des Plantes, ou de ceux qui sont recelez en elles par les resolutions Minerales. Combien y recontrons nous de venins, de narcotiques, de resolutifs, de dissolutifs, de corrosifs, de constipatifs? sans ceux de leur famille; les Napels, les Ciguës, les Aconits, les Iusquiames, les Ifs, les Morelles, les Mandragores, les Pauots, les Orties, les Elebores, les Eupturbes, les Titimaux, les Esules, & semblables Astres de Saturne & de Mars, qui souuent se transplantent en nous & y suscitent des maladies de leur nature, au moins arriue-t'il de la sorte si nostre Artisan n'est puissant iusques à ce poinct de separer & jetter dehors de son domaine

tous

tous les Artiſans eſtranges, entre les autres les ſemences de Saturne & de Mars; qu'il ne faſſe ſon Ciel pur, ſa terre nette de mauuais germe, ſon cahos ſerain, & de cõſeruer l'ordre à ſon inuariable œconomie. que s'il atteint telle perfection, il aura la paix en ſon eſtat.

Les Plantes donc peuuent cauſer des maladies generales & particulieres; des premieres en infectãt & reſoluãt le Baume naturel, prouoquãt des diſſenteries & liquefactions, ou congelant le ſang comme la Thora des Vaudois, & le caillant comme la Cigue; en attaquant le membre de l'vne des facultez, comme le Foye; car malade, eſtãt l'officine du ſang, nourriture de tout le corps, il eſt neceſſaire que tout lãguiſſe; de meſme le Cerueau bleſſé, la faculté animale affoiblie, les ſens corrompus, tout eſt en deſordre, le corps n'eſt plus qu'vn trõc immobile. Des ſecondes en reſueillant ou trãſplantãt des ſemẽces de maladies en vn mẽbre dõt la cõdition n'eſt pas des Principales, & dont l'effect ne ſort point hors de luy ou y faiſant reſoudre le Sel, ou la cuant cõme l'Ortie, ou le faiſant fleurir cõme le nitre, & ainſi des autres, donnãt le mouuemẽt à des ſubſtãces qui demeureroient en

leur message sans telles causes. De la sorte arriuēt les dartres, les tumeurs, les vlceres les Escrouëlles, les fistules, les Hemorroïdes, dōt les vnes sont ephemeres, & de peu de duree, les autres saisonnables ou se terminant ou retournāt, ainsi y a t'il des dartres; ou d'annuelles ou de perānelles, & de lōgue duree, suiuāt en cela la course des semēces qui les produisent, & des Plātes qui les excitēt & ausquelles elles ont cōuenance. De cette part viēnent beaucoup de maladies incōnuës en leurs causes, & aussi de tresdifficile cure; voire desquelles la guerison arriue (si elle eschet) ou par haazrd, ou par son terme acheué, cōme les annuelles, & de petites racines, ou de perēnelles; chaque chose ayant son âge, le mal autant que le biē; si l'vn & l'autre ne sont soustenus par de puissans agents qui les conseruent.

Comme les Plantes guerissent les maladies soit causees par les Plantes, ou venant d'ailleurs.

Chap. XIIII.

SI quelques Plantes causent des maladies par leurs mauuais Astres, vn bien plus grand nombre en guerit par les bons Artisans, & n'y a pas vne des mauuaises qui n'ait sa cōtraire voire plusieurs,

le Napel à l'Anthore, l'Aconit à l'Origan, la Rue, l'Absinte, & le Marrube odorant; la Ciguë a le vin; la graine d'Ortie l'Absinthe, & l'Origan; l'If a les mesmes aduerses que la Ciguë; la Iusquiame est vaincuë par l'Ail, l'Ognon, le Nasitor, la Moutarde, le Pignon & l'Ortie; le Pauot & l'Opium sont contrariez par le Vin & l'Absinte; les Champignons estouffans par l'escorce de reforts & par l'Absinte; l'Anacarde par l'huille de noix, & la Colchique par l'Absinte, les Reforts & la Ruë. Le nōbre des bonnes excede celuy des mauuaises, encore de ces fascheuses tire-t'on souuent de la commodité, la Ciguë est remede aux duretez de la Ratte, & destache les nuages & vngles de la membrane de l'œil nommee cornee, la Iusquiame en cataplasme appaise les douleurs des jointures, le Pauot & l'Opium arrestent les fluxions, & l'Anacarde fortifie la memoire; il n'est question que d'en sçauoir l'vsage & les appliquer: car Saturne & Mars font quelquesfois mieux que l'on n'espere d'eux. Guerissant dōc les maladies, c'est par leurs substances materielles, ou par leurs formelles, ou par leurs qualitez. Quant à ces dernieres les Chimistes ne les considerant

actiues, ains seulement signes des resolutions ou condensations des matieres, ils ne les mettẽt pour causes, comme si le Sel se resoult au froid de la caue, ils ne considerent ce froid, mais l'air contenant vne subtile eau resolutiue du Sel, & si l'eau se glace au froid, ils ne donnent cette actiuité à la qualité, mais à la substance du Nitre resolu dont elle procede, & ainsi des autres: de sorte qu'ils n'ont pas grand esgard à la qualité froide de la Iusquiame, de la Morelle, de la Iombarde, mais à sa matiere & à son Astre. Or la matiere est Element ou Principe, & celuy-cy premier ou second, par l'Element de l'Eau les dissolutions & resolutions; par celuy de la Terre les dessications, & par les Principes selon leurs premieres vertus ou proprietez, ou selon leurs specification; par les Astres selon leurs influences, comme on le peut recueillir de ce que nous auons enseigné par cy deuant, & comme nous dirons encore au liure suiuãt, afin de n'vser de repetition. Elles guerissent donc les infirmitez, soit aduentices, soit congenites, soit causees par elles ou par d'autres agents externes transplantez, ou par les semences innees, suiuant leurs liaisons, accords, & conue-

nances, soit resistante, estouffant les semences à leurs germes, les arrachant & poussant dehors, s'accompagnant ou produisant des qualitez contraires, s'y donnant entree par leurs Principes, & agissans par leurs Artisans.

L'on pourra dire que c'est discourir d'vne chose de grande importance trop briefuement & generalement, qu'il est tresdifficile d'en connoistre l'ordre, les intentiõs & l'vsage par ce que nous en auons enoncé, que puis qu'il discorde de l'aduis des Anciens, & ne suit pas ce qu'ils nous en ont laissé, que ie me deuois dauantage estendre. Ie reparts que cette pensee bien expliquee ne cõtrarie à aucun des vieux Docteurs, elle exprime seulemẽt d'autre sorte & d'autre maniere ce qu'ils ont traitté confusément: Mais comme la deduction en appartient à la science de Medecine, & l'application à son Art, il est plus à propos d'en parler expressément; cela se pourra faire ailleurs, auec plus de temps & de loisir, si Dieu nous cõcede la vie: brisant donc là, nous chercherons ores si Dieu a beny les Plantes jusques à ce poinct, de nous augmẽter par elles la duree de la vie auec la santé.

Si les Plantes peuuent prolonger la vie, & comment.

CHAP. XV.


CEtte question regarde deux poincts; le premier, si la vie se peut prolonger; & l'autre, si augmentant sa duree nous la pouuõs obtenir par le moyen des Plantes. Pour le premier, il se considere de deux sortes, selon Dieu, & selon la Nature; celuy-là se prouue par les sainctes lettres, elles nous en asseurent, & les promesses en sont telles, que ce seroit impieté d'en douter. Celuy qui obeyra au commandement de Dieu, & honnorera ses Pere & Mere, aura la vie lõgue, la vieillesse est la couronne de dignité qui se trouue és voyes de Iustice; aussi le Sage porte en sa droicte la longue vie, & en sa gauche les richesses. Dauid connoissant que le nõbre des ans se pouuoit alonger, prie Dieu de ne le retirer au milieu de ses iours, & de luy laisser acheuer sa carriere. Ezechias

Prouer. ch. 16. v. 31.

Psal. 101. Heb. 102. v. 6.

l'esprouua, & Dieu luy en fit sentir l'effect par Isaïe; Non seulement elle le promet & nous en asseure, mais encore elle nous raconte que des le commencement de la premiere conformation de l'homme, il y en auoit vne Plante tres-excellente entre les arbres du Iardin de volupté ; sur laquelle Philon Iuif paraphrasant dit que cet arbre non seulement auoit de la vie, mais encore de la raison & de l'entendement ; il estime que cela luy estoit bien concedé, puis qu'il auoit le pouuoir de donner la vie : de sorte que de cette part la longue vie nous est promise soubs des conditions iustes & raisonnables. Mais encore que selon ces promesses elle nous soit asseuree en accomplissant ce qui nous est enjoint, nous ne laisserõs d'en rechercher la possibilité dans la Nature, afin que de toutes parts nous puissiõs satisfaire à nostre questiõ. Et au secõd poinct [a] Aristote dit que la vie est cõseruee par la chaleur, à quoy s'est accordé Galien & proposant que le feu est la plus grande cause de la vie, il ne repugne à ce qu'il a dit ailleurs qu'elle cõsiste au chaud & humide, que quelques vns nomment l'humide radical; car, disent-ils, tant qu'il demeure au corps humain la vie dure, de sorte qu'il ne

Rois 4. ch. v. 6.

a Probl. sec. 1. & sect. 3.

b Comment. 1. Aphor. 14.

faut que le conseruer pour tousiours viure. Les anciens donc ont estimé que l'on pouuoit prolonger la vie, & nous en ont laissé des preceptes, mesme les Astrologues qui se promettent de pronostiquer la qualité de la vie & le temps de la mort, n'y sont pas si precis, qu'ils n'y meslent de conditionnelles, & ordinairement ils vsent de ce terme, Il est menacé, ne la pouuāt determiner; aussi seroit-ce chose bien extrauagante de dresser des Arts pour des ouurages qui ne se pourroient accomplir, car la raison est esgale entre la necessité de de la maladie & celle de la mort, si l'homme est necessairement malade, inutilemēt la Medecine enseigne-t'elle la Deffensiue, & s'il doit mourir de toutes les indispositions par l'ordonnance du Ciel, en vain s'imagine-t'on vne Curatiue: Et quand vn Medecin se vantera d'auoir tenu vn tel homme en santé toute la duree de ses iours, ou luy auoir sauué la vie le guerissant de ses maladies, on luy pourra donner le démentir, & dire il estoit ainsi ordóné du Ciel, ce n'est pas vous. Cette question se resoult, à sçauoir si nostre vie est tellement limitee, qu'elle ne se puisse pas outrepasser; beaucoup, & des plus suffisans demeurent sur l'affirmatiue, qu'elle

est bornee, & qu'on n'y sçauroit adiouster vn momẽt, plusieurs aussi asseurẽt le contraire, & de part & d'autre l'on fournit des raisons. Les premiers disent que cela est de l'ordre de l'establissement du monde, que toutes les choses ayent vne iuste duree, vn cours & concours asseurez & inuariables, autrement tout seroit au hazard & en confusion, contre l'intention du souuerain ordonnateur. Mais les autres leur repartẽt que la prolõgation de la vie ne rõpt nonplus l'ordre qu'il est rõpu à vne mõstre qu'on remonte plusieurs fois pour continuer son cours auant qu'elle ait deuidé sa fusee. Pour afferrmir ceste question ils disent que la necessité que l'on veut imposer pour la borne de la vie doit proceder de la premiere cause qui l'a ainsi ordõné, soit en ayant donné les loix à la Nature qui doit necessairemẽt suiure ce train, soit quelle agisse immediatement, & termine le cours de la vie, comme qui coupperoit le fil d'vne trame, ainsi que plusieurs Anciens l'ont imaginé, ce qui est grandement absurde. Tous les moyẽs qui sont en la Nature pour arriuer à vne & à diuerses fins seroient tres-inutiles, en vain le concours des causes pour edifier, & celuy pour acheuer seroient en toutes choses. Or Dieu &

la Nature ne font rien en vain, & ne ſçauroit-on aller d'vne extremité en l'autre ſans paſſer par le mylieu, Dieu n'agit immediatement qu'en la Creation : la duree de la vie n'eſt de cette condition, auſſi ne la retranche-t'il immediatement, l'ordre & la ſuite en ſont en la Nature, ſçauoir ſi elle eſt telle en elle qu'elle ne ſe puiſſe prolõger? Par les appetits & deſirs qu'à la Nature de cõſeruer ſes eſpeces, leſquelles ne ſont de duree qu'en leurs indiuidus : il paroiſt qu'elle ſe porte du tout à la cõſeruatiõ de la vie & à ſa lõgue duree, cela eſt encore tres-apparent par les cauſes concurrant aux actions ; cette horreur meſme qu'elle a de la fin des choſes ne les teſmoigne-t'elle pas puiſſamment? Mais voyons le plus fort par la concurrence des cauſes, car de luy, ſans doute, nous trouuerõs noſtre verité de la prolongation de la vie, diſons auãt que c'eſt. a Ariſtote eſtime qu'elle eſt le commencement de l'action de l'ame, voulant dire que la vie eſſentielle eſt l'origine & la fontaine des functions vitales qui ſe manifeſtent au nourriſſement & accroiſſement, au ſentiment & au mouuement interne, voire à la generation, auſſi eſt-elle le principe du mouuement interne. Aux choſes compoſees de corps, elle

a *Au liure du mouuement.*

est consideree en quare manieres ; premierement pour la mesme ame qui est dite la vie essentielle, parce qu'elle constitue l'essence de la chose viuante; Secondemẽt pour l'existence de l'ame au corps; Tiercement pour la faculté vitale qui est vne naturelle puissance du corps animé; Et quartement pour les functions de la vie. Pour cette consideration on definit la vie de l'homme vne naturelle existence de l'ame au corps moyennant la chaleur naturelle, & son attache l'humide radical, que les nouueaux nomment le baume de la vie, & la liqueur du Sel. L'ame donc est la source de la vie, mais elle n'agit pas sans matiere, & cette matiere n'est autre que les Principes ausquels elle s'allie, les dispose & dispense à son action, & d'eux forme la vie, de sorte que s'ils sont entretenus en leurs liaisons & mutuel concours, la vie dure autãt qu'ils demeureront en ce parfaict estat: au contraire la mort arriue de leur desvniõ dissolution, & lors qu'ils donnent entree à des Artisans estranges. Pour donc conseruer & prolonger la vie, il faut entretenir l'vnion de l'ame auec son corps, & empescher l'entree aux influences des mauuais Astres. Mais pour sçauoir comment cela se peut faire, il faut resoudre deux questiõs

qui se presentent, sçauoir si les pieces concurrētes à la vie sont corruptibles ou non, & si elles se peuuēt tellemēt vnir, & se deffendre en vnion, que la vie en soit perpetuee. Les deux principales pieces de la vie sont l'ame & le corps, il faut qu'il y ait vne grande conuenāce entr'eux, puis que leur separation est tant horrible. Or pour la premiere, nous auons assez amplement monstré au premier de ces liures comme elle est incorruptible non seulement en l'homme, mais encore és Plantes, de cette condition la mort ne procedera pas de son imperfection. Quant à l'autre, elle est bastie de diuers membres, l'on peut penser qu'en cette multitude il n'y a pas vne telle liaison, qu'elle ne se puisse aisément resoudre: Car, comme nous auons dit ailleurs, les Elemens rendant le corps poreux, & les Principes moins vnis, ils donnent entree à des choses accidentales contraires à la vie, neantmoins chaque membre pris à part est incorruptible, & n'y a que le débile meslange qui facilite la desvnion, permettant l'entree à des Artisans estranges que l'on pourroit nommer de corruption, puis qu'ils ruinent l'edifice & offencent la vie. La matiere donc consideree simplement est incorruptible aussi bien

que l'ame: dõc de la part de l'vne & de l'autre la vie se peut perpetuer; il n'y a que de celuy du meslange lequel nous auons à combattre. Mais auant que de l'entreprendre respondons à l'obiection que l'on nous fait, que nous auons dit au premier [a] liure de ce volume, que la mort arriue de deux sortes. La premiere, quand quelque forme puissante assoupie dedans la matiere du corps se réueille, & se voulant mettre en action fait guerre à la dominante, se seruãt des Principes, des Elemens, & de l'esprit vniuersel le feu, d'où suit le desordre du sujet, & comme la maladie, laquelle ne cesse que l'vne n'ait vaincu l'autre, de là suit la guerison ou la desvnion totale. L'autre est quand l'Artisan las d'ouurer se relasche, alentissant de sorte son action pour se retirer à son repos, &c. Car, dit-on, si c'est vne forme cachee dedans le sujet qui cause la corruption, ou si c'est l'Artisan qui se lasse de trauailler, ce n'est pas le meslange qui donne entree à la mort, & cause la fin de la vie. Et disons que ce que nous auons pensé de la dissolution de l'entier, ne contrarie pas à ce que nous proposons maintenant du meslange, parce que les formes recelees dans l'edifice ne se rebelleroient iamais si la matiere poreuse à cause du mes

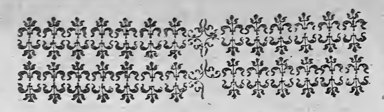
a *Dernier chap.*

lange n'estoit alteree par mille accidents externes (dont nous faisons estat en la suitte de ce Chapitre) donnant iour à la forme de se réueiller & d'agir, & à l'Artisan de se lasser à la reparation de tant de debris, car si son bastimēt restoit tousiours en son entier, sa tasche accoustumee ne le surchargeroit pas, il suiuroit tousiours son train, mais les varietez arriuees par le meslange mesme dés le commencement, cela empesche qu'il ne se ioigne intimement à sa matiere, à laquelle s'il estoit ioinct, comme nous auons dit ailleurs, sans les Elemēs difficilement les separeroit-on, car ce sont eux qui rendent les corps poreux & plus mols, & par consequent plus aisez à ruiner, ainsi l'apperceuōs nous aux animaux, les plus secs, & les bois les plus durs viuent le plus long temps, & leurs corps se ruinent le moins, le Saule, le Trēble, & le Peuplier se vermoulent en deux & trois ans, que le Pommier ny le Poirier ne le seront en dix ny vingt, s'ils sont cueillis en bonne saison, ny que le Chesne en cinquante, mesme le Chesne croissant és vallees marescageuses plus mol, se gaste plustost que celuy des mōtagnes plus dur, le bois plus resserré qu'aucun dure aussi dauantage : bref plus vn corps est serré,

moins permet-il l'entree aux accidents externes,& plus resiste-t'il à la dissolution. Ainsi le meslange des Elements rendant les corps poreux, empesche vne plus estroitte liaison du corps & de l'ame, & la longueur de la vie. Il conuient donc d'y trouuer quelque remede, il est sans doute qu'il y en a. Ceux qui ont escrit de la longue vie, comme Marsile Ficin & Paracelse, se promettẽt d'en donner, il les faut cõsulter; ce pẽdant nous poursuiurõs, sçauoir s'il est dedans les Plantes, & si par leur moyen nous pouuons prolonger la vie. Desia elles nous guerissent de nos infirmitez, repurgeant nos corps de leurs superfluitez; elles contiennent encore vn baume grandemẽt propre à entretenir & conseruer le nostre, le ciment de la vie, mesme elles en ont qui preseruẽt les corps morts de pourriture, tant elles sont excellentes. La Therebintine recueillie en sa saison balsamique a cette puissance, & beaucoup d'autres. Si les corps mols tels que les nostres se peuuent preseruer sans dissolution par le moyen de ces baumes, à plus fortes raisons les plus durs, aussi pour les Plantes; l'huille de Lin empesche que leur corps arrachez de la vie ne se vermoulent; les metaux poreux, comme le cuiure & le fer,

ne se rouillent pas, si l'on les embaume, & sont baume les vns aux autres. Car le Cuiure fondu auec le Plomb & l'Estain se verdit difficilement. Les corps les plus resserrez & secs estās les plus aptes à la lōgue vie nous enseignent que les mols sont de moindre duree ; les animaux carnassiers & mols viuent moins que les autres, si ce n'est la Corneille, & le Corbeau desseichez par l'air, ou les Septentrionaux que le froid resserre & desseiche. Nos vieux Peres qui viuoient de gland comptoient leur âge par siecles, & les Païsans plus durs & robustes que les Citadins n'vsans que de pain & de legumes viuēt plus longuemēt. Il se trouue de plus vieux Capucins dans l'austerité endurcissans leurs corps, que de voluptueux dans les molesses. De ces premiers nous pouuons penser que les Plātes qui se coseruent le mieux, qui abondēt les plus en baume, & qui endurcissent & fortifient les corps sont les meilleurs pour la lōgue vie: c'est en leur queste qu'il conuiēt nous employer afin que viuant en gens de bien nous puissions prolonger nos iours, loüant Dieu en ses œuures, & le remerciāt de ce qu'il nous a gratuitemēt dōné le tresor des Plātes pour accōplir cette belle fin.

Fin du quatriesme Liure.



AV LISEVR.

Yant estably le fondement de nostre connoissance par les Principes de la Chimie, pour les qualitez, facultez & vertus des Plantes; il nous a paru bien seant de dire quelque chose en general de leur vsage, en vain les aurions nous proposees tant excellentes si nous n'acheuiõs à leur vsage: vn marchand estaleroit en vain sa marchandise s'il n'en publioit la bonté & l'vtilité. C'est donc pour l'application des Plantes que ce cinquiesme liure est tissu. Il recherche quelles sont les meilleures, les Paysanes ou les estrangeres, les sauuages ou les cultiuees & domestiques; quelles parties l'on doit prendre; si elles sont mieux employees entieres que diuisees, & seules que jointes auec d'autres. Et parce que beaucoup font vn grand estat des Huilleux subtils qu'ils appellent improprement quintes essences & des sels: Mesme qu'ils les ordonnét indifferemment les vns pour les autres contre la maladie, que la Plante dont ils sont extraicts regarde, la question semble estre justement faite, sçauoir si les Plantes ont plus de vertu en leurs essences qu'en leur entiere substãce, & quel est la meilleure pour les remedes: Car c'est la prise qu'ont

volontiers plusieurs Medecins Chimistes auec les Galenistes. Le bastiment de toute la Medecine Galenique estant fondé sur les premieres qualitez, il nous a paru à propos d'enquerir si telles qualitez sont considerables en l'vsage des Plantes, & comment on les doit estimer. Puis ayant apperceu que les Mineraux & les Animaux contestent contre les Plantes, ceux là pour les remedes, & ceux-cy pour l'aliment, il a esté necessaire de monstrer cõme ces premieres viuãtes sont preferables aux vns & aux autres, pour l'vn & l'autre vsage, pour cela nous prenons à tesmoins le Pain & le Vin, comme les plus generaux, excellens & sains aliments de l'humaine condition, traictant le reste en leur ordre. De là nous poursuiuons la cueillette des Plantes, leur conseruation & duree, recherchant si les Astres du Ciel y contribuent, & s'il est necessaire d'obseruer les parties du jour, les saisons de l'annee, & quelque autre temps de leur dormir, veiller, & perfection : ce qu'ayant resolu, & connu que l'homme ne se sçauroit passer des Plantes, tant pour sa nourriture, autres vsages, que pour les remedes, nous faisons cette raisonnable demande: si vn Medecin se peut qualifier tel, qui ne les connoist que par liures, & finissons.

Ie sçay que ceux de la troupe Sanguinaire qui font la Medecine tant abstracte que l'on ne la sçauroit trouuer parmy eux qu'en idée, ou plustost cõme vn ombre dans les tenebres, tiendront la Negatiue de mon affirmation, & diront pour se parer, ce que leurs deuanciers ont ja mis en auant pour s'excuser de leur negligence ; qu'il suffit au

Medecin de ſçauoir les qualitez & facultez des Plantes & de leurs fruicts, ſuiuant l'opinion des bons Autheurs, que pour le reſte de la connoiſſance elle appartient & eſt du fait des Apoticaires. Mais comme cette reſponſe ne les deſcharge pas du blaſme qu'ils doiuent encourir pour leur feneantiſe, non plus que s'ils diſoient qu'ils ne doiuent pas ſçauoir l'Anatomie, ny voir les diſſectiõs, & que ce ſont les exercices du Chirurgien; auſſi ne s'en laueront-ils jamais. Si les bons Autheurs deſquels ils veulent emprunter leur ſçauoir, auoiẽt eſté autant pareſſeux, ils demeureroient ſans ſcience, puis qu'ils ne connoiſſent les choſes que par autruy, & parce que Monſieur tel auant eux l'a laiſſé par eſcrit; que ſçauent-ils ſi ces Eſcriuains ne leur en donnent pas à garder? Pluſieurs taxent Pline, d'autres accuſent Theophraſte, beaucoup de Plantes deſcriptes par Dioſcoride, ſont inconnuës, en leur lieu l'on vſe de ſubſtituez, le qui pro quo, jouë là ſon jeu; quelle aſſeurance de tous ces doubtes ſans experience, & quelle experience ſans trauail? Où ont pris les deuanciers leur ſçauoir, l'ont-ils eſté chercher dans les vieilles pancartes de leurs anceſtres, ou s'ils ont pris à taſche les deſcouuertes ainſi que Galien qui a couru toute la Grece & les coſtes de la Mer Mediterranée pour apprendre la nature de diuers ſimples, & la condition de pluſieurs matieres Medecinales? Qu'ils regardent de prés, ils apperceuront que tous les grands hommes des ſiecles paſſez & ceux deſquels ils font le plus d'eſtat, ont mis la main à l'œuure, ont donné vn vray corps à la Medecine, & que le

Medecin ne doit pas estre vn phantosme, mais vn Philosophe sensitif, qui a pour obiect le corps humain, entant que sujet à maladie, & guerissable; & tous les autres corps entant que d'eux il peut tirer ses remedes.

Il ne suffit donc pas au vray Medecin de sçauoir par liure qu'il y a des Plantes, qu'elles ont telles qualitez & telles facultez; il faut qu'il les connoisse par les sens, que son corps se courbe, & sa main s'estende pour les cueillir & les mettre en vsage: puis enuieilly dedans les judicieuses experiences qu'il se qualifie Medecin, loüant & remerciant auec nous la Diuine prouidence qui l'a fait Medecin & non Sanguinaire.



DE LA NATVRE DES PLANTES.

LIVRE CINQVIESME.

Quelles sont les meilleures Plantes, les Paysanes ou les Estrangeres, les sauuages ou les cultiuees.



PVis que nous sommes asseurez que les Plātes nous nourrissent, qu'elles guerissent nos infirmitez, & nous peuuent prolonger la vie iusques à vn grand aage, il est conuenable de rechercher leur vray vsage, afin que trouué, nous les puissions appliquer à nostre intention, & posseder ce bien-heureux cours de la saine & longue vie. Pour cela nous deuons sçauoir

quelles ſont les meilleures, parce qu'il s'en offre à nous de pluſieurs ſortes ; de Payſanes croiſſant en nos guerets, dedans nos bois, en nos prez, en nos vallons, ſur nos montagnes, & au frais de nos eaux ; d'Eſtrangeres, que l'on nous apporte des regions loingtaines, à noſtre continent, & de dela les mers ; de Sauuages & de Cultiuees. Car il y a de l'apparence que ces generales diuerſitez ne ſont pas ſans raiſon, & qu'elles doiuent eſtre conſiderees.

La pluſpart des hommes frappez de cette maladie d'eſprit de loüer plus les choſes d'autruy que celles qu'ils poſſedent, & qui leur ſont familieres, & ce qui s'acquiert auec peine & difficulté que ce que l'on poſſede aiſément, ont plus mis en prix les Plãtes des autres climats que les leurs, comme ſi celles qui croiſſent ſoubs leur ciel & en leurs campagnes n'auoiēt aucunes vertus, & que la Nature leur euſt eſté maraſtre : cette opinion vrayment eſt vicieuſe, & qui les a eſloignez de bien rencontrer. Ainſi que chaque Prouince a ſes Aſtres qui luy leuent & couchent, elle a auſſi ſes Plantes tres-efficacieuſes pour ſuruenir à ſes neceſſitez, voire à ſon abondance & à ſes voluptez. La France a les ſiennes com-

me l'Espagne. si la Nature a donné à celle-cy les Oliuiers pour luy fournir d'huille, elle fait croistre à celle-là les Pauots, la Cameline, les Noyers, & la Nauette, qui luy en fournissent quantité suffisante de tres-bonne, voire de tres-excellente. Si elle fait croistre la Rhubarbe en Scitie, & en la Mãgiane, elle nous donne la Patience sauuage, & celle que l'on nomme la Rhubarbe au Moine, autãt efficacieuse que cette Scitique; l'experience le verifie de sorte que l'on n'en sçauroit douter, sans faire paroistre vne insigne opiniastreté. Il a bien fallu que chaque Prouince eust dequoy se subuenir; de tout temps les Indes n'ont esté descouuertes, elles n'en ont tiré de tousiours leur secours, & si elles ont attendu iusques en ces saisons, il faudra dire qu'elles estoient bien miserables, & que la Nature les a traittees bien malheureusemẽt. Du temps de Galien l'on ne connoissoit le Senné, l'Empetrum, ou herbe terrible de Narbonne, que l'on a negligee depuis, estoit pour lors en grand vsage: l'on ne sçauoit que c'estoit du Mechoacam, du Ialap, de la Gomme gutte, des Pignons d'Inde, de la Cõtrayernas, de la Squine, de la Salsepareille, du Gayac, & autres Plantes

nouuelles que l'on apporte des terres plus esloignees, au mespris de la Bourguespine, du Frangula, de l'Aune porte baye, de la Gratiola, de la Brionne, des Esules, du Bois-gentil, de la racine d'Hieble, & de Sureau, & de leurs graines, & encore de l'Elebore noir, tant recommãdé & si heureusement pratiqué par Hippocrates, & de mille autres Plantes laxatiues, astringẽtes, alexitaires, cephaliques, histeriques, hepatiques, autant ou plus efficacieuses que ces estrangeres dont nos plus vieux Peres se sont seruis auec tres-bon succés. Ce n'est pas qu'vn pays ne puisse secourir l'autre en cas de necessité, la vigne ne croist pas en Pologne, & la Moscouie ignore la douceur de ses raisins, leurs peuples ayans gousté au ius de cette Plante le desirent, & d'autres Prouinces le leur fournissent; ils s'en passeroient aussi bien que nous du succre & des espiceries plus vsageres à la volupté & au luxe que necessaires: auãt que la liqueur de cette canne fust espoissie & si commune, le miel suffisoit pour les compositions, & la Regueliſſe pour les sausses, au moins les Alemans l'ont ils employée de tout temps à ces delices de la bouche; les hommes ne laissoiẽt de viure, & la Mo-

decine de se bien prattiquer, voire auant que tout ce que l'auarice du marchand nous sophistique, & nous vend si grãd prix arriuast iusques à nous. Ie diray d'abondant que si outre ces Plantes delicieuses que les pays esloignez nous fournissẽt, elles nous secourent des Medecinales, que c'est aussi pour les maladies qu'elles nous ont enuoyé, ou plustost que des ames que le desir du gain & l'ambition ont rendu hazardeuses, ont esté querir, telle que celle qui s'acquiert en la desbauche, desquelles encore on se peut aisémẽt passer. Car ores que cette punitiõ de la luxure, de lõg tẽps prouignee en nos Prouinces par le peché, & familiarisee maintenant, cede à nos Plãtes, nous nous pouuõs seruir de nos domestiques: Le Liset picquãt vaut la Salce-pareille, & le Fresne, le Gayac, voire i'oserois dire qu'il s'en fait des cures plus asseurees que de celles-cy que l'on apporte de tant loing, desquelles la meilleure part est vermoulue & corrompue auant qu'elle soit paruenue à nos ports. Quel bien peut-on esperer d'vne mauuaise marchandise? ou quelle vertu ont des Plantes si vieilles cueillies, si mal conseruees, & si ordinairement sophistiquees? Mais outre ces acci-

dens qui nous rendent les Plantes estrangeres suspectes, la raison qui veut que ce qui nous est familier, qui croist auec nous, se rapporte mieux à nos corps, donne le prix & le deuant à nos Paysanes, elles leur donnent de sorte que nous osons dire que les autres sont superflues, voire plus propres à transplanter en nous des maladies desquelles nous ignorons la semence, & en ressentõs à nostre dam les fruicts. Auãt cette grande profusion des espiceries, cet apport de Rhubarbe, de Casse, de Senné, de Gayac, d'Esquine, de Salce-pareille, de Sassafras, de bois nephretique, de Gomme gutte, de Tacamaca, de Pignons d'Inde, de Mechoacam, de Contra-yernas, & de Tabac, les hommes ne viuoiẽt-ils pas aussi sainement & longuement que maintenãt? sans hesiter l'on peut dire qu'ouy, voire mieux. Car les espiceries irritant les bouches, prouoquãt le manger & le boire ont rendu les ventres gloutonnement fameliques, & causé par l'excés mille fascheuses indispositions, coniurant contre la duree de la vie. Aussi depuis ce temps-là on tient en grande admiration vn vieillard de quatre vingts ans, qui souloit venir iusques à cent dix, & six vingts ans. Il nous est arri-

ué comme aux Romains, pendant qu'ils ont vescu frugalement, que le luxe ennemy de la vie, du bien, & du repos des hommes n'a pas entré en leur ville, ils ont vescu en santé longuement, & seigneurié les Prouinces les plus reculees d'eux; mais aussi-tost que la bombance des Perses, les delices, la gourmãdise, & l'yurongnerie des Grecs, & toutes les molesses Asiatiques ont gaigné leurs remparts, ils ont perdu leur santé, la lõgueur de leurs iours, & perdu non seulement le commandement des peuples, mais leur propre liberté; aussi tout le temps que nous auons gardé la sobrieté, que nos tables frugalement couuertes des mets de nos contrees n'ont esté embarassees d'vn tas de sopiquets, & de sausses de haut goust d'espiceries, nostre santé a esté en nostre main droicte, & les richesses en la gauche. Ainsi que le Maniot & le Mays ne nous nourrissent pas plus grassement & sainement que nostre blé froment & nostre seigle, que nostre vin est aussi bon & delicieux que celuy des Palmes, du Cocos, & de l'Acaiou, pouuons nous pas penser que nos Plantes Medecinales ont pareil degré de bõté contre nos maladies, que celles-là pour la nourriture?

Il y a pareille iustice de le croire, & ne me sçaurois imaginer qu'il y ait des ames tant opiniastres de vouloir sentir au contraire. Disons donc que nos Plantes tant nourrissieres que Medecinales sont à preferer aux estrangeres, & que nous les deuons cultiuer auec plus grand soing que nous n'auons cy deuant fait, afin d'en mieux cõnoistre les vertus. Or parmy nous les Plãtes en leurs sept especes sont considerees de deux sortes, les sauuages & les cultiuees, sçauoir quelles sont les meilleures.

Pour pertinemment respondre à cette question, ie tiens qu'il faut auant sçauoir à quel vsage on les veut employer, ou pour le viure, ou par le medicament, & encore celuy-là ou pour la simple nourriture, ou pour la voluptueuse, ou pour la saine & lõgue vie, parce que les intentions differentes pourroient bien s'accommoder diuersement des Plantes : car il est vray que les Plantes sauuages sont plus fortes & robustes que les cultiuees, & que les cultiuees sont plus molles & de saueur plus agreable que les sauuages, l'Oseille de pré est plus aigre que celle de iardin, la chicoree sauuage que la cultiuee, mesme que la sauuage transplantee; le Fraisier des bois est

plus diuretique que celuy que l'on cultiue auec soing: aussi toutes ou la meilleure part des Plantes agrestes perdent leur rudesse & leur austerité par la transplãtation & la culture, Selon ces choses il y a de l'apparence qu'affectant plus le goust que les domestiques, qu'aussi elles alterent dauantage le corps, effects que l'on demande és medicamens, pour cela seront-elles meilleures pour les Medecines que les cultiuees: outre ces raisons celles de leurs vertus que nous cherchõs pour les appliquer à leurs actions, nous pressent encore d'adnoüer qu'elles doiuent estre plus efficacieuses que les cultiuees, car la Nature les produisant en leur propre lieu en leurs matrices, soubs leur ciel, és vents qu'elles respirent, & selon l'air qui les nourrit, elles doiuent d'autant plus estre fortes, vigoureuses, & pleines de vertus selon leur espece, que les domestiques à qui on donne la terre, l'eau, le Soleil, les vents, & la rosee autrement qu'elles ne les esliroient. Ce que la Nature produit sans ayde de l'homme, luy est tousiours plus precieux que ce que la main laborieuse luy donne en charge.

Si l'on m'obiecte que les Plantes culti-

uees viennent plus tost,plus grandes,plus succulentes, & agreables à la veuë & au goust que les champestres. Ie reparts que c'est de mesme qu'vn Animal sauuage nourry grassement il croistra plus haut, plus grand que ceux d'vne mesme vêtree à la campage, mais aussi il perdra beaucoup de son goust, iamais le meilleur Lapin, enfant de Paris, ne valut le mediocre voire le moindre de la garenne de S. Germain: les Plantes domestiques curieusement soignees viennent par l'excés de leurs viures qui les rend plus lasches, plus molles, plus sujettes aux maladies, & de beaucoup moindre duree que les agrestes. Vn Pommier dans vn verger bien gras & bien amendé de fumier croistra bien tost, mais à cinquante ans il sera tout caduc, ou dedans les guerets il ne le sera pas à cent ans. Les superfluitez de la nourriture font pareil tort aux Plantes qu'aux Animaux. Le Bled pour estre trop fumé & la terre trop grasse vient à pleine faucille, mais le grain est amer. Les bons Vignerons sçauent que la Vigne bien fumee donne dauentage de raisins & de vin, mais que la liqueur n'en est pas tant delicieuse que de celle qui ne l'est pas; de sorte que nous ap-

perceuons par ces obseruations qu'il y a vn ordre de facieté en toutes choses qui les maintient en leurs vigueurs & vertus, lequel outrepassé elles degenerent, & ne sont plus que l'image de ce qu'elles estoiẽt & remarquons par là que les superfluitez que les Plantes acquierent par leur trop grasse nourriture passent en nous, & en engendrent de pareilles, mesme nuisiues. A ce propos vn de ceux qui font profession d'vne vie plus pure que les autres, disoit vn iour que les racines causoient de grandes ventositez, & saoulloient plus tost que de rassasier, & qu'il trouuoit plus de nourriture en vn morceau de moruë seiche qu'aux meilleures racines; luy ayant demandé comme il les cuisoit, il me dit dedans de l'eau; là dessus ie luy repartis que ce n'estoit de merueille s'il en ressentoit plus d'incommodité & moins de nourriture les cuisant de la sorte, car ayant vne humidité superfluë il leur en adioustoit vne autre; mais que s'il les cuisoit au four, ou soubs la braise, qu'il connoistroit le contraire. Maintes choses paroissent ainsi fascheuses pour n'en sçauoir vser àpropos.

Ayant donc esgard à l'vsage des Plantes nous estimons que les cultiuees valent

mieux pour la nourriture voluptueuse que les rustiques, mais que celles-cy surpassent celles-là en vertu & bonté pour les medicaments, & pour la nourriture de la saine & longue vie. Nos premiers Peres auant que de courber leur eschine sur la charruë, viuans de gland & de fruicts tels que la terre les produisoit, ont cõpté leurs aages par siecles, ils ont passé leurs iours dedans vne tres-grande santé. Nous auõs encore des peuples sur la face de la terre, qui imitant leurs mœurs & beaucoup de leur innocence, nombrent beaucoup d'annees par delà les nostres; contents de ce que la Nature leur estalle par sa liberale main, ils ne sçauent que c'est que de bisques, ny de pastez de beatilles, ils n'ont l'vsage de coullis, de pressis, de blanc mãger, & de gelee; ils ne connoissent pas ny les jambons, ny les saucissons, ny les boutargues, ny tant de friandises que l'oysiueté & l'excés ont inuentees, aux despens de la santé & de la longue vie des humains; ils mangent leurs Plantes & les fruicts qu'elles produisent selon les saisons, ils en vsent à facieté, & passent vn long cours d'annees.

Ce n'est pas assez, me dira quelqu'vn, de

donner voſtre aduis pour les Plantes eſtrãgeres & les payſanes, pour les ruſtiques & les cultiuees: les montagnardes, les bocageres, les paluſtres, les ombragees, les ſablonneuſes, les argileuſes, & autres ont des differences entre elles, qui doiuent eſtre remarquees & diſtinguees par leurs bontez. Ie luy aduoüe que veritablement celles-cy ſont de differentes facultez & proprietez, auſſi en vſons-nous diuerſement & ſelon leur conuenance & ſpecification, les comprenants toutes ſous les ruſtiques croiſſans ſoubs noſtre Ciel, & les ſeparant des eſtrangeres, que nous n'eſtimons pas neceſſaires comme elles; de la ſorte, il ſuffit que generalement nous les conſiderions domeſtiques ou cultiuees & ſauuages, pour les appliquer à leur vſage, ou pour aliments, ou pour remedes.

Quelles parties l'on doit prendre des Plantes pour l'vsage.

CHAP. II.

NOus auons mõstré au premier de ces liures que les Plantes auoient en quelque maniere cõme les Animaux des parties similaires & organiques, des femences, des fruicts, & des excremens, lesquelles toutes ne seruoient & n'estoient employees pour mesme chose, mais que chacune d'elles auoit sa singuliere proprieté par dessus la commune d'entre elles, comme dedans le gland se trouue vne grande nourriture pour les Animaux, qui ne se rencontre pas au bois, ny à l'escorce premiere, seconde, ny troisiesme; les pommes sont en vsage pour la nourriture, & pour les remedes, & le pepin a vne vertu que n'a pas le fruict; la noix est pour nourrir, & son zest pour remede, il a vne vertu alexitaire & resolutiue par les sueurs que son noyau ne contient pas, l'eau de noix

vertes eſt ſudorifique, & non celle des fueilles: la gomme de Ceriſier conſtipe & eſt tres-propre pour les flus immoderez, & ſon fruict les cauſe; le ius du Raiſin laſche le ventre, & ſon pepin le reſſerre; le ſuc de Pauot eſt narcotique, & ſa graine eſt ſeulement anodine; la pulpe des pommes de Coloquinte eſt puiſſamment laxatiue & non ſa graine; la reſine de Pin irrite le ventre, & l'huille de ſes pignons ne le fait pas. Non ſeulement cette varieté eſt en leurs fruicts & parties organiques, mais encore és ſimilaires. La ſeconde eſcorce du Frangula & celle de l'Aulne fruictier laſchent le ventre, ce que ne fait pas leur premiere, ny leur bois; il eſchet de meſme au Sureau & à l'Hieble; les fleurs & fueilles de Peſché tuẽt les vers, & non le fruict. Ces differentes vertus ſont comme enſeignees par les diuerſes ſaueurs de ces parties; la fueille du Peſché eſt amere, & ſa fleur beaucoup plus, ſon fruict tres-agreable, & ſon noyau amer; l'Amandier eſt aſpre, le deſſus de ſon fruict aigre, & le dedãs doux; le bois de la Vigne en ſon bourgeon eſt aigre, meur il eſt aſpre, ſon raiſin eſt doux, & ſon pepin tres-auſtere; le bois de Poirier ſauuage eſtant verd eſt rude,

son fruict aspre, & son pepin doux: & n'aurois iamais fait si ie voulois rapporter les diuerses contrarietez ou dissemblances des parties des Plantes entre-elles. De sorte qu'il n'est pas possible de dire determinément quelle est la meilleure partie des Plantes, à generalement l'exprimer: Au contraire il semble que l'on ne fera point d'erreur de dire qu'elles sont toutes bonnes à differents vsages, & selon leur conuenance. Car la semence sera bonne pour la cure d'vne indisposition, qui ne le sera à vn autre, ou sa tige, ou ses escorces, ou son bois, ou sa moüelle, ou ses fueilles, ou ses fleurs, ou son fruict, seront propres & grãdemẽt vtiles. Cecy s'entend pour les medicaments, parce que pour la nourriture nous pourrions dire que generalemẽt les semences des Plantes alimenteuses contiennent plus de l'esprit nourrissier ou du subtil qu'aucune autre partie, apres elles, les fruicts dont les sucsse fermentent, puis les racines auant qu'elles ayent ietté leurs tiges à graine.

Si l'on demande pour les autres applications, le moyen de les cõnoistre, & quelle asseurance l'on prendra de leur vsage, puis qu'elles sont tant variables. L'on respondra

pondra qu'il n'y en a point d'autre que la practique, & en quelque maniere leur Anatomie par l'Art Chimique, par ce que celle-cy pourra de quelque sorte descouurir des raisons par l'asseurance que donne celle-là. C'est ce que nous en auons dit au discours de leurs dissections Artistes. L'experience est la maistresse principale de nostre apprentissage, elle est la plus certaine, qui bien prise ne faut iamais, & ne pense pas qu'aucune autre puisse entrer en comparaison auec elle, fusse la Phitognomonie de Iean Baptiste de la Porte, ou l'Art signé de Crolius, de Mylius, & semblables.

L'on pourra obiecter que cõme le Cœur en l'Animal est plus precieux que le Pied, le Cerueau plus que la Ratte, & le Foye qu'vne Oreille: qu'ainsi en la Plante il y peut auoir des parties plus excellentes les vnes que les autres. A cela ie repars que veritablement le Cœur, le Cerueau & le Foye, sont de tres excellentes parties, & telles qu'elles sont les organes des facultez, & tellement efficacieuses en luy qu'elles luy ministrent la vie, mais non pas hors de luy; car alors elles n'ont pas plus de vertu les vnes que les autres. Ainsi les racines,

la tige & les branches sont necessaires à la plante pour sa vie, mais hors de là elles ne sont non plus efficacieuses les vnes que les autres contre les subiets qu'elles regardent; ie presuppose des Plantes cueillies en saison conuenable, pour trouuer toutes ces parties au plein de leur séue, ou pour mieux dire au point de leur vigueur.

Si l'on replique que l'experience combat contre ceste pensee, puis qu'il y a des Plantes dont on ne prend que la racine ou la graine, esquelles encore l'on prefere la racine à la granie pour l'vsage auquel elles sont appliquees, cõme l'Angelique, l'Imperatrice & la Peone; & d'autres que la seule racine, cõme la Tormẽtille, les Aristoloches, la Gentiane, le Pain de pourceau, l'Aunee, & semblables: & qu'il y en à aussi que l'on ne met en vsage que pour la tige & les feüilles, d'autres que pour le bois, ou que pour l'escorce, ou que pour les fleurs, ou que pour les fruits. I'auouë qu'il est ainsi, mais l'on ne peut inferer de là que les autres parties soient sans vertu, & si elles en ont qu'elles ne soient esgallement efficacieuses à ce à quoy elles doiuent estre appliquees, que celles pour lesquelles on les recherche: le Plantin n'est mis en vsage le

plus communement que par sa feüille, de vertu balsamique rafraichissante & detersiue, neantmoins sa racine est tres-excellente pour appaiser la douleur des dents, & sa graine contre les dissenteries, si celle des autres ne sont pas estimees, c'est qu'elles ne sont pas connuës, car chaque partie negligee ne laisse d'auoir sa faculté, ou particuliere ou rapportee à son tout, l'à dessus on fera vne question, sçauoir,

---

Si les Plantes sont mieux appliquees entieres que diuisees selon leurs parties, ou seules, que iointes auec d'autres, comme és compositions.

CHAP. III.

IL y a de l'apparence que les premiers qui employerent les Plantes n'y furent tant exacts du cōmencement, comme depuis leur long vsage, le temps & les experiences assagissent les hommes, & les rendent plus auisez. La necessité leur ayant donné la hardiesse de les cueillir, il est à croire que selon leur cō-

dition, & ce à quoy on les appliquoit on les vsoit entieres ou en parties, ainsi qu'elles s'offroient à la rencontre de la main: mais ores que nous auõs nombre d'obseruations des siecles passez l'on y procede auec beaucoup plus de circonspection & de choix; l'on prend bien à certaines saisons le tout de quelques Plantes, qui ne paroissent distinctes en leurs parties que des pieces, & non de substãce, comme la Iombarde, la Tripe-madame, esquelles la tige & les feüilles ne varient pas trop apparemment, non plus qu'à toutes les sortes de Capilaires, à la Morelle, aux Laictuës, au Pourpié, au Cerfeüil, & à la meilleure part des herbes tendres, à peu de racines telle qu'est encore la Persicaire goussee. Mais des autres qui ont les parties plus distinctes que l'on peut separer, d'escorces, de bois & de moüelles; de racine de tige, de branches, de feüilles, de fleurs, de fruicts & de semences, sans doute, ny dés le commencement, ny pour ores l'on n'a pris le tout ensemble pour l'employer cõfusémẽt Ie ne sçaurois croire que l'õ ait meslé pour le seruice les feüilles, l'escorce & le bois du Rosier auec ses roses, les fruicts des autres auec le bois, & la paille auec le froment.

Or comme de toutes le tout n'est pas en vsage, mais seulemẽt de quelqu'vnes, quelques parties nous pouuõs dire que les Plantes qui ont des parties tres distinctes & à diuerses facultez doiuẽt estre employees selõ leur conuenãce, sçauoir l'escorce de Sureau & son pepin, pour purger, & le jus de son fruict preparé, pour arrester le flux de vẽtre, & ainsi des autres, & quiconque les confondra commettra vne tres grande erreur. Il semble aussi que la Nature y ait pourueu ayant faict les parties successiues les vnes aux autres & distinctes de saisons, la fueille, la fleur, le fruict ou la graine à diuers temps; de sorte que l'on les doit separer & ne prendre pas vne partie pour l'autre, encore que cela se pratique à quelqu'vnes, comme le bois de Chesne pour l'escorce, les Balostes boutons du Grenadier pour l'escorce de la Grenade; mais cela ne se faict sans notable difference à l'operation.

Reste sçauoir si celles que l'on pratique entieres, ou les parties des autres, selon qu'elles sont diuisees, doiuent estre appliquees seules & sans y en adiouster quelque cõpagne. L'on respõd à cette question que si la maladie est simple & qu'elle se puisse

guerir par vn seul & simple remede qu'en vain cherchera-t'on de le composer, principalement s'il est faict d'vne Plante specifique[a]. Arnaud de Villeneufue est de cette oppinion : inutilement, ou par malice (dit-il) vse t'on de remedes composez si l'on peut guerir par les simples. Car tant plus il entre de simples en vn medicament & moins est on certain de son effect. Certainement cela me semble bien raisonnable, non sans m'estre estonné de ceux qui pour paroistre sçauans ordonnent des grandes Kirielles de remedes en leurs receptes. C'est ou y aller à tastôsou de mauuaise foy A quoy bon vn grand amas de simples de differentes qualitez & facultez & plus differens encor en leurs specialitez? Ie ne veux pas seulement dire que tel meslange est inutile, voire i'entens qu'il est dãgereux : Ainsi que l'Anthore est aduerse au Napel, il se peut rencontrer des Plantes estimees bonnes, qui entre elles seront de pareille inimitié que celles là, l'Opiõ dõné auec le Vin est plus nuisif que pris seul bien que le vin soit remede à sa fascheuse faculté, les Plantes Saturnines serõt tousiours tres mal accouplees auec les Veneriques, & les Martiales auec les Iouiales,

[a] Au liu. 3. des Paraboles des Medicamens, Doctrine 2. Aphorisme 15. & 23.

& ne pense pas que de tels meslanges l'on puisse faire d'excellents remedes. Quelqu'vn m'obiectera que plusieurs modernes se sont proposez de composer des medicamẽs vniuersels & propres cõtre les affections procedentes des sept Astres du corps pour lesquels ils employẽt les Plãtes Saturnines & Martiales aussi bien que les autres, & que de la sorte ils auroient tort. Ie responds que comme le Ciel n'est pas sans son Saturne & son Mars, directs ou retrogrades en leurs maisons, ou en leurs detrimens ou cheutes, que de mesme nous considerons les Planetes au Ciel du corps humain, & dedãs celuy des remedes, mais il nous les conuient prendre & mettre en leurs bonnes dispositions, situations & aspects; & de sorte, s'il est possible, qu'ils ne puissent nuire par leur influence, estant de nostre choix de ne les poser aux angles où ils sont tres malfaisans, ains seulement aux cadentes & succedentes, afin que placez en tels endroits & bien fortunez d'ailleurs ils occupẽt leurs places & ne nuisent point: car qui voudroit mettre Saturne infortuné & Venus en opposition, naturellement ennemis, celle-cy aymant la generation, & celuy là l'ayãt aduerse: c'est à dire

faire vn medicament de Satirion & de Ciguë, ou vn de Roquette & de Concombre, ie croy qu'il rencontreroit aussi bien que s'il pensoit faire vne sallade rafraichissante, de Pourpié & d'Euphorbe. Il se peut donc faire vn remede où les Plantes Astrales soient en nombre conuenable, mais à diuerses puissances & dignitez, les malicieuses seruant aux bien-faisantes. Et quiconque sçaura composer les remedes de la sorte il n'aura pas trouué vne mauuaise affaire, parce que la compsitiõ ne se doit tant faire par les qualitez, que par les Astres, & les Astres amis, comme Iupiter & Venus, Mars & Venus; ou les accordant tous par mutuels aspects & receptions, & les faisant concourir à l'operation que l'on desire. Ainsi les Alexitaires des membres pourront estre meslangez; ainsi, dis-je, les specifics particuliers pourront compatir & agir auec les generaux. Cela se doit entendre pour les maladies compliquees, car pour les autres leurs racines ou semences estans simples & connuës vn seul remede suffit, & qui en vse autrement il ignore, ou la cause du mal, ou le specifique, ou il est malicieux.

Si les Plantes sont plus efficacieuses prises en toute leur substance, qu'en leur essence: ou diuisees par leurs principes, & duquel on se doit seruir en la Medecine.

CHAP. IIII.

Les tireurs de quinte-essence n'estimẽt aucune chose à l'esgal d'vne liqueur huilleuse tiree des Plãtes ou de leurs parties, principalement des odorantes qu'ils nomment quinte-essence, substance incorruptible contenant en soy toute la vertu du sujet dont elle est extraitte, qu'ils comparent à la matiere du Ciel, tant pour sa subtilité, tenuité, incorruptibilité, que pour la promptitude de son action. Mais il est aisé à reconnoistre qu'ils s'abusent, parce que nous auons dit au troisiesme de ces liures, parlãt des principes, & des Elemens, où nous auons mõstré que tous les corps se resoluoient en cinq corps simples soubs deux especes dif-

ferentes, car par là (presupposé que nous ayons bien rencontré) il paroist qu'il n'y a point d'autre cinquiesme essence si ce n'est l'vne de ces cinq qui soit prise pour elle, & de faict celle qu'ils nomment ainsi n'est autre que l'huilleux subtil des principes seconds, dont nous auons amplement parlé en ce lieu-là, de la sorte nous estimons qu'elle est mal nômee quinte-essence, & encore plus foiblement estime-t'on qu'elle contient toutes les proprietez & vertus des corps dont elle est extraitte.

D'autres croyant le rafiner sur ces quint-essenciez, & s'imaginant auoir mieux trouué, ont mis toutes les vertus des sujets en leurs sels. Il semble que a l'Emperiere soit de ceux-cy, car il ne recommande autre chose pour ses remedes plus subtils, mesme il desire que l'on en cherche en certains corps où il ne s'en peut tirer de la sorte qu'il l'enseigne. Les vns & les autres sont fort deceus, car encore que les principes seconds soient en quelque chose specifiez, & qu'ils retiennent beaucoup des vertus des Artisans de leurs sujets, si ne les contiennêt-ils toutes, & leur specification n'est qu'vne aptitude pour estre la matiere des Plâtes plutost que

a En son traicté de la Peste.

d'vn autre produit,&vne legere impressiõ de l'Artisan : aussi chacun d'eux n'est bien cõsiderable que par la cõuenance de sa substãce qui luy dõne entree à son actiõ, l'experience nous cõfirme cette pensee, le sel d'Absinte puissant resolutif n est pas remede aux maladies que guerit son huilleux, & aussi son huilleux ne l'est à ceux que mitigue son sel.

Cette quinte-essence donc & les sels ne contenãt toutes les vertus Artisanes, mais seulement partie,ne peuuent estre ny l'vn ny l'autre les medicamens specifics, parce qu'il faut rencontrer toutes les puissances de l'Astre vnies,pour produire vne action entiere, & telles forces ne sont ioinctes que dedans le corps, ce sont les outils que se sont preparez les Artisans, hors de là ils n'ont plus d'action, leur corps diuisé par parcelle ou resolu en ses principes & separez, chacun d'eux ne peut auoir que sa cõtingente part,& celle que luy a communiqué l'Artisan à raison de la condition de la substance l'ouurant ou resserrant, le subtiliant, ou espoississant & semblables qualitez desquelles cet ouurier se sert, comme nous auons dit ailleurs. C'est comme les Artisans en la semence qui n'ont aucune

action de vie quand ils sont confondus en ses parties confuses. De sorte que nous ne pouuons dire celle que nous deuons preferer à l'autre en general, mais en particulier & chacune endroit soy nous osons penser qu'elles regardent la substance à laquelle elles ont conuention, le sel au sel, l'huilleux à l'huilleux, & le subtil au subtil du membre, auquel elles sont specifiques & non autrement, pour cela les medicamens entiers sont tousiours plus seurs que les diuisez.

L'on me repartira que c'est donc en vain que les Chimistes se glorifient de leurs remedes plus purs & subtiliez que les vulgaires. Mais ie repars que si l'on entend bien leur intention, l'on connoistra qu'ils sont de cette partie. Car ce qu'ils proposent leurs remedes des principes & separez, c'est à diuers vsages, & par l'analogie de leurs substances, ils cherchent dedans les sujets ce qui peut seruir à leur intentiō, ils tirent l'vtile, ils separent le nuisif, & ce que Gallien remarque en diuers corps auoir des facultez dissemblables & s'efforcent d'vnir les vertus. Des laxatifs ils tirent volontiers les sels, comme aussi des resolutifs contenant cette faculté, des au-

tres les teintures à autres effects, & le plus grand de leur dessein est de separer les Elemens sur tout la terre enuelope des principes & l'empeschement de leur actiuité, afin que la vertu sortie de son embarras agisse plus promptement & efficacieusement; de là sont sortis tant de remedes qu'ils nous estallent, entre lesquels ils font vne tres grande estime de leurs Extraicts, parce qu'estans faicts auec vehiculs appropriez ils conseruent sans confusion les vertus des Plantes: ils nous enseignent le Clissus, vn remede où la vertu specifique est toute entiere, mais beaucoup pl⁹ actiue que lors qu'elle est empeschee de sa crasse matieres; les Arcanes, les Elixirs, les premiers Estres & les quint-essences sont aussi de pareille cõdition: car il est biẽ vray que pour cette derniere il y a vne certaine substance que l'on extraict du tout de chaque Plãte nõmee quint-essence, contenant les facultez des trois principes & les vertus de l'Artisan, de laquelle on peut esperer vn tres grand secours pour la cure des maladies, elle est de toute autre puissance que l'huilleux, que vulgairement on nomme quinte-essence, & quiconque l'aura de chaque Plante se pourra vanter d'auoir

de grands remedes, & remedes qui n'ont que faire de correctifs inuentez par nos majeurs pour empescher que des facultez contraires, la nuisiue ne blesse.

Or plusieurs se meslans de traitter la Chimie n'en ayant qu'vne superficielle connoissance ont pensé faire de grandes merueilles de tirer les principes des Plantes, & d'vsurper en la cure des maladies l'vn pour l'autre, comme à toutes les maladies histeriques d'vser des sels d'Armoise ou de Matricaire, aux Cephaliques de celuy de Betoine, ou de Piuoine, aux Hepatiques de celuy d'Aigremoine, & ainsi des autres, mais l'effect n'a pas tousiours respondu a leur attente, parce qu'ils n'ont pas reconnu la cause materielle de l'indisposition ny appliqué le remede analoge. Ceux qui ont donné les extraits faicts du tout des Plantes ont bien mieux rencontré, parce qu'au moins auec l'inutile se trouue le conuenable, & la nature se seruant de ces outils en produit l'effect attendu. Voila pourquoy toute la substance d'vne Plante est bien mieux appliquee que les parties mal vsurpees; mesme i'oserois dire que de quelqu'vnes telles extractions sont tres inutiles, comme de la Iombarde

toute aqueuse tellement abondante en l'elemẽt de l'eau, que les principes ne s'en peuuent que difficilement separer: de mesme de la Morelle, du Nenuphar, & autres semblables: & si les vertus magnetiques sont veritables en la Nature, & de quelque consideration en l'Art, elles seront beaucoup mieux appliquees en toute leur substance qu'autrement: car l'Artisan operant cette action est plus puissant au milieu de son ouurage, & plus vif dedans son corps que separé delà, plusieurs se sont vẽtez d'auoir separé la vertu attractiue de l'Ayment, mais ils n'oseroient dire qu'ils ayent conserué celle de faire tourner l'aiguille vers le Pole: ainsi pourra-on bien extraire la vertu Balsamique du Milpertuis, & l'Alexitaire de la Carline, mais ie ne croy pas que l'on puisse conseruer leur Magnetique & Astrale, i'entends de leur Astre, si ce n'estoit par les œuures que nous enseigne la Chimie, dont nous auons cy-deuant faict estat. I'adiousteray encore à ces pensees que pour bien vser des Plantes il faut considerer si elles doiuent agir contre vn Artisan subtil, & comme separé de sa matiere, ou contre vn Artisan en son ouurage; car pour le premier tel

que le venin de la Vipere, il luy faut de necessité vn corps analoge dans lequel il se puisse retirer & enueloper, ou qui le puisse suffoquer, ainsi que les remedes materiels que l'on a heureusement employez pour cela iusques à maintenant ; pour l'autre il semble que les plus subtils soient les meilleurs, tant pour penetrer iusques aux lieux de son domicile que pour estre plus puissants d'action contre luy; comme aux Epilepsies, Manies, Folies, Fiéures, & semblables qui ont de tres fortes racines & des agents tres pernicieux, opiniastrement logez & enfermez en leurs matieres. Mais comme ils n'agissent pas par la quantité de leurs matieres, ains seulement comme esprits farouches & malicieux excitant la substance corporelle de leur attache, il les conuient attaquer par des esprits puissans recelez en la matiere analoge à la leur, c'est ce que la Chimie nous propose.

Car d'ailleurs elle sçait qu'il y a des Plãtes, & d'autres sujets qui doiuent estre appliquez auec toute leur substance. Galien voulant subtilier sur l'vsage de la Vipere apres auoir rapporté les deux Histoires de ceux qui en ont esté gueris de la Lepre n'a pas rencontré par sa preparation ; parce

qu'il

qu'il ne les employoit pas de la sorte qu'elles ont operé, comme il nous le recite, & de faict apres luy tous ceux qui en ont vsé auec cette grande precaution qu'il descrit n'ont pas eu d'effect rapportant à la moindre promesse, au contraire ie le sçay & par experience que donnees toutes entieres sans en rien oster, elles produisent ce qu'il nous raconte, & beaucoup d'autres merueilles, ie croy qu'il y a beaucoup de Plantes de cette conditiõ: Ce n'est pas qu'il n'y ait des vertus singulieres en leurs parties cõme aux Animaux. La graisse de la Vipere est tres ophtalmique, & nõ toute la substãce, son fiel détache les vices de l'œil sur la mẽbrane cornee, & non sa chair, ny son sang, celuy-cy gueri les vices du cuir & nõ sa chair ny sõ fiel; de mesme arriue il à plusieurs Plantes, le sel de l'Ebene purge & non toute sa substance, laquelle est diaphoretique & non sa gomme ny son sel; la teinture de Rubarbe est seulement diuretique, & son sel laxatif, la racine de Piuoine penduë au col des petits enfans les preserue de l'assaut de l'Epilepsie, ce que ne faict ny sa fleur, ny sa graine, ny ses feüilles, ny sa tige, ny son sel.

De tout cecy nous recueillons qu'il est

meilleur d'vser des Plantes specifiques en toute leur substance, que de les resoudre par leurs principes, quand l'attache de leur vertu est inconnuë, & que les extraits valent mieux que les pieces dont ils sont cõposez, & la quinte-essence conseruant la viuacité de l'Artisan que toutes les autres manieres de medicamens.

Si les qualitez chaude, froide, seiche & humide, sont considerables és Plantes.

Chap. V.



Evx qui ont attaché toutes les vertus des Plantes aux qualitez chaudes, froides, seiches, & humides, qu'ils ont nommé effectrices, s'estonneroiẽt si nous oublions ce qu'ils estiment tant, & en quoy ils ont posé toute la maistrise. Mais afin qu'ils voyent que nous ne les laissons derriere nous traicterons cette proposition si telles qualitez sont considerables aux Plantes.

Ayant dit ailleurs que les qualitez chaude, froide, seiche, & humide sont les effects des Artisans agissants dedans les substances materielles, que le chaud est considerable de trois manieres, ou par soy, ou en son suppost, ou par accident, celuy-cy causé par l'errosion, celuy-là recelé en la substance huilleuse, & cet autre tel qu'est l'effect ou l'agent vniuersel, & que le froid est vne resolution ou atenuation des Sels, desquels aussi les vents sont engendrez, nous estimons que telles qualitez sont tres considerables és Plantes puis qu'elles s'y trouuent, & qu'elles y ont leurs causes; de sorte que remontant de l'effect à la cause elles produisent vne certaine connoissance en l'Art qui n'est point à mespriser, voire ie puis dire necessaire : car comme les agents se font paroistre par elles; de la mesme sorte, & par elles nous pouuons conjecturer de quelle cödition doiuent estre les remedes, puis qu'ils suiuent par analogie leurs substances materielles, & que les qualitez enseignent en quelque façon leur disposition : de sorte que toutes les fois que ie rencontreray vne Plante rafraichissante ayant conuenance au foye, si elle est aigre, telle que l'Oseille, ou l'Alleluya,

cette qualité procedant du Sel ouuert a guise d'vn esprit de Vitriol ou de Sel, ie ne craindray point de dire qu'elle est tres propre pour rafraichir le foye eschauffé & alteré par la siccité de quelque sel, que les sels ouuerts adoucissent comme nous auons enseigné au troisiesme de ces liures. De mesme rencontrant vne Plante rafraichissante, insipide & aqueuse telle que la Iombarde, ie diray absolument qu'elle est excellente pour mitiger la chaleur causee par l'errosion de sels, & croy que ie ne m'y tromperay pas. De là nous pouuons conceuoir que ces qualitez procedant de principes qu'elles nous enseigneront leur disposition, & pourquoy nous en deuons vser; parce que comme nous auons dit ailleurs les sels sont remedes aux sels; mais en contraire disposition, l'ouuert au fermé, ou le fermé à l'ouuert, laquelle disposition m'est connuë par le moyen de ces qualitez.

Quelqu'vn pourra obiecter qu'il n'est pas bien aisé d'arriuer à telle connoissance par les premieres qualitez puis qu'elles ne sont apperceuës que par les secondes. Il faut sçauoir qu'vne Plante est aigre ou insipide & aqueuse auant que d'asseurer

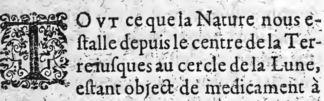
qu'elle eſt rafraichiſſante. I'aduouë cela iuſques à ce que nous ayons trouué quelque choſe de l'Art ſigné, s'il eſt en la Nature; & diray neantmoins qu'il n'importe d'auoir quelque perception des premieres qualitez par les ſecondes, puis que nous ne pouuons entrer par ailleurs pour en auoir la connoiſſance, ioinct qu'à le bien prendre en l'ordre que les choſes apparoiſſent, ils ſemblent que les vnes & les autres procedent des principes ſelon diuerſes diſpoſitions & qu'elles cheminent enſemble: car auſſi-toſt que le Sel, s'ouure & s'acuë il eſt aigre, & aigre rafraichiſſant & deſalterant, c'eſt à dire mitigatif du Sel acre & ſalé. Pour cela ne deuons nous pas former vne difficulté ſi l'on ne connoiſt l'vn que par l'autre puis que c'eſt l'ordre de la Nature, & qu'elle nous eſtalle les ſujets, objets des ſens, auſſi tout ce dont nous parlons eſt il ſenſible.

Nous fermerons donc ce Chapitre en faueur des qualitez qui nous enſeignent qu'elle eſt la diſpoſition des principes des Plantes, & iuſques où les a eſtendus l'Artiſan pour nous en ſeruir à ce qu'elles regardent, & dirons que nous ne les connoiſſons que comme accidens de la con-

dition & diſpoſition des principes, & non comme premiers agents, ainſi que nous les ont donné les Anciens.

Si les Plantes ſont meilleures pour les medicamens que les Mineraux, & que les Animaux.

CHAP. VI.



TOVT ce que la Nature nous eſtalle depuis le centre de la Terre iuſques au cercle de la Lune, eſtant obiect de medicament à l'Art de Medecine, les Mineraux & les Animaux auſſi bien que les Plantes, il ſe faict vne queſtion, ſçauoir lequel eſt le plus propre & auquel nous nous deuons adreſſer le pluſtoſt pour mieux ouurer en la Medecine. Pour reſpondre à ceſte queſtion nous diſons que les Plantes tenant le milieu de ces deux extremes qu'elles participent à la vertu des deux, & que par la conuenance qu'elles ont en deſcendant ou montant à eux, qu'elles contiennent en eſſence tout le bien que nous deuons eſpe-

rer des deux autres. Elles abondent en acides autant excellents que ceux des Mineraux, mesme iusques à en tirer de leurs Sels les eaux fortes & de separation; en ruptoires meilleurs & plus seurs que ceux de l'Arcenic, & du Sublimé; en laxatifs tant vomitifs qu'autres aussi puissans & moins nuisifs que ceux de l'Antimoine, du Vif-argent, des Vitriols & du Nitre; en Diaphoretiques autant prompts & bons que ceux de l'Estain, & de l'Antimoine; en diuretiques pareils à ceux de l'Ambre jaune, & des Vitriols; en Narcotiques aussi asseurez que le Souphre du Vitriol; en cordiaux & Alexitaires suiuans la bóté de l'Or & les Pierres, voire la Licorne minerale; en Baulmes generaux & particuliers autant precieux que ceux du Plomb & de l'Antimoine. Outre ces generales facultez elles possedent les vertus specifiques aux membres & aux maladies plus prochaines que celles des Mineraux & plus accommodees à la complection des Animaux: de sorte que de ce costé l'on se peut entierement passer des Mineraux, joint que l'Art de ceux-cy n'est pas tant connu que le leur, il est plus suspect & beaucoup plus difficile, il luy faut vne main artiste

iudicieuse & laborieuse pour en tirer de bons fruicts, ou en ceux-cy, celles des Païsanes y ont rencontré.

De la part des Animaux, qu'ont-ils que les Plantes ne contiennent, les mumies & les sangs s'y trouuent tant pour establir la Nature perissante que pour son meilleur estre & sa conseruation ; & puis c'est qu'és Animaux il y a des superfluitez fort fascheuses & nuisiues. Iamais les Axonges ne valurent les huilles & les resines, les medicaments où celles-là entrent se corrompent aisément, & les playes ou vlceres où elles sont appliquees sont tousiours humides & baueuses, mesme plus crasses, elles n'ont la faculté penetratiue comme celle-cy. Entre les Plantes il y en a qui seruent à la Renoüation & contre les venins autant que la Vipere, pour faire vessicatoires comme les Cantarides, pour faire enfler & meurir le bubon de la peste, comme le Crapaut, pour assouplir les nerfs, cõme les Vers, & le Blereau, pour remedier au vertigine, plus que la fiente de Paons pour rechauffer, Venus refroidie autant que le Fourmis le Stincs, le membre de Cerf, & les Passereaux, pour les diuretiques autant que les Escreuisses, & les pierres de Limas,

pour les cordiaux autant que l'os du cœur de Cerf, & que la pierre du Besoart. Bref il n'y à aucunes vertus ny puissances ou facultés tant generales que specifiques dedans les Mineraux & dans les Animaux qui ne soient dedans les Plantes.

Nous rapporterions volontiers les Plantes qui nous sont connuës recelant ces proprietez, mais estant descrites par plusieurs Autheurs, & aussi qu'elles meritent bien vn liure entier, nous y renuoyerons le curieux attendant mieux, & poursuiurons nostre intention de monstrer que l'vsage des Plantes bien connu est meilleur pour les remedes que celuy des Mineraux & des Animaux.

Pour y arriuer il faut remarquer en cet endroit qu'vne chose est plus excellente que l'autre par la proximité de la Nature à son applicatiõ, par la facilité de son vsage, par le nombre de ses vertus, par sa dignité, & par la bonté & seureté de ses effects, à quoy l'on peut encore adiouster pour sa beauté & pour sa multitude.

Pour le premier il est tres constant que les Plantes sont plus prochaines de l'estre des Animaux que ces dures entrailles de la terre; il ne s'est point obserué que les

Mineraux passent en l'homme & y produisent quelque bonne action sans resolution ou artiste, ou naturelle. Ie dis à le prendre des plus innocens aux plus malfaisans & vicieux : l'Or donné en substance est sans action, si on atenuë son corps en poudre il n'a non plus de vertu qu'en feüilles & en masse, au contraire par ces deux dispositions il peut plustost nuire, en poudre causer des obstructions, & en feüilles faire vn enduit à l'estomach. Et encore que l'Art l'eut resolu à son mieux, si n'est-on pas tousiours bien asseuré qu'il soit au point que le ventre ou les autres parties n'en soient violentees, & qu'il produise ce que l'on en attend ; si cela se dit du plus excellent, que doit-on esperer du moindre, qu'attendra-t'on de l'Antimoine des Marcasites, des Reagals, des Orpiments & des Arcenics ? quelle bonne sauce leur fera-t'on pour oster leur malice, ils sont les plus vsagez & n'en peut-on substituer d'autres en leur place du mesme genre? ce que faict l'Arcenic le Fer ne le fera pas, i'entends pour remede, il luy faut donc oster sa venenosité, laquelle doit estre par Art totallement separee ou cachee, separee nous ne l'aperceuons pas, car il le fau-

droit resoudre en ses principes, & le despoüiller de sa specification malicieuse. Iusques à present nous n'auons pas veu aucun Artiste qui s'en osast vanter ny mesme ce que quelqu'vns en enseignent n'est pas cela, il est donc caché. S'il est recelé en sa matiere qu'elle asseuranrance auons nous qu'il ne s'en déuelope point estant appliqué & en action: veritablement la chose est douteuse? Car il est possible que comme il a esté renfermé & arresté en sa matiere par des agents luy contrariant qu'il soit deferme & retiré de là par d'autres rencontres qui luy seront analoges & aydantes. L'vn & l'autre sont en la Nature, & se peuuent successiuement & hazardeusement rencontrer, ainsi tout au moins il y aura du hazard à l'vsage de tels remedes. I'ay parlé du Reagal ou Orpiment, parce qu'ils interuiennēt en la concretion de la plus grand part des Mineraux, voire cinq des sept Metaux en ont leur part. Il n'en va pas de la sorte des Plantes, s'il y en a de vicieuses, telles que le Napel & l'Aconit l'on n'est pas obligé d'en corriger la malice pour s'en seruir, & si l'on en vse de quelqu'vne qui prise au dedans soit venimeuse, sans doute appliquee au dehors à

ce qu'elle regarde il n'en sera pas de mesme, tesmoin la Ciguë poison au dedans & tres excellent remede au dehors contre les duretez de la ratte, contre les inflammations des yeux, des reins & des tetons, sans aucune preparation ny correctif; plusieurs autres suiuent ce train, comme la Iusquiame, la grande Morelle, la Mandragore, le Pauot, & semblables. Et quand bien il arriueroit par mesgarde que l'on auroit vsé de quelqu'vnes de celles-cy desauantageusement, il est plus aisé d'y remedier qu'aux mauuais effects des Mineraux, d'autant que l'action est plustost en montant qu'en descendant, tesmoin que les Plantes passent facilement & promptement en Mineraux sans resolution, & non les Mineraux en Plantes.

A cecy suit la facilité de l'vsage, elle n'est pas aux Mineraux, la grande preparation qu'il leur faut pour les auoisiner de l'Animal est tellement laborieuse, que maintesfois au milieu de l'operation les mains se sont lassees & ont laissé l'œuure imparfaite à la confusion de l'Artiste, & au dommage de celuy qui en a receu l'application. Car qu'est-ce les Mineraux mal preparez sinon autant d'eschecs que l'on donne à la

ſanté & à la vie? non ſeulement la preparation en eſt longue & faſcheuſe, mais encore douteuſe, quelque acheuee qu'elle puiſſe eſtre; qu'elle ſera la plus excellente de l'Antimoine, les Fleurs, le Verre, ou le Foye, autrement nommé le Saffran des Metaux, qui toutes font vomir eſtrangement: La premiere eſt le ſeul Antimoine Sublimé, la ſeconde fondu & cuit auec le Borax, encore qu'il ſe vitrifie ſans addition par la main d'vn bon Artiſte, & le troiſieſme fondu auecle Nitre, & comme toutes trois font voſmir, auſſi toutes trois ſont elles en vſage l'vne pour l'autre, & neantmoins il ſemble qu'il y en doit auoir vne meilleure. I'ay leu plus de trente façons d'en faire l'huille, & pour en tirer le Vif-argent, & pluſieurs pour en extraire le Souphre. Les varietez ne ſont pas ſeulement pour ce rude Mineral, mais encore pour tous les autres, ceux qui ont manié le charbon & ſes matieres minerales ſçauent par experience en combien de maniere l'on deſguiſe le Vif-argent, le Plomb, l'Eſtaim, le Cuiure, le Fer, l'Argent, & l'Or; combien il y a de procedez pour tirer la teinture, la liqueur, & le parfaict Souphre de ce dernier & le rendre

potable, en combien de manieres l'on enseigne à tirer les Teintures, les Safrans, les Vitriols, & les Souphres des autres. Il y en a vn tel nombre qu'il est bien difficile de s'asseurer sur aucune pour dire celle-là est la plus certaine. Si donc la difficulté & la longueur de la preparation se rencontrét aux Mineraux auec le doute de la meilleure au hazard de la bôté, n'est ce pas vne chose pernicieuse que leur vsage au pris de celuy des Plantes, dont l'application est aisee & courte sans aucune varieté ny peril, & telle qu'elle est commune à tous les habitans de la terre, vn peu froissee entre les mains, ou pillee, suffit à plusieurs pour toute preparation? non seulement elles sont faciles en ce cõmun vsage, mais aussi en leur resolution artiste, l'on en separe tres-aisément les principes & les Elemens & sans aucune mixtion ny addition, ce qui n'est pas de mesme aux Mineraux.

Quand au nombre des vertus elles sont plus multipliees és Plantes qu'és Mineraux, la seule Absinte tant en substance qu'en ces parties de resolution est remede à plus de six-vingts maladies, & le Millepertuis. Non seulement la plus part sont bonnes pour la guerison des infirmitez,

mais encore pour la nourriture ; en quelque sauce que l'on puisse accommoder les Mineraux ils ne contiennent telle vertu. Les Plantes ont donc cet auantage sur eux sans vn nombre d'autres tres excellents, comme de nous vestir, de nous couurir, de nous chaufer, de delecter nos sens, de fournir à nos Arts & à nos inuentions, & d'estre necessaires à tel poinct que l'on ne s'en sçauroit passer.

Pour la dignité il y a tres peu de personnes qui ne l'auoüe és Plantes ; plus vne forme a de facultez d'autant est elle excellente & digne, elles ont vie, mouuement, donnent apparence de sens, elles tirent la nourriture, croissent, & engendrent ; les Mineraux n'ont point toutes ces facultez, ce sont des substances amassees, congelees, & condensees par la vertu d'vne chaleur externe, selon l'estime de plusieurs, & selon d'autres par le froid, & de la sorte beaucoup au dessous des Plantes. Mais quand ils seroient produits d'autre maniere si n'atteindront-ils iamais au nombre des facultez de l'Artisan des Plantes, & iusques à maintenant les sens ne nous ont rapporté qu'ils les égale.

Elles ne sont pas seulement plus pro-

chaines des Animaux, de plus facile vsage, de plus de vertu, & plus dignes que les Mineraux, mais encore elles sont meilleures & plus seures : meilleures en ce que si le grand nombre des bonnes est appliqué à ce qu'elles regardent elles n'y produisent aucune mauuaise action, l'on n'est pas en doute d'elles & n'y apportent du soupçon, au contraire le plus excellent des Mineraux, voire des Metaux, n'est pas sans vn hazardeux danger. De sorte que de quelque costé que l'on se tourne l'on trouuera tousiours les Plantes plus conuenables pour les remedes aux maladies, & a tous leurs vsages que les Mineraux.

Aussi la Nature ne les a pas seulement multipliees en grãd nombre par delà tous les Mineraux : mais encore elle leur a dõné des beautez qui ne sont pas ailleurs. Elles sont toutes estalees sur la face de la terre, & les autres sont cachees dans ses entrailles, elles sont vtiles à tout, & les autres n'ont qu'vn vsage; bref en voisinage, en facilité, en nombre de vertus en dignité, en bonté, & seureté, en beauté & multitude, elles deuancent & surmontent les Mineraux, & sont meilleures qu'eux à tout ce à quoy on les applique.

Reste pour les Animaux lesquels comparez aux Plantes pour la Medecine sont bien au dessous d'elles ; il n'y a personne dedans la pratique de leurs vertus qui ne sçache cõbien elles les excellẽt, soit prises en detail ou en gros, soit entieres ou en leurs parties ; elles les excedent encore en nõbre&en beauté;ie dy quãd on y cõprendroit tous les sensibles, tant aquatiques, terrestres, aërees, que les insectes. Plus vtiles donc que les Animaux à tout ce que l'on les veut appliquer : nous ne craindrõs pas de mettre cette question en auant.

Si les Plantes sont meilleures pour la nourriture que les Animaux.

CHAP. VII.

POVR iuger de cette proposition il nous conuient considerer pour cõbien d'intentions l'on prend les aliments ; ceux qui viuent pour manger & boire n'y en cherchent que deux, la vie & les delices, & ceux qui mangent pour viure, trois, la vie, la santé, & la longue vie. Les premiers preferent tousiours la grasse & delicieuse

viande des Animaux à la frugale & saine nourriture des Plantes, qui pourtant ne sont point sans volupté, tesmoins les delicieux fruicts des diuerses saisons; neantmoins ceux qui prenent plus de plaisir à boire qu'à manger choisiront plustost le bõ vin & vn peu de bon pain fruicts des Plantes, que les chairs: de sorte que pour les vns & les autres nous trouuons quatre fins des aliments, la vie, le delice, la santé, & la longue vie, lesquelles toutes quatres bien considerees se rencõtrent plus excellentes és Plantes qu'és Animaux.

Ie sçay bien que les carnassiers ne pourront flechir à cet auis s'ils n'y sont forcez par la raison ou par la necessité, au moins si le ventre à des oreilles; car on dit que celuy qui est affemmé n'en a point. Si le gourmand delicieux est de mesme nous ne le toucherons pas, à l'auenture dira-il qu'il ayme mieux la vie de pourceau courte & bonne, que la longue priuee de ces delices: neantmoins disons que ce qui est de plus nourrissier, voire qui est tel en toutes les choses, est le Subtil des principes seconds, & celuy qui accompagne les eaux de vie, plus il y a de tel Subtil en vn sujet plus est-il nourrissier à ce qui luy est pro-

chain, & d'autant plus faict il viure & est bon pour la vie. Or ce Subtil se trouue en plus grande abondance & plus deuelopé és Plantes qu'és Animaux, principalemēt en leurs fruicts & semences, où en ce qui les esgale, comme les racines, mais plus és semences qu'és fruicts, car vn boisseau de froment donnera tousiours bien fermenté trois pintes & chopine de tres fine eau de vie, où deux boisseaux de raisins n'en donneront pas la moitié, qui entre les fruicts semble estre le plus abondant de cette eau de vie, & si vn boisseau poise vingt liures & donne telle quantité de cet esprit de vie, quarante de chair n'en donneront pas la moitié. La raison de cela c'est que les chairs trop rēplies de l'Element de l'eau & pleines de superfluitez relaschent cet esprit & continuellement il se separe d'elles, tesmoins quelles pourrissent facilement & non les Plantes ny leurs parties, & au lieu d'en tirer par resolution vne substā-ce bien odorāte & recreāt les esprits, il en sort vne puāte & du tout insuportable. Des Anciens ayant cette connoissance ont eu les chairs en horreur & en ont blasmé l'vsage comme vicieux: ils n'ont estimé la vie des hommes qu'en leur premiere in-

nocence que leurs mains ne s'estoient encores soüillees au sang des Animaux & la Nature nous en ayãt donné vn secret sentiment faict que nous ne trouuons iamais les festins bons, ny nos repas ordinaires sans pain comme celuy qui faict la meilleure part de nostre nourriture. Ceux qui ayment le breuuage veulent auec raison que l'on y adjouste le vin pour accomplir & parfaire le bon ciment de nostre vie. Les Leuentins ne reconnoissant rien à l'égal du pain, nomment toutes sortes de viãdes pain, au lieu que nous auons la coustume de dire allons boire ils disent allons manger du pain. Les sainctes Lettres en vsent ainsi, & n'estimẽt aucune chose tant que le pain; tu mangeras ton pain, disent-elles, en la sueur de ton visage; & parlant de celuy qui obseruera les Commandemens de Dieu, il mangera son pain en paix soubs son figuier. Et quelques austeres qu'ayent esté les hommes ils n'ont iamais quitté le pain & le vin: aussi sans pain & vin, nous chantent les profanes, Venus est bien froide, entendant par cette Venus la volupté & la vigueur vitale, & pour leur excellence ils en rendirent deux de leurs Diuinitez tutrices, Bacchus &

Ceres. I'adjousteray volontiers à cecy que les pains de proposition ont tousiours esté les plus sacrees offrãdes que l'on a faites à Dieu. Melchisedech auãt la loy offrit à Dieu en sacrifice agreable le pain & le vin: pour fermer la bouche ne dirons nous pas qu'en la nouuelle alliance le pain & le vin est preferable à tout ce que la Nature nous estalle?

Sur les auantages que ie donne au pain l'on m'objectera cet Aphorisme vulgaire, que toute repletion est mauuaise, mais que celle-là du pain est la pire. Ie responds que ce n'est pas pour sa malice, ains pour sa solide substance que cela est dit, laquelle se liant plus estroittemẽt à la nostre est de plus difficile resolution: car les attaches sont plus intimes des meilleures, & de celles qui nous approchẽt le plus que des autres; pour cela les maladies des Paysans qui ne viuẽt que de pain sont plus fascheuses que celles de ceux qui viuẽt plus grassement, & non si frequentes parce que telle repletion ne leur arriue ordinairement.

Les Plantes, principalement le pain, estant donc plus remplies de l'esprit de vie, le Baume & le Ciment de nostre vie sont aussi meilleures pour nostre vie

que les Animaux.

Pour les delices chacun ſçait par experience iournaliere cõbien les fruicts l'emportẽt ſur les chairs, ſoit cruds, cuits, & de toute maniere ils delectent touſiours le gouſt; meſme leur agreable odeur & leurs couleurs diuerſifiees ne chatoüillent pas moins les ſens de l'odorat & de la veuë que celuy du gouſt, ce qui n'eſt pas aux chairs. Les Plãtes fourniſſent de viãde & de breuuage, voire tout ce qui fait beſoin à la douce & voluptueuſe vie, & non les Animaux, & l'vſage des herbes n'eſt mauuais comme celuy des chairs.

Quand à la ſanté les Plantes n'ont leur eſgalles; elles ſont recouurer eſtant perduë, & recouuree elles la conſeruent. Au contraire les Animaux carnaſſiers ſont ordinairement mal ſains & beaucoup plus ſujets à diuerſes maladies que ceux qui viuent des Plantes. Car par le moyen de l'vſage diſſolu des chairs nous cõtractons en nous toutes les infirmitez des autres Animaux: Le ſeul hõme qui engloutit tout ce que la main peut atteindre à plus deſpeçes de maladies que tous les autres Animaux enſemble, ceux qui ne mangent que des chairs ſont ordinairement puãts d'ha-

leine & de ſueurs, les oiſeaux de proye le ſont tellement qu'on ne les ſçauroit ſouffrir; qu'vn chien n'vſe que de pain il aura le ſouffle doux, au cõtraire viuãt de chairs il l'aura puant : non ſeulement les brutes courent cet accident, mais encore les hõmes; il n'eſt pas iuſques à leurs excremens qui n'en ſoient plus puants. Telles malices ne nous arriuent par l'vſage des Plantes, ayant plus d'eſprit de vie & moins de ſuperfluitez que les Animaux, elles ſont auſſi moins corruptibles, & vne humidité ſuperfluë de facile putrefaction n'eſtãt en elles en telle quantité cõme és chairs, meſme ce peu qu'elles en ont plus aiſee à corriger, les rend auantageuſes pour la ſanté. Les ſages enfans de la captiuité y rencontrerent plus de bonté & de ſanté qu'à la graſſe table de Nabucodonoſor, ils eſtoiẽt plus beaux, plus forts & robuſtes que ceux qui rempliſſoient leurs ventres des delices de cette table.

Si quelqu'vn repart que les Plantes ne ſont non plus ſans leurs deffauts que les Animaux, & qu'elles ont leurs ſuperfluitez auſſi bien que les chairs des brutes, teſmoin le mal que ceux que l'auſterité oblige d'en vſer en reſſentent; on luy repli-

quera qu'elles ont veritablement leurs deffauts, & ne se trouue aucune chose dessus ce Globe terrestre qui en soit exempte, mais qu'elles en ont moins pour l'vsage de la nourriture que la chair des Animaux, que leurs superfluitez sont aussi plus facilement corrigees, à quoy ne se sont employez ceux qui en ont receu du dommage, ils n'ont pas pensé que les racines sortant de la terre sont remplies d'vne liqueur attiree pour leur nourriture toute creuë, qui n'estant digeree par leur ventre demeure imparfaitement transmuee à guise du sang tenu des carnassiers pour vne mauuaise nourriture, ou du chil nouueau coulé dans le Mesentaire; qu'au lieu de la corriger par vne bône cuisson soubs la braise ou dans le four ils luy en adioustent vne nouuelle, cuisant ses racines dedans de l'eau où encore elles perdent leur suc plus cuit & digeste & le nourrissier: car elixees le meilleur est au boüillon cõme la vertu laxatiue est en sa decoction, ou le consommé en sa liqueur, pour cela le potage est plus nourrissier que la viande d'où il est sorty, ceux qui ont mangé des Betteraues cuites dans la braise & dedans l'eau en auront peu remarquer la

difference.

Il me semble que l'on adjoustera à cette replique que si telle humidité est nuisiue qu'il ne faudroit donc boire de l'eau, mais taschant de les satisfaire, ie leur diray qu'il y a grande difference entre ce suc crud & imparfaict & l'eau, celle-cy n'est quasi que le simple Element, lequel ne sert encore que de vehicule & de destrampe, où l'autre est vn meslange de toutes les premieres substãces que l'Artisan a laissées incompletes, c'est à dire non encore transmuees ny cuites par son estomach que le chaud sec acheue, & telles substances ressemblent au verd-jus & aux fruicts esloignez de leur maturité, desquels auec difficulté peut-on tirer l'esprit nourrissier, il a de la peine à se déuelopper, parce que l'Artisan n'a acheué sa tasche & son parfait meslange, tels sucs sont plustost les semences de plusieurs maladies que des nourrissiers, & les cuisans en l'eau au lieu d'estre corrigez elle leur sert pour porter leur malice, comme elle sert à ce qui est bon pour le tirer & estendre.

Il est donc vray que si les Plantes en leurs parties sont bien prises pour la nourriture qu'elles sont plus saines que les

chairs, & ceux qui en vsent sont moins sujets à maladies que les autres, & ne ressentẽt les incommoditez ordinaires de la puanteur cõme ceux qui vsent des chairs; les Vilageois sont plus sains que les Bourgeois viuans grassement & en oisiueté, ont les dents plus blanches, le corps plus ferme & vigoureux, & surpassent tous les mange-chairs en santé.

Pour la longue vie les Plantes toutes pleines de vie y contribuent dauantage que les Animaux, fussent mesme les Serpens que l'on dit beaucoup valoir pour la renouation, & multiplication des annees, le commencement de la longue vie est la vie & la santé, les Plantes nous les donnẽt pleinement, & non les Animaux; ainsi que nous l'auons desia en quelque maniere prouué au Liure precedent, qui nous fera persister en nostre pensee que les Plãtes bien vsurpees sont meilleures pour la nourriture que les Animaux, qu'elles conferẽt plus à la saine & longue vie, & qu'elles deuancent en bien tout ce qui est à l'vsage de l'homme en ce Globe terrestre.

De la nature, bonté, & vtilité du pain & du vin.

CHAP. VIII.



Es auantages que nous auons donnez au pain & au vin par dessus tous les aliments, & à l'eau de vie pour nourrir, feront faire plusieurs objections à ceux qui tiennent le party des chairs : sans doute ils diront entre autres que si l'eau de vie est seule nourrissiere, qu'il ne faudroit que la tirer des sujets aliměteux pour s'en nourrir, que pour cela (presupposant que l'on ait bien rencontré) il en sortiroit plusieurs biens ; vne facile nourriture sans perdre le temps à tant mascher ; vne santé continuelle, parce que l'estomach ne se débiliteroit point & ne seroit surchargé d'vne quantité de matiere enuelopant le nourrissier, qu'il peine beaucoup à débarasser, & qui enfin produisent mille infirmitez, si elles sont retenuës ; & vne vigueur qui n'auroit sa pareille : Que le pain n'est pas

ſans ſes incommoditez, & le vin ſans ſes deffaux, voire tels que l'homme viuroit plus ſain s'il s'en pouuoit paſſer. De la part du pain ils diront que c'eſt vn lourd & peſant aliment auquel il faut beaucoup d'art pour le faire: le blé doit eſtre moulu, ſaſſé, paiſtri, leué, & cuit, là où il ne faut que prendre la chair de l'Animal & la cuire. Du coſté du vin ils aſſeureront que quand il n'auroit que cette mauuaiſe faculté d'enyurer qu'il eſt touſiours tres fort à deteſter, que pluſieurs peuples viuent tres ſainement & graſſemẽt ſans luy, mais qu'outre cela il produit de faſcheux excremens, cauſe de pluſieurs fiéures, des gouttes, & des coliques, il donne l'apeſantiſſement du cerueau, affoiblit ſa faculté, débilite les nerfs, eſtourdit, & ſtupefie eſtant la ſource de beaucoup de tres importunes infirmitez.

Ie reſponds à la premiere, & pour l'eau de vie que nous auons penſé contenir cette ſubtile ſubſtance nourriſſiere ; qu'encore qu'elle ſoit tres alimenteuſe & qu'en elle ſoit le boire & le manger, que neantmoins on ne la déuelope pas des viandes, & des breuuages qui la contiennent pour la prendre en ordinaire nourriture; parce

que ce n'eſt pas l'ordre de la Nature qui ſe delecte en la pluralité & en la difference des ſaueurs dont elle joüit en gouſtant de tous les corps alimenteux, mais de l'art qui nous l'enſeigne, & nous la propoſe apres l'auoir trouuee & experimentee, nous mõſtrant tres clairement que c'eſt elle qui nous entretient à la vie. Les Matelots des longues courſes ſçauent par experience qu'vne cuilleree d'eau de vie dedans les grandes ardeurs & lãgueurs qu'ils ſouffrẽt paſſant la ligne Æquinoctiale, les deſaltere plus que s'ils beuuoient dix pots d'eau, voire les nourrit de telle ſorte qu'ils en mépriſent leurs alimens ordinaires. Ceux qui ſur terre, ſans tels voyages en vſent ordinairement teſmoigneront touſiours cette verité, & auouëront que ce qu'ils en prennent le matin les tient plus forts & vigoureux que s'ils beuuoient vne peinte de vin. Ie pourrois encore prendre les pays Septentrionaux à teſmoin, ayant pluſieurs de leurs peuples tellement accouſtumez à l'eau de vie qu'ils en quittent tous les autres alimens pour ſon vſage.

Si l'on dit qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe deſalterer veu que le deſir de boire n'eſt autre qu'vn appetit de la Nature pour

rafraichir & humecter, contraires dispositions à l'eau de vie qui est tres chaude & deseichante; l'on repartira que le desir du boire n'est point cela, mais joinct au manger que c'est pour reparer les esprits dissipez, & entretenir les vifs en leur vigueur, & aux enfans pour augmenter & accroistre; de la sorte rassasie-t'elle & pour le boire & le manger, & peut-on dire qu'elle desaltere, & cõme i'ay dit l'experience le iustifie.

Pour le pain & le vin nous auoüons cõme nous auons desia faict qu'il n'y à aucun suiet alimenteux qui n'ait son deffaut, mais ces deux cy moins que tous autres, il est vray que la Nature ne nous les à donnez, seulemẽt à telle fourny la matiere & l'Art à faict la chose, nous voulons dire qu'il à perfectionné la Nature de cette part, le pain ne croist point és Plantes, & le vin ne coule pas de la vigne, il faut que la main de l'homme s'y employe, & autãt qu'elle y est industrieuse, d'autant y rencontre-t'elle & l'œuure est excellent: ainsi du bled bien moulu, sassé, paistry, leué & cuit, est faict le bon pain, de mesme du raisin separé de la raffle, bien foullé & cuué est produit le bon vin, presuppoſant la bonté de la Plan-

te & la maturité du fruict. L'art donc nous prepare ces deux excellens viures, & les perfectionne, pour cela en sont ils moins estimables & bons ?

Or la matiere dont ils sont façonnez à tant de conuenance à la Nature humaine que la semence de l'vn emporte la face, & le jus de l'autre en imite le sang, & l'vn & l'autre joincts ensemble digerez il en sort vne matiere blanche & chileuse laquelle separee de ses feces digeree à chaleur proportionelle se cõuertit en sang pareil à celuy de nos veines, & ce sang encore separé de sa lie & digeré prend forme d'vne substance rougeastre & fibreuse semblable à la chair de couleur & de consistance, iusques là est arriuee nostre curiosité. C'est la matiere dont Paracelse pretend faire son Hommoncule, c'est le corps qu'il pretend animer : sçauoir si ce qu'il en promet est vray, l'experience le peut verifier, & par elle peut-on connoistre iusques où peut monter l'Art. Ces effects apperceus ont faict penser que ces deux alimens estoient les meilleurs & les plus pleins de vie, aussi rendent-ils plus d'eau de vie que les autres qui nous sont en vsage, fournissent plus de vigueur & sont les plus accommo-

dans à noſtre condition: deſiâ nous auons eſtallé l'eſtime qu'on doit faire du pain, i'entends du pain faict de bon bled bien moulu, bluſté, paiſtry, & fermenté; ie repeteray fermenté eſtant vne digeſtion naturelle & vne ebulition par l'Artiſan de la matiere ſe déuelopant de ſon cahos pour eſtre plus aiſément extrait par l'eſtomach de l'Animal, le pain proportionnement leué à bonne ſaueur, agreable odeur, eſt leger au ventre, de facile digeſtion & de meilleure & plus ſaine nourriture à l'homme que les chairs. Chacun court au pain & nul ſain ne s'en laſſe cõme des viandes.

Quant au vin que l'on blaſme pour enyurer & pour eſtre la cauſe de diuerſes faſcheuſes indiſpoſitions, il me ſemble que parlant ainſi de luy que c'eſt pluſtoſt accuſer l'incontinence de l'homme, veu qu'il eſt certain qu'il ne produit aucun de tous les mauuais effects dont on l'eſtime coupable ſi l'on n'abuſe de ſon vſage. Il n'y a perſonne qui ne ſçache tres-bien que pris moderement qu'il reſioüit le cœur de l'homme, réueille les facultez naturelles, vitales, & animales, fortifie les nerfs, corrobore le cerueau & l'eſtomach, cuit, digere, inſciſe, deſopile & vigore toutes les parties;

parties ; tant de biens ne se peuuent trouuer ensemble ailleurs. Mais comme il est le symbole de la temperance reigle de toutes les vertus, l'on en doit vser auec prudence : car le vin temperement pris fortifie la main du sage & l'excez la faict tõber cõme celle du fol, il le porte au mal, il est sa confusion & descouure sa vergongne, neantmoins pour cela n'est il pas coupable non plus que le fer dont l'on faict les outils de la culture & les instrumens que nostre malice a inuentez pour nous offencer les vns les autres, c'est nostre excez & nostre vice qui tournent les bonnes choses à mauuais vsage.

Or ainsi que nous auons auoüé que le vin auoit son defaut outre & pardelà l'vsage immoderé, cõme les autres Alimens d'où nous peut escheoir des maux sans nõbre ; il est bien à propos de voir ce qui est de deffectueux en luy pour sçauoir s'il surpasse l'vtile & le bon. Il me semble que l'Art par vne veritable anathomie nous en doit donner la connoissance asseuree, & que nous sommes forcez de l'embrasser, n'en trouuant de plus certaine autre part. Il est bien vray pourtant que nous rencontrons en luy vne double dissection ; vne simple-

ment naturelle expliquee par son propre agent, mais qui ne suffit pas; l'autre purement Artiste qui bien differēte nous estalle ce que la Nature nous recelle, nous faisant apertement voir le bon & le mauuais de cette liqueur.

Sans Art & par la premiere dissectiō nous trouuōs dedās les vaisseaux cōtenās le vin trois parties qui se separēt l'vne de l'autre par la suite du tēps, vne liqueur, vne substāce dure & reluisāte adherēte aux parois, & vne fœce au fōd. La premiere est le vin qui resioüit le cœur de l'homme, dont ordinairement l'on connoist la bonté à la couleur, à l'odeur & à la saueur. La seconde est nommee tartre ou grauelee, & la troisiesme lie, c'est proprement les ordures que le resin amasse en la vigne, & quelque peu du plus crasse de sa liqueur.

Le vin donc est superficiellemēt connu estre bon, s'il a la couleur nette & bien claire, s'il a bonne odeur, & agreable saueur, & pour cela il est necessaire qu'il soit rassis, ait mis sa lie bas, & ietté son tartre, car celle-là le rend trouble, & celuy-cy, le vin estant verd ou de gros raisin, le faict rude & aspre & dur selon qu'il a cuué auec sa rafle; ou s'il est meur & de bon plan, il

le rend friand, picquant, & vaillant la langue, & d'autant plus chery de ceux qui se delectent du piot: neantmoins cette partie nommee tartre tant au vin gros & verd qu'au subtil & meur est cause de plusieurs fascheuses maladies dont se sentent attaquez ceux qui se noyent dedans le vin: maintes obstructions meres d'infinies langueurs en procedent, de là naissent des fiéures, des coliques & la grauelle; & de sa resolution des gouttes & des contractures. Les vins tartareux louches, rudes aspres ou picquants sont donc malfaisans & desquels on se doit prendre garde, ils sont durs à l'estomach & de difficile digestion, au lieu de le corroborer plustost ils le débilitent, & produisent, pris immoderement, toutes les maladies que nous venons de reciter; principalement quand auec leur tartre ils sont verds & ont peu d'eau de vie, parce que ce tartre lors plus confus en la liqueur est de plus difficile separation & la Nature s'en deffait auec plus de difficulté, tels sont la pluspart des vins de certaines villes prochaines, comme de Corbeil, de Melun, de Montreau, de Meaux, & autres, & ceux encore de Poictou, i'entends pour auoir des vins ordi-

nairement verds, rudes & tartareux, tres-mauuais & cause de cette colique nommee par le lieu eu elle est plus frequente [a] collique de Poictou, que nous nommons plus proprement par sa cause colique tartareuse, aussi frequente & causant pareils accidents és villes dont nous faisons mention qu'en Poictou. Cette annee 1628. que l'on a beu des vins verds, tartareux & presque sans eau de vie elle a esté grandement frequente en cette ville de Paris, & parce qu'elle est inconnue de cause aux Medecins de la secte Sanguinaire il en est mort beaucoup, quoy qu'elle soit tres guerissable & la pluspart de ceux qui en sont eschappez sont demeurez contracturez maladie que ces Sanguinaires ignorant la cause, nomment improprement Paralisie, & nous contracture de laquelle nous parlerons aydant Dieu quelque iour ailleurs.

[a] Monsieur Cytoye Medecin l'a ainsi nommee au petit traicté qu'il en a composé.

Le tartre donc est vne partie dedans le vin malfaisante plus és vins verds, de gros plan & trop cuitez qu'és autres; & que l'on doit separer par Art, comme auec les coppeaux de haistre dont on faict le vin prompt à boire surnommé de coppeaux, ou attendre qu'il l'ait deposé luy mesme par le temps ce qui arriue plustost ou plus tard

ſelon qu'il a plus ou moins cuué & eſt de gros raiſin. Ainſi conſiderant cette matiere tartareuſe nous la trouuōs de deux manieres, encore dedans le vin & rejettee du vin au parois du vaiſſeau. En la premiere rencontre encore qu'elle ſoit mal faiſante en ſon vſage, elle eſt pourtant neceſſaire à la conſeruation du vin qui autrement ne ſeroit de garde : celuy qui a du corps & fort de ſéue, bien coloré & cuué eſt tel, car auec le temps il ſe meurit, digere & acquiert vne bonté & vn gouſt plus agreable contre l'opinion de pluſieurs Anciens qui ont preferé le nouueau au vieil, ayant ſeulement eſgard à la qualité chaloureuſe qu'ils diſent acquerir par l'âge & non à cette malicieuſe partie. Non ſeulemẽt le tartre confus au vin ſert à ſa conſeruation, mais encore celuy qui adhere aux parois du vaiſſeau, c'eſt comme vne matrice qui garde ſon fruict le fomente & nourrit. Pour cela les Tonneliers font tres-mal de l'arracher des douues lors qu'ils relient les futailles, ce que ne font ceux de Languedoc, de la Gaſcogne & de la Prouence, meſme il ſe tire du tartre vn remede propre à la gueriſon de pluſieurs maladies du vn.

L'on pourra objecter que les Chimistes font vn grand cas de la cresme du tartre pour desopiler, inscifer, & purger, & que telle opinion est toute contraire à celle que nous exposons qu'il est nuisif au corps humain estant confus en la liqueur du vin, & encore opposee à celle qui estime qu'il conserue le vin en sa vigueur.

Mais l'on respond qu'il y a bien de la difference entre cette matiere pour remede & pour nourriture, celley-cy selon la definition est alteree, & celley-là altere, beaucoup de substances sont bonnes en vne condition qui ne le sont pas en l'autre; le vin doux ou nouueau foullé que l'on nomme Moust trouble le ventre, & le vieil le corrobore & reserre, les fruicts nouueaux engendrent des cruditez causent des obstructions & produisent mille infirmitez, & les enuieillis & bien meurs profitent. Et puis nous considerons le tartre crud tres nuisif, & le tartre meur moins mauuais, & encore selon la nature du raisin en tout cela si l'on y pense bien ie croy que nous trouuerons nostre compte.

Pour la lie il n'y a personne qui ne sçache que n'estant que les ordures que le raisin apporte de la vigne, le sable, la baue

des limas & les excrements de mille petits bestions, qu'elle ne peut rendre le vin bien sain, au cõtraire croupissant au tõneau elle empuãtit ordinairemẽt cette liqueur precieuse, ou l'engraisse; pour cela les vins frelatez c'est à dire que l'on a survidez des tõneaux pleins de cette bourbe en autres enduits de leur tartre sont plus sains que ceux qui reposent sur les fœces. Beaucoup s'imaginẽt que la lie cõserue le vin, mais ils se trompent, ils prennent l'vn pour l'autre cette ordure pour le tartre le seul conseruateur du vin. Qui boira donc des vins troubles ne peut qu'il n'aualle le sable & la baue de maints salles animaux, comme aux vins bourrus, & qu'il n'introduise en son corps ces ordures causes de plusieurs occultes maladies. C'est ce que nous trouuons de superficielle rencontre au vin par la premiere dissection.

Car par la seconde Anatomie toute Artiste passant le vin par ses outils elle le trouue composé de trois parties; d'esprit nommé eau de vie, de flegme, & de fœce, & cette derniere d'vne eau picquante, d'vn huille, & d'vn sel tres-acre. L'eau de vie, contre l'opinion de plusieurs, & principalemẽt de la secte Sanguinaire, est la pre-

miere & plus excellente piece du vin, c'est elle qui le met en prix & en estime; plus le vin est vineux, disent les vignerons, d'autant est il bon, & cette qualité vineuse ne luy arriue que de la part de l'eau de vie, qui le rend chaud, subtil & penetrant. Or l'eau de vie n'est autre qu'vn sel Armoniac, vn huilleux ténu, & delié, & vn subtil nourrissier comme nous l'auons dit ailleurs. Ces trois pieces sont tellement jointes & composees ensemble qu'il en resulte cette excellente substance nommee eau de vie, pour la vie qu'elle contient & qu'elle confere, & pour la vigueur qu'elle donne à toutes les facultez du corps humain; elle se tire de toutes les Plantes & de leurs parties, mais elle est bien plus abondante au bon vin qu'en quelqu'autre sujet qui nous soit connu, aussi est-il preferé à toutes les autres liqueurs potables, joint que de luy elle retient vne proprieté particuliere deuançant les autres pour l'vsage de l'homme: Il conuient bien qu'elle soit puissante veu que faisant à peine la vingtiesme du meslange elle tempere de sorte le reste qu'elle empesche sa malice, voire par le temps le nourrit & digere, en façon que de mauuais il deuient bon & ay de lors plu-

stost que de nuire, c'est par elle que nous auons toutes les vertus du vin.

Les deux autres parties le flegme & la fœce ne communiquant aucune bonté au vin, ains plustost de la malice, sont estimees tres-mauuaises. Car la premiere est vne liqueur dure, lourde, puante, narcotique & froide; enyurant, debilitant l'estomach, appesantissant le cerueau & affoiblissant les autres parties ministres de la vie. La seconde est vne matiere tenace, visqueuse, picquante & corrosiue, laquelle comme nous venons de dire se diuise encore en autres trois parties; par sa tenacité elle faict les obstructions, & par son errosion & resolution elle cause les Coliques, les Gouttes & la Grauelle; & à proprement la comprẽdre ce n'est autre chose que le tartre & la teinture du vin.

Ces trois parties paroissent de la sorte en la distillatiõ du vin, l'eau de vie sort la premiere, le gros & puant flegme apres, & au fond demeurẽt les fœces. Pour elles nous apperceuons que ce qui est de mal faisant au vin n'est pas l'eau de vie, comme l'ont pensé plusieurs suffisants Docteurs, mais le flegme & la fœce, l'experience le verifie assez, vn homme pourra boire l'eau de vie

extraitte de dix pintes de vin sans incommodité, qu'il ne boira la moitié du vin sans estre yure, & rendre sa gorge, & la moitié d'autant du flegme que d'eau de vie sans subuertir son estomach & appesantir sa teste, & encore moins des fœces que de flegme sans dereigler l'œconomie de sa santé.

Les femmes qui escurent les vaisselles auec de la lie, sçauent par espreuue que le flegme enyure, puis que panchees sur leur trauail, & respirant le flegme s'euaporant, elles en sont toutes estourdies & demy-yures. Par là nous auons appris les diuerses qualitez du vin où les anciens ont tant peiné sans y atteindre, & le moyen d'y remedier.

Car l'on pourroit objecter que ce seroit hors de raison que i'aurois tant loüé le vin & chanté sa bonté, si en l'Anatomisant ie monstre qu'il contient deux substances contraires à la santé & à l'estime que i'en fay, & que ie n'estalle pas apres ce qui faict pour luy. A cela ie repars que cy deuant i'ay dit que l'eau de vie est de sorte excellente que faisant à peine la vingtiesme partie du meslange elle tempere tellement le reste qu'elle empesche sa malice & auec le temps digere le crud & subtilie le gros,

cela ſe void és vins vieux qui ne bleſſent la ſanté comme les nouueaux & verds, & plus vn vin vieillit eſtant conſerué au vaiſſeau & lieu conuenable, d'autant ameliore-t'il, n'en déplaiſe à Dioſcoride, & aux vieux vinotiers qui en penſent autrement, l'experience les dedit. Ie dis en vaiſſeau & lieu conuenable, parce que par l'vn eſtant faict d'vn bois eſpois l'eſprit de vie ſe conſerue mieux en ſa liqueur: meſme les Anciens, principalement les Italiens, faiſoient les vaiſſeaux de terre où les vins ſe gardoient auec vne tant excellente maniere qu'il s'eſt trouué dedans leur ventre eſtant enfoüis en terre du vin de cent & deux cens ans, de couleur, odeur, & ſaueur admirables: maintesfois des bouteilles pleines de vin & bien bouchees miſes dedans des puits pour rafraichir leur attache eſtant rompuë, y ſont demeurees pluſieurs annees puis retirées leur vineuſe liqueur n'a point eu lors dégale. Mais comme l'vſage du vin s'eſt amplifié & que les potiers de terre n'ont peu fournir à l'ouurage, pour vne plus grande facilité l'on a inuenté les tonneaux de bois, dont les plus eſpois ſont les meilleurs & les plus auinez, car la premiere & ſeconde annee

tels vaisseaux tirent toute la sceue du vin. Cela n'est pas seulement du jus de la vigne mais de toutes les liqueurs fermentées ayant eau de vie; comme le cidre, la bieré, & l'hydromel. Aussi ceux qui font estat de garder longuement des vins ont des tonneaux grands & espois comme à Hydelberg au Palatinat & en plusieurs lieux d'Allemagne où ils boiuent au mariage de leurs filles du vin creu l'annee de leur naissance: les vaisseaux de Gascogne, de Languedoc & Prouence sont aussi plus espois que ceux de ces quartiers. Quant au lieu où ils doiuent estre posez, il est aussi de grande consideration, le tonneau de bois exposé à descouuert quelque espois qu'il soit ne le peut empescher d'aigrir & de se gaster, & plus le lieu est chaud, plustost arriue-t'il. Cela connu l'on choisit les lieux sousterrains pour la garde du vin; les plus profonds & les froids sont à preferer aux autres, parce qu'il se fait par ce moyen comme vne antiperistase au centre du vin qui les fermente, cuit, digére, & subtilie son flegme & ses fœces, ou plustost acheue de déposer son tartre retenant seulement sa teinture. Car il s'est remarqué que plus le vin vieillit plus despose-t'il de tartre,

tant qu'il ne luy en reste qu'vn tres subtil & delié & autant qu'il luy en faut pour luy donner vne agreable saueur.

Le moyen donc de boire vn vin plein de bonté & sans malice c'est de luy laisser ietter son tartre & meurir son flegme, ce qu'il fait auec le temps si on luy en dõne le loisir; les meilleures choses s'accõplissent de la sorte. Ainsi que le verd-jus deuiẽt raisin par le tẽps, de mesme le vin rude & gros deuient sauoureux & delié en sa saison, il ne faut qu'attendre auec patience, que si dauanture les alterez ne se l'a veulent donner & desirent comme les fruicts hastifs en auancer la maturité qu'ils souphrent leurs tonneaux, comme l'on faict en plusieurs lieux d'Allemagne, le vin en depose plustost son tartre, en meurit son flegme, & s'en garde mieux; il n'aigrit, n'euente, n'engraissit & ne pousse si-tost, & plustost est il prompt à boire; les coppeaux de Haistre seruent aussi à sa prompte boisson, mais non à sa conseruation, parce qu'attirant le tartre auec grande promptitude ils dissipent beaucoup de son esprit vineux & de vie desrobant sa garde.

Il se peut faire encore choix des vins selon leurs terroirs & le plan, celuy qui

croist en terre groüette & exposé au Soleil du Midy tirant vn peu au Leuant est le meilleur estant de bon complant, car celuy des terres argilleuses est subject à s'engraissir, comme celuy planté sur les pierres à chaux est plus corrosif, & a vn tartre plus malin; les terres metaliques ayant Fer, Cuiure, ou Plomb, sont aussi tres pernicieuses. La façon cōtribuë encore beaucoup à la bonté; les curieux de leur santé y prendront garde. A Paris l'on faict estat des vins de Suréne, & de Ruël, mais la bonne boisson vient de Bourgongne. Les Anciens ont donné le prix au leur selon les terroirs, on les peut consulter de cette part, car les vins des Grecs ne nous estant en vsage nous les laissons aux Leuantins, & ne rapportons pour cela l'opinion de Galien qui ne les a connus que superficiellement.

Il reste quelque chose à dire des vins doux, comme de Canarie, d'Espagne, & de Frontignan, voire de ceux de Gascongne, & encore de nos vins blancs doux par annees; sçauoir s'ils sont meilleurs pour l'vsage & plus nourrissiers que les autres vins, & lequel est à preferer le blanc ou le rouge. Pour la douceur, s'il est vray que

les choses douces sont plus alimenteuses que celles de goust ferme, sans doute les vins doux emporteront le prix par dessus les autres, mais si l on a esgard à l'eau de vie ceux qui en contiendront dauantage, & dont le flegme sera bien corrigé par la matiere tant du raisin que de la liqueur selon son aage seront sans doute les meilleurs pris mediocrement ; & n'aura-on esgard à la douceur encore qu'elle soit signe d'vne grande maturité & d'vne contemperance de toutes les parties du vin; car tels vins doux ne nous arriuent qu'és annees hastiues & que quand le raisin a receu les premieres gelees de l'Automne acquerant par la vne certaine concoction qui augmēte la douceur de leur jus amortissant l'aspreté du tartre, & la pesanteur du flegme, ce qui n'arriue pas volontiers autrement. Or si tels vins doux sont bien despurez il est sans doute qu'ils sont tres excellens & de grande nourriture, voire engraissent beaucoup, & plus qu'aucune autre chose que l'on sçauroit manger ou boire, tesmoins les filles de Venise qui s'engraissent à boire de la maluoisie. C'est ce que nous auons trouué de l'vsage de cette excellente liqueur que nous esti-

mons estre auec le pain la meilleure & la plus conforme nourriture de l'homme.

Quant aux vins blancs, soit doux ou autres ils sont estimez plus subtils & moins malfaisans que les noirs, rouges & clairets, mais de moindre nourriture. Toutesfois il n'en va pas du tout ainsi: il est vray que les vins blancs subtils passent tost, & plus ils sont vineux d'autant se font ils voye, ce qui arriue par la subtilité de leur tartre que charie l'esprit de vie, pour cela emportant facilement de leur flegme ils tentent la teste & l'appesantissent plustost que les vins coulourez, car quelques blācs & deliez que soient les vins si ont-ils tousiours leur tartre & leur flegme. Or le vin blanc & doux est sans doute plus nourrissier que le clairet parce qu'il a plus d'eau de vie qui meurit & digere son flegme plus promptement, & subtilie son tartre desia disposé à cette fin: l'autre suit apres, & le tout selon le Terroir, le Soleil & le Complant, le Goyx n'est si bon que le Meslier: les differents raisins font les differents vins, & la diuersité des terres varie pareils plants. C'est à quoy l'on doit auiser en la forniturniture des vins.

De la cueillette des Plantes.

CHAP. IX.

APRES que nous deuons cueillir les plantes pour les appliquer à leur vsage, il faut sçauoir comment & s'il n'est pas besoin d'autre particuliarité que de les arracher de la terre à toutes occasions & en tout temps, puis les mettre en besongne, ou biẽ s'il est necessaire d'y obseruer le temps & la saison. Nous entendons par le temps la partie du iour, & par la saison celle de l'annee en laquelle on peut cueillir les Plantes; car il me semble suiuant l'aduis de nos vieux peres, que chaque chose a son aage de bonté & de vigueur, mesmes les Plantes Ephemeres, dans lequel elles doiuent estre prises pour auoir leur vertu : & outre cela la cõdition du temps propre & cõuenable, pluuieux, ou serain & sẽblables Ils nous enseignent donc que pour amasser les Plantes seruants aux medicamens qu'il les faut cueillir en la saison que leur vertu est en sa pleine vigueur & en temps

ferain s'il est possible, voire pour celles qu'il faut garder longuemẽt en temps sec de plusieurs iours. Mais d'autant que toutes les parties de toutes les Plantes ne sont pas bonnes, ny leurs fruits meurs en toutes les saisons & mois de l'annee, il conuient sçauoir l'aage de chaque Plante, sa naissance si elle est annuelle, quand elle pousse si elle est perannelle, son estat de vertu & son declin, non seulement du tout mais aussi des parties, des racines, des tiges, des branches, des fueilles, des fleurs, des fruits, des semences, des gommes, des larmes & des sucs. Car les fueilles ny les fleurs n'ont pas grãde vigueur quand elles tombent, au contraire les fruits & les semences ont acquis leur perfection quand ils quittent leur mere, cõme les Oyseaux lors qu'ils delaissent leurs nids & le secours de leurs nourrissiers.

L'on doit cueillir selon cet aduis chaque partie en sa saison selon la condition de sa Plante, car toutes les racines non plus que tous les troncs ny que toutes les fueilles, ny encore que toutes les autres parties comme nous venons de dire, n'ont pas vne mesme saison, quoy que Dioscoride, Auicenne, & plusieurs

qui les ont ſuiuis aſſignent pour les racines l'Automne, & Saladin le Printemps; ſaiſons trop limitees pour y trouuer toutes les Plantes en leur bonté.

Or pour arriuer à cette connoiſſance de la cueillette des Plantes ſelon la ſaiſon de chacune en general, & ſelon l'aage de chacune de leurs parties, & encore ſelon diuerſes applications de ces parties, il ſe preſente pluſieurs difficultez, tant ſelon les Anciẽs que ſelon les Modernes: car ceux-là cherchant ſeulement les ſimples qualitez des Plantes ou leurs facultez, & ces autres les qualitez ſpecifiques, lon fait diuerſes queſtions. Sçauoir pour les premiers, ſi les Plantes par le progrez de leur aage changent de qualitez & de facultez: Et pour les autres, ſçauoir ſi ſelon les termes de leurs aages elles ont diuerſes ſpecifications. Ie ſçay que ceux qui ſont pour les qualitez des Plantes ne feront point de difficulté d'aſſeurer que le progrez de leur duree change leurs qualitez & par conſequent leur facultez. Le Verd-jus eſt aigre, froid, & aſtringent; meur eſtant deuenu Raiſin il eſt doux, chaud & relaſchant; qualitez & facultez toutes contraires qui leur donneroient gain de cauſe s'il eſtoit ainſi

en toutes les Plantes, mais il n'en va pas de mesme à toutes les tendres, la Morelle, la Laictue, le Pourpié, le Nenuphar, la Viole & semblables, sont froides en touts les periodes de leur aage; non seulemẽt ces tẽdres retiennent leurs qualités mais encore les dures, le Chesne tant vieux que ieune est tousiours froid & sec, & astringent en son bois & escorce: aussi que le changemẽt est plus apparent aux fruits & semences qu'il n'est au reste, voire comme ie viens de dire il ne paroist pas aux racines, tiges & fueilles de beaucoup de grandes & petites Plantes, & n'en sçauroit-on faire vne reigle asseuree.

Quant aux autres sçauoir si selon les diuers termes de leurs aages, elles ont diuerses specifications, ie ne pense pas qu'ils me l'osent dire, par ce que cette vertu procedant de la perfection de l'ouurage de l'Artisan, il n'y a qu'vn temps de cette perfection. Ils me repartiront qu'elles ont diuerses facultez parce qu'elles procedent des differentes digestions des matieres ou plustost des Principes selon le plus ou le moins du meslange, & selon qu'ils predominent, & qu'ils sont ouuerts ou fermez par les Artisans. Car le Verd jus ayant vn

Sel ouuert & le Raisin l'ayant fermé & adoucy ils doiuent auoir differentes facultez, & doiuent produire diuers effects : à cela l'on replique que le fruit n'a aucune specification auant sa perfection.

Il resulte de tout cecy de sçauoir si nous cueillons les Plantes pour leurs qualitez & leurs facultez, ou pour leurs vertus specifiques; que si nous les prenons pour toutes ces rencontres separément comme il est necessaire puis qu'elles ne se trouuent tousiours toutes à toutes en mesmetemps, il faut enquerir la saison de chacune & l'y prendre, le verd-jus auant la vendange, & le raisin lors qu'il est meur.

Ceux qui ont voulu que l'on arrachast les racines en Automne, disent cette raison que lors les vertus descendent aux racines, mais on leur peut repartir que telle obseruation est bonne pour quelqu'vnes, & non pour toutes. La Colchique pousse lors sa fleur, & apres sa tige, le Narcisse & la petite Iacinte Automnale en font de mesme, & maintes autres Plantes ; pareille chose dira-on pour ceux qui les veulent fouïr au Printemps, car celles qui portent leurs fleurs & leurs fueilles en cette saison, montent & poussent dehors. S'ils respon-

dent que lors les Plantes sont en séue tesmoignant leur vigueur, & pour cela plus efficacieuses. L'on leur repart qu'elles n'y sont pas toutes, il n'y a que celles qui respondent à la saison. Et puis cette séue est à guise du ruth des Animaux qui les tourmente pendant qu'il dure, & les laisse affoiblis s'ils l'ont assouuy; leurs chairs en ce temps sont gluantes, puantes, dures, de tres-mauuaise saueur & de facile corruption : Par rapport, les Plantes souffrent pareils accidẽts; le Satirion en sa séue acheuant sa nouuelle bulbe a l'odeur de la semence humaine à laquelle il a grande conuenance, en autre saison elle n'est pas bien perceptible, & tiendrois que cette Plante se deuroit cueillir lors pour l'appliquer à ce qu'elle regarde, comme les Animaux employez pour telle fin sõt prins en leur ruth. Mais comme l'vsage du Satirion estant en son amour peut estre bon pour les actiõs amoureuses, les autres ne le sont pas aux autres applications où elles visent estant en leurs séues. Quelqu'vn sçachant qu'en telle saison l'on fait vne excellente viscosité de l'Orme, voire vn baume tres-bon, viend a à la trauerse me dire que ie me trompe, puis que cette Plante en sa plus

forte passion amoureuse donne son meilleur baume: mais ie luy respondray qu'il y à grande proportion entre le baume & la semence, que leur conuenance les fait rencontrer en mesme temps, que pour cela toutes les Plantes en leur séue ne sont pas en leur parfaite bonté, pour estre appliquees aux autres œuures de la curatiue.

Ne nous estant donc pas possible de pouuoir assigner des saisons de l'annee certaines pour la cueillette des Plantes, & de toutes leurs parties, & qu'il faut obseruer le progrés de la vie, de celles qui changent de qualitez aux diuers periodes de leurs aages pour rencõtrer les qualitez & facultez que l'on veut tirer d'elles: Et l'estat de la bõté des autres pour les vertus specifiques. C'est en vain de dire au Printẽps ou à l'Automne se doiuent cueillir toutes les racines, & en Esté les tiges, ou en vn tel mois les fleurs, les fruicts & les semences: mesme les saisons en nostre France sont tant variables, que celle qui doit estre meure au leuer des Pleïades, ou du grand Chien, ne le sera de trois semaines apres: les annees 1625. 26. 27. & 28. nous l'ont fait assez connoistre: il faut de necessité prendre le temps de leurs maturitez, & de ce que l'on

cherche en elles, sinon que pour les specifiques on peut proposer generalement le temps de leur perfectiõ, en quelque saison ou mois de l'annee qu'elle puisse escheoir; & en general les racines & les troncs lors qu'ils veulẽt cesser leur trauail; les fueilles au milieu de leur duree; les fleurs quand elles s'espanoüissent; les fruits & les semẽces quand ils sont meurs & non autremẽt. Nous laisserons aux bonnes gens la veille de la S. Iean pour leur imagination, & aux sorciers pour amasser la graine de la Fougere. Reste deux questiõs pour leurs cueillettes qu'il faut resoudre au Chap. suiuant.

S'il faut obseruer les parties du iour pour cueillir les Plantes, & si elles sont meilleures cueillies en leur reueil qu'en leur dormir.

CHAP. X.

NON seulement les Plantes ont des parties de l'an pour leur vigueur, & des saisons de leur aage, mais encore des parties du iour dãs lesquelles elles trauaillẽt & se reposent:

ce qu'en ont cônu nos deuâciers leur a fait penser qu'elles ne doiuent estre cueillies à toutes les heures du iour, mais seulement à celles qu'elles sont le moins fatiguees, & semble que cela ne soit pas sans raison. Au chaud du iour les Plantes odorantes exhalent continuellement vne vapeur qui se fait sentir par ceux qui les approchent mesme de tres-loin si l'on est au dessous du vent. Ce qui exhale ne peut sortir qu'il ne diminuë d'autant leur vigueur, de sorte qu'il est plus à propos de les prêdre lors qu'elles se sont refaites. La Rose & l'Oeillet sont plus odorants le matin que tout le reste du iour, & beaucoup d'autres fleurs se font mieux sentir en cette espace de temps qu'en tout autre: il peut de mesme arriuer du reste des autres Plantes. Et semble que par là nous sommes enseignez que le matin est meilleur pour cueillir plusieurs Plantes que le my-iour, & que la nuict. Mais parce que toutes les Plantes ne sont de cette nature, & qu'il y en a de nocturnes aussi bien que de diurnes, c'est à dire qui trauaillent la nuict & se reposent le iour, comme les autres trauaillent le iour & se reposent la nuict, nous ne pouuôs dire qu'il les faut toutes cueillir

le matin,aussi y en a t'il qui sont en vigueur au milieu du iour; ainsi nous paroist-il du Ros solis,parce qu'il est plus beau & frais à Midy qu'à quelque autre heure;d'autres au coucher du Soleil comme le Bec de gruë musqué lequel n'a odeur que le soir. Ces varietez font donc penser que chaque Plante a sa partie du iour comme celle de l'an que l'on doit obseruer & connoistre pour s'en seruir.

Outre ces obseruations il reste sçauoir s'il est meilleur de les prendre en leur réueil qu'en leur sommeil, & si elles sont plus viues & efficacieuses au repos du iour qu'en celuy de l'annee: car comme nous auons dit ailleurs plusieurs Plantes ont deux repos, l'vn en vne partie de l'espace de vingt-quatre heures, & l'autre en quelque partie de l'an,comme les perannelles: c'est lors qu'elles ne monstrent aucune vegetation.

Pour la premiere,ie croirois qu'elles seroient tres-bien prises au sortir de leur repos iournal, à l'imitation de l'animal qui a plus de vigueur s'estãt deslassé par le sommeil qu'auancé à son action; les agitations affoiblissent & diminuent les esprits, & la vertu est bien moindre: & comme il y a de

l'apparence, qu'apres le repos la puissance est plus grande, cõme renaissant tout nouuellement de son Principe, que dedans la lassitude du trauail qui l'en esloigne, l'on peut penser que les Plantes en leur dormir iournal n'estãs encores remises n'ont aussi tant de force, & qu'il est meilleur de les prendre vn peu apres leur resueil.

Quant à leur repos annuel, il y a beaucoup de choses qui font contre, entre autres ces trois suiuantes obiections.

Que l'Artisan, dont procede l'action & la specification, est retiré en son centre, estant trop assoupy il est difficile de le resueiller; que sa vigueur n'estant en action, elle ne se transporte pas en vn autre sujet, & que quand elle y seroit transmise, s'est toute estourdie & confuse; & que les Principes dont l'analogie donne entree aux Artisans estans reserrez & renfermez en eux, ne penetrent pas aisémẽt ny auec telle facilité comme quand le tout est à son deuoir. Cela se reconnoist par le goust, il rapporte que la saueur des Plantes endormies & en leur repos n'est telle que quand incontinent apres leur resueil elles se mettent en leur besongne, qu'ainsi prises en leur repos annuel, elles ne sont pas bien

efficacieuses, ayant bien moins de vigueu
qu'en leur repos iournal.

Quelqu'vn pourra repartir & dire pour la premiere de ces obiections, que les Animaux pris endormis ne laissent pas d'estre de bon vsage, de mesme que les Glirons qui dorment trois mois, & ne sont moins bons à manger, ny leur graisse moins vtile pour les medicaments. Car pour l'Artisan estre retiré en son centre il l'est seulement pour sa tasche ordinaire, & non pour sa vertu, qui suscitee par la chaleur naturelle de l'Animal, le peut aussi bien resueiller que l'artificielle, qui souuent l'excite & le fait trauailler auant son temps, tesmoin les Plantes que l'on fait fleurir hors de saison.

Pour la seconde, que la vigueur de la Plante n'est pas transportee par sa seule action, mais par vn concours de la viue nature de l'Animal qui la conduit & porte où elle est blessee, ce qui ne se fait pas qu'elle ne soit desbarassee & desbroüillee de son somme d'où elle est retiree par la chaleur de l'Animal qui l'excite.

Et quāt à la troisiesme, que les principes ne sont pas totalement en pareille disposition la Plāte en son somme que lors qu'elle trauaille, tesmoins les saueurs plus re-

miſes: Ils reſpõdent qu'elles le ſont en partie, l'oſeille eſt touſiours aigre & le Laurier amer, & les racines d'Ariſtoloche & de Gentiane retiennent touſiours leur ſaueur que peu plus ou peu moins apporte quelque difference en la quantité, le reſte ne laiſſe d'operer à proportion de ſa force, cõſiderees de la ſorte qu'elles peuuẽt touſiours auoir quelques vertus, & que ce ſeroit en vain que l'on ſe ſeruiroit de beaucoup d'elles en tout temps s'il n'eſtoit ainſi.

Vn plus ſcrupuleux en leur vſage repliquera à ces trois reparties des obiections precedentes, & notamment à la derniere, qu'il auouë que c'eſt bien en vain que l'on cueille les Plantes hors de leurs ſaiſons pour les remedes, & que c'eſt de là que procede vne des principales cauſes qu'elles ne produiſent pas touſiours eſgalemẽt leurs vertus, parce que ſelon l'ordre de la Nature, il eſt neceſſaire que chaque choſe ayt ſon temps d'action & de repos, ſa ſaiſon de vertus & de deffauts, & ſon periode. Et comme il y a des Animaux dont la viande eſt bonne en vne ſaiſon & mauuaiſe en l'autre, ainſi que la Palamide poiſſon de la mer Noire, qui ſe peſche au Boſphore de Thrace, bon l'Hyuer, & l'Eſté cauſe des

diſſenteries, & cõme les œufs de Barbeau qui font le meſme en ces quartiers, qu'il y peut auoir des Plantes de pareille rencontre. Voila pourquoy toutes les Plantes ne ſe doiuent cueillir à toutes les heures du iour, ny tous les iours de l'annee, pour trouuer efficacieuſement les vertus que l'on y cherche pour les remedes, ny lors qu'elles repoſent de leur dormir annuel où elles paroiſſent moins viues, & moins efficacieuſes qu'en leur iournal, mais lors qu'elles ſont en leur vigueur.

Contre cette opinion l'on pourra dire que s'il faut obſeruer ces circõſtances pour la cueillette des Plantes, qu'elles ne ſe peuuent prattiquer qu'en ces contrees, parce que ceux qui vont és lointaines regions chercher le Gayac, la Salcepareille, la Squine, le Saſſafras, le Ialap, le Mechoacá, la Canelle, & toutes les Plantes ou leurs parties qui nous viennent des Indes, ne s'amuſent à les particulariſer: s'ils ſont arriuez ils ne demandent qu'à ſe charger. L'on reſpond que ce qu'ils diſent eſt vray auſſi touſiours ces remedes ne reſpondent à ce que l'on en attend: la pluſpart ſont gaſtez & vermoulus, & ſi l'on en vſe il faut de ſorte augmenter la doſe & en cõtinuer l'v-

ſage,que l'on en eſt ennuyé auant que l'on en ait receu le ſoulagement eſperé.

Si les Plantes ſont ſous les influences des Planettes, ſi elles ſont diſtinguees ſelon leurs compléctions, & s'il faut obſeruer le Ciel pour les cueillir.

CHAP. XI.

CEvx qui veulent que les Aſtres gouuernent tout ce qui a eſtre en ce Globe terreſtre aſſeurent que les corps qu'ils nomment ſuperieurs, (comme ſi dedans l'Vniuers duquel le centre n'eſt nulle part, il y auoit vn haut & vn bas, vn deuant & vn derriere) influent & regiſſent les inferieurs, ils monſtrent pour s'authoriſer en cette penſee comme les arbres cueillis la Lune mõtant & en ſon plein ſont ſujets à ſe vermoudre, qu'au contraire cueillis en decours & au plus bas de ſa lumiere ils y reſiſtent, & de là inferent que pareils accidens peuuent arriuer aux autres Plantes ſelon les vertus que l'on cher-

che en elles; comme si on les veut bien succulentez, qu'il est necessaire de les cueillir au plein, ou au contraire au decours, & qu'ainsi que la Lune exerce sa puissance sur les Plantes, que les autres Astres y peuuẽt aussi influer de leur part des vertus qui ne nous sont connues qu'au progrez d'vne experience fort enuieillie. [a] Leonnard Turneisser entre les Modernes s'efforce de nous mõstrer par la raison, par l'authorité des Anciens, & par son experience que non seulement elles reçoiuent des influences generales, mais encores de particulieres, & tres-particulieres, iusques à vouloir nombrer sur combien de parties en chaque Plante, voire en chaque partie de la Plante chaque Planette commande. Il dit à ce propos qu'en la racine de l'Imperatrice le Soleil a six parties, Mars trois, & la Lune trois, & en la tige auec sa moüelle & ses fueilles la Lune six, Mars trois, & le Soleil trois: lesquelles dominations des parties il infere par les substances dont les Plantes sont composees, donnant l'huile au Soleil, le Sel à Mars, le subtil ou Mercure, à Mercure & à la Lune, & les autres à la mixtion. Il sembleroit auoir quelque iustice si elles suiuoient cette Anatomie &

[a] en son histoire ou description des Plantes.

mie & qu'il n'y eut oublié les Elemens qui font en quelque maniere, comme nous auons dit ailleurs, le corps des Plantes, principalement l'Element de l'eau la plus grãde matrice de ce Globe; & puis qu'elle raison d'attribuer le Souphre au Soleil, le Sel à Mars, & le Mercure à la Lune & à Mercure, & laisser Venus, Iupiter & Saturne, derriere; surquoy aurõt-ils domaine pour y trouuer leurs parties & leur influence: car de les poser dedans le plus & le moins de la mixtion, ce serõt tousiours Souphre, Sel & Mercure, & tousiours le Soleil, Mars, la Lune & Mercure; sur lesquels il faudroit que Venus, Iupiter & Saturne, commandassent. Imagination assez plaisante & de laquelle ie ne voy pas que l'on se puisse trop bien esclarcir. Les Anciens plus sobres en telles pensees nous laissant leur oppinion de l'influence des Astres sur les Plantes; nous tesmoignent y auoir esté portez à le croire par plusieurs facultez & vertus paroissant en elles à diuers temps & saisons du tout dependant des Astres, comme le Soucy de tourner vers le Soleil, ainsi que cette grande Plante apportee des Indes, nommee l'Herbe au Soleil; pour pareil ef-

fect, & celle que les Herbiers nomment Helientemon, c'est à dire, Herbe Solaire, parce qu'elle suit le Soleil, ou comme le Ros-Solis, plus frais & plus beau à midy, & plus chargé de sa rosee qu'à quelque autre heure du iour. Mais outre ces rencontres superficielles l'experiẽce leur ayãt dõné, au moins se le sont-ils imaginé la connoissance de la complectiõ de quelques Plantes, ils les ont rangees soubs le regime des Planettes ausquelles ils ont estimé qu'elles auoient rapport. [a] Hasfurt Medecin Astrologue en a faict mention de quelqu'vnes, comme le Concombre, le Gland, la Palme, la Ruë, la Mirrhe, l'Ognon, la Coloquinte, & autres, qu'il range soubs la puissance de Saturne. La Noix, l'Amande, le Safran, le Pignon, le Sendal jaune, la Mauue, la Mente, & les herbes odorantes à Iupiter. Le Poiure, la Scammonee, la Ciguë, l'Euphorbe, la Moutarde, le Porreau, le Sendal rouge, & autres herbes picquantes & acres à Mars. Le Sendal, le Meurier, le Laurier, la Pomme, la Rose, le Figuier, le Safran, & le bois d'Aloës, au Soleil. Le Safran, les Roses, le Dattes, & le Baume, à Venus. Le Poiure long, le Gingembre, le Spic-nard,

[a] En son liure de la cõnoissance de la guerison des maladies par la position des Astres.

& le Cotton, à Mercure. Les Courges, Melons, Concombres, & Citroüilles, à la Lune. Non seulement il a mis les Plantes soubs ces influences Planetaires, mais encores des compositions, & cela sans grande raison; par qu'elle apparence le Mouton, le Taureau, & les Gemeaux influent-ils sur la Hiere, le Lion & la Vierge sur le Dia-sené, la Vierge & le commencement de la Balance sur l'Electuaire du suc de Roses; & ainsi des autres.

D'autres plus resueurs ont tiré de la multitude des Plantes vn petit nombre qu'ils ont nommé herbes Planetaires desquelles ils ont dit des merueilles si elles estoient cueillies soubs les constellations propres, & n'y a aucune passion humaine qu'ils ne satisfassent par le moyen de telles herbes ainsi cueillies. Pour l'amour, pour le jeu, pour la bien-veillance, pour les hõneurs, pour se rendre vaillant & courageux, & autres semblables desirs de l'hõme; imaginatiõs tirees de la teste des Arabes, & prouignees dans les cerueaux credules, desquels encore reste de la semence en plusieurs testes. Fernel ayant leu ce que les Anciẽs nous ont laissé de cette matiere estime que toutes les choses de ce Globe

tirent leurs proprietez des Astres, les bonnes des bonnes, & les mauuaises des mauuaises; les vnes du Soleil, les autres de la Lune, & des autres Planettes; que les Plantes tesmoignent cela par leurs mouuemens, que les fueilles d'Oliuier, de Tiltieul, de Peuplier, d'Orme & de Saule, se tournent de plusieurs façons pour regarder le Ciel, & que les fleurs de l'Eliotrope, du Scorpius, & la chicoree visent tousiours vers le Soleil, soit qu'il luise ou non, inferant de là l'influence des Astres sur les Plantes.

Mais tous ceux qui ont voulu assujettir les Plantes aux Estoilles & les obseruer pour les cueillir pensant adjouster à leurs vertus; soit Turneisser, Mizauld, Albert le Grand, Hasfurt, & autres, ont posé leurs imaginations, & ne les ont pas prouuees, soit qu'ils les ayent empruntez des Hebreux, des Arabes, ou des Grecs, les Disciples ne sont pas plus sçauãs que les Maistres, mesme il y a beaucoup d'inconueniens à telles rencontres qui pourroient empescher de trouuer leurs mesures. Nous en prendrons vne de Turneisser. Ce sera la grande Angelique dont la racine à six parties du Soleil, quatre de

Mercure, & deux de la Lune : la tige & les fueilles auec ce qui leur eſt joinct cinq de Soleil, ſix de Mercure, & vne de la Lune: & la ſemence huict du Soleil, trois de Mercure, & vne de la Lune: des ſubſtances huict de Souphre, deux de Sel, & deux de Mercure. Pour cueillir l'herbe il demande Mercure au troiſieſme, ſixieſme ou neufieſme degré de la Vierge: pour la racine, il eſlit la Lune au vingtquatrieſme, vingtſixieſme, ou vingthuictieſme degré des Poiſſons en la vingtſeptieſme mãſion: pour la graine qu'il croit eſtre meure le ſixieſme ou huictieſme Septẽbre, du vieil conte & non de la reformation du Calandrier, le Soleil eſtant encore à la Vierge, il deſire la Lune en ſon quarré ou oppoſé. Il rapporte qu'elle fut arrachee par vn hõme ſçauant & ingenieux le ſeptieſme degré de la Balance montant, le Soleil joinct à Iupiter au premier du Lion, Venus au dixieſme, Mercure au deuxieſme, ♂ au vingt huictieſme degré de la Vierge logez en la douzieſme, ſituez pour lors au douzieſme eſpace cœleſte; ſon deſſein eſtoit pour reconcilier vn homme & vne femme en diuorce, ce qui ſucceda fort heureuſement. Il adjouſte qu'il ſe faut bien donner

de garde de cueillir aucune partie de cette herbe, soit racines, fleurs, ou semences, le Sagitaire montant, le Soleil & Mercure estãt en la sixiesme, la Lune en la septiesme, Iupiter en la neufiesme, Saturne & Mars en l'onziesme, crainte que ceux qui sont surpris d'Epilepsie, de Spasmes & de Gouttes ne continuassent en leur mal iusques à quelque annee clymaterique.

Pour toutes ces rencontres il faut presupposer que cette Plante ou ses parties sont meures & propres à cueillir lors que l'on cherche les Astres qui doiuẽt influer à telle dispositiõ, pour cela il conuiẽdroit que les annees fussent toutes égales, car encore que les Plantes ayẽt des tẽps de leurs progrés assez mesurez si ne le sont-ils pas au point que toutes les annees à pareil iour elles ayent atteint leur perfection, les instrumens externes qui auancent ou retardent leurs maturitez ne s'accommodent tousiours de sorte que l'on les puisse rencontrer auec les temps prefigurez, les diuers cours des Planettes ne s'accommodent ainsi aux intentions, & à l'aduenture de dix, voire de vingt ans, ne pourra-on trouuer vne constellation propre, & iamais vne pareille, de maniere que d'en

proposer ainsi la cueillette, c'est nous renuoyer bien loing & ne iamais voir les espreuues de ces belles imaginations. Encore que le Soleil suiue tousiours son train & parfasse son cours tous les ans, que Mercure & Venus le suiuent, que la Lune tous les mois renouuelle sa lumiere, que Mars acheue sa carriere en deux ans, Iupiter en douze, & Saturne en trente, ce n'est pas pour concourir tous les ans à nos intentions: de sorte qu'il y a beaucoup d'imagination en cecy & peu d'apparence de verité: & puis nous figurer des Planettes en des Signes qui ont changé, que ceux que l'on nomme ainsi ne sont plus ceux-là; ceux de la neufiesme Sphere sur lesquels on fait les supputations ne sont pas ceux de la huictiesme remplis d'Estoilles, sur lesquels les Anciens ont pris leurs mesures & leurs vertus, n'est-ce pas nous peindre des Chimeres? Mais quand bien l'on pourroit poser le Ciel à nostre discretion où est le fondement que toutes les Estoilles influent ce que nous desirons d'elles, & qu'elles ayent telles vertus de respondre à nos intentions. Nous auos prouué au premier des liuresde cevolume qu'elles n'ont des influences si particulieres, qu'elles ne

forment les especes des Plantes, & ne cõcourent specialement à leurs vertus: s'il est ainsi qu'attendons nous d'elles? Les Astres quelques puissans qu'ils soient ne peuuent imprimer des proprietez qu'en la matiere disposee, ou la disposant eux-mesmes: nous auons monstré les inconueniẽs de l'vne & de l'autre ailleurs, & de quelque façon que nous tournions le fueillet nous n'y trouuõs de quoy nous satisfaire. Nous apperceuons bien que dedans les Plantes il y a des Astres tres-puissans qui meuuent comme ceux du Ciel, & qui se peuuent rencontrer en leur course auec le premier mobile, i'entends l'agent vniuersel les peut faire cheminer ensemble & auoir mouuement égal, nous connoissons leurs Artisans comme des Estoilles, & en elles le mouuement de leurs Zodiaques, il y a bien de l'apparence qu'elles sont telles puis qu'elles en ont les proprietez & les effets, mais que les Estoilles du Ciel leur adioustent quelque chose ie ne le pense pas: il y a de la difference de cheminer ensemble & de causer le mouuement & les proprietez. Les Plantes & le Ciel cheminent de pareille mesure, mesme par ceux-là nous pouuons connoistre ceux-cy, & les

prendre en leurs leuers, & couchers, en leurs angles, ſuccedentes & cadentes, en leurs maiſons, exaltations, ioyes, cheutes & détriments, nous les pouuons accoupler de bons aſpects entre elles, mais le Ciel n'y contribuë que comme au reſte des autres choſes en concours general.

Cela poſé nous diſons que pour connoiſtre l'eſtat des Aſtres des Plantes qu'il ne faut que conſiderer ceux du Ciel, ſi la Lune du Ciel eſt pleine de lumiere & la Plante en ſa vigueur, l'on pourra dire que la Lune de cette Plante eſt pleine de ſuc; & ſi ie la deſire ſucculente qu'il l'a faut cueillir en cet eſtat, & au contraire ſi ie la veux autrement i'obſerue ſes autres accidents & celuy qui eſt propre à mon intention, auec le mouuement de cet Aſtre voiſin. Ie prends garde auſſi aux autres, principalement ſi ie connois qu'ils ayent quelque conuenance: ie n'attendray pas à cueillir les fleurs qui tournẽt au Soleil lors qu'elles quittent ce mouuemẽt, car ie ſçay que lors leur Aſtre a parfait ſon cours, & qu'il n'a plus de vigueur: de meſme que l'on vient à la connoiſſance des vnes l'on procede à celle des autres; le temps c'eſt la longue vie, l'aſſiduité & le Genie bon y

pourront faire d'heureuses descouuertes.

Les Plantes donc n'operent pas par les influences des Planettes, ny ne sont regies par elles, mais bien ont-elles des Astres, voire chacune d'elles est vn Astre, & ont de pareilles complections que celles que l'on attribuë aux Planettes & aux Estoilles fixes, cheminent proportionnellement comme elles, & sont signes l'vn à l'autre, si le Cumin est meur se cueille au leuer heliaque de la Canicule, il tesmoigne aussi par sa maturité qu'elle se leue : de mesme celles qui se rencontrent auec Arcturus, les Hyades, les Pleïades, Orion ; & les autres ; celles du coucher cheminent comme celles du leuer : & si l'on obserue le Ciel pour la cueillette des Plantes ce n'est pas qu'elles en reçoiuent influence, mais que leurs Astres sont arriuez à leur periode, comme ceux du Ciel à leur terme.

Si bien tost apres que les Plantes sont cueillies l'on les doit mettre en vsage, ou si elles se gardent & combien.

CHAP. XII.



NOVS auons cueilly les Plantes, les vnes au leuer du Soleil, les autres à midy, & quelqu'vnes vn peu auant la nuict, voire mesme au clairt de la Lune, celles-là estoient en leur plein; celles-cy en leur premier ou dernier quartier, & ces autres à leur renouueau: aux vnes leurs Hyades & Pleïades, leur Orion, leur Bouuier, leur grand & petit Chien, leur cœur de Lion, & leur aspy de la Vierge estoient leuez; aux autres ils estoient couchez: toutes ont esté cueillies & arrachees en leurs perfections, & leurs fruits, selon les qualitez & facultez que l'on y a desiré trouuer, & en temps conuenable, mais elles ne se sont toutes conseruees égallement, mesme il y en a qui n'ont aucune garde, telles que la Morelle,

le Pourpié, l'Vmbilic de Venus & semblables, & que l'on ne trouue qu'en leurs saisons. De celles que l'on peut reseruer les vnes ont duré trois mois, les autres six, plusieurs vn an; quelques racines sont venuës iusques à trois ans, & des bois à dix: la tigne s'est mise aux vnes, les autres ont perdu leur odeur & leur saueur, beaucoup se sont mises en poudre & se sont vermoulues, celles qui ont esté cueillies en temps humide se sont moisies & pourries, & celles qui ont esté seichees au Soleil ont perdu toutes leurs forces; de sorte que les ayant appliquees elles n'ont produit que peu ou point d'effect, & les medicamens qui en ont esté composez ont si peu profité que ce n'est pas pour s'en venter. Ces fascheuses rencontres nous ont fait penser qu'il estoit necessaire de les mettre en vsage aussi tost qu'elles sont cueillies, ou de les mieux conseruer, mais pour l'vn & l'autre il est conuenable d'y penser.

Pour le premier si l'on les met aussi-tost en besongne qu'elles sont cueillies il faudra les employer seules, ou si l'on les joint à quelqu'autres il est necessaire qu'elles soient de pareil temps en leur cueillette, ce qui n'est pas ordinaire, quand ce ne se-

roit que pour faire le syrop de Nenuphar composé selon Fernel, où il veut des fleurs de Nymphea recentes, des fleurs de Violettes, & des fueilles de Laictuës, auec les semences de Laictuës, de Pourpié, & de Courges ; il est impossible de les amasser en mesme temps ensemble : les fleurs de Nenuphar ne paroissent qu'en Iuin, & Iuillet, & celles de Violettes en Mars, pour les semences elles ne sont tant esloignees : ne pouuant les employer aussi-tost qu'elles sont cueillies pour composer les medicamens il sera necessaire de les conseruer en leurs parties selon qu'elles sont en vsage, & qu'elles sont requises. Non seulement pour la composition il conuient les garder mais encore pour leur vsage simple, puis que pareilles maladies naissent aussi bien l'Hyuer ausquelles elles sont vtiles, voire necessaires, que l'Esté. Les inflammations & les Eresipeles paroissent autāt és saisons qu'il n'y a pas de Morelle, qu'en celle qu'elle vegete abondamment.

Si l'on me repart que selō le tēps le remede; ie replique que cela n'est pas totalemēt vray, les especes des Plātes pour les maladies qui ont fortes racines & qui demandēt des specifiques ne naisēt pas tousiours en-

semble, & à mesme temps que l'vne cesse de croistre & de produire; l'autre ne laisse pas sa tyrannie & ses tortures, & comme ils ne sont pas tousiours ensemble il y faut remedier par la prouision, soit du tout, soit des parties, & cette prouision n'est pas sans inconuenient.

Car encore que les Plantes semblent conseruer leur bonté, six mois, vn an, ou deux ans, iusques à dix; si n'est-ce pas sans s'alterer peu ou beaucoup. Depuis qu'elles sont tirees hors de leurs matrices, que leur Artisan assoupy en sa longue nuict n'entretient plus l'œconomie de sa vie, en la vigueur de son corps tout coniuré à la ruïne de son edifice; assemblé de diuerses parties & d'autres Artisans recelez au dedans, les premiers se des-vnissent; & les autres se rebellent, ou plustost se réueillent, aydez par des causes externes, comme par l'air lequel penetrant les corps donne entree aux substances par la conuenance qu'elles ont auec celles dont il est composé, le Sel se resoult, l'huilleux & le subtil se dissipet, & le corps se ruïne, cela se connoist par la continuelle éuaporation des sujets, sur tous des odorans: car ils ne sont pas plustost esclos qu'ils se font sentir par l'odeur

qui en sort incessamment, & elle ne sort pas seule, elle a son supost, les accidens és choses naturelles ne marchẽt pas sans leur soustien, & ne sçauroit-on dire que c'est vne qualité qui coulle & glisse en la substãce de l'air, il est plus difficile de monstrer comment vn accident passe d'vne substance à vne autre sans son propre supost qu'il n'y a d'inconuenient de dire qu'elle y est portee par la substãce en laquelle elle subsiste: mais pour tesmoigner par experience que la matiere & l'odeur s'en vont ensemble, c'est que le corps dont elles sortent diminuë de poids & d'odeur, il est donc impossible que les Plantes éuaporant & ne diminuent leurs forces & bontez, & que gardees elles puissent autant valloir que promptement mises en œuure.

Comme elles sont beaucoup meilleures d'estre cueillies en aáge, saison, & temps conuenable qu'elles ont atteint leur perfection, il est sans doute qu'elles seront bien mieux employees incontinent apres estre arrachees que de les garder; pour cela ceux qui en voudrõt tirer les Essences, les Arcanes les Clissus, les premiers Estres, les Sangs & les Extraicts, qu'ils les prenẽt recentes; mais pour les compositions ordi-

naires, ainsi que nous auons dit, il n'est pas tousiours possible, principalemẽt pour les estrangeres, quoy que nous en puissions passer; il faut de necessité les conseruer autant qu'il se pourra, y apportant le soin requis, & que nous ont enseigné nos deuanciers qui ont tres-bien connu que la garde diminuoit leur bonté.

Ils nous ont laissé pour aduis que quicõques s'employera à la cueillette des Plantes ou de leurs parties pour les conseruer au besoin, doit premierement les cueillir soubs vn Ciel serein, en temps sec de plusieurs iours, lors qu'elles auront essuyé la rosee, & qu'elles ne seront fanees par l'excessif chaud du Soleil: ainsi cueillies celles qui doiuent estre seichees le seront à l'ombre en lieu net, exempt de poussiere, de mauuaises vapeurs & de fumees, puis seront reserueès en layettes de bois, tres-nettes, non pressees mais à l'aise, afin qu'elles ne soient gastees de la poussiere, de la fumee, & par l'air qui les endommage grãdement, de la sorte plusieurs herbes pourront garder leur vertu vn an, lequel passé il les faut renouueller, & de celles que l'on ostera tirer le Sel, car il demeure tousiours le dernier. Nous comprenons soubs les

Plantes, les Herbes, les Mousses & les surcroissantes, comme la Cuscute & l'Epitime.

Les racines apres estre arrachees de leur propre matrice, soit qu'elles soient de la complection de celles qui croissent és montagnes, valees, plaines & bois, en leur saison & aage & les autres particularitez, que l'on y voudra rechercher obseruees, principalement qu'elles ne soient point foüies en temps pluuieux; seront purgees de leur terre & ordures sans eau, puis coupees par roüelles si elles sont trop grosses, cõme la Brione, ou entieres estant petites puis serõt enfilees d'vne fisselle & apres exposees au vẽt du Septẽtrion, en lieu haut & net sans poussiere, humidité, mauuaise vapeur & fumee; estant seiches conuenablement serõt gardees en layettes & boistes. Les petites racines ainsi preparees à la garde, se conseruẽt vn an, les medіocres deux, & les grosses trois, & de toutes les trois cõditiõs, les plus solides & compactes se gardent tousiours le mieux, & celles encore qui auront esté cueillies au dernier quartier de leur Lune n'estant suiectes à se carier comme les autres ont l'auanuage.

Encore que nous n'vsions pas beau-

coup de nos bois, & que nous ne nous amusions à les conseruer pour les auoir tousiours en main, ioint que la plus grande partie de ceux que l'on employe, comme le bois d'Aloés & les Sendaux, le bois de Roses, de Gaiac, d'Ebene & autres, viennent des pays estranges & esloignez: nous ne laisserons de dire que ceux de nostre Prouince que nous auons coupez des Arbres en leur vigueur, saison & tẽps, & selon le mouuemẽt de leurs Astres, cõme le Guy de Chesne doiuẽt estre seichez ainsi que les racines & gardez de mesme: celuy cy peut cõseruer sa vertu quatre à cinq ans, si l'on en coupe d'autres l'on mesurera la duree de leur vertu, par la solidité.

Les escorces soit des racines comme celle de l'Orme, du Sureau, de l Hieble, & de la grande Esule, soit des troncs & tiges, soit des branches, soit des fruicts, comme celles de Grenades, d'Oranges, de Citrons, de Noix, & semblables, soit de gousses, que nous mettrõs auec les écorces, seront seichees comme dessus, & gardees en boistes bien fermees: elles durent en vertu selon leur solidité & espoisseur d'vn an iusques à trois, plus & moins selon leurs diuers accidens.

Les sucs sont gardez liquides, depurez ou deflegmez ou fermentez : Des premiers, comme celuy de Roses[1], d'Absinthe, d'Armoise, de Fenoüil, de Fumeterre & semblables; des seconds comme celuy de Ciguë & de Morelle qui ne se peuuent garder autrement; des trosiesmes comme des jus de Pommes, de Cerises, Coins & autres, lesquels par la fermentation font paroistre leur esprit qui les conserue, & deuiennent vineux. Outre ces trois façons il y en a encore de trois autres sortes, d'espois comme les Miues, & en liqueur comme le vin cuit, & de deseichez comme l'Acatia, & le jus de Concombre nommé Elaterium, improprement mis au rang des liqueurs qui sont extraittes des Plantes par incision : Ces trois façons sont preparees au feu iusques à ce qu'elles ayent acquis la concistance requise. Des trois premieres sortes ils se gardent plus ou moins, mais ils n'excedẽt pas l'annee, pour les trois autres les Miues bien cõseruees en pots biẽ nets & bouchez d'vne vessie, se cõseruẽt deux ou trois ans, les secõds beaucoup plus & autãt l'Elateriũ & l'Acasia, pourueu que ce soit en lieu sec.

Les Gommes de Cerisier, d'Amandier,

de Prunier & semblables recueillies en temps & saison conuenables, gardees en boistes, conseruent leurs vertus iusques à dix ans & plus; elles ne se corrompent que par la resolution, car ce sont liqueurs de Sels de grande duree.

Les fleurs cueillies en leurs temps & saisons seichees comme les herbes & renfermees en boistes, bien nettes, & en lieu sec, gardent leur vertu quelque an, tout au plus.

Les fruits doiuent estre cueillis en tẽps & saison selon leur condition, les plus sains & chairnus, des meilleures Plãtes, & des plus fortes & robustes, & gardez en lieux nets. Il y en a qui ne se gardent qu'auec vn grand soin comme les Cerises, encore peu arriuent à ce but, neantmoins l'Art qui ne deffaut pas aux soigneux & curieux leur enseigne de conseruer les fruicts tendres vn bon espace: tels fruicts peuuent estre facilement gardez és glacieres, & peut-on auoir des Cerises, des Fraises, des Framboises, des Meures, & des Prunes en Ianuier, aussi belles & fraiches qu'en leur saison. Il y en a qui mettent les Amandes, les Auelines, les Noix & semblables au rang des fruicts, mais nous trouuons plus de

raiſon de les placer auec les ſemences puis qu'elles ſont telles, & que les fruicts ſont ſeulement charnus & portent leur ſemence comme la Pomme & la Poire leurs pepins, les Ceriſes, les Prunes, les Peſches, & les Abricots leurs noyaux; ces autres n'ayant rien que la ſemẽce ne ſont pas nõmés fruicts non plus que le Glãd & la Chaſtagne: car l'enuelope dedãs laquelle la Nature les enferme n'eſt pas tel; les fruits cõtiẽnent les ſemẽces, mais non les ſemẽces les fruicts; l'Anacarde & l'Acajou, la portent neantmoins hors de leur fruict.

Or les ſemences pour la garde ſont conſiderees de deux ſortes, ou pour remedes en toute leur ſubſtãce, ou ſeulement pour en extraire l'huille. Pour remedes en toute leur ſubſtance apres auoir eſté recueillies en temps & ſaiſon conuenable, & miſes en lieu propre à leur nature pour leur conſeruation, portent leur vertu vn an & quelqu'vnes vn peu plus. Celles de Pourpié, de Laictuës, de Plantin perdent leur qualité rafraichiſſante en l'eſpace d'vn an, & la derniere ſa faculté aſtringente, paſſé cela elles deuiennẽt huilleuſes & plus propres à donner de l'huyle, voire ceux qui en veulent extraire doiuẽt attendre qu'elles

ayent meury par la garde & le temps leur viscosité qui se tourne toute en huyle; ainsi les Noix, les Amandes, les Pignons, les Auelines, les Pistaches donnent beaucoup d'huyle, à peine le Gland la dõne; il la troisiesme annee; plus la graine de Melon est vieille, au moins peut elle arriuer iusques à la sixiesme ou septiesme annee, d'autant est elle bonne pour semer & pour produire de bons melons. Les semences donc selon ces deux premieres intentions conseruent leur vigueur plus ou moins de temps; pour la nourriture il les faut prendre au temps moyen.

Les Bayes estant moyennes entre les fruits & les semences, cueillies meures en saisons & temps conuenables & de Plãtes esleuës, se conseruẽt diuersemẽt selon leur nature; les huilleuses comme celles de Laurier & de Geneurier se gardent mal en lieux chauds, en lieux frais la premiere va iusques à trois ans, aussi est elle plus grosse & solide, & l'autre vn an : la raison est que le plus subtil de leur huilleux s'euapore tres-facilement & deuiennent tres-seiches; celles de Lierre & semblables demãdent vn lieu moyennement sec & atteignent leur annee. C'est ce que nous auons

trouué, & ce que l'experience nous a appris pour la conseruation des Plantes.

Nous auons encore connu vn moyen de cõseruer des Plantes & des Fleurs longue espace de temps, non seulement auec conseruation de leurs vertus, voire par augmentation: ainsi auons nous conserué des Roses, de la Marjolaine, de l'Origan, de la Melisse & semblables en tres-grande bonté par trois ou quatre ans. L'ordre que nous y tenons est de les cueillir en leur bõté en tẽps sec, & encore les laisser essuyer vn iour estenduës à l'air sec, puis de les mettre & fouller en vaisseaux de terre de Beauuais d'estroitte entrée, que nous bouchons auec liege & poix, & par dessus deux ou trois vessies de bœuf, bien liées, aprés mises en lieu frais, comme en la caue ou en quelque sellier, les vertus s'vnissent & s'augmentent, & la troisiesme année elles sont meilleures que la premiere. L'essay en fera voir la verité.

Nous ne nous sommes estendus sur les Plantes estrangeres & sur leurs parties, tãt parce que nous nous en pouuons passer, que parce quelles ne nous sont pratiquees, il nous suffira de dire que l'on les doit choisir par les signes que les Anciens & Mo-

dernes nous donnent de leurs bontez, puis les garder en lieux conuenables à leur nature, iusques au tẽps que nous apperceuõs qu'elles affoiblissent.

Si ceux qui professent l'Art de Medecine, & qui n'ont connoissance des Plantes que par liures negligeant leur vsage, sont iustement nommez Medecins.

Chap. XIII.


NCORE que nous ayons faict voir la beauté, bonté, vtilité & necessité des Plantes, que nous ayons discouru de leurs qualitez, facultez & proprietez, ayans penetré dedans leurs entrailles par diuerses dissections, & qu'en fin nous soyons tombez dedans leur vsage, pour le viure, pour la santé, & pour la longue vie: la faucille en la main pour cette moisson, il nous reste vne question de laquelle despend la bonne recolte de nos fruicts, sçauoir si ceux qui

professent l'Art de la Medecine, & qui n'ont connoissance des Plantes que par liures, negligeant leur vsage sont iustement nommez Medecins.

Pour resoudre cette question il est necessaire de sçauoir quel doit estre le Medecin.

Si l'on en veut croire Galien, & les plus affectionez à l'Art, non seulemẽt de ceux qui l'ont suiui, mais encore des Modernes, & qui font bande à part; il doit auoir vne veritable Enciclopedie des Arts & Sciences; [a] pour cela luy faut-il beaucoup de temps pour paruenir à quelque perfection de sa tasche. [b] Car encore que la methode se puisse apprendre en vn an, si a-il de l'exercice pour tout le cours de sa vie, [c] parce que la methode vniuerselle, telle qu'elle est enseignee, ne sçauroit faire vn bon Artiste sans experience: mais toutes les experiences sont de peu de poids, si elles ne sont conduictes par les reigles de la raison des Sciences & des Arts. Les paysans ont l'vsage de beaucoup de remedes & donnent plusieurs choses à la premiere rencontre de leurs sens que les plus auisez Medecins cherchent dans la profondeur des causes, [d] n'appartenãt qu'aux

a *Au premier de la connoissance du poux.*
b *Au 9. des Decrets selon Hippocrate.*
c *Là mesme.*
d *Gal. sur le 6. des mal. vul. com. 5.*

excellens de les connoistre. Certainemẽt il est bien raisonnable que le Medecin soit versé en tous les Arts & sciences,[a] ayant pour obiects l'admirable tissure du corps humain, & l'innombrable quãtité des medicaments, enfermant auec eux toutes les disciplines. Le premier par le consentement de tous est composé de tant de pieces differentes, qu'elles en construisent le racourcy du grand monde auec vn tel rapport de leurs parties & de leurs mouuemens, qu'ils cheminent ensemble, mesme de sorte que la connoissance de l'vn forme celle de l'autre. Et le second embrasse en soy tout ce qui est contenu depuis le cercle de la Lune iusques au centre de la terre: car il n'y a rien de priuilegié ny de dispensé des loix de la Medecine, & qui ne tombe dedans la boutique & fabrique des medicaments, aussi Medecin & Philosophe ne sont pas diuisibles, c'est la pensee de Galien.[f] Dãs cet anchenemẽt des sciences l'Astrologie est comprise comme tres-necessaire, il doit sçauoir le leuer & coucher des Astres de chaque region: Mais auec toutes les perfections qui luy sont requises [g] celle de l'experience des Plantes ne va pas la derniere, plustost i'oserois dire

a *Au 1. des Crises.*

f *Gal. sur le 1. des maladies vul. comm. 1.*

g *Au 1. des Antido.*

que sans elle toutes les autres sont vaines, l'Artiste produira assez d'effects par discours; & autant que son imagination luy pourra fournir il enfantera des idees & le tout des Chimeres, si la main ne trauaille auec l'estoffe conuenable à l'Art pour estaller les conceptions de l'ame aux sens. Tout ce que l'esprit humain a inuenté de beau & d'excellent pour l'enrichissement de la theorie de la Medecine est fort inutile & sans prix, s'il n'y a de l'application, & si de la puissance l'on ne void l'acte; ce qui ne se peut faire sans matiere, que nous pouuons asseurer estre les Plantes par preference à tous les autres sujets: Et d'elles le Medecin, comme nous venons de rapporter de Galien, doit auoir vne grande experience. Il dit notamment experience, voulant monstrer qu'il n'en doit pas auoir vne superficielle idee, ny les connoistre comme les crieurs de choses perdues par descriptions, mais par la veuë & par l'espreuue. Il y est d'autant plus obligé qu'il se qualifie Philosophe sensible, duquel les sens doiuent examiner tout ce qu'on luy presente. Cela est bien honteux quand vn ouurier ne cõnoist pas les estoffes de son ouurage, & plus au Medecin qu'à quelque au-

tre, luy qui doit tout cõnoistre par les sens & par la raison [a] & qui ne doit rien ordonner qu'il n'en sçache les vertus. Ces obligations sont circonstances necessaires & inseparables du vray Medecin; voire sans lesquelles il est iniustement qualifié tel. Le Medecin donc par le iugement de Galien, le Maistre de l'eschole, pour dignement meriter cette qualité, doit connoistre les Plantes, non par la simple description & par nom, ny par la veuë pour les remarquer & discerner les vnes des autres, les Iardiniers en sçauẽt autant faire, mais par leurs qualitez, facultez & vertus, prises dans la continuë d'vne experiẽce iudicieuse & enuieillie. C'est ce qu'il recommande par toutes ses œuures, & que luy mesme s'est efforcé de produire au cours de sa vie.

a Gal au 2. de la cõseruation de la santé.

Les modernes voulant generalement descrire les conditions d'vn vray Medecin, desirẽt de luy qu'il soit preudhomme, Astrologue, Philosophe & Chimiste: asseurant que la preud'hommie, l'Astrologie, la Philosophie, & la Chimie sont les quatre puissantes colomnes soustenant la dignité de la Restauratrice & Conseruatrice de la santé humaine, sans lesquelles le nom

de Medecin est vsurpé. La premiere comprend toutes les vertus, la seconde tous les mouuemens, & leurs rapports; la troisiesme la connoissance de tous les objects, soit du corps humain & des remedes; & la derniere l'Art de les dissequer, de les preparer & appliquer. Ils disent auec Hippocrate qu'il y en a beaucoup qui sont Medecins de nom & non d'effect, parce que leur doctrine n'est pas appuyee sur ces quatre colomnes; & comme il nous apprend que la science & l'opinion regnant parmy les hõmes, que la premiere leur forme la cõnoissance, & l'autre l'ignorance; en l'imitant ils affirment que ces quatre grandes lumieres esclaircissent de sorte le Medecin, qu'il en est plainement sçauant, & que ceux qui ne suiuent que l'opinion contraire sont tellement aueuglez en leur passion qu'ils en demeurent opiniastres dans les tenebres de l'ignorance. Et veritablement ie croy que si Galien qui tesmoigne en tous ses ouurages tant de candeur & de desir d'apprendre & d'enrichir la practique de la Medecine eust conneu la Chimie, qu'il en eust fait vn autre estat que ses suiuans. Par elle il eust conneu maintes beautez qu'il a ignorees; & qu'il est possi-

ble, comme il l'a plusieurs fois apperceu, qu'vn sujet contienne des facultez differentes & de les separer ; que le vin soit chaud & froid, réueille & endorme, & vn nombre infiny de cõmoditez que cet excellent Art fournit & continuë d'apporter en la Medecine.

Mais quelque fondement qu'aye la Medecine sur ces quatre grands Arcs-boutans, elle est infructueuse sans les Plantes, il faut que l'œil conduit du iugement s'employe à les considerer, germant, escloses, augmentant en estat & declin, afin de les cõnoistre, de sorte que l'on ne prẽne l'vne pour l'autre ; parce qu'il y en a qui se ressemblent en certain aage, qui different en vn autre: l'Ortie & la Melisse, la petite Esule & la Linaire, tombent en telle difficulté: Que la main s'occupe à les cueillir en aage temps & saison cõuenable; & puis ministrant à l'Art, qu'elle les prepare & en fin les applique ; & de là sortiront les fruicts qui feront cherir la Medecine fondee sur ces quatre colomnes, & estimer le Medecin qui reüssit tant bien en sa practique.

Si l'on obiecte que ces modernes tirẽt plus volõtiers la matiere de leurs Medicamẽs,

des Mineraux,&des Animaux, que des Plãtes, voire que la pluspart d'eux les mespri-sent;que s'il est vray qu'ils puissent faire esclorre l'oyseau d'Hermes des mineraux propres à la cure des plus fascheuses maladies cõme ils disent, ils n'ont aussi aucũ besoin des Plantes, elles leur sont superflues.

Ie responds que ce ne sont pas ceux qui fondent la Medecine sur l'Astrologie, la Prudhomie, la Philosophie, & Chimie, car ils estiment les Plantes, & les esleuent en vn degré de perfection plus qu'aucun des Anciens. Ils sçauent bien que quand ce remede vniuersel seroit rencõtré, il n'exempteroit pas les hommes de l'vsage des Plãtes, il faut tousiours qu'elles fournissent à sa vie, à son entretien; l'vsage du pain & du vin aura tousiours son prix, voire en ce cas il sera tousiours preferable à cette Panacee metalique: mesme ils tiennent, presupposant qu'elle soit trouuable, que pour la rendre bien efficacieuse & prochaine de la nature humaine, qu'il conuient la Plantifier, autrement trop esloignee au lieu d'aider & de secourir l'homme, elle luy pourroit nuire, puis que sa principale vertu est de metaliser; aussi ceux qui la professent parlent continuellemẽt de la vegetation:

Ils asseurent que qui ne void la ligne verte germinante ne verra iamais reluire le Soleil de vie, ny esclorre le Phœnix metalic, ny germer la Panacee minerale.

Qu'vn Medecin soit dõc bõ Phisiologiste, Eginiste, Etiologiste ou Pathologiste, Seimeiotique & Therapeutique; Diatetique, Pharmaceutique & Chirourgique, c'est à dire, qu'il connoisse les Elemens, les temperamens, les humeurs, les parties, & soit en celle cy le meilleur Anatomiste du mõde, qu'il connoisse les facultez, les actions & les esprits, qu'il apprẽne la diuersité des airs, & sçache la qualité & quantité du boire & du manger, du mouuement & du repos, du dormir & du veiller, des Excretiõs & retentions; & des agitations de l'esprit, qu'il distingue tant qu'il luy plaira la maladie, de sa cause & de son accidẽt, qu'il la cõtemple en son genre par ses especes auec leurs differẽces; qu'auec cela l'on y ioigne à l'appetit des modernes, la Geometrie, la Musique, l'Astrologie, la Chiromance, la Metoscopie, la Physionomie, la Philosophie, la Chimie, & la Prudhomie, il n'est pas Medecin ny n'en merite le nom, s'il ne cõnoist les Plãtes d'vne cõnoissance vsagere, & par leurs qualitez, facultez & vertus.

Fin du V. Liure de la Nature des Plantes.

DESSEIN D'VN IARDIN ROYAL POVR LA CVLTVRE DES PLANTES MEDECINALES, A PARIS,

Où eſt amplement déduit la Raiſon de ſa neceſſité, & quel bien il peut apporter au public.

PAR

GVY DE LA BROSSE, *Conſeiller & Medecin ordinaire du* Roy.

Deſigné par ſa Majeſté pour Intendant de ce Iardin.



A PARIS,
Chez ROOLIN BARAIGNE, au ſecond Pilier de la grande Salle du Palais.

M. DC. XXVIII.



AV ROY.

SIRE,



E proposé à Vostre Maje-
sté la construction d'vn Iar-
din pour cultiuer les Plan-
tes Medecinales; où vostre
Peuple ait recours en ses in-
firmitez; où les disciples de
la Medecine puissent apprẽdre; & où ceux
qui la professent s'addressent à leur be-
soin.

Cy-deuant l'on visitoit celuy de Mont-
pellier, Edifice de vos deuãciers; & les ap-
prentifs s'y acheminoient pour s'instruire;
maintenant il n'est plus; la place d'vn ba-
stion en conserue seulement le nom; tou-
tes ses Plantes soigneusement cultiuees,
qu'vne peine indicible auoit curieusemẽt

assemblees, sont ores au neant; il ne reste ny vestige du Iardin, ny racine de ses arbres; & ne sçauroit-on plus où aller pour trouuer vne semblable Escole: Ainsi se perdra cette necessaire Estude, au preiudice de la Medecine & de vos subjets, si V. M. ne gratifie sa bonne ville de Paris, de ce qu'il conuient pour vn si charitable & vtil dessein. Ce n'est pas que cette glorieuse Ville desire prendre auantage de la ruine des autres Citez; ny que de leurs pierres elle vueille surhausser ses palais. Vostre seule presence, SIRE, est ce qui l'esleue & qui la rend superbe entre toutes les villes de vostre Royaume; aussi n'attẽd-elle son bien que de vous: Elle ne demande point pour les parterres de ce Iardin le fond destiné à celuy de Montpellier; Elle ne pourroit souffrir que l'on luy reprochast qu'elle fust reuestuë des despoüilles d'vne ville infortunee. Mais vous estes tres-humblement supplié, SIRE, d'estendre pour elle vostre liberalité. Paris est le sejour le plus beau de V. M. la ville capitale de son estat, l'abord de tous les peuples de la terre, le lieu de la plus celebre Vniuersité, & de la plus fameuse Faculté de Medecine de son Royaume. Vn tel present luy est conuena-

ble & vtilement necessaire, voire autant que les Plantes le sont en la Medecine; Ie dy necessaire, tant pour la grande diuersité des maladies trauaillans son menu peuple (qui pauure & chetif n'a recours qu'aux herbes, ses moyens ne se pouuans estēdre aux remedes des boutiques) que pour plus seurement & fidelemēt composer les medicamens.

Car cela est conneu d'vn chacun, SIRE, que ceux qui s'entremettent de la vente & cueillette des Plātes Medecinales, ne sont que de pauures idiots & quelques femmelettes. Ils les reçoiuent des mains des païsans venans au marché qui les leur vendēt, puis les estallent & les debitent à qui en veut; non tousiours de celles que l'on leur demande, parce que souuent l'achettant & vendant les connoissent comme le permet leur capacité; Ils donnēt ce qu'ils pensent auoir, le Fenoil pour l'Anet, le Daucus pour le Seseli de Pré, & telle fois pourra-t'il eschoir que les venimeuses seront baillees pour les salutaires; la Ciguë pour le Myrrhis, & le Napele pour l'Anthore.

Cette erreur n'est pas seule, elle est suiuie d'vne autre autant importante; C'est que ces bonnes gens n'ayans des Simples

frais que les iours de marché, & le plus souuét de quinzaine en quinzaine, Ils s'efforcent de garder ce qu'ils ne debitent, crainte de perdre à leur marchandise, l'arrosans d'eau soir & matin, puis font accroire aux facils achetans que ces restes viénent d'estre cueillis, qu'ils sont encore tout humides de rosee, les entretenans ainsi en fraischeur entassez les vns sur les autres en grands móceaux, tant qu'ils s'eschauffent & pourrissent; puis portez d'vn courage miserablement mercenaire, pour ne rien perdre de leur chetif gain, ils font secher ce fient, & le gardent pour le vendre l'Hyuer, lors que l'on ne trouue plus de Plantes sinon seches, trompans de la sorte le sain achetant, & le malade patissant, pour vn peu d'argent, au preiudice de la santé, voire au hazard de la vie du languissant; car par necessité telles herbes sont prises faute d'autres, tant pour les medicamens internes que pour les externes. Les plus curieux de leur santé & de la longueur de leurs iours peuuent tomber en ce desordre s'ils n'ont des Apotiquaires entendus & fidels; estant vray-semblable qu'ils ne sont tous esgaux en la connoissance des vegetaux, ny tous cóformes en fidelité & probité.

Ces considerables interests du riche & du pauure, & de la santé à chacun plaisante & necessaire, demandent treshumblement à V. M. l'edifice de ce Iardin, où à toutes heures & occasions l'on puisse trouuer des Plantes legitimes selon que les pourront fournir les saisons; Le Medecin, le Chirurgien & l'Apoticaire le vous demandent encore; Car SIRE, les Plantes sont en la Medecine, ce que la pierre, le mortier & le bois sont en l'Architecture; sans matiere non plus que cette Artiste, elle ne sçauroit ouurer. Esculape, Podalire Machaon, Hypocrates, Galien, Auicēne, Aëce, Oribase, Æginéte & les autres Docteurs tant vieux que nouueaux, ont laissé de tres-excellens auis pour la connoissance des maladies, de leurs causes & accidens, & pour leurs guerisons. Mais ils profitent aussi peu sans les Plantes que les preceptes de Vitruue sans materiaux.

Il se peut faire (SIRE) que ma proposition ne sera esgalement bien receuë de tous ceux qui approchent de V. M. & que quelques esprits qui ont passé les limites du Iardin de leurs peres, & peu plus loing, luy diront; qu'ils ont cy deuant veu le Iardin de Mont-pellier, mais qu'ils ne croyēt

pas que l'on en puisse construire vn semblable à Paris, tant pour les Plantes qui n'y croissent point, que pour la differẽce du Climat, s'imaginãt que le seul Languedoc produit les herbes Medecinales & qu'elles ne vegetent nulle autre part; comme si ce Zenit estoit seul propre à ce dessein.

Cõtre tel sentimẽt (SIRE) i'ose asseurer V. M. que chasque petit Canton des Prouinces; nourrit des Plantes qui luy sont tres-particulieres. Le Languedoc a les siennes, nullement trouuées és enuirons de Paris; & le terroir Parisien en contient aussi, qui se cultiuẽt auec pareille difficulté en Languedoc, que celles du Languedoc & de la Prouence icy: mesme vostre bois de Madril en esleue, difficilement trouuees ailleurs; Il n'est pas iusqu'au petit Tertre nõmé le Mont-Valerien, qui ne donne naissance à quelqu'vnes, que les Herboristes ne rencõtrent qu'en sa petite croupe. L'on sçait que les Rosmarins & les Lauandes sont les hayes & les Landes de Prouence & de Languedoc; que le Kermes y croist comme en son propre lieu: Mais si les habitans de ces terres desirent auoir le Mirte Aleman, le Houx, la grande Esule surnommee des Germains, & autre grand

nombre de Plantes plus grand que celuy de leur region; ils sont obligez de les chercher aux Prouinces eslongnees, & de les cultiuer auec pareil soin que nous les Orẽgers, Citronniers & Grenadiers; sinon à les deffendre du froid, au moins à les tenir au frais. Bref (SIRE) tout n'est pas par tout, vne Prouince secourt l'autre, ie peux asseurer que Paris situé souz le 48. degré d'eleuatiõ Polaire, & presque au millieu de la distãce qui est entre l'Æquinoxial & le Pole est propre (auec quelque soin) d'esleuer de toutes sortes de plãtes, tãt des païs froids que des chauds; mesme sans beaucoup de peine la Cãne de succre y a pris racine, & i'y ay veu germer des Palmes.

Cette premiere objection refutee, ils pourront adiouster celle-cy, & dire à V. M. que les mineraux sont autãt ou plus efficacieux que les vegetaux pour remedes, & pour entrer en la composition des medicaments; Ie leur aduoüe, SIRE, que la Medecine s'en sert, mais non auec tant de familiarité ny d'asseurance que des herbes; la grande distance de leur nature à celle de l'animal, les rend suspects, Il leur faut beaucoup d'art pour les aprocher & les rendre vsagers à l'homme; cette pra-

tique n'est pas permise à vn chacun; Celle des Plantes au contraire est voisine & facile; la complexion humaine est plus fauorablement & doucement alteree des natures proches que des eslongnees.

Ceux encore qui pretendent de guarir toutes les maladies du corps humain par le Senné & la Saignee, desirans de trauerser cette vtile entreprise, pouront aussi dire à V. M. qu'il n'est pas besoin d'vn grand Iardin pour deux ou trois cens Plantes en vsage, & que la Medecine s'est bien pratiquee dedans Paris depuis plusieurs siecles qu'il est basty, sans telle despense & sans les nouueautez que ie propose, Ie leur responds, SIRE, que cela est vray en ce qui concerne la vulgaire pratique; Mais aussi ceux qui la suiuent sont obligez à la honte de ce ridicul prouerbe, que toutes les maladies terminees en ique leur font la nique; ce qui à l'aduenture ne leur arriueroit s'ils recherchoiét la principalle vertu des herbes, qui ne consiste pas à seulemét eschauffer ou rafraischir, à humecter ou dessecher, à subtilier ou incrasser, à digerer & inciser, & autres semblables qualitez ausquelles ils ont mis toute leur attente, sans faire estat de celles qui procedent de

la proprieté de toute la substance, les plus efficacieuses, telles que sont celles que l'antiquité a nõmees Cephaliques, Cardiaques, Pulmoniques, Epatiques, Histeriques, Vulneraires, Neruales & autres pour la conuenance qu'elles ont naturellemẽt à ces parties, & encore les purgatifs cõme la Rhubarbe, le Senné, le Turbit, l'Aloës & les autres lesquels ne purgent point pour ce qu'ils sont chauds ou froids, incisifs ou incrassans: Mais par ce que la Nature les a cõstituez laxatifs, ainsi que l'experience l'a descouuert & iournellement le confirme.

Ie leur respõs d'abondãt, SIRE, que c'est dõc inutilemẽt qu'ils aprẽnent à cõnoistre les autres Plantes, & qu'en vain tant d'Auteurs en ont escrit & remply de gros volumes, puis qu'elles sont infertiles de vertus, Voire que c'est en vain que Dieu les a creées, & la Nature produites si elles n'ont aucune proprieté. Et eux encore plus ineptes d'occuper leur temps a telle Estude, Ils en font pourtant querimonie, mais c'est à guise des Charlatans, qui font monstre & grande parade de choses friuoles, Car il est impossible d'estimer les Plantes & de blasmer ou contredire mon dessein.

Mais pour dauantage presser l'obiection ennemie, Ie dy, SIRE, apres Aristote, qu'il ne se rencontre aucune chose en la Nature qui n'ait son opposé & contraire; que les causes des maladies estans Substances ou Accidens, doiuent auoir par la raison de ceste maxime, leurs contraires, lesquels par necessité sont en Nature, & de là deuroient passer en l'art s'il estoit deuëment exercé, ce que n'estãt pas comme il paroist en ce qu'ils ne guarissent toutes les maladies guarissables, voire souuent de treschetiues infirmitez leur font honte; dequoy il s'ensuit que tous les contraires des indispositions & de leurs causes ne sont pas cõneuz par ceux qui n'vsent que de la Saignee & du Senné, & de deux ou trois cens Plantes pour leur cures; Et qu'il les faut chercher ailleurs qu'en leur pratique. Mais où plus seurement & facilement qu'en vn grand nombre de Plantes negligees, dont plusieurs particuliers çà & là espars, se seruent heureusemẽt, & font des merueilles?

Cela reconneu de plusieurs Nations, Elles ont construict des Iardins pour cét apprentissage; Entr'autres les Venitiens en ont edifié vn à Padouë, grandemẽt estimé des peuples qui l'ont veu, tant pour sa

grandeur & beauté, que pour les raretez qu'il contient. Il a cousté à ceste Republique plus de cẽt mille ducats à faire, & auec raison, car il n'y a rien de si cher en la vie que la santé. Les Flamans en ont aussi fait construire vn à Leïden. L'Angleterre a le sien; & beaucoup d'autres lieux. Il n'y a que la France qui en est maintenant destituee.

A l'aduenture pourra t'on dire à V.M. sur ces exemples, que Robin est son Herboriste, qu'il a vn Iardin où les Plantes Medecinales se cultiuent; Et pour cela, que celuy que ie propose est superflu. Ie respõds à cette derniere attaque, SIRE, que Robin n'ayant que quatre cens liures de pension de V.M. qu'il est impossible qu'il en puisse entretenir vn Iardin conuenable à la grandeur de Paris. Tout le monde sçait que le sien ne contient pas vn quartier de terre. Il est compassé à ses facultez, & non au merite de cette grande Ville; aussi ne peut-il cultiuer qu'vne seule plante de chasque espece de celles qu'il peut recouurer, qui ne sçauroient monter à deux cens tant.

Le Iardiu que ie propose doit auoir d'espace cinquante arpens ou plus; où les Plãtes ne seront pas seulement singulieres

pour l'apprentissage, mais en multitude pour l'vsage&pour fournir à l'experience; outre que ie propose d'autres conditions que Robin ne sçauroit accomplir.

Car, SIRE, par son establissement, I'asseure V. M. que toutes les Plantes qui se pourrõt accommoder à nostreClimat, soit naturellement ou artificiellement, y serõt cultiuees, qu'en leur saison elles y seront trouuees vertes, En autre temps on les y rencontrera seches apres auoit esté cueillies en âge & temps conuenable. Mais cõme de toutes, le tout ne se peut pas garder & n'est pas en vsage; des vnes la racine ou l'escorce; ou le bois, ou la feuille, ou la fleur, ou le fruict, ou la semẽce, ou la gomme, ou la larme, ou l'excroissance, ou quelque autre partie telle qu'elle soit, sera conseruee pour ceux qui en auront besoin.

Ie propose d'abondant à V.M. pour l'vtilité publique, de tenir de toutes les eaux distillees selon le memoire que ie luy presente, Car V.M. doit estre aduertie que les Apotiquaires qui les deuroiẽt garder, n'en conseruent pas le quart; Encore ce peu qu'ils en ont, est pour la plusspart distillé en chappelles de plomb, par consequẽt remply de ceruse, sentent le feu, & difficilemẽt

se peuuent elles conseruer vn an. Au contraire celles cy, faites par autres vaisseaux & d'autre façon, ne sentiront le feu ; & de vingt ans ne se peuuent corrompre.

Les sucs des Plantes sont également necessaires auec les eaux, Neantmoins les Apoticaires n'en ayans assez de debit, les conseruēt aussi peu que les eaux, voire les negligent du tout. Ie promets d'en conseruer suiuant le memoire qui suit, celuy des eaux, & d'an en an les renouueller.

A ces eaux & sucs, ie joindray de toutes les essences & sels des Plantes selon leur memoire, afin que les Apotiquaires & les particuliers qui en aurōt affaire, y puissent auoir recours.

Et pource que ce Iardin est particulierement construict pour instruire l'aprentif de Medecine; I'offre de faire leçon des Plātes, donnant connoissance de leurs Synonimes, des lieux où elles croissent, des tēps de leur maturité & cueillette, le moyen de les conseruer, leurs qualitez premieres & secondes, & le plus des troisiesmes qu'il me sera possible, me seruant pour cela des Autheurs plus celebres & approuuez, sans oublier leur vsage ; Laquelle leçon se fera deux fois la semaine, à commēcer du pre-

mier iour de May que les Plantes paroissent, iusques au dernier iour de Septembre qu'elles declinent bien fort.

Ayant asseuré V. M. de tenir des eaux, des sucs, des essences & des sels des Plantes, dõt trois sont œuures de feu, Il est fort à propos & necessaire de rendre raison de leur façon. Pour cela, ie promets de faire vn cours de l'Art distillatoire, & de monstrer toutes ses operations aux desireux d'apprendre.

Et dauantage, comme c'est vne partie grandement necessaire à la Medecine que la connoissance des lieux, des eaux & de l'air, ainsi que l'enseigne Hypocrates, & du leuer & coucher des Estoilles fixes; à quoy l'on ne peut arriuer sans l'Astrologie; Ie liray, sous le bon plaisir de V.M. vn Compendium d'Astrologie, seruant du tout à cette connoissance, & à l'explication du liure *de Decubitu ex Mathematica scientia*, attribué à Galien; & le *Yatromathematica* de Hermes, par le moyen duquel l'on pourra facilement entendre la science des iours critics.

De toutes ces offres V.M. l'ayant agreable, en fera son premier Medecin Iuge, & de luy prendra aduis de leur bõté & vtilité,

luy donnant la charge, deux fois l'annee, de visiter ou faire visiter par personne capable qu'il commettra en sa place, ce Iardin, pour voir s'il est bien & deuëment entretenu; si les Plantes sechees & leurs parties sont legitimes, si les eaux, les sucs, les essences & les sels sont bien faits; & si le tout est en quantité conuenable.

V.M. ayant accomply ce desirable ouurage par ma conduite & sous la direction de son premier Medecin, en cas de mort, la presentation de celuy qui deura succeder appartiendra, s'il plaist à V. M. à son premier Medecin, lequel choisira ce personnage de bonnes mœurs, Medecin docte & versé en l'art Spagyrique, & en la science Astrologique, afin d'entretenir les promesses que i'ay faites à V. M. & recevra son serment.

Cét Edifice peut estre acheué pour deux cens mil liures, & vingt mil liures de rente annuelle, sçauoir les deux cens mil liures pour l'achapt de cinquante arpens de terre, pour leur closture, bastimens, recouurement des Plantes, tant domestiques qu'estrangeres, achapt des vaisseaux & des vstencilles propres & necessaires à ce dessein. Et les vingt mil liures de rẽte annuelle

pour l'entretiẽ ordinaire de douze hõmes, & encor' pour entretenir les vaisseaux & les autres vstenciles propres aux operations proposees. Six de ces hommes seront employez aux Prouinces esloignees pour le recouurement des Plantes; quatre des six autres vacqueront à la culture du Iardin, & les deux autres restans seront commis pour la cueillette des Plantes, distillations des eaux & essences, & sur les autres œuures de feu.

La somme est petite pour l'ouurage, Celuy de Mont-pellier a plus cousté à vos deuanciers. I'oseroy bien pourtant promettre que celuy que ie propose, estant edifié, comme porte le plan que ie presente à V. M. sera de beaucoup plus beau & plus riche de Plantes. Ioinct que le sieur Richer qui auoit soin de la culture de l'autre, n'estoit obligé à pas vne des conditions que i'offre.

Deduisant par le menu les frais qu'il cõuient faire, il sera aisé de iuger que la somme que ie demande est iuste.

Premierement, Pour l'achapt de cinquãte arpens de terre, cinquãte mil liures, qui est le moindre prix, au lieu où l'on designe cette construction, d'autant que ce sont

marests ; Pour leur closture à mille toises de circuit sur deux toises de haut, compris trois pieds pour le fondement, font deux mil toises, & la toise valãt neuf liures, estãt faite de chaux & sable à chaisnes de pierres de taille, les deux mille toises cousteront dixhuict mil liures.

Pour la Galerie seruant en son haut estage à secher & cõseruer les Plantes & leurs parties, & le dessous pour les distillations, ayant cinquante toises de long sur quatre de large, & six de haut, au bout vn pauillon pour loger des ouuriers, Le dedans de la Galerie remply d'armoires pour serrer les Plantes, coustera, tant pour la Maçonnerie de six cens quarante huict toises, pour les cloisons, planchers, charpenterie, menuiserie des portes & fenestres & des armoires, plus de vingt mil liures.

Pour le principal logement, consistant en deux Pauillõs joints par vn corps d'hostel où seront les Salles à faire les leçons, Caues dessous, aux costez les Escuries & autres lieux, tant pour loger les cheuaux seruans au Iardin pour porter les terres & autres choses necessaires, que pour les charettes & les tombereaux, & deux petits Pauillons à l'entree pour des logemens par-

ticuliers, coustera le tout soixante mille liures.

Toutes ces sommes joinctes ensemble montent à cent cinquante mil liures, lesquels ostez de deux cẽs mil liures demandez, reste cinquante mil liures pour esleuer vne Montagne au milieu du Iardin, contenant quatre arpens de large, & neuf à dix toises de haut pour dresser les parterres, creuser les viuiers, acheter les Plantes qui doiuent estre en grand nombre, fournir de vaisseaux & de toutes les vstenciles seruans à l'art distillatoire.

Par ce memoire, SIRE, V.M. peut connoistre que la somme demandee n'est que tres-iuste: Les Maistres des œuures de ses bastiments luy en peuuent donner aduis.

Quant à la somme de vingt mil liures de rente, Ie croy que V.M. ne la trouuera excessiue, pour entretenir douze hommes d'ordinaire, sans les extraordinaires, selon les saisons pour l'entretien des outils & vaisseaux, & pour mil faux frais qu'il conuient faire de moment à autre.

Reste à trouuer le fond, si V.M. a agreable que sa fidelle ville de Paris jouysse d'vn tel benefice, Car il n'est pas raisonnable, apres tant de si grandes despenses que V.

M.a faites depuis son aduenemẽt à la Couronne, & principalement depuis deux & trois ans, de prendre pour ce dessein tel loüable qu'il puisse estre, de ses finãces ordinaires. Aussi n'est-ce sur tels deniers que ie desire estre assigné, Il y en a d'autres & tellement extraordinaires, que V.M. n'en receut oncques denier. Ils ne sont ores ny dedans ses Receptes particulieres ny generales. Neantmoins le moyen de les recueillir est desia estably en quelques lieux bien legitimement & sans la foule du peuple, tellement que c'est vne chose nouuelle sans former de nouueauté, & dequoy V. M. peut gratifier Paris, la merueille des Villes, en laquelle elle a plus de gloire qu'en dix autres des meilleures Citez de son Royaume; Son peuple & sa faculté de Medecine, voire tous les peuples de la terre s'esioüyront de ce benece, d'vn bien caché & qui n'entre point és coffres de V. M. Elle en fera vn bien public, qui penetrera le cœur de tous ses sujets, lesquels obligez de nouueau par ce present, prieront le Tout-puissant pour sa santé & prosperité, & pour l'accomplissement de tous ses bons des-

ſeins. A quoy ſe ſentira plus particulierement & plus eſtroittement obligé à Voſtre Majeſté,

Son tres-humble & tres-fidele ſujet,
GVY DE LA BROSSE.



A MONSEIGNEVR LE TRES-ILLVSTRE ET LE TRES-REVEREND CARDINAL,

MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE RICHELIEV.



ONSEIGNEVR,

Estant nommé au Roy par Monsieur Heroard son premier Medecin, pour auoir la charge & le gouuernement du Iardin Royal des Plãtes Medecinales que sa Majesté entend estre construict en l'vn des Fauxbourgs de Paris ; & de la Sur-intendance duquel elle luy a fait don : C'est à moy à poursuiure l'edifice, & à diligenter l'ouurage; mettant en euidẽce, au plustost

de mon poſſible, la beſongne que l'on m'a commiſe. Que pleuſt à Dieu qu'elle deſpendiſt de mon ſeul pouuoir! ie fay vœu au Ciel que ie la porterois à telle perfection, que nos voiſins auroient ſuject de l'enuier, & nos ſuiuans de l'admirer. Mais ma petiteſſe me liant les mains m'empeſche de voller au Ciel; & veut que i'aye recours, pour y trauailler, à ceux ſur leſquels, comme de tres-excellentes eſtoilles polaires, tourne le firmament de l'Eſtat François: afin qu'aduertis du merite de l'entrepriſe, ils influẽt leur faueur & leur pouuoir pour ſon accompliſſement. D'entre le petit nõbre des Eſleus, releuez par ſa Majeſté à cét honorable degré, il me ſemble que vous tenez la plus eminente place; & que c'eſt à vous (Monſeigneur) à qui ie doibs addreſſer ma tres-humble priere. Tant de rares qualitez qui vous rendent vn peu moins qu'Ange, vn homme adorable, voire vn homme-Dieu, ainſi que les Sainctes pages nomment le prudent; me font aſſeurémẽt croire que ie ne me deçois point, & qu'appuyé de voſtre faueur, que ie donneray vne heureuſe main à ce trauail.

Ie ſçay aſſeurément, que ceux qui ne cõnoiſtront ainſi que vous, que la vie ſe peut

prolonger par le secours des Plantes, ne se porteront aisément pour nostre dessein, voire y pourront resister: portez à cela, ce croy-je, par deux opinions assez receuables à ceux qui ne les considererõt de prés. La premiere, parce qu'ils ont le sentiment commun auec quelques Philosophes, de penser que c'est en vain que nous desirons de tousiours viure, & contre cette vieille maxime; que Dieu & la Nature ne font riẽ inutilement, puis que nous ne le pouuons obtenir, & que nous sommes mortels. L'autre, en ce qu'ils asseurẽt que nos iours sont comptez & qu'il ne s'y peut rien adiouster, qu'ainsi vn tel dessein est superflu.

Mais i'ay à repartir à ces deux obiectiõs. A la premiere ie dy, que s'ils sont Chrestiẽs qu'il leur doit souuenir, qu'ayãs esté creez en vn estat pour tousiours viure, que nous en sõmes seulemẽt decheus par nostre erreur, que pour cela, cette fin de nostre creation entée dedãs nostre chair ne s'est point perduë: au contraire, que nouuelle esperãce par nouuelle promesse rappelle insensiblement le ressouuenir de cét estat, & nous fait simplement balancer entre la crainte de la punition eternelle de nostre erreur qui ne va pourtant au non-estre ab-

ſolu, Et l'eſperance du retour à la grace pour eſtre immortels : que cependant la chair ſouhaitte la longue & ſaine vie temporelle, comme image de la future. Le deſir nous en eſt ſi naturel, que nous n'auons pas pluſtoſt reſpiré le doux air de la vie, ny ouuert les yeux au iour, qu'elle nous plaiſt; meſme auant que l'entendement reçoiue les obiects par les ſens ; vne faculté naturelle vague en nos membres encores tendrelets, cheriſſant la vie & apprehendant la mort. Et quand l'aage requis au iugemēt a perfectionné ſes organes, ayāt ſenty que la vie eſt tres-bonne, & qu'elle nous empeſche apparemment, le retour au non-eſtre, nous la ſouhaitons longue & ſaine, montans de degré en degré la plus excellente fin de ce ſouhait.

A l'autre ie reſponds, que les promeſſes de Dieu ne ſont point fauſſes, il promet la longueur des iours à l'obſeruateur de ſes Commandemens, voire à celuy qui honnorera ſes pere & mere : l'effect doit eſtre allongé & racourcy ſelon ſon pouuoir, car la promeſſe eſt conditionnelle : douter de cela c'eſt viure ſans ame, & ignorer que la vie de l'homme eſt meſuree par la ſeule volonté diuine, laquelle donne la puiſſan-

ce au sage de porter en sa main droicte la santé & la longue vie, & en sa gauche, la gloire & les richesses infinies.

A ces solides raisons ie joindray encore, que quand la vie ne se pourroit prolonger outre le terme qu'ils s'imaginent luy estre assigné, qu'au moins en sa duree se peut-elle acquerir saine par le moyen des Plantes; ou la Medecine qui nous l'asseure ainsi, est vne science friuole, & eux ineptes qui s'en seruent: Leur forme de viure tesmoigne pourtant qu'ils desirent la santé, mais, à guise des friands paresseux, ils voudroiēt tenir le delicieux morceau que leurs pieds desniēt à leurs mains, & leurs mains à leur bouche. Car encore que parmy le grand chaos des pensees embarassant le iugemēt humain, elle soit le plus frequent souhait, si est-ce que l'on trauaille le moins à l'acquerir; l'on court plustost apres les voluptez, l'Auarice & l'Ambition, les ennemis du repos de l'homme & de sa santé, qu'à la recherche de ce qui luy rēdroit la vie douce; ceux là qui en sont atteints ne s'apperçoiuent que hastans le pas à la suitte de ces maladies du sang & de l'esprit, ils deuident auec beaucoup de vistesse la fusee de leurs ans, & attrappent la mort; se trouuans au

bout de la carriere ſans auoir cōſideré que tant de riches moiſſons les vnes ſur les autres entaſſees; ces honneurs & ces treſors que recelent leurs Palais reluiſans d'or & d'azur, les ont approchez du tombeau, & deſrobé vne bonne partie de leurs meilleures annees, qu'arriuez à la fin ils voudroient donner toutes leurs cheuances pour auoir la longue & ſaine vie d'vn païſan qu'vn pauure toict met à couuert.

Mais vous (Monſeigneur) qui auez vne parfaite connoiſſance de la bonté & neceſſité de la ſaine & lõgue vie; qui ſçauez auec les Theologiens & les plus entendus Philoſophes, que la pire condition de l'eſtre, vaut infiniment mieux que le non-eſtre: C'eſt à vous que i'ay recours. Car ie pourrois dire, que ce ſeroit en vain que vous auriez la penſee de la ſaine & longue vie, ſi vous ne fauoriſez les moyens de ſa recherche par l'eſtabliſſement du Iardin Royal des Plãtes Medecinales; & ſi vous ne vous efforciés de le porter hautement contre ceux qui voudroient empeſcher le germe de ſes Plantes, meſme auant qu'elles ſoient en terre: Parce qu'il ne ſuffit pas pour l'acquiſition de la vie longue & ſaine, de ſçauoir que toutes choſes dependẽt de la Di-

fette & de l'Abondance; que la Medecine selon le sentiment d'Hypocrates, soit seulement Addition & Substraction : Ce sont termes trop generaux pour d'eux seuls tirer telle vtilité, & quoy qu'en expliquant ces termes, on les diuise & sous-diuise en leurs parties, pour rencontrer les loix de bien dresser l'ouurage; ce sont neantmoins des preceptes inutils sans les estoffes & les outils : les Plantes sont les vns & les autres, puis qu'elles sont les vrais supposts des premieres & secondes qualitez, & les matrices des troisiesmes.

Et puis adioustant à la Medecine ceste troisiesme partie de la prolongation de la vie deffaillant à ses preceptes & en laquelle elle ne s'est encore estenduë. Ce dessein pourra fournir de moyens afin d'en monstrer sensiblement la verité, autant qu'elle est raisonnablement & selon Dieu demonstrée : car quiconque l'a voulu comprendre sous la precaution s'est grandement deceu. Autre chose est de preuenir vne maladie menassante, & par vn ordre de viure & de medicamens destourner sa malice ; ou alonger la vie à vne petite & delicate complexion ; ou retenir la vigueur de l'humide radical, à vne robuste nature par

dela ſa portée, & luy donner en fin pour Epitaphe ce diſtic du vieux temps.

I'ay Bon-gré Dieu, mal-gré Nature,
Veſcu cent ans, outre meſure.

Ainſi qu'il eſt graué ſur vn tombeau dedãs le petit cloiſtre des Cordeliers de Laon. Car tels effects ne depẽdent de la Precaution, qui n'a pour but que le diuertiſſemẽt des maladies.

Or à cette troiſieſme intẽtion de la Medecine, les Plantes ſont autant ou plus neceſſaires pour ſon effect, que pour la Curatiue & Deffenſiue. D'elles Medee compoſa le bain qui rajeunit le decrepit Æſon; & vn vieil chenu en renouuella ſon poil & ſes dents, puis eut pour Epitaphe.

Cy giſt qui de chenu & tres-vieil eſdenté
Renouuella ſon poil, ſes dents, & ſa ſanté,
Et puis ayant veſcu deux ſiecles ſans foucy,
Rendit ſon ame à Dieu, ſon corps repoſe icy.

L'hiſtoire rapporte que c'eſtoit de l'Ellebore noir, dont ce bon-homme vſoit ſouuẽt. Il s'en eſt rencontré vn autre en 1600. ſur les monts de Sauoye, qui s'en ſeruoit auſſi heureuſement. Cette Plante n'eſt pas ſeule, pluſieurs autres ont de ſemblables & de plus excellentes vertus pour ce deſſein de la ſaine & longue vie, que noſtre negli-

gence nous desrobe.

Qu'elles soient puissantes iusques à ce poinct, nos Peres l'ont essayé, & la raison fondee en l'experience commencee dés la Creation du monde le confirme, le long aage de plusieurs qui les ont prattiquees en est la preuue. Chiron, Pythagoras, Aristote, Theophraste, Zoroastes, Democrites, Xenophon, Amphiloche, Bion, Athenee, Aristomache, Agathocles, Diodorus, Epigenes, Euagoras, Praxagoras, Crateuas, Erasistrate, Herophile, Hypocrates, Dioscoride, Galiē, Pline, & autres du vieux temps, sans les Princes & les Roys, dont encores quelqu'vnes portent le nom, les ont grandement prisees, & ont esté suiuis par ceux-cy de nos siecles. Fusch, Mathiole, Monard, Lobele, Dodonee, Pena, Cordus, Durand, Tragus, Leonicer, Turnicer, Clusius, Gesner, Dalechamps, & autres tres-curieux de leurs descouuertes, lesquels ont tant estimé les Plantes qu'ils les ont preferees aux Mineraux, & ce auec tres-bonne raison. Car ayant remarqué que nos corps auoient liaison & rapport à tout ce que contient ce globe terrestre, ils ont obserué, que cōmunément ils estoient plus violemment ou plus insensiblement

a lterez de l'vsage des Mineraux, que des Vegetaux; ceux-là estans extresmes au regne animal, & ceux-cy comme au milieu. D'où ils ont puisé la raison, qu'il estoit plus expedient de se seruir des prochains, pour plus seuremẽt rẽcontrer ce que l'on cherche, que de se mettre au hazard de faillir auec les eslongnez. L'estomach de l'homme ne peut alterer les Mineraux, & quelque preparation que l'on leur donne, l'vsage en est tousiours suspect. Cela n'est pas ainsi de la plus grande part des Vegetaux, lesquels il altere & digere ; les conuertissant en la nourriture de son espece. Et les Plantes trop reuesches à sa complexion, qui l'affectent & le blessent; auec vn peu d'Art il luy sont rendues faciles, & les conuertit au bien de tout le sujet ; mesme les plus malicieuses reçoiuent correction ; de la sorte l'Oppium & l'Euphorbe, voire plusieurs autres sont rendues solitaires.

Ie sçay bien que nombre d'Artistes se sont efforcez de tirer quelque chose de tres-excellent de l'or, pour la saine & longue vie, & de reduire en liqueur, la pluye de la fille d'Achrise: mais iusques à maintenant, nous n'auons point veu ces merueilles. Il n'en va pas de mesme des Plantes; de leur

de leur tout ou de leurs parties, nous tirõs de tres-precieux remedes ; la condition animale en est soulagée, sa santé cõseruée & sa vie alongée, & d'elles nous receuons mille fois plus de douces cõmoditez, que de tout le reste des indiuidus de la Nature ensemble.

Cela cõneu de nos deuãciers, ils se sont efforcez d'en descouurir les vertus,& d'en prendre vn asseuré vsage; nous estalant à leur possible les tresors des Plantes, pour en recueillir les richesses de la saine & longue vie. Mais toutes leurs laborieuses inuentiõs ne sont paruenuës iusques à nous: le Ciel n'a permis que la meilleure part des auis de leurs descouuertes soient tombez en nos mains, l'injure des tẽps, la vicissitude des siecles, & la negligence de ceux qui les deuoient conseruer, l'a voulu ainsi; encores ce peu qui nous reste est si mal pratiqué, que ce n'est plus qu'vn ombre de ce que les vieux peres enseignoient; on ne sçait plus où sont les Plantes tant efficacieuses que nous descriuent Theophraste, Pline, & Dioscoride. Car les nouueaux laissant leurs vertus specifiques, ils se sont seulement addressez aux qualitez premieres & secondes, suiuant vne methode qui ne

respond pas à ses promesses, &qu'ils n'entendent trop bien; s'estant imaginez que leur superficielle connoissance estoit suffisante pour ranger aux loix de leur cõception les innombrables ouurages de la Nature.

Car ces glorieux esprits, posant le plus beau de la science en la cajolerie, & le tout à la premiere rencontre des choses; n'ont sçeu donner plus grande estenduë à leur Doctrine, ny autre fondemẽt à leur Art, que des premieres & secondes qualitez; voulant descouurir les premieres par les secondes, & celles-cy par les sens du goust & de l'odorat; voire n'ont pas honte d'asseurer qu'il n'y a point d'autre Nature en l'vniuers que le Temperamẽt, ny encores de plus seur moyẽ de prattiquer la Medecine, que par la Philosophie des qualitez qu'ils nõment effectrices. Chrestiens qu'ils se disent, ils ont negligé de lire és saincts Cahiers, comme la Nature (i'entends le premier ouurage Diuin apres les Anges) est biẽ au delà de ce qu'ils en cognoissent, & trauaille auec bien d'autres instrumens que les qualitez effectrices. Aussi contredisant à eux mesmes, apres vn long essay des vertus Laxatiues, Alexitaires, & Veni-

meuſes des Plantes, recõnoiſſant les deux premieres pour les principales en l'Art; ſont forcez d'aduouër que telles proprietez ne reſpondent à leur methode qualitatiue, en ne releuãt des qualitez manifeſtes; ains de la proprieté de toute la ſubſtance; nommant ainſi les vertus ſpecifiques, & les proprietez qui procedent des formes.

Mais nous eſcoutons le Sage diſputãt depuis le Cedre du Libã, iuſqu'à l'Hiſſope croiſſant à la paroy; non des premieres & ſecõdes qualitez (bien qu'elles ſoient vtiles ſelon leur condition, & que nous ne negligeons pas) non au poinct des proprietez ſpecifiques, deſquelles il entend nous inſtruire. Paſſans outre ces ſimples imaginations, nous reprenons les erres de nos majeurs; nous redreſſons noſtre methode ſur l'experiẽce, & r'appellons les obſeruations des premiers eſprouuans auec eux: Que le Scœcas, la Marjolaine, la Betoine, & le Roſmarin ſont remedes aux affectiõs du cerueau, le Guy de cheſne & le Piuoine à l'Epilepſie; l'Eufraiſe, le Fenoüil & la grãde Chelidoine à l'Oeil, le Paſdane, & la petite Piloſelle au poulmon, le Saffran au cœur, la Chicoree & l'Aigremoine au foye; la Ciguë, le Creſſon, & la Berle à la Ratte;

l'alkekange & la Morelle aux reins, & à la vessie, la Valerienne fœmelle, l'Armoise, l'Espargoutte & la Sabine à la matrice, la Sauge de bois, & la petite Centauree aux fiéures putrides, le Genéure aux vices du cuir, la grande Esclaire à la iaunisse, l'vn & l'autre Sanicle & le Fraisier aux Cancers, la Veronique aux vlceres puantes & sales, le Mille-pertuis aux playes, & aux tressaillemens des petits enfans, l'Iue musquée aux iointures, la Sauge, & la Lauande aux nerfs; la grãde Scorphulaire aux tumeurs glanduleuses, & la Scorzonere aux venins de la peste & des Viperes. Car par tels effects nous apperceuons que chasque Plante contient vne vertu qui regarde, ou vne partie du corps pour la fortifier; ou quelque maladie de cette partie pour la guerir, ne dépendant des qualitez elementaires seulemẽt, ains encore de la proprieté specifique tres-puissante.

Maintes maladies sont delaissees pour incurables qui pourroient receuoir guerison, si ces vertus influant cõme des Astres estoient connuës & appliquees à leur obiect; si l'experience qui seule nous peut asseurer de telles proprietez, estoit en son lustre. Car quoy qu'elle soit perilleuse,

c'est neantmoins l'vnic & plus seur chemin d'y arriuer, la raison, l'vsage des remedes ne vient que d'elle, & la suit. Que les plus entēdus disent tant qu'il leur plaira que la science la doit deuancer, cela est vray pour ce qui est conneu, pourueu aussi qu'il ait esté bien rencontré par les premieres mains, empeschees à sa recherche: autrement c'est vne fauce opinion, deceuant les paresseux & ceux qui craignent de foüiller le bout de leurs doigts à l'ouurage. Car asseurément il n'y a aucune science certaine sans experience. Il a esté necessaire d'essayer auant qu'asseurer, les edifices de l'Art se sont esleuez sur ces fondemens, & les maximes en ont leur origine, plusieurs euenemens obseruez pour mesmes respects ont donné l'estre aux Aphorismes, & de leurs meditatiõs les principes ont esté tissus, qui ne voudroit adüoüer tel progrés, ne s'opposeroit moins à la verité, que qui affirmeroit que le feu n'est pas chaud.

Pour auoir negligé ceste Maistresse des choses, soit croyant que tout fust descouuert, ou apprehendant le trauail; les Sciences sont demeurees dedans leur enfance, & les Disciplines imparfaites. Depuis le

temps d'Hypocrates iusques à maintenãt la science de Medecine a esté plus demonstree qu'élabouree, & plus élabouree que amplifiee: ce que l'on a escrit depuis luy & Galien a pluftost esté vn circuit de redites que quelque chose de nouueau. Tous les subtils ergotismes faits pour l'appuyer n'ont auancé son prix ny rien adiousté à ses preceptes, au moins qui merite l'estimer. Ce n'est pas qu'elle ait receu sa derniere main, Il y a plus à faire qu'il n'y en a de commencé: Que l'on l'examine par la reigle d'Or, de Tout, & de Nul, le vray niueau de toutes les Doctrines, elle n'a point son estendue en elle, au cõtraire ses maximes les plus vniuerselles reçoiuent exception. Toutes les maladies sont guerissables par leurs cõtraires, asseurent les Maistres; la Lepre, la Goute, l'Hydropisie, & l'Epilepsie, sont pourtant incurables: voire de bien moindres traisnent malgré les superbes Medecins & les glorieux Barbiers, les hommes au tõbeau! neantmoins ils se vantent d'en connoistre les causes. S'il est ainsi, & que l'Art puisse enseigner leurs contraires sans experiẽce, pourquoy faut-il qu'vn Lepreux, au rapport de Galien, ait esté guery par hazard, & que pour

satisfaire aux promesses de l'Art, le remede ne soit pas dedãs sa pratique? Pourquoy plusieurs villageois par l'vsage de quelques Plantes, allegent ils les Goutex, guerissent-ils l'Epilepsie, & desseichent l'Hydropisie, que les plus suffisans Medecins ignorent & blasment? que cela n'est-il dedãs leur Art, s'ils sçauent tout, & si les causes de toutes choses leur sont tant apparẽtes, comme ils se vantent; car le plus chetif se le promet. Pourquoy asseurent-ils que tout ce qui est amer est chaud, & que la Ciguë, la Hiosciame, & l'Opium amers, voire ce dernier tres-amer, soient froids, & que de leur froideur ils tuent, selon leur croyance? les sciences sont-elles vrayes qui ont de telles contrarietez?

Ces éuenemens regardez d'vn œil humain, & considerez d'vne ame pure, ne forceront-ils pas de confesser, que tel Art est imparfaict, ce qu'il enseigne incertain, que ses effects ne respondent ny à l'attẽte, ny à ses promesses, ny à ses reigles & maximes, & qu'il y faut proceder d'autre sorte: En vn mot, que l'Experiẽce, Maistresse des Arts, & le seul fondement des sciences, qui met en éuidence toutes choses, & sans laquelle tout est conjectural & incer-

tain, est tres-necessaire pour sa perfection. C'est l'aduis du docte Apostre; Esprouuez (dit-il) toutes choses, & retenez ce qui est bon. Peut on faillir apres vn tel oracle?

Mais pour embrasser vn si bon enseignement, il est besoin de bonnes ames, d'esprits vigilans, & de courages infatigables; ce que tous les siecles n'ont pas tousiours fourny. Les hommes se sont lassez de bonne heure, & sont demeurez aux premiers essais, soit par faineantise, ou croyant que toute la verité du bien fust conneuë: ils n'ont pas continué d'âge en âge les recherches qui pouuoient accroistre les descouuertes. Au contraire, dés que les premiers & les plus hardis commencerent à sortir de la lourdise de leur naissance, les suiuants estonnez des premieres attaintes qu'ils auoient donné aux sciences, n'ont osé passer plus outre: Ils se sont seulement amusez à contempler ces descouuertes, à expliquer leurs aduis où ils leurs paroissoient obscurs, & à les consilier où ils se contredisent, leur faisant quelquefois dire des choses ausquelles ils n'ont iamais pensé: Que s'ils eussent eu pareil courage que leurs deuanciers, ils ne se fussent arrestez là, ils n'eussent si laschement bor-

né leur ſcience par l'imparfaite cognoiſſance de leurs peres, ny ne ſe fuſſent amuſez à retracer les chemins ſi battus de leurs deuanciers. Pluſtoſt d'vne vigoureuſe prudence ils euſſent jetté l'œil du corps & de la penſee dedans le ſein de la Nature, leurs mains y euſſent foüillé, pour y deſcouurir les autres beautez & hontez qu'elle y recele. Et nous, faits ſages à leur exemple, nous ne commettrions de pareilles fautes, nous aſſujettiſſant ſi opiniaſtrement à la ſeruitude de leurs iugemens, meſme au preiudice de noſtre propre gloire, comme ſi c'eſtoit vne iuſte Religion de ſe tenir ſans oſer paſſer plus outre à leurs premieres deſcouuertes: Quelle foibleſſe! c'eſt pluſtoſt vne timide ſuperſtitiõ qui eſteint la vigueur de nos courages, corrompt la bonté de nos penſees, & rebouche la plus viue pointe de nos eſprits. Voire c'eſt vn ſot reſpect, qui violente noſtre raiſon, & luy oſte la douce liberté, pour l'aſſujettir à la tyrannie de ceſte loy trop abſoluë, que nous impoſons ſur nous, de l'authorité de nos deuãciers: de meſme que s'ils n'auoiẽt eſté hommes, & qu'ils n'euſſent peu faillir. Il le faut aduoüer, cette trop grande ſubmiſſion plante en nos cœurs la nonchalan-

ce, apesantit nos mains au trauail, & entretient le monde en vne crasse ignorance, de laquelle nous ne nous pouuons desueloper: mesme l'on en est arriué iusques à cette maladie de l'esprit, de n'oser douter des opinions conceuës en l'enfance du Monde: & qui voudroit estaller quelque chose de nouueau pour les sciences, quoy qu'elle fust appuyee de raison & d'experience (les plus solides supposts de la verité) elle ne pourroit estre receuë, les idolatres de ces vieilles opinions crieroient & croiroient que l'on violeroit les tombeaux de leurs peres. Erreur sans pareille! voire erreur d'aueuglement, qui ne leur permet de considerer que si ceux dont ils adorent les cẽdres auoient fait de mesme, ils ne possederoiẽt d'eux ce qu'ils prisent tant: Sans cette maladiue opinion ils sçauroient que l'homme vieillissant assagit, que la science se digere en sa pensee, & se raffine par sa main, que le temps & l'experience continuelle accroissent de moment à autre ses perfections, & encore qu'il y ait vne continuelle vicissitude és choses de ce monde, que les bonnes se cachent par siecles, & puis reuiennẽt à paroistre comme nouuelles, que cela n'empesche leur progrés

d'amelioration. Car il est pour cõstant que nous tenons que les esprits du premier aage du monde ont esté rudes & de petite inuention, que vieillissant ils se sont polis en experimentant, & se sont faits plus iudicieux. Que s'ils ont esté plus vifs & plus hardis, voire plus ingenieux au secõd qu'au premier, y a-t'il pas pareille raison du troisiesme au quatriesme, & de celuy où nous sommes au leur? La Nature est vn perpetuel cours, elle ne reposera iamais qu'en sa plenitude où elle tire, meliorant de temps en temps les inuentions. Et puis il faut asseurément croire que la prouidence qui nous gouuerne proportionnant les agents aux causes pour les effects, n'a pas estendu iusqu'à nous la duree du monde, & multiplié les siecles, pour estre oysifs, & pour n'accroistre le talent de nos ames à de plus excellentes rencontres, & à de plus solides experiences que les premieres. Et comme la hardiesse de nos Matelots a descouuert qu'Aristote, le Dieu de l'Escole, s'estoit lourdement trompé, d'estimer que la terre fust inhabitee entre les deux Tropiques, pour l'excessiue chaleur qu'il croyoit y regner: Ainsi plusieurs bons espris peuuent trouuer à redire au reste de

ses pensees, & pourroient à iuste raison les refuter, si le Monde ensorcelé de sa Doctrine le vouloit souffrir. Ainsi, dis-je, les Artistes de nostre aage ouurageant par le feu, asseurent auoir rencontré vne plus seure dissection des corps que les deuanciers: par son moyen ils monstrent sensiblement que tous les corps naturels composez se diuisent en cinq substances differentes, assez simples, & dissemblables de celles que nous nommons les quatre Elemẽs. Ce que Platon, Aristote & les autres qui se sont renfermez dedans leurs opinions n'ont pas descouuert: Ce qu'Hypocrates & Galien le curieux Anatomiste de la Nature, & ceux encore qui croyẽt qu'ils ayent tout sceu, ont ignoré, voire que ceux qui s'y arrestent par scrupule de trop sçauoir ne connoistront iamais. A l'aduenture si ces vieux Docteurs eussent conneu ces choses comme nous, & ce qui s'est descouuert depuis leur aage, eussent-ils changé leurs preceptes, & donné autre ordre à leurs aduis. Il ne faut pas penser qu'hardis qu'ils ont esté, que s'ils se fussent rencontrez en ce siecle qu'ils fussent demeurez timides comme nous, & qu'ils n'eussent examiné par les nouuelles descouuer-

tes les vieilles, comme il est iuste. Car il est plus seãt de les taster auec la raison & l'experience, que de les croire aueuglément, voire opiniastrement : autrement que sert cette belle sentence, Plus amy de la Verité que du Maistre, & ne la suiure pas : neantmoins nous demeurons dedans cét assoupissement.

Ores desirant surmonter cette nonchalance, encouragé par le desir de profiter au public, I'ay proposé la recherche des Vegetaux, & la descouuerte de la vertu des Plantes : A quoy seruira la culture du Iardin Royal des Plantes Medecinales, pour lequel vous estes tres-humblement supplié, Monseigneur, de fauoriser l'entreprise. Vous sçauez que la vie saine & longue est le propre bien des grandes ames, qu'elles font les fonctions belles & saines és corps sains, que l'Art qui la peut moyéner est imparfaict, ses outils & son estoffe mesconnus, & qu'il est necessaire de releuer les parties pour redresser le tout : ce que vous iugerez impossible sans les fruicts des parterres que ie propose. Des-ja le Roy a accordé le Iardin, & donné la Sur-intendance à Monsieur Heroard son premier Medecin, je suis nommé par luy à sa Majesté

pour en auoir la charge & le gouuernement. Il ne reſte plus que les deniers pour l'achapt de la place, qui doit eſtre de cinquante arpents & plus: Pour ſa cloſture & baſtimens, pour creuſer les Viuiers, eſleuer vne montagne de trois à quatre arpẽts d'aſſiette, & de huict à neuf toiſes de haut, afin d'y planter les herbes cheriſſans les lieux eſleuez: Dreſſer ſes parterres, & pour l'achapt des Plantes: enſemble pour l'entretien de douze hommes, ſix deſquels ſeront à la campagne & aux Prouinces eſloignees pour faire les recherches, tant des Plantes ſauuages que des domeſtiques, & les ſix autres à ſa culture ordinaire.

Ie propoſe vn grand lieu, encore eſt-il petit pour le deſſein; car ie ne deſire pas ſeulement tenir des Plantes ſingulieres pour l'apprentiſſage, Mais en multitude pour l'vſage, afin qu'à toutes occurrences, l'on y puiſſe auoir recours; que par ſon moyen la Medecine ſoit illuſtree & bien pratiquee, & que les Miniſtres d'vn Art ſi digne n'ayent plus d'excuſe pour cacher leur negligence.

I'implore, Monſeigneur, en cette charitable & vtile neceſſité voſtre faueur, les deniers que ie demande pour l'ouurage ne

ſont point dedans les coffres de ſa Maje-ſté; ny ne les pretends tirer de ſon Eſpargne, ils ſont extraordinaires, & non pourtant de ſorte qu'ils ſoient à la foule du peuple, vous le connoiſtrez s'il vous plaiſt par les aduis que i'en donneray au Conſeil. Eſtant ainſi, Monſeigneur, appuyez cette loüable entrepriſe de voſtre credit, faites qu'en ſes parterres il s'y remarque vne Cardinale, auſſi bien qu'aux Theſes des Bacheliers en Medecine: Et que la poſterité ſçache, qu'vn tres-illuſtre & reuerẽd Cardinal de Richelieu, luy a procuré le richelieu des treſors de la ſanté & de la longue vie, & que moy remportant l'effect de ma tres-humble priere, ie ſois obligé toute la durée de mes iours à prier Dieu pour voſtre proſperité, ſanté & longue vie, m'eſtãt deuoüé,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur,
GVY DE LA BROSSE.



A MONSEIGNEVR LE GARDE DES SCEAVX.

MONSEIGNEVR,

La Chreſtienne & deuotieuſe probité, qui vous donne vne place eminente au rang des plus vertueux, m'aſſeure que vous ne rebuterez la tres-humble priere que ie vous fay, de fauoriſer de voſtre pouuoir, l'Eſtabliſſement du Iardin Royal des Plãtes Medecinales, que la Charité du Roy deſire eſtre planté en l'vn des fauxbourgs de cette ville de Paris, pour le ſecours de ſon peuple. Sa Majeſté en ayant fait don à Monſieur Heroard ſon premier Medecin, & luy m'ayant nommé à ſa Majeſté pour la conduite de l'œuure, & pour Intendant à ſon regime; ie ſuis obligé de pourſuiure ſa con-

ſa conſtruction : C'eſt pour ce ſujet que vous me voyez deuant vous implorant voſtre faueur.

Le deſſein eſt de ſoy ſi fort recommendable, que le connoiſſant, il eſt impoſſible que voſtre vertu, qui cherit les belles & bonnes choſes, ne vous conuie à le porter hautement ; principalement quand vous conſidererez qu'il peut donner à l'homme vn de ſes ſouuerains biens.

Si vous me demandez ce que ie veux entendre par ce ſouuerain bien ; Ie vous reſpondray, que nos deuanciers Philiſophes, ayant cherché haut & bas dans la condition humaine, vn eſtat de plaiſir parfaict, qu'ils ont nommé ſouuerain bien : ont tant dict de reſueries, ores le prenant en ſon entier, & ores en ſon deſtail, qu'ils ſont demeurez au milieu de la carriere, ſans rien reſoudre de certain. Mais nous connoiſſans l'homme eſtre creé à l'image de Dieu, & fait du limon de la terre : le conſiderant dis-je en ſa partie Diuine & en ſon humaine ; nous luy aſſignons deux biens : L'vn pour l'ame, tres-parfaict en l'amour de ſon Dieu ; ſans lequel elle ne peut eſtre bienheureuſe ny contente ; de celuy là nous

n'entendons parler ; & l'autre pour le corps, conſiſtant en la ſanté, par vn temperament de iuſtice, qu'il a de naiſſance ou d'acquiſition & par habitude, que ce Iardin luy peut conſeruer & donner: Dieu beniſſant le tout.

Que ſi quelqu'vn d'humeur trop auſtere & meſpriſant la vie, me repartoit, que c'eſt improprement nommer la ſanté corporelle, vn ſouuerain bien ; veu qu'il n'y en a point d'autre que l'amour de Dieu : ſans le vouloir opiniaſtrer au contraire, je luy auouëray. Neantmoins ie le ſupplie de conſiderer que l'ame fait de bien plus belles functions, en vn corps ſain qu'en vn malade. Il eſt l'eſtuy de l'ame, s'il eſt rouïllé elle a bien de la peine à ſe preſeruer de ſa contagion ; voire i'oſerois dire que ſans la grace aſſiſtante, qu'elle ne s'en pourroit ſauuer. Les douleurs lentes & continuës, à quelque reſolu que ce puiſſe eſtre, le rendent chagrain & deſplaiſant de luy meſme, & ſouuent le font ſouſpirer & par fois murmurer. Ainſi que la faculté de la veuë ſe manifeſte, par le nerf optique, par les humeurs & membranes de l'œil, ſans quoy cette faculté demeureroit ocieuſe ; de meſ-

me l'ame sans les organes du corps sain, resteroit sans action meritoire, & quelque raisonnable qu'elle fust, elle n'agiroit non plus que celle des plantes.

Et puis en quel vsage sont tous les autres biens de l homme à l'homme sans la santé? la beauté que l'on a mise en vne proportinelle & gracieuse simmetrie des membres entr'eux, & pour vn des premiers biens du corps, s'escoule comme l'eau en vn languissant. Que luy profitent les richesses, les honneurs & la gloire? Que luy seruent la possession de ses superbes Palais des champs & de la ville? ses jardins ornez de parterres; ses bois à longues pourmenades, ses prez verds & fleuris, s'il ne s'y peut promener? Tant de beaux fruicts, riche moisson de ses vergers, luy peuuēt-il estre à goust, sa langue chargée d'vne gluante pituite? peut-il voir le Soleil, ayant vne fascheuse ophtalmie? & dans la surdité, ou au broüissement de ses oreilles, peut-il iouyr des doux accords de la musique, & iuger de la bonté de ses concerts? voire priué de la jouyssance de tant de biens, en peut-il loüer & remercier le Createur, l'admirer en ses ouurages & l'adorer en sa

grandeur ? veritablement ie ne le penſe pas.

Que ſi la maladie nous eſloigne de ces douceurs & ſouuent nous en priue du tout, pouuons nous pas nommer le ſouuerain bien de la vie corporelle, la ſanté qui nous les approche & nous en permet vn legitime vſage ? n'eſt-ce pas elle qui durant cette vie caducque eſt cauſe que l'ame accomplit ſes deſſeins auec plus de ſubtilité & de franchiſe ; que libre elle ſe jette dedans les rauiſſans extaſes de la contemplation, qu'elle eſleue ſes penſees au Ciel & à celuy qui y a mis ſon throſne : & qu'elle fait des merueilles pour acquerir ce ſainct heritage ? C'eſt de la ſorte que ie nomme la ſanté vn des ſouuerains biens de l'homme.

Ie dy doncques (Monſeigneur) que le deſſein que ie pourſuis eſt pour conſeruer & procurer vn bien corporel qui en ſa nature n'a point qui l'eſgale ; voire tel qu'il en peut contenir vn autre, la longue vie. Car elle eſt promiſe au ſage & à celuy qui obſeruera les commandemens Diuins. Le Sage beny de Dieu ſe la peut acquerir, mais moyennant les cauſes ſecondes : ainſi

Esaye par la volonté du ſouuerain Medecin, guerit Ezechias auec des figues ; les Plantes ſont ce moyen, auquel la diuine bonté a mis des vertus de connoiſſance & de vie: Deux arbres plantez en Edem receloient l'vn & l'autre, la Deſobeiſſance nous donnant en proye à la mort nous a faict perdre l'vſage de celuy qui au ſentiment de pluſieurs Docteurs nous pouuoit perpetuer la vie, elle à ouuert la porte aux maladies pour accourcir les ans de l'homme: chaſſé de ſon lieu natal, il a perdu ces diuines Plantes, & diminué ſa durée. Pour celà le Roy Prophete le ſçachant, prie le ſeigneur de ne le reuoquer au milieu de ſes iours, teſmoignant par ſa priere que la vie ſe peut alonger & racourcir par la main du tout puiſſant qui quelquefois l'a alongee & racourcie ſelon ſa promeſſe, le pouuant encore par la meſme bonté.

C'eſt pour cela ce crois-ie que des Eſprits hardis de ces derniers ſiecles, ont mis en queſtion, s'il n'eſtoit pas poſſible à l'hõme prudent de ſe conſeruer en la vie iuſques au dernier iour; portez à cette curieuſe inquiſition, pour auoir creu, ce que pluſieurs ſaincts ont penſé, qu'Adam euſt

touſiours veſcu ſans la tranſgreſſion: inferant de là, que nous ſortis de ſa coulpe par le meritoire ſang de Ieſus-Chriſt, & revnis par luy au S. Bapteſme; que nous ſommes remis en l'eſtat de l'innocence premiere, & qu'il ne nous reſte plus, qu'à nous deſpouïller & guerir des infirmitez que nos corps ont contractez par le vice de nos peres; que deſchargez des Elemẽts de la corruption, & perſeuerans en noſtre deuoir, aſſiſtez de la grace, que nous pouuons prolonger nos ans, iuſques à l'euenement de celuy qui nous doibt iuger en dernier reſſort.

Si telle imagination auoit quelque miſe, i'oſerois aſſeurer, qu'apres le reſtabliſſement de noſtre condition, morts que nous ſommes en Adam & viuifiez en Ieſus-Chriſt, que les Plantes nous pourroient fournir le reſte. Des-ja elles gueriſſent nos infirmitez: Elles nous en preſeruent & nous alongẽt auſſi noſtre durée. D'elles il ſe tire des ſucs & des baulmes, qui à longs ſiecles preſeruent meſme les corps morts de corruption, tels ſont le Teda, le Pin, le Sapin, le Myrrhe, l'Aloës, l'Encens, & le Geneurier, le bois de ce dernier

ſe preſerue pluſieurs ans dans terre ſans pourrir.

Ces effects rencõtrez ſur des ſujets ſans vie, combien plus opereroient-ils ſur les viuans eſtant accommodez à leur vſage? voire combien y en a-t'il de mille fois plus excellens, que nous ignorons, deſquels nous pourrions penſer que nos premiers parens auroient eu connoiſſance, s'eſtant ſi long temps preſeruez en la vie.

Mais ſans que ie vous arreſte dauantage au diſcours de ces penſées; il ſuffit que vous connoiſſiez que la Medecine ne peut eſtre prattiquée ſans les Plantes, qu'elles ſont tres-neceſſaires pour noſtre meilleur eſtre corporel,& pour le ſpirituel,qu'elles ont eſté tant fauoriſees, que du fruict de quelqu'vnes, ſont pris les ſignes du plus admirable Sacrement de noſtre Religion, eſtant apres diuinement & miraculeuſement tranſmuez en la choſe ſignifiée pour la conſolation du fidel Chreſtien,repû par ce moyen du pain des Anges. Prerogatiue que les Plantes ont pardeſſus toutes les choſes creées; Plantes qui vous offrent leurs ſecours, & pour la vie & contre vos infirmitez: ſecourez-les & faites qu'elles

soient cultiuées, afin qu'elles se puissent familiariser à vous & à tous les François: Sa Maiesté le desire, ses peuples le souhaittent, les pauures le souspirent, & c'est la tres-humble priere que vous faict,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble seruiteur,

GVY DE LA BROSSE.



A MONSEIGNEVR LE SVPERINTENDANT DES FINANCES de France.

MONSEIGNEVR,

Si je pourſuis vne entrepriſe que des hommes eſtimez excellens ont negligee; ou pour la meſconnoiſſance de ſon merite, ou pour la difficulté, qui les eſtonnoit, leur ſaiſon n'y eſtant à l'aduenture diſpoſee : je vous ſupplie tres-humblement de ne penſer que plus plein de temerité qu'eux, je me iette la teſte baiſſee & à l'eſtourdy dedans ce party. Ie ſçay que c'eſt vn tres-grand deſſein, ny facile à commencer, ny bien aiſé à parfaire; toutesfois en ayant remar-

que la necessaire vtilité, i'ay creu que quād j'estallerois à la veuë des belles ames (cōme la vostre) les veritables causes de son establissement! Et Dieu benissant le tout, que ie pourrois emporter quelque piece de l'ouurage. I'ose repeter des belles & puissantes ames comme la vostre, puis que le Roy tres-judicieux l'a recōnuë & choisie pour s'en seruir aux affaires les plus espineuses de son Estat. Car toutes les vertus faisant vn heureux sejour en vous, il est impossible que celle qui donne du merite au Chrestien, & le couronne au Ciel (la Charité) ne vous conuie à cherir le Iardin Royal des Plantes Medecinales, dont sa Majesté a fait don à Monsieur Heroard pour le planter à l'vn des Fauxbourgs de Paris pour le bien de son peuple.

Plusieurs grāds hommes malgré la malice du siecle & la rage de l'enuie, sont mōtez au Ciel de la gloire: Mais il n'a pas esté au bon-heur de tous d'y laisser des marques honorables de leur preud'hommie, comme celle qui s'offre maintenāt à vous. Monsieur de Suilly en son temps a fait de tres-belles choses & grandement recommandables à la posterité qui luy en reste obligee, plusieurs ont succedé à ses char-

ges, mais aucun n'a fait comme luy. Neātmoins sans auilir le prix de ses œuures, j'ose asseurer que celle que ie vous propose a des conditions non seulement auantageuses sur les siennes : Mais encore sur toutes celles que les aages passez ont produits en cette merueille des villes, Paris. Les Palais, les Ponts, les Chaussees, les Aqueducs & les Fontaines, sont edifices publics dont chacun joüit ; ceux-la decorent les villes, & ceux-cy donnent de la commodité à leurs habitans, & les exemptent de quelques peines. Mais qu'est-ce au prix du tresor de la santé que l'on trouuera ouuert à toutes occurrences des maladies dedans nostre entreprise ? Veritablement ie peux dire que ce n'est rien, cōparé au bien que ie propose, & n'y en a aucun de quelque condition qu'il soit (s'il n'est Celeste) qui doiue estre mis en paralelle auec la santé. Il n'est richesse (dict l'Ecclesiastique) qui soit par dessus la santé du corps, & n'est plaisance qui surmonte la joye du cœur. Mieux vaut la mort que la vie amere, & le repos eternel que la longue maladie. L'hōme que la maladie traisne en la voye du tombeau ne peut estre mis au rang des viuans; de quelle function est-il capable, de-

tenu d'vne languiſſante infirmité? ou quelle action rendra-t'il arreſté au milieu de ſes linceuls? Encore que l'ame ſoit au corps ſon eſtuy comme vne tres-exquiſe & precieuſe pierrerie, que ſeparee de luy elle ait vne ſubſiſtance particuliere : toutesfois pendant qu'elle en eſt hoſteſſe, elle a ſes deffauts, iuſques à eſtre priuee de la fonction de ſes trois plus belles facultez ; Se rencontrant des infirmitez qui font perdre l'entendement, la memoire & la volonté. Tel par vne faſcheuſe maladie a eu de ſorte la memoire offuſquee, qu'il en a perdu le ſouuenir de ſon nom ; Meſme de petites indiſpoſitiõs ont tiré des hommes hors de leurs aſſietes. La ſanté doncques ſurpaſſant de tres-loing tous les autres biens corporels ; ce qui ſert à la procurer, ne merite-il pas auoir vne eminente condition par deſſus toutes les choſes que l'on donne au commun vſage? & celuy qui acheuera par ſa protection, telle œuure, n'aura-il de l'honneur ſelon cette meſure?

Quelques eſprits pareils à celuy de Montagne, ou ayant leu la vanité des ſciẽces d'Agrippa, vous pourront dire que ma propoſition eſt bien friuole, puis qu'elle n'a aucun fondement certain: Qu'Hypo-

crates, dont les Medecins font leur idole, a bien posé la Medecine, & en elle mis les preceptes de la santé, sans prouuer ny l'vn ny l'autre. Et quoy qu'au liure de l'Art, il s'efforce de monstrer qu'elle est veritable & necessaire, neantmoins il n'arriue à ce but que par des inductions dependant de la contingence, & non d'vne necessité d'estre, qu'ainsi me voulât couurir & me mettre à l'abry d'vne mauuaise cause, que ie veux establir vne œuure inutile. Mais ie leur responds qu'encore qu'Hypocrates, Galien, & leurs suiuants n'ayent demonstré la Medecine par principes Analitiques, s'estant seulement attachez aux effects pour remonter des sens à la raison de la necessité, si ne s'ensuit-il qu'elle ne soit probable par tels principes. Souuent les choses paroissent tant receuables que l'on neglige de monter au degré d'vne preuue scientifique: c'est mettre en compromis la mesme verité. Puis donc qu'en nostre âge elle est combatuë, nostre profession nous oblige de la soustenir & demonstrer.

Pour seurement mettre vne bonne fin à telle entreprise: il conuient sçauoir que c'est que maladie, si elle est dans les choses naturelles, & quel rang elle y tient. Car

estant le principal obiect du Medecin & la nommant vne affection contre Nature, de telle science despend la decision de nostre question, & la response à l'obiection ennemie. Nous auons appris que tout ce qui est en la Nature est compris soubs ces deux generalitez, de Substance & d'Accident, sous l'vne desquelles il faut ranger la Maladie, ce que sa definition nous apprendra. Galien suiuy de l'Escole, dit que c'est vne affection contre nature blessant premierement & par soy les actions. L'estimant accident il la place en l'ordre de la qualité, de sorte que suiuant cette opinion & la plus receuë, elle n'a point d'autre condition en la Nature que d'accident: Que s'il est ainsi elle ne constituera de soy aucune science. Car l'accident cötingent & fluide (comme elle) & non perpetuel ny necessaire, (ainsi que la substance) ne la peut produire: de ce costé le differëd est vuide; le vouloir rebattre sur ce que l'on pose que le principal obiect du Medecin est le corps de l'homme, par consequent substance: Il n'y a pas grande raison, puis qu'il ne l'est pas absolument, ains sinon qu'en tant que sujet à maladie est guerissable.

D'autres ne voulant recepuoir cette

conclusion, asseurent que la maladie est materielle, & qu'il y en a de toute la substance, ainsi nomment-ils les pestes & autres maladies contagieuses & venimeuses: tels sont les sentiments de Fusch & de Fernel. Le mesme Fusch prenant à tesmoin Galien, dit que la matiere faisant obstruction est maladie. Sur ceux-cy l'ont renuié, ceux qui tiennent que toutes les indispositions sont substances & ont des germes à guise de semences, se manifestant par progrés de temps & des agents externes, leur rapportant d'action, soit contagieuses ou autres, ne nommant la dislocation des membres, maladie. Que si ce qu'ils disent est vray que les infirmitez soient substances, & ayent des semences, sans doubte elles seront necessaires & perpetuelles, & d'elle il y aura science. Il semble que la definition de Galien bien expliquée s'accommoderoit à cette opinion, & seroit contre ceux de l'Escole qui en pensent autrement. Parce que si elle est vne affection contre nature, blessant premierement & par soy les actions, elle est cause, en ce qu'elle blesse, & doit estre efficiente, formelle, materielle, ou finalle. Car encor que les Medecins parlent vn peu differem-

ment des causes, & qu'ils en posent trois: la Primitiue, l'antecedente,& la cötinente ou conjointe, si se rengent-elles sous les quatre de la Phisique. Or celle pour laquelle ils disent, ostez la cause cessera l'effect, est sans doute celle là qu'ils nomment continente, laquelle ne peut estre autre que formelle ou materielle puis qu'elle est contenuë en son sujet, laquelle des deux que se voudra elle est substance & se rapporte à sa Cathegorie. Que si l'on repart que la cause continente marche auec son effet, que l'vn n'est pas deuant l'autre, comme la maille en l'œil & l'empeschement de la veuë sont ensemble; celle là la cause & celle cy l'effect & la maladie: I'auouë qu'il est vray en cette espece, mais non à la pierre en la vessie: Plusieurs ont des relasches de l'empeschement de l'vrine: Et puis à l'opiniastrer de la sorte, c'est démentir la definition, elle dict blessant les actiós & non l'action blessée. Pour la ranger à leur intelligence, il la faudroit changer, & dire, Que la maladie est vne action empeschée ou blessée par vne matiere contre nature, lors elle sera selon leur pensee vn pur accident: j'appelle vn pur accident, ce qui se peut abstraictement considerer sans

ſans matiere, d'autant que la matiere obſtruante receuë par Galien pour maladie eſt bien vn accident au ſujet où il eſchet, mais materiel comme vn habit à vn corps. A cela ils repartiront que l'action bleſſée eſt le ſimptome, & que la definition ne ſe peut changer ; ſur quoy ie replique, que s'ils ne la veulent changer, ou receuoir noſtre expliquation, qu'il ne s'enſuit pour cela que l'affection contre Nature bleſſant ne doiue eſtre priſe pour cauſe materielle ou formelle, & de neceſſité ſubſtance, & puis il y a des infirmitez, ou la cauſe, la maladiue, & le ſimptome ſont tellement joints que l'on eſt empeſché de les diſtinguer, & ne le peut-on, ſinon à diuers reſpects, pleins d'embaraſſemens & plus ſubtils que neceſſaires.

Ainſi donc paroiſt que la maladie ſelon la definition des anciens & de Galien, doit eſtre ſubſtance, & qu'elle doibt eſtre miſe en la Cathegorie de la ſubſtance, qu'elle eſt vraye neceſſaire & permanente, & que d'elle il y a ſcience, que pour mieux conceuoir on pourroit plus proprement definir, vne ſubſtance eſtrange contraire au ſujet dans lequel elle agit, empeſchant ou bleſſant ſes actions & tendant à ſa ruine. Si

l'on dit qu'elle eſt trop longue: Ie repars que deſcendant du genre ſouuerain, par les eſpeces generales iuſques à l'infime que toutes ſont miſes pour difference, afin d'euiter les æquiuoques, qu'ainſi elle eſt plus parfaite & intelligible. I'euſſe mis matiere pour le plus prochain genre. Mais d'autant qu'il ſe rencontre des maladies de toute la ſubſtance, comme les nomme Fernel, la ſubſtance ſeule les peut comprendre.

I'entends quelque bon Logicien qui m'obiecte que ie mets pour ce ſujet de la contrarieté en la ſubſtance, & que ie me trompe de parler ainſi ; ie leur reſponds, que les Logiciens ne ſont pas touſiours d'accord auec la Nature qui ne produit ſes effets par des imaginations, mais par des realitez leſquelles ſont en la ſubſtance: Et afin que l'on le conçoiue ſelon ma penſee; j'entends que les formes ſubſtancielles ſont en pluſieurs rencontres & actions aduerſes entre elles & non des chaudes & froides qualitez, elles produiſent ce que la Philoſophie ancienne n'a peu comprendre que par ces mots de ſimpathie & d'antipathie, voulant exprimer des effets contraires & de conuention. Eſtant pour aſ-

ſeuré& confeſſé de tous, que telles actions procedent des ſeules formes, qu'ainſi les contraires ſe trouuent en la ſubſtance par contraires diſpoſitions.

Or comme les maladies ſont ſubſtances, & qu'il y a des matieres à raiſon de la diſpoſition de leurs formes contraires les vnes aux autres, il s'enſuit par la raiſon des contraires qu'il y a ſcience de la maladie & de ſon contraire le remede, qu'ainſi les preceptes qui les enſeignent, & l'Art qui les miniſtrent ſont vrays: De la ſorte noſtre Iardin contenant le plus ſolide de ces intentions, eſt neceſſaire.

Cette verité n'eſt pas ſeulement prouuée par ces raiſons, mais encore par experience, & ſi la Maladie Indienne euſt eſté du temps d'Hyppocrates & connuë, il n'euſt eu tant de peine à prouuer que la Medecine eſt vraye, & les maladies gueriſſables par remede. Car il eſt pour conſtant que cette punition du peché de la desbauche, ne ſe guerit oncques ſans remedes, ſinon par miracles, que negligée elle meine ſon malade au tombeau, & au contraire ſoignee qu'elle eſt facilement vaincuë; laiſſant ſon hoſte ſain & gaillard.

Mais comme les maladies ſont ſubſtan-

ces de diuerſes formes, elles produiſẽt auſſi des effectsgrandemẽt differens, les infirmitez hereditaires qui paſſent des peres aux enfans telles que la Lepre, l'Epilepſie, la Goutte, la Grauelle, la Follie & autres ſont bien diſſemblables des ordinaires: Car celles là paroiſſent auoir des ſemẽces par le moyen deſquelles elles ſe tranſplantent d'vn ſujet à vn autre, ſoit par generation, par les aliments, ou par d'autres rencõtres, & celles-cy vne ſimple corruption. Les premieres n'obeïſſent en aucune maniere aux qualitez ſurnommées effectrices, tels accidẽts ne les peuuent dompter: il faut des ſubſtãces, non de toutes, à tous, mais des ſpecifiques pour chacune, ſans quoy il n'y a point de veritable gueriſon; leſquelles ſpecialitez il conuient chercher dedans les plantes où elles ſont, & ſouuent elles en portent les ſignatures.

Si l'on dit que beaucoup de maladies ſe gueriſſent par le temps ſans aucun remede tant ordinaire qu'extraordinaire, meſme de celles qui paroiſſent les plus faſcheuſes, & que l'on penſeroit ſuiuant cette opinion, qu'elles euſſent de fortes racines; que de la ſorte ces ſemences des infirmitez ſont vaines & plaiſamment in-

uentées. Ie reparts, que pour recepuoir guerison sans medicament, qu'il ne s'ensuit pas qu'elles n'ayent des semences & des racines: parce que toutes les semences des choses de quelque condition & nature qu'elles soient, ont leurs saisons & durée d'action, definies & limitées : aussi les semences de certaines indispositions paruiennent d'elles mesme à leur fin. Maintes Epilepsies, Lepres, Grauelles, Gouttes & Folies ont cessé au dixiesme & douziesme degré de la race, & d'autres à moindres distances ont reparu, à guise des dertres qui se cachent vn temps pour renaistre en vn autre; plusieurs Plantes suiuant cette course. Il y a des maladies Ephemeres, de Sabatines, de Mensales d'annuelles & de Iubilaires; les vnes suiuent le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil, quelqu'autres celuy de Mars, de Iupiter, & de Saturne, en leurs petits moyẽs & grands ans ; Telle suite n'est pas contraire à l'ordre de la Nature, plustost elle est de sa reigle, & l'explique. Mais cela est tres caché aux presumptueux, qui pensent tout cognoistre.

Pour dernier refuge, ils diront que l'opinion est nouuelle, & du tout opposee à

celle de Galien, qui ne reconnoist que les premieres qualitez pour les causes de toutes choses, & n'aduouë autre Diuinité que le temperament. Mais i'ay à leur dire qu'elle n'est point tant nouuelle, puis que Fusch & Fernel l'ont suiuie, & puis Galien n'est pas la reigle de verité, tout ce qu'il nous a laissé n'est pas tellement prouué que l'on le doiue receuoir sans l'espllucher: il estoit homme, cette opinion est plus cõforme à la loy de Dieu que la sienne. Car par le mot *Fiat*, toutes les semences des choses ont esté iettees au sein de la Nature, & par la malediction encouruë par nostre erreur, les germes des maladies ont esté espachees en toutes choses, l'homme les peut attirer.

Plusieurs maladies estant donc substances comme mauuaises semences respandues en diuers sujects, elles ne peuuent estre combatues que par d'autres de contraire disposition, que nous pouuons nommer semences de santé; parce qu'elles precipitent le cours de ces mauuaises, & les enseuelissent en leur nuict, ou les chassent dehors le lieu qu'elles trauaillent, ou les assujettissans soubs elles, à guise du centre toutes les lignes de sa circonference; mes-

me deuançant les malicieuses en leur operation, empeschent leur germe; & ces puissances de santé, artisanes de ces loüables effects, se trouuent tres-abondamment, facilement & prochainement és Plantes. Les anciens en ayant conneu quelqu'vnes, leur ont donné des noms conuenables à leurs vertus, ou de la partie où elle ont signature & rapport, pour arracher les plãtes de mal. Par la Scrophulaire i'ay veu plusieurs fois guerir des Escroüelles, par la Prunella des Charbons, par la Matricaire & Vuluaria des fascheuses affections de matrice: par les Cephaliques de celles du Cerueau; par les Epatiques celles du Foye; par les Ophtalmiques beaucoup d'indispositions des yeux: & par plusieurs autres specifiques, vsurpees selon le sage aduis de quelques deuanciers, plusieurs longues & fascheuses maladies, estimees incurables par la vulgaire practique, ont pris fin: ie dy de celles qu'elle remet les des esperant, au laict d'asnesse, aux eaux minerales, & aux remedes agissans par la proprieté de toute la substance.

A l'auanture pressez de ces raisons, s'ils ne sont outrez d'opiniastreté, & passant par dessus diront en mespris, que la façon

passe l'estoffe, & que c'est achepter vne chose de peu bien chere, puis que c'est au prix du sang du pauure, d'autant qu'il faut de l'argent pour vne telle construction, mal aysé à recouurer en la saison où nous sommes, sans l'oppression du peuple. Ie leur confesse que les beaux & grands ouurages comme celuy-cy, ne peuuent estre conduits à leur perfection sans deniers, & qu'il en faut honnestement : Neantmoins peu au respect du bien que l'on en retirera. Et à telle somme qu'il puisse monter; le Roy ne veut prendre la vigne de Naboth pour s'en faire vn iardin à poree: Vray pere commun de tous il ne pourroit souffrir que le sang de ses subjects fust prodigué pour paroistre charitable. Desirant planter vne vigne semblable à celle d'Angady, il souhaitte que le baume de sa charité s'y recueille, non à la liure, mais au quintal, ce qui n'arriueroit le pauure suant de douleur pour l'edifice. Quelques deniers recelez ou mal & indeuëment vsurpez, seruiront pour employer à sa loüable intention. C'est pour cela, MONSEIGNEVR, que vous me voyez deuant vous, implorant vostre faueur. Que si au milieu de tant de grandes & importantes affaires qui

vous occupent du tout, vous daigniez ietter les yeux ſur ces lignes, & ſur l'ordre de l'eſtabliſſement de noſtre propoſition, ie me promets que deſireux du bien vous le protegerez, & ne permettrez que les auis que ie preſenteray au Conſeil de ſa Majeſté pour le recouurement des deniers neceſſaires, ſoient diuertis pour autre employ. Le pauure languiſſant le ſouſpire, ſa douleur & ſa voix ont penetré les cieux, Dieu le veut exaucer par vous, ne luy ſoyez point contraire, afin que l'œuure reüſſiſſant à la gloire du Tout-puiſſant & à l'vtilité & ſoulagement du pauure, vous ſoyez participant des vœuz ſanglotez tirez du profond de leur miſere, & des prieres qu'ils feront tous les iours au ſouuerain de l'Vniuers pour la ſanté & proſperité de leurs bien facteurs, au ſouffrage deſquels eſt iointe la tres-humble priere.

MONSEIGNEVR,

DE

Voſtre tres-humble ſeruiteur,

GVY DE LA BROSSE.



ADVIS DEFENSIF DU IARDIN ROYAL DES PLANTES MEdecinales à Paris.

CE feroit vne tres-grande merueille, si le Iardin Royal des Plantes Medecinales que ie poursuis estoit bien receu par vn adueu general de tous les hommes, & que l'œuure de ses parterres ne trouuast du mespris en leur inesgalité. Quoy qu'il deuance autant en vtilité tous les edifices qui l'ont precedé par le temps que la santé vaut mieux que toutes les richesses; il n'est pas pourtant aisé que tant de sentimens diuers concurrent vnanimement à la recherche de ce qui est iustemẽt loüable; les belles & bõnes choses ne sont pas esgalement estimees d'vn chacun; l'en-

uie, la peste des ames, est trop puissante pour le permettre, principalement en la saison que nous respirons; où le prix & le merite ne sont en leurs sujets que pour souffrir sa morsure; mesme de ceux qui veulent passer pour tres-sçauants & sages.

Mais encore que ie ne puisse acquerir la bonne grace de tous, suiuant ce dessein; ie ne laisseray pourtãt d'en continuer la culture, & mes mains pour cela ne s'apesantiront à son trauail: plustost encouragé par la difficulté, mes forces s'accroistront; des plus rudes labeurs se recueillent les plus riches moissons, & de surmonter les trauerses naist la gloire. Voire quand ie serois si mol, que de me relascher au descry de ces Larues, ie pourrois estre redressé pour continuer ma routte, connoissant que les vertus ont cela de propre, d'estre cheries des bons, & haïes des vicieux, & quelque eschet que l'on leur donne, de n'estre iamais terrassees. Et puis ayant pour appuy la charité du Roy, & pour but le restablissement des Vegetaux en la Medecine; je peux esperer (Dieu benissant mon intention) que malgré ceux qui voudroient empescher le germe des Plantes de ce Iardin,

qu'il sera bien veu des vertueux, & fleurira au contentement des bonnes ames.

C'est pour produire trois biens au commerce de la vie, que la nonchalance laisse derriere. 1 L'instruction des aprentifs de la Medecine, mesme des plus auancez à sa practique, à la cōnoissance des principaux outils de leur Art dés lōg temps negligez. 2. Que l'Art soit plus sincerement & facilement practiqué. 3. Et que les pauures accablez de la necessité & des langueurs, y trouuent charitablement secours à leur besoin.

Pour le premier, il n'y a personne qui ne sçache de quelle esperance est la Medecine, & ce que l'on attend de ses Professeurs: l'on ne peut ignorer que l'effect ne respōd pas aux promesses, & que cela eschet, parce que les instruments d'vn Art si digne sont pour la meilleure part inconneuz ou negligez. Car depuis que les Arts liberaux & mechaniques ont esté esgalement traictez par des mains mercenaires, plus auides du gain que soigneuses d'illustrer ce qu'elles manioient, & qu'à la mode des anciens Methodics, contre l'opinion du prudent Hypocrates, l'on a estimé l'Art bref,

& la vie assez longue pour parfaire dix Cours à l'acquisition de sa Maistrise: le trauail sans gain present a esté mesprisé, tel que l'aprentissage continuel en la recherche des diuers sujets necessaires à l'augmentation, & à la gloire de l'Art. Plusieurs ont pensé, puis que la Medecine se practiquoit tresfacilement, & auec grand profit, pour ses artisans, par peu de Plantes : que l'estude du surplus estoit inutil, & que ce n'estoit qu'vne surcharge à leur Doctoralité, voire des Maistres de cette boutique ont osé soustenir que quatre vegetaux, chacun au plus haut degré de l'vne des quatre differentes qualitez, estoient suffisans pour remedier à toutes les indispositions du corps humain, fondant cette impertinẽte proposition sur la generale maxime, que les contraires sont gueris par leurs contraires, que les maladies prennẽt leurs causes pour la plus grand part de l'intemperie: qu'auec ces quatre extresmes contraires l'on peut faire tout temperament, & des medicaments à toutes les infirmitez, que le reste est superflu. Veritablement la pensee en est belle & bien gentille, si elle se pouuoit accommoder à l'experience, & à la nature des choses. Mais

elle en est si esloignee, qu'elle paroist plustost vne caprice d'esprit, plus propre à destruire l'Art qu'à le perfectionner. Ce sont voix & paroles enfantees par des cerueaux alterez de trop longue lecture, où ils s'amusent tãt, qu'ils n'ont point d'esgard aux bonnes espreuues desquelles depend la Maistrise. Ils ne considerent pas, que quelque elegant que puisse estre le discours, & tel chatoüillement qu'il puisse donner aux faciles oreilles, que iamais il n'approchera de la douce satisfaction que reçoit vn malade par le remede qu'vne main sagement artiste & guerissante luy applique. Au premier il ne faut que des liures, les esprits cajoleurs butinent aisément de belles fleurs dedans ces parterres, & des fruicts semblables aux pommes croissans sur le bord du lac Asphaltite, belles dessus, & au dedans pleines d'vne legere poussiere, pour lesquels ils pretendent meriter la couronne du Laurier Apolinaire. Pour l'autre, il faut de bons effects: aussi la partie qui les donne, circonspecte, vigilante & laborieuse, imite le Figuier, elle les estalle sans apparat de langage, monstrãt toute vertueuse que c'est auec raison que la iudicieuse Experience l'emporte de haute lute sur la

cajolerie. Mieux vaut vne ſeule experience (dit Auerrhoes) que pluſieurs telles raiſons, & qui deſnie le ſens, merite de bonnes peines ſenſibles. Toutesfois comme il eſt plus aiſé de viure à l'ombre & au repos qu'en continuel trauail, auſſi y a-t'il plus grand nombre de ces ſçauants contemplatifs, que de laborieux aux mains craſſeuſes.[a] Galien, dont ils ſe diſent enfans, les compare, apres Heraclides Tarentin, aux crieurs publics, leſquels reclamants quelque choſe perduë, la remarquent par toutes ſes circonſtances, quoy qu'ils ne l'ayent oncques veuë, & auroiẽt de la peine de la connoiſtre ſi elle eſtoit deuãt eux. Vrais embaleurs des opinions d'autruy, Philoſophes par liures, & de ſorte ſçauans, que s'il leur aduient de preſcrire quelque ſimple pour eſtaller leur ſuffiſance, ils demandent en Hyuer ceux que le ſeul Eſté fournit, & qui ne ſe peuuent garder ſeiches auec leurs vertus, comme la Morelle, le Pourpié, & tels autres; expoſant ainſi leur doctrine à la cenſure des Apotiquaires, qui s'en mocquent.

a Liur. 6. ch. 1. des ſimples medicamẽs.

C'eſt pour les oſter de ceſte raillerie, que ie deſire eſtaller à leurs yeux des Plantes de toutes conditions, afin que conuiez à

leur deuoir, par vne tant excellente occasion, ils viennent recognoistre ce qui perfectionne l'Art, & le rend recommendable. Ne leur estant plus necessaire d'aller visiter les montagnes, valees, campagnes, bois, prées & marests, pour cette necessaire estude : ils en pourront facilemẽt prendre le loisir sans crainte des iniures de l'air, ny la perte de leur gain ordinaire. De la sorte l'apprentissage leur sera tant aysé, que s'ils le negligent, auec raison leur en pourra-t'on faire reproche. Non seulement ils rencontreront toutes les Plantes que nostre climat pourra naturellement ou par art esleuer, mais encore vn Maistre pour leur monstrer. Personne ne s'y peut rendre expert par la seule lecture des liures, pour quelque assiduë qu'elle soit, mesme des meilleurs autheurs, ainsi l'asseure[a] Mathiole, il les faut (dit-il) voir & reuoir sur le pied, auec vn Maistre entẽdu & consommé en leur recherche, les contempler & gouster és diuerses saisons de l'an & de leur aage.

[a] En son epistre sur le cõmentaire de Dioscoride.

Le second s'apperçoit par l'excellence des remedes, de la practique du iourd'huy, lesquels sont escharsement compris en la saignee, au senné, & en quelque lauement

de son, & pour toutes maladies : de sorte que faute de meilleurs medicamens maintes personnes sont conduites au tombeau : principalement de ceux que l'industrie, auec vn long temps & certaines saisons fournissent, comme les eaux distillees, les sucs, les miues, les plantes entieres, les racines, les fleurs, les fruicts, & les semences ; sans ceux que la docte curiosité & le soin des bons Maistres y a adioustez, tels que les sels, les essences, les esprits brulans, & les acides. Car des vns la plus grãde part des Apotiquaires voyãt que la Medecine est reduite à la disette des remedes, en font & gardent si peu, que l'on peut dire que ce font de pauures boutiques. Pour les autres que les desireux du bien ont trouuez, ils n'en veulent prendre la peine, ou ne les sçauent pas preparer. Pour remede à ce deffaut, l'on les leur tiendra les vns & les autres fidellement accommodez, & toutes les plantes en vsage auec leurs parties, selon le Cathalogue que ie presente, soit vertes en leurs saisons, ou seches en autre constitution, apres auoir esté cueillies en aage & temps conuenables, & ne donnera-ton les vnes pour les autres, esuitant par ce moyen les maux que la pa-

resse & l'ignorance causent, la Medecine sera plus sincerement practiquee.

Quant au troisiesme, il est à la veuë de tous, que les pauures artisans, dont les mains à peine leur portent le pain à la bouche, ne peuuent approcher les boutiques des Apotiquaires qu'à leur cõfusion. Ceux qui en ont esprouué le coust en apprehendent de sorte la rencontre, qu'ils eslisent plustost de hazarder leur vie, à la mercy du temps, que d'y chercher des remedes. Les drogues apportees des Indes & des autres parties du mõde, sont de grãd prix, telles medecines ne sont que pour les accommodez, & pour ceux qui mangent leur pain gras sous leur figuier, ou à l'ombre de leur oliuier, cõme parlent les sainctes lettres de l'homme aysé. Il se peut faire que de la cherté de tels medicaments est sortie la pensee de quelques anciens peu charitables, que la Medecine n'estoit que pour les seuls riches: ainsi le fils de perdition disoit que l'vnguent aromatique espanché sur le chef & aux pieds de son Maistre estoit trop precieux pour cét employ. Comme si Dieu auoit moins de soin de son image au sein du mendiant, qu'en celuy que la fortune caresse? Et comme si tant de

plantes particulieres à nostre climat & zenit estoient creées du Tout-puissant & produites par la sage Nature inutilement, ou pour les seuls riches? que les disetteux n'y eussent aucune part, & que l'vsage, s'ils le cõnoissoient leur en fust interdit par les opulents? Ce ne sont pas les herbes estrãgeres, rares, & de grand coust qui recellẽt seules les principales vertus pour la guerison, il y en a telle foulee en la voye, mille fois plus efficacieuse, que celle que l'auare Marchand par l'esperãce de son gain nous apporte de loin & nous sophistique. Plusieurs paysans le sçauent, & le bien qu'ils conferent de ces domestiques vegetaux aux pauures malades, faict qu'ils hochent la teste sur les Medecins, & se rient des Apotiquaires. Sans courir l'vn & l'autre pole, ny visiter l'Orient, & sans argent ils trouuent dedans nos campagnes, & sous leurs pieds, des plantes esgales en bonté, vertu, & effects aux plus efficacieuses de ces terres esloignees dont ils secourent l'indigent trauaillé de maladies. Mille infirmitez, comme tignes, galles, vlceres & autres langueurs, que la saleté, la disette, & vn mauuais soin leurs accueillent, y trouuent d'asseurez remedes: Mesme cet

te maladie tant ordinaire parmy les hommes, la Fieure, & si inconnuë en sa vraye cause, l'achoppement du Medecin luy estant ce que la quadrature du Cercle est au Mathematicien, & l'or-potable au Chimique, y puise plus de remedes qu'és boutiques, ces simples medicaments leur seront enseignez, & gratuitement donnez.

Que si quelque charitable demandoit, quel secours pouuez vous dõner aux pauures malades auec ces simples medicaments? Ie luy repartiray, par le sentiment d'Arnaud de Villeneufue, [a] que qui peut medicamenter de simples remedes, en vain ou par tromperie cherche-til les composez. Car tant plus il entre de simples en vn medicament, & moins est-on certain de son effect. Ce n'est pas que quand la maladie est compliquee, qu'il ne faille vn remede de cette cõdition; mais il faut que ce soit par discretion & iugement; & puis la plus grãde partie des maladies des pauures sont simples, leur disette ne permet pas que la crapule les leur augmente, & quand elles arriueroient cõpliquees, l'on leur en peut donner vn bon aduis.

[a] Au liure des Parab. des medicamẽs doctrine seconde. Aphorismes. 2 & 23.

Mais quoy que ces choses soient veritables, & qu'il soit grandement necessaire

d'y donner ordre, par l'eſtabliſſement du Iardin Royal des plantes Medecinales, nos enuieux ne laiſſeront pas de ietter en auãt trois puiſſantes obiections pour alentir les bonnes volontez de ceux qui approuueront noſtre deſſein, & diront.

Que la Medecine s'eſt bien & heureuſement practiquee dedans Paris depuis plusieurs ſiecles par de tres-doctes perſonnages ſans vn tel Iardin.

Que les Plantes ne ſont pas ſeuls remedes à toutes les indiſpoſitions: que les Mineraux y ont grande part, & y ſont employez auec de tres-heureux ſuccés.

Et que quand bien elles y ſeroient ſeules vtiles, que pour cela ne ſe peuuent-elles cultiuer icy cõme és lieux chauds, ainſi qu'à Montpellier, & que les plus aſſeurez remedes de cette part viennent des Indes où ils croiſſent.

Ces objections ſont tres-preſſantes; les haſtifs ſe jetteront facilement dedans leur party; parce qu'elles ont vne grande apparence: mais s'ils nous font la grace d'attendre noſtre reſponce, je me fay croire qu'ils penſeront tout autrement. Car à la premiere i'ay à dire, que ſi la Medecine auoit eſté ſi excellemment practiquee de-

dans Paris, qu'il s'ensuiuroit que ses Professeurs seroient exempts de la honte de ce ridicul prouerbe, Que les maladies terminees en ique, leur font la nique: Et qui a du Bugle & du Sanicle fait au Medecin la nique. Si la Medecine estoit montee au sueil de sa gloire, par la doctrine de ces grands hommes & sans les Plantes, tant d'infirmitez estimees de la vulgaire prattique incurables, seroient-elles sans remedes? les pourroit on en bonne conscience affirmer & voir de bien legeres maladies abandonnees par les plus sçauans de ces classes? Non asseurément elle n'est à son dernier periode, ny en preceptes, ny en remedes, quoy que contre le bon sentiment d'Hypocrates, Galien ait eu opinion de l'auoir perfectionnee: quoy que disent encore ceux qui ont les bras croisez aux descouuertes, elle n'a receu sa derniere touche, il y faut le trauail de beaucoup de tres-excellentes mains en la suitte de plusieurs siecles, & mieux cultiuer les Plantes que l'on n'a fait pour fournir à sa prattique. Car veritablement si toutes les Plantes de nostre region estoient connuës & nommees par les vertus dont Dieu les a decorees, & que les Medecins les missent en v-

ſage, la Medecine ſeroit bien en vn autre luſtre qu'elle n'eſt pas, & les pauures malades plus fauorablemēt ſecourus. Et puis tous les grands Medecins des aages paſſez & du noſtre, n'ont pas tous negligé cette belle eſtude; s'ils n'ont eu des Iardins Royaux pour fournir facilement à leur loüable curioſité, ils n'ont point apprehēdé le trauail, laborieux qu'ils ont eſté, ils ont cherché par tous les endroicts de la terre, où les a peu conduire la vigueur de leurs aages, les diuers vegetaux dont ils nous ont laiſſé les hiſtoires: Tels ont eſté Mathiole, Fuſch, Monard, Lobele, Dodonee, Pena, Valere Corde, Caſtor Durand, Tragé, Leonicer, Turnicer, De l'Eſcluſe, Geſner, Dalechamp, ſans ceux qui n'ont eu le loiſir de nous laiſſer par eſcrit leurs trauaux: comme le feu ſieur de la Riuiere, premier Medecin de Hēry le Grand, tres-excellent en cette connoiſſance: j'oſe auſſi dire que feu mon pere, que Dieu abſolue, n'y eſtoit point mediocrement entendu, ſon ſçauoir a eſté cōneu dedans les Cours des Roys & des Princes, & par nombre de gens de bien: au ſentiment des plus doctes il a eſté iugé tres-bon Medecin & tres-bon Simpliſte. Ainſi les Plantes ont trouué de

rares personnages qui les ont cheries. Ainsi, dis-je, tousiours la Medecine n'a esté dedans la disette des remedes au milieu de la mesme fertilité de tous les siecles passez, comme elle est ores, elle n'a de tout temps esté renfermee de la doctrine des Ergotismes, ny si mal prattiquee qu'elle est maintenant, que l'on l'exerce à guise des habits à la mode, & de sorte que l'on peut demãder ainsi que cét Italien, le Seigneur tel est il mort? oüy; a-t'il pris vn lauement? oüy, a-t'il esté saigné? oüy, a-t'il encore esté saigné de l'autre bras & son lauemẽt reïteré? oüy, a-t'il esté saigné du pied droict? oüy, & puis du pied gauche, & pris des juleps par interuale? oüy, ô bien heureux, il est mort auec la methode de la Mode. Car la saignee est ordonnee de iour à autre, voire du soir au matin, comme les aposemes. La Medecine est bien tout autre chose que cét Art sanguinaire de la mode, elle a bien plus grande estenduë que des clisteres de son, & d'autres preceptes que ces subtilitez pedentesques dont elle est ores obcedee comme d'vn furieux demon. La Nature sur laquelle elle est fondee est bien plus ample que ne la considerent ceux qui la veulent regler au terme de leur fantai-

ſie,& la borner à la meſure de leur capacité. Son Createur l'a douëe de tant de merueilles cachees à noſtre preſumptueuſe ignorance, que c'eſt à nous vne tres-grande temerité de croire en auoir atteint la ſuperficie. C'eſt pourtant l'erreur que nous commettons; dés l'entree de l'apprentiſſage, aux premiers & ſimples rencontres, nous imaginons auoir penetré ſes entrailles & tout ſçauoir. Mais bon Dieu quelle diſtance! Ce que nous pretendons comprendre eſt ſi petit & chetif au reſpect de ce qui eſt caché & inconneu, qu'il n'a aucune proportiõ, neantmoins nous nous y arreſtons, bornant là noſtre Maiſtriſe.

A la ſeconde obiection, que les Plantes ne ſont pas les ſeuls remedes à toutes les indiſpoſitions, que les mineraux y ont tres-grande part, & ſont employez auec tres-heureux ſuccés pour la gueriſon des maladies. Ie reparts qu'encore que tous les ouurages de la Nature ſoient objects de medicaments à la Medecine operatiue, qu'elle ſe ſerue de Mineraux entrailles de la terre, & des animaux, toutesfois les vegetaux tiennent le premier rang en ſon vſage; ſa prattique a commencé par eux; & les infirmitez ont receu la premiere gue-

rison de leurs vertus. Mesme auãt qu'elle fust redigee en Art, maintes indispositiõs ont esté combattuës par leurs proprietez; & comme ils sont les plus anciens alimẽts de l'homme, il y a de l'apparence que se sentant trauaillé de maladies, qu'il a plustost jetté son œil, & porté sa main sur les herbes ses familieres, cherchant en elles du secours, que sur les Mineraux que la terre luy recesoit dedans son ventre, & que sur les Animaux desquels il n'auoit encore fait essay: au moins le Ciel protecteur de ses mouuemens, luy en pouuoit bien donner autant de connoissance qu'au reste des sensibles, veu le besoin qu'il en a, luy qui participe à toutes leurs infirmitez: estant Epileptique auec l'Elan & la Pie: vertigineux, auec le Mouton & le Bouc, souffrant la Squinancie auec le Bœuf: la Fiéure & la palpitation de cœur auec le Cheual & le Lyon, estant encore plus gouteux que tous les animaux salaces, plus graueleux que les oyseaux de proye, plus ladre que le Porc, le Pigeon & le Liéure, voire plus enragé que le Loup & le Chien. Car les brutes qui n'ont pour conduitte qu'vn instinct & vn iugement du sens, s'addressent sans autre instruction, aux

Plantes propres à la cure de leurs maux, & s'en seruent heureusement à leur besoin. Mesmes les hommes ont appris l'vsage de quelqu'vne d'elles. Les oyseaux de proye tirent volontiers l'Absinte, pour se refaire la mulette; Par eux, ce croy-je, les Alemās se sont instruicts de sa valeur; ils en cōposent vn vin pour prendre à l'entree du repas, afin d'aider à la digestion: Les mesmes oyseaux, principalement les Esperuiers, ont donné le nom à l'herbe surnommee de l'Esperuier, parce qu'ils en vsent pour s'esclaircir les yeux. La Belette a fait connoistre que la Ruë est excellente contre les venins. Les Arondelles cherchent la grande Esclaire pour la veuë, on la met en vsage pour mesme effect. Le Serpent se subtilie les yeux par le Fenoüil, reconneu pour oculaire. Le Cerf blessé mange le Dictame, duquel on se sert pour les playes. Bref il y a tres-peu de bestes qui n'ayent recours à quelques Plantes pour en tirer du soulagement, & pas vne d'elles n'vse des Mineraux: I'auouë bien que l'homme plus artiste qu'elles, s'en sert; mais pourtāt l'Art n'en est ny si conneu, ny tant certain que des plantes; & puis ce sont sujets tres-esloignez de sa nature; le hazard est plus

ordinaire en leurs effects que la raison; il faut de bons & iudicieux Maistres pour les approcher, preparer, & rendre familiers à la complexion humaine: là où les Vegetaux n'ont besoin de tant d'apparat, des-ja il en tire sa principale & plus saine nourriture, & sans eux difficilement peut-il viure: mesme des plus fascheux & sauuages l'Art a trouué les correctifs, & non tousiours des Mineraux, tesmoins les mauuais accidens escheus à ceux qui en ont trop librement & abandonnément vsé. Ie sçay que plusieurs proposent d'en tirer l'oyseau d'Hermes: neantmoins iusques à maintenant personne ne s'est veritablement vanté, ny par experiẽce n'a mõstré qu'il l'eust rencontré, non pas seulement la teinture du Soleil, quoy que leurs liures soient tous pleins des receptes de telle practique. Et quand il faudroit des Mineraux pour la Medecine: Ie dis qu'vn bon Artiste peut trouuer dedans les Plantes ce qui luy fait besoin: Elles sont escloses de la terre, & beaucoup tiennent qu'elles viuent en partie de la resolution des Mineraux. Cela est assez receuable, puis que d'elles on tire des Caustiques meilleurs que ceux des Mineraux; des Esprits acuts vulgairement

nommez Eaux-fortes & de separation; ayant vertu de dissoudre les plus solides Metaux, des sels, des essences ou huilles subtiles, des Baulmes, des Cliſſus, des Sangs, & autres œuures qui ne sont pas en la commune practique, comprenant vne grãde partie de ce que les Mineraux nous peuuent fournir, & que ie peux monstrer, cela estant de mes trauaux & de mon experience.

A la troisiesme, que quand bien les Plãtes seroient si fort necessaires pour la Medecine, qu'elles ne se peuuent cultiuer icy comme és lieux chauds, ainsi qu'à Montpellier; & que les plus asseurez & esprouuez des Vegetaux viennent des Indes où ils croissent. Ie responds que c'est vne tresgrande erreur de croire que nostre terre soit destituee des Plantes necessaires à la guerison de ses maladies; c'est asseuremẽt nommer la Nature marastre, & injurier le Ciel en nostre ignorance, de vouloir que tant d'herbes, d'arbres & d'arbrisseaux soient sans vertu: Comme si Dieu en leur creation y auoit oublié sa benedictiõ, & ne leur auoit dõné, ainsi qu'au reste des produicts de la terre, des vertus contre nos maux. Il ne se remarque pas que

les fruicts & les semences du Leuant & du Midy nourrissent plus grassement leurs peuples, que celles du Septentrion leurs habitans. La prouidence Diuine a voulu que chaque region eust dequoy se satisfaire: Et de mesme que les plantes qui nous fournissent nostre pain iournalier sont tres-bonnes & nous nourrissent tres-bien; semblablement celles qui seruent à la Medecine sont esgalement efficacieuses à nos lãgueurs. Aussi sans aller chercher soubs des paralleles esloignez des drogues, parades des boutiques vsagers en la guerissante, nous les trouuons dedãs nos campagnes, au frais de nos eaux, à l'ombre de nos bois, & soubs nos pas, ayãt la vertu de la Rubarbe, de l'Aloës, de la Casse, du Senné, & des plus fines espiceries, voire la douceur du Sucre. Le Frangula & la racine de la grosse Patience valent la Rhubarbe, bien practiquee, les effects en sont meilleurs: l'Absinte nous profite autant que l'Aloës, les Prunes & le Nerprun, que la Casse & les Tamarins, l'Empetrum & le Baguenaudier, que le Senné: nous auons encore le grand Titimal laurier, pour le Turbith, & tiens que c'est le vray Turbith: de plus nous auons le blanc & le noir Ellebore, le Concombre

sauuage, la Gratiola, le Bois-gentil, le Cabaret, l'Hieble, le Sureau, les Catapuces, les Esules, & nombre d'autres plus propres à combatre les maladies, tant pour euacuer les deux biles & la pituite, que pour purifier le sang, que tout ce que l'vne & l'autre Inde nous peuuent fournir. Pour les espiceries, la graine de Seneué préuaut à corroborer l'estomach, le poyure; elle resiste autant ou plus à la pourriture, elle incise & dissipe le gros flegme, pour cela est-elle propre aux graueleux; le Pouliot, l'Origan, l'Alliere, & celle qu'on nomme Moutarde, pour son goust approchant de celuy d'vne cõposition ainsi nommée, sont tres-bonnes pour dõner la pointe aux viandes. Qui voudroit meilleure saulce que celle du gros Naueau, tant en vsage chez les Alemans? Ne cultiuons nous pas le Thim, la Marjolaine, le Mastic, le Basilic, les deux Sentiettes, le Coc, la Sauge, le Rosmarin, l'Hysope, le Persil & beaucoup d'autres, dont la douce odeur & l'aggreable & picante saueur donnent sainement le haut goust aux saulces? Le saffran est meilleur au Gastinois qu'ailleurs; l'Oignon, les Eschalottes & les Ciboules que l'on transporte en si grãde quantité en Leuant pour

l'estime qu'ils en font plus que des espiceries, monstre assez la bonté de nos Plantes. N'auons nous pas aussi pour la delicatesse le Fenoüil, l'Anis, la Coriande & le Myrrhis. Pour la douceur du Succre, le Regueliſſe la possede: Il y a methode cõneuë pour faire de son suc des pains gros & grands comme ceux des cannes de Madere; sinon si blancs & si delicats, au moins à semblable vsage; les peuples Septentrionnaux auãt la profusion du succre, s'en seruoient en leurs delices. Nous sommes tres-asseurez par la raison & par l'espreuue, que nos Plantes espicees nous sont plus conuenables & propres que tout ce que les pays chauds nous fournissent, & tiens que ces denrees seruẽt plus au luxe des oysifs, & au gain du marchand qu'à nostre besoin: Les Cordiaux & Alexitaires ne nous manquent pas aussi: l'Angelique, l'Imperatoire, la Scorzonaire, vont du pair auec le Contra-yeruas & le Zedoar. Les Aristoloches, la Gentiane, la Tormentille, le Scordion, la Royne des prées, le Marrube odorant, l'Aunee, l'Asclepias, l'Arcangelique & tant d'autres, sont tellement excellentes contre les maladies Endimique & Epidimiques, & contre les venins des animaux

animaux & des Mineraux que le Leuant & le Ponant auroiēt de la difficulté à nous en enuoyer de meilleures. Nous auons en nos Plantes outre ces proprietez dependantes de toute la substance, de celles qui operent par les premieres & secōdes qualitez, eschauffantes, rafraischissantes, desseichantes & humefiantes. Des emoliantes, incrassantes, rarefiantes, astringentes, attirantes, repoussantes, subtiliantes, relaschantes, condensantes, & autres semblables que nos anciens nous recommandent. Que si nous n'auons les parfums de Sabee & ceux de l'Arabie, nous auons pourtant dequoy contenter nostre fler. Les Roses, les Lis, les Aspics, les Lauandes, la Marjolaine, le Thim, le Mastic, la Mante, la Melisse, le Tilleuil, le Muguet, le Cheure-fueil, le Iassemin, le Souchet, l'Iris, & mille autres, desquels nous pouuons faire de tres-ageables parfums: Le Baulme ne nous defaut pas aussi, nous en auons de tres-bon, le Pin, le Sapin, le Theda, l'Orme, le Geneurier le produisent: nos Mers nous jettent encore l'Ambre gris: de sorte que sans sortir de la France nous auons tout ce qui nous fait besoin. Mesme au beau milieu de son sein sont

scituez les hauts monts d'Auuergne, exposez à tous les vents du monde, pour y faire naistre sur leurs belles crouppes de toutes les Plantes. Ainsi ce que les autres contrees fournissent à leurs nourrissons pour les conseruer en la vie, & en la santé, la France & le terroir Parisien le dõne aux siens à suffisance. C'est aussi en vain que de crasses esprits disent que la chaleur n'est icy puissante pour les Plantes comme à Montpellier, puis que l'on leur peut repartir que ce lieu n'est pas la matrice de toutes les Plãtes. Car il n'y a si petit endroict, ny si chetif coing de prouince, qui n'aye quelque chose de particulier. Il faut chercher le Persil de montage au petit Tertre nommé le Mont Valerien proche Suresne; la petite Iacinte Autumnale au bois de Boulongne, non par tout le bois, mais à vn seul endroit, nulle part ailleurs trouuee, elles ne sont à Montpellier: voire j'ose dire que sa situation a plus de peine & moins de rencontre à esleuer les Plantes Septentrionnales, que nous les Meridionales, les Palmes ont germé icy, & la canne de Succre y a pris racine, & sçay asseurément que là se cultiuent auec tres-grande difficulté le Mirte Aleman: les Lonchitis & le bul-

beux nombril de Venus, & autres en plus grand nombre qu'ils ne nous peuuēt fournir des leurs.

Ie penserois auoir assez reparti aux trois obiections ennemies pour fermer ce discours, n'estoit que j'entends encore gronder, que s'il est vray que nos plantes soient efficacieuses & peuuent remedier à toutes nos indispositions. Pourquoy faut-il que pour les maladies transplantees parmy nous, & en nostre prouince, l'on aille chercher és estrangeres d'où elles viennent les remedes à leur malice, comme au mal Indien, surnommé de Naples; le Gayac, la Squine & la Salcepareille; & pourquoy tant de maladies ordinaires & communes demeurent elles sans remedes à la rencontre des plus sçauans Herboristes?

Ie responds à la premiere de ces deux attaques: Que si l'ambitiō & l'auarice des hommes ne les eust portez delà les Mers, ils n'eussent rapporté ce fleau de la desbauche, ny necessité les affligez à chercher les moyens d'en adoucir la cruauté, & d'en cōbatre le venin. Le mal est estranger, aussi est le remede, & ne voudrois opiniastrement nier en telle occurrēce, qu'vne Prouince ne peust secourir l'autre, voi-

re és choses ordinaires. Neantmoins contre cette punition du peché, il se trouue en nos bois & buissons & parmy nos guerets, des Plantes qui bien & iudicieusemēt employees la combatent & vainquent, (Dieu pardonnant la faute) comme le Fresne, le Bouïs, le Geneurier, le Baguenaudier, le Liset picquant, la Sauonaire, la Cuscute, la Fumeterre, le Chardon benit, la Tapsia, & autres desquelles ie sçay s'estre fait de belles cures.

Quant à l'autre attaque; pourquoy tant de maladies ordinaires & communes demeurent sans remedes à la rencontre des meilleurs Herboristes. On peut, ce me semble, respondre ces deux raisons: que les causes des maladies ne sont pas tousiours bien conneuës, & que ceux qui professent maintenant la culture des Plantes, s'amusent seulement à les connoistre de nom & de veuë, & non de vertu pour l'vsage: ce qui est assez euident, puis que ceux qui les ont obseruees, ont tres-heureusement reüssi en leur application quand ils s'en sont seruis, comme Pena & la Riuiere. Ioint que si cette estude tōbe en la main de la vulgaire prattique, elle n'a garde de rēcontrer, puis que par elle les moindres in-

firmitez sont delaissees pour incurables. On court aux symptomes, encore qu'ils ne soiẽt pressans; on diuertit quelques causes prochaines sans les oster; les farouches & esloignees ou antecedentes ne sont pas simplement touchees, tesmoin, que les maladies recidiuent ordinairement. Et puis pour les plus importantes, elle n'a que la saignee & la purgation en estime; desniant les vertus specifiques aux Plantes, & les principales proprietez (que tant d'Autheurs ont reconneuës pour veritables & les principales en l'Art,) comme si l'Art consistoit en ces deux operations.

Que si l'on cherche la cause de ces deffauts l'on trouuera que de mauuaises maximes & diuerses opinions leur ont donné l'entree, & verifié ce triuial prouerbe: autant de testes autant d'aduis. Prouerbe tres impertinent en la Medecine, elle qui doit auoir des principes certains, & fondez de raison, dont les aduis doiuent estre semblables, ainsi que la raison en est vne. C'est neantmoins de cette part qu'elle est le plus deschiree, & d'où sont sorties tant d'heresies & de sectes qui l'ont reduitte au mauuais poinct où elle est maintenant. Car aussi bien que les autres choses que le

temps façonne, remuë & change, elle a receu & reçoit ses alterations, son commencement & progrés, & encore l'estat auquel elle est à present, tesmoigne ce qui en est. Il ne faut qu'estaler au racourcy ses variables rencontres en la suitte de ces annees, ses differentes sectes & leurs opinions pour le voir.

Les sainctes lettres nous enseignent qu'elle a pris son commencement du tres-haut, & que Dieu fait naistre les medicamẽts de la terre : Mais quoy qu'il l'ait donnee toute parfaite, aucune chose ne venãt de cette puissante main qui ne soit de telle condition : l'homme chãgeant & pecheur n'a laissé de la despraner, ainsi que tous les autres biens qui luy ont esté baillez en depost pour son vsage de cette part : & de temps à autre perdãt sa premiere lumiere, l'achangee, y introduisant des sectes qui l'ont reduitte aux tenebres où elle est ores enseuelie.

Mais encore que nous sçachions tres-asseurément qu'elle vient du Ciel, & que les Egyptiens & les Hebrieux, ce peuple esleu affirment l'auoir eu auant les Grecs, voire auant tous les peuples de la terre, croyant l'auoir receuë de Dieu par les

mains de Moyse: Nous ne pouuons pourtant nier qu'elle ne nous vienne prochainement de la Grece, n'ayant aucun memoire que les Druides premiers sages Gaulois nous l'ayent laissee. Pour cela sans nous amuser aux fables qu'elle fut inuentee par le Dieu Apollon qui l'enseigna à son fils Esculape, & celuy-cy à ses deux enfans Machaon & Podalire: il nous faut aduouër auec nos vieux peres, qu'elle n'a paru en ordre & auec forme d'Art que du tẽps d'Hypocrates que l'on asseure auoir esté le premier qui l'a tirée du cahos & de son rude estat, luy donnant sa premiere polisseure. Et de vray nous n'auons point de plus anciens & de plus asseurez aduis que les siens. Aussi a-t'il esté chef de la secte rationnelle, ayant fourny d'armes pour combattre l'Empirique & la Methodique. Car en la changeante face de toutes les choses, la Medecine a esté diuisee en trois sectes principales qui l'ont maniee à leur guise, chacune se ventant d'auoir trouué le parfaict.

Les Empirics semblent auoir pris pour fondement de leur secte ce precepte du sens. Que nous n'auons aucune veritable

connoissance & bon vsage des choses naturelles que par l'Experience, laquelle est seule capable de nous faire monter par vn long temps de l'effect à la recherche de la cause: induits à cette pensee par la remarque qu'ils ont faite, que toutes les descouuertes se sont rencontrees par hazard, ou par le tenter, ou en songe, ou par comparaison, ou par reuelation, ou par communication: & que l'Experience est le principe & la meilleure cõduite de tous les Arts: Que c'est par elle que l'on se doit gouuerner en la Medecine, soit imitant ce qui a succedé en semblable object, soit pour l'inuention, comparant la chose à faire, à la faite, & soit transportant la chose conneuë à la conjecture d'vne autre. Cette secte a esté assentie par Philinus, Serapion, les deux Apollonius pere & fils, par Glaucias, Menodotus, Sextus, Heraclides Tarentin, & beaucoup d'autres, au rapport de Galien. Mesme son Maistre & concitoyen Æschrion en estoit-il le surnommé vieillard, tres-experimenté és remedes, aussi a-t'il estimé que l'Empirie estoit le bras droict de la Medecine rationnelle. L'on dict qu'Acron Agrigentin en fut l'inuenteur. Maintenant telle secte ne se trou-

ue separee que parmy les gẽs sans lettres

Les Methodics faisoient l'Art tres-bref comme de six mois, clair & facile, consistant seulement en deux communitez, Astriction & Fluxion, celle-là vne suppression de ce qui se doit euacuer, & celle-cy vne euacuation des choses qui doiuẽt estre retenuës, comme s'ils vouloient prendre leur fondement en la definition qu'Hyppocrates dõne à la Medecine, que ce n'est que substraction & addition : à ces deux premieres cõmunitez absoluës, ils en adioustoient vne troisiesme mixte, comme la fluxion à l'œil, auec inflammation : parce que selon eux, l'inflammation est astriction & vne qualité chaloureuse retenuë contraire à la fluction, pour laquelle il faut vn different remede. Mais lors qu'ils se rencontroient à tels maux, ils couroient au plus vrgẽt. Traittant d'ailleurs les malades sans cõsiderer le temps, la region, le lieu du mal, sa cause, l'aage, les forces, la complexion & habitude du malade, & autres particularitez necessaires : ils auoient seulement esgard aux accidents desquels ils prenoient leurs indicatiõs. Et quoy que ces communitez n'ayent pas eu trop bon fondement, elles n'ont laissé d'estre em-

braſſees,& d'auoir rencontré qui les a ſouſtenuës. Car des eſprits faineants(ordinairement ſuperbes)l'ont appuyee à cauſe de ſa brefueté, tels qu'vn nommé Theſſalus Tralianus,du temps deNeron,Menaſeus, Proclus, & Antipater. En nos aages elle ne paroiſt point parmy nous, & ſemble eſtre du tout eſteinte, ſinon que la practique Sanguinaire a beaucoup de reſſemblance à cette ſecte Methodique, & l'imite bien fort.

Les Dogmatiques & rationels ſont ainſi nommez, parce que ſuppoſé leurs principes,ils procedent à la cure des maladies par ordre & raiſon. Ils commencent par la connoiſſance de leur ſujet, le corps humain,ſoit en general ou par les parties: ils obſeruent les ſymptomes, & cherchent les cauſes des maladies, puis conſiderent l'aage, le temps,les ſaiſons,les mœurs, les forces,le manger & le boire,l'air & le lieu, & autres accidents; deſquels rapportez à leur ſujet, ils prennent leurs indications fondees ſur cette generale maxime, que les contraires gueriſſent les contraires. L'on donne,comme nous auõs dit, le premier lieu de cette ſecte à Hypocrates,d'autant qu'auant luy la Medecine n'auoit tel

ordre, Il a esté suiuy de Diocles, de Praxagoras, d'Herophile, d'Erasistrate, de Mnesitheus, d'Asclepiades, & de plusieurs autres. Six cens ans apres est suruenu Galien, que l'on tient auoir parfaict l'ouurage, ayant fidellement expliqué les lieux obscurs d'Hypocrates, & judicieusement suppleé aux obmissions, de sorte qu'en la secte rationnelle il a obtenu le second lieu: voire quelques vns estimans son œuure acheuée, luy donnent le premier en excellence. En suitte de luy sont sortis Auicenne Arabe tres-grand Philosophe, Aretæus, Ruffus Ephesien, Oribase, Paul Æginete, Aëtius, Alexandre Trallien, Actuarius, & Nicolas Mirepse Grecs. Puis Corneille Celce & Scribon Largus, Latins. Tous ont puissamment trauaillé à l'enrichissement de cette secte, laquelle paroissoit lors auoir supedité les deux autres, excepté que pour se rendre plus puissante au sentiment mesme de Galien, elle a rangé à ses preceptes l'Empirie ou experience, sans laquelle elle ne seroit pas tant recommandable; parce qu'elle luy fournit de remedes les plus asseurez pour ses cures.

C'est le principal estat de la Medecine,

iusques au debris de l'Empire Romain, & au temps de ces grandes inondations des Goths, Vuandales, Huns, & Alains, enuiron l'an 400. de la naissance de Iesus-Christ, qu'elle tomba en vne profonde nuict. Non seulement la Medecine fut delaissee, mais encore toutes les autres sciences: maintes bibliotecques contenant diuers volumes des professions furent bruslees, il resta si peu de vestiges des lettres par l'espace de plusieurs cẽtaines d'annees, que iamais siecles ne furẽt plus ignorans. Ce peu qui se conserua demeura entre les mains des Moines, tant à cause qu'ils estoient les seuls lettrez, que parce qu'ils faisoient les Bibliotecques, y conseruãt les liures, lesquels aussi ils coppioient, soit volontairement ou par penitence que leur donnoient leurs superieurs, l'Imprimerie n'ayant paru en l'Europe que longtemps apres. De sorte que depuis ce temps iusques à celuy de Charlemagne, il ne se remarque de grands hommes lettrez que des Moines: Mesme ce fut à la priere de son Maistre Alcuin Abbé de S. Martin de Tours que ce grand Roy institua l'Vniuersité de Paris. Seuls donc estimez Clercs, ils manioient les sciences, la Medecine

estoit en leurs mains, on les nommoit Phisiciens, & alloit-on à eux pour prendre aduis sur les infirmitez; estant reclus ils ne visitoient les malades; par le recit du mal, & voyant les vrines que l'on leur portoit, ils iugeoient de l'indisposition, & ordonnoient les remedes. Et parce qu'ils n'operoient de la main, ny ne preparoient les medicaments: pour l'vn ils appellerent à leur ayde les maistres des Estuues, & pour l'autre les Espiciers. Ainsi fut de ce temps la Medecine operatiue diuisee en trois, auant vn Medecin faisoit le tout si bon luy sembloit: tel a esté Galien. Estant de la maniere tombee en leur pouuoir, elle estoit prattiquee selon l'Autheur qu'ils auoient, ou qui leur plaisoit le plus: ils n'estoient astrints ny obligez d'aucun serment, ny ne iuroient aux paroles du Maistre, Docteurs par leur propre licence, ils disoient faire à l'exemple d'Hypocrates & de Galien qui ne furent oncques Docteurs de l'Escolle de Paris.

Quelque peu apres l'establissement des Vniuersitez, les sciences commencerent à sortir des cloistres, & la Medecine peu à peu retourna chez les seculiers; les Nobles y prirent part, leur santé les y conuioit,

des riches bourgeois les ſuiuirent: & des hommes vertueux la firent paroiſtre au iour. Principalement aux trois derniers de nos ſiecles, que Pierre Apponance, Arnauld de Villeneufue, Faloppe, Andernac, Veſſale, Auger Ferier, Fernel, Ollier, & beaucoup d'autres firent voir leurs penſees, & les firent voir telles, que ſi leur loüable deſſein euſt eſté secondé de leurs ſuiuans, ſans doute la Medecine ſeroit montee à vn grand degré de perfection: Mais comme les ſciences eſtoient au chemie de leur gloire, lors qu'il n'y auoit que les belles ames qui les recherchoiēt, pour l'amour de la vertu: Auſſi ſe ſont-elle rencontrees dedans la fange, quand elles ont eſté eſtallees à la veuë des courages vils & bas, & que les eſprits pedans les ont gouſpillees, en ayant pris l'entree par le bon marché que l'on a faict des lettres. Les Nobles faſchez de les voir prophanees par des mains roturieres, en eurent vn grand degouſt; cela n'a pas eſté pluſtoſt conneu, que des hommes de Bouë ſe ſont enhardis d'entrer dans leur ſanctuaire, de les tirer aux cheueux, & de les rendre vilainement mercenaires. La Medecine n'a point eſchappé cette miſere; elle a eſté

comme les autres Arts liberaux reduitte à vn sale mestier. Des pedants dont maintenant elle est miserablemẽt souillee, non seulement ont commis ce sacrilege, mais encore l'ont toute ruinee, de sorte qu'elle est ores en leurs mains le mestier le plus abiect de tous. Non contents d'estre coulpables de ces crimes, insupportablement orgueilleux qu'ils sont d'auoir quitté le Riuet, ou le Rabot de leurs peres, & prochainement la Pedenterie leur premiere gloire qui ne les abandonne pourtant pas, remplis de sorte d'Enuie & de Mesdisance, que l'on ne sçauroit remarquer en eux aucun traict d'honneur ny de prudhommie, ils ne veulẽt souffrir que l'on redresse cette protectrice de la santé des hommes de son penchant, ny que l'on la retire de la cheute qu'ils luy preparent, introduisant vne nouuelle secte, comme si c'estoit à eux seuls l'heritage. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des ames vertueuses, à qui ces fascheux accidents de la Medecine desplaisent, Mont-pellier en a fourny de tout temps, elles sont pourtant en petit nombre au respect de celles de la secte sanguinaire; toutesfois assez pour faire voir que Dieu n'est iusques à ce poinct irrité contre

l'humaine condition, qu'il vueille permettre qu'vn Art si digne perisse.

Or cette nouuelle secte qui manie la Medecine à la mode, à guise des habits, & qui l'a tant auilie, a pris son origine & sa naissance depuis 50. ans d'vn nommé Botal, dont les sectaires ont esté nommez Botalistes. Cét homme de sang n'a pas craint de dire, qu'il a conneu & sceu certainemẽt que la saignee est plus puissante en la Medecine, pour la cure de la pluspart des maladies, que tous les autres remedes ensemble. Et de mesme que les Egyptiẽs pretendoient guerir toutes la maladies par le feu, il asseure que de ce remede l'on doit guerir toutes les maladies, en tout tẽps, aage, sexe. Cette opiniõ prouuee par diuers textes d'Hipocrates & de Galien, à qui on tord le nez, a tellement pleu aux faineants & paresseux, tant par sa facilité & briefueté, que parce qu'elle les exempte du trauail de la recherche; qu'ils ont laissé, voire oublié tous les autres remedes pour s'arrester à ce destructeur de la vie; Ainsi les Plantes ont esté delaissees, ainsi tout ce que l'antiquité à descouuert auec peine & labeur, & tous les fruicts de leurs descouuertes ont esté mesprisez pour espancher du sang.

Erreur qu'ils ont mesme introduite en la pensee de ceux qui ne sçauent que c'est de l'Art; & la cherissent de telle sorte que si Dieu n'y met la main, il sera tres-difficile de les tirer du sang pour les remettre au bon sens. Practiquant de la maniere meritent-ils le nom de Rationels? que leur sert la connoissance de leur subject, de sçauoir son temperament, aage, sexe, mœurs, & luy rapporter le temps, le lieu, la saison, le boire & le manger, le veiller & le dormir, les agitations de l'esprit, & autres accidents, pour descendres de causes primitiues aux antecedentes, & de celles-cy aux conioinctes, s'il ne faut que la saignee pour toutes maladies, personnes, aages, sexes, & en tout temps? N'est-ce pas estre methodique, & par deux communitez, euacuation & restablissement, qu'ils accomplissent, l'vn par la saignee, & l'autre par la nourriture succulente qu'ils ordonnent à toutes heures à leurs malades, mesprisant tous les autres remedes que nous fournit l'amplitude de la Nature, comme les anciens methodics?

Cette grande playe en la Medecine la nauvrant presque iusques à la mort, a esté enuenimée par vn nombre innombrable

d'Alchimistes, chercheurs de pierre philosophale, vulgairement nommez Souffleurs & Empirics, differents pourtant de ces anciens Empirics qui par l'experience cherchoient les remedes en toute l'estenduë de la Nature: car ces derniers tirant leur nom du feu comme les autres de l'obseruation, n'ont en recommandation que quatre Mineraux, soit cruds ou trauaillez par le feu, dont ils veulent extraire les remedes pour toutes les infirmitez du corps humain, le Soulfre, le vif Argent, le Vitriol, & l'Antimoine, ausquels ils donnent diuers visages & vsages, delaissant les Vegetaux comme foibles & debils, ainsi qu'ils disent, pour la cure des indispositiōs. Et quoy que ces remedes ayent beaucoup de deffaut, neantmoins quelques vns des plus hardis de la secte sanguinaire voulant faire vn peu dauantage que leurs compagnons, en empruntent la plus grāde part. Car ie sçay qu'il y en a qui vsent (mais en cachette) du Saffran des Metaux, qui n'est autre chose que Salpestre & Antimoine bruslez ensemble dans vn creuset, dont sort vne masse tānee, qui, reduitte en poudre, est iaune: d'où elle tire son nom de Saffran. D'autres vsent de precipite rouge,

c'est du vif argent dissoult en eau de separation, duquel on a retiré l'eau par distillation, & le restant pressé par le feu, iusques à ce qu'il ait acquis la couleur de soucy: d'autres vsent d'aigret de Soulfre, d'huile de Vitriol, de Sublimé dulcifié, & semblables, dont ils sçauent les proprietez & les vsages, également auec ceux desquels ils empruntent tels remedes.

Ces souffleurs prennent pour patron vn Aleman, dit Paracelse, dont aussi ils se font nommer Paracelsites, lequel premier (en ce qui nous paroist) s'est opposé à la Medecine ancienne, principalemẽt aux aduis de Galien. Renuersant la Philosophie d'Aristote, & les preceptes des Grecs, il s'est trouué l'Autheur d'vne secte dont nos plus vieux deuanciers n'ouïrent oncques parler. Presupposé ses principes, elle paroist auoir vne grande suitte de raisons, & est plus hardie que toutes celles qui l'ont deuancee. Comme la Rationnelle, elle contemple son sujet en toute son estẽdue: Mais elle asseure que l'homme & tous les corps mixtes naturels ne sont composez des quatre Elemens, ains seulement, de sel, d'huille & de subtil; qu'elle nomme Sel soulfre & Mercure, auec lesquels en la cõ-

formation des produicts se rencontrent les deux Elemens, la terre & l'eau, non cõme necessaires aux composez, mais comme matrices meslangees en toutes choses. D'autant qu'elles sont les deux generaux receptacles, tãt des semẽces que des trois principes corporels, Sel, Soulphre & Mercure, dont toutes choses sont faites. Elle nie que les quatre premieres qualitez soient effectrices & causent des effects naturels, simplement auouë-t'elle qu'elles sont instruments des formes : soustenant que les formes seules sont actiues, parce que d'elles procedent toutes les forces & vigueurs des generations & productions, dõnant aux sujets qu'elles auiuent les qualitez, les quantitez, les conformations, les odeurs, les saueurs & les couleurs. Elle s'efforce de prouuer que les maladies principales & celles qui sont soubs leur genre, ont des semences qu'elles germent selon l'ordre de leurs saisons, si elles ne sont empeschees par des causes, retardant leur action. Et comme semences qu'il aduient souuent qu'elles se trãsplantent d'vn sujet en vn autre, ainsi la goutte est hereditaire: & la lepre contagieuse, ne nommant maladie les fractures & luxations. Elle se rit

de cét axiome, que les contraires sont gueris par leurs contraires, disant au rebours que les semblables guerissent les semblables, mais en differente disposition; que si la maladie est en la matiere salée qu'il luy faut vn sel pour la guerir, comme au sel resoult, le sel coagulatif, ou desseichant. Le semblable à l'huilleuse & à la subtile. Elle estime que les essences des choses par la maniere qu'elle donne de les extraire, sont plus propres pour remedes contre les maladies fascheuses & rebelles ou astrales, ainsi qu'elle les nomme, que les grosses substances des corps, faisant trois especes generales de maladies par leurs causes: de Minerales, de Vegetales, & d'Animales. Elle affirme que les Mineraux contiennét les remedes des maladies Minerales, les Vegetaux des Vegetales, & les Animaux des Animales. Neantmoins que de quelques vns des Mineraux se peut tirer la Panacee, le medicament vniuersel contre toutes les infirmitez, admettant par son moyen guerison à la Lepre, à l'Epilepsie, à l'Hydropisie, à la Goutte & à leurs annexes. Ainsi que la Rationnelle, elle s'efforce de connoistre son sujet, par la dissection, voire le renuiant sur celle là, elle le

contemple par vne double anatomie, l'vne qu'elle nomme de vie; & l'autre de mort: celle là encore double; l'vne à la façon ordinaire, qu'elle nomme des parties, l'autre des substances, diuisant les parties en tres-differentes substances, & selon l'analogie qu'elles ont à celles ausquelles elle les cōpare; s'efforçant par là de donner raison pourquoy le Cancer s'engendre plustost au sein & à la matrice qu'ailleurs, pourquoy le Noli-me-tangere, aux genciues & levres, qu'autre part, & pourquoy telle maladie germe & vegete plustost icy que là? En l'anatomie de mort, elle cherche les causes & les semences des maladies. Elle considere encore entre les membres principaux, des liaisons, conuenances, accords, amitiez & discords, comme entre la Ratte & les Reins vne grande inimitié; entre la Ratte & la Matrice perpetuelle guerre, nommant la Ratte Saturne, & les Reins & aussi la Matrice Venus: elle dōne pareilles rencontres à ces parties & semblables passiōs qu'aux Astres, sous lesquels elle les renge, voulant que si Saturne mal affecté influë en la Sphere de Venus qu'il cause des incommoditez de sa nature, & ce, suiuant qu'il est puissant & elle debile,

ou ſelon qu'elle eſt forte & qu'elle reſiſte à ſes mauuaiſes impreſſions. Elle obſerue au corps humain, les eſprits naturels, vitaux & animaux & leurs facultez, ſous vne meſme forme, à laquelle ces eſprits & facultez ſont inſtruments, donnant neantmoins à chacun ſa vertu rapportee au mouuement de l'Aſtre qui le regit. En la cure des maladies, elle a eſgard aux temps & ſaiſons, à l'aage & ſexe, aux lieux & mœurs, à l'eau & l'air, & au boire & manger, à l'agitation & repos, au veiller & dormir, aux excretions & retentions, & aux agitations de l'eſprit, puis à l'eſpece de maladie. Elle aſſigne de particuliers emunctoires à la ſueur que ſes deuanciers n'ont point conneu; ſçauoir à celle qu'elle nomme excrementeuſe le derriere des oreilles, ſous les aiſſelles & aux aiſnes, parties glanduleuſes, nõmant l'autre ſimptomatique, & ſouſtiẽt que les maladies ſont ſubſtãces; s'efforçant de le demõſtrer. Elle met en la Medecine trois parties ou intẽtions, la curatiue, la deffenſiue, & la vie prolongatiue, leſquelles doiuent eſtre fondees ſur ces quatre colõnes, Philoſophie, Chimie, Aſtronomie & Vertu, ou Preud'hommie, deſniant abſolumẽt le

nom de Medecin, à celuy qui ne les possedera, se gouuernant au reste, totalement auec raison & iugement, selon toutes ses maximes & autres qui restent à dire.

Cette secte ainsi entenduë a esté estimee de plusieurs grands personnages. Entre les Septentrionaux & Alemans, de Gerard Dorne, de Crollius, de Schemanus, de Libauius, de Henry Nolle, de Rulandus, de Iean du Rein, & de Pierre Seuerin de Dannemarc qui auoit commencé à luy donner vn grand ordre. Entre les François, le feu sieur de la Riuiere ne l'a desprisee, il a esté suiuy de Ioseph du Chesne, d'Haruet, de Baucinet, de Claude Dariot, de Mayerne, & de plusieurs autres encores viuans: & depuis que la Medecine a esté donnée aux hommes, il n'y a point eu de si puissante secte. Quelques vns de la Galenique l'ont voulu consilier à la leur, comme Daniel Sennerte, mais il semble que preoccupé de l'vn il n'a pas bien entẽdu l'autre, n'ayant fait qu'effleurer. Ceux qui la professent ont cét aduantage (qu'encore qu'ils proposent vne nouueauté) que bien demonstrée, elle ne contrarie point à la loy de Dieu, ny aux cõmandemens de nostre Mere saincte Eglise, que plustost

elle y eſt plus conforme que les autres ſectes, ny que les opinions d'Ariſtote. Comme elle pretend en ſa perfection eſtre tres rationnelle, elle deteſte auſſi les Empiriques qui ſe qualifient d'elle, tels que ceux que nous auons cy deſſus nommez, qui n'ont pour remedes que les Mineraux non plus que les autres que la ſaignee & le ſenné; & de parfaicts de telle ſecte il y en a tres-petit nombre.

Voyla le cõmencement, progrés & eſtat de la Medecine iuſques à nous, d'où l'on peut ores puiſer les vrayes cauſes pourquoy tant de maladies communes & ordinaires demeurent ſans remedes auec les Plantes : & ce que nous repreſentons à ceux qui nous font l'objection.

Que ſi quelque critique opiniaſtre, dict encore, preſſé de deſpit, que ce n'eſt pas d'vn Iardin des Plantes Medecinales, ny de la culture de ſes parterres, d'où doit ſortir le reſtabliſſement de la Medecine contre tant de ſectes. Ie luy reparts que le Iardin Royal que je pourſuis contenant les plus ſeurs inſtrumens de la gueriſſante, ſur leſquels on eſtudiera, ſera auſſi la meilleure piece de cette intention. Peut-on ignorer que les Plantes ne ſoient en la Me-

decine, ce que les estoffes sont aux autres arts? sans matiere non plus qu'eux, elle n'en sçauroit ouurer, tous les preceptes des vieux & nouueaux Docteurs, quelques excellents & scientifiques qu'ils puissent estre, sont autant inutils sans les Plantes, que les reigles des autres Arts sans materiaux: En vain diroit-on que les contraires guerissent les cõtraires, ou les semblables les semblables, si les vegetaux accommodez à ces axiomes n'en monstroiẽt l'effect. Car que seroit-ce de la Medecine sans les Plantes? que seruiroit la connoissance des maladies, de leurs causes & accidents sans remedes? les sciences sont vaines qui n'ont point d'application; & les Arts tres-inutils qui ne rendent aucun ouurage. Il faudroit estre de l'opinion de Platon pour les estimer & auoir l'esprit rẽply d'idees pour ne cherir que la contemplation. Tous ceux des siecles qui l'ont suiuy, n'ont pas blasmé comme luy Archimede d'auoir mis en prattique ses belles conceptions, & qu'vne main crasseuse & mercenaire ait eu l'vsage des ses rares inuentiõs. Les plus sains esprits de nos aages, asseurent que toutes les sciences doiuẽt suiure la cõdition des causes dont elles pren-

nent le nom; qu'elles doiuent tẽdre à quelque action vtile, autremẽt qu'elles sont de pures mocqueries. Si la Medecine estoit seulement contẽplatiue, elle n'apporteroit non plus de fruict à la Nature humaine que la recherche de la quadrature, du cercle, ou que la cõmune mesure du diametre, du quarré à son costé. Mais de toute autre intention que ces creuses imaginatiõs, apres auoir curieusement discouru des maladies; elle enseigne la maniere de les guerir, & propose les remedes; voire elle les prepare, mõstrant toute glorieuse par tels ouurages que ces Theoremes sont vrays.

Pour cette cause les premiers Medecins reconnoissant que les Plantes estoient les principaux instruments de leur Art, tant pour conseruer la santé presente, la continuer, que pour r'appeller l'absente, se sont efforcez de s'instruire de leurs vertus par les premieres, secondes & troisiesmes qualitez; des vnes par les sens, s'ils y peuuent quelques choses, & de la derniere par l'experience. Mais encore qu'ils se soient de long temps occupez à cette tasche, si ne l'ont-ils finie; & cela pour deux causes. La premiere, parce que les premieres & secondes qualitez ne descouurent pas quelles sont les troisiesmes qui releuẽt, au rap-

port de Galien, de la proprieté de toute la ſubſtãce; les ſens ſont mouſſez à telle deſcouuerte. La ſeule experience y peut ſatisfaire. C'eſt elle qui a deſcouuert que le Frangula & la grande Patience purgent la colere auſſi bien que la Rhubarbe, que le Baguenaudier & l'Elebore noire purgent la melancholie, autant que le Senné, le Nerprun & le Turbit, le Flegme; de meſme que les Hermodates. L'autre, que l'on s'eſt trop amuſé à ce peu qu'en ont connu les anciens, ſans paſſer plus outre, & baſtir vn nouueau Temple à Æſculape, pour receuoir les iournelles experiẽces d'vn chacun, afin que recueillies par quelque vertueux & docte Medecin, elles fuſſent meurement conſiderees & puis enſeignees pour la commune vtilité. Car la vie eſtant courte, l'Art long, l'experience perilleuſe, & l'occaſion preſſante: vne ſeule main ne peut ſuffire à tel ouurage. Mais pluſieurs employez à ce deſſein, euſſent d'vne douce façon eſſayé ce que les deuanciers ont oublié. Que ſçait-on ſi tant de racines, tiges, eſcorces, feuilles, fleurs, fruicts, ſemences, gommes, larmes, & sucs, inconneus de vertu ne contiennent point les remedes des plus faſcheuſes maladies. Dieu

& la Nature ne font aucune chose inutilement. A l'aduenture la goutte rencontreroit-elle quelque remede. L'Epilepsie seroit-elle allegee; la Lepre Guerie, & l'Hydropisie desseichee. Maintes herbes portent le tiltre de la cure de tels maux dẽdãs leurs histoires, que personne n'essaye. Est-ce pas vne grande lascheté que de tant de Plãtes dont nous auons la description, l'on ne se sert pas de la centiesme partie, encore tres-chetiuement: Mesme de celles qui croissent parmy nous & de nos domestiques. Il n'y en a pas la vingtiesme partie en vsage, sinon, comme nous auons dit, parmy les villageois qui en cõnoissent beaucoup, desquelles ils se seruent auec bon succés, & quelquefois à la honte du docte Medecin, qui n'aura peu guerir vne infirmité, dont ils viendront à bout.

A ces deux incõueniens deux autres ont succedé: le discord des Autheurs traittant de ce sujet, & la negligẽce des Professeurs de la Medecine. Les vns ont nommé & figuré vne Plante diuersement: les autres en disputent les qualitez & proprietez: de sorte que l'on a beaucoup de peine à sortir de telles difficultez. Mathiole commẽtateur de Dioscoride, ne s'accorde pas auec les

Moines; ny auec Fusch, & les autres encore ne conuiennent pas tousiours entr'eux, & souuent discordent de Pline & de Theophraste, & pour la diuersité des descriptions, il arriue de grandes erreurs en la composition des remedes : Car ne trouuans ce que les anciens enseignent, l'on prend des substituës: Mais les compositions changées par tels ingrediens, ne respondent aux promesses de leurs Autheurs, ny à l'esperance que l'on en attend.

Quant à la non-chalance de plusieurs, & à l'opiniastreté des autres, principalement des sanguinaires, elle est telle que si bien tost il n'y est pourueu, la Medecine s'en va au neant, ceux là se contentent de ce qu'ils ont trouué en l'Art; voire delaissent plusieurs excellens remedes des vieux Docteurs, & ceux-cy veulent guerir toutes les infirmitez par la saignée, & auec le Senné, rapportant tous les preceptes de la Medecine à l'vsage de ces deux remedes, ou tout au plus ceux qu'enseigne le docte Medecin vulgaire, abusant du nom de Charitable, sans se soucier de faire iniure à Galien, à Mesué, à Dioscoride, & à toute la troupe des plus iudicieux esprits du vieil temps; qui nous ont escript de cette

matiere, & de la nature des Animaux, des Vegetaux, & des Mineraux, pour y puiser des remedes. Car si la saignee & le Senné peuuent remedier à toutes les maladies du corps humain, Galien & ceux qui l'ont suiuy à l'enseignement de si grand nombre de medicaments estoient d'insignes imposteurs. Il n'auroit pas esté seulement inutil à Galien de nous escrire de gros volumes des simples medicaments, & des composez selon les lieux, voire de nous porter à amplifier l'Art par nos trauaux & recherches: Mais encore plus à ceux qui les croyent sans fruict, d'en faire apprentissage; mesme de le nommer Empereur de la Medecine, & l'estimer de cette part vn Charlatan: Ou s'il a obey au bon Genie de la Medecine, c'est vne temeraire malice, ou vne crasse ignorance à ceux qui se surnomment de luy, de mespriser les Plantes: c'est faire à guise des vendeurs du pied d'Elan, qui en font parade & n'en vsent pas, & comme les mauuais ouuriers qui n'ont que deux outils pour leur Art, où il en faudroit mille. La Medecine operatiue n'est pas comme des autres Arts qui terminez ont vn certain nombre d'outils: les siens sont sans nombre, suiuant les innom-

brables causes des maladies, & de leurs diuers accidens: Car encor que Galien ait dressé ses Theoresmes à la façon des Mathematiciens, pour en mieux & plus facilement tirer ses conclusions; que les causes internes des infirmitez soient seulemēt plethorie, inanition, ou cacochimie, que le sang, la pituite, & l'vne & l'autre bile, en leur deffaut, abondance ou deprauation, soient tousiours les causes antecedentes des indispositions du corps de l'homme, soit que l'on regarde les qualitez, soit que l'on ait esgard à la substance morbifique, si faut il plus que ces deux remedes; qu'ils disent auec Hippocrates que la Medecine n'est qu'Addition & Substraction, & auec les Methodics anciens qu'ils imitent du tout comme nous auons monstré, qu'il ne faut qu'astriction & relaxation; & que cét Art n'a que ces deux intentions ou communitez: ils seront démentis de luy au liure de l'Art, où il asseure que les medicaments laschants & resserrans ne sont suffisans au recouurement de la santé, qu'il faut bien d'autres remedes pour rendre l'Art recommendable que la saignee & le senné: Aussi Galien, Auicenne, Aëce, Oribase & les autres, tant Hebreux, Arabes,

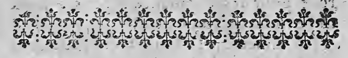
Grecs

Grecs que Latins nous proposent infinis moyens pour paruenir à ces deux intentions, iusques à nous descrire des compositions appropriees aux maladies & aux parties: De là viennent ces noms, Cephalic, Pectoral, Bechique, Cardiaque, Alexitaire, Hepatique, Histerique & autres. En quoy paroist que la prattique de la Medecine, differēte de tous les autres Arts, doit auoir vn tres-grand nombre d'outils, & si besoin est en inuenter tous les iours, pour les nouuelles maladies naissantes par chaque reuolution de siecle. Et tiens que c'est vne grande honte à vn Art si diuin, agissant par contingence de nombre tant de maladies incurables, comme ores l'on fait. Car il est à presumer que fondé sur la Nature qu'il n'est pas vain, & n'est pas à croire que cette mere de l'vniuers soit maratre iusques à ce poinct, de nous affliger, où elle mesme estre affligee en nous, sans nous secourir ou estre secouruë par nombre de bons & facils medicamēts qu'elle contient: Mais que nous ignorōs & que nostre nonchalance nous cache. La science, dit Aristote, s'apprend des contraires. La Vertu est conneuë par le vice, la Prudence par la folie & la Santé par la maladie. Or la santé

se doit procurer par des moyens cõtraires aux causes & aux accidents des indispositions, & ces moyens doiuent estre en Nature, comme il est necessaire par la raison des contraires, & d'elle en l'Art d'où il s'ensuit qu'ils sont seulement inconneus, & pour en jouyr qu'il les faut chercher, & où plus prochainement & plus seurement qu'és Plantes ?

Pour fermer donc ce discours en la faueur des Plantes & pour la verité : j'offre de monstrer publiquement que quiconque pretendra exercer l'Art de la Medecine sans la connoissance & l'vsage des Vegetaux (je dis de tous ceux que nos campagnes nous fournissent,) que c'est vn trompeur, qu'il se mocque des dons de Dieu, & mesprise ses diuines graces. Et que tant de pretendus doctes & scientifiques discours, & toute la pedenterie, sans l'application & les effects des Plantes, sont pures tromperies dont se seruent ceux que l'orgueil, la paresse & l'enuie entraisnent au mespris des autres : voulant payer le monde de cette fauce monnoye. Que leurs erreurs descouuertes & combatuës par raison & par vne tres-sensible experience, doiuent estre redressez par

nostre trauail: Afin que Dieu benissant le tout, esleue nostre Edifice à sa gloire & au bien de ses creatures, principalement des pauures, y trouuant les remedes à leurs infirmitez.



ORDRE DV DESSEIN DV IARDIN ROYAL DES PLANTES Medecinales.

POVR parfaictement accomplir le dessein de la cõstruction du Iardin Royal. Il conuiendroit achepter cinquante arpents de terre à l'extremité de l'vn des Faux-bourgs de Paris, & en lieu propre, de bonne situation & proche de l'eau s'il est possible.

Cette situation est ainsi choisie afin que les vapeurs des cloaques, & les fumees des cheminees ne dérobent la rosee aux

Plantes, leur meilleur viure.

Ce lieu doit est enclos de muraille, de neuf à dix pieds du rez de chaussee soubs chaperon, auec chesnes de pierre de taille de neuf pieds en neuf pieds, qui monteront pour les cinquante arpens à deux mille toises ou enuiron.

Au milieu du Iardin il faut esleuer vne motte de sept à huict toises de haut, en quatre à cinq arpents d'assiette, laquelle sera couppee du costé du Midy, en forme de croissant, pour planter à l'oree de cét aspect les Plantes qui demandent le chaud, & en son sommet celles qui cherissent le haut: du Leuant vers le Septentrion au couchant, elle se formera en douce pente, ayant à ses deux costez deux bocages d'vn arpent chacun; l'vn de haute fustaye, & l'autre taillis, pour les arbres & les herbes qui ayment l'ombre & le frais.

Et pource qu'il cousteroit trop à porter des terres pour esleuer vne telle motte, afin de faire d'vne pierre deux coups il faudra bastir des voultes qui seruiront de serre, pour les Plantes qui craingnent le froid, lesquelles voultes seront esleuees à vn ou deux estages, selon la hauteur requise: par dessus l'on portera des terres de

diuerſes conditions, ſelon la Nature des Plantes que l'on y voudra planter.

Les Plantes qui ont le pied en pleine terre profitent mille fois mieux que celles qui ſont dedans des quaiſſes; il faut faire vne charpente qui ſe poſe & ſe leue toutes-fois & quantes que l'on voudra, pour couurir en Hyuer le parterre qui ſera en la demy-lune de l'ouuerture de la motte, où ſeront les Plantes eſtrangeres du Midy, les plus robuſtes, qui craignent le froid: car par ce moyen nous pouuons auoir des Orangers & Citronniers grands comme nos Pommiers, & autres Plantes rares & belles.

Les Parterres contenans les Plantes rares, doiuent eſtre enuironnez de baluſtres faicts de fer, pour la duree & bonté afin d'empeſcher que les indiſcrets ne les cueillent, eſtant du tout impoſſible que l'on n'ouure la porte à beaucoup de monde peu reſpectueux.

Le Parterre du Roy doit eſtre clos de meſme ſorte, car eſtant planté d'arbriſſeaux touſiours verds, & y ayant continuellement dedans ſes quarreaux des fleurs, en quelque ſaiſon que ce ſoit, meſme ſous la neige en ſon temps, ceux qui y entre-

roient ne se pourroient empescher d'en cueillir. Ces Parterres auront vn arpent ou cinq quartiers d'estenduë chacun

Les autres Parterres seront fermez de hayes faites de plusieurs arbrisseaux, & de perches pour les lier ensemble, ainsi qu'en plusieurs endroicts du Iardin Royal des Tuilleries.

Il faut auoir plusieurs grandes quaisses roullantes pour les Plantes foibles & delicates des pays chauds qui craignent le froid des moindres rosees, pour les serrer l'Hyuer dedans les serres.

Que si l'on ne peut auoir des eaux de fontaines, il sera besoin de faire des pompes, lesquelles portant l'eau loing & haut, mesme iusques sur la motte, où sera vn grand reseruoir, afin de lascher les eaux peu à peu, pour faire comme de petits ruisseaux qui seruiront à arrouser les Plantes, & à en planter le long de leurs bords.

De là, s'il est besoin & plus propre, l'on pourra tirer des tuyaux qui la porteront par tout le Iardin, & la feront jalir en plusieurs endroicts pour l'vsage & pour la decoration.

Sera tres à propos, aux lieux ombreux de nostre motte, de faire des grottes pour

y planter de toutes les sortes de capilaires, & que de leur creux ruissellent des eaux pour les tenir fraischement, ainsi que fontaines naturelles, autant vtiles pour ce dessein, que plaisantes pour l'œil.

Il faudra tenir en labour de charuë trois ou quatre arpêts de terre, pour y semer le Panis, le Mil, le Ris, les Nigelles & les autres grains qui aymẽt cette sorte de culture

Il y conuient aussi auoir trois ou quatre arpens de pré, enuironnez de diuers Saules, où toutes les eaux & esgouts tant de la motte que de tout le Iardin, se viendront rendre dedans des canaux & mares creusees à ce dessein, & pour les Plantes qui ayment le frais & les eaux.

Les Parterres du Iardin dressez, il conuient recouurer le plus de Plantes que l'on pourra, tant arbres, arbrisseaux & herbes pour les enrichir, qu'il faut chercher non seulement dedans la campagne, sur les montagnes, és marais, & autres lieux, mais encore dedans les jardins, pour les domestiques.

Pour les chercher, il conuient employer six hommes, voire dauantage, vacquans par la campagne & aux prouinces estrangeres, ausquels il conuient donner gages.

Et pour cultiuer les Parterres de ce Iardin, & faire les ouurages requis à son entretien, plusieurs hommes seront necessaires, du moins six, aux saisons les plus mortes, & aux autres selon la necessité de la besongne.

A ce nombre d'hommes ordinaires & domestiques, conuiendra joindre le seruice de plusieurs cheuaux pour les tombereaux & charettes seruans à porter la terre & le fumier par le Iardin, & pour nombre d'autres ouurages difficils à exprimer.

Et puis voulant tenir des eaux distillees des Plantes, des sucs, des essences & des sels, selon le memoire cy-apres, & de toutes les Plantes, & de leurs parties. Il est necessaire d'auoir quelqu'vn qui les cueille en temps & âge conuenable, les face seicher & les serrer pour les garder, afin d'en secourir ceux qui en auront besoin.

Ce Iardin doit estre accompagné de ses bastimens dignes de l'œuure Royale, ils ne peuuent moins auoir que vingt-quatre toises de face, comprenant deux grands pauillons où seront les logemens du Maistre & de ses domestiques, accouplez d'vn grand corps d'hostel, auquel seront les sa-

les à faire les leçons : aux costez des pauillons seront les escuries, & sur le deuant pour faire le quarré, deux petits pauillons pour le logement des hommes de la campagne.

A l'vn des pauillons entrant dedans le Iardin, sera attaché vne grande galerie de cinquante toises de long, sur quatre de large, & six de haut, ayant au bout vn pauillon : le bas de la galerie seruira à la distillation des Plantes, & le haut pour les conseruer seiches, & leurs parties; laquelle doit estre garnie d'armoires pour les mieux garder.

Le plan que je donne represente en partie ce que dessus, son estenduë quarree est de cinquante arpens.

A & B sont les deux pauillons, au milieu desquels, & pour les accoupler, est le corps d'hostel : contenant les salles pour faire les leçons.

A A Bassecourt pour les escuries.

B B Pour serrer les tombereaux & charettes.

C C Les petits pauillons pour le logement des estrangers.

D La galerie de cinquante toises de long, sur quatre de large, & six de haut.

E Pauillon au bout de la gallerie, pour loger les ouuriers seruans aux distillations.

F Parterre du Roy.

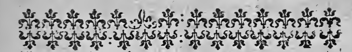
G G G G Diuers Parterres du nom de plusieurs personnes Celebres: le premier contenant plusieurs Plantes rares, sera nommé le Parterre du Roy; & les autres selon qu'il conuiendra.

N Vn Pré & Saulsaye.

O Vn Marest.

La Montagnette & son ouuerture paroissent assez sans les marquer.

Les autres ouurages se peuuent aussi facilement conceuoir: le tout sera faict en la meilleure disposition possible; asseurant qu'il s'y rencontrera plus de gentillesses que l'on n'en sçauroit descrire.



EDICT DV ROY POVR L'ESTABLISSEment d'vn Iardin des Plantes Medecinales.

NOVS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre, A tous presents & à venir, Salut. Encores que depuis nostre aduenemēt à cette Couronne nous ayons esté entierement occupez aux affaires suruenues tant au dedans que dehors nostre Royaume pour la conseruation d'iceluy, si n'auons nous pas laissé de penser soigneusemēt au bien particulier de nos subjects, comme nous faisons iournellement: Et sçachant qu'entre les choses les plus desirables que les hommes ayent au monde, celle de leur santé leur est des plus cheres & precieuses; Nous auons tousiours eu en singuliere recommandation les Vniuersitez establies par nos predecesf-

seurs Roys en cedit Royaume. Mais cõme celle de nostre bonne Ville de Paris est l'vne des principales, & qu'en ladite Ville, soit à cause de nostre residence ordinaire, qu'à cause de l'affluence du peuple qui y habite & aborde de toutes parts. Nous auons aussi estimé deuoir rechercher toutes sortes de moyens pour seruir à l'instruction des Escoliers estudians en ladite Vniuersité, & l'vtilité de nos peuples. Surquoy nous auons embrassé auec affection les aduis & propositions qui nous ont esté faites par nostre amé & feal Conseiller & premier Medecin, le sieur Heroüard, pour l'establissement & construction en l'vn des Fauxbourgs de nostre Ville de Paris, d'vn Iardin Royal des Plantes Medecinales, comme estans les plus excellents outils que la Nature aye produit, pour la guerison des Malades. A CES CAVSES, sçauoir faisons que desirant accroistre de plus en plus nos bien-faicts à nostredite Ville de Paris, Nous auons de nostre grace speciale, plaine puissance & auctorité Royale, statué & ordonné, Voulons, statuons & ordonnons par ces presentes, Qu'il soit construict & estably vn Iardin Royal en l'vn des Fauxbourgs de nostre Ville de Pa-

ris, ou autre tel lieu proche d'icelle, de telle grandeur qu'il sera aduisé, propre conuenable & necessaire, par ledit sieur Heroüard, pour y plâter toutes sortes d'Herbes & Plantes Medecinales pour seruir ceux qui en auront besoin, Mesmes pour l'instruction des Escoliers de ladite Vniuersité de Medecine. Duquel Iardin nous auons accordé & octroyé, donnons & octroyons par cesdites presentes, la Surintendance audit sieur Heroüard, & à ses successeurs Premiers Medecins, & non à autres: Auec pouuoir de nommer & commettre dés à present, & quand vaccation aduiendra, telles personnes qu'il iugera plus propres, & à nous agreables, pour la direction, culture, & conseruation dudit Iardin, demonstration publique desdites Plantes, à tels iours qu'il sera par luy ordonné, lequel aura qualité d'Intendant dudit Iardin, sans y pouuoir estre troublez & empeschez en aucune maniere que ce soit. Et afin que ledit dessein puisse estre entierement executé, Voulons & nous plaist que des deniers qui serôt par nous ordonnez, il sera employé telle somme de deniers qu'il sera iugé necessaire, tant pour la terre, materiaux des bastimens de la Mai-

son, closture, recouurement des Plantes & semences, tant domestiques qu'estrangeres, port & voitures d'icelles, recouurement & apports des terres, conduicts d'eau, & autres frais necessaires pour la construction, embellissement, & entiere perfection dudit Iardin, ensemble l'entretenement annuel dudit Iardin, & des personnes qui seront employez à la conduite & culture d'iceluy; sans que le fonds qui sera à ce destiné par Nous, puisse estre cy apres diuerty ny employé à autre vsage, pour quelque cause & occasion que ce soit. SI DONNONS en mandement à nos amez & feaux Conseillers, Les gens tenans nostre Cour de Parlement de Paris, Preuost dudit Paris ou son Lieutenant, & à tous nos autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, que cettuy nostre present Edict & Establissement dudit Iardin, ils facent lire, publier, & enregistrer, & du contenu en iceluy souffrir & laisser iouyr & vser ledit sieur Heroüard & ses successeurs en ladite charge de premier Medecin, ensemble ceux qui seront par eux successiuement nommez en ladite charge d'Intẽdant & Directeur dudit Iardin, plainement & paisiblement, sans permettre

tre qu'il leur soit fait, mis ou donné ores ny pour l'aduenir aucun trouble ou empeschement au contraire, Car tel est nostre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à tousiours, Nous auons fait mettre nostre seel à cesdites presentes, sauf en autre chose nostredit droict, & l'autruy en toutes. DONNE' à Paris au mois de Ianuier, l'an de grace mil six cens vingt six, Et de nostre Regne le seiziesme.

Signé, LOVYS,

Et sur le Reply, Par le Roy, DE BEAVCLERC, & à costé,

Registrees, pour iouyr par l'Impetrant de l'effect y contenu. A Paris en Parlement le 8. *Iuillet* 1626. *Signé,* DV-TILLET.

Et seellé du grand sceau de cire verte sur las de soye rouge & verte.



EXTRAICT DES REGISTRES du Parlement.

VEV par la Cout les Lettres Patentes dõnees à Paris au mois de Ianuier dernier, signees LOVYS, & sur le reply, Par le Roy, DE BEAVCLERC, & seellees en laqs de soye du grand sceau de cire verte, Par lesquelles & pour les causes y contenües ledit Seigneur veut & ordonne qu'il sera construict vn Iardin Royal en l'vn des Fauxbourgs de cette Ville de Paris, ou autre lieu proche d'icelle, de telle grandeur qu'il sera iugé propre, conuenable & necessaire, par le sieur Heroüard, Premier Medecin dudit Seigneur, pour y planter toutes sortes d'arbres & Plantes Medecinales: duquel Iardin accorde la Surintendance audit sieur Heroüard & à ses successeurs Premiers Medecins, & non autres, comme plus au long il est contenu par lesdites Lettres. Requeste presentee par ledit Heroüard afin de Verification desdites Lettres,

Lettres, Conclusions du Procureur general du Roy, & tout consideré, LADITE Cour a ordonné & ordonne que lesdites Lettres seront registrees au Greffe d'icelle, pour iouyr par l'impetrant de l'effect y contenu. Faict en Parlement le 6. iour de Iuillet 1626.

Signé, DV TILLET.

IEAN Herouard sieur de Vaugrigneuse, Conseiller du Roy en son Conseil d'Estat, & Premier Medecin de sa Majesté, A tous ceux qui ces presentes lettres verront, Salut. Il auroit pleu au Roy par son Edict du mois de Ianuier de la presente annee mil six cés vingt six, verifié en la Cour de Parlement de Paris le sixiesme Iuillet oudit an, Nous commettre la Surintendance & Gouuernemét du Iardin Royal des Plantes & Herbes Medecinales que sa Majesté veut estre cóstruict dans l'vn des Fauxbourgs de ladite ville de Paris, au lieu & de la grandeur qui sera par nous aduisé & iugé necessaire: Nous donne pouuoir de commettre soubs nous pour la conduite, culture, & gouuernement d'iceluy, telles personnes capa-

bles qui seront par nous iugees propres & agreables à sadite Majesté: Nous deuemẽt informez de la personne de Maistre Guy de la Brosse, Conseiller & Medecin du Roy, de sa bonne vie, mœurs & Religion Catholique, Apostolique & Romaine, capacité, suffisance & experience au faict de la Medecine & particuliere connoissance qu'il a des Herbes & Plantes Medecinales, & de la vertu & proprieté d'icelles. Iceluy pour ces causes Avons, sous le bon plaisir de sadite Majesté, nommé & commis, nommons & commettõs par ces presentes, ledit sieur de la Brosse, pour estre Intendant dudit Iardin, pour sous nous & nos successeurs Premiers Medecins, auoir la direction, culture, & gouuernement dudit Iardin, faire les demonstrations des Herbes & Plantes Medecinales aux Escoliers & autres personnes qui en voudront auoir la connoissance, les iours qui luy seront par nous ordonnez: Et iouyr par ledit de la Brosse de ladite charge d'Intendant, aux hõneurs, authoritez, frãchises, droicts & appartenances, & aux gages qui luy seront ordõnez par sadite Majesté du fonds qui sera faict & laissé pour l'entretenemẽt & gages des officiers dudit Iardin. Sup-

plions treshumblement saMajesté d'auoir agreable la presente Cõmission & presentation, & sur icelles cõmander toutes Lettres de Confirmation luy estre expediees. En tesmoin dequoy nous auons signé ces presentes, & icelles fait contresigner par nostre Secretaire, & apposer le cachet de nos armes. A Nantes, le 7. iour d'Aoust, 1626. signé, Heroüart, & plus bas, Par mõdit sieur, Leques, & seellé.

LOVYS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre, A tous ceux qui ces presentes lettres verront, Salut. Par nostre Edict du mois de Ianuier dernier, verifié où besoin a esté, Nous auons ordonné l'Establissemẽt d'vn Iardin Royal des Plantes Medecinales en l'vn des Fauxbourgs de nostre ville de Paris, & d'iceluy accordé la Surintendance à nostre amé & feal Cõseiller en nostre Cõseil d'Estat & premier Medecin, le sieur Heroüard, & à ses successeurs Premiers Medecins, auec pouuoir de cõmettre sous luy personnes capables, & à nous agreables, pour la conduite, culture & gouuernement dudit Iardin, suiuant lequel Edict iceluy sieur Heroüard auroit nommé &

commis, sous nostre bon plaisir, nostre cher & bien amé Guy de la Brosse, l'vn de nos Conseillers & Medecins ordinaires, pour sous luy auoir l'Intēdance, conduite & direction d'iceluy, ainsi qu'il appert de sa nomination cy attachee sous le contre-seel de nostre Chancellerie. SçAVOIR faisons, que nous bien & deuëmēt informez de la bōne vie, mœurs, suffisance, & grande connoissance que ledit de la Brosse a de la nature & Proprieté des Plantes & Herbes Medecinales, cōme aussi du desir qu'il a de seruir à l'vtilité publique, A iceluy pour ces causes, & autres à ce nous mouuans. AVONS, en agreant & confirmant la Nomination, donné & octroyé, donnons & octroyōs par ces presentes, ladite charge d'Intendant dudit Iardin Royal, pour sous ledit sieur Heroüard & ses successeurs Premiers Medecins, auoir la direction entiere, & conseruation d'iceluy Iardin, faire les demonstrations des Plantes Medecinales aux Escoliers, & aux personnes qui en voudrōt auoir la connoissance, les iours qui luy seront ordōnez par nostredit Premier Medecin; & iouyr par ledit de la Brosse de ladite charge d'Intendant dudit Iardin, aux honneurs, auctoritez, franchises,

droicts y appartenãs, & aux gages qui luy seront par nous ordõnez, du fonds qui sera laissé pour l'entretenemẽt & gages des officiers dudit Iardin tant qu'il nous plaira. SI DONNONS en mandement à nostre amé & feal Conseiller en nosdits Conseils & premier Medecin, le sieur Herouard, qu'apres luy estre apparu des bonnes vie, mœurs, conuersation, & Religion Catholique, Apostolique & Romaine dudit de la Brosse, & de luy pris & receu le serment en tel cas requis & accoustumé, il le mette & institue de par Nous en possession & iouyssance de ladite charge d'Intendant dudit Iardin, & d'icelle, ensemble des hõneurs, auctoritez prerogatiues, preeminẽce, frãchises, libertez, gages, droicts, fruits profits, reuenus & esmoluments à ladite charge appartenans, le faire iouyr & vser plainement & paisiblement, & à luy obeyr & entendre de tous ceux & ainsi qu'il appartiendra és choses touchant & concernant ladite charge. MANDONS en outre à nos amez & feaux Conseillers, les Presidents, & Tresoriers Generaux de France à Paris, que par celuy ou ceux de nos comptables qu'il appartiendra, ils facent payer & deliurer comptant audit de la Brosse les

gages & droicts qui luy seront par Nous comme dit est, ordonnez, du fonds qui sera laissé pour l'entretenement & gages desdits officiers dudit Iardin doresnauant par chacun an aux termes & en la maniere accoustumee, à commencer du iour & datte des presentes : rapportant lesquelles, ou coppie d'icelles deuëment collationnee, pour vne fois seulement, auec quittance dudit de la Brosse sur ce suffisante par chacun an, Nous voulons lesdits gages estre passez & alouëz en la despense des comptes de celuy qui payez les aura, par nos amez & feaux Conseillers les Gens de nos comptes, ausquels mandons ainsi le faire sans difficulté ; Car tel est nostre plaisir. En tesmoin nous auons faict mettre nostre seel à cesdites presentes.

Donné à Nantes le huictiesme iour d'Aoust, l'an de grace Mil six cens vingt-six ; Et de nostre Regne le dixseptiesme. Ainsi signé LOVYS, Et sur le reply, Par le Roy, De Beauclerc. Et seellé sur double queuë du grand seau de cire iaune.

MEMOIRE DES

PLANTES VSAGERES, & de leurs parties que l'on doit trouuer à toutes occurrences, soit recentes ou seches, selon la saison; au Iardin Royal des Plantes Medecinales; Ensemble les Sucs, les Eaux simples distillees, les Sels & les Essences.

LES RACINES.

Rad. ACanti
Acorei pereg. & vulg.
Alij.
Alcannæ.
Altheæ,
Angelicæ,
Anchusæ,
Anchoræ,
Apij vtriusque.
Aristolochiæ vtriusf.
Ari, siue Aaronis.
Rad. Asari.
Asparagi.
Asphodeli
Bardanæ.
Bellidis.
Betæ nigræ,
Bistortæ.
Borraginis.
Brioniæ,
Buglossi vtriusque.
Rad. Bulbi vomitorij.

Capparum.
Cariophilatæ.
Caulium,
Centaurij maj.
Cepæ.
Cameleontis vtriusque
Chicorij.
Chelidoniæ vtriusque.

Colchici
Consolidæ vtriusque.
Costi hortens.
Cucumeris agrestis.
Cynoglossæ.
Cyclaminis.
Cyperi.

Dauci.
Dictami vulg. siue Fraxinellæ.
Doronici.
Ebuli.
Ellebori vtriusque.
Enulæ campanæ.
Eringij.
Esulæ vtriusque.

Filicis.
Filipendulæ.
Fœniculi.
Rad. Fraxini.

Gentianæ.
Glycyrrhisæ.
Graminis.
Hemerocallis.

Iridis nostræ & flor.
Imperatoriæ.
Isatidis.

Lauri.
Lapathij acuti.
Lilij albi.

Maluæ.
Mandragoræ.
Mei.
Mezerei.
Morsus diaboli.

Nenupharis.

Ononidis.

Pastinacæ vtriusque.
Pentaphili.
Peucedani.
Peoniæ vtriusque.
Phu vtriusque.
Pimpinellæ.
Rad. Plantaginis.
Polipodij.
Pologonati.
Porry.
Pyrethry.

Raphani silu.
Rhabarbari Monachorum.
Rubiæ tinctorum.
Rusci.

Sambuci.
Satyrij vtriusque.
Saxifragiæ.
Sanguisorbæ.
Scabiolæ.

Scillæ aut Squillæ.
Scrophulariæ.
Scorzonetæ.
Seſeleos.
Silari.
Sigilli Beatæ Mariæ.
Smilacis aſperæ.
Spatulæ fœtidæ.

Thapſiæ.
Tormentillæ.
Tribuli aquatici.
Tuberum ſeu bolecorum.
Tytimalus dandroides.

Vincetoxici.

LES ESCORCES.

Cortic. APij.
Auelanarum.
Arantiorum.

Berberis.

Cappar. rad.

Ebuli rad.
Enulæ.
Eſulæ maj. Germanorum.

Fabarum.
Fœniculi rad.
Fraxini rad. & ligni.

Iuglandium virid.

Lauri.

Mandragoræ rad.

Nucum putamina.

Petrocelini rad.
Prunelli ſilueſt.
Pinearum putamina.

Quercus arbor.
Cort. Sambuci rad.

Tamaricis.

Vlmi.

LES BOIS.

Lignum Buxi.

Cypreſſi,

Fraxini.

Iuniperi.

Suber.

Mamarisci.

Vlmi.

LES HERBES.

ABrotanum vtrumque.
Absinthium vtrũque.
Acecosa siue Oxalis.
Acanthus.
Adianthum.
Agrimonia.
Ageratum.
Agnus castus.
Alleluya siue Acetosella
Alcea.
Allium.
Althea.
Alsine.
Alchimilla.
Alcanna.
Amaracus.
Anagalis vtraque.
Anchusa maj.
Anethum.
Apium.
Aperine siue Aspergula
Aquilegia.
Argentina siue Potentilla.
Aristolochia vtraque.
Artemisia.
Asparagus.
Asarum.
Atriplex.
Auricula muris maj.
Attractilis hyrsuta.

Balsamita siue sysimbrium.
Barba Iouis siue Sedum maj.
Bardana.
Beta { alba. nigra. rubea.
Betonica siue Vetonica, aut herba tunica.
Bellis.
Blitum.
Borrago.
Bonus Henricus.
Botris
Brionia.
Bursa pastoris.
Bulglossum.
Buxus.

Calaminta vtriusq.
Caltha vtriusq.
Caprifolium.
Carduncellus siue senecio.

Carduus benedictus.
Carduus Beatæ Mariæ siue lacteus aut spina alba.
Cassutha siue cuscuta.
Cariophilata.
Cataputia min. siue lathiris
Cauda Equina siue Equisetum.
Caulis { hortensis. siluestris. marina.
Centaurium vtrumque.
Centinodium.
Cerefolium.
Cepea siue Becabumga.
Ceterach.
Chamæpitis.
Camædrys.
Chamæmelum.
Chelidonia maj.
Cinara siue Artichocus.
Cichorium.
Cicuta.
Clematis daphnoïdes siue vineap.
Consolida { saracenica regia, media siue bugla.
Coronopus.

Costus hortensis.
Cotonaria.
Crispuda.
Crassula.
Crithamus siue crista marina.
Cucumis asininus.
Cyaneus vterque.
Cynoglossum.
Cypressus.
Dictamus.
Dipsacus.

Ebulus.
Echium.
Endiuia.
Enula campana.
Epithimum.
Eruca.
Euphragia.

Felix vtraque.
Felicula siue adiantum vulgare.
Filipendula.
Fœniculum.
Fragaria.
Fraxinus.
Fumaria.

Galega.
Galium vtrumque.
Gentiana.

Genista.
Geranium.
Gramen.
Gratiola siue hyssopus pratensis.

Hastula regia siue Asphodelus.
Hepatica siue lichen.
Hepatica siue herba trinitatis.
Hedera vtraque.

Herba camphorata.
Herba moscata.
Herba par.
Herba paris.
Herba Roberti siue gratia Dei.

Helxine siue parietaria
Hyppoglossum.
Hyppolapatum.
Horminum vtrumque
Hydrolapatum.
Hydropiper maculatũ.
Hyssopus.
Hyoscyamus
Hypericon.
Hypoglottis.

Iberis siue piperitis.
Imperatoria.
Ingunalis siue Aster attic.

Iris Germanica.
Iris Florentina.
Iris Lusitanica.
Iris lutea.
Iris cerulea.
Iris siluestris.

Isaris siue glastum.
Iuncus floridus.

Lactuca vtraque.
Lagopus.
Lauendula.
Laureola.
Lappa min. siue xantium.
Laurus.
Lentiscus.
Lens palustris.
Leuisticum.
Linaria.
Lilium conuallium.
Lingua Ceruina siue phillitis.
Limonium.
Lotus vrbana.
Lupulus.
Lycnis coronaria.

Malua.
Majorana.
Mandragora.
Marrubium vtrumque.
Marum.

Matricaria.
Melilotum.
Meliſſa.
Mentha vtraque.
Menthaſtrum.
Mercurialis vtraque.
Mezereon.
Millefolium.
Muſcus.
Myrrhis.

Nardus celtica.
Naſturtium vtrumque.
Nummularia.
Nymphe.

Ocimum.
Ononis.
Ophiogloſſum.
Origanum.
Oxilapathum.
Papauer { album. nigr. rub. siue Rhetas. cornic. }
Paſtinaca.
Perſicaria non maculata.
Perfoliata.
Pentaphilum.
Petroſelinum vtrũque.
Pes columbinus ſiue geranium alterum.
Perſicorum folia.
Pimpinella.
Piloſella.
Pithyuſa.
Plantago.
Polium { campeſtre. montanum. marinum. }
Polytricum.
Portulaca vtraque.
Porrum.
Primula veris.
Pulegium vtrumque.
Pulmonaria maculata
Pulicaria ſiue Coniza.
Pyria ſilu.
Pyrola.

Quercus folia.

Ranunculus ſiue apium riſus.
Raparum folia.
Ros-ſolis.
Roſa { alba. rubea. pallida. }
Rubus vterque.
Ruta { hortenſis. ſilueſt. harmel. muraria. }

Sabina. diab.

Saluia { hortens. / silueſt. / boſci.
Salicis folia.
Sanicula vtraque.
Saponaria.
Satureia.
Saxifraga.
Scabiola.
Scordium.
Scrophularia.
Sedum { majus, / minus ſiue vermicularis. / arboreſcens. / vrens.
Serpillum.
Sigillum Salomonis.

Solanum { morella. / arboreſ. / Somniferũ
Soldanella.
Sonchus vterque.
Spinachia.
Spina alba.
Spica { vulgaris. / Romana. / Celtica.
Stœcas.
Succiſa ſiue morſus

Tanacetum.
Taraxacon.
Tamariſcus.
Thymum.
Thymelea.
Thytimali omnes.
Tormentilla.
Trinitas ſiue Epimediũ.
Trifolia omnia.
Tuſſilago.
Valeriana { major. / minor. / fœm. / Græca.
Verbaſcum ſiue tapſus barb.
Verbena.
Veronica { mas. / fœm. / recta.
Viola.
Vitis vinifera vtraque.
Vincetoxicum.
Virga aurea.
Vlmaria.
Vmbilicus veneris.
Vrtica { maj. / min. / Romana. / hortulana.

FLEVRS.

Flores Agnicaſti.
Amaranthi.
Anethi.
Armerij.
Arantiorum.

Balauſtiorum.
Betonicæ.
Borraginis.
Buglоſſi.

Cariophilli.
Calandulæ ſiue Calthæ.
Caprifolij.
Capparum.
Carthami ſiue Cnici.
Flor. Centaurij min.
Chamæmeli.
Cheiri.
Cichorij.
Comarum abſinthij.
Croci.
Cianei vtriuſque.

Echij paluſtris.
Epithimi.
Ericæ.
Erucæ.
Euphragiæ.

aFbarum.|

Frumenti.
Fumariæ.

Geniſtæ.

Hyacinthi.
Hyperici.
Hyſſopi.

Labruſcæ ſiue vitis ſilueſt.
Lauri.
Lauendulæ.
Lamij albi.
Liguſtri.
Lilij albi.
Lilij conuallij.
Lupuli.
Flor. Majoranæ.
Maluæ vtriuſque.
Meliloti.
Meliſſæ.

Narciſſi vtriuſque.
Nucum iuglandium.
Nympheæ vtriuſque.

Origani.
Ocimi.

Papaueris rubri ſiue Rheadis.
Perſicorum.

Peoniæ.
Populi gemmæ.
Primulæ veris.
Prunellæ.
Prunorum silueſt.

Roſæ { albæ / rub. / pallidæ.
Roriſmarini.

Saluiæ.
Sabacis ſiue Iaſmeni.
Sembuci.
Scabioſæ.
Siliginis.
Spicæ hortulanæ.
Flor. Sœcados.

Tamariſci.
Tanaſceti.
Tapſi barbati.
Tiliæ.
Tunicæ.
Tuſſilaginis.

Vetonicæ.
Violæ purpureæ.
Vrticæ mortuæ.

FRVICTS ET
GERMES.

Agreſta.
Alkekangi.
Amigdala amara & dulcia.
Amoris poma.
Arantia.
Auellana.

Baccæ { herbæ paridis. / iuniperi. / Lauri. / Hederæ. / ſolani ſõniferi.
Berberis.

Caſtanea.

Ceraſum { rub. / nig. / acid. / dulc.
Citrium malum.
Cicer { rub. / candid. / virid. / nigr.
Colocynthis.
Cornus.
Coni cupreſſi.
Cucumis vtriuſque.
Cucurbita.

Cydonium.

Ebuli grana.

Fraga.

Galla immatura.
Glandes quercinæ.
Glandium calyculi.
Granatum malum.

Iuglans.

Limones.

Mandragoræ pomum.
Mala insana.
Melones.
Mespilum.
Mora.

Nuclei { Cerasorum. / mali Persici. / mali armeni.

Oculi populi.

Papaueris capita.
Phaseoli.
Pini nucleus inconis.
Poma { acida. / dulcia. / redolentia.

Pruna omnis species.
Prunella siluest.
Pyra.

Quercus germina.

Sorba.

Tribulus aquaticus.

SEMENCES OV GRAINES.

Sem. Absinthij.
Acetosæ.
Acini.
Agnicasti.
Alkekangi.
Sem. Altheæ.
Ammeos vulg.
Anethi.
Angelicæ.
Anguriæ.
Anisi.
Anthoræ.
Apij satiui.
Aquilegiæ.
Asparagi.
Atriplicis.
Arantiorum.
Auenæ.

Bardanæ.
Berberis.

Bulbi.
Cannabis.
Cardui bened. & Mariæ.
Carthami.
Carui.
Cauli.
Ceparum.
Cerasorum.
Cerefolij.
Cicutæ.
Citri.
Citruli.
Coriendri.
Colocynthid.
Crithmi.
sem. Cuscutæ.
Cucumeris vtriusque.
Cymini hort. & silu.
Cydoniorum.
Cychorij.

Dauci nostri & cœltici.

Ebuli.
Endiuiæ.
Erucæ.
Erisimi siue irionis.
Erui vel orobi.

Fabarum.
Feniculi.
Fœnugreci.
Fraxini.
Fumariæ.

Gariophillatæ.
Genistæ.
Geranium gnidium id. Thimelea.
Granum solis.

Harmel id. rutæ, sil.
Hederæ.
Herbæ paridis.
Hordei.
Hyosciami.
Hyperici.
sem. Hyssopi.

Imperatoriæ.
Iuniperi.

Lactucæ.
Lauri.
Lapathi acuti.
Lathiridis.
Laureolæ.
Lentes.
Leuistici.
Lini.
Lithospermi id. milij solis.
Lolij.
Loti vrbanæ.
Lupini.

Maluæ.
Mandragoræ.
Majoranæ.
Melonum.
Meſpilorum.
Mezerei.
Milij.

Napi.
Naſturtij vtriuſque.
Nigellæ.

Ocimi.

Sem. Papaueris vtriuſque.
Paſtinacæ vtriuſque.
Petroſelini vtriuſque.
Perfoliatæ.
Phaſeoli.
Pimpinellæ.
Plantaginis.
Pori capitati.
Portulacæ.
Peoniæ vtriuſque.
Pſilij.

Rapi.
Raphani.
Ricini.
Roſarum.
Rutæ horten**ſ**.

Saxifragiæ.
Seſami.
Seſeli ſiue ſileris montani Maſſilienſis.
Sinapeos.
Siliquaſtri ſiue Capſici.
Solani ſatiui.
Staſidiſagriæ.

Thlaſpios.
Trifolij bituminoſi.
Tritici.

Vicea.
Violarum.
Vrticæ vulgaris.
Vuarum acini.

Zeæ.

SVCS.

Succ. Abſinthij vtriuſque.
Acatiæ ſiue prunellorum ſilu.
Acetoſæ ſiue oxalidis Acetoſellæ.
Adianthi.
Agrimoniæ.
Alchimillæ.
Alkekangi.
Altheæ.
Aneti.

Anthemidis.
Apij vtriusque.
Artemisię.

Berberis.
Betonicæ.
Borraginis.
Buglossi.
Bursę pastoris.
Beterub.

Calaminthę vtriusque.
succ. Calandulæ.
Caprifolij.
Cardui benedicti.
Centaurij min.
Centinodiæ.
Cerasorum nigr.
Chamæpityos.
Chelidonij maj.
Cichorij.
Consolidę saracenicę.
Corticum iuglandium.
Cothiledonis.
Crassulę.
Cuscutę.
Cynoglossi.
Cytoniorum.

Ebuli.
Endiuidię.
Euphragię.

Fœniculi.
Fumarię.

Hedere terrestris.
Hyperici.
Humoris in folliculis vlmi.
Hyssopi.

Iridis.

succ. Lilij conuallij flor.
Lupuli.

Majoranę.
Marrhubij.
Matricarię.
Melissę.
Menthastri.
Menthę.
Mercurialis.
Millefolij.
Morsus-diaboli.

Nicotianę.
Nummularię.

Ononidis.
Ophioglossi.
Origani.

Papaueris vtriusque.
Parietariæ.

Perſicarię.
Plantaginis.
Portulacę.
Prunellę.
Pulegij.

Roſarum,
Rutę.

Sabinæ.
succ. Saluię. hort. & ſil.
Sambuci.
Saniculę vtriuſque.
Saxifragiæ.
Scabioſę.
Scordij.
Senecionis.
Solani.

Tanaceti.
Tormentillę.

Valerianę fœm.
Verbaſci ſiue tapſibarb.
Verbenę.
Veronicę vtriuſque.
Violarum.
Vlmarię.
Vrticę.

LES EAVX SIMPLES.

Aqua Brotani.
Abſinthij vtriuſque.
Acac. prunel. ſilu. flor.
Acetoſæ.
Acetoſellæ.
Adianthi.
Agrimoniæ.
Alchimillæ.
Alkekangi.
Aq. Altheæ.
Alſines.
Anagallidis.
Anethi.
Angelicæ.
Anguriæ.
Anthemidis.
Apij.
Aquilegiæ.
Arnogloſſi.
Aranciorum flor.
Ari.
Arthemiſiæ.
Aſari rad.
Aſparagi.
Auriculæ muris.

Barbæ hirci ſiue ſcorzō.
Bardanæ.
Baſilici.
Berberis.

Betonicæ.
Betulæ arb.
Borraginis.
Braſſicæ.
Brioniæ.
Bugloſſi.
Burſæ paſtoris.

Calam iaromatici.
Calaminthæ vtriuſque.
Calendulæ.
Aq. Capillorum veneris.
Caprifolij flor.
Cardui benedicti.
Centaurij.
Centinodiæ.
Ceparum.
Ceraſorum nigrorum.
Cerefolij.
Chamæpityos.
Chelidonij maj.
Cichorij.
Cirri pomorum.
Citrulorum.
Cochleariæ.
Conſolidæ maj.
Corticum iuglandium.
Craſſulæ.
Cucurbitæ.
Cuſcutæ.
Cynogloſſi.
Cytoniorum.

Dentis leonis.

Ebuli.
Endiuiæ.
Enulæ.
Eupatorij.
Euphragiæ.

Farfaræ ſiue tuſſilagi.
Florum { Roſmarini. Cyanei. Fabarum. lamij. Siliginis. Tiliæ. Tunicæ.
Fœniculi.
Fragariæ & fragorum.
Fraxini.
Fumariæ.
Fungorum.

Galegæ.
Geniſtæ.
Gentianæ.
Geranij.
Graminis.

Hederæ vtriuſque.
Helxines.
Herniariæ.
Hipparidis.
Hyperici.

Hyssopi.

Iridis.
Iuniperi ex granis.

Lactucæ.
Lapathi acuti.
Lauendulæ.
Aq. Leuistici.
Ligustri flor.
Lilij albi.
Lilij conuallij.
Linariæ.
Lupuli.

Majoranæ.
Maluæ.
Marrhubij.
Matricariæ.
Meliloti.
Melissæ.
Melonum.
Mentastri.
Menthæ.
Milij folis.
Millefolij
Mororum celsi.
Morsus diaboli.

Nasturtij vtriusque.
Nicotianę.
Nucum immaturatarum.

Nummulariæ.
Nympheæ.

Ononidis.
Origani.

Papaueris vtriusque.
Petasitæ.
Aq. Petroselini.
Pinpinellæ.
Plantaginis vtriusque.
Peoniæ.
Poligonati.
Polytrichi.
Portulacæ.
Primulæ veris.
Prunellę.
Pulegij.
Pyrolę.
Pyrorum silu.

Quercus. sc. germ. fol.

Raparum.
Raphani.
Rosarũ { albarum. Damascenarũ Rubrarum.
Rutæ.

Sabinę.
Saluię vtriusque.
Sambuci.

Saniculæ.
Satureię.
Satyrionis.
Saxifragíæ.
Scabioſę.
Scolopendrię ſiue Phil-
letidis.
Aq. Scordij.
Scrophularię.
Sedi ſeu ſemperuiui.
Senecionis.
Serpylli.
Solani.
Spicę Nardi.
Squamarię.

Tamariſci.
Tanaceti.
Tormentillę.

Valerianę.
Verbaſci ſiue tapſi barb.
Verbenę.
Veronicę.
Violarum.
Vitium lacrimę.
Vlmarię.
Vrticę.

LES SELS.

Sal. Abrotani.
Abſinthij
vtriuſque.
Adianthi.
Agrimonię.
Alchimillę.
Althę.
Anethi.
Anthemidis.
Sal. Apij.
Ariſtologię.
Artemiſię.
Aſari.
Aſparagi.

Barbę hirci.
Bardanę.
Baſilici.
Betonicę.
Betulę arb.
Biſtortę.
Borraginis.
Braſſicę.
Brionię.
Bugloſſi.
Burſę paſtoris.
Buxi.

Calaminthę vtriuſque.
Calendulę.
Capilorum ven.
Caprifolij.
Cardui bened.
Centaurij min.
Cariophilatę.

Centinodię.
Cerifolij.
Chamæpytios.
Chelidonij maj.
Cichorij.
Conſolidæ ſaraçenicæ.
sal. Corticum iuglandium.
Cuſcutæ.
Cynogloſſi.

Dauci.
Dentis leonis.

Ebuli.
Endiuiæ.
Enulæ.
Ericæ.
Eringij.
Eupatorij.
Euphragiæ.
Erucæ.

Farfaræ.
Filicis vtriuſquę.
Fœniculi.
Fragorum.
Fraxini.
Fumariæ.

Geniſtæ.
Gentianæ.
Geranij.

Graminis.

Hederæ vtriuſque.
Helxines.
Herniariæ.
Hippuridis.
sal. Hyperici.
Hyſſopi.

Iridis.
Iuniperi.

Lapathi acuti.
Lauendulæ.
Lauri.
Leuiſtici.
Lilij conuallij.
Linariæ.
Lupuli.

Majoranæ.
Maluæ.
Marrhubij.
Meliſſæ.
Meliloti.
Mentaſtri.
Menthæ.
Mercurialis.
Millefolij.
Morſus diaboli.

Naſturtij vtriuſque.
Nicotianæ.

Nummulariæ.
Nympheæ.

Ononidis.
Origani.

Papaueris vtriusque.
Peoniæ.
Persicariæ.
Petrosilini.
Pimpinellæ.
Plantaginis.
Poligonati.
Polipodij.
Politrichi.
Portulacæ.
Primulæ veris.
Prunellæ.
Pulegij.
Pyrotæ.

Querci.

Rosarum.
Rusci.
Rutæ.

Sabinæ.
Saluiæ vtriusque.
Sambuci.
Saniculæ.
Satureiæ.
Saxifragiæ.
Scabiosæ.
Scolopendriij.
Scordij.
Scrophulariæ.
sal. Senecionis.
Serpilli.
Solani.
Sqamiæ.

Tamarisci.
Tanaceti.
Tormentillæ.

Valerianæ.
Verbasci.
Verbenæ.
Veronicæ.
Violarum.
Vrticæ.

ESSENCES.

Eſſ. Abrotani.
Absinthij.
Ammi vulg.
Anethi.
Anisi.
Angelicæ.
Apij.
Artemisiæ.
Asari.
Atanasiæ.

Calamenthi vtriuſque.
Carui.
Chamæmeli.
Eſſ. Coriendri.
Cumini.
Cupreſſi.

Enulæ.
Erucæ.
Eupatorij Auicennæ.

Fœniculi.

Geniſtæ.

Hyſſopi.

Iaſmini.
Iuniperi.

Lauendulæ.
Lauri.

Majoranæ.
Marrhubíj.
Mari.
Mentaſtri.
Menthæ.
Matricariæ.
Meliſſæ

Naſturtij.
Nepethæ.

Ocimi.
Eſſ. Origani.

Petroſelini.
Pulegij.

Roriſmarini.
Roſarum.
Rutæ.

Sabinæ.
Saluiæ.
Eſſ. Satureiæ.
Scordij.
Serpilli.
Sticados.

Thlaſpi.
Tymbræ.

Verbaſci.
Viticis.
Vrticæ.

NOVS auons simplement mis en ce Cathalogue, les Plantes les plus vsuelles, les Eaux, les Sucs, les Sels & les Essences les plus ordinaires, ne l'ayant estendu iusques au point de ce qui se pourra cultiuer, & de tous les ouurages que l'on y trauaillera. Car quant aux Plantes, non seulement toutes celles de nostre region y seront cultiuees, tant domestiques que champestres: Mais encore celles des Pays les plus reculez que nous pourrons recouurer, & qui se pourront accommoder à nostre Climat, non tant pour les connoistre, de veuë & par nom comme les Iardiniers, que pour essayer leurs vertus, & pour apprendre de combien elles changent leurs proprietez. Nous sçauons des-ja que maintes Plantes transplantees, de region à autre perdent beaucoup de leur premiere cōdition, la semēce du Fenouïl doux de Florence se degenere à la trois ou quatriesme annee; le Chou Fleur ne passe pas la secōde qu'il n'est plus tel; le Melon sucrin se perd de l'vne à l'autre, l'on tient que le fruit du Pesché est poison en Perse, que transplanté en Europe il a perdu cette malice; quoy qu'il en soit, plusieurs sont alterees par le changement, nous ne voudrions pas pourtant asseurer qu'il fust ainsi de toutes, le Tabac vulgairement nommé Peton, cultiué depuis cinquante ans en France, & duquel ie n'apprends pas que l'on ayt changé la graine, retient toutes les vertus que la Nature luy a dōnees, sinon si puissantes qu'en sa terre originaire,

au moins grãdemẽt proportionnelles, & telles que nous nous en pouuons tres-bien seruir, la perte des proprietez n'est pas tousiours si asseuree que leur amoindrissemẽt, par ce que les semences semblent les perpetuer, & non les forces pour lesquelles il conuient rencontrer plusieurs causes concurrentes qui ne se trouuent pas en toutes terres & en tous lieux; or pour s'en esclaircir, non seulement il faut cultiuer telles Plantes au plus pres de leur naturel, mais encore les appliquer & remarquer ce qu'elles opereront.

Si l'on m'obiecte que les experiences sont & difficiles & perilleuses, voire le plus ordinairement douteuses par la varieté des rencontres, & pourtãt nullement propres pour y prendre vn solide iugement: celà auoüeray-je volontiers, neantmoins il y en a qui se font auec tant d'innocence qu'elles ne font courir aucũ hazard, principalement si elles sont conduites auec raison & circonspection: & de la sorte dautant plus receuables, & puis on prendra plus d'assurance des choses que par elles, toutes les sciences n'en ont-elles pas leur fondemẽt, les Arts, leurs regles, & l'apprentissage sa Maistriseabsolument? non pouuant mieux adresser ce sera donc aux experiences que nous courrons pour esclaircir nos doubtes.

Non seulement nous ferons, Dieu aydant, ces recherches, mais encore nous les accompagnerons des ouurages generalement compris en nostre trosiesme liures des Plantes.

Car quant aux Eaux, Sels & Huilles vulgairement nommees Essences que nous proposons de tirer des Plantes faisant leurs anathomies, nous y

joindrons les Arcanes, les Chiffus, les Effences, & toutes les operations dont nous auons faict mention, pour faire voir aux ſens: les beautez & bontez de la Nature inconnues à ceux qui ont crainte de ſouiller leurs mains; & que les diuers ſujets des Plantes recellét ſoubs leurs eſcorces. C'eſt vne taſche de grande entrepriſe, mais comme i'ay dit ailleurs, ne croyãt de temps mieux employé qu'és liures, és Plantes & és fourneaux, ie n'a'y point de repugnance, d'y employer la vie que Dieu me donnera, fuſt-elle auſſi longue que celle d'Adam, qui ne dureroit pas trop pour profiter en ces loüables deſſeins; & de quelque façon qu'il m'arriue, noſtre intention eſt (la bonté Diuine beniſſant le tout) de l'eſtaller au public & à l'vtilité du prochain, proteſtant de n'enfouïr mon talent en terre, ains pluſtoſt le tirant de là, le diſtribuer ſelon qu'il nous eſt enjoint de la part de noſtre Dieu.



TABLE DE PLVSIEVRS matieres rapportees en ces cinq Liures des Plantes.

Mmm

C

L

M

F

Fin de la Table des Matieres.